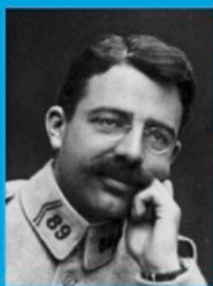


Joseph de Larminat



SEPT FRÈRES
SOUS LES DRAPEAUX
1914 – 1918



 **BOOKELIS**

SEPT FRÈRES SOUS LES DRAPEAUX

Le 7 août 1914, Étienne et Bernard étaient en train de réparer un petit pont jeté sur un arroyo de leur estancia au Cerro de los Pinos, lorsqu'ils virent arriver un "pion" qui venait de traverser le Chimehuín pour leur apporter un télégramme de leur ami et voisin du Chili, Léo Combemale. La lecture de cette dépêche les jeta tous deux dans la stupeur : « Guerre déclarée, télégraphiez si revenez, pourrions partir ensemble. » Ils se regardèrent... La guerre ? Quelle guerre ?... Contre qui ?... Ils avaient vaguement lu, dans la Nación de la semaine précédente que les héritiers de la couronne d'Autriche avaient été assassinés, mais de là à parler de guerre !...

« Ça doit être avec l'Allemagne, dit enfin Étienne. Quelle tuile !... »

ISBN : 979-10-227-6779-8



Juin 2018 - Prix TTC France : 19,50 €

Joseph de Larminat

SEPT FRÈRES
SOUS LES
DRAPEAUX

1914 – 1918

© Joseph de Larminat, 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Ont participé à cette publication :

Pierre de Larminat, fils de Joseph, qui a coordonné le travail non sans mettre souvent la main au clavier,

Hubert de Larminat, fils de François, qui a mis à profit sa grande compétence en traitement de texte pour saisir et mettre en page plusieurs chapitres,

Anne Vincent, petite-fille de Joseph qui a déchiffré et saisi de nombreuses pages,

Mik Zebbar, petite-fille de Joseph, qui après avoir elle aussi saisi quelques pages, a mis sa connaissance de la langue française et son œil de lynx au service de la relecture.

Emmanuel de Larminat, petit-fils de Joseph, qui a mis ses connaissances en informatique au service de cet édifice, passant de longues heures à rassembler l'ensemble des chapitres et à déjouer les nombreux pièges numériques qui se sont ouverts sur le chemin.

Pour toute question ou remarque à propos de cet ouvrage, merci d'écrire à l'adresse suivante : septfreres@larminat.com

Table

Avant-propos.....	8
ÉTIENNE.....	10
Le retour.....	12
Le dépôt.....	14
L'Artois	17
L'attaque du 16 juin.....	19
Blessure.....	23
Les auto-projecteurs.....	25
Le 45e d'artillerie.....	31
La S.R.O.T. 54	36
JOSEPH	43
Le 89e d'infanterie.....	48
Départ pour le front.....	60
Les tranchées.....	89
L'attaque du Chemin des Dames.....	110
L'artillerie.....	131
Fontainebleau.....	142
FRANÇOIS.....	161
Le Mirabeau, juillet 1914 – janvier 1916.....	161
La Sape, janvier 1916 – mai 1917.....	178
La Savoie III, mai 1917 – septembre 1917	190
La Marie-Rose, septembre 1917 – janvier 1919.....	200
Après l'armistice.....	212
JACQUES	217
I – La guerre de mouvement.....	217
Le départ. 31 juillet – 6 août 1914	219
La Belgique. 6 – 23 août 1914.....	220
La retraite. 23 – 29 août 1914.....	228
La division provisoire. 29 août – 7 septembre 1914.....	230
Le raid dans les lignes ennemies. 8, 9, 10 septembre 1914	234
La course à la mer. 13 septembre – 11 octobre 1914.....	238
L'hôpital. 11 octobre 1914 – 8 février 1915.....	246
Le dépôt. 8 – 17 février 1915.....	249

II – Les tranchées	250
L'Artois. 18 février – 30 août 1915.....	250
La bataille de Champagne. 30 août – 25 octobre 1915.....	259
Le secteur de Prosnes. 25 octobre 1915 – 17 juillet 1916.....	263
La forêt de Parroy	269
III – Les chars d'assaut	278
L'instruction. 10 novembre 1916 – 11 avril 1917.....	278
Le mont Cornillet, le moulin de Laffaux. 17 avril – 12 mai 1917	282
Le camp de Champlieu. 12 mai 1917 – 27 mars 1918.....	286
Méry. 11 juin 1918	293
Saconin et Breuil. 13 – 20 juillet 1918.....	308
ANDRÉ.....	331
Service militaire à Arras.....	331
La déclaration de guerre.....	332
Le départ (6 août 1914).....	334
À la frontière	335
La Belgique	340
La retraite	348
Évacuation.....	356
Nogent-le-Perreux.....	357
Les Ponts-de-Cé	358
L'Argonne.....	362
BERNARD	407
Le retour.....	407
L'engagement.....	407
Le dépôt.....	409
Brigadier.....	410
La frontière suisse	417
Offensive du Chemin des Dames (16 avril 1917).....	418
Offensive allemande de 1918.....	426
ROBERT	444
L'engagement (2 octobre 1914)	444
I – La cavalerie (2 octobre 1914 – 11 janvier 1917).....	446
II – L'artillerie (11 janvier 1917 – 23 août 1919)	448
A – Le 33e d'artillerie (11 janvier 1917 – 12 avril 1917).....	448
B – Le 30e d'artillerie (26 juillet 1917 – 23 août 1919)	452
Bataille de Noyon (21 mars – 3 avril 1918).....	471

Repos en Haute-Alsace (9 avril – 23 juin 1918)	
Déplacements (23 juin – 14 juillet).....	503
L'offensive de la Victoire (18 juillet – 11 novembre 1918).....	503
1 – Premier bond : Damery – Ville-en-Tardenois (18 – 28 juillet)	503
2 – Deuxième bond : Ville-en-Tardenois – La Vesle (28 juillet – 25 août).....	506
3 – Avant la grande attaque du 30 septembre.....	508
4 – Attaque générale du 30 septembre – Troisième bond, de la Vesle à l'Aisne.....	525
5 – Quatrième bond, de l'Aisne au fond du camp de Sissonne	527
6 – La poursuite finale – L'armistice	570

Avant-propos

Dans les dernières semaines avant la démobilisation, Joseph et Jacques, tous deux au centre de Bourron, sur les lisières sud de la forêt de Fontainebleau se trouvaient cantonnés l'un à Villiers, l'autre à Grez, qui n'en est qu'à 3 kilomètres. Ils n'avaient plus grand-chose à faire, se voyaient chaque jour et aimaient à faire de longues promenades à pied dans le bois de la Commanderie en se racontant leurs combats. Au cours d'une de ces promenades, Joseph dit à son frère :

« Tu as bien gardé quelques notes sur tout ce que tu as fait et vu au cours de ces quatre ans ?

– Absolument rien. Tu sais, on n'avait guère le temps d'écrire, au moins pendant les périodes les plus intéressantes. Et après, je n'avais guère envie de rédiger.

– Mais ne serait-ce pas un peu dommage qu'une famille comme la nôtre, qui a fait la guerre dans toutes les armes, tous les grades, au moins les grades inférieurs, et sur tous les champs de bataille ne laisse aucune trace de cette énorme et multiple expérience ? Ne crois-tu pas qu'un pareil témoignage serait de nature à intéresser plus tard quelques-uns de ceux qui viendront après nous ? »

Jacques en convenait mais déclarait n'avoir aucun courage pour se mettre maintenant à écrire ses mémoires.

– Eh ! bien, reprit son frère, et si je m'en chargeais, moi ? Tu me raconterais tes faits d'armes bien en détail, depuis le début, un peu chaque jour. J'essayerais de reproduire ton récit le plus fidèlement possible et, bien entendu, je te soumettrais ma rédaction pour que tu la corriges au fur et à mesure. »

Ainsi fut convenu : chaque matin Jacques racontait pendant une heure ou deux. Joseph prenait quelques notes puis retournait rédiger chez lui et remettait le lendemain son travail à son frère qui le lisait, n'y changeait généralement presque rien et continuait son récit.

Quand Jacques l'eut achevé, Joseph se mit à songer sérieusement à en obtenir d'analogues de tous ses autres frères. Il commença par fixer ses propres souvenirs, en s'aidant de notes qu'il avait prises au cours de la campagne et de lettres qu'il retrouva. Puis il profita d'un rapide passage de

François par le Masnadaud avant ses fiançailles à Toulouse pour extraire de lui tout ce qu'il pouvait retrouver dans sa mémoire de ses quatre dures années en Méditerranée. Un peu plus tard, Étienne se prêta aussi d'assez bonne grâce à collaborer à cette rétrospective familiale. Pour André et Bernard, morts l'un et l'autre au champ d'honneur, Joseph dut se contenter de documents, des lettres surtout, mais aussi les remarquables carnets d'André, déjà difficiles à déchiffrer mais ornés presque à chaque page de savoureux dessins. Enfin Robert ne lui donna aucune peine, car il avait écrit lui-même un récit très détaillé de sa guerre, que Joseph n'eut guère qu'à recopier.

Que ceux de nos enfants et petits-enfants qui, peut-être, liront ces souvenirs n'y cherchent aucun souci d'ordre littéraire. Ils ne prétendent être que la photographie la plus exacte possible de la façon dont ces « sept frères sous les drapeaux » ont vécu chacun de son côté, les dures années où la France n'a dû son salut qu'à l'abnégation de ses enfants.

Joseph de Larminat

ÉTIENNE



Le 7 août 1914, Étienne et Bernard étaient en train de réparer un petit pont jeté sur un arroyo de leur estancia au Cerro de los Pinos, lorsqu'ils virent arriver un "pion" qui venait de traverser le Chimehuín pour leur apporter un télégramme de leur ami et voisin du Chili, Léo Combemale. La lecture de cette dépêche les jeta tous deux dans la stupeur : « *Guerre déclarée, télégraphiez si revenez, pourrions partir ensemble.* » Ils se regardèrent... La guerre ? Quelle guerre ?... Contre qui ?... Ils avaient vaguement lu, dans la *Nación* de la semaine précédente que les héritiers de la couronne d'Autriche avaient été assassinés, mais de là à parler de guerre !...

« Ça doit être avec l'Allemagne, dit enfin Étienne. Quelle tuile !... »

Et ils envoyèrent aussitôt à Combemale une demande de confirmation et d'éclaircissements ; en même temps, ils firent avertir leur fidèle *capataz*, Gallardo, qui demeurait de l'autre côté du río, d'avoir à envoyer chaque jour un pion à Chimehuín, et de venir en personne à l'estancia s'il arrivait une nouvelle dépêche. Bernard se rendit lui-même à Chimehuín, où il tomba d'abord sur l'Allemand Puttkammer, tout en ébullition, qui se précipita sur lui en brandissant une liasse de télégrammes, et, lui serrant vigoureusement

la main, lui déclara que, quoiqu'il puisse arriver, puisqu'ils étaient en pays neutre, ils resteraient toujours bons voisins :

« Je vous communiquerai, lui dit-il, toutes les nouvelles que j'apprendrai, et je compte bien que vous agirez de même » ¹

« Ah ! ça, se dit Bernard, cet imbécile se figure-t-il que nous allons rester ici pendant qu'on se bat en France ?... »

Et, sans prendre la peine de le détromper, il lui tourna le dos, et reprit, tout rêveur, le chemin de l'estance. Ainsi, c'était bien avec l'Allemagne... D'après les dépêches de Puttkammer, on devait se battre déjà ; peut-être Jacques et André étaient-ils en pleine mêlée... Mais une chose étonnait Bernard : comment, au Cerro, n'avaient-ils reçu d'avertissement ni de papa ni du consul ?... (Pour ce dernier son silence demeure en effet inexplicable ; quant à papa, il avait télégraphié dès le décret de mobilisation, mais ce n'est que 20 jours après qu'on lui renvoya son télégramme non transmis sous prétexte qu'il n'était pas signé !...)

1 - Voici, textuellement, la lettre que ce Boche écrivit à Étienne en apprenant son retour au Cerro de los Pinos, à la fin de la guerre :

« Chimehuín, Junio 18 de 1919

Señor Esteban de Laminad (sic),

Mi estimado señor y vecino,

Con toda mi alegría he recibido la noticia que Usted llega bien a esta con mi alma lo felicito a Usted.

Al fin terminó esta maldita guerra, que costó tanta sangre de nuestros hermanos ; que vamos hacer nosotros cosmopolitos en la Argentina, que venimos a trabajar y vivir con buena armonía con todas las Naciones extranjeras. Usted ha perdido dos hermanos, pero lo queda el honor : “Dulce et decorum est, pro patria mori”. C'est la guerre.

Bueno, pasamos sobre este triste punto, creo de Usted que somos buenos amigos y vecinos como ante.

Me despido de Usted saludando m. atte. S.S.S.

Signé : Andrew Puttkamer »

Traduction :

« Cher Monsieur et voisin,

C'est avec une grande joie que j'ai reçu la nouvelle de votre heureuse arrivée, et c'est de tout mon cœur que je vous félicite.

Voilà donc enfin terminée cette maudite guerre qui a coûté tant de sang à nos frères. Mais qu'y pouvons-nous, nous autres, cosmopolites d'Argentine, qui sommes venus y travailler et vivre en bonne harmonie avec toutes les nations étrangères ? Au fait, vous avez perdu deux frères, mais il vous reste l'honneur ! : “Dulce et decorum est pro patria mori.” C'est la guerre (en français dans le texte).

Bon, passons sur cette triste affaire : je pense que nous sommes toujours bons amis et bons voisins comme avant.

« Recevez mes empressées salutations.

Signé : Andrew Puttkamer ».

Le lendemain, ils reçurent une nouvelle dépêche de Combemale, confirmant la première, et signalant un vapeur qui devait partir le 24 de Corral (Chili) et qu'il comptait prendre. Ils pensèrent qu'en passant par Buenos-Aires ils arriveraient plus vite, et courraient moins de risques d'être arrêtés par quelque croiseur boche dans le détroit de Magellan, et dès lors, préparèrent tout pour un prompt départ. Gallardo, convoqué, se déclara prêt à accepter les fonctions de gérant, ou plutôt "d'encargado general", dont il devait s'acquitter d'une manière si remarquable. Étienne lui prodigua ses instructions, s'efforça d'envisager tous les cas possibles et imaginables, lui promit de lui envoyer de l'argent de Buenos-Aires, et termina en lui disant que cette guerre ne serait certainement pas bien longue et qu'il pensait bien être de retour avant six mois.

Le retour

Le 12 enfin, ils se mirent en route pour Zapala, la station de chemin de fer la plus proche, qui n'est guère qu'à 200 kilomètres ; ils emmenaient avec eux leur charpentier Brice Boulot, et un pion chilien, Garido, qui devait ramener au Cerro les chevaux de selle et de bât. Le voyage dura cinq jours parce qu'ils perdirent 24 heures au milieu du trajet à attendre qu'on eût rattrapé leurs chevaux qui s'étaient échappés ; ils passèrent cette journée-là chez un Italien, nommé Zingoni, qui paraissait assez anxieux du rôle qu'allait jouer son pays dans la bagarre : « Fichue idée, votre Triplice, mon bon, lui déclara Étienne. Si vous marchez contre nous, vous allez vous faire proprement rouler. » Et, pour le mieux convaincre, il lui proposa une partie d'échecs et le battit à plate couture.

Ils n'arrivèrent donc à Zapala que le 17, sous la neige ; c'était un lundi, et le seul train de la semaine partait le mercredi, d'où un nouveau retard de deux jours. Enfin ils débarquèrent le 20 à Bahía-Blanca, et s'empressèrent d'aller trouver le consul ; c'était un petit homme d'une cinquantaine d'années dont ils avaient déjà eu l'occasion d'apprécier l'incapacité :

« Votre livret militaire ? demanda-t-il à Étienne.

– Mon livret ?... Ah ! je dois vous avouer que je n'y ai pas pensé, il doit être resté là-bas, si les rats ne l'ont pas mangé.

– Comment ! vous n'avez pas votre livret ? Mais on le porte toujours sur soi, monsieur, son livret militaire, on ne s'en sépare jamais, vous entendez, jamais !

« Quel âne, se dit Étienne, il va me dire de retourner le chercher, c'est sûr ! »

Pourtant, il se contenta de leur déclarer qu'il ne pouvait rien faire pour eux, qu'il n'avait aucune instruction au sujet des réservistes, qu'il ne savait pas du tout quand il y aurait des bateaux, qu'il ne pouvait leur donner aucune nouvelle de la guerre, et termina en leur disant d'un air accablé :

« Ah ! vous avez de la chance d'aller servir votre patrie ! Que je voudrais être à votre place ! »

Voyant qu'ils n'en tireraient rien de plus, ils gagnèrent Buenos-Aires, et y trouvèrent enfin quelques renseignements sur les premières opérations, renseignements assez confus d'ailleurs ; il y était question de rencontres indécises en Belgique ; en Alsace, cela avait l'air de marcher ; en somme rien de décisif encore ; malgré le nombre assez considérable d'Allemands qui habitent Buenos-Aires, la foule leur parut, dans l'ensemble, plutôt francophile, et surtout avide de nouvelles ; on s'écrasait littéralement devant les télégrammes affichés par les agences d'information. Dès leur arrivée, nos voyageurs apprirent deux choses assez désagréables : d'abord ils avaient manqué de deux jours le départ du *Lutetia*, bondé de réservistes, et où avaient pris place, entre autres, la plupart de leurs amis d'Argentine, Martrin, Donos, Izelin, Millet, etc. ; d'autre part, la Banque française avait tranquillement fermé ses portes, refusant de payer un centime même sur les dépôts à vue de ses clients. Étienne et Bernard se trouvaient de ce fait sans le sou et fort embarrassés. Impossible de savoir quand partirait le prochain paquebot, car, bien qu'il y eût dix bateaux français dans le port, on n'osait plus les faire sortir à cause de deux croiseurs allemands signalés dans ces parages ; le séjour à l'hôtel était ruineux ; d'autre part, ils n'avaient pas de quoi payer leur passage ; enfin, pour comble de malheur, ils reçurent un télégramme de Gallardo leur disant que plusieurs créanciers, s'étant vu refuser par la banque le paiement de leurs chèques, pour une valeur de 2000 piastres environ, s'étaient adressés à lui : il demandait des instructions. Ils commencèrent par télégraphier à papa de faire un dépôt de 1 000 francs à la Compagnie Sud-Atlantique, pour assurer leur passage par le premier bateau ; puis, ils eurent la chance de rencontrer le détenteur d'un de leurs plus gros chèques, Angel Roca, qui se trouvait en fonds, et qui consentit à racheter les autres demeurés impayés et même à leur avancer un peu d'argent. Leur ami La Perrière, qui attendait comme eux de pouvoir s'embarquer avec sa femme et ses deux enfants, leur vint également en aide,

et leur prêta de quoi faire face aux dépenses de ce séjour à Buenos-Aires sur lequel ils n'avaient pas compté, et qui se prolongeait indéfiniment.

Les nouvelles données par les journaux, sans les inquiéter outre mesure, étaient loin de leur sembler satisfaisantes. La France était envahie, l'armée en pleine retraite, les Boches presque à Paris... Cette longue attente paraissait mortelle à Étienne et à Bernard. La victoire de la Marne, annoncée par d'énormes manchettes dans toutes les feuilles de Buenos-Aires, – et accueillie d'ailleurs avec une évidente satisfaction par la majorité des lecteurs, – les aida à prendre patience ; ils apprirent que l'ennemi reculait, ils lurent le magnifique communiqué de Joffre : « *La bataille engagée depuis cinq jours s'achève en une victoire incontestable...* », et ils s'embarquèrent enfin, le 16 septembre, sur le *Divona*, persuadés qu'ils ne rattraperaient les Boches qu'à la frontière.

Le voyage s'accomplit sans mauvaise rencontre et sans incident notable : on perdit une dizaine d'heures à Montevideo dans le brouillard ; on croisa quelques navires de guerre anglais. On naviguait tous feux éteints, assez lentement, par conséquent. Quelques marconigrammes apportèrent des nouvelles. Il y était toujours question de combats à Roye et à Lassigny. On n'en sortirait donc jamais ? « Tant mieux, disait Bernard, nous arriverons à temps. »

À Dakar, on parla de retenir Étienne comme sous-officier instructeur pour les tirailleurs sénégalais ; cela ne faisait pas du tout son affaire ; heureusement, on s'avisa qu'il n'avait qu'un an de service, « *ce qui, dit-on, le mettrait en état d'infériorité vis-à-vis de ses camarades* ». Étienne, enchanté de cette infériorité s'empessa de rembarquer sans redemander son reste.

Ils arrivèrent enfin à Bordeaux le 10 octobre, et allèrent d'abord passer deux jours à La Hardonière.

Le dépôt

Le 12, Étienne repartit pour Versailles où était son dépôt. Comme élève de l'École des mines, il avait fait, en 1905, un an de service au 5^e génie (Régiment des Chemins de fer), et en était sorti sergent. On l'avait alors engagé à passer l'examen de pure forme qui l'aurait aussitôt fait nommer officier de réserve, mais les périodes d'instruction obligatoires lui avaient paru incompatibles avec son établissement en Argentine, et il y avait renoncé.

Il rentrait donc à son régiment comme simple sous-officier. Grande fut sa surprise de retrouver encore à Versailles tant d'hommes, de gradés et d'officiers. Ce régiment-là n'avait guère eu à donner jusque-là, car ce n'est pas dans la retraite qu'on construit des voies ferrées. Étienne demanda à rejoindre sa compagnie qui était sur le front, mais on lui répondit qu'on en avait complété les cadres avant de l'y envoyer, que, depuis, elle n'avait pas subi de pertes, et qu'ainsi il n'y avait de place pour lui qu'au dépôt. Il fit la grimace, trouvant que ce n'était pas la peine de revenir de si loin pour moisir dans un dépôt. Au bout de huit jours, on l'envoya, avec un détachement de 40 hommes à Vierzon, où avait été évacué le 5^e génie au moment de l'avance des Boches sur Paris, et où plusieurs compagnies étaient restées à l'instruction. Il fut affecté provisoirement à une de ces compagnies, formée en partie de bleus de la classe 14 et de fantassins versés récemment dans le génie.

« Ma qualité de “revenant d'Amérique”, écrit-il, excite la curiosité de mes collègues à qui j'ai déjà dû faire plusieurs conférences sur l'Argentine. Mon autre qualité, de “fils de M. de Larminat, directeur de l'Ouest” me fait faire de nombreuses connaissances dans ce régiment composé en grande partie d'employés de chemin de fer. Mon capitaine, à qui je me suis présenté hier, m'a demandé si je voulais passer l'examen d'officier ; j'ai répondu que je n'y voyais pas d'inconvénient, à condition qu'on me donne quelques jours pour le préparer. « C'est aujourd'hui l'examen », m'a-t-il répondu. C'était vraiment un peu court, en particulier pour la partie militaire qui, pour moi, commence à être un peu dans le vague. Je préfère attendre un autre appel, qui, me dit-on, aura sans doute lieu, car il est question d'envoyer des officiers dans l'infanterie ce qui fait qu'on va en manquer. »

Fastidieuse, vraiment, cette période d'attente, occupée à de vagues instructions et à de non moins vagues exercices. Et toujours très peu d'espoir de partir pour le front ; pourtant, on y envoyait de temps en temps une compagnie, formée, comme celle d'Étienne, d'un mélange de sapeurs restés au dépôt jusque-là et d'hommes de métier venant de l'infanterie, et Étienne se disait que plus il y en aurait dehors et plus il se produirait de vides à boucher, mais ses camarades (dont beaucoup, il faut l'avouer, semblaient infiniment moins pressés que lui de quitter Vierzon), prétendaient que le véritable rôle du 5^e génie commencerait après la cessation des hostilités...

En novembre, il fut nommé instructeur de la classe 15, qui venait d'arriver et se consola de voir que son séjour au dépôt menaçait de s'éterniser, en pensant qu'au moins il allait pouvoir y faire œuvre utile. De fait, il fut assez satisfait de ses bleus, et n'eut pas trop de peine à leur inculquer les bons principes. Seulement, il trouvait bizarre d'avoir pour supérieurs directs de tout jeunes aspirants de la classe 14, qui ayant été nommés dans des régiments non spécialisés, ne connaissaient absolument rien aux chemins de fer, bafouillaient lamentablement sur le champ de manœuvres, ou bien venaient le trouver, pour lui demander tout bas :

« Dites donc, sergent, quel ordre faut-il donner maintenant ? »

Étienne dissimulait un sourire et soufflait sa leçon à l'aspirant qui la répétait docilement à haute voix.

Cette période d'instruction se prolongea jusqu'aux premiers jours de février 1915, coupée seulement par une petite permission de trois jours dans la première semaine de janvier, pour aller voir Jacques blessé à La Hardonière.

Le 3 février, le régiment quitta Vierzon pour retourner à Versailles, ou plutôt au camp de Satory. Étienne, qui s'était d'abord réjoui de se trouver si près de Paris où il espérait aller très facilement voir papa et Joseph, s'aperçut bientôt que des règlements draconiens, et d'ailleurs bien inexplicables, rendaient presque aussi difficile le passage des fortifications que celui de la frontière boche ; il fallait, pour aller de Versailles à Paris ou inversement, une permission spéciale, invariablement refusée ; pendant les trois mois qu'ils passèrent à une demi-heure l'un de l'autre, c'est à peine si Étienne et Joseph arrivèrent à se voir trois ou quatre fois. Encore fallut-il la gravité de la blessure d'André pour qu'Étienne obtînt la fameuse permission.

Au commencement d'avril, la classe 15 fut envoyée au front ; Étienne comptait bien que les instructeurs l'y accompagneraient ; à sa grande surprise, on les garda tous à Versailles, et il se voyait déjà condamné à entreprendre l'instruction de la classe 16, tout nouvellement incorporée, en attendant celle des classes 17, 18, etc. quand son sort changea tout à coup.

Dans le courant d'avril, le bruit commença à courir qu'on allait envoyer un certain nombre de sapeurs et de sous-officiers du 5^e dans des régiments de sapeurs-mineurs qui en manquaient. Chacun se récria ! On ne se souciait pas du tout de passer dans ces régiments qui étaient sans cesse à travailler dans les endroits les plus dangereux et où les pertes étaient considérables.

ÉTIENNE

Étienne n'y tenait guère non plus, trouvant absurde d'avoir reçu une instruction aussi spéciale que celle des chemins de fer pour ne pas s'en servir. Mais, ayant été désigné par le sort, il en prit son parti et, le 29 avril, rejoignit, avec un autre sergent et deux caporaux, le 11^e génie, qui cantonnait à Palavas-les-Flots, près de Montpellier, où il revint d'ailleurs quelques jours après.

À peine arrivé, il alla se présenter au lieutenant qui commandait la C^{ie} 26/D à laquelle il était affecté ; il avait hâte de l'avertir qu'il n'entendait rien à son nouveau métier. Étienne a toujours redouté par-dessus tout qu'on lui crût des compétences qu'il ne se reconnaissait pas lui-même :

« Vous ne savez pas faire une sape ? lui demanda le lieutenant.

– Non ! je n'en ai jamais fait !

– Ni une mine ?

– Je n'en ai pas la moindre idée

– Un pont de bateaux ?

– Je ne me doute pas de la façon dont on s'y prend ! »

Pourtant, il concéda qu'il savait ramer... Le lieutenant le tranquillisa, lui dit qu'il s'y mettrait vite, qu'il s'instruirait en instruisant les autres, et lui remit une pile de bouquins techniques dans lesquels il se plongea avec ardeur afin d'acquérir le plus rapidement possible le degré de science qu'il jugeait indispensable pour faire bonne figure sur le front. D'ailleurs, son colonel finit par s'apercevoir un peu plus tard qu'il était étrange que cet ingénieur des Mines ne fût pas officier, et l'obligea à faire une demande qu'il transmit avec avis très favorable, mais dont on n'entendit plus jamais parler.

L'Artois

Cette instruction théorique fut d'ailleurs de courte durée : le 26 mai, Étienne et son camarade du 5^e étaient désignés pour partir en renfort, et, ayant touché une magnifique tenue bleu horizon, un sac gris à buffleteries jaunes et un équipement complet, ils quittèrent le dépôt le samedi 29, et rejoignirent le 31 à Aix-Noulette, 15 km au nord d'Arras, la compagnie 21/2 à laquelle ils étaient l'un et l'autre affectés.

Un planton les amena jusqu'à l'entrée d'une sape et cria :

« Voilà deux sergents de renfort.

– Ah ! bon, très bien ! Qu'ils descendent ! » répondirent du fond du trou des voix lointaines.

ÉTIENNE

Étienne et son camarade descendirent à tâtons et se trouvèrent dans une sorte de caveau, humide et puant, mal éclairé par un bout de bougie fumeuse, et où on avait à peine la place de passer entre les étroites couchettes en fil de fer ; c'était la demeure des sous-officiers de la 21/2. Ils y furent d'ailleurs très cordialement accueillis par leurs nouveaux camarades.

« Quelle différence avec le dépôt ! » se disait Étienne.

Pour ses débuts, il arrivait donc dans le secteur célèbre du moment, célèbre comme le furent plus tard la Champagne, Verdun, la Somme... Depuis les attaques du 9 mai qui furent si près de réussir, tout le front d'Artois était resté très agité, et dès le premier jour, Étienne fit amplement connaissance avec le fracas des grosses marmites, les sifflements des balles, l'explosion des mines et l'éclatement des grenades.

La première nuit, il se reposa, repos un peu troublé seulement par un bombardement de 210, mais dès la seconde, il fut chargé d'aller surveiller la préparation d'une mine en tranchée de première ligne à 20 mètres des Boches ; c'était dans une sorte de ravin appelé le "fond de Buval". Les projectiles de tous calibres se croisaient dans le ciel, des feux d'artifice de fusées rouges, vertes, blanches s'élevaient dans toutes les directions ; en arrivant en première ligne, il regarda avec curiosité les guetteurs des postes d'écoute, qui, d'un geste, vous recommandent le silence, et restent là des heures, immobiles, attentifs, séparés de l'ennemi parfois par un simple barrage de sacs à terre ; une odeur de cadavre empoisonnait l'air, tout cela était assez impressionnant.

La nuit suivante, on lui donna à mettre en chantier une équipe de 150 fantassins chargés de creuser un boyau (ce fut celui qu'on appela depuis le boyau « Zédé ») pour éviter un passage à découvert où, presque chaque soir, on perdait du monde. Pour la première fois, il avait demandé qu'on lui adjoignît un caporal déjà au courant de ce genre de travail, mais en arrivant au point indiqué pour commencer le boyau, celui-ci le quitta, appelé ailleurs où on avait également besoin de ses lumières. Étienne, du reste, s'en passa fort bien, et son boyau, bien tracé et rapidement creusé, rendit de grands services.

Il continua ainsi à diriger presque chaque nuit des travaux de ce genre ; parfois les travailleurs tombaient sur des endroits où on s'était furieusement battu, et, en creusant, déterraient des cadavres déjà à demi décomposés ; la fusillade et le marmitage n'arrêtaient guère, et les hommes, fatigués et un peu déprimés par le demi-échec du mois de mai, redoutaient la prochaine

attaque générale qu'on sentait imminente. Elle eut lieu le 16 juin, et ce fut la section d'Étienne qui fut désignée, avec une autre, pour y prendre part. Voici son récit :

L'attaque du 16 juin

« 15 juin, 19 h. Ordre du capitaine : « La 1^{re} section de génie (la mienne), et la 2^e section de chasseurs pionniers monteront aux tranchées cette nuit en vue de l'attaque qui doit avoir lieu demain : départ à 1 h 30 du matin ». À minuit, on vient nous réveiller ; le départ est avancé. Nous nous levons en hâte, buvons un quart de jus, emportons un repas froid et une petite fiole d'eau-de-vie, indispensable, paraît-il, et en route.

Le 16 juin, 0 h 30. Nous arrivons au poste de commandement du génie, prenons les instructions : il faut nous rendre sur la hauteur, en première ligne, et nous mettre à la disposition du commandant du secteur. Nous montons silencieusement par les boyaux, nuit assez calme, peu de canon. Là-haut, nous apprenons que l'attaque est prévue pour l'aube après une préparation d'artillerie : notre rôle sera de suivre la 1^{re} compagnie du 149^e d'infanterie et d'aménager, s'il y a lieu, les positions qu'elle aura conquises. Nous nous trouvons dans une tranchée un peu en contrebas du plateau, et contournant la naissance d'un petit ravin, le fond de Buval ; dans ce ravin, côtoyant la ligne de thalweg rive gauche, la tranchée boche qui a déjà fait parler d'elle et doit être puissamment organisée. Le point délicat est que ce ravin est pris en enfilade par les batteries allemandes : nous en saurons sans doute quelque chose tout à l'heure.

2 h. Le jour commence à poindre, mais il y a du brouillard dans le bas ; notre artillerie ne donne pas ; l'attaque sera probablement retardée. Une section, commandée par un aspirant et deux sergents (dont moi) s'allonge dans la tranchée, chaque homme aménageant rapidement dans la paroi un petit abri pour le cas probable d'un "marmitage". Nous nous mettons avec l'aspirant, dans une galerie boisée assez confortable, quoiqu'un peu basse, et qui a été faite par les Boches, car la tranchée que nous occupons a été conquise par nous à la précédente attaque, le 9 mai. Dans le fond, un homme du 149^e qui vient d'être pris sous un éboulement causé par un obus et en est encore à moitié enfoui. Nous attendons patiemment, recroquevillés dans notre trou.

11 h. Notre homme de liaison vient nous dire que l'attaque aura lieu à 12 h 15. Nous mangeons un morceau. Vers midi moins le quart, notre

artillerie commence à bombarder les positions allemandes dans la plaine ; de notre observatoire, nous voyons admirablement les énormes nuages de poussière et de fumée. La canonnade redouble ; on sent que l'heure approche. À midi, explosion formidable tout près de nous : c'est notre 270 qui vient d'envoyer une de ses grosses marmites dans la tranchée boche à 100 m de nous ! Coup sur coup, nous en voyons tomber une quinzaine. Le tir est admirablement réglé : plusieurs obus tombent exactement dans la tranchée, les autres dans le voisinage immédiat ; à chaque fois, un véritable volcan sort de terre ; on voit voler les sacs qui forment le parapet ; les Boches affolés sortent de leurs trous, courent quelque temps à découvert, puis disparaissent à nouveau.

L'effet produit doit être formidable... Midi quinze : Tout s'arrête, silence ; c'est l'attaque. Nous avons le temps d'apercevoir dans la plaine une magnifique ligne de tirailleurs se ruer sur les positions allemandes, puis la 1^{re} compagnie, que nous devons suivre, se met en branle, bondit hors de sa tranchée, escalade un bout de talus, et disparaît derrière la crête ; je vois tomber un homme, frappé par une balle. Il faut nous rapprocher, car on va peut-être avoir besoin de nous. Mais à peine avons-nous fait quelques pas que l'artillerie ennemie se déclenche avec un ensemble admirable. Shrapnells, obus, marmites de tous calibres éclatent en avant, en arrière, au-dessus de notre tête : il n'y a pas à dire, c'est du beau travail ; mais c'est un enfer ! Cela s'appelle un barrage d'artillerie et c'est destiné à empêcher les réserves de suivre le mouvement. La position devient intenable ; nous nous terrons comme nous pouvons, puis regagnons notre abri, et cinq minutes s'écoulent dans un fracas assourdissant : puis un ordre vient, on demande l'aspirant du génie ; il se précipite : nous le suivons dans le boyau, toujours aussi abondamment arrosé, nous croisons un lieutenant d'infanterie qu'on ramène blessé : il a reçu un éclat d'obus dans la mâchoire et marche en titubant, l'œil hagard. Rien à faire pour le génie, impossible de travailler sous cette mitraille ; du reste, la 1^{re} compagnie d'infanterie n'a avancé que de cent mètres et s'est blottie dans des trous d'obus ; il ne paraît pas y avoir de tranchée boche en face d'elle. Nous revenons donc à notre abri ; j'aide à en panser un, qui a reçu un éclat d'obus dans les reins ; une goutte d'eau de vie lui remet le cœur en place. Enfin, l'orage s'apaise ; vérification faite, aucun de nos hommes n'a été touché : c'est presque incroyable !

L'officier qui commande la 1^{re} compagnie d'infanterie vient nous rejoindre : c'est un tout jeune sous-lieutenant ; comme on nous l'a dit, sa compagnie est terrée dans des trous d'obus sur la crête. La tranchée boche que nous avons si bien vu bombarder n'est pas prise. En somme, dans notre coin, l'attaque n'a pas réussi ; par contre, dans la plaine en bas, il semble que nous ayons réalisé une avance assez sérieuse : on en peut juger par les points d'éclatement des obus. Tout se calme peu à peu ; on reprend haleine, et on attend les événements en causant avec le sous-lieutenant d'infanterie : son régiment, qui a énormément donné depuis plus d'un mois, est fatigué et très réduit ; il n'y a presque plus de cadres.

Vers 5 h du soir, arrive une note du commandant : les objectifs ont été atteints en partie ; mais il faut prendre cette fameuse tranchée boche du ravin ; donc nouvelle attaque, prévue pour 17 h 30, puis retardée à 19 h 30 ; mais l'ordre est assez vague, l'objectif assez mal défini, nous avons l'impression que ça ne réussira pas. En effet, à l'heure dite, l'attaque se fait, mais sans ensemble ; une section bondit dans la tranchée boche, mais en ressort immédiatement, ne se trouvant probablement pas en force ; elle a été accueillie par une fusillade nourrie et une averse de grenades ; néanmoins, il paraît y avoir peu de pertes. Naturellement, comme tout à l'heure, l'artillerie ennemie se déclenche en barrage sur nous : elle a un peu raccourci son tir, ce qui fait que quelques obus frappent le parapet ; quatre de nos sapeurs sont à moitié ensevelis ; ils se déterrent comme ils peuvent, et nous arrivent complètement affolés, mais en somme avec plus de peur que de mal.

C'est fini pour aujourd'hui. Sitôt la nuit venue, nous mettons nos hommes au travail ; il s'agit de terminer une sape qui nous rapproche de la tranchée boche : il faut travailler sans trop lever la tête, car les balles sifflent à tous moments et rasent le parapet. À 2 h du matin, le travail est fini, nous repartons et regagnons notre cantonnement.

17 juin. Je dors jusqu'à onze heures, puis repique une petite sieste après le déjeuner. Bien m'en a pris, car la nuit prochaine, il faudra se lever à 2 h et remonter là-haut : l'attaque continue.

18 juin. Départ à 2 h du matin ; cette fois, instruits par l'expérience, nous plaçons nos hommes un peu en arrière dans de bons et solides abris que nous devons à l'industrie des Boches. Ils y sont serrés comme des harengs, mais à peu près en sûreté. Nous retrouvons notre ami, le sous-lieutenant de la 1^{re} compagnie d'infanterie, et un autre lieutenant qui

commande la 3^e compagnie. Échange de vues : les pertes sont assez fortes. Par une manœuvre vraiment incompréhensible, on a massé hier soir des troupes précisément à l'endroit où nous avions été si copieusement arrosés la veille : les hommes étaient serrés les uns contre les autres et sur trois rangs d'épaisseur ; le bombardement est arrivé, et a fait des dégâts importants, comme il était à prévoir ; carnage qu'on aurait pu cependant éviter bien facilement.

Vers le soir, nous apprenons que la partie la plus avancée de la tranchée boche a été évacuée ; l'ennemi a sans doute craint d'être cerné par le bas. On demande du génie pour vérifier que la position n'a pas été minée ; l'aspirant y va, et revient peu après avec des trophées : une casquette d'officier, un masque contre les gaz, une grenade. L'endroit paraît avoir été évacué précipitamment : il y a des fusils et des munitions dans tous les coins.

20 h. Nous nous rendons à cette fameuse tranchée boche pour l'aménager. En arrivant, nous voyons sur la crête en face de nous une rangée d'ombres qui s'avancent en silence : ce sont les nôtres qui font une attaque de nuit ; ils disparaissent, puis une autre section les suit. En même temps, les quelques coups de fusil qui nous étaient adressés jusqu'à ce moment cessent tout d'un coup : les Boches doivent se replier vers le bas. Nous nous mettons au travail, et il y a fort à faire : notre 270 a bien opéré ; la tranchée est bouleversée ; des cadavres dans tous les coins, des fusils, des équipements, des bombes et des grenades partout. Le travail n'est pas facile, et assez repoussant à cause des cadavres ; enfin on y arrive sans être trop inquiétés ; quelques shrapnells viennent seulement nous troubler, mais pas de dégâts. En revenant dans le boyau, je vois quelque chose qui fuse, je tourne précipitamment le dos ; une explosion, une tape dans les reins, c'est un petit éclat qui a percé mes habits, mais heureusement s'est arrêté à la peau, dans laquelle il n'a fait qu'une petite entaille : c'était un détonateur boche qui s'était trouvé amorcé par un choc, sans doute, au moment de notre passage.

Les renseignements arrivent : l'avance de la plaine a déterminé l'évacuation du ravin ; en somme l'opération a réussi, et les objectifs sont atteints. Mais les pertes sont assez fortes, et, en majeure partie, causées par l'artillerie. Une grosse marmite est tombée dans un boyau où nous passons tous les jours, et a tué six hommes d'un seul coup.

20 juin. Journée de repos bien gagné ; mais à 7 h du soir, il faut repartir de nouveau. Nous rassemblons la section, et en route : à 500 mètres, on nous arrête ; ordre du capitaine : repos jusqu'à nouvel ordre, ordre bien accueilli s'il en fut. Le motif est inconnu ; on parle d'une relève générale du corps d'armée. Il est certain que tout le monde a besoin de repos. »

Pourtant, le 21^e corps ne devait être relevé que bien longtemps après, et Étienne, rentré à Aix-Noulette, continua à aller travailler presque chaque nuit dans les lignes : il commença par creuser un magnifique abri-caverne dans ce fameux "fond de Buval" qu'il avait vu conquérir sous ses yeux, puis on l'envoya reconnaître des travaux dans la région de la route de Béthune à Arras. Le 7 juillet, il écrit :

« Rien de bien nouveau par ici, si ce n'est que nous avons changé de cantonnement : nous logeons maintenant dans un petit village qui a l'avantage de ne pas être bombardé comme l'autre ; cela nous permet d'habiter de vraies maisons, au lieu qu'avant nous logions sous terre comme des taupes. J'espère que cela durera, mais il ne faut pas trop y compter : l'autre jour, une grosse "marmite" boche, probablement égarée, est venue tomber à 50 m de notre logis et la secousse produite a fait crouler sur ma tête la moitié du plafond : fort désagréable, comme tu penses. Aucun mal, heureusement... Je suis descendu hier des tranchées où j'avais passé 48 heures : l'avant-dernière nuit, le capitaine m'avait envoyé faire une reconnaissance : il s'agissait de reconnaître l'état d'une ancienne tranchée boche que nous avons conquise ces jours derniers, et que nous voudrions utiliser pour nos troupes. Il s'est trouvé que cette tranchée était à moitié remplie d'eau et de boue ; à certains endroits, j'en ai eu jusqu'au-dessus du genou ; tu vois d'ici l'état dans lequel je suis revenu. Mais ça c'est un détail, l'important est de passer entre les marmites. Maintenant, nous sommes au repos pour 48 heures : nous passons notre temps à lire le journal, à faire des parties de manille ou de dames : je commence à devenir de première force à ce jeu. Nous avons fabriqué un damier avec un vieux journal, et des pions en sciant en rondelles un manche à balai ».

Blessure

Le 8 au soir, on l'envoya creuser un boyau avec sa section pendant que l'aspirant allait commencer un abri ; le marmitage était plus violent que jamais, surtout du côté de l'aspirant qui ne put reconnaître les lieux ; le lendemain on intervertit les rôles, et ce fut Étienne qu'on envoya à cet

endroit particulièrement exposé. Parti vers 8 h du soir, il suivait avec sa section un boyau le long de la route de Béthune à Arras, quand il sentit une violente secousse dans le bras gauche, il dit avec un grand calme :

« Je suis blessé » mais aussitôt il se mordit les lèvres, craignant d'avoir parlé trop tôt : il n'éprouvait aucune douleur ; n'était-ce pas simplement une motte de terre qu'il avait reçue sur le bras ?

« Au fait, suis-je bien blessé ?

– Mais oui, lui dit un caporal qui le suivait : ça saigne ».

Il répéta alors d'une voix assurée : « Je suis blessé », et on “fit passer” jusqu'au capitaine qui demanda :

« Est-ce grave ?

– Non, répondit Étienne, c'est dans le bras, rien de grave.

– Bon ! eh bien !, allez-vous faire panser à l'arrière ».

Étienne retourna donc, avec un homme qui portait son fusil et sa musette, jusqu'à l'abri-caverne qu'il avait fait creuser naguère au fond de Buval ; là on reconnut qu'il avait eu le biceps traversé par une balle de shrapnell : la déchirure était assez large, mais rien d'essentiel n'avait été atteint ; on le pansa et on le conduisit ensuite à Aix-Noulette où l'ambulance était installée dans les caves de la malterie ; et il tomba sur un docteur Loiseau, qui se trouve être le frère de celui de l'expédition du Huascarán, et qui le soigna de son mieux. Vers le matin, on l'envoya à Nœux-les-Mines où il reçut une piqûre antitétanique, et dormit, d'un sommeil un peu fiévreux jusqu'au lendemain ; enfin il monta dans un train sanitaire qui le transporta à Verneuil-sur-Avre (Eure) où il fut hospitalisé aux Pins dans un des pavillons de l'École des Roches. Il s'y trouva fort bien, et n'eut qu'à se louer des soins que lui prodiguèrent, pendant les cinq semaines qu'il y passa, la directrice, Mme Demolins, et toutes ses infirmières.

Il sortit de l'hôpital le 19 août complètement guéri, et, après dix jours de convalescence à La Hardonière, rejoignit le dépôt de Montpellier. Il y retrouva plusieurs de ses camarades qui n'avaient pas encore quitté le dépôt, et qui parurent stupéfaits de lui voir faire au bout de cinq jours une demande pour repartir sur le front, mais cette fois dans une section d'auto-projecteurs pour laquelle on demandait des volontaires. Le colonel, en voyant son nom, le fit venir :

« Comment, Larminat, encore sergent ? Mais il me semble que je vous avais fait faire une demande au printemps pour passer officier. Vous ne vous en êtes donc pas occupé ?

– Pas le moins du monde, mon colonel ! J’ai attendu qu’elle aboutisse.

– Et elle n’a pas abouti, naturellement ? Allons, asseyez-vous là et refaites-moi une autre demande. »

Étienne s’exécuta, mais cette seconde tentative eut exactement le même sort que la première.

Les auto-projecteurs

Étienne avait demandé à passer dans les auto-projecteurs sans trop savoir ce que serait cette nouvelle arme, mais, après son expérience d’Artois, il pensait qu’il ne pourrait probablement que gagner à troquer son métier de sapeur-mineur contre n’importe quel autre. Il quitta donc Montpellier le 7 septembre, avec une équipe presque complète, et rejoignit le 9 la section de projecteurs du 21^e corps à la station de Sains-Bouvigny, à quelques kilomètres à peine de l’endroit où il avait été blessé. Le secteur n’avait guère changé d’aspect ; pourtant il remarqua que nos tranchées paraissaient moins marmitées, et que celles des Boches au contraire l’étaient davantage. La Section de Projecteurs, à laquelle Étienne appartenait désormais, formait une unité « *tout à fait à part du vulgum pécus* », dit-il, et dans laquelle sa qualité de sergent affecté aux auto-projecteurs le spécialisait encore. Il avait pour capitaine un individu assez peu recommandable, qui ne pensait qu’à jouer, à boire et à courir le guilledou, doublé d’un sous-lieutenant complètement incapable, qu’il avait choisi et fait nommer à peu près au hasard un jour qu’on lui avait dit qu’il ne pourrait pas aller en permission tant qu’il serait seul officier à son unité. Étienne fut d’ailleurs aimablement reçu par ses deux supérieurs, et il s’aperçut vite qu’ils lui laisseraient une grande indépendance, ce dont il se réjouit fort. Son équipe se composait d’un caporal, deux chauffeurs, deux mécaniciens et quatre électriciens, constituant le personnel nécessaire pour deux auto-projecteurs. Malheureusement, les autos n’étaient pas encore arrivées ; on les attendait “d’un jour à l’autre” ; elles n’arrivèrent qu’au bout de quatre mois et demi.

Étienne employa ce temps, dit-il, à “bricoler”, c’est-à-dire à étudier une foule de choses nouvelles pour lui : les projecteurs, la télégraphie optique, la pose du téléphone de campagne, la télégraphie sans fil... Il resta d’abord pendant près de trois mois dans la région de Notre-Dame de Lorette, Bully,

Grenay, et assista « *en spectateur, ou plutôt en auditeur* » aux attaques de septembre, dont les formidables canonnades le remplirent d'espoir ; au milieu de décembre, il passa six jours de permission à La Hardonière.

Au commencement de janvier 1916, le 21^e corps fut enfin relevé et alla prendre un repos bien gagné. Étienne cantonna successivement à Houdain, Ruisseauville, Crécy, St-Riquier, enfin, presque au bord de la mer, à Rue, près du Crotoy, dans la Somme. Ce fut à Ruisseauville que, vers le 1^{er} février, il reçut enfin ses voitures : une camionnette et deux auto-projecteurs Buic, tout neufs, sortant de l'usine. Elles n'étaient accompagnées d'aucune notice ni instruction d'aucun genre, et, pour apprendre à les connaître, Étienne estima que la meilleure méthode était encore de commencer par les démonter pièce par pièce ; dès lors, il employa tout son temps à l'étude approfondie du moteur d'automobile qui n'eut bientôt plus de secrets pour lui.

Le 23 février, le 21^e corps commença à embarquer pour aller coopérer à la défense de Verdun, où les Boches faisaient rage. Étienne reçut l'ordre de se rendre par la route, avec ses trois autos, à Amiens, où on lui indiquerait une nouvelle destination. Il passa la nuit à réparer un radiateur crevé et se mit en route le 24 à l'aube, sous la neige. À Amiens, le chef du service automobile du corps d'armée lui indiqua une file d'auto-cans :

« Mettez-vous derrière, et allez jusqu'à Creil, où nous coucherons ce soir. »

Mais le convoi se disloqua bientôt : plusieurs canons restèrent en panne, d'autres glissèrent dans les fossés, quelques-uns s'égarèrent ; bref, Étienne arriva seul à l'étape avec ses trois autos. Le lendemain, la colonne se reforma tant bien que mal, et partit pour Vitry-le-François, où, comme la veille, l'équipe d'Étienne arriva seule. Il rejoignit le 27 la section de projecteurs hippomobiles qui venait de débarquer du chemin de fer, et alla cantonner à Neuville-sur-Orne, où son capitaine, probablement entre deux vins cette nuit-là, lui fit manquer une belle occasion d'éclairer un Zeppelin qui vint tranquillement faire sauter un train de munitions, et s'en retourna sans être inquiété. On resta quelques jours à Neuville-sur-Orne, et, à la suite d'une note qui venait d'être communiquée aux commandants d'unité, le capitaine engagea vivement Étienne à se présenter à un examen qui aurait lieu très prochainement pour l'obtention du grade d'officier du service automobile :

« On ne vous interrogera que sur les connaissances générales, et un peu sur le moteur. Vous en savez vingt fois plus qu'il n'est nécessaire. »

Étienne, qui avait les examens en horreur, n'y tenait guère, mais le capitaine insista tant qu'il finit par consentir à poser sa candidature. Huit jours après, la section repartit, c'était justement le jour de l'examen. Étienne s'arrêta donc à Bar-le-Duc et se rendit au service automobile, où il se présenta devant les deux lieutenants chargés de l'interroger, l'un sur les connaissances générales, l'autre sur les connaissances techniques :

« Monsieur, lui demanda le premier, voudriez-vous me dire ce que c'est qu'un carnet de comptabilité de campagne ?

– Ce doit être, répondit Étienne un peu étonné de cette question, un carnet sur lequel on inscrit la comptabilité pendant la campagne.

– Bon ! mais comment est-ce fait, un carnet de comptabilité de campagne ?

– Je n'en sais rien, je n'en ai jamais vu.

– Comment, vous n'en avez jamais vu ?

– Non, mais montrez-m'en seulement un, je suis convaincu que je saurai m'en servir.

– Mais est-ce important, le carnet de comptabilité de campagne ?

– Mon Dieu... oui, évidemment, assez important... comme le sont toutes ces choses-là.

– C'est très important, monsieur, c'est extrêmement important, tout repose là-dessus. Voyons, et un état de soldes, savez-vous ce que c'est qu'un état de soldes ?

– Je suppose que c'est un état sur lequel on inscrit les soldes.

– Mais de quelle couleur est-ce ?

– Mais je n'en sais rien, je n'en ai jamais vu non plus.

– Voyons, monsieur, vous n'avez pas dû passer beaucoup de temps à le préparer, votre examen ?

– Mais, pas une minute ! On m'avait dit qu'on ne m'interrogerait que sur les connaissances générales et sur le moteur. »

Là-dessus, l'interrogateur dégoûté le passa à son collègue, qui voyant qu'il était ingénieur des mines, lui posa quelques colles insidieuses sur le frein de Prony. Étienne, qui n'avait pas revu cela depuis dix ans, se rappelait à peine ce que c'était que le frein de Prony. Bref, il fut "recalé" lamentablement, et s'en consola sans peine en apprenant que les candidats reçus commençaient par faire de l'école de section sur la grand-route

pendant un mois. Il quitta la salle d'examen, sortit de la ville par la route de Verdun, la fameuse "Voie sacrée", et sauta dans le premier camion qu'il vit passer et qui le mena à Verdun ; certains quartiers n'étaient déjà plus qu'un amas de ruines. À la caserne Bevaux, où était le quartier général du 21^e corps, on lui dit que la section de projecteurs était à Belleray à 2 kilomètres en amont, sur la rive gauche de la Meuse. Il alla rendre compte à son capitaine de son échec :

« Comment, ils vous ont recalé ? Mais, c'est insensé ! Il faudra recommencer.

– Oh ! Pour cela, mon capitaine, n'y comptez pas, répondit Étienne, cet essai me suffit amplement. »

Ils restèrent quelques jours à Belleray : tout autour d'eux, la bataille de Verdun faisait rage : au nord, à l'est, à l'ouest, on entendait un roulement ininterrompu ; la nuit, c'était comme un brasier. Mais à Belleray même, ils furent assez tranquilles, et ne reçurent pas trop d'obus.

Au bout d'une semaine environ, vers le 15 mars, Étienne fut envoyé avec ses deux projecteurs au camp d'aviation de Lemmes, à 18 km environ du front, « *fort à portée pour entendre la canonnade, mais un peu loin pour en subir les effets fâcheux* ». Il était chargé d'éclairer le terrain chaque fois qu'un avion lui signalait qu'il voulait atterrir, ou bien de former dans le ciel un faisceau lumineux fixe sur lequel les avions puissent se repérer. Ses appareils fonctionnaient à merveille, et les aviateurs lui déclaraient qu'ils atterrissaient comme en plein jour. Étienne, enchanté de se sentir utile, et fort intéressé par les récits sensationnels qu'il recueillait chaque soir au retour des avions, n'aurait pas demandé mieux que de rester longtemps à Lemmes, mais au bout d'une huitaine de jours, le 21^e corps ayant été relevé tout entier, il dut s'en aller, lui aussi, au repos, à Vavincourt, puis à Ménil-sur-Saulx, St-Jean-sur-Moivre, d'où il partit en permission de 7 jours, enfin à Sarry près de Châlons.

Le 2 mai 1916, il fut envoyé en Champagne, et on lui fit installer ses deux projecteurs l'un à Somme-Suippe pour éclairer d'improbables Zeppelins, l'autre à La Baraque, sur la route de Sonain à Tahure, à 800 mètres des Boches. Il logeait lui-même au Trou Bricot, où Jacques vint lui rendre visite de Tours-sur-Marne où il cantonnait alors. Étienne le mena voir son projecteur de La Baraque qu'il avait placé dans une sorte de fosse et recouvert de branchages pour le dissimuler de son mieux :

ÉTIENNE

« Celui-ci, dit-il, on me l'a fait mettre là pour le cas d'une attaque boche : je devrais éclairer la bataille ! ... C'est une éventualité, ajouta-t-il avec un grand calme, que je n'aime pas beaucoup à envisager, car à cette distance, tu penses si mon projecteur serait vite mis hors d'usage ; ce serait dommage, car c'est un excellent appareil. Tu vois, je le camoufle comme je peux. La seule chose que je redoute, c'est qu'on ne me demande un beau soir de faire un essai... »

Mais il ne resta pas très longtemps dans cette situation aventurée ; le 3 juin, le quartier général du corps d'armée ayant reçu quelques bombes d'avion à St-Remy-sur-Bussy, demanda à être protégé, et Étienne y fut envoyé : il construisit, sur la route de Suippes à St-Remy, « *deux jolies petites cabanes en bois, style argentin* » dans chacune desquelles il installa un projecteur ; il se mit en liaison téléphonique avec un auto-canon et quatre automitrailleuses, et dès lors attendit avec patience l'arrivée d'un Zeppelin qui ne se hasarda jamais de ce côté-là. Chaque soir, il gagnait une de ses cabanes, où le temps exceptionnellement mauvais pendant tout ce mois de juin lui permettait de dormir sans arrière-pensée, et il ne revenait au cantonnement que le lendemain matin, avec la satisfaction du devoir accompli.

Le 10 août, il parut une note ordonnant la dissolution des sections de projecteurs de corps d'armée, et versant les auto-projecteurs à la D.C.A. (Défense contre Aéronefs) de la IV^e armée, à Châlons. Étienne apprit en arrivant qu'il devenait, de ce fait, artilleur, et que le seul avantage qu'il y trouverait serait de s'entendre appeler maréchal des logis au lieu de sergent. Ses deux autos furent d'ailleurs presque aussitôt envoyées l'une à droite, l'autre à gauche, à deux postes de D.C.A. auxquelles elles restèrent affectées avec les excellentes équipes qu'il avait formées, et dont il regretta vivement de se séparer, mais malgré tous ses efforts pour les rejoindre, il fut retenu à Châlons ; là, sous les ordres d'un enseigne de vaisseau, il passa deux mois à remettre en état un nombre considérable d'appareils plus ou moins abîmés, et à instruire de nouveaux arrivés, anciens auxiliaires ou réformés récupérés d'un peu partout, pour remplacer les équipes de marins qui avaient jusque-là assuré le service des projecteurs et qu'on rendait à la marine :

« *J'ai maintenant à dresser, écrit-il le 18 août, une vingtaine de types qui n'ont jamais entendu parler de moteurs ni de dynamos : ce sont en général des cultivateurs ; il y a également un marchand de corsets, un épicier, un chiffonnier et un agent de charbonnages : vous voyez d'ici le tableau.* » et,

un peu plus tard, le 26 : « *Ma camionnette est partie avec son chauffeur rejoindre le restant de l'équipe. Je demeure mélancoliquement à la tête d'un vieux radiateur, de deux bidons vides, et d'un homme, seuls vestiges de ma puissance passée* ».

Il profita de ce long séjour à Châlons pour voir plusieurs fois ses cousines infirmières, Jeanne et Marguerite, et leurs frères Paul et Pierre.

Le 14 septembre, on lui dit :

« Vous allez prendre un projecteur et trois hommes, et rejoindre le poste de D.C.A. de Sainte-Menehould, auquel vous êtes affecté. »

Il y trouva en arrivant le lieutenant Reille, frère de ceux qu'il avait connus en Argentine, avec lequel il sympathisa tout de suite. Il s'installa à la ferme de La Hocarderie, à 3 km au-dessus de Sainte-Menehould, en liaison téléphonique avec un canon contre avions qui était en position dans la ville même. Là, il occupa ses nombreux loisirs d'abord à améliorer la petite cabane dans laquelle il logeait, puis à installer un récepteur T.S.F. pour recevoir les communiqués de la tour Eiffel : il obtint vite d'excellents résultats avec le minimum de frais d'installation, en branchant simplement un détecteur sur sa ligne téléphonique en guise d'antenne ; ensuite, il se mit à étudier le tir contre avions, tir très scientifique qui l'intéressa beaucoup. Le sous-lieutenant Corbon, son chef de poste, était loin d'être un aigle ; pourtant il fit un jour une découverte :

« Savez-vous, Larminat, que vous pourriez très bien faire un officier ?

– Je le crois, en effet, répondit Étienne un peu ironique. »

En lui-même, il pensait : « Du moment que vous l'êtes !... »

– Oui, oui, vous pourriez faire un officier, répéta Corbon, je vais en parler au commandant. »

Quelques jours après, Étienne vit s'arrêter devant sa cabane une somptueuse limousine, d'où descendirent le commandant Bons et plusieurs lieutenants ; le commandant s'avança vers lui, et, avec l'autorité que lui conféraient ses quatre galons, il lui dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

« Vous pouvez faire un officier. »

Étienne acquiesça.

« Maintenant, reprit le commandant, voulez-vous devenir officier.

– Mais bien sûr, mon commandant, je ne demande pas mieux ; seulement je dois vous avertir que je suis plutôt sapeur qu’artilleur, et que, à part le tir contre avions, je ne connais rien à l’artillerie.

– Justement, c’est ce que m’a dit votre lieutenant. Il paraît que vous êtes déjà très fort pour le tir contre avions, je vais donc vous envoyer à l’école d’Arnouville, où vous vous perfectionnerez et d’où vous sortirez sous-lieutenant dans la D.C.A., et vous serez nommé aussitôt chef de poste, car nous en manquons en ce moment. »

Cette proposition sourit beaucoup à Étienne ; il appréciait ces emplois très spécialisés où on jouit d’ordinaire d’une grande autonomie. Il attendit donc tout l’hiver son envoi à Arnouville, et ne fut pas peu surpris de recevoir, le 10 février 1917, son ordre de mise en route pour l’École d’artillerie de Fontainebleau. Il s’y rendit néanmoins, et, dès la première séance d’instruction, se tailla un petit succès en déclarant ingénument qu’il ne savait pas ce que c’est qu’un débouchoir. Dès lors on ne l’appela plus que “le sapeur”. Inutile de dire qu’il eut tôt fait de rattraper ses camarades artilleurs, et qu’il sortit de l’École le 20 avril 1917, sous-lieutenant d’artillerie, et en sachant tout autant qu’eux.

Ce fut pendant ce séjour à Fontainebleau qu’il amena non sans peine son colonel à reconnaître qu’il était “exceptionnel”, bien que ce ne fût pas un des cas prévus par les règlements, d’avoir cinq frères en permission à la fois, et à lui accorder en conséquence quarante-huit heures pour qu’il y en eût six, et que la réunion fût complète, au moins pendant quelques heures.

Le 45^e d’artillerie

À sa sortie de l’École, et contrairement à son attente, il n’y eut aucune place vacante dans la D.C.A. Étienne choisit, un peu au hasard, le 45^e d’artillerie de campagne dont le dépôt était à Orléans, et, après dix jours de permission, rejoignit le 5 mai son nouveau régiment au repos à Lagery, près de Ville-en-Tardenois. Par suite des pertes subies pendant l’attaque du 16 avril, on manquait un peu d’officiers ; aussi fut-il fort bien reçu. Le colonel Baignol pensa à le prendre immédiatement dans son état-major, mais Étienne lui ayant représenté qu’il n’avait encore aucune expérience pratique de sa nouvelle arme, il commença par l’affecter à la 1^{re} batterie, qui n’avait alors qu’un officier, le sous-lieutenant Bonhomme, mais dont le capitaine Rinderknecht vint, peu après, prendre le commandement.

Le 13 mai, le régiment reçut l'ordre de monter en position pour remplacer le 13^e au nord de l'Aisne. Étienne mena la colonne lourde jusqu'à Ventelay où restèrent les échelons, puis, le lendemain, il conduisit ses 4 pièces par Pontavert jusqu'au bois Franco-Boche, où il les mit en batterie.

Alors commença pour lui le métier d'officier d'artillerie en position de batterie : il apprit à exécuter un barrage, un tir de concentration, à faire un réglage rapide et précis ; ce qui l'intéressa le plus, ce fut l'observatoire ; ils en avaient d'excellents en haut du bois des Buttes, récemment repris aux Boches, d'où on découvrait toute la plaine du côté de Corbeny et Juvincourt :

« Je viens de passer quatre jours à l'observatoire, écrit-il le 27 mai ; métier fatigant, car on dort peu, mais intéressant tant au point de vue surveillance de l'ennemi qu'au point de vue réglage de tirs. Grâce à de puissantes jumelles, j'ai vu de là-haut plus de Boches pendant ces quatre jours que pendant toute la guerre. »

La position n'était d'ailleurs pas toujours des plus agréables :

« Les Boches nous ont gratifiés pendant quarante-huit heures d'un bombardement assez soigné, avec des calibres variés allant jusqu'au 240 inclus. Il faut croire qu'ils nous avaient exactement repérés, car les marmites nous encadraient fort désagréablement. Notre salle à manger extérieure, une petite cabane donnant dans le boyau, a été complètement démolie par un 240 tombé à un mètre d'elle : nous aurions été dedans, il est certain qu'il n'y aurait plus eu d'officiers à la 1^{re} batterie du 45. Mais nous nous méfions, et étions tranquillement en train de déjeuner à quelques pas de là, mais à 6 mètres sous terre. Tout compte fait, les quelque 300 obus tombés sur la batterie n'ont réussi à mettre hors d'usage que nos instruments d'optique, nos affaires de toilette et notre salle à manger avec tout son mobilier, heureusement rustique... Nous avons changé de position depuis deux jours, et nous trouvons actuellement à 3 km en arrière, dans une position de "semi-repos" au milieu d'un bois (le bois de Gernicourt) ; c'est le paradis terrestre : plus de boyaux, plus de sapes, on respire, on se détend. En voilà pour une dizaine de jours, après quoi nous irons reprendre non pas nos anciennes positions, mais d'autres, toutes voisines ».

De fait, ils ne furent troublés dans leur "semi-repos" du bois de Gernicourt que par quelques obus d'une pièce de 142 qui tirait de leur côté tous les deux ou trois jours. Mais la relève qu'ils eurent à faire ensuite, le 24 juin, au nord du bois Clausade, fut au contraire des plus pénibles :

« Les Boches avaient justement choisi cette nuit-là pour inonder d'obus asphyxiants toute la région, et spécialement notre nouvelle position, où mon capitaine s'était déjà rendu le matin ; moi, je devais amener la batterie le soir : vers 9 heures, la danse a commencé : j'ai reçu l'ordre de suspendre mon départ momentanément ; puis, la nouvelle est arrivée que la batterie que nous devons remplacer était fort incommodée par les gaz : on me demandait d'urgence des masques de renfort, que j'ai envoyés aussitôt par quelques poilus intrépides. Puis nous avons attendu toute la nuit l'ordre de départ qui n'est venu que vers huit heures du matin : ordre d'envoyer les hommes par petits paquets, et de venir moi-même, en laissant le matériel qui sera amené la nuit suivante. Ainsi fut fait : nous avons tous rejoint notre nouvelle position que nous avons trouvée presque irrespirable, mon capitaine assez mal en point, les sapes souterraines remplies jusqu'au bord d'un gaz infect ; bref, une horreur ! Et les Boches continuaient à envoyer leurs obus puants, qu'ils mélangeaient il est vrai d'honnêtes marmites dont le fracas nous réconfortait, mais qui nous obligeaient à chercher refuge dans nos sapes empestées. La nuit a été pénible, car nous avons dû conserver le masque jusqu'au matin, et c'est un appendice qui n'a rien de confortable pour dormir. Il n'y a cependant pas eu trop de mal : huit hommes seulement ont dû être évacués, et j'espère que la plupart s'en remettront. Les jours suivants ont été plus respirables heureusement, mais pas encore bien sains, car la position est bien repérée et assez souvent marmitée. J'ai pris le service de l'observatoire et me suis attaché tout spécialement à repérer les batteries boches : j'ai pu obtenir quelques tirs de représailles et de contre-batterie. Je me demande si ces tirs ont eu quelque effet, mais il est certain que, depuis deux jours, les Boches nous laissent tranquilles ».

Ils continuèrent ainsi à faire alterner de courtes périodes d'activité au nord de l'Aisne (bois Clausade, bois Franco-Boche, bois Marteau, bois de Beaumarais), et de demi-repos dans le bois de Gernicourt. Étienne avait surtout à faire de l'observation, et des liaisons sans grand intérêt. Le 25 août, il partit en permission pour La Hardonnière.

Au retour, il trouva son régiment dans l'Oise, en pleine transformation ; on avait rendu les chevaux, et on attendait en échange des tracteurs, ou plutôt des plateformes automobiles. Le 45^e fut le premier régiment de "75 porté" ; il y eut donc pas mal de tâtonnements, et la période d'organisation dura assez longtemps. En même temps, on formait un 3^e groupe avec des

batteries prises à chacun des deux premiers. Un jour, le colonel fit appeler Étienne, et lui demanda :

« Qu'est-ce que c'est que ce capitaine de Larminat, du 43, qu'on m'envoie pour commander mon 3^e groupe ?

– Du 43 mon colonel ? Ce doit être mon cousin.

– Ah ! c'est votre cousin ? Mais, dites-moi, il arrive du ministère, est-ce qu'il sait un peu ce que c'est qu'un canon, une batterie ?...

– Oh ! vous pouvez être tranquille, mon colonel, il est commandant de groupe depuis le début de la guerre, et il a déjà récolté sur différents champs de bataille, trois palmes, la rosette d'officier de la Légion d'honneur... et deux blessures, dont la seconde l'a obligé à rester quelques mois à l'arrière ; c'est pour cela qu'il était au ministère. »

Étienne fut enchanté de voir arriver Édouard ; le colonel ne tarda pas à l'apprécier à sa juste valeur, et lui proposa de lui adjoindre Étienne comme officier orienteur ; mais après s'être consultés, ils trouvèrent l'un et l'autre qu'il y avait certainement plus d'inconvénients que d'avantages à cette combinaison, et Étienne resta à sa 1^{re} batterie, à Balagny-sur-Thérain ; il la commanda d'ailleurs à partir de ce moment, le capitaine Rinderknecht étant parti en permission et ayant été nommé dès son retour à l'état-major du colonel.

Vers la fin d'octobre, on reçut enfin les tracteurs, mais de quoi transporter un groupe seulement, les chauffeurs savaient à peine conduire, et rien ne paraissait encore bien au point quand l'ordre arriva de partir pour Noyon dans les 48 heures ; le 2^e groupe y alla par la route, non sans incidents ni accidents de toutes sortes, et les deux autres embarquèrent à la gare. À Noyon, ils trouvèrent des tracteurs du 213^e qui les transportèrent à Guny, non loin de Coucy-le-Château, en plein pays dévasté pendant le repli boche sur la ligne Hindenbourg. On devait prendre position dans le "bled", sans un abri, sans même un boyau ; tout était à faire ; heureusement les Boches ne tiraient pas... Étienne installa sa batterie au ravin de La Matière, en avant de Coucy-le-Château. On lui avait prescrit de choisir une position d'où il puisse faire des barrages à très courte distance avec des obus à charge normale ; il était donc fort peu défilé, et fut assez rapidement repéré. Heureusement, les hommes avaient travaillé comme des nègres, et, au moment où les Boches commencèrent à bombarder un peu sérieusement, on avait déjà des tranchées de protection, et même de solides abris. On préparait, semble-t-il, une énergique démonstration pour inciter l'ennemi à

un nouveau repli, mais on y renonça sans doute, et Étienne n'eut guère à exécuter que quelques barrages ; après l'un d'eux, il put compter 14 cadavres boches sur la tranche de terrain dont sa batterie était chargée, et crut pouvoir lui en attribuer tout l'honneur ; cette nuit-là, elle n'avait eu qu'un blessé léger, quoiqu'un obus boche fût venu tomber exactement sous un des canons, mais, fort heureusement, il n'avait pas éclaté. Un autre jour, en prévision d'une attaque éventuelle, il eut à régler un barrage sur une tranchée boche extrêmement rapprochée, qui se trouvait sur la pente d'un ravin ; il alla s'installer, pour observer le tir, sur l'autre versant, en avant d'une compagnie de chasseurs à pied. Il y avait malheureusement, entre la batterie et eux, une rangée d'arbres assez élevés, et Étienne, ayant calculé que la trajectoire de son tir allait passer juste par le sommet des arbres, avait une peur bleue que les obus n'accrochent les branches. Pourtant, il se décida à commander le premier coup ; l'obus passa et alla tomber tout près de la tranchée ; le second fut encore mieux placé, mais le troisième accrocha une branche, et donna un éclatement prématuré... Étienne courut aux chasseurs craignant d'en avoir blessé quelques-uns, il tomba sur le capitaine qui avait failli recevoir un gros éclat... On discuta. Étienne expliqua que, n'ayant pas de charges réduites à sa disposition, il ne pouvait répondre de passer par-dessus les arbres qu'en allongeant son tir, mais qu'alors la tranchée boche ne recevrait rien.

« Bah ! s'il en est ainsi, lui dit le capitaine, continuez donc à tirer comme vous faites, c'était merveilleux de précision ; nous autres, nous tâcherons de nous abriter, et j'aime encore mieux risquer de recevoir quelques méchants éclats que d'avoir à attaquer une tranchée intacte, toute garnie de mitrailleuses ».

D'ailleurs, l'attaque projetée n'eut pas lieu, et Étienne ne le regretta pas : ce tir lui paraissait vraiment trop dangereux pour les nôtres.

Après un mois de terrassements et de travaux de toutes sortes, quand on fut tout à fait installé, l'ordre arriva de s'en aller ailleurs.

« Dans un autre bled, sans doute, dirent les hommes. Si c'est pas malheureux !... »

Mais, au contraire, on vint occuper, sous les murs ruinés du château de Coucy, de magnifiques positions de batteries, les positions-modèles, qu'on montrait aux généraux et aux journalistes. On fit encore, de là, quelques barrages, quelques tirs de concentration sur des batteries boches que, de la "tour de Laon", on découvrait dans la plaine. Étienne trouvait son métier de

commandant de batterie beaucoup plus intéressant que les précédents, mais, sachant qu'il n'était que provisoire, et qu'il suffirait pour l'en priver de l'arrivée d'un lieutenant à 2 galons, ou d'un simple sous-lieutenant plus ancien que lui, il avait fait une demande pour passer dans une S.R.O.T. (Section de Recherche de Renseignements par Observation Terrestre). Ce fut à la suite de cette demande que, le 10 décembre, on l'envoya faire un premier stage de 8 jours à la S.R.O.T. 76 à la ferme de Comin, sur le Chemin des Dames, puis un autre stage de 12 jours au Mont Valérien.

La S.R.O.T. 54

Le 1^{er} janvier 1918, il fut nommé officier adjoint à la S.R.O.T. 54, commandée par le lieutenant Tardy, fils du colonel commandant l'artillerie du 5^e corps, en qui il trouva un très gentil camarade.

La S.R.O.T. était installée sur une sorte de colline au-dessus de Cormicy (Aisne), la cote 186, et possédait de magnifiques observatoires, d'où on découvrait une immense étendue de plaine, et un grand nombre de villages, Corbeny, Berrieux, Juvincourt, Amifontaine, Guignicourt, le fort de Brimont, et jusqu'à Asfeld, et même au-delà. Quand le temps était clair, pas une batterie ne pouvait tirer dans tout ce secteur sans être immédiatement repérée et signalée à qui de droit.

Il faut savoir qu'une S.R.O.T. se compose d'un certain nombre d'observatoires, en général trois ou quatre, munis d'appareils goniométriques, monoculaires ou binoculaires, orientés sur le nord Lambert, et d'un central auxquels les observatoires sont reliés par téléphone, et qui est chargé de recueillir et de contrôler leurs renseignements. Un observateur aperçoit-il dans sa lunette une lueur, il envoie aussitôt au central un signal (petite lampe ou sonnerie) indiquant qu'il voit quelque chose ; puis, ayant soigneusement visé le point où il a vu la lueur, il lit la division indiquée par son instrument, et la communique au central ; il annonce, par exemple : « *Batterie en action à 1227* ». Au central, il y a un vaste plan directeur à grande échelle, où sont tracés, autour de chaque observatoire comme centre des rayons correspondant aux divisions des instruments ; enfin un fil muni d'une épingle est fixé par une extrémité au centre de chacun de ces rayonnements, c'est-à-dire à chaque observatoire. À l'annonce de l'observateur n° 3, par exemple, l'opérateur du central saisit le fil correspondant, et le tend sur son plan suivant la direction indiquée ; généralement, le fil passe par une batterie déjà connue, et il est à présumer

que c'est elle qui a tiré. Pour s'en assurer, l'opérateur avertit les autres observatoires, et leur dit : « *Observez dans telle direction* ». Au coup suivant, il a souvent la joie de voir au même instant s'allumer les quatre lampes de son tableau et vérifie que les directions annoncées se coupent bien sur la batterie indiquée. Sûr de son renseignement, il s'empresse alors de téléphoner à l'artillerie « *Batterie 70-42, par exemple, en action* » et, s'il le peut, il ajoute « *sur tel point* ». Quand il s'agit d'une batterie nouvelle, qui n'a pas encore été repérée, il faut que deux observatoires au moins la découvrent en même temps. On l'indique alors aux autres, et, lorsqu'ils ont annoncé leurs directions, on arrive généralement à n'avoir sur le plan qu'un "chapeau" insignifiant, c'est-à-dire à situer la batterie à quelques mètres près. Outre ces repérages, les S.R.O.T. ont aussi pour fonctions de faire, de la même manière, des réglages par observation des points de chute et aussi par la méthode des coups fusants hauts, mais à la cote 186, l'artillerie lourde ayant installé de son côté trois observatoires pour faire elle-même ses réglages, la S.R.O.T. ne faisait guère que des repérages et de l'observation. C'était d'ailleurs intéressant, et au bout de quelques semaines, Étienne connaissait à fond tout le secteur ennemi. Il était fort calme à ce moment, et, le 20 mars encore, Étienne signale seulement dans une de ses lettres « *un peu plus de nervosité de la part des Boches, mais rien qui sente encore le grand tabac. On en arrive à se demander, ajoute-t-il, si la grande offensive boche annoncée n'est pas un simple bluff...* » C'était le jour même où elle commençait, on sait avec quelle violence, dans le secteur anglais.

Sur ces entrefaites, la V^e armée, qui tenait le secteur de l'Aisne depuis plus d'un an, fut relevée et envoyée plus à l'ouest. C'est un fait d'expérience, et qui se comprend aisément, que le travail d'un observateur quelconque est toujours d'un rendement beaucoup meilleur dans un secteur qu'il a observé longtemps, et dont il connaît les moindres détails. Aussi les S.R.O.T. ont-elles été classées, avec juste raison, organes d'armée ; c'est-à-dire qu'en principe elles s'installent à poste fixe et ne suivent pas les armées dans leurs pérégrinations. Cependant, la V^e armée demanda au Grand Quartier général d'emmener avec elle la meilleure de ses S.R.O.T., et l'autorisation lui en ayant été accordée contrairement à tous les principes, son choix tomba sur la 54, qui reçut l'ordre de partir dans les 24 heures. Étienne était navré de quitter ce merveilleux emplacement de la cote 186 et ce secteur qu'il possédait à fond. (Il ne regretta plus rien quand il apprit, le 27 mai, la nouvelle poussée boche dans ces régions-là : la S.R.O.T. qui lui

succéda à la cote 186, vit venir la ruée du fond de l'horizon, envahir les villages, submerger la plaine, passer la rivière et le canal ; les observateurs téléphonaient fiévreusement les progrès de l'avance, et continuèrent leur service jusqu'à la dernière minute : les derniers renseignements qu'ils transmirent furent : « *Les Boches entrent à Cormicy... les Boches débouchent de Cormicy, et se préparent à escalader la cote 186* » ; puis ils décrochèrent leurs téléphones et se replièrent précipitamment, ne parvenant qu'à grand-peine à échapper à l'ennemi).

Cependant la S.R.O.T. 54, ayant pris le train à Jonchery débarqua à Creil, et elle commençait à s'installer du côté de Belle-Église, lorsque deux jours après, elle apprit qu'elle faisait l'objet d'une nouvelle mutation, et était cédée à la 1^{re} armée, qui en réclamait une dans la région de Breteuil, au sud d'Amiens, où l'avance boche venait à peine d'être arrêtée. Le lieutenant Tardy et Étienne allèrent se présenter au commandant Schlumberger, le "père Schlum", comme on l'appelait, chef du S.R.A. (Service des Renseignements d'Artillerie) de la 1^{re} armée qui leur recommanda de s'installer sans trop tarder :

« Le général Fournier qui commande l'artillerie, leur dit-il de sa voix calme, est très mal disposé à l'égard des S.R.O.T. qu'il considère comme des repaires d'embusqués ; il est vrai que, de ce côté-ci, elles n'ont pas fait grand-chose d'utile. Il y a pourtant de grands services à rendre, car nous manquons absolument d'observateurs sérieux. »

En sortant, ils rencontrèrent justement le général

« Ah ! C'est vous la S.R.O.T. 54 : allez-vous pouvoir nous faire du fusant haut ?

– Mais certainement, mon général, dès que nous serons installés.

– Bon ! mais ne perdez pas de temps, ce n'est pas de l'argent, c'est du sang !... »

Et, sur cette belle parole, il pivota sur ses talons et s'en alla, laissant les deux officiers un peu interloqués. Le soir même, ils installèrent leur central à La Faloise, organisèrent en quelques heures deux observatoires improvisés, passèrent leur nuit à poser des lignes téléphoniques, sortirent leurs abaques et leurs tables de tir, et dès le lendemain matin, ils réglèrent par fusants hauts une batterie de 155 G.P.F.

« Ça a fait très bon effet ici, leur téléphona du S.R.A. le père Schlum. Tâchez de continuer ».

Et ils continuèrent à régler sans interruption toutes les batteries lourdes du secteur ; pourtant il arriva un moment où l'ouvrage commença à chômer un peu : ils ne pouvaient guère faire de repérage, le temps ne s'y prêtant pas, ni d'ailleurs la disposition du terrain. Étienne qui avait grande confiance dans les fusants hauts, et qui était loin d'en tirer tout le parti possible, lança alors une sorte de circulaire, adressée à tous les commandants de groupes de campagne de son secteur pour leur recommander vivement cette méthode, et leur faire savoir qu'il était à leur entière disposition pour l'essayer. Un de ses premiers clients fut Édouard qui venait d'arriver avec le 49^e, et dont l'exemple en décida plusieurs autres. Les résultats, au dire d'Étienne, furent remarquables, mais il se heurta souvent à l'obstination de vieux capitaines qui témoignaient d'une extrême méfiance pour "ces nouvelles méthodes", et qui ne voulurent jamais s'en servir.

Il était vraiment assez intéressant, ce secteur. Étienne regrettait seulement d'avoir de si médiocres observatoires, d'où on ne voyait pas grand-chose de ce qui se passait chez les Boches ; il travaillait en collaboration avec le ballon 30, monté par son cousin Pierre, et la S.R.S. 4 (Section de Repérage par le Son), vrai temple de la science où de vieux savants à lunettes déguisés en lieutenants et sous-lieutenants observaient avec recueillement les frissonnements d'une mystérieuse machine de cuivre devant laquelle, jour et nuit, brûlait une lampe ; l'aspect de cette cave remplissait les profanes d'un saint respect. On se blaguait bien un peu, entre services voisins, quand l'un des trois avait découvert quelque chose qui avait échappé aux autres ; ceux-ci alors se cherchaient des excuses. Pierre se plaignait volontiers des "brumes aériennes", même les jours où le soleil était éblouissant ; Étienne maudissait le manque de relief de ce sale pays ; quant à ces messieurs de la S.R.S., du jour où ils prirent la formidable attaque du Chemin des Dames pour un coup de main dans le secteur de Montdidier, ils découvrirent l'existence de "mirages sonores" des plus curieux, et les invoquèrent à tout propos. Mais en somme, à eux trois, ils firent de bonne et utile besogne. On s'entendait d'ailleurs fort bien, et il y avait dans tous ces différents services, de bien bons camarades, sans parler de Pierre, et d'Édouard qui resta longtemps dans le voisinage immédiat. Jacques vint également leur rendre visite. Le travail des aviateurs leur procura aussi d'intéressantes distractions : l'escadrille des as, Fouck en tête, vint opérer dans ce secteur-là et il n'y avait guère de jour où Étienne ne vit tomber quelque avion boche en flammes.

On s'attendait toujours à un suprême effort des Boches, et chaque soir on prenait toutes ses dispositions en vue d'un départ éventuel au milieu de la nuit ; mais déjà nous nous étions ressaisis, tandis que l'ennemi, lui, achevait de s'épuiser. On s'en aperçut bien le 11 juin, où la fortune tourna. Ce jour-là, la S.R.O.T. 54 eut à jouer un rôle important qui consista surtout à reconnaître de bonne heure que la véritable bataille était à droite, qu'il n'y avait pas à craindre de la voir s'étendre sur la gauche, et à empêcher ainsi l'artillerie de se dépenser en efforts inutiles.

Au moment du 18 juillet, qui marque le dernier tournant de la guerre, et le commencement du recul définitif des Boches, Étienne était en permission. Mais dès son retour le 25, il assista à une attaque locale à laquelle participèrent quelques gros tanks anglais et qui n'était que le prélude d'opérations plus importantes. Ce jour-là déjà l'ennemi recula jusqu'à l'Avre.

Le 8 août se déclencha la belle attaque franco-anglaise, qui détermina les Boches à un repli beaucoup plus accentué ; elle avait été préparée dans le secret absolu, et, favorisée par le brouillard, elle eut un succès complet : ce fut la première fois qu'Étienne vit opérer les petits chars Renault en nombre important ; bientôt les prisonniers affluèrent, et les observateurs annoncèrent la retraite des Boches.

Il fallut alors s'ingénier à adapter la S.R.O.T., organe fixe par nature, à la guerre de mouvement ; il faut reconnaître qu'on n'y réussit qu'à moitié : tant que les Boches reculaient, on courait après eux, dès qu'ils s'arrêtaient, on s'empressait d'installer tant bien que mal un ou deux observatoires, de poser des lignes téléphoniques, etc. Mais une S.R.O.T. ne peut commencer à fonctionner d'une façon vraiment satisfaisante qu'au bout d'au moins cinq ou six jours, et la première chose qu'on observait alors, c'était un nouveau déménagement des Boches, après quoi on n'avait plus qu'à plier bagages pour se remettre à leur poursuite.

Le premier arrêt eut lieu à Moreuil, mais là, quand le lieutenant Tardy fut prêt à observer, il s'aperçut que les Boches étaient déjà hors de la portée de ses instruments. On fit alors un second bond jusqu'à Erches, devant Roye, où les Boches tinrent quelques jours sur leurs anciennes lignes, puis un troisième jusqu'au canal du Nord ; après avoir poussé une reconnaissance jusqu'à Nesle, on essaya d'installer un observatoire au château de Billancourt, avec le central à Solente, mais un déluge de 105 détermina le lieutenant Tardy et Étienne à préférer Marché Allonarde, près de

Rethonvillers, où ils restèrent 7 ou 8 jours, en voyant alors s'allumer des incendies un peu partout, ils comprirent que les Boches allaient repartir, et, peu après, ils s'aperçurent en effet que leurs ballons, qu'ils repéraient très exactement se déplaçaient vers l'est. Cette fois, les Boches ne s'arrêtèrent que sur leur fameuse ligne Hindenburg où ils soufflèrent une quinzaine de jours. La S.R.O.T. s'installa à Tugny et Pont, à 12 kilomètres de Saint-Quentin : on organisa d'abord un poste, puis un second ; voyant l'arrêt se prolonger, Étienne chercha à leur ajouter un ou deux observatoires avancés, mais au moment où ils allaient être prêts à fonctionner, on s'aperçut que les Boches reprenaient leur course. Nouvel arrêt devant l'Oise à Marcy, en face d'Origny-Sainte-Benoîte ; là, ils trouvèrent d'assez beaux observatoires, mais reçurent tant d'obus à gaz qu'ils ne purent guère les utiliser. Huit jours après, ils étaient à Proix devant Guise, tout entourés des batteries lourdes qui les marmitaient abondamment ; la position devenait intenable quand on attaqua, et aussitôt les Boches cédèrent, et continuèrent leur retraite. Cette fois, se dit Étienne, ce doit être définitif, et ce fut sans arrière-pensée qu'il partit en permission le 8 novembre par la route sur laquelle venaient de passer, les yeux bandés, les plénipotentiaires allemands chargés de venir demander à Foch l'armistice.

Arrivé à La Hardonnière, Étienne commença, suivant son habitude, par poser son antenne de T.S.F. afin de prendre les communiqués de la Tour Eiffel ; le 11 novembre à 2 heures, on le vit disparaître un instant du salon, puis redescendre de sa chambre un papier à la main :

« Je vous annonce, dit-il avec un grand calme, que la guerre est finie : l'Armistice est signé. » Et pendant que toute la famille manifestait son émotion et sa joie, courait chercher des drapeaux et commençait à pavoiser les fenêtres, il prit tranquillement son chapeau et son fusil, et s'en alla faire un petit tour de chasse à La Gitonnière.

À l'expiration de sa permission, Étienne rejoignit sa S.R.O.T. à Saint-Quentin et, voyant qu'il n'aurait plus rien à y faire, très pressé de regagner l'Argentine où Gallardo était dangereusement malade, et où les Puttkammer et autres Boches restés là-bas ne cessaient de fomenter des troubles et des grèves parmi son personnel, il fit une demande de mise en congé sans solde. Elle lui revint au bout d'un mois avec les annotations suivantes :

1 Avis du lieutenant commandant la S.R.O.T. 54 : « *Vu et transmis avec avis très favorable* ».

ÉTIENNE

2 Avis du capitaine commandant le Groupement : « *Avis très favorable : il n'y a, à mon avis, aucun inconvénient à ce que la demande du sous-lieutenant de Larminat soit accueillie favorablement, le lieutenant Tardy pouvant très facilement assurer seul le service de la S.R.O.T. 54 dont il est le chef* ».

3 Avis du chef d'escadron commandant le S.R.A. de la III^e Armée : « *Favorable, la présence du sous-lieutenant de Larminat ne paraît pas indispensable à la S.R.O.T. 54* ».

4 Avis du général commandant l'Artillerie de la III^e Armée : « *La présence du sous-lieutenant de Larminat ne paraît plus nécessaire. Avis favorable* ».

5 Avis du général commandant la III^e Armée : « *Sans opposition* ».

6 Avis du général directeur du Service Géographique de l'Armée : « *Sans objection* ».

7 Avis du Chef du 1^{er} Bureau au Grand Quartier général : « *Avis favorable* ».

8 Avis de l'Aide major-général : « *Demande non susceptible d'être accueillie, toute concession de congé sans solde étant suspendue* ».

Les députés, se figurant retrouver un peu de popularité par une mesure bien égalitaire, venaient de décider que la démobilisation se ferait strictement classe par classe, sans tenir aucun compte ni de l'intérêt général ni d'aucun intérêt particulier.

Ayant été ainsi officiellement reconnu "d'inutilité publique" par un lieutenant, un capitaine, un commandant et quatre généraux, Étienne passa encore trois mois à Saint-Quentin à lire des romans, et ne fut démobilisé que le 15 février 1919.

JOSEPH



En relisant, avec beaucoup d'amusement et une certaine émotion, ces mémoires rédigés il y a plus de cinquante ans, je m'avise qu'il n'est peut-être pas inutile d'avertir un éventuel lecteur de l'avenir que si l'exactitude en est, sans aucun doute, le seul intérêt, je peux du moins garantir absolument cette exactitude et que je suis sûr de n'avoir jamais cédé à la tentation d'exagération comme d'aucuns pourraient peut-être le supposer à la lecture de certains épisodes.

La Pouyade, 6 avril 1973

J.L.

Bagnoles-de-l'Orne

Le 25 juillet 1914, Joseph était à Bagnoles-de-l'Orne où il suivait depuis quelques jours une cure de bains et de massages à la suite d'une longue et douloureuse phlébite qui l'avait immobilisé pendant plus de trois mois dans son lit. Il commençait à peine à reprendre l'usage de sa jambe et son médecin l'avait autorisé ce jour-là pour la première fois à faire à pied une petite promenade d'un demi-kilomètre à condition que ce fût en terrain plat. Il en profita pour aller au-devant des journaux qui arrivaient par le train de

10 heures. Et, en ayant acheté un, il y trouva des nouvelles fort graves : l'ultimatum autrichien à la Serbie, les premiers préparatifs russes, etc. Au déjeuner, il observa que la table d'hôte avait complètement changé d'aspect. Au lieu du morne silence qui y régnait les jours précédents, chacun semblait découvrir subitement qu'il avait des voisins, les interrogeait, leur faisait part spontanément de ses craintes et de ses espoirs. Les hommes déclaraient très haut :

« Moi, je dois rejoindre le 4^e jour à Châlons.

– Et moi, le 2^e, à Verdun ! »

Les mères de famille se demandaient s'il ne fallait pas partir tout de suite : pourrait-on encore le faire dans deux ou trois jours ?... Un commandant de gendarmerie que tout le monde supposait très renseigné conseillait de ne pas s'affoler.

Les jours suivants, l'émoi ne fit que grandir ; on s'arrachait les journaux en nombre de plus en plus insuffisant ; plusieurs personnes, abrégeant leur cure, se décidaient à rentrer chez elles.

Enfin le vendredi soir 31 juillet, à 4 heures, la nouvelle que tout le monde attendait fut répandue dans toute la campagne par ce tocsin que nul n'oubliera jamais de ceux qui l'ont entendu :

« Ça a sonné comme ça en 70 », disaient les vieux...

En même temps, les murs se couvraient des grandes affiches blanches de la mobilisation : « *Le premier jour de la mobilisation est le dimanche 2 août.* »

Le lendemain, samedi, presque tous les baigneurs s'entassèrent dans le dernier train de civils, tout trafic devant être interrompu ensuite au moins pendant les dix premiers jours de la mobilisation où ne circuleraient que des trains militaires. Joseph, encore incapable de rendre aucun service, se résigna à achever son traitement, fort marri de faire de la chaise longue pendant que toute sa génération courait à la frontière.

L'infirmerie de gare des Aubrais

Le 12 août, un peu consolidé, il prit le premier train civil pour Paris et obtint de la Croix Rouge (S.B.M.) d'être affecté à l'infirmerie de gare des Aubrais que dirigeait sa cousine Magdeleine de Larnage. Il y resta quinze jours à ravitailler les trains de troupes qui continuaient à se succéder sans interruption ; c'étaient déjà les vieux réservistes qui passaient alors, des pères de famille qui avaient quitté leurs femmes et leurs enfants et, en

causant avec eux, Joseph ne se lassait pas d'admirer le magnifique moral de ces hommes venus de toutes les villes et de tous les villages et de tous les champs de l'ouest et du sud-ouest, et tous si simplement et magnifiquement résolus : « On ne l'aurait pas cherchée, c'te guerre, mais vrai, voilà assez longtemps qu'ils nous em...bêtent ! » Ou encore : « Puisqu'ils le veulent, vaut mieux en finir ! »

L'hôpital auxiliaire de Conflans

Vers la fin du mois d'août, l'infirmerie ayant perdu beaucoup de son importance et devant être supprimée prochainement, Joseph partit pour Paris en quête d'un autre emploi. Il désespérait d'en trouver un quand on lui signala un nouvel hôpital auxiliaire récemment installé par la Croix Rouge dans les bâtiments du petit séminaire de Conflans-Charenton où le personnel ne devait pas encore être au complet. Renseignements pris, il ne manquait que quelques garçons de salle pour balayer les planchers et laver les carreaux. Tout plutôt que rester à ne rien faire en ce moment ! Joseph n'hésita pas à solliciter une place de balayeur qu'il obtint sans peine. Dès le lendemain, d'ailleurs, le chef de l'équipe ne s'étant pas présenté, ce fut lui qu'on nomma à la place de l'absent.

Pendant les premiers jours, comme dans tous les hôpitaux de la région parisienne, ce fut entre l'administrateur, le médecin-chef et les infirmières, à qui s'ingénierait le mieux pour obtenir quelques blessés à soigner ; on se les arrachait, on en volait aux gares. Mais bientôt vinrent les journées de la Marne et, en quelques heures, toutes les salles de l'hôpital auxiliaire n° 2 furent remplies, et remplies presque exclusivement de très grands blessés, ceux qu'on avait jugés incapables de supporter un plus long voyage. Au bout de trois jours, toutes les infirmières étaient sur les dents ; l'infirmière-major, madame Lanoix, vint trouver Joseph et lui dit :

« Le chirurgien-chef, Professeur Legueu, m'a chargée de vous demander si vous voudriez bien venir nous aider à soigner les blessés, faire des pansements et le reste...

– Mais, madame, c'est mon plus grand désir ; seulement je dois vous avouer que je n'y entends pas grand-chose.

– Cela ne fait rien du tout ! Je me charge de vous apprendre l'essentiel en quinze jours et vous pourrez nous rendre de grands services. »

Et l'emmenant aussitôt dans une salle elle commença par lui montrer comment on fait un spica de l'épaule.

Quand monsieur Legueu arriva, Joseph lui demanda s'il devrait venir aussi à la salle d'opérations.

« Mais bien entendu, répondit-il, c'est là que vous nous serez le plus utile. »

Joseph, qui n'avait jamais vu d'opération, crut prudent d'en informer madame Lanoix, disant qu'il ne savait trop quel effet cela lui ferait et que, pour la première séance, il serait peut-être sage de ne pas trop compter sur lui.

« Ta ! ta ! ta ! lui répondit-elle, je suis sûre que cela ira très bien. Vous savez, du moment qu'on y prend une part active et qu'on se sent nécessaire, on n'a pas le loisir de penser à ses impressions ni de tourner de l'œil. D'ailleurs, ajouta-t-elle, en général, ce n'est pas si terrible que cela. Il n'y a que deux choses auxquelles j'ai eu, au début, un peu de peine à m'habituer : d'abord les trépanations ; ce défoncement d'un crâne à coups de ciseau est vraiment un peu pénible à regarder et à entendre. Et puis, dans les amputations, si on vous a chargé de tenir le membre, le moment où il vous reste dans les mains, séparé de son corps produit vraiment une étrange impression et qui n'a rien d'agréable. Mais on s'y fait, et j'espère que vous n'aurez pas à commencer par là. »

Là-dessus, elle le conduisit à la salle d'opérations où, pour ses débuts, Joseph assista, dans son après-midi, à trois trépanations immédiatement suivies de deux amputations de cuisses, et, chaque fois, monsieur Legueu l'avait chargé de soutenir le crâne ou d'empoigner la jambe du patient. Il en sortit très aguerri, n'ayant pas bronché, et désormais plein de confiance en la solidité de ses nerfs.

Dès lors il se donna avec passion à ses nouvelles fonctions d'infirmier. Monsieur Legueu, professeur dans l'âme, faisait de ses visites un véritable cours pour cet unique élève et Joseph le suivait avec le plus profond intérêt. Madame Lanoix, de son côté, mettait une inépuisable complaisance à lui enseigner la pratique du métier, les pansements, la stérilisation, la manière de faire des piqûres, de poser des ventouses, etc. Au bout de quelques jours, il put remplacer une infirmière de salle, puis, peu à peu, on le chargea des soins les plus compliqués. Monsieur Legueu, de plus en plus débordé, lui témoignait une grande confiance et le chargeait de faire, avec l'infirmière-major, tout ce qui n'exigeait pas la main du chirurgien. Ce fut une période laborieuse et passionnante ; les nuits de garde, lourdes de responsabilité succédaient à des journées harassantes, où on ne s'était assis que pendant les

repas rapidement expédiés. Soutenu par l'intérêt de son travail, Joseph résistait à la fatigue mais sa jambe ne désenflait guère. Aussi, lorsqu'au mois de décembre on le fit passer devant un conseil de révision avec tous les exemptés et réformés des classes antérieures, fut-il classé sans hésitation dans les services auxiliaires.

Le ministère de la guerre

Le 12 janvier 1915 il fut convoqué à l'École militaire et aussitôt affecté, sous le titre pompeux de "Secrétaire d'État-major" (20^e section) au service des renseignements sur les soldats tués, blessés ou disparus ; il s'agissait simplement de calligraphier sur des cartons verts ou blancs des noms et des numéros qu'on déchiffrait sur de grandes feuilles de papier jaune. Fastidieuse besogne de scribe, à laquelle Joseph se trouvait peu apte, n'ayant jamais appris à écrire en ronde ou en bâtarde, et dont il eut vite assez malgré le divertissement que lui donnaient, sans le vouloir, ses camarades, invraisemblable équipe d'embusqués ramenée de Bordeaux par les services du ministère lors de leur retour à Paris.

L'hôpital Bégin

Ses demandes pour être versé dans le service armé n'ayant pas abouti, les souvenirs qu'il avait gardés de Conflans lui firent demander à passer dans le service de santé. Il l'obtint au mois d'avril, et fut affecté à l'hôpital Bégin à Vincennes, mais il put bientôt constater l'abîme qui sépare un infirmier civil d'un infirmier militaire. Malgré l'extrême bienveillance à son égard du médecin-chef, monsieur Demmler ¹ qui était l'oncle de son meilleur ou plutôt de son seul ami, il ne put jamais, bridé par des règlements draconiens, que rouler des bandes, couper des carrés de coton ou tendre, au bout d'une pince, des instruments stérilisés à de pseudo-infirmières qui les laissaient tomber par terre et, les essuyant à leur tablier, continuaient tranquillement à s'en servir.

Au bout de trois mois, il tomba malade des suites d'une piqûre anti-typhoïdique qu'on lui avait faite à l'École militaire malgré le certificat de "contre-indication" de son médecin, le professeur Faisans. Le 12 juillet, il fut réformé temporairement pour un an et, pestant contre sa malchance, il quitta l'uniforme bien persuadé que la guerre serait terminée avant qu'il pût y prendre part.

¹ - Celui que Georges Duhamel a caricaturé, sans grande méchanceté, sous le nom de Desmelaires dans *Les Sept dernières Plaies*.

Réforme temporaire

Après quelques mois passés en Suisse où Joseph eut du moins la joie de mesurer à quelle hauteur était montée la France dans l'estime des étrangers de toutes nations qu'il y rencontra, il revint en France le 15 avril 1916, et, se trouvant parfaitement guéri, s'empressa d'adresser à son bureau de recrutement une demande de réintégration, et, cette fois, dans le service armé. Mais ce ne fut que le 13 juillet qu'il fut convoqué à Limoges devant un conseil de réforme lequel ne fit aucune difficulté pour le déclarer « bon service armé ».

Il fut enfin affecté au 89^e régiment d'infanterie le 25 juillet 1916, quinze jours après avoir eu le chagrin d'apprendre la mort de son ami Pierre Demmler, capitaine au 22^e Alpins, tué à la Tête des Faux dans les Vosges ; ils étaient liés depuis l'école Gerson par une de ces amitiés comme on n'en a généralement qu'une dans sa vie.

Le 89^e d'infanterie

Joseph se rendit donc à Sens où était le dépôt de son régiment. Il commença par entrer chez un coiffeur pour y faire à la patrie le sacrifice de la barbe touffue qui ornait son menton depuis dix ans. Ainsi rajeuni, il prit le chemin de la caserne, ruminant déjà les moyens de n'y pas moisir trop longtemps car, n'ayant jamais fait aucun service militaire, il craignait qu'on ne lui imposât une longue période d'instruction.

En tant que "récupéré", il commença par être classé "inapte" et versé, en cette qualité, à la 30^e compagnie. *« C'est, écrivit-il à son père, une compagnie de réentraînement très doux à l'usage des convalescents évacués des hôpitaux ; les marches portent le nom très justifié de promenades : on va se balader en bourgeron dans les champs ; on aide un peu les gens à mettre leurs gerbes en tas, puis on va déguster dans un fossé le "pinard" dont ils nous récompensent. Ensuite on revient tout doucement, les bras ballants. »* C'était en somme une vie très tranquille, mais Joseph trouvait que son "instruction" n'allait pas vite. Le troisième jour, un caporal vint lui annoncer qu'il était "de garde" et lui donner, pour monter cette garde, un fusil, et même des cartouches, vides, bien entendu. *« Il s'agit de garder trois bidons de pétrole, aussi vides que mes cartouches, qu'on a eu la drôle d'idée de déposer en pleins champs sous un hangar ouvert à tous les vents au lieu de les mettre tout simplement sous clef. Ajoutez que ledit hangar se trouve tout à côté du dépotoir où se termine, chaque jour, la corvée la plus*

malodorante de la caserne et vous aurez une idée de l'agrément de cette faction. » Mais Joseph était surtout fort empêtré de son Lebel dont il ne savait que faire ; il se demandait si quelque officier n'aurait pas l'idée bizarre de venir se promener de ce côté-là et, n'ayant même pas eu le temps de s'enquérir de la façon dont on présente les armes à un supérieur, il redoutait de paraître fort gauche s'il avait à le faire. Cette humiliation lui fut épargnée car il ne vit, pendant ses six heures de faction, qu'une nichée de petits saltimbanques presque nus, qu'il apprivoisa avec trois tablettes de chocolat.

Dès le lendemain, d'ailleurs, il put espérer voir sa destinée s'orienter bientôt vers des horizons plus intéressants. Il fut appelé par le commandant Béraud qui commandait le dépôt, et à qui son oncle de Larnage, alors commissaire militaire à la gare de Sens, avait dit un mot de ses désirs. Ce commandant le reçut aimablement et lui demanda :

« En somme, que désirez-vous ?

– Être envoyé au front le plus tôt possible.

– Mais vous ne savez rien ; vous n'avez pas fait vos classes.

– Non, mon commandant, mais je pense qu'il ne faut pas beaucoup de temps pour qu'un homme de bonne volonté soit en état de tenir sa place dans une troupe déjà exercée.

– Sans doute, mais encore faut-il savoir exécuter correctement les mouvements. Écoutez, ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'attendre l'arrivée des récupérés que nous attendons vers le milieu du mois d'août et pour lesquels on commencera une instruction spéciale. D'ici là, vous n'avez vraiment rien à faire ici : je vais vous donner une permission de quinze jours.

– Vous êtes bien bon, mon commandant, et je vous remercie. Mais, par ce chemin-là, je ne me vois pas arrivant au front avant huit ou dix mois. L'instruction des récupérés, étant donnée la qualité physique des recrues, sera forcément très lente... Est-ce qu'il n'y a vraiment pas moyen d'abrégé les choses ?

– Ah ! C'est bien dommage que vous n'ayez pas été appelé il y a seulement quelques semaines, pendant que la classe 17 était encore ici à l'instruction ; je vous aurais mis avec eux. Mais maintenant, ils sont au camp d'Estissac où ils achèvent leur entraînement, et je ne crois pas que le capitaine Nésins consente encore à prendre un homme qui n'a pas commencé ses classes.

JOSEPH

– Oh ! mon commandant, si vous l'en priez...

– Écoutez, pour vous faire plaisir, je vais lui écrire dès aujourd'hui pour lui demander si par hasard il voit la possibilité de bâcler en quelques jours vos classes tout en commençant votre entraînement, mais n'y comptez pas trop. En tout cas, je ne vous oublierai pas. »

Joseph sortit du bureau enchanté et plein d'espoir ; il se voyait déjà dans les tranchées le mois suivant.

Ce soir-là, il fit une amusante rencontre : il se trouva avoir pour voisin de lit un certain Simon qui était un des plus fins braconniers de Ligny-le-Ribault ; il avait tendu bien des collets dans les bois de la Chevrolière qu'il connaissait encore mieux que Joseph lui-même et ils passèrent une partie de la nuit à comparer, à ce point de vue spécial, les mérites respectifs du Pâtis Blanc, de la Glandée de Veillât, de la Boulette des Trois Chemins et des Grandes Tailles du Seu.

Le lendemain, un adjudant vint demander :

« Quels sont ceux qui n'ont jamais tiré avec un fusil de guerre ? »

Il s'en trouva, avec Joseph, sept ou huit autres ; l'adjudant les emmena jusqu'à la butte de tir où, après leur avoir donné maintes explications sur la manière de prendre la ligne de mire, il leur remit à chacun deux cartouches pour leur faire exécuter un tir d'essai à 25 mètres sur une cible qui avait bien un mètre carré. Les apprentis tireurs étaient fort émus et les résultats du tir furent en général pitoyables. Aussi, quand vint le tour de Joseph et qu'il eut placé ses deux balles assez près du centre, l'adjudant bondit sur lui, l'air furibond :

« Qu'est-ce que vous me chantez que vous n'avez jamais tiré ?

– Pardon, mon adjudant, vous avez dit « avec un fusil de guerre ».

– Z'avez jamais tiré avec un Lebel, et vous commencez par deux rigodons ? Vous vous f...ez de moi, mon garçon ! Donnez-moi vot'livret. »

Pendant qu'il y cherchait rageusement le renseignement qui lui donnerait raison, Joseph essayait de lui expliquer qu'il avait bien souvent tué des écureuils à la carabine à la cime d'un grand sapin et que c'était un tir bien plus difficile que celui qu'il venait d'exécuter sous ses yeux. Mais il n'obtint comme réponse qu'un bref :

« C'est bon ! Je vous aurai à l'œil ! » qui le laissa rêveur.

Le 4 août, le commandant l'arrêta dans la cour :

« Vous allez être content : vous partez demain matin pour Aix-en-Othe ; le capitaine Nésins consent à vous prendre ; je lui ai demandé de s'occuper de vous et de hâter autant que possible votre instruction militaire. Dès que vous serez mobilisable, je vous rappellerai ici pour vous envoyer en renfort. »

Et il lui donna la permission de passer l'après-midi avec sa tante de Larnage, sa chère marraine, qui venait d'arriver à Sens rejoindre son mari.

À Aix-en-Othe avec la classe 17

Joseph partit donc le lendemain 5 août, plein d'entrain et persuadé que son nouveau capitaine, averti par le commandant Béraud allait lui faire mettre les bouchées doubles, et que, du matin au soir, il allait pivoter, manœuvrer, tirer sans un instant de repos, et faire, en outre, chaque jour, avec ses jeunes camarades de dix-neuf ans de dures marches sac au dos. Grande fut sa stupéfaction, en arrivant à Aix-en-Othe, de trouver, au lieu du grouillement militaire qu'il attendait, un village désert : pas un soldat dans les rues, pas un officier. Il entra dans une baraque ; elle était vide ; dans une autre, vide également. Enfin il entendit des sons discordants sortir d'une troisième baraque, et, y étant entré, il y découvrit enfin deux soldats, l'un, à cheval sur son lit l'air épanoui, jouait du trombone à coulisse, l'autre, assis à une table, le menton dans ses poings, s'absorbait dans la lecture d'un roman. Ils le renseignèrent :

« Les copains ?... Tous en perm agricole pour quinze jours. Oui, toute la compagnie. Nous ne sommes restés qu'une dizaine pour garder les cantonnements. Alors, vous voyez, on ne s'en fait pas. Le capitaine ?... Oh ! il est en perm lui aussi, mais lui, il rentrera après-demain. Les sous-off ? Mais ils sont partis aussi, bien sûr. Il ne reste que le sergent Huguenet. »

Joseph alla trouver le sergent Huguenet. C'était un tout jeune sous-officier, imberbe, assez joli garçon mais l'air peu intelligent quoique fort content de soi. Joseph lui exposa sa situation et lui demanda quand il pourrait commencer son instruction. Huguenet parut ahuri et lui demanda d'un air narquois :

« Vous êtes donc bien pressé d'aller au front ?

– Mais, sans doute !

– On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est ! D'ailleurs personne ne fait d'instruction en ce moment. Tenez, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous chercher un bon petit filon. Voulez-vous que je vous

indique une brave dame qui me demande quelqu'un pour bêcher son jardin ? Elle vous donnera dix sous, peut-être vingt sous et du cidre qui est fameux. Non ? Vous n'y tenez pas ?... Eh bien, on verra demain à vous occuper. » Et il lui tourna le dos.

Dès le lendemain, en effet, Joseph ne fut pas oublié dans la distribution des corvées. Il passa quinze jours, à balayer les rues du village et la place du marché, à blanchir des baraques à la chaux, à vider des tinettes, etc. « *Quand je pense*, écrivait-il, *que j'ai refusé une permission de quinze jours pour commencer mes classes plus tôt !...* » Dès le retour du capitaine, il était allé se présenter à lui, mais il avait trouvé un homme de glace, n'ayant pas l'air de savoir de quoi il s'agissait et ne répondant que par quelques paroles évasives.

« C'est bon... Retardataire ?... On verra. On vous mettra au 3^e groupe... Vous pouvez disposer. »

Joseph commençait à trouver que les choses tournaient assez mal pour lui ; la rentrée de la compagnie vint lui rendre de l'espoir : « *J'ai acquis*, écrivait-il le 13 août, *la triste certitude que mon capitaine ne s'intéresse absolument pas à ses hommes mais j'ai enfin vu ce matin un lieutenant qui, au contraire, est charmant : il a causé un peu avec moi et m'a ouvert des perspectives si inattendues que j'ai peine à y croire. Il ne parle de rien moins que de ma nomination au grade de sous-lieutenant après deux mois d'une instruction spéciale au camp de la Valbonne et prétend que mon admission à L'École forestière rend la chose à peu près certaine. Quoique le fait qu'il soit sorti lui-même, et tout récemment, de la Valbonne donne un certain poids à ses affirmations, cela me paraît bien invraisemblable qu'on puisse à ce point improviser un officier, surtout pour l'envoyer aussitôt commander sur le front des soldats qui y sont depuis deux ans... Mais l'essentiel est qu'il m'a promis de s'occuper de moi et de faire commencer dès demain mon instruction qui, m'a-t-il assuré, marchera très vite. Cela m'a tout à fait rasséréner car l'attitude du capitaine m'avait quelque peu refroidi ; je me voyais déjà enrôlé pour plusieurs mois dans le troupeau lamentable des "retardataires".* »

Le lieutenant Couton tint parole et, dès le lendemain, confia Joseph au caporal Bernières, un brave tonnelier des Charentes, avec pour mission de lui faire faire en huit jours l'école du soldat et de lui inculquer au plus vite les notions indispensables pour qu'il pût prendre son rang au milieu de ses camarades sans y paraître trop emprunté. Il y parvint sans peine en moins

d'une semaine et dès lors, incorporé dans une section, il connut l'orgueil subtil d'être un élément d'une troupe qui manœuvre avec un bel ensemble. Les marches surtout lui donnaient cette forte impression ; il note : « *Nos entrées dans les villages, en colonne par quatre, arme sur l'épaule, ont vraiment de l'allure. Dommage seulement que ce ne soient pas des villages de l'autre côté du Rhin !* » Le lieutenant avait d'abord voulu le dispenser de ces marches, pensant qu'il n'était pas assez entraîné pour suivre la colonne, mais Joseph, qui se savait redevenu très bon marcheur, avait refusé cette faveur et, dès la première marche, il eut la satisfaction de pouvoir, sans fatigue excessive, prendre par-dessus le sien le sac d'un camarade défaillant. C'étaient, à vrai dire, de bien pauvres petits sacs à côté de ceux qu'il devait porter plus tard sur les routes du front.

Joseph eut bientôt fait connaissance avec ses camarades, très jeunes et extrêmement bruyants ; ils étaient en général gentils pour lui et lui témoignaient, à cause de son âge, une certaine déférence ; il remarqua que beaucoup ne le tutoyaient pas. Ils paraissaient tous pleins d'ardeur et animés des meilleures intentions, et, plus d'une fois, en pensant à ce que de véritables entraîneurs d'hommes auraient su faire de toute cette belle jeunesse, Joseph déplora amèrement qu'elle fût confiée à de si médiocres instructeurs ; la plupart des sous-officiers semblaient, en effet, prendre à tâche de démoraliser leurs recrues et surtout de leur inspirer la terreur du départ pour le front ; les petits disaient comme eux, bien sûr, mais, le jour où on demanda des volontaires pour partir en renfort, il y en eut bien peu qui ne levèrent pas la main. Quant aux officiers, des trois lieutenants, Joseph était certainement tombé sur le meilleur, chance qui ne lui arriva pas souvent dans sa carrière militaire et qui, d'ailleurs, ne dura pas longtemps, car le lieutenant Couton fut désigné pour le premier renfort. Le capitaine semblait ne s'occuper absolument que d'un théâtre qu'il avait improvisé sous le marché couvert et qui était sa marotte. Joseph ne l'aimait guère, trouvant qu'il négligeait un devoir capital et d'ailleurs passionnant. Aussi éprouva-t-il une joie mauvaise, figé au garde-à-vous, à l'entendre rabrouer d'importance, un jour de revue, par le général qui venait de lui poser quelques questions sur sa compagnie et ses méthodes d'entraînement, auxquelles il avait répondu de la façon la plus piteuse, bafouillant comme un collégien pris en faute.

Pendant deux mois, Joseph fut initié peu à peu à tous les aspects de la vie du troupier : exercices, manœuvres, marches, théories, astiquages, revues,

corvées, etc. Il y avait, certes, de ces aspects qui manquaient un peu de charmes ; ses lettres montrent qu'il savait les envisager avec philosophie ; souvent le point de vue caricatural était son meilleur refuge pour échapper au cafard : *« Tu n'as pas idée, écrit-il le 13 août, de ce que c'est que cette extravagante et ahurissante vie de caserne : l'inconfort y atteint (à grands frais, d'ailleurs) la perfection... Les revues !... Tout ce qu'on possède doit être rangé en petits cubes, ou plutôt en petits parallépipèdes rectangles exactement superposés et alignés au cordeau sur une planche branlante ; tu te représentes comme c'est facile de faire un parallépipède rectangle avec une paire de godillots, une gamelle, une brosse à dents et une bouteille d'élixir parégorique !... Que si, tout étant bien installé, tu éprouves le besoin de te laver les dents, tu es à peu près certain de ne pas arriver à extraire la brosse sans précipiter tout le paquetage dans les dix centimètres de poussière qui forment le sol de la baraque ; il faut alors passer cinq ou six quarts d'heure à brosser la tenue 1, la tenue 2, la tenue 3, et à réinstaller tout cela, et cela se reproduit quatre ou cinq fois par jour. Une bonne moitié du temps se passe ici à brosser, laver, astiquer, ranger, de façon à donner l'illusion de la propreté militaire, laquelle n'a rien à voir avec la propreté civile. C'est ainsi que je vois mon caporal mettre le quart dans lequel il boit dans une de ses chaussures, pour arriver à former le fameux parallépipède (et tu devines ce que peut être l'intérieur des chaussures d'une troupe à l'entraînement de marche par cette canicule !). Après quoi, le même quart sert de louche pour servir la soupe à toute l'escouade ; il est vrai que la soupière a servi de bain de pieds, et qu'elle va servir de boîte à ordures à la fin du repas. D'où, évidemment la nécessité du flacon d'élixir parégorique dans un coin du paquetage. »*

Un autre jour, il écrivait : *« J'ai eu cette fois-ci une semaine remplie de choses vraiment intéressantes : tirs, marches, manœuvres de nuit, exercices de tirailleurs, ces derniers seulement un peu fatigants ; ils consistent à bondir à toute vitesse à travers champs, puis, au coup de sifflet, à se laisser tomber brutalement de tout son long là où on se trouve, fût-ce sur un cul de bouteille, un buisson d'épines, une mare de boue ou un nid de vipères, puis à s'aligner en rampant à plat ventre pour repartir au nouveau coup de sifflet pour un nouveau bond. Je doute qu'on soit encore capable de grand-chose quand le 5^e ou 6^e bond vous a conduit jusqu'à l'endroit où il faut tuer le Boche qui vous a attendu sans bouger, mais, dans la pratique, les*

mitrailleuses ennemies doivent bien vous obliger parfois à prolonger les arrêts intermédiaires. »

Un exercice moins fatigant et qui l'amusa fort ce fut certaine série de "théories" sur l'origine de la guerre dégoisées tant bien que mal par les sous-officiers, et qui donnaient lieu, ensuite, aux interrogatoires les plus réjouissants :

« Voyons Lhopiteau, dites-moi ce que c'est que le pangermanisme...

– Heu !... sergent... heu !... le paon germanique... heu !...

– Un grand oiseau de proie, soufflait Joseph.

– Voyons, vous ne savez pas ? je viens de vous le dire. Et vous Maréchal ?

– Sais pas ! sergent.

– Vous n'avez pas écouté ? Vous serez de corvée huit jours de rang. Prestat ?

– Sergent, c'est que ces gens-là, ils veulent tout dominer !

– Oui ? expliquez-nous un peu ça.

– Ben oui, quoi ! y brisent tout, y volent tout, y violent tout. C'est tout des brutes et des sauvages... »

D'autres, à qui on avait parlé du drame de Sarajevo où l'héritier de "la couronne d'Autriche" avait été assassiné, prenaient Sarajevo pour le nom de l'assassin et pensaient que "la couronne d'Autriche" c'était quelque surnom du genre de "Casque d'or" ou "la Terreur de Belleville". Mais en causant avec eux Joseph sentait bien que, sans connaître les détails ni les prétextes de l'agression, ils avaient presque tous un sentiment très net des raisons réelles pour lesquelles les Allemands nous avaient attaqués.

Le 3 septembre, Joseph écrit à son père : *« Nous avons eu ce matin un de ces inoubliables départs pour le front, un peu désordonné, sans doute, mais si plein d'entrain ! Sur un télégramme venu d'Orléans, il a fallu, en deux heures, rassembler les hommes dispersés aux quatre coins du pays, en trier cent cinquante, leur faire changer deux ou trois fois de tenue, plier bagage, faire semblant de tout ranger et d'avalier la soupe. Je crois bien qu'aucun d'eux n'a pris le temps de manger, mais à l'appel, ils avaient tous un géranium à leur boutonnière et une rose au bout de leur fusil. Quand on a demandé des volontaires, j'ai naturellement oublié la Valbonne, les galons et le reste pour aller en grossir les rangs, mais on n'a pas voulu de moi sous prétexte que je n'ai encore que trois semaines de classes. Comme si on ne pouvait pas achever de figoler ses demi-tours sur le front ! Et pour corser*

mon désappointement, j'ai appris au dernier moment que mon lieutenant partait. Je n'ai pas même pu lui dire adieu ! »

La compagnie ainsi écrémée passa sous les ordres d'un sous-lieutenant, ancien adjudant de cavalerie, passé dans l'infanterie en conservant sa monture dont il ne descendait pour ainsi dire jamais, au mépris de tous les règlements. Il ne paraissait pas se douter que les jambes de l'homme ne sont pas de taille à lutter ni de vitesse, ni d'endurance, avec celles du cheval. Cela commença par des marches insensées : « *On sue*, écrivait Joseph, *au point que les sous sont mouillés à l'intérieur du porte-monnaie.* » Puis il fit reprendre, lui toujours à cheval, les fameux bonds en tirailleurs ; mais il s'agissait maintenant de traverser en cinq ou six bonds, sous le chargement complet, trois kilomètres de terres labourées. Les trois quarts des hommes restaient écroulés dans les sillons, et les quelques survivants qui atteignaient le but arrivaient si haletants qu'ils eussent été bien incapables de donner un coup de baïonnette efficace. Joseph tenait bon, mais il commençait à se demander s'il résisterait à ce soi-disant "entraînement" assez longtemps pour pouvoir utiliser au front le reste de ses forces. Le capitaine, lui, ne s'occupait toujours que de sa petite troupe de comédiens.

Vers la mi-septembre arriva au bureau de la compagnie la circulaire qui demandait périodiquement des candidats pour la Valbonne. Les vagues espoirs qu'avait pu avoir Joseph d'un avancement scandaleusement rapide furent immédiatement anéantis par la simple mention "ayant servi au front" qui figurait parmi les conditions absolument exigées des candidats. Cette exigence lui parut trop naturelle et trop justifiée pour qu'il s'en étonnât ; il restait seulement un peu surpris que le lieutenant Couton qui arrivait de la Valbonne lui eût si formellement affirmé le contraire.

À quelque temps de là, il apprit qu'il venait de manquer, faute d'avoir été averti la veille, l'occasion de se présenter à un concours d'élèves-aspirants, destiné précisément aux "récupérés" des classes anciennes qui, comme lui, n'avaient pas fait de service militaire. Il ne s'en désola pas outre mesure car il pensait à tort ou à raison qu'il valait mieux arriver au front la première fois comme simple soldat plutôt que d'aller prendre, sans avoir jamais vu le feu, le commandement d'une troupe qui en avait déjà une longue et cruelle expérience.

Seulement il commençait à en avoir assez d'Aix-en-Othe, des corvées de quartier et des bonds en tirailleurs et, au début d'octobre, il saisit avec joie l'occasion qui se présenta d'aller passer quinze jours en permission agricole

au Masnadaud où il commença par dormir trente-six heures sans autres interruptions que celles des repas ; après quoi il se sentit frais et dispos pour vaquer à ses affaires, donner partout le coup d'œil du maître, organiser le travail pour l'année suivante et recevoir son oncle Jean des Francs qui n'avait pas craint de faire tout un voyage pour venir lui rendre visite dans son inconfortable demeure.

Pendant son voyage de retour, interminable comme tous les voyages de permissionnaires, il apprit d'un de ses camarades rencontré dans le train par hasard qu'il y avait eu à la compagnie un nouveau départ pour le front, et qu'il ne restait plus à Aix-en-Othe qu'une centaine d'hommes, les moins intéressants, bien entendu ; ce camarade avait lui-même été rappelé par télégramme, mais en arrivant après 27 heures de wagon, il s'était entendu dire :

« Tiens ! vous voilà ? Nous avons donc rappelé plus d'hommes qu'il n'en faut ? Eh bien ! retournez donc chez vous achever votre permission. »

« Et on se plaint, se disait Joseph, de l'encombrement des trains !... » Il ne se doutait pas que, quatre jours après, il allait refaire lui-même le trajet de Sens à Bussière-Galant. Le 24 octobre, en effet, c'est encore du Masnadaud qu'il écrit : « *Vous voyez qu'“on n's'en fait pas” au 89 et qu'on y est tout le temps en permission. Bien cocasse, décidément, la vie militaire ! Je sens encore un frisson en pensant à cette sinistre rentrée, la nuit, dans une baraque pillée, saccagée par les derniers partants pour le front, mon paquetage éventré, tout mon linge volé, mes draps disparus, ma paillasse trempée, mes couvertures dans la boue... C'était à croire que tous les “paons germaniques” avaient passé par là. On s'est couché tout de même tant bien que mal, on a lutté contre les punaises et la colique, et puis, le lendemain, salade générale de tous les cantonnements, déménagements sur déménagements, sans aucune direction, aucune organisation, un désordre sans nom... J'ai fini par échouer dans une petite chambre où nous nous sommes entassés à huit ; l'exercice a recommencé, très brutal et parfois absurde. Puis, subitement, le bruit se répand qu'il y a de nouvelles perms, qu'on part demain !... Stupéfaction. Mais il n'y a pas à refuser : tous les propriétaires ou fermiers de plus de 4 hectares doivent retourner chez eux pour 15 jours sous peine d'être envoyés chez Pierre ou Paul en équipe agricole. J'ai donc repris un de ces inénarrables trains de permissionnaires qui m'a déposé, guère plus de 24 heures après, à Bussière-Galant par un*

clair soleil d'hiver. J'ai fait la route à pied avec un brave C.O.A. ² de Limoges qui m'a demandé ingénument si je savais ce qu'était devenu « l'ermite du Masnadaud, cet original qui vivait là tout seul et qui avait une si drôle de petite voiture à trois roues ». J'ai essayé de le faire causer, mais il n'en savait pas plus long et, à l'endroit où nos routes bifurquaient, je l'ai stupéfié en lui révélant que ledit ermite et son compagnon de route ne faisaient qu'une seule et même personne. »

Cinq jours après son arrivée, Joseph était en train d'exécuter avec deux bœufs un magnifique labour au brabant quand il vit arriver deux gendarmes de Châlus porteurs d'un télégramme : « *Rentrez immédiatement.* » Il repartit donc le soir même espérant qu'il allait enfin y avoir du nouveau.

Le nouveau, c'était que le capitaine avait reçu l'ordre de ramener à Sens le reste de sa compagnie pour qu'elle soit immédiatement envoyée en renfort dans différents régiments. Avant d'évacuer définitivement Aix-en-Othe le 29 octobre, on commença, suivant l'usage absurde et déplorable, par tout casser dans le cantonnement, puis, les fusils fleuris de tout ce qui restait dans les jardins en cette saison tardive, on se mit en route pour Villemaur et Sens.

Là, au moment de se faire habiller de neuf comme ses camarades, Joseph apprit avec étonnement qu'il ne pouvait pas faire partie de ce renfort-là parce qu'il n'était pas de la classe 17, et qu'on allait le mettre aux récupérés. Il bondit chez le commandant pour lui demander avec amertume combien de mois il lui faudrait encore attendre son envoi sur le front.

« Allons, allons, calmez-vous, lui répondit le commandant en souriant ; il est vrai que vous ne pouvez pas partir avec ces jeunes gens, mais c'est parce qu'ils doivent être employés tout l'hiver à l'arrière du vrai front et qu'ils ne seront rapprochés que peu à peu de la ligne de feu. Vous y serez certainement avant eux. Je vais vous verser immédiatement à la compagnie de départ qui fournit tous les renforts au fur et à mesure des demandes du régiment. Vous partirez donc bientôt, n'ayez crainte. En attendant, voici une permission de trois jours pour aller dire adieu à votre famille. »

Cette compagnie de départ, la 28^e, cantonnait à Villemaur où Joseph se rendit donc dès son retour de La Hardonière. Il n'était pas encore au bout de ses peines. « *Quelle dose de philosophie il faut dans cette vie-là !* écrivait-il le 9 novembre. *Le passage par cette compagnie dite "de départ" et*

2 - Commis et ouvriers d'administration.

“d’entraînement” comporte obligatoirement à l’arrivée quinze jours pendant lesquels on est “inapte”. J’espérais au moins qu’ils seraient employés à combler les lacunes les plus béantes de mon instruction, (je n’ai encore tiré que trois fois au fusil !). Eh bien ! l’“entraînement” destiné à me rendre “apte”, le dernier coup de fion de mon instruction militaire consiste à détortiller du crin végétal pendant huit heures par jour dans une poussière à ne pas voir son voisin, pour préparer de bons matelas aux récupérés qui vont arriver. On m’a, pour cela, détaché de nouveau à Aix-en-Othe où je suis mal couché, mal nourri, et, de plus, trop loin du centre de la compagnie (Villemaur) pour pouvoir agir efficacement. Dès le premier soir, j’ai demandé à partir comme volontaire avec le premier renfort, ce qui, même “inapte”, est mon droit strict. Mon serin de lieutenant m’a ri au nez, et, comme j’insistais, m’a dit qu’il me répondrait quand il aurait le temps. Depuis, je ne l’ai revu qu’une fois, et il paraît qu’il n’avait pas le temps, de sorte que je ne suis pas encore inscrit... Je suis idéalement mal installé pour écrire : les soirées sans lumière sont sinistres. Je ne reçois plus rien, ma correspondance ayant, bien entendu, renoncé à me suivre, et je suis obligé de me battre pour qu’on ne m’impose pas une nouvelle perm de 7 jours qui, paraît-il, est de règle avant le départ ! »

Et, le 11 novembre : « Je voudrais avoir le temps d’écrire l’histoire de “l’homme qui voulait aller au front”, en butte aux joyeux quolibets de ses copains, à l’ironie narquoise de ses sous-offfs (« Certainement non, je ne transmettrai pas votre demande ! si vous voulez vous suicider, libre à vous, mais je ne veux pas vous y aider ») et aux paternelles remontrances de ses officiers : (« Non, mon ami, je ne vous jouerai pas le mauvais tour de vous prendre au mot. Je sais ce que c’est : un moment de cafard... Demain vous aurez réfléchi et vous me remercirez. ») C’est grotesque et exaspérant. Enfin ce soir, après trois demandes officielles par la voie hiérarchique et une longue conversation avec le lieutenant qui commande la compagnie, j’ai obtenu de lui la promesse formelle qu’il allait m’inscrire avec le n° 1 sur la liste de départ pour n’importe quel régiment. Il ne me reste plus que la crainte que, comme le bruit en a couru, toute la compagnie soit considérée comme indisponible jusqu’à l’achèvement du 450^e des matelas dont la confection nous a été confiée ; nous n’en sommes, ce soir, qu’au 128^e ! Nous sommes d’ailleurs aussi mal nourris que mal logés ; on gèle la nuit sous une seule couverture fort mince et je ne peux comprendre qu’on

s'étonne de mon désir de quitter, pour une vie plus intéressante, ce lieu de délices. Enfin, maintenant, ce peut être d'une heure à l'autre. »

Départ pour le front

La persévérance de Joseph eut enfin sa récompense. Le 19 novembre, il fut rappelé à Sens pour être envoyé en renfort au 89^e avec une quarantaine d'hommes et deux sous-officiers, les sergents Fleury et Despois. De ce régiment, Joseph ne savait pas grand-chose, sinon qu'il n'avait plus de drapeau, le colonel l'ayant fait enterrer dans un trou d'obus le 22 août 1914 près de Tellancourt, à un moment où, séparé avec son petit groupe de liaison du reste de sa troupe, il craignait d'être entouré par l'ennemi ³.

Joseph passa la journée du 20 à se faire habiller et équiper à neuf, à monter correctement, avec l'aide et les conseils d'un ancien qui avait déjà été au front, ce sac formidable qui devait être, pendant plusieurs mois, son compagnon de misère et souvent son bourreau, enfin à faire connaissance avec quelques-uns de ses nouveaux camarades. Comme toujours en pareilles circonstances, ils n'échangeaient entre eux que des paroles de convention, affichant surtout une belle insouciance car c'est la seule qualité, réelle ou feinte, dont ils aiment à se vanter. En somme, un détachement ordinaire, commandé par deux sous-officiers plutôt médiocres. Pourtant le soir, se trouvant seul dans la chambrée avec un jeune caporal nommé Declerc, Joseph eut la surprise, dès les premiers mots qu'ils échangèrent, de trouver un garçon qui ne cachait nullement ses sentiments et parlait tout naturellement de son désir de retourner au front. Sentant bien que Joseph l'écoutait avec sympathie, il ne tarda pas à lui raconter toute son histoire... Originaire du Nord, Declerc n'avait que 18 ans quand la guerre éclata. Il fut fait prisonnier civil et déporté en Allemagne d'où il parvint à s'évader par la Hollande. Sitôt débarqué en France, il courut au premier bureau de recrutement et s'engagea pour la durée de la guerre. Il était plein d'enthousiasme, ne rêvait que batailles, beaux faits d'armes, citations, croix et galons. Dans son désir d'avancement, il avait réussi à apprendre par cœur presque tous les règlements d'infanterie et possédait, bien entendu, son "Manuel du gradé" sur le bout du doigt. Envoyé au front comme caporal, il s'y était brillamment conduit, avait été blessé et, quoiqu'il eût éprouvé un peu d'amertume de n'en avoir été récompensé ni par une citation ni par un

3 - Ce drapeau fut retrouvé intact en 1918 au moment de notre avance victorieuse.

galon de sous-officier, il repartait de fort belle humeur, espérant bien, d'ailleurs, être nommé sergent dès son arrivée au front. Chose bizarre, quoique élevé dans une famille très chrétienne, il était, lui, (ou du moins se disait) complètement athée, n'ayant, prétendait-il, jamais cru à rien depuis sa plus petite enfance ; d'ailleurs s'il n'en tirait pas positivement vanité, il ne paraissait pas non plus en avoir aucun regret.

On savait que le régiment, après avoir essuyé de lourdes pertes aux attaques de Bouchavesnes, était "au grand repos" quelque part en Normandie et l'ordre de transport indiquait comme gare destinataire Saumont-la-Poterie (« Sauvons-la-Patrie » disaient les loustics), qui se trouve sur la ligne de Dieppe. De Sens à Saumont-la-Poterie, il peut y avoir, en ligne droite, 200 kilomètres. Il fallut pour les franchir cinq jours et quatre nuits. Ce "voyage" mérite d'être raconté ; il peut passer pour un modèle du genre.

Le détachement embarqua à Sens le 21 novembre (1916) à midi dans un train omnibus qui le conduisit tout doucement jusqu'à Montereau où il arriva vers 1 heure et demie ; là, on reçut l'ordre de descendre et d'attendre un autre train qui ne devait passer qu'à 4 heures. Joseph employa son temps de son mieux avec Declerc et deux ou trois autres à visiter la ville et à faire chez le meilleur pâtissier leurs adieux à la vie civilisée. Il faisait déjà presque nuit quand ils rembarquèrent dans ce second train, encore plus lent que le premier, qui, par Corbeil, les amena tout doucement jusqu'à Juvisy où il s'arrêta définitivement à bout de souffle. Au bout d'une heure d'arrêt, Joseph alla aux informations au milieu d'un dédale incroyable de voies et d'aiguilles qui semblaient s'entrecroiser en tous sens ; ayant appris d'un sous-chef de gare qu'il n'y avait aucune chance pour que le convoi repartît avant une heure ou deux, il se mit en quête d'un souper et, ayant découvert, non loin de la gare, un vague hôtel, il y commanda une ravigotante soupe à l'oignon et un bœuf à la mode qu'il invita ses copains à venir partager avec lui. Ils eurent bien quelque peine à retrouver ensuite, dans l'obscurité profonde où était plongée la gare, leur wagon qu'on avait déplacé et accroché à un autre train, mais au moment où ils commençaient à croire qu'il était parti, ils s'aperçurent qu'ils étaient juste en face et s'y réinstallèrent. Vers 11 heures, le train s'ébranla... vers l'ouest ! En voyant défiler les stations de Savigny-sur-Orge, Massy-Palaiseau, Longjumeau, Joseph commençait à comprendre que cet itinéraire inattendu ne devait avoir pour objet que d'éviter au détachement la traversée de Paris.

Indépendamment des arrêts innombrables, le train allait d'ailleurs si lentement que, ayant croisé dans les environs de Versailles-Chantiers un train de pommes venant sans doute de Bretagne, un des soldats n'hésita pas à ouvrir la portière et à descendre pour ravitailler son escouade ; il remplit ses poches de pommes et n'eut aucune peine à regagner son wagon au pas gymnastique. Le 22 au petit jour, ayant passé la nuit entière à faire ainsi le tour de Paris, les voyageurs arrivaient à Creil. Et ils n'avaient pas chaud !

Creil était "gare régulatrice". Le sergent Fleury alla aux ordres pendant que, à la porte d'un fourgon à bagages où deux infirmières irlandaises avaient installé leur cuisine, les hommes se faisaient offrir par ces aimables alliées un café brûlant qui leur fit grand bien. Au bout d'un quart d'heure, le sergent revint leur communiquer les instructions qu'il avait reçues : on n'embarquait que le soir à 8 heures à destination de Beauvais ; d'ici-là, liberté complète ; on pouvait à son gré aller se promener, ou bien se rendre au Foyer du Soldat où on trouverait à manger et des paillasses pour dormir. Joseph alla d'abord au Foyer pour se débarbouiller un peu et avaler quelque chose ; on lui donna même un magnifique tricot de laine, une paire de chaussettes et un passe-montagne qu'il parvint non sans peine à faire entrer encore dans son sac. Puis il alla flâner dans les rues, constater les dégâts commis par les Boches en 1914, et admirer la belle tenue des troupes de toutes armes qui ne cessaient de traverser la ville pour venir embarquer à la gare. Puis, pensant bien que la nuit suivante ne serait pas plus reposante que la dernière, il revint au Foyer du Soldat et passa l'après-midi à dormir.

On roula, en effet, toute la nuit, et toujours à toute petite allure, et, au matin, on débarqua à Beauvais, pour y passer encore toute la journée comme la veille à Creil. Là, Joseph eut du moins la joie de revoir tout à loisir l'admirable chœur de la cathédrale et le Palais de Justice. Pour toutes ces pérégrinations, il avait choisi trois camarades avec lesquels, s'écartant un peu du gros du détachement, il voyageait en chemin de fer ou se promenait dans les villes où on s'arrêtait. Un seul, d'ailleurs, lui était tout à fait sympathique, c'était Declerc ; le second était le grand Picard, une des vedettes du théâtre d'Aix-en-Othe où il s'était fait une réputation de chanteur pour la façon magistrale dont il "envoyait" sa chanson de prédilection :

« Voilà

Maria

La terreur des Batignolles.

JOSEPH
Ell'dégringole
Les passants
Et pourtant
Tout le monde en raffole »
etc.

Quant au troisième, c'était un pitre extraordinaire qui arrivait, sous l'uniforme, à se donner des airs de marchand de cacahuètes, et que Joseph ne connut jamais que sous le nom de Toto. Il n'avait que deux ambitions : battre les records des "tire-au-flanc" les plus célèbres, et faire tordre ses camarades, ce à quoi il arrivait presque toujours, car il était vraiment très amusant. Il partait pour le front soi-disant dispensé de porter le sac et orné de deux galons de caporal auxquels on ne s'aperçut que plusieurs mois après qu'il n'avait jamais eu aucun droit. Jusqu'à cette découverte, qui eut pour lui des conséquences assez fâcheuses, on ne le vit d'ailleurs jamais commander une escouade ni remplir une fonction quelconque. Il passait à travers les corvées comme une anguille au travers des mailles d'un filet ; il avait l'air de suivre les opérations en amateur.

Le soir du 23, on reprit le train, et on roula encore toute cette nuit-là, et il faisait de plus en plus froid, et les banquettes étaient de plus en plus dures... Les heures passaient et Joseph commençait à se demander si on était bien sur la bonne voie. On lui avait dit à Beauvais que Saumont-la-Poterie n'en est qu'à 45 kilomètres ; si lentement que roule un train, il ne peut guère mettre une nuit entière à franchir cette distance ; il est vrai que les arrêts en rase campagne se prolongeaient de plus en plus ; à l'aube, profitant d'un de ces arrêts qui durait depuis plus de trois quarts d'heure, il descendit sur la voie et alla jusqu'à la locomotive pour se renseigner. Il trouva le mécanicien et le chauffeur profondément endormis devant un signal qui avait dû s'ouvrir pendant leur sommeil. Il les réveilla et apprit d'eux qu'il était non pas sur la ligne de Dieppe, mais sur celle du Tréport et qu'il allait arriver à la station de Blangy-sur-Bresle. Muni de ces renseignements, il revint à son compartiment pendant que le train s'ébranlait pesamment et tint conseil avec ses trois camarades.

À Beauvais, on leur avait indiqué des compartiments réservés au détachement dans deux voitures différentes. Picard croyait se rappeler que presque tous les hommes étaient montés avec les deux sergents dans l'autre voiture et sans doute celle-là seule avait été dirigée sur Saumont-la-Poterie.

Ils tombèrent d'accord que le mieux à faire était de descendre à la première station et de prendre le premier train croiseur pour retourner à Beauvais.

« On regardera s'il y a d'autres copains dans le train, on les fera descendre, et Toto prendra le commandement du détachement... »

Mais Toto se mit à pousser des cris d'orfraie.

« Moi, je prendrai le commandement ?... T'es pas marteau ?... J'suis exempt, spèce de noix !

– Exempt de porter le sac, mais pas de commander un détachement. Et t'es le plus ancien.

– Moi ? jamais d'la vie ! J'ai été nommé il y a trois jours, tiens, le jour où on nous a habillés...

– En tous cas, t'es le plus vieux !

– Oh ! là là, cinq minutes... J'ai perdu mon acte de naissance quand j'étais tout petit... Quel âge que t'as Declerc ?

– Dix-neuf ans.

– Oh ! alors j'dois pas en avoir plus de dix-huit... Oui, j'me rappelle maintenant. »

Enfin Declerc le calma en déclarant qu'il prendrait le commandement. Mais, comme le train stoppait en gare de Blangy, Declerc, qui commençait à faire descendre ses camarades d'un autre compartiment, y découvrit avec stupeur les deux sergents, furieux de lui voir prendre cette initiative, car ils savaient depuis le départ de Beauvais qu'on n'était pas dans la bonne direction et trouvaient cela très amusant. Joseph entendit Fleury dire à l'autre sergent :

« Sans ce grand c... de cabot, on aurait été jusqu'au Tréport ! »

Et Despois répondre d'un air dégoûté :

« Qu'est-ce que tu veux ? Y en a toujours qui veulent faire du zèle ! Ah ! il en aura, des galons !... »

Ils attendirent quelques heures un train qui les ramena à Beauvais tard dans la nuit et ce ne fut que le lendemain 25 qu'ils arrivèrent enfin à Saumont-la-Poterie un peu moulus et ayant grande envie de dormir.

La Normandie

La moitié de la journée se passa à errer de village en village, sous le pesant "barda", à la recherche du régiment. On n'avait que des indications assez vagues ; les hommes, fatigués, commençaient à grogner ; seul Toto,

qui ne portait que son fusil en bandoulière, un bidon de vin et une toute petite musette, avait l'air fort guilleret. Enfin le petit détachement rejoignit le régiment vers 3 heures, et fut immédiatement réparti entre les trois compagnies du 3^e bataillon. Joseph, qui n'avait aucun renseignement, regretta seulement de ne pas suivre Declerc à la 11^e où on ne demandait que des caporaux et se laissa passivement verser à la 9^e avec trois de ses camarades : le petit Langlois, qu'il avait déjà repéré comme un des plus sots de la bande, Rousseau, qu'il connaissait encore mal, et un "Ch'ti mi" nommé Malingros, avec lequel il n'avait pas encore échangé une parole. Ils furent conduits devant le lieutenant Kern qui commandait la 9^e compagnie. Celui-ci les fit aligner et passa devant eux en leur demandant avec un fort accent alsacien :

« Fotre nom ?... Fotre nom ?... »

Arrivé au quatrième, il s'arrêta, médita un instant et leur adressa textuellement le petit discours suivant :

« Foilà !... Je gombrends très bien qu'on se saoule... Pour pien des hommes, c'est même nécessaire... Beuvent bas s'en basser !... Seulement, moi, je veux pas de botin à ma gombagnie. Alors voilà !... Quand fous aurez pesoin de vous saouler, fous fiendrez me le dire. Je fous donnerai une bermission et fous irez faire ça à l'écart sans qu'on fous foie... Fous afez gombris ?... Rombez ! »

Et il s'éloigna à grands pas, laissant au sergent-major le soin de les répartir dans les différentes escouades. Les hommes, restés seuls, se regardaient en hochant la tête :

« Ben ! mon vieux !... »

« Oui, pensait Joseph, pour une bienvenue, c'est une drôle de bienvenue. Ça vous donne tout de suite du cœur au ventre. »

Et il alla quêter quelques renseignements sur ce singulier officier que le hasard lui donnait pour chef.

« Kern ? une brute, lui fut-il partout répondu. Ah ! tu le connaîtras bientôt, notre Baptiste !... Pas étonnant, d'ailleurs, il a été neuf ans caporal... Il avait quand même réussi à arriver jusqu'à adjudant-chef, mais, sans la guerre, jamais il n'aurait passé officier. »

Neuf ans caporal, se disait Joseph. Diable ! il ne doit pas être très favorable aux avancements rapides. Enfin ! on verra bien...

Joseph dormit cette nuit-là avec délices entre deux épaisses bottes de paille dans une grange. Le lendemain, il pleuvait à verse. En prévision d'un prochain départ, la compagnie reçut l'ordre d'aller reboucher tout un réseau de petits fossés figurant des tranchées qu'on avait creusés dans un champ pour y faire des manœuvres. Comme il n'y avait pas assez d'outils pour tout le monde, un adjudant ingénieux conseilla à Joseph de prendre un pieu de clôture avec lequel « vous aurez au moins l'air de travailler », lui dit-il. Il se trouva, pour ce "travail" à côté d'un singulier petit être, chétif et misérable, haut comme une botte, qui portait une maigre petite barbe noire d'où s'exhalait sous la pluie une odeur de chien mouillé. Il s'appelait Cruchet. C'était le type parfait du rond-de-cuir, et Joseph l'imaginait entrant à l'heure exacte dans un bureau surchauffé, suspendant avec soin à une patère son chapeau, son cache-nez et son manteau, enfilant des manches de lustrine..., oui, beaucoup mieux, en vérité que sous cette lourde capote et armé de cette grande pelle que Joseph lui échangea bientôt contre son bâton, car ce malheureux petit gnome suait déjà à grosses gouttes et avait l'air de n'en plus pouvoir. Comment s'était-il trouvé un conseil de révision pour classer ce pauvre homme dans le service armé ?... Quand il eut repris haleine :

« Hein, monsieur, dit-il à Joseph, quel drôle de métier ! »

Joseph se retourna pour chercher à quel "monsieur" il s'adressait, mais non, c'était bien à lui. Il appelait volontiers ses camarades "monsieur" ; cela lui donnait sans doute l'illusion de la vie civile. Visiblement enchanté de trouver un copain qui lui répondait poliment, il en profita pour lui faire ses confidences à voix basse ; il était en effet employé dans une administration quelconque, avait été "récupéré" l'année précédente et était sur le front depuis six mois, ce qui lui permettait de se donner sans ridicule vis-à-vis de Joseph des petits airs protecteurs dont celui-ci s'amusait fort.

« Et vous résistez à cette vie-là ? » demanda Joseph en s'efforçant de cacher son étonnement qu'il eût pu tenir plus de 48 heures.

« Oh ! oui, ça va, répondit-il d'un air résigné. S'il n'y avait pas ce gueux de sac !... Quelquefois on me permet de le mettre dans la voiture... Et puis, en se débrouillant, on trouve des bons filons : j'ai été trois semaines aux cuisines !... Mais ce que je voudrais bien, c'est de me faire affecter au bureau du chef. Les écritures, vous comprenez, ça me connaît. Oui, plus que le terrassement, je pense. Mais ça doit être une raison de plus pour qu'on fasse de vous un terrassier. »

Le travail achevé, Joseph fut invité à passer au magasin pour y compléter son équipement. « Sapristi ! se dit-il, il n'est donc pas complet ? J'ai encore les épaules endolories de mon chargement d'hier matin ! » Dans une des gares où il s'était arrêté, il avait eu la curiosité de déposer sur le plateau d'une bascule tout son chargement : fusil, sac, musettes, bidon, masque à gaz, cartouchières pleines et baïonnette ; l'ensemble pesait déjà 29 kilos et demi. Mais au magasin on l'obligea à prendre en outre une deuxième couverture, un deuxième bidon de deux litres, un deuxième masque à gaz, 120 cartouches de supplément, un outil soi-disant "portatif" et une sorte d'énorme chasuble en toile huilée doublée d'un épais molletonnage qu'il devait apprécier plus tard dans l'immobilité des tranchées mais qui pesait bien 2 kilos à elle seule. En tout, c'était un rabiot d'au moins 6 à 7 kilos à trimballer partout. (Plus tard, on ajouta encore une paire de sabots et, dans les marches où il fallait se charger, par-dessus tout cela d'un plat de campement ou d'un bouteillon pour l'escouade et de deux, trois ou même quatre jours de "vivres de réserve" auxquels il était d'ailleurs toujours interdit de toucher quoi qu'il arrive, Joseph calcula que, en tenant compte du poids des vêtements, du casque, de la capote souvent imprégnée d'eau, il avait certainement à porter plus de 45 kilos). « *Quand donc nos chefs, écrivait-il, se décideront-ils à tenir compte de la précieuse indication que leur a donnée le Créateur en faisant le dos de l'homme vertical à la différence de celui du cheval, de l'âne, du mulet et autres bêtes de somme ?* »

Joseph emporta toutes ses pesantes richesses dans sa grange, puis il ôta ses souliers et s'installa pour passer encore une bonne nuit dans un bon lit de paille. Il commençait à s'endormir quand on vint heurter à la porte.

« Ho !... de Larminat, c'est-il ici ?

– Hein ? Qui va là ?

– Quétel, 9^e compagnie. C'est toi qui t'appelles de Larminat ? Ben, mon vieux, faut te lever et venir m'aider à charger les sacs des permissionnaires.

– Ah ! bon, j'y vais ! Zut ! je commençais à bien roupiller.

– Ben, tu sais, je crois que ça va être le filon quand même parce que demain nous accompagnons les voitures à la gare ; alors, comprends-tu ? les nôtres, de sacs, on les y mettra aussi, dans les voitures.

– Ah !... Oh, alors, ça va ; tiens ! ça me plaît beaucoup, ton truc. Voilà, vieux ! je suis prêt, je te suis. »

Il y en avait un terrible amoncellement, de ces sacs de permissionnaires, car c'était pendant les périodes de "grand repos" qu'on rattrapait les retards dans les tours en envoyant en permission parfois le tiers ou la moitié de l'effectif. Rien que pour le 3^e bataillon, il y eut de quoi charger trois grandes charrettes. À chaque sac surmonté des couvertures, de la chasuble et des souliers étaient généralement accrochées deux musettes gonflées à éclater ; cela faisait des ballots informes, difficiles à empiler qu'on arrimait comme on pouvait. C'était pitié, d'ailleurs, de voir l'état des fusils couverts de boue et de rouille, des musettes éventrées, béantes, des sacs aux courroies arrachées, vidant leurs entrailles. Joseph essayait bien parfois de rafistoler un paquet, de resserrer une courroie qui allait lâcher un soulier, mais il finit par y renoncer ; il y en avait vraiment trop. Quand on eut chargé le dernier sac, il restait bien encore, par terre, dans la boue, une douzaine de godillots dépareillés, des baïonnettes échappées à leur fourreau, un tas de débris hétéroclites.

« Les pauvres copains, dit Quétel, c'est vrai qu'ils auront du turbin, en rentrant, pour retrouver leurs affaires. Mais c'est toujours comme ça. Nous, on a fait ce qu'on a pu. Allons roupiller. Demain, à 6 heures le départ. »

C'était à Saint-Étienne-Gancourt qu'on devait embarquer et la distance était de près de 20 kilomètres. Joseph apprécia beaucoup l'avantage de faire ce trajet sans rien sur les épaules. Sans la pluie torrentielle qui ne cessait de tomber, c'eût été, en somme, une agréable promenade. Ils étaient quatre à accompagner les voitures : un charretier de Bordeaux, tout indiqué pour s'occuper des chevaux, Quétel, qui se révéla gentil camarade, Joseph, et un autre. Arrivés à la gare, ils déchargèrent leurs trois charretées de sacs sous un hangar et, pendant que l'un d'eux commençait à monter la garde devant ce lamentable monceau, les autres prirent possession de la salle d'attente où un bon poêle leur permit de faire sécher leurs vêtements et réchauffer leurs provisions.

Ils passèrent là trois journées fort agréables à attendre le régiment qui, lui-même, attendait l'avis de l'arrivée des trains. Tout leur travail se bornait aux trois factions de deux heures chacune qu'ils devaient faire à tour de rôle devant les sacs ; le reste du temps, ils dormaient, roulés dans leurs couvertures dans un coin de la salle d'attente, jouaient aux cartes, ou bien allaient se promener dans la campagne où les indigènes, peu habitués à voir des soldats se montraient extrêmement accueillants ; c'était à qui les inviterait à entrer, à boire un verre de calvados, ou même faire un repas

complet. Entre temps, on échangeait des pronostics sur la destination du régiment : la Lorraine ? les Vosges ? Salonique ?... Chacun avait son idée, mais, bien entendu, personne ne savait rien.

Enfin, le 29 à la nuit tombante, on vit apparaître sur la route la tête de colonne du 2^e bataillon qui devait embarquer dans le premier train :

« Nous, nous embarquons dans le deuxième, dit Quétel qui avait été aux renseignements, et le colo vient avec nous : aussi, tu vas voir si Baptiste va être em...bêtant ! »

Ce ne fut que vers 9 heures du soir qu'arriva le train destiné au 3^e bataillon : une longue suite de wagons à bestiaux d'où on venait sans doute de faire sortir des chevaux (8 en long !) car ils étaient encore garnis d'une épaisse couche de crottin que les premiers montés, en maugréant, envoyèrent à grands coups de pied dans la figure de leurs camarades qui se pressaient à la porte. Des vociférations s'élevèrent de tous côtés :

« Les salauds !... ils nous prennent pour des cochons !... Si c'est qu'on va jusqu'à Marseille là-dedans !... »

Kern accourut au bruit, hurlant plus fort que tout le monde et menaçant des punitions les plus formidables « le premier qui ne se tairait pas ». Il vérifia qu'on montait bien à 40 par wagon comme le prescrivaient les ordres, puis regagna la misérable et antique petite voiture de première classe attachée pour les officiers à la queue du convoi.

Quarante hommes par wagon, c'est beaucoup, surtout avec les fusils et les sacs ; les premiers embarqués qui garnissaient le pourtour pouvaient encore s'accoter aux parois, mais ceux du milieu durent se coucher sur les pieds de leurs camarades, après quoi personne ne put plus bouger et, bien qu'on fût extrêmement serrés, il venait un tel vent par les fentes du plancher et des portes qu'on gelait, dans cette immobilité forcée. Ce fut encore un voyage bien peu agréable.

Aux premières lueurs de l'aube, le train stoppa en gare du Bourget ; puis, lentement, il contourna Paris jusqu'à Noisy-le-Sec où il s'arrêta longtemps. C'est là que Joseph vit pour la première fois le colonel Lavannier qui, en pantoufles et en bonnet de police, faisait les cent pas sur le quai pour se dégourdir un peu les jambes, pendant qu'on distribuait le "jus" aux hommes.

Coulommiers..., Esternay..., Sézanne..., Fère-Champenoise... Toute la journée le train roula, avec de longs arrêts. À chaque station, les pronostics allaient leur train.

« Ça y est ! on retourne en Champagne !

– Espèce de noix, tu vois pas qu'on va en Lorraine ?

– En Argonne plutôt.

– En Champagne que j'te dis. Puisqu'il y a que par là qu'on fera le coup dur... »

La nuit revint. Les hommes fatigués, courbaturés, gênés de partout, étaient de mauvaise humeur et grognaient :

« Quoi ! est-ce qu'ils vont nous y laisser huit jours dans c't'écurie ?... »

À un arrêt, un lieutenant passa en courant le long du train en criant aux gradés de faire descendre tout le monde et former les faisceaux ; il faisait noir comme dans un four ; personne ne savait au juste où on était. Enfin un adjudant put lire sur une lanterne : Sommesous. Au bout d'une grande heure d'attente, l'ordre fut donné de mettre sac au dos et on partit en colonne par quatre. Rien de pénible comme ces marches dans l'obscurité complète où, à chaque pas, on bute sur des cailloux, ou bien on va donner du nez dans le sac de l'homme qui vous précède. Il n'y avait pas une demi-heure qu'on était en route que déjà des voix hargneuses s'élevaient réclamant à grands cris « la pause !... la pause !... » Mais après deux heures de marche, les hommes avaient presque tous sombré dans l'automatisme silencieux, signe d'une grande fatigue et à peine entendait-on de loin en loin un juron étouffé ou une vague injure à une adresse mal définie ; les officiers paraissaient avoir tous disparu. Enfin le bataillon arriva, un peu à la débandade, au camp de Mailly, gagna les baraques qui lui étaient destinées, et s'endormit aussitôt.

Le camp de Mailly

Dès le lendemain, on se remit à faire l'exercice : l'école de section, l'école de compagnie, absolument comme à la caserne mais au milieu d'un océan de boue. Le camp était rempli de troupes : la 10^e division tout entière, un important groupement d'A.L.G.P. ⁴ et toute une division de Russes que leurs camarades français regardaient avec stupeur évoluer dans les champs en poussant de sauvages clameurs rythmées ou faire, le soir, en service commandé, la prière pour le tsar. Les ressources du village de Mailly étant bien loin de suffire à cette énorme agglomération d'hommes, il en était résulté des rixes féroces entre Français et Russes, et le commandant du camp avait dû prendre des mesures très sévères pour empêcher qu'ils

4 - Artillerie lourde à grande puissance.

JOSEPH

puissent se rencontrer le soir à l'assaut d'un cabaret, d'une épicerie ou autres lieux de plaisir ; un jour sur deux, les Russes avaient interdiction absolue de sortir du camp et Mailly appartenait aux Français ; le lendemain, c'était l'inverse.

Joseph fut vite dégoûté d'user de la permission : rien d'affreux à voir et à entendre comme l'orgie d'une division ! Mais il appréciait fort les soirées où c'était le tour des Français d'aller à Mailly, ce qui lui procurait, dans la baraque désertée par tous ses camarades, trois ou quatre heures de silence et de paix. Mais le retour de la bande était terrible : ils étaient tous plus ou moins éméchés, puaient le vin et le mauvais alcool et braillaient à qui mieux mieux ; on s'endormait tard ces jours-là. Les autres soirées où tout le monde devait rester au camp étaient employées à écouter dans la baraque le répertoire des meilleurs chanteurs de la section et même du bataillon car on s'invitait de baraque à baraque. Le caporal Polle avait beaucoup de succès avec ces chansons sentimentales et bébêtes qui plaisent tant à l'âme populaire :

« J'ai trouvé sur ma route
Une petite fleur
Que l'on avait jetée... »

Il avait aussi une chanson d'une stupidité sans bornes, calquée sur la célèbre "Tonkinoise", et dont le refrain était :

« Ma Chi-chi
Ma Chinoise,
Viens jusqu'à Pontoise.
Tu verras mon pays ;
C'est tout proche de Paris... »

Quétel disait avec esprit des monologues désopilants ; on lui redemandait presque chaque soir :

« J'ai pas les blairer, moi, les croque-morts. »

Parfois Picard venait de la 11^e hurler son grand air :

« Voilà
Maria
La terreur des Batignolles... »

Quand les artistes étaient à bout de souffle, toute la baraque braillait ensemble des chansons dont les unes auraient pu être chantées devant des bonnes sœurs, tandis que les autres étaient d'une obscénité révoltante ; les

JOSEPH

hommes ne paraissaient pas du tout en faire la différence et chantaient tout aussi volontiers la chanson de l'aviateur :

« Petit père est dans les nuages,
Tout là-haut, là-haut dans les cieux.
Sans doute qu'il était bien sage,
Il est resté près du bon Dieu »

ou bien

« Ferme tes jolis yeux
Car les heures sont brèves
Au pays merveilleux
Au doux pays des rê-ê-ves... »

que les pires immondices.

Quant à l'ami Coquillat, il était généralement trop saoul pour chanter autre chose que sa "Marseillaise des Éclopés" qui, visiblement, le ravissait. Cela consistait simplement à mettre chaque vers de la Marseillaise dans la bouche d'un infirme approprié qu'il annonçait à tue-tête :

« Le sourd : Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats ?

Le manchot : Ils viennent jusque dans nos bras
Égorger nos filles, nos compagnes...

Le cul de jatte : Marchons, marchons... etc. »

Tant d'esprit le charmait, au moins quand il avait bu car, à jeun, il était trop intelligent pour s'amuser de ces sottises. Un drôle de type, en vérité, ce Coquillat, dit "la Coquille", et bien intéressant à observer. Joseph, qui l'avait pour voisin immédiat, ne s'en privait pas, mais il ne le connut tout à fait que plus tard car, pendant les huit jours qu'ils passèrent ensemble au camp de Mailly, on peut dire sans exagérer que "la Coquille" ne dessaoula pas. Il rentrait le soir dans un état alarmant, faisait le diable à quatre sur sa paillasse, hurlant comme un possédé, puis tout à coup s'écroulait endormi le nez dans la paille et ne bougeait plus de la nuit ; le matin, quand il ouvrait des yeux encore vagues, son premier geste était pour décrocher son bidon pour le secouer à son oreille ; si par hasard il y restait du vin, il le buvait aussitôt jusqu'à la dernière goutte puis, sans dire un mot, il se levait, sortait, et revenait avant l'heure de l'exercice déjà gris et rapportant ses deux bidons pleins de pinard, de quoi entretenir son ivresse jusqu'au soir. Plus tard, Joseph, qui était dans la même escouade que lui, l'étudia tout à loisir.

Fils d'un cabaretier maintenant installé à Orléans, mais qui avait d'abord gagné beaucoup d'argent à installer des cantines ambulantes partout où on entreprenait de gros travaux, il avait, tout enfant, voyagé dans toute la France, vu lancer des viaducs, percer des tunnels, creuser des canaux, et, comme il savait regarder et avait écouté aussi volontiers les ingénieurs que les ouvriers, il était souvent très intéressant. Avec cela, très bien doué, étonnamment instruit, capable, par exemple, de réciter des ballades de Victor Hugo, des scènes entières du Cid ou même de Polyeucte, il faisait l'effet d'un dévoyé ; lui-même, d'ailleurs, semblait avoir conscience qu'il aurait pu tourner tout autrement et avoir un certain regret de sa déchéance ; il avait déjà passé au conseil de guerre pour une affaire assez obscure où il y avait de l'ivresse, des insultes, des coups, venant corser une louche histoire de fausse monnaie, et il avait été condamné mais avec sursis, de sorte que la moindre peccadille risquait d'avoir pour lui des conséquences très graves. Mais, comme il était très bon camarade quand il n'avait pas bu, obligeant et serviable autant qu'on peut l'être et sympathique à tout le monde, la plupart de ses camarades et des gradés s'efforçaient, quand il était ivre, de dissimuler ses méfaits, et même certains officiers, quand ils le rencontraient dans ses mauvais moments fermaient les yeux et les oreilles pour ne pas avoir à sévir.

Ce séjour au camp de Mailly ne dura pas longtemps et, malgré le confort relatif dont on y jouissait (une baraque à peu près close, une paillasse, et même un sac de couchage), Joseph n'en fut pas fâché car la vie y était vraiment peu intéressante et n'offrait rien qui pût remonter le moral, rien sauf l'arrivée régulière du vaguemestre. *« Je commence à comprendre la soif de lettres qui tourmente l'armée française ; j'expérimente à mon tour que rien n'est plus indispensable à la santé morale du poilu du front. Même, et surtout peut-être quand ce front est représenté par un camp à l'arrière. Seulement, vous m'admirez beaucoup trop, vraiment, d'abord parce que certaines choses qui vous paraissent terribles ne le sont pas, à beaucoup près, autant que vous vous le figurez, et ensuite parce que celles qui sont vraiment pénibles, je suis loin de les supporter toujours aussi joyeusement que je le voudrais et qu'il le faudrait. Les longues marches, les pesants chargements, même la saleté obligatoire, le froid, l'obscurité, tout cela est désagréable, bien sûr, cela fait grogner parfois, mais jamais, je crois, cela ne me donnera le cafard. Ce qui est beaucoup plus redoutable pour le moral, et à quoi je résiste moins bien, c'est le spectacle quotidien de*

certaines sottises et de certaines injustices, de l'insuffisance de certains chefs, du gaspillage des forces physiques et surtout morales de ce peuple, des découragements trop explicables, de la dépravation à laquelle personne n'a l'idée ni surtout l'énergie de s'opposer. Il y a, dans cet ordre d'idées, des choses navrantes à voir et à entendre. Sans doute faut-il réagir, se dire d'abord qu'on ne voit que ce qui se passe dans un tout petit coin (et je crois vraiment être tombé sur la compagnie la plus moche du régiment), ensuite qu'il y a souvent un abîme entre ce que disent la plupart des hommes et ce qu'ils pensent au fond, que leurs actes, leur comportement, expriment bien mieux que leurs paroles leurs pensées intimes, et qu'ils sont meilleurs, en général, qu'ils ne veulent le paraître, et même, sans doute, qu'ils ne le savent eux-mêmes. Je viens de revoir ce jeune caporal Declerc dont je vous ai parlé : après 19 mois de front et ses blessures, il est toujours caporal, et m'a paru, ce soir, tout à fait découragé ; il ferait, je crois, un très bon officier. Les exemples de ce genre sont innombrables, et la contrepartie, c'est le spectacle trop fréquent que nous donnent certains gradés, même certains officiers, incapables de lire une carte ou de faire manœuvrer correctement une demi-section. C'est contre ces impressions-là qu'on a à lutter presque chaque jour. Rappelez-vous que les lettres y aident. »

Un autre jour, Joseph notait : « *Le moral des copains est plus variable que le baromètre, extraordinairement influençable, – ce qui impose bien des devoirs à ceux qui sont capables d'avoir une influence, si petite soit-elle...* » Et encore ceci : « *Le peuple qui a tant de qualités a vraiment un étrange goût pour le blasphème, ... pour tous les genres de blasphèmes. Il aime à se blasphémer soi-même...* »

Le dépôt divisionnaire

Au bout d'une semaine, Joseph fut désigné avec Coquillat, Langlois, Rousseau et trois autres pour aller au dépôt divisionnaire faire un stage de grenadiers qui devait durer douze jours ; cette escouade provisoire était confiée au jeune caporal Milliard qui était de Cléry et connaissait fort bien Mézières et l'Émérillon.

Trouan-le-Petit

Le dépôt divisionnaire cantonnait à Trouan-le-Petit, à l'autre bout du camp de Mailly. « *Pour venir apprendre à lancer des grenades dans toutes les positions et devenir ainsi de bons "nettoyeurs de tranchées", nous avons quitté des cantonnements relativement agréables pour un taudis qui, pour*

moi qui n'ai encore rien vu, constitue un record ; il est vrai que le nombre des degrés dans l'inconfortable paraît presque infini. Ici, c'est, au sens littéral, "la paille humide des cachots", je dirais même le fumier du saint homme Job si c'était au moins en plein air, mais, dans notre écurie, il fait nuit noire en plein midi ; les repas sont pris debout, dans la cour, dans trente centimètres de vase et de purin ; on tient d'une main une assiette en aluminium qui vous brûle les doigts, et de l'autre sa cuiller, sa fourchette, son couteau et son pain ; la manœuvre est beaucoup plus compliquée que le lancement des grenades, même à plat ventre. »

L'instructeur chargé de ce stage était un jeune sous-lieutenant très sportif, fanatique de tous les exercices physiques et par là sympathique comme tous les enthousiastes. Faute de grenades, il faisait surtout faire de la gymnastique plus ou moins suédoise, des mouvements d'assouplissement, des courses, etc. Il commençait, quelque temps qu'il fit, par faire quitter aux hommes leur capote, leur vareuse, leur cravate et leurs bandes molletières ; puis, en manches de chemise lui-même, il prenait la tête du monôme et entraînait toute la troupe dans un pas gymnastique de plus en plus accéléré. Quand on était assez "assoupli", on étudiait à fond le savant balancement du lanceur de grenades et on finissait l'exercice en envoyant le plus loin possible quelques grenades d'exercice, simples boules de métal de la même forme et du même poids que les grenades réelles que le lieutenant attendait toujours.

Il lui était prescrit de faire, en outre, quelques "théories" sur la composition de ces engins, leur emploi, leurs diverses variétés : grenades offensives, défensives, incendiaires, fumigènes, etc. C'était moins sa partie, mais il s'efforçait bravement d'y apporter autant d'enthousiasme :

« Un explosif !... Voyons, aujourd'hui je vais vous apprendre ce que c'est qu'un explosif... Écoutez bien !... Qu'est-ce que c'est qu'un explosif ?... »

Les yeux brillants, le front illuminé, le geste ardent, il avait l'air d'un apôtre qui va vous révéler un mystère dont dépend votre salut éternel.

« Un explosif, eh bien ! voilà ce que c'est : c'est un corps... susceptible de se décomposer rapidement... (long arrêt) et dont la force est très grande ! »

« Aïe ! se disait Joseph déçu par la fin de sa définition, ça commençait bien, cependant. »

Mais l'instruction, théorique et pratique, des apprentis grenadiers était à peine à ses débuts que l'ordre arriva de monter les sacs.

Marches, stages, travaux

Et le 12 décembre, à 6 heures du matin, on se remit en route en colonne par quatre ; c'était, cette fois, pour de rudes marches : « *Décidément, mon cher papa, écrivait Joseph d'Orbais-l'Abbaye le surlendemain, ce régiment ne tient pas en place ; à peine commencé le stage au dépôt divisionnaire, toute la division, y compris le susdit D.D., levait le camp et partait pour destination inconnue. Mais j'avais tort de médire des wagons à bestiaux : nous faisons, cette fois-ci, la route à pied comme les grenadiers de Napoléon, sauf que "le doux total de cinquante-huit livres" dont se vante le brave Flambeau dans l'Aiglon a singulièrement augmenté... Et puis, à chaque instant, on est obligé de quitter précipitamment la chaussée pour livrer passage aux convois d'autos, probablement employés à des transports plus urgents, qui vous poursuivent jusque dans les champs de longs jets de boue. Il fait un temps de chien, hier surtout, tempête et pluie glaciale ; cela fait des marches excessivement pénibles et on sème pas mal de monde en route ; je m'étonne qu'on ne trouve pas moyen de transporter au moins nos sacs dont nous n'avons nul besoin sur la route. Nous en sommes, en ce soir du troisième jour de marche, au 75^e kilomètre et, autant que j'en puisse juger en l'absence de toute carte, nous devons marcher à peu près en direction de votre village natal. Depuis ce matin, la route commence à être jalonnée de tombes, croix de bois avec un nom quelquefois, ou bien un numéro de régiment ; assez souvent cette simple inscription : un Allemand. Il semble qu'elles recouvrent les restes des hommes morts de fatigue pendant la retraite de la Marne. Je résiste très bien jusqu'à présent et j'espère que cela durera. Adieu, mon cher papa, je vous embrasse tendrement avant d'essayer d'arranger en lit les trop rares brins de paille qu'on nous a donnés ce soir, mais la nuit dernière avait été excellente avec paille à discrétion. »*

Cette nuit-là, quoique presque sans paille, ne fut pas moins bonne ; les pauvres fantassins harassés, le sac posé, auraient dormi, au besoin, sur une herse.

De cette longue route sac au dos, de Trouan-le-Petit à Orbais-l'Abbaye par Sézanne, Joseph ne garda que des souvenirs disjoints, sans lien entre eux dans sa mémoire. Le lien, c'étaient sans doute les longues heures où il avait marché dans cette sorte d'hébétude presque somnambulique qu'engendre la

grande fatigue, les kilomètres entiers accomplis, jambes lourdes et bras gonflés par les courroies du sac, dans une sorte d'inconscience et sans autre pensée que pour se demander à chaque pas : Ferai-je encore le suivant ? Sur ce fond plus que vague se détachent seulement quelques images bien nettes : le départ de Trouan-le-Petit, plein de bonne humeur, vers l'inconnu ; une conversation sur une grand-route plantée de peupliers avec un brancardier à lunettes, prêtre-soldat, très sympathique ; une halte horaire sur une côte exposée à un petit vent glacial qui vous gelait, sur le dos, la place du sac toute mouillée de sueur, l'entrée à Sézanne, dans la matinée du deuxième jour derrière une compagnie de jeunes qui chantaient de tout leur cœur la Madelon que jamais, depuis, Joseph n'entendit plus sans un peu d'émotion. Les vieux bougonnaient bien, en remontant le sac d'un coup de reins :

« Tas d'ballots !... On voit bien qu'ils viennent d'arriver... T'en fais pas, ils vont bientôt se calmer... »

Mais au fond ils étaient enchantés et cet air-là leur redonnait des jambes ; – plus loin, ce sont les premières tombes dans la région des marais de Saint-Gond ; – et puis un déjeuner sur la place de Fromentières au pied d'un poteau indicateur qui portait des noms héroïques : Champaubert, Montmirail, Vauchamps ; là, sa compagnie étant arrivée la première, Joseph avait eu la rare aubaine de trouver du pain chez un boulanger, du pain blanc, tout chaud, sortant du four ! Toute l'escouade s'en était régalée. À Orbais, il avait pu acheter aussi deux litres de cassis dont il avait rempli un de ses bidons, et que ses camarades avaient fort apprécié. – Mais il ne put jamais retrouver dans sa mémoire, même en s'aidant d'une carte, les noms des villages où on avait fait étape : la première nuit, l'avait-on passée à Fresnoy ? ou bien à Courcelles ? à moins encore que ce ne fût à Pleurs ? Et la seconde, était-ce à Lachy ? ou à la Villeneuve ? ou encore à Soizy-aux-Bois ?... À l'étape, beaucoup d'hommes étaient si fatigués qu'ils ne faisaient même pas l'effort de dérouler leurs couvertures. Joseph en vit même s'écrouler sur le dos dans la grange sans avoir le courage de déboucler leur sac et dormir ainsi garrottés toute la nuit.

Le troisième jour, on commença à laisser en arrière pas mal de traînants. Pourtant, le capitaine avait réquisitionné deux charrettes où les plus épuisés purent mettre leur sac. Ceux de la 9^e n'en revenaient pas.

« Ben, mon vieux !... tu parles d'un chic piston !... C'est pas Baptiste qui ferait des coups comme ça... J'te disais bien qu'on avait le filon d'être au D.D. pour faire la marche... »

Orbais-l'Abbaye

À Orbais-l'Abbaye, au matin du quatrième jour, une bonne surprise attendait les fantassins : les sous-officiers, au lieu de commander le rassemblement pour le départ vinrent dire :

« Restez dans vos cantonnements. Repos jusqu'à la soupe. »

Pendant cette matinée, un petit fait vint donner à Joseph de nouvelles lumières sur la psychologie des hommes qui l'entouraient. Après avoir fait le tour du village, il était entré, pour y casser la croûte, dans une auberge déjà bondée de soldats et s'était assis à la première table venue ; autour de lui s'échangeaient les tristes propos dont il commençait à avoir l'habitude :

« On en a marre !... "Ils" nous font suer !... À ceux qui ont des coffres-forts d'aller se battre !... » etc. Son voisin surtout, paraissait fort excité :

« Qu'on s'entende donc une bonne fois et qu'on plaque le truc tous ensemble. Que veux-tu qu'"ils" nous f... si on refuse tous de marcher ?... »

Les autres acquiesçaient... D'ordinaire, devant de pareils discours, Joseph se contentait de hausser les épaules ; il savait bien que ces sottises ne correspondaient à aucune conviction réelle et cherchaient une contradiction qui eût aidé à les corser encore ; d'ailleurs il avait horreur d'avoir l'air de prêcher, et craignait aussi, il faut bien l'avouer, qu'on lui objectât :

« On voit bien que t'as pas encore fait la guerre ! » ou bien : « On voit bien que t'as du pognon à défendre ! »

Pourtant, ce matin-là, excédé, il posa son pain et son fromage et, regardant en face celui qui venait de prêcher la révolte, il s'écria :

« Mais, tas d'idiots, à quoi ça vous avance de parler comme ça ?... Est-ce que vous ne savez pas tous que vous n'en pensez pas un mot ni les uns ni les autres, de ce que vous dites ?... et que vous n'avez pas d'autre idée au cœur que de faire votre devoir ?... »

Ah ! ce fut un beau tollé ! Apoplectique, les yeux hors de la tête, l'autre assénait à Joseph une bordée d'injures que la plume se refuse à reproduire, cependant que les camarades faisaient chorus... Mais Joseph reprit, s'efforçant de dominer le tumulte et, peu à peu, y parvenant :

« Mais oui, votre devoir !... Et vous êtes très fiers de le faire... Oui, tous !... Et vous savez très bien pourquoi vous êtes partis et que vous étiez consentants, tous... Et vous savez très bien que, si vous n'avez pas de coffres-forts à défendre, l'un a sa femme à défendre, et ses petits, et l'autre a

sa maison à défendre, et l'autre ses vieux !... Et celui qui dit qu'il n'a rien à défendre, ce n'est pas vrai ! Il sait très bien que ce n'est pas vrai, qu'il a à se défendre soi-même contre les Boches, et que si la discipline de chez nous lui paraît déjà dure, celle qu'ils nous imposeraient s'ils étaient les vainqueurs, ce serait leur discipline à coups de plat de sabre et à coups de pied dans le cul et que c'est contre cela qu'il se défend... »

Peu à peu, le silence s'était fait et Joseph se demandait ce qui l'avait pris et ce qui allait se passer... Or ce qui se passa l'étonna plus que tout. Celui qui, à l'instant, l'avait si grossièrement injurié et semblait prêt à lui jeter des bouteilles à la tête se leva, lui tendit les deux mains, et lui dit textuellement :

« Toi, c'est toi qui as raison ; et puis j'te connais pas, mais j'te dis que tu es un chic type !... »

Et tous les autres d'approuver...

Courlandon

À midi, on embarqua dans des camions pour achever le déplacement en auto, à vingt-trois par voiture : huit sur chaque banquette et sept au milieu, à cheval sur leurs sacs : ce changement de supplice fut fort apprécié. À la nuit tombante on traversa Fismes et, un peu plus tard, on débarqua à Courlandon dans un village de baraquements affecté comme cantonnement au dépôt divisionnaire : « *Mes pronostics étaient exacts*, écrivait Joseph à son père, *et nous sommes cantonnés à quelques kilomètres de votre clocher de pierre. Vous pensez avec quelle énergie je le défendrai si jamais les Boches songent à l'attaquer ! mais, pour le moment, c'est, je crois, le secteur le plus calme du front et c'est à peine si on entend, de loin en loin, un méchant coup de canon.* » Ce fut là que s'acheva le stage prolongé de jour en jour dans l'espoir de voir arriver enfin les fameuses grenades ; on continuait à faire de la gymnastique et des exercices de nettoyage de tranchées avec de fausses grenades. On formait le groupe théorique : en avant, l'éclaireur, avec un fusil, baïonnette au canon, puis deux grenadiers, puis deux pourvoyeurs, enfin un éclaireur de queue armé d'un revolver, tous devant tirer ou jeter des grenades par-dessus la tête les uns des autres, sans se voir, d'ailleurs, dans les méandres de la tranchée. Joseph garda de ces exercices l'impression que les collaborateurs devaient être sensiblement plus redoutables que l'ennemi.

Le temps devenait de plus en plus froid : « *Il gèle depuis deux jours*, écrivait Joseph le 21 décembre, *ce qui a l'avantage de nous délivrer de la boue ; il est vrai que la boue finit par paraître une chose presque propre à*

côté des cascades de graisse, de bougie, de vin, de café, etc. qui dessinent chaque jour sur nos vêtements de fantaisistes arabesques. Cette saleté universelle est réellement quelque chose de prodigieux. Peut-être finit-on par s'y faire. Attendons. »

Quoique assez peu occupés, les hommes n'avaient jamais beaucoup de liberté, et Joseph regretta de ne pouvoir pousser jusqu'à Beaurieux ; mais un dimanche il put aller à Fismes et s'offrit le luxe incroyable d'un déjeuner servi sur une nappe blanche, dans des ustensiles propres, qui ne sentaient ni le graillon ni la graisse froide. Il crut même qu'il allait pouvoir réaliser le même jour un autre rêve en avisant un établissement de bains qui paraissait ouvert ; par malheur, la patronne était folle, complètement folle, au point qu'il n'arriva pas à lui faire comprendre ce qu'il désirait ; elle en convenait d'ailleurs et gémissait :

« Ah ! quelle terrible guerre !... Je ne comprends même plus ce qu'on me dit ! Croyez-vous pas que c'est terrible ça ?... »

Joseph n'en put rien tirer de plus et dut renoncer à prendre un bain.

Malheureusement, la proximité de Fismes n'allait pas sans quelques inconvénients : le brave Coquillat qui, faute de pinard, s'était tenu à peu près tranquille à Trouan-le-Petit et pendant les marches, recommençait à boire beaucoup plus que de raison ; un jour, au lieu d'aller à l'exercice, il s'enfonça dans les bois et se mit à décharger son revolver au hasard dans toutes les directions ; arrêté, enfermé dans une sorte de petit cabanon qui servait de poste de police, il en démolit à coups de talon un mur qui menaçait ruine, roua de coups le caporal de garde qui voulait l'empêcher de sortir et s'enfuit... On ne le rattrapa que le soir. Ce qu'il y avait de grave pour lui, c'est que le commandant du dépôt était le fameux "Quinze-dont-Huit"⁵, vieux pète-sec à quatre galons, qui ne pouvait pas parler à un soldat sans le menacer, c'était notoire, de « quinze jours de prison dont huit de cellule », et cela pour la plus innocente peccadille.

« Si notre pauvre Coquille a affaire à Quinze-dont-Huit, disaient les camarades, il va repasser au tourniquet et, cette fois, il écopera de ses cinq piges pour le moins... »

Les sous-offis intercédèrent pour lui et, avec la complicité du sous-lieutenant qui l'avait trouvé dégourdi au lancement des grenades, ses

5 - Le capitaine Taboureau (en littérature Jean des Vignes-Rouges) a fait de lui, au premier chapitre de son *André Rieu, Officier de France*, un portrait assez exact.

méfais furent dissimulés sous l'étiquette bénigne "coups à un camarade", de sorte qu'il s'en tira, cette fois encore, avec huit jours de prison.

C'est encore de Courlandon que Joseph écrivait le 25 : « *Heureux et joyeux Noël malgré tout et au-dessus de tout !... Que cette fête réunisse dans la même pensée tous les membres dispersés de la famille, ceux de là-haut et ceux qui bataillent encore !... Une prolongation de mon stage, due à l'arrivée, enfin, des fameuses grenades, m'a permis d'avoir un Noël très complet : messe de minuit, chants, très réussis, de jolis vieux noëls ; et ce matin, grand'messe bien liturgique. Assistance, malheureusement, très peu nombreuse. Les distributions de pinard ont fait tort à la messe de minuit ; encore faut-il savoir gré aux fervents des premières de n'être pas venus troubler la seconde.* »

Le 26, Joseph connut enfin la joie d'envoyer une vraie grenade par-dessus un parapet, une grenade défensive du type F₁ (la seule qu'il eût touchée pendant son stage de 23 jours !) et de l'entendre éclater correctement neuf secondes après. Les deux jours suivants furent employés à des manœuvres compliquées devant un général, et, le 29, les stagiaires reçurent l'ordre de regagner leur compagnie.

On savait qu'elle était venue pendant le stage faire quelques travaux du côté de Beurieux et de Cuiry-lès-Chaudardes mais, à l'étonnement général, le détachement prit la route de Reims, et, de nouveau, les kilomètres s'allongèrent, les sacs pesèrent, les hommes grognèrent...

« Ils vont nous remmener à Mailly, tu vas voir le coup !... »

– Bah ! Est-ce qu'ils le savent seulement, ce qu'ils veulent faire de nous ?... »

Mais on avançait quand même. On rejoignit le gros du bataillon qui marchait aussi en direction de Reims. Mais à Thillois, quatre kilomètres avant Reims, la 9^e compagnie obliqua à droite et vint cantonner au village d'Ormes. Là, le cuistot annonça aux hommes qui arrivaient du D.D. qu'on ne les attendait que le lendemain et qu'il n'y avait pas de soupe pour eux. Hurlements, imprécations. Par chance le vaguemestre qui arrivait au même moment dit à Joseph qu'il y avait des colis à son nom : c'étaient de succulentes victuailles envoyées pour Noël de la Chevrolière, de La Hardonière, de Paris, que Joseph s'empessa de partager avec ses camarades affamés : « *Quels pâtés exquis, quels délicieux chocolats*, remercia-t-il le lendemain. *On aurait presque honte de déguster d'aussi bonnes choses en ce moment si on n'avait la pensée qu'il faut bien affirmer la supériorité de*

nos ressources sur celles du voisin d'en face ; nous nous en sommes tellement rapprochés depuis hier qu'avec des jumelles il aurait presque pu crever de jalousie en me regardant dîner par-dessus la célèbre cathédrale qui me sépare de lui. »

À Ormes, on procéda à la reconstitution des escouades. Joseph regretta de quitter le petit caporal Milliard, qu'il appréciait assez, pour se trouver dans l'escouade d'un autre Orléanais, Gesseneau, un fainéant qui ne s'occupait jamais de rien ; on eût vainement cherché dans toute la compagnie un homme plus paresseux et moins digne de commander fût-ce une escouade. Joseph gardait comme camarades le jeune Langlois, qu'il n'aimait pas beaucoup, et le célèbre Coquillat ; le reste de l'escouade se composait d'un Alsacien nommé Diémer qu'on avait la consigne d'appeler Dupuis car c'était une règle de donner aux Alsaciens des noms français pour le cas où ils seraient faits prisonniers, comme si leur accent ne suffisait pas à les trahir ; – un pauvre garçon complètement sourd nommé Malécot, – un autre d'au moins 35 ans, appelé Lebas, affligé d'une laryngite chronique qui l'obligeait à parler toujours à mi-voix pour raconter interminablement, d'un air las et triste, des histoires désopilantes qui faisaient tordre toute l'escouade, – enfin deux jeunes de la classe 17 qui venaient d'arriver : l'un, Normand pur sang, valet de ferme un peu fruste mais brave garçon, s'appelait Côté ; l'autre, Poublanc, était un petit Pyrénéen des environs de Tarbes, plus fin et plus cultivé que le premier, et toujours remarquablement astiqué. Tout de suite, Joseph les trouva très sympathiques et s'en fit vite deux amis ; ils lui témoignaient, à cause de son âge, un certain respect, et ne le tutoyaient jamais. Dans l'escouade voisine, commandée par le brave Loyer, Joseph distingua surtout un grand gars blond, bien découplé, toujours gai et pas bête. Il s'appelait Nicolai, dit Nicolet, et venait d'être cassé du grade de sergent pour une bête d'histoire de désordre chez un cabaretier un soir qu'on avait un peu trop bu. Cela lui avait beaucoup coûté de rendre ses galons, mais, ayant trouvé la punition juste, il faisait effort pour prendre son aventure avec bonne humeur. La demi-section était commandée par le sergent Beugnot qui n'était pas mauvais, et la section par le lieutenant Rocher, bien quelconque, mais qui valait mieux tout de même que le chef de la section voisine, l'aspirant Chauloup, lequel était proprement une nullité et dont le lieutenant Kern avait fait sa tête de Turc...

Le régiment était venu dans le secteur de Reims pour y "bosser", c'est-à-dire travailler à de formidables terrassements ; mais, comme il n'y avait pas

assez d'outils de parc pour tout le monde, chaque compagnie n'y allait qu'un jour sur deux ; l'autre jour, on faisait à travers champs, dans la neige et la boue, de l'école de compagnie sous les ordres directs de Kern qui s'en donnait à cœur joie et se plaisait surtout à faire pivoter la section de Chauloup pour démontrer au pauvre aspirant qu'il n'y entendait rien, ce qui, d'ailleurs, n'était pas difficile, car il ne semblait même pas s'être donné la peine de lire dans son manuel du gradé les formules de commandement de l'école de section ; il se laissait vilipender pendant des heures d'un air profondément indifférent, mais son autorité n'en était pas accrue. Pour les hommes, c'était dur, ces exercices interminables. Jamais on ne vit un hiver aussi désagréable : la neige à demi fondue alternait avec des pluies diluviennes ; il fallait patauger toute la journée dans une boue particulièrement glaciale, et, pour comble de disgrâce, tous les hommes étaient à peu près nu-pieds car le magasin aux chaussures était vide depuis environ trois mois et le dernier stock reçu avait été de qualité spécialement défectueuse. Au retour de ces pénibles exercices, il y avait des corvées, des revues sans nombre, revues d'armes, revues de linge, revues de détail, etc. Quand on avait passé une heure et demie à se brosser, à s'astiquer, à tâcher de faire disparaître les trous de ses godillots sous une épaisse couche de cirage, l'adjudant passait comme une trombe en hurlant : « Rassemblement ! » et on devait se réunir dare-dare dans une cour voisine au milieu d'un lac de boue froide :

« Garde à vous !... Décision du colonel : le colonel Mouveaux porte à la connaissance du régiment que son nom s'écrit avec un x... Repos !... Rompez les rangs ! »

Et on retournait bien vite aux brosses et aux boîtes de cirage pour réparer les dégâts avant la revue.

Ce colonel Mouveaux dont le nom s'écrivait avec un x avait remplacé Levannier depuis un mois. Joseph ne l'avait pas encore vu et ne devait le voir pour la première fois qu'à la fin du mois de mars. Mais il savourait le pittoresque de ses "décisions" : « Untel, quinze jours de prison, ordre du colonel : a écrit à ses parents pour déclarer qu'il en avait marre et qu'il était prêt à entreprendre après la guerre un commerce pornographique. »

Parfois, il y avait dans une grange glaciale des "théories" faites par un des lieutenants sur l'hygiène, les gaz asphyxiants, etc. Le lieutenant Rocher, qui avait découvert le titre d'ingénieur agronome de Joseph, s'amusait à lui poser à brûle pourpoint des colles de chimie :

« Larminat, la formule de l'hypochlorite de chaux ? on a dû vous apprendre cela à l'Agro ?... »

Ce fut à une de ces conférences qu'on apprit un jour la révolution russe. La théorie officielle était à ce moment qu'on avait détrôné le tsar parce qu'il ne voulait pas faire la guerre avec assez d'énergie.

« Maintenant, ça va barder ! se disaient les hommes tout réjouis ; le rouleau compresseur va se remettre en route... Qu'est-ce qu'ils vont prendre, les Boches !... »

À ces jours d'exercices, de revues et de théories, Joseph préférait encore ceux où on allait "bosser" quoique la besogne parût rude même à ceux de ses camarades qui étaient terrassiers de métier. La compagnie avait pour tâche de creuser dans la plaine, entre Gueux et Thillois, un boyau sinueux, long de plusieurs kilomètres, qui semblait destiné à alimenter en réserves quelque formidable bataille. Avant le jour, on partait avec seulement le fusil, un repas froid et un outil, pelle ou pioche ; une fois sur le chantier, chaque équipe de deux hommes, – une pioche, une pelle, – avait à creuser deux mètres du boyau, sur deux mètres de profondeur et 0,80 mètre de largeur. Joseph avait choisi comme co-équipier Coquillat qui maniait la pelle avec dextérité et, convenablement abreuvé, mais sans excès, faisait un ouvrier remarquable. Cette fois, d'ailleurs, c'était du travail qu'on sentait utile et chacun y allait de bon cœur. On sentait venir le "coup dur", et Joseph, ayant profité d'un dimanche de repos pour aller avec Nicolaï se promener un peu dans tout le secteur (Reims étant malheureusement interdit aux troupes) avait été étonné de voir l'énorme quantité de terre qu'on remuait un peu partout. Ce n'étaient, de tous côtés, que tranchées de soutien, boyaux de communication, sapes de toute espèce, abris profonds, emplacements de batterie pour pièces de gros calibre. « La prochaine bataille va-t-elle donc s'appeler la bataille de Reims ? » se demandait Joseph. Hélas ! le nom d'une ville, quand ce n'est pas Verdun, ne suffit plus à désigner les formidables mêlées modernes ; il y faut le nom d'une rivière, ou bien d'une route. C'était la bataille de l'Aisne, ou du Chemin des Dames, qui se préparait.

Ce fut à Ormes que Joseph eut à se débattre contre un major à trois galons qui voulait à toute force lui infliger une nouvelle vaccination contre la typhoïde, allant jusqu'à le menacer, s'il ne se laissait pas piquer, de le traduire en conseil de guerre pour « refus d'obéissance en présence de l'ennemi » ! Joseph, qui se rappelait ce que lui avait coûté sa première vaccination en 1915, se défendit comme un beau diable, mais n'obtint que

d'être mis « en observation » pendant huit jours, ce qui semblait ne pouvoir lui procurer qu'un bref répit car il sentait bien qu'il se portait à merveille. L'infirmier devait lui prendre chaque soir sa température. Or, à sa stupeur, elle monta régulièrement tous les soirs à 38,5° sans qu'il pût comprendre pourquoi ; cela parut bien suspect au major, mais il n'osa passer outre, et Joseph échappa ainsi, d'une façon qui lui sembla miraculeuse, à un danger qu'il avait de bonnes raisons de considérer comme fort redoutable.

Préparation au “coup dur”

Le 23 janvier (1917), la compagnie quitta Ormes pour aller cantonner dans des baraquements à Aougny, non loin de Ville-en-Tardenois ; cette marche-là fut la plus pénible de toutes, et Joseph ne l'acheva, cette fois, qu'en tirant un peu la jambe. Le temps s'était tout à fait mis au froid et la route, très accidentée et couverte de verglas, glissait comme une patinoire. Le poids du chargement avait atteint son maximum par la distribution, avant de quitter Ormes, de sabots probablement destinés à remplacer les souliers toujours introuvables au magasin et d'une quantité énorme de cartouches et de vivres de réserve bien inutiles pour se promener si loin de l'ennemi. Au moment du départ, le délicieux “Baptiste”, monté sur son cheval blanc adressa à sa compagnie cette paternelle admonestation :

« Che suis sûr d'avance qu'il y en a qui vont encore essayer de tirer au flanc. Alors foilà, che fous préviens : che reste derrière la gompagnie ; s'il y en a qui restent en route, che leur fais faire l'installage sur le dos du fossé, comme pour la revue de détails et, pour tout objet non réglementaire que je trouve dans le sac ou dans une musette, je donne deux jours de prison, et il va sans dire que ces objets seront jetés dans le fossé. »

« Va falloir débarquer ta brosse à dents et tes lunettes de rechange, mon vieux Larminat, murmura Coquillat gouailleur ; ah ! et puis tes babilles... T'en as bien une musette pleine... Si Baptisse voit ça !... »

– T'inquiète pas pour mes babilles. Pas de danger qu'il les voie. Je charrierai bien encore tout ça jusqu'au bout. D'ailleurs, sais-tu seulement, toi, ce qui est réglementaire à la date d'aujourd'hui ? C'est-il encore deux chemises et trois caleçons comme la semaine dernière, ou bien trois chemises et deux caleçons comme il y a quinze jours ? »

À cette question, bien peu, même parmi les gradés, auraient pu répondre ; ce que tout le monde, par contre, savait bien, car cela n'avait jamais varié,

c'est qu'on n'avait droit qu'à un seul mouchoir et à une seule paire de chaussettes de rechange.

Aougny

Les hommes arrivèrent à Aougny ruisselants de sueur, mais au bout d'un quart d'heure la plupart claquaient des dents tant il faisait froid dans ces baraques où on avait bien trouvé de petits poêles, mais rien à mettre dedans. Un des hommes, qui avait découvert un monceau de vieilles loques abandonnées là par d'autres troupes, eut l'idée ingénieuse d'essayer de s'en servir comme combustible ; il en bourra les poêles et réussit, non sans peine, à y mettre le feu ce qui rendit la baraque décidément inhabitable ; la chaleur dégagée était tout à fait illusoire, mais l'odeur et la fumée tellement suffocantes que Joseph, à demi asphyxié, dut se réfugier dehors.

Le lendemain, le thermomètre marquait 12° au-dessous de 0, et il soufflait une telle tempête qu'on aurait pu croire qu'il y en avait 25, un vent « qui vous coupe la gueule à rase le cou », disait le brave Côté. Ce jour-là, ayant vu une “décision” du colonel qui demandait, non sans motifs, il faut l'avouer, qu'on rappelât aux hommes qu'ils avaient le devoir de saluer leurs supérieurs, Kern rassembla sa compagnie sur le point le plus éventé du plateau et fit faire par un adjudant une “théorie” sur le salut militaire, suivie d'exercices de salut qui ne durèrent pas moins d'une heure et demie. Peu à peu, les soldats prenaient leur plus mauvaise figure.

« Cet homme est vraiment une brute, dit Joseph à Loyer qui maugréait à côté de lui. Mais comment se conduit-il au feu ? Ces types-là, ça a au moins généralement du cran, le jour de l'attaque.

– Le jour de l'attaque ? T'en fais pas, tu le verras pas le jour de l'attaque. Il se sera débiné à temps, tu peux en être sûr ! »

Joseph voulut croire que son camarade exaspéré calomniait le lieutenant. Hélas ! l'événement devait bientôt donner raison au caporal.

Les jours suivants, le froid devint réellement sibérien. Joseph qui avait de très longues moustaches les voyait s'orner de glaçons qui grossissaient peu à peu jusqu'à atteindre la taille d'une forte noisette, ce qui mettait en joie ses camarades ; dans les baraques, on s'amusait à transpercer à la baïonnette de malheureux rats tellement engourdis par le froid qu'ils ne se sauvaient même plus ; le matin, c'était toujours un problème d'arriver à remettre ses souliers tant la gelée les avait durcis ; souvent on était obligé, pour les assouplir un peu d'allumer dedans un feu de paille, ce qui achevait de les

mettre hors de service ; d'autres prenaient le parti héroïque de coucher dessus toute la nuit. Quelques enragés essayaient encore de temps en temps d'allumer du feu dans les poêles, avec de vieilles chaussettes en guise de bois, mais la majorité finit par s'y opposer préférant encore le froid à la suffocation.

Après quelques jours d'exercices de grenades et de fusils-mitrailleurs, on rassembla toute la division sur un vaste terrain auprès de Ville-en-Tardenois, et on fit devant le général de magnifiques manœuvres d'ensemble dans la neige ; les vagues d'assaut bondissaient au coup de sifflet hors de la parallèle de départ et progressaient dans un ordre parfait, franchissaient une route, prenaient un bois... ; des clairons disséminés un peu partout figuraient par des coups de langue précipités des mitrailleuses ennemies ; les hommes devaient alors s'aplatir jusqu'à ce que la pseudo-mitrailleuse fût réduite au silence, ce qui ne tardait guère.

Le lendemain, on recommença exactement la même manœuvre, mais cette fois devant le général commandant le V^e corps, et, le jour suivant, devant un grand chef encore plus haut placé, personne ne put savoir lequel, mais le bruit courut que c'était le général Pétain. Cette persistance à recommencer le même exercice devant des "huiles" de plus en plus "lourdes" donnait de la vraisemblance au bruit que c'était réellement la répétition générale, en vraie grandeur, de la prochaine attaque ; les officiers, d'ailleurs, n'en faisaient pas mystère et, pour exciter leurs hommes, leur disaient :

« Vous savez, c'est pour de bon ; le terrain a été choisi tout pareil à celui sur lequel nous attaquerons : la route là-bas représente la route 44 qui va de Reims à Laon et que nous aurons à dépasser, et le petit bois derrière c'est le bois en T du plan directeur : c'est notre objectif pour le premier jour. »

Drôle de manière de garder le secret ! se disait Joseph. Comment espère-t-on empêcher tous ces gens-là de bavarder ? Il y a un départ de permissionnaires après-demain ; dans trois jours toute la France saura que nous voulons attaquer la route 44 et le bois en T, et les Boches en seront aussitôt informés !... Mais, après la dernière manœuvre et les permissionnaires partis, il parut un ordre du général prescrivant le plus grand secret sur tout ce qu'on venait de voir et d'entendre, ce qui acheva de chauffer les enthousiasmes mais mit Joseph en défiance : il commençait à penser que tout cela n'était qu'un vaste bluff destiné à tromper l'ennemi et qu'on attaquerait dans un autre secteur. Mais non ! c'était bien sur la route

44 et le Chemin des Dames aux défenses prodigieusement renforcées qu'on devait se ruer deux mois plus tard... et s'y briser. Cette année-là, le haut commandement (et ce ne fut pas une de ses moindres erreurs) semblait avoir renoncé à l'espoir de dissimuler le moins du monde à l'ennemi les préparatifs d'une aussi vaste offensive, et il n'est pas douteux que ce défaut de surprise ait été pour beaucoup dans l'échec.

Le 5 février (1917), le bataillon quitta Aougy et se mit en route dans la direction du nord. Beaucoup d'hommes, qui n'avaient littéralement plus de semelles à leurs chaussures, avaient réussi, à leur grande surprise, à se faire dispenser de marche par le major ; ç'avait été une joie générale, d'abord pour eux qui allaient faire le trajet en camions, et puis pour tous les autres qui s'étaient empressés de leur confier qui une ou deux musettes bien remplies, qui trois ou quatre boîtes de conserve, et surtout ces cartouches, si lourdes et dont on savait bien qu'on n'aurait pas encore besoin ce jour-là. Enfin, au moment du départ, il arriva un ordre prescrivant, vu la longueur de l'étape, de décharger les sacs de toutes les couvertures qu'on devait rouler en ballots dix par dix et de les mettre aussi dans les camions. Joseph se trouva tout heureux de n'avoir plus que 27 à 28 kilos sur les épaules et fit allègrement, malgré les glaçons qui lui tiraillaient la moustache et le verglas qui rendait par endroits la route horriblement glissante, les 32 kilomètres qui, par Jonchery et Ventelay, le conduisirent en pays bien connu, à Roucy, au-dessus de la rivière d'Aisne ; on n'y arriva que fort tard, par un clair de lune qui donnait aux camouflages de la route un aspect fantastique d'arcs de triomphe du 14 juillet ou de comice agricole.

Ce fut ce jour-là, en sortant de Jonchery, qu'il apprit la nouvelle si longtemps attendue de la rupture entre l'Amérique et l'Allemagne ; le marchand de journaux qui se trouvait sur le passage de la colonne fut dévalisé en un clin d'œil. Et, une fois de plus, les hommes réconfortés se dirent les uns aux autres : « Qu'est-ce qu'ils vont prendre, les Boches ! »

Le bataillon passa la nuit et la journée du lendemain dans les grottes de Roucy dont les hommes appréciaient la douce température de cave. Joseph se rappelait les grottes, si pareilles, de Cuissy, les joyeux pique-niques en famille, les photos au magnésium : il y avait quelques années à peine,... et cela paraissait appartenir à une époque si lointaine, si peu croyable... Le matin, on apporta le "pinard" tellement gelé qu'il fallut le casser en morceaux pour l'introduire dans les bidons ; quant au pain, c'est encore à la serpe qu'on pouvait le mieux l'entamer. Mais on avait, en le mangeant,

l'impression de mâcher des boules de neige durcies. Dans l'après-midi, Joseph sortit de sa caverne pour aller saluer de loin, par-dessus la vallée, le cher clocher de Beaurieux. Mais il ne tarda pas à réintégrer son tiède refuge.

Les tranchées

Le soir de ce 6 février (1917), on sut enfin de façon certaine que, cette fois, le régiment montait aux tranchées, que la 9^e serait en première ligne, et Joseph tressaillit d'une grande joie car c'était son désir depuis plus de deux ans. La plupart de ses camarades paraissaient contents aussi et ils en donnaient des raisons fort diverses : les uns, c'était parce que le secteur paraissait des plus tranquilles ; d'autres disaient que, allant en première ligne, on n'y resterait pas longtemps, pas plus de huit ou dix jours, précisaient-ils ; d'autres encore se félicitaient bruyamment de n'avoir plus à « faire les guignols », c'est-à-dire d'échapper aux exercices, revues et corvées fastidieuses des cantonnements de l'arrière ; et presque tous se réjouissaient d'avoir droit à "la gnôle".

Vers 9 heures du soir, par une gelée et un clair de lune magnifiques, le bataillon en colonne par quatre commença à descendre, sous les camouflages, la grande côte de Roucy, traversa toute la vallée endormie, passa le canal, puis l'Aisne, sur des passerelles qui avaient remplacé les ponts démolis, et, à Pontavert, tourna à droite par la route de Guignicourt, mais, presque aussitôt, la tête de la colonne s'engagea en file indienne dans un boyau, d'abord très large, mais qui se rétrécit peu à peu jusqu'à devenir à peine suffisant pour le passage d'un homme pesamment chargé. Joseph apprécia fort le conseil que lui avaient donné ses camarades plus expérimentés que lui de monter son sac "en hauteur", c'est-à-dire en faisant de ses couvertures deux gros rouleaux courts superposés sur le haut du sac au lieu de les disposer, comme d'habitude, en fer à cheval tout autour ; ces rouleaux, surmontés eux-mêmes, par les souliers et la gamelle, dépassaient sensiblement le parapet, mais la nuit cela n'avait pas d'inconvénients. Rien de plus paisible, d'ailleurs, que cette relève ; pas un coup de canon, même au loin et pourtant cette belle nuit de gelée était prodigieusement sonore ; à chaque halte horaire, on entendait vers l'avant quelques coups de fusil, parfois un tac-tac-tac de mitrailleuse ou de fusil-mitrailleur presque aussitôt arrêté, ou bien, dans les arrière-lignes ennemies, le halètement essoufflé et les grincements d'un tacot qui apportait du ravitaillement. On n'avait pas eu

besoin de recommander aux hommes le silence le plus rigoureux : tous en sentaient d'eux-mêmes la nécessité.

Au bout de quatre heures de marche de plus en plus difficile et lente dans les étroits zigzags des boyaux, la colonne s'arrêta : on était arrivé.

La répartition des abris se fit aussitôt, non sans protestations, bien entendu, quoiqu'ils fussent tous exactement pareils ; il y en avait huit en tout pour la compagnie, un pour deux sections, qui n'avaient certainement été calculés que pour héberger chacun une escouade ; celui où s'engouffra Joseph avec ses vingt-trois camarades et les deux caporaux Gesseneau et Loyer était à quatre mètres de profondeur sous le parapet qui faisait face aux Boches, un étroit couloir coudé en baïonnette au milieu avec, à chaque extrémité, un escalier d'une vingtaine de marches qui donnait accès dans la tranchée ; le sol en était recouvert d'une sorte de litière malodorante, fumier plutôt que paille, remplie de détritus innommables, et qui n'avait jamais été renouvelée, bien certainement. À peine Joseph avait-il posé son sac n'importe où qu'il entendit Gesseneau appeler du haut de l'escalier : « Larminat, Dupuis, Côté, Malécot ! de garde tout de suite. » Il se débarrassa de ses bidons et de ses musettes et remonta bien vite, déjà heureux de se retrouver à l'air libre.

« Tiens ! toi, lui dit le caporal, tu vas rester ici ; dans deux heures, tu te feras relever par Langlois. » ; et il s'éloigna pour placer ses autres hommes. « Ici », c'était une banquette de tir qui permettait de voir par-dessus le parapet ; à droite et à gauche, deux forts épaulements en sacs à terre ; devant, à portée de la main, une caisse pleine de cartouches, une autre pleine de grenades.

« C'est toi qui me relèves, vieux ? dit l'homme que Joseph venait remplacer. Pas trop tôt que t'arrives ! Ma section est déjà débinée. Allons ! adieu !

– Eh ! là, pas si vite ! ne te sauve pas comme ça. Indique-moi au moins ce qu'il y a en face de nous, et puis à droite et à gauche, et passe-moi les consignes.

– Oh ! mon pauv'vieux, j'ai pas le temps ! Faut que je suive ma section. Ton cabot te dira tout ça. Adieu et bonne chance ! »

Et il fila par la tranchée. « Mon cabot ? penses-tu que je le reverrai, grommela Joseph tout bas, il doit déjà roupiller... » Et il commença à observer les fusées qui s'élevaient de-ci de-là dans le ciel pour tâcher de se rendre compte de la configuration des lignes. Tout à coup, bjiii...

Instinctivement, Joseph avait presque rentré sa tête dans ses épaules et il ne comprit qu'ensuite qu'il venait de saluer sa première balle. « Tiens, tiens ! se dit-il, aurions-nous parlé trop fort tout à l'heure, ou bien n'est-ce qu'un hasard ?... Et faut-il riposter ?... Mais dans quelle direction ?... » Il attendit. De loin en loin, on entendait à droite ou à gauche un coup de feu ; des fusées, sans cesse, s'élevaient d'un peu partout, et, pour certaines, il n'arrivait pas à comprendre si c'était de la tranchée française ou de la tranchée boche. Au bout de cinq minutes, le même sifflement, exactement, passa derrière sa tête ; cette fois, il s'y attendait un peu et s'aperçut avec satisfaction qu'il avait salué moins bas ; la troisième fois, il eut encore un petit tressaillement involontaire, mais à la quatrième, pas un de ses muscles ne bougea. Et pendant ses deux heures de faction, à intervalles réguliers, il entendit ainsi, presque à frôler son oreille la bizarre chanson de ces balles ; elles paraissaient suivre si exactement le même trajet, – l'axe de la tranchée, – que, évidemment, elles étaient tirées par une mitrailleuse calée ou par un fusil fixé à un chevalet, là-haut, probablement, sur cette vague croupe à gauche qui, sans doute, était aux Boches. À force de les écouter passer, Joseph acquit la conviction que le tir était réglé trop haut de quelques centimètres pour atteindre un homme debout dans la tranchée et que, sur sa banquette, n'étant pas dans le plan de tir, il n'avait rien à craindre. À la douzième ou quinzième balle, il n'y faisait plus aucune attention. « Allons ! ça va pas mal, se dit-il, content de ses nerfs. Si les Boches voulaient bien faire donner un peu l'artillerie maintenant, pour voir ?... » Mais la nuit entière s'écoula sans un seul coup de canon. Entre les maigres fusillades, le silence était tel qu'on entendait parfois, dans les tranchées d'en face qui paraissaient assez loin une toux étouffée ou un battement de pieds sur le sol gelé... Joseph savourait l'orgueil d'être enfin une pierre de ce mur à l'abri duquel toute la France se savait en sûreté.

À 3 heures du matin, il descendit dans l'abri pour réveiller son camarade et s'étendre à sa place sur l'immonde litière,... et un peu aussi sur les voisins car chacun n'avait droit, cette nuit-là qu'à un espace sensiblement inférieur à la surface de son corps ; aussi ceux qui étaient au milieu, quand c'était leur tour d'aller prendre la garde, étaient-ils obligés, pour gagner l'escalier de marcher sur les corps de leurs camarades, ce qui arrachait aux dormeurs de sourds grognements ou de violentes injures. Joseph avait d'ailleurs pris au pied de la lettre, dans son ardeur de néophyte, l'article du règlement qui interdisait de se déséquiper quand on est en première ligne, et

dormit stoïquement sur sa baïonnette et ses cartouchières pleines ; il continua ainsi jusqu'au jour où il s'aperçut qu'il était le seul à le faire.

À 7 heures on le réveilla pour aller reprendre sa faction, mais cette fois il faisait jour et il put s'orienter quelque peu malgré l'absence de cartes ou de croquis ; il repéra d'abord sur sa gauche l'endroit d'où devaient venir les balles de cette nuit. C'était évidemment le Bois des Buttes, d'où la tranchée était en effet prise d'enfilade ; aussi, à certains coudes, voyait-on dans la terre des traces de balles et, généralement, au-dessus un petit écriteau : « *Attention à la mitrailleuse. Passez vite.* » Par les créneaux, on voyait surtout des fils de fer, d'innombrables réseaux de fils de fer et, tout là-bas, derrière ces réseaux, à au moins cent cinquante mètres, une boursoufflure blanchâtre qui devait être le parapet de la première tranchée ennemie. Le jour, tout était encore plus calme que la nuit ; ce n'était qu'exceptionnellement qu'on se tirait des coups de fusil fort inutiles ; parfois cependant on entendait, très haut au-dessus de sa tête, un gros obus qui passait avec une sorte de grincement qui rappelait celui des roues des tramways contre leurs rails dans les courbes de la voie. Très peu d'avions dans ce ciel-là. Ils devaient être occupés ailleurs. Vraiment, un secteur extra-tranquille.

Relevé au bout de deux heures, Joseph alla se promener un peu dans la tranchée ; il constata que, sur la droite, le "no man's land", si large en face de la 9^e compagnie, se rétrécissait au point que les deux tranchées arrivaient au contact séparées seulement par un énorme parapet commun ; on ne parlait pas, de ce côté-là, de peur d'attirer des grenades. À gauche, dans le bois "Franco-Boche", un bois dont il ne restait pas dix arbres debout, des ouvrages ennemis arrivaient aussi fort près des nôtres, mais ce n'étaient guère que des postes d'écoute qui ne devaient être occupés que la nuit ; comme on n'en était jamais très sûr, beaucoup de sentinelles aimant à déclarer qu'elles avaient vu un Boche "à huit mètres" un écriteau recommandait, là aussi, le silence, et ajoutait : « *Baissez-vous* ». Toutes ces pancartes rappelaient bien un peu le cabinet de Tartarin : « *Arme chargée. N'y touchez pas ! – Flèches empoisonnées. Méfiez-vous !* » mais les traces de balles, fort visibles à certains endroits, montraient qu'elles avaient leur utilité.

Ce jour-là il parut une note déclarant que le service de garde avait été totalement insuffisant la nuit précédente et prescrivant qu'à l'avenir toutes les banquettes de tir soient garnies d'une sentinelle double chacune. Cela eut

l'avantage, la moitié de la garnison étant nécessaire pour cette garde, de donner un peu plus de place dans l'abri à ceux dont c'était le tour de se reposer, mais à partir de ce moment, personne, à part les caporaux, ne dormit presque plus jamais deux heures entières de suite, car si, pendant le jour, le service de garde était bien moins chargé, les repas et les travaux d'entretien de la tranchée coupaient les temps de repos en tronçons encore plus courts.

Or, malgré l'assurance avec laquelle les anciens avaient déclaré qu'on ne laissait jamais une troupe plus de huit ou dix jours dans de telles conditions d'existence, le bataillon resta en première ligne trente-quatre jours bien comptés, trente-quatre jours sans se dévêtir ni se déchausser, sans dormir presque jamais deux heures de suite, sans se laver, même les mains, faute d'eau (sauf une seule fois où Joseph profita pour cela d'une abondante chute de neige).

La mesure qui consistait à ne placer la nuit que des sentinelles doubles était d'ailleurs fort sage : une sentinelle simple ne procure qu'une sécurité assez illusoire puisqu'elle ne peut à la fois veiller à son poste et aller avertir de ce qui peut se présenter d'anormal et que, si elle est tuée ou gravement blessée, une brèche reste ouverte dans le dispositif de défense jusqu'à ce qu'on s'en aperçoive. Et puis, on lutte mieux à deux contre le sommeil, le pire danger dans les nuits trop calmes. Lorsqu'il veillait seul, Joseph s'efforçait de le combattre par de difficiles exercices de mémoire : il faisait de tête des multiplications de 4 chiffres par 4 chiffres, s'amusait l'esprit à rechercher la formule de la somme des carrés des n premiers nombres entiers ou, plus simplement, à se réciter tout ce qu'il pouvait retrouver au fond de sa mémoire de vers français, latins ou grecs, de psaumes ou de fables de La Fontaine, ou bien à rechercher les sous-préfectures de tous les départements de France. Mais tous ces procédés n'avaient pas l'efficacité des conversations, chuchotées à mi-voix, avec son jeune ami Côté :

« Dites, de Larminat, comment elles s'appellent, ces étoiles qui font comme un carré là au-dessus du bois ?

– Dites, de Larminat, vous aurez pas besoin d'un cocher après la guerre ? Parce que, vous savez, les chevaux, moi, ça me connaît.

– Dites, de Larminat, où c'est-il "on r'met ça" ?

– Comment, on remet ça ?

– Ben oui, quoi ! le mot... le mot d'aujourd'hui.

– Ah !... mais c'est pas on-remet-ça ; c'est Odessa. Oh ! c'est très loin de Rouen, c'est en Russie. »

Un soir, il trouva Côté fort excité : il avait reçu le matin une lettre de sa mère qui lui disait : « *Mon cher Jules, je ne suis point bien satisfaite car voilà plus d'un mois que je n'ai point reçu de lettre de toi, et cependant je sais que tu as écrit trois fois à la Félicie et il me semble que tu pourrais bien m'écrire avant elle, à moi qui suis ta mère...* » Côté avait eu la naïveté de montrer cette mercuriale à un copain quelconque et toute l'escouade s'en était fort divertie, de sorte que Côté n'était pas content du tout et disait de fort vilaines choses, dont il ne pensait pas un mot mais qu'il croyait nécessaires pour affirmer son indépendance :

« Ah ! et puis vous savez, de Larminat, je lui écrirai plus du tout. Ah ! mais c'est qu'elle m'embête, à la fin...

– Veux-tu bien te taire, mauvais gars. Est-ce qu'on parle ainsi de sa maman ? »

Mais au bout d'un quart d'heure de bouderie, Côté demandait d'un air penaud :

« Dites, de Larminat, comment c'est-il que vous y répondriez, vous, à une lettre comme ça ? Vous pourriez pas me faire un brouillon ? »

Joseph y consentit bien volontiers, content de voir que Côté avait, au fond, le plus vif désir de rentrer en grâce auprès de sa mère.

Le temps se maintint extrêmement froid jusqu'au 17 février. Joseph sut plus tard que le thermomètre avait marqué plusieurs fois -22° et une fois -25° pendant ces nuits qu'il passait en grande partie complètement immobile sur sa banquette de tir. Grâce à l'épaisseur de ses vêtements et au calme absolu de l'atmosphère, il ne souffrit pas sérieusement de cette température. Et puis, l'avantage d'être au sec lui paraissait inestimable. Quand survint le dégel, les journées et les nuits devinrent autrement pénibles.

Le secteur s'animait peu à peu. Le 16 février, Joseph reçut son baptême du feu, du feu d'artillerie, s'entend, sous la forme d'une violente averse de 77 et de 105 qui, de 6 heures à 7 heures et demie du soir inonda les deux premières tranchées. Il était alors en sentinelle simple et se trouva d'abord un peu embarrassé sur la conduite à tenir. Rester à guetter sur la banquette c'était s'exposer à se faire tuer à peu près sûrement sans aucune utilité ; d'autre part, ce bombardement insolite préparait peut-être une attaque, et, s'il allait se mettre à l'abri, il risquait de ne pouvoir donner l'alarme en

temps utile. Il prit le parti de se coucher au fond de la tranchée et de bondir aux créneaux chaque fois que le tir paraissait se ralentir. Ses camarades devaient éprouver les mêmes hésitations car, au bout d'un moment, il distingua dans l'ombre les deux sentinelles de gauche qui, ayant abandonné sur la banquette leur fusil-mitrailleur, regagnaient tout doucement la sape, l'un ayant l'air de retenir l'autre, mais le suivant cependant. Joseph eut l'impression qu'ils n'étaient pas encore bien décidés à aller s'abriter. Il se redressa alors, et, affectant le plus grand calme, il leur cria :

« Est-ce vraiment déjà l'heure de la relève ? Je ne crois pas. »

Les deux autres s'arrêtèrent net et, sans répondre, regagnèrent leur poste.

Quelques jours plus tard, la compagnie voisine, la 11^e, reçut la mission de faire un coup de main : il s'agissait d'aller cueillir quelques prisonniers dans la tranchée boche pour tâcher d'en obtenir des renseignements, après une préparation d'artillerie qu'on avait promise particulièrement soignée. Ce fut, pour Joseph, l'occasion de voir un tir de torpilles comme il n'en revit jamais d'autre. On suivait fort bien des yeux les énormes projectiles, semblables à des tuyaux de poêles qui allaient tout pulvériser dans la zone convoitée ; le coup de main réussit parfaitement ; les quarante hommes qui y prirent part n'eurent que deux blessés et ramenèrent quatre prisonniers ; ils avaient dû jeter des grenades incendiaires dans des abris où il restait des Boches qui ne voulaient pas se rendre et dont Joseph entendit avec horreur, de sa tranchée, les affreux hurlements.

Un autre jour, un adjudant, qui avait sans doute un peu trop bu, voulant envoyer une fusée éclairante, lança par erreur le signal tricolore, rouge, vert et blanc, qui devait alerter toute l'artillerie du secteur. Instantanément un ouragan de 75 s'abattit sur les tranchées boches et, dix secondes plus tard, toute l'artillerie lourde donnait à son tour, martelant plusieurs kilomètres de terrain. Pendant une demi-heure, ce fut un vacarme assourdissant ; puis tout rentra dans le silence. Mais cette démonstration intempestive avait du moins eu l'avantage de donner grande confiance aux hommes qui trouvaient réconfortant de se sentir aussi bien protégés.

Ce qui surprit le plus péniblement Joseph pendant cette longue période de tranchées, ce fut l'incroyable carence des officiers de sa compagnie. Pendant ces trente-quatre jours où il passait au minimum huit heures sur vingt-quatre, et souvent dix, à sa banquette de tir, il ne vit qu'une seule fois passer une ronde d'officier : c'était le lieutenant Rocher qui, surgissant des

ténèbres pendant une nuit de tempête de neige et reconnaissant Joseph, lui avait jeté le mot, et avait ajouté :

« À propos, Larminat, vous qui sortez de l'Agro, rappelez-moi donc le nom de l'unité d'éclairement !... »

Quant à Kern, suivant les prédictions de ses hommes, il s'était fait évacuer pour rhumatismes le surlendemain du jour où on l'avait envoyé reconnaître le secteur où sa compagnie devait attaquer un mois plus tard. L'aspirant Chauloup, qui passait pour n'aimer guère les balles, ne quittait guère son trou où il s'occupait, disait-on, à répartir la "gnôle" entre les escouades ; on ajoutait qu'il n'avait garde de s'oublier dans la distribution.

Cette "gnôle" tant appréciée était pourtant un bien affreux tord-boyaux qui puait le phénol. Joseph, après en avoir essayé, pensa que le meilleur usage à en faire était, à défaut de shampoing, de s'en frictionner les cheveux. Mais devant l'air scandalisé de ses camarades, il jugea qu'il valait mieux, – après en avoir toutefois mis de côté une petite provision à toutes fins utiles, distribuer chaque jour sa part entre ses camarades.

Un jour, Joseph ayant reçu, dans un paquet, un crayon-encre perfectionné, d'un nouveau modèle, voulut en faire l'essai, et, assez sottement, il faut en convenir, écrivit sur un des sacs à terre qui bordaient sa banquette :

« ματαιότης ματαιοτητῶν καὶ πάντα ματαιότης »

Quelques heures plus tard, le sergent Beugnot vint à passer par là et loucha sur l'inscription, très visible, à l'encre violette (le crayon était bon !) :

« Qui c'est qu'a dessiné ça ?

– C'est moi, sergent.

– Pour quoi faire ?

– Oh ! pour rien,... pour me distraire,... pour essayer mon crayon. »

Le sergent haussa les épaules et alla faire part à l'adjudant de sa découverte. Celui-ci arriva aussitôt :

« Qu'est-ce que c'est que ça ?

– C'est du grec, mon adjudant.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Oh ! mon Dieu, ça veut dire que... que rien n'a beaucoup d'importance en ce bas-monde.

– Ah ça ! vous êtes fou, de Larminat ? Je vais aller rendre compte au lieutenant ; nous allons voir ce qu’il en pense, de vos inscriptions à la noix de coco. »

Sapristi, se dit Joseph, est-ce que ça va remonter ainsi jusqu’au colonel ou bien jusqu’au général ? Quelle histoire idiote ! Mais le lieutenant, après en avoir référé au commandant du bataillon donna « ordre au soldat de Larminat de retourner le sac à terre sur lequel il s’était permis d’écrire des mots en langue étrangère. » Et comme le sac était presque à la base du mur et qu’il fallait d’abord enlever tous ceux qui s’appuyaient sur lui et que chacun était fort lourd, il en eut bien pour deux heures de travail avant d’avoir fait disparaître la fâcheuse inscription et remis tout en place.

Les jours succédaient aux jours et on ne parlait toujours pas de relève ; les hommes commençaient à souffrir beaucoup du manque de sommeil, et on avait remplacé, la nuit, quelques sentinelles doubles par des sentinelles simples, ce qui permit à chaque homme de dormir une fois quatre heures de suite à peu près une nuit sur quatre ; on attendait avec grande impatience son tour de jouir de « cette bonne nuit ». Malheureusement, la vermine pullulait de si étrange façon qu’elle commençait à troubler les sommeils les plus profonds. Un jour, Joseph put enlever sa chemise et y tua cent vingt-trois poux énormes qu’il compta un à un, mais, à peine rhabillé, il se sentit de nouveau dévoré comme s’il n’avait rien fait. Il était temps, vraiment, d’aller se nettoyer un peu à l’arrière.

Un moment, au commencement de mars on put croire à l’arrivée du printemps, mais ce ne fut qu’une éclaircie de bien courte durée : « *Si votre pensée, écrivait Joseph le 2 mars, se dirige vers moi en ce moment, qu’elle se représente le poilu-type des caricatures, hirsute, dégoûtant, mais confortablement installé sur un sac à terre, le dos au parapet, un crayon à la main, la figure éclairée du sourire d’“un qui ne s’en fait pas”, pendant qu’au-dessus de sa tête passent de magnifiques gerbes d’obus tirés trop long pour troubler sa quiétude. Réellement, elle est presque agréable à habiter aujourd’hui, ma pauvre tranchée : on n’y a guère de boue que jusqu’aux chevilles et le soleil arrive, par intervalles, à percer les nuages pour venir vous réchauffer les épaules. Par exemple, les “totos” continuent à s’en donner à cœur joie et ce sont eux, à n’en pas douter, qui finiront par nous obliger à quitter ce lieu de délices. Mais on n’en parle pas encore. Puisse-t-on nous donner alors quelques jours de véritable repos et surtout de sommeil non troublé, ... ou une permission qui vaudrait encore mieux...*

Je prends maintenant la nuit en “sentinelle simple”, c’est-à-dire tout seul. Ce sont, en secteur calme comme le nôtre, de magnifiques loisirs, que j’emploie de mon mieux à penser, à rêver... ou bien à repasser mes connaissances, stratagème par lequel je m’ingénie, faute d’être poète et de savoir chercher la rime, à faire écouler, goutte à goutte, sans m’endormir, ces innombrables minutes. La lune amie a reparu et me tient compagnie. L’avant-dernière nuit, après avoir meublé plus d’une heure avec les sous-préfectures de tous les départements (le plus difficile c’est de n’en passer aucun et de ne pas redire deux fois le même), j’étais en train d’établir, non sans effort, la formule : $s_g = \frac{lq - a}{q - 1}$ quand, vers 3 heures et demie, une ombre a surgi : « Halte-là ! Qui vive ? – France ! – Avance au ralliement. » Mais, au lieu du mot de passe, j’entends la voix éraillée de Coquillat : « Tiens ! mon pote, un colis pour toi. » Vous pensez si j’ai vite relevé ma baïonnette pour le laisser approcher : c’était votre délicieux envoi, fromage, chocolat, Plum Plouvier et pâté !... Et dire que nous sommes en plein Carême ! Mais les occasions de faire pénitence sont vraiment assez nombreuses ici pour que je n’aie aucun scrupule à déguster toutes ces bonnes choses. »

Le brave Coquillat avait trouvé l’emploi qui lui convenait en se chargeant, seul, du ravitaillement de toute la section ; c’était un travail extrêmement pénible, que personne n’avait songé à lui disputer et dont il s’acquittait avec une conscience remarquable : « J’aime bien à me balader, disait-il, et puis, comme ça, j’ai personne pour me commander. » Ce qu’il ne disait pas, c’est que ses fonctions lui permettaient de toucher chaque jour un petit rabiote de pinard, mais, franchement, il le méritait bien. Il fallait le voir arriver, le soir, avec, en bandoulière, six bidons d’un côté et de l’autre six “boules” de pain enfilées à une courroie, un bouteillon à chaque main, tout cela un peu sali, meurtri, frotté de boue, mais enfin cela avait passé dans le boyau, on pouvait se demander par quel sortilège ; Coquillat déposait sa charge, dormait une heure, puis sautait sur ses pieds et repartait chercher “le thé”, infâme breuvage au goût de foin et de fer-blanc, qui faisait plaisir tout de même parce que Coquillat trouvait le moyen de l’apporter encore tiède et poussait la complaisance jusqu’à porter sa part à chaque sentinelle dans la tranchée. Après quoi il retournait aux cuisines chercher les lettres et les colis, les précieux colis de victuailles envoyés par les familles et les “marraines”, et qui étaient encore plus appréciés depuis que le pain était

devenu noir et détestable ; il en est bien souvent question dans les lettres du front, mais, plus encore que des colis, les soldats réclamaient des lettres. « *Il faut continuer*, écrivait Joseph le 9 mars, *à écrire très souvent aux poilus qui sont dans les tranchées car vos lettres leur sont un indispensable réconfort. Seulement, n'ayez donc pas de regret d'avoir encore un feu qui chauffe, une lampe qui éclaire, un toit qui abrite de la pluie. Que M. Brizon ou tel autre de nos "hourables" d'âge mobilisable jouisse de tous ces avantages, cela peut nous paraître abusif, mais c'est précisément pour vous les conserver que nous sommes ici, à vous et à tous ceux qui nous sont chers et que nous aimons à défendre, et dont la place n'est pas dans les tranchées. C'est bon et reposant de penser au cher foyer resté confortable et où on sait qu'on sera accueilli à bras ouverts quand l'heure en sera venue... On ne parle toujours pas de relève. Essaye-t-on sur nous une sorte de raid d'endurance ? Je crois plutôt qu'on ne se rend pas très bien compte en haut lieu de ce que c'est que de passer tant de jours de suite, et tant de nuits de cette façon-là. Et je ne me fie pas à mes propres impressions, mais à celles de mes camarades qui ont tout vu depuis le début. Nous venons d'avoir quelques journées particulièrement dures à cause des intempéries de cette vilaine saison, une nuit surtout, l'avant-dernière, agrémentée d'une tempête de neige glaciale et cinglante qui n'a pas cessé un instant. Ajoutez à cela d'insupportables coliques, qui s'expliquent trop bien, et meublaient d'incidents variés et bien désagréables les heures de soi-disant repos. Le lendemain, travail toute la journée pour débayer toute cette neige ; d'ailleurs le sommeil devient difficile à cause de la multiplication des totos qui ne nous laissent plus un instant tranquilles malgré les incroyables massacres qu'on en effectue. La récompense de tout cela, ç'a été, la nuit dernière, un admirable temps calme et sec ; jolie gelée saine, clair de lune éblouissant ; les Boches, probablement occupés comme nous à débayer la neige de leurs tranchées ne tiraient pas un coup de fusil et les artilleurs ne s'occupaient qu'à échanger des projectiles lointains qui se croisaient très haut au-dessus de nous. Vous auriez ri de me voir profiter de toutes ces circonstances favorables et de cette belle couche de neige encore immaculée pour me déshabiller et risquer un débarbouillage hâtif dont le besoin se faisait cruellement sentir. Vous n'imaginez pas dans quelle crasse nous arrivons à vivre et je songe à me procurer une vie de saint Benoît Labre pour voir quel parti je pourrais tirer, au point de vue spirituel, de cette cruelle nécessité. Peut-être ma permission se rapproche-t-elle un peu ? Je me suis aperçu que, dans les bureaux, on réglait les tours d'une façon assez*

fantaisiste ; une simple menace de réclamation au colonel a suffi, paraît-il, pour que l'adjudant rond-de-cuir chargé de ce travail avance mon nom sur la liste, mais je n'ai pas encore pu savoir de combien. »

Les derniers jours furent beaucoup plus agités que toute la période précédente. Depuis le coup de main du 2^e bataillon, les Boches étaient restés nerveux et déclenchaient des tirs d'artillerie de plus en plus fréquents. Devant la 9^e compagnie la largeur du "no man's land" maintenait une tranquillité relative, mais à droite et à gauche, les échanges de grenades et les combats d'avant-postes se multipliaient ; il s'ensuivait généralement des duels d'artillerie de plus en plus grandioses. Le dégel avait d'ailleurs fait dans les tranchées encore plus de dégâts que les projectiles, et la sape, dans laquelle il pleuvait à verse était de moins en moins habitable.

La relève

Enfin le jour, ou plutôt la nuit, de la relève arriva ; le 12 mars au soir, on donna l'ordre de monter les sacs et le 13, au milieu de la nuit, la compagnie cédait la place à d'autres. Ce fut encore une nuit singulièrement pénible ; les hommes avaient perdu l'habitude de marcher, dans cette immobilité de plus d'un mois, et surtout de porter leur écrasant fardeau ; de plus les boyaux étaient remplis à demi d'une boue épaisse et gluante qui vous happait et semblait vouloir vous retenir au fond. L'infortuné Cruchet faillit y rester : il fallut la poigne vigoureuse de trois de ses camarades pour l'arracher au borbier dans lequel il s'était enlisé jusqu'au-dessus des genoux. Joseph n'hésita pas, cette nuit-là, pour aller jusqu'au bout à user d'un moyen d'autant plus efficace qu'il y avait plus rarement recours ; il tenait en réserve près d'un demi-litre de cette horrible gnôle dont il n'avait presque jamais bu dans la tranchée ; à chaque halte il en avala la valeur d'un verre à madère et grâce à ce stimulant énergique, il fut très content et très fier de pouvoir, sans fatigue excessive, prendre par-dessus son chargement le fusil-mitrailleur de 9 kilos que Lebas, complètement épuisé, parlait, d'une voix éteinte, de jeter dans le canal.

Chaudardes

La compagnie, sortie des boyaux au petit jour, fit un grand détour derrière des bois qui devaient la cacher aux Boches et n'arriva que vers 9 heures à Chaudardes où elle devait cantonner. Les hommes montèrent dans un vaste grenier qu'on leur avait assigné, s'enfouirent dans le foin et s'endormirent aussitôt. Dès le lendemain matin, on les envoya travailler...

« On ne nous a octroyé, après nos 34 jours de première ligne, que 22 heures de repos, dans un cantonnement bombardé qui ne valait pas beaucoup mieux que notre sape de là-bas. Ne sachant pas que cela allait être si court, j'en ai employé 21 et demie à dormir, en deux fois, à manger... Et je suis reparti ce matin dès l'aube, sans même avoir pu me débarbouiller, pas même me laver les mains ! Et nous revoilà terrassiers, de jour et de nuit, sans trêve ni répit. Tout cela semble indiquer qu'on est très pressé, mais je ne peux m'empêcher de regretter que les officiers qui sont obligés (du moins je veux le supposer) d'imposer aux hommes un pareil effort, ne cherchent pas à leur en expliquer la nécessité, au lieu de les envoyer au travail exactement comme mes métayers y envoient leurs bœufs dans la période des gros travaux. Nous ne serons jamais disciplinés de la même manière que le sont les Boches ; on peut trouver que c'est une infériorité mais elle est largement compensée, à mon avis, par la bonne volonté inépuisable des hommes de chez nous dès qu'on s'adresse à ce qu'il y a de meilleur en eux. Pourquoi le fait-on si peu et si mal ? »

Cette fois, cependant, c'était à tort que Joseph se plaignait : le lieutenant Gérier qui venait de remplacer Kern comme commandant de la 9^e compagnie, s'en vint trouver ses hommes dans le boyau qu'on leur avait donné à approfondir et leur dit :

« Mes amis, je voulais vous donner au moins trois jours de repos complet. Quand j'ai reçu l'ordre de vous envoyer dès aujourd'hui au travail, je suis allé trouver le colonel, puis le général qui commande la division pour leur dire que vous n'étiez pas en état de travailler aujourd'hui ; je n'ai malheureusement pas réussi à les convaincre, mais, pour moi, j'en suis si persuadé que si quelques-uns d'entre vous s'endorment au fond du boyau, j'ai donné l'ordre aux chefs de demi-section de ne pas les réveiller avant l'heure du départ... »

Les hommes n'en revenaient pas de tant de sollicitude ; ils ne se firent pas répéter deux fois cette invitation, et bientôt, toute la compagnie, couchée au fond du boyau à côté des pelles et des pioches, ronflait comme un seul homme.

Le soir, comme il y avait encore un soupçon de jour quand on rentra à Chaudardes, Joseph en profita pour courir au lavoir et là, malgré la bise glaciale, prendre un bain presque complet.

Les jours suivants, par exemple, il fallut travailler dur et Joseph commençait à être bien fatigué quand la Providence vint à son secours d'une façon assez inattendue.

Roucy

« Depuis hier soir, écrit-il le 18 mars, me voilà embusqué !... Tout ce qu'il y a de plus embusqué, le filon recherché et envié de tous... Oh ! sans avoir remué le petit doigt pour cela, vous vous en doutez bien, et d'ailleurs très provisoirement, sans cela je n'aurais pas accepté, seulement pour la durée de la permission d'un camarade que je remplace ici comme agent de liaison entre le colonel et le bataillon, sur la désignation de notre nouveau commandant de compagnie. C'est la sinécure idéale, surtout en ce moment : les deux bureaux sont à cent mètres l'un de l'autre ; on a à faire le trajet en moyenne trois fois par jour, et nous sommes deux pour assurer ce service !... Je suis même tout étonné de pouvoir constater ainsi de tout près la profondeur de la différence de situation entre des hommes qui, soi-disant, sont tous "au front". Ma villégiature actuelle s'écoule dans un charmant petit patelin ⁶ qui me rappelle des souvenirs d'il y a quelque dix ans ; on vit là de la vie des états-majors et de tout ce qui gravite autour ; le bridge et le poker font fureur, et on est presque submergé sous les journaux illustrés les plus libidineux. Ravitaillement de choix : on trouve tout ce qu'on veut, depuis le modeste gruyère jusqu'au Saint-Émilion, au Château d'Yquem et au Moët & Chandon à 20 francs la bouteille. Pour moi, je vous avoue que je jouis voluptueusement de pouvoir dormir, me reposer, me laver surtout et lutter moins désavantageusement contre les poux et aussi de ne plus voir les rats de trop près... sans parler d'avantages d'un autre ordre comme la grand'messe de ce matin, troublée seulement, à l'offertoire par les clameurs qui saluaient au dehors la dégringolade d'un avion ennemi. Vraiment, ces quelques jours de répit sont venus on ne peut plus à propos pour m'aider à attendre ma perm, et j'ai vu dans ce choix quelque chose de providentiel. »

Dans son embuscade, Joseph poussa même le cynisme jusqu'à laisser l'autre agent de liaison faire les trois ou quatre voyages quotidiens, de cent mètres chacun ; pour lui, il se reposait, dormait, tâchait de se nettoyer ou allait lire les communiqués pleins, ces jours-là des nouvelles les plus intéressantes sur le repli des Boches dans la région de Noyon. Une seule fois, ayant la curiosité de voir quelle tête pouvait bien avoir son invisible

6 - Roucy

colonel, il lui porta un pli quelconque et fut stupéfait de voir, affiché dans ce bureau ouvert pour ainsi dire à tout venant un immense plan donnant tous les détails sur la prochaine offensive.

Permission

Joseph menait déjà depuis cinq jours cette vie exempte de soucis quand, le 22 mars, on lui enjoignit de monter son sac : son tour était venu de partir en permission. Il gagna Ventelay où il devait laisser ses affaires, et, de là, la gare de Jonchery où il arriva en nage vers 10 heures du soir ; le train ne devait partir qu'à 4 heures du matin et, de nouveau, il gelait, cette nuit-là, à pierre fendre ; le seul abri prévu pour les permissionnaires dans son cas était une tente de toile sous laquelle il s'étendit un moment, mais il se releva bientôt, comprenant que s'il se laissait gagner par le sommeil avec cette température il risquait de ne pas se réveiller. Il se mit à courir en rond pour se réchauffer, mais trouva cet exercice fatigant après la marche qu'il venait de faire. Avisant une locomotive qui semblait oubliée dans un coin et qui fumait encore, il monta dessus et s'efforça d'ouvrir la porte du foyer pour s'y réchauffer, mais, n'y pouvant parvenir, il eut l'idée de s'étendre de tout son long sur la machine encore tiède et passa là deux ou trois heures assez confortables, mais sans oser dormir de peur que le mécanicien ne vînt remettre sa machine en route et l'emportât Dieu sait où. Enfin, le train de permissionnaires arriva et Joseph partit pour La Hardonnière.

D'après les renseignements qu'il avait pu obtenir, il devait arriver à Blois vers 10 heures du soir, et il comptait y passer la nuit afin de prendre le premier tramway pour Dhuizon le lendemain matin. Mais ce diable de train prenait de plus en plus de retard ; il n'entra en gare d'Orléans qu'à 11 heures et demie. Joseph, qui tombait de sommeil, se représenta soudain le bon lit dans une chambre bien chaude qu'il trouverait certainement à l'hôtel Terminus et, remettant au lendemain la recherche des moyens de poursuivre son voyage, il sauta sur le quai, sortit de la gare, traversa la place et alla sonner à l'hôtel où on lui donna une chambre. Mais ce n'est pas encore cette nuit-là qu'il devait connaître la douceur de dormir en chemise entre deux draps blancs car, ayant commis l'imprudence de s'asseoir sur le lit pour ôter ses souliers,... il ne se réveilla que le lendemain au grand jour, encore tout habillé et n'ayant pas même achevé de se déchausser.

Il arriva enfin à 1 heure à La Hardonnière, par Lamotte-Beuvron, et y passa six bons jours pendant lesquels il eut la chance étonnante de revoir cinq de ses frères en permission comme lui ; le septième jour, il le passa à

Paris où il reçut de madame Demmler, la mère de son ami, le plus maternel accueil.

Le Faîté

De Paris, par un itinéraire d'ailleurs extravagant qu'on lui imposa, Joseph mit trente-deux heures à regagner Jonchery ; il reprit aussitôt la route de Ventelay où il arriva le dimanche 1^{er} avril fort tard dans la soirée et où de braves territoriaux, en se serrant un peu, lui offrirent l'hospitalité dans leur confortable gourbi. Le lendemain matin, il apprit avec plaisir que sa compagnie allait arriver dans la nuit au camp du Faîté, à deux pas de Ventelay, ce qui lui épargnait une étape de quinze à vingt kilomètres. L'artillerie était assez bruyante, toute la région était couverte de troupes de toutes armes, les routes étaient jalonnées de cadavres de chevaux morts de fatigue et d'épuisement, qui empuantissaient l'atmosphère. Dans la journée on vit passer à Ventelay Poincaré ⁷ et Nivelle ⁸ ; tout annonçait l'approche du jour J.

Joseph coucha encore cette nuit-là à Ventelay chez les braves territoriaux et rejoignit le lendemain sa compagnie au Faîté où elle venait au repos, « repos aussi complet que possible » avait prescrit le colonel, et le lieutenant Gérier montra tout de suite qu'il avait l'intention de le prendre au mot. Les hommes eurent licence de dormir toute la journée s'ils voulaient, ou bien de se promener à leur guise, sans s'éloigner trop des cantonnements. Joseph nota ce jour-là sur son carnet : « *Heureux de l'accueil que m'ont fait tous mes camarades, et de voir que leur moral semble s'élever à mesure que le fameux jour J se rapproche.* » Mais il fut affligé de constater que, suivant le triste exemple de Kern, le lieutenant Rocher venait à son tour de se faire envoyer à l'arrière comme instructeur de la classe 18 ; l'autre lieutenant s'était fait mettre "en réserve de commandement" (?) de sorte que, de tous les officiers qu'elle connaissait, la 9^e compagnie n'en gardait qu'un seul, le lieutenant Garrel pour la mener à l'attaque ; encore celui-ci, le plus médiocre des quatre, ne cachait-il nullement son dépit de n'avoir pas pu réussir, malgré de persévérants efforts, à se faire mettre à l'abri comme ses camarades. Heureusement, le nouveau commandant de compagnie, Gérier, continuait à faire très bonne impression.

7 - Poincaré, président de la République.

8 - Nivelle, généralissime.

JOSEPH

Le soir, Milliard vint confier à Joseph ses inquiétudes au sujet de leur camarade Coquillat sur lequel il continuait à veiller, bien que n'étant plus son caporal, comme une mère poule sur son poussin.

« Il va lui arriver du vilain, dit-il. On ne trouve plus de pinard à Ventelay ; alors il s'est mis en tête d'aller en chercher à Fismes. D'abord c'est défendu d'aller à Fismes, et puis il va y prendre une telle cuite qu'on ne le reverra pas ici de trois jours. Si l'ordre de monter en ligne arrive pendant ce temps-là, il sera porté déserteur, et avec son histoire, déjà... Il ne veut plus m'écouter... C'est une idée fixe qu'il a d'aller à Fismes. Moi, avec mon service de cabot dans une autre escouade, je ne peux pas être tout le temps avec lui ; je ne sais plus quoi faire. »

Touché de tant de sollicitude, Joseph réfléchit un instant puis dit à Milliard :

« Aucune puissance humaine n'empêchera Coquillat d'aller à Fismes s'il s'est mis ça dans la tête, mais ne t'en fais pas, j'irai avec lui et je te promets de le ramener. »

Et voilà comment Joseph, ayant entraîné en outre Pouban et Diemer, dit Dupuis, pour lui prêter main forte au besoin, Joseph partit un jour en bordée avec "la Coquille" pour la ville interdite. Ce fut une journée épique, mais tout se passa à peu près suivant ses prévisions et, avec l'aide des deux autres, il parvint, non sans peine, à ramener son ivrogne au Faîté deux heures à peine après l'appel du soir : le sergent, averti par Milliard, avait porté tout le monde rentré.

Le seul regret de Joseph toute cette semaine-là, qui était la Semaine sainte, fut de ne pouvoir profiter de la proximité de l'église de Ventelay pour avoir au moins quelques offices ; mais, le matin, on n'était jamais tout à fait libres. Le Jeudi saint, il reçut au Faîté la visite de son cousin Jacques de Larnage, alors lieutenant au 8^e chasseurs à cheval, qui cantonnait non loin de là, au camp d'Ormes. Il alla l'y voir le lendemain et passa avec lui l'après-midi presque entière. Jacques lui expliqua tout le dispositif d'attaque et le plan de la poursuite qu'on escomptait foudroyante. La V^e armée, dont faisait partie la 10^e division, et donc le 89^e, devait ouvrir la brèche, puis se rabattre sur la droite et livrer passage à la X^e qui ne devait s'arrêter qu'en Belgique ou peu s'en faut !... Le peloton de Jacques devait justement se trouver en liaison avec le bataillon de Joseph dès qu'on aurait franchi les premières défenses...

« Et tu penses que ça va marcher, toi ? demanda Joseph.

– Moi ? pas du tout, répondit Jacques en éclatant de rire. Pas encore cette fois-ci, va !... »

Pourtant Joseph resta plein d'espoir jusqu'au jour de la bataille.

Voici la copie des notes du carnet de Joseph les jours suivants :

Samedi 7 avril : « C'est probablement demain que nous quittons les baraques pour aller bivouaquer dans les bois avec seulement une toile de tente pour nous couvrir : par ce temps affreux et glacial, ce sera pénible. Le bombardement n'est pas encore commencé. On épilogue sur le jour J, sur l'heure H, mais personne ne sait rien ; il semble que la date du 12 ait été repoussée au 15.

Pâques. Je cours à la messe de 6 heures et demie, une messe un peu trop "militaire" pour mon goût, où on est harcelé sans répit par un bon abbé dont les exhortations ne vous laissent pas un instant de recueillement, pas même celui de la communion. Je fuis dans les champs pour faire en paix mon action de grâces. Au retour : « Montez vos sacs, préparez vos ballots ; on va ramasser les couvertures... » Il fait de plus en plus mauvais et froid. Heureusement, au dernier moment, contre-ordre : on reste ici.

Lundi 9 avril. Premier jour de bombardement. C'est un spectacle impressionnant à contempler du haut de la crête ou du moulin de Roucy d'où on embrasse une grande partie du secteur Reims-Soissons avec, au centre, le clocher et les bois de Beaurieux et, un peu à droite, notre secteur d'attaque : la route 44, ... le bois en T.

Mardi 10 avril. La canonnade augmente d'intensité, mais il est visible que ce n'est pas encore le grand jeu : on règle les pièces. Cependant, sur certains points, le château de Paissy, Craonne, Corbeny, les explosions se succèdent sans interruption. Je me donne le plaisir d'aller sur la butte de Roucy voir marmiter copieusement le Bois des Buttes d'où les mitrailleuses boches nous ont tant arrosés de balles. Il y a là-haut, à la lisière du petit bois de pins, une triple rangée de spectateurs, absolument comme s'il s'agissait de voir courir le grand steeple. Les Boches répondent très peu jusqu'ici ; dans notre région, c'est le calme absolu.

Mercredi 11 avril. Le vacarme redouble ; c'est un spectacle et un concert prodigieux. On ne s'en lasse pas. Arrivée de quatre groupes de tanks, vif succès de curiosité. Après la soupe, répétition de l'attaque ; très bonne impression du commandant de compagnie, ... et des hommes. Pour moi, je

fais partie du “groupe de nettoyeurs de tranchées” qui marche à 15 mètres derrière la deuxième vague, laquelle suit la première à 20 mètres. Le reste de la 4^e section marche derrière nous. À notre droite, la 11^e compagnie, en liaison avec le 1^{er} corps. À notre gauche, une section de la 10^e compagnie en liaison avec le 46^e. Un groupe de 75 forme, devant le front de notre bataillon, soit 600 mètres, un barrage roulant qui progresse à raison de 25 mètres par minute, allure extrêmement lente (1,500 km à l’heure). Nous avons 3 heures 30 pour atteindre notre dernier objectif, la batterie 93/24.

Profité de ce repos pour lire « le Feu » de Barbusse. Comme description, c’est d’une exactitude qui ne pourra guère être dépassée et il est bon qu’un tel livre ait été écrit. Les idées de l’auteur sont évidemment déplorables mais, dans le corps du livre, elles ne m’ont pas paru gênantes ; je suis cuirassé par ce que je vois et entends chaque jour. Seul, le dernier chapitre est odieux. Il est d’ailleurs amusant de voir le contraste entre ce chapitre qui détone absolument avec les précédents et le reste du livre, d’un ton si naturel ; l’auteur n’a pas réussi à déguiser ses propres idées sous les phrases, totalement invraisemblables, qu’il prête à ses poilus. »

Jeudi 12 avril. La tempête continue : à 14 heures on ramasse les couvertures ; à 15 heures revue avec le paquetage d’assaut : une musette de grenades, une autre de vivres pour deux jours, une troisième avec trois jours de “vivres de réserve”, les deux bidons, les deux masques, la toile de tente en sautoir. C’est lourd, tout cela, et les courroies des musettes vous coupent les épaules.

À 19 heures, départ : Coquillat et Nicolai tiennent chacun toute la largeur de la route, et nous entendons une fois de plus la Marseillaise des Éclopés.

La halte au-dessus de Chaudardes au moment du plus fort vacarme d’artillerie. La joie d’être là, enfin, un soldat d’un des régiments qui vont monter à l’assaut !...

Marche longue, pénible, mal conduite, heureusement sans un seul obus boche. Arrivés à minuit dans une gaitoune pépère où on dort à merveille.

Vendredi 13 avril. Bonne nuit et excellente journée, très reposante. Malheureusement, le soir, on nous fait déménager pour nous empiler, trop nombreux, dans un mauvais abri humide où on gèle et où on est copieusement marmité.

Samedi 14 avril. On reste là. Le bombardement n'augmente pas encore d'intensité : on a l'impression que tout cela traîne un peu. Le soir, une bonne nouvelle : je suis désigné pour aller en patrouille avec toute l'escouade de grenadiers et quelques voltigeurs, malheureusement commandés par le lieutenant Garrel. Objectif : aller reconnaître les brèches faites par notre artillerie dans les cinq réseaux de fils de fer, pénétrer dans la première tranchée boche et, si possible, ramener des prisonniers. C'est à ces moments-là qu'on connaît la valeur des hommes, d'après la tête qu'ils font au moment de la désignation. »

La patrouille du 15 avril

Cette patrouille, ou plutôt ce petit coup de main, dont le succès dépassa ses espérances, laissa à Joseph le souvenir de la seule chose complètement réussie de sa carrière de fantassin.

La patrouille, forte d'un peu plus d'une escouade sous les ordres du lieutenant Garrel et guidée par deux sergents du génie qui connaissaient les lieux, se mit en marche un peu avant la nuit ; pas de fusils ni de capotes : pour tout bagage, les hommes avaient chacun un revolver et une musette pleine de grenades. Assez copieusement marmités dans les bois jusqu'à l'entrée du boyau, ils arrivèrent néanmoins sans encombre au P.C. du commandant du 1^{er} bataillon. Là on leur annonça que, d'autres patrouilles étant dehors, l'heure de leur expédition serait retardée, pour éviter toute fâcheuse méprise. Au lieu de 9 heures du soir, elle n'aurait lieu qu'à 1 heure du matin. Les camarades du 1^{er} bataillon se montraient d'ailleurs fort sceptiques sur l'utilité de toutes ces patrouilles et blaguaient l'ardeur des grenadiers, des plus jeunes surtout, nouvellement arrivés en renfort et qui espéraient des événements sensationnels.

« Alors, vous vous figurez que vous allez en attraper, des Boches ?... Vous ne savez pas que, depuis trois nuits, vous serez au moins la vingtième patrouille qu'on envoie pour faire des prisonniers ?... Vous reviendrez bredouilles comme les autres... »

À l'heure fixée, la petite troupe sortit des tranchées et s'avança dans le "no man's land" large d'au moins 600 mètres à cet endroit ; elle traversa sans encombre tous les réseaux dans lesquels le canon avait ouvert des brèches suffisantes et parvint en rampant jusqu'au parapet de la tranchée boche. On écouta un long moment sans entendre aucun bruit dans la tranchée qui paraissait abandonnée. Quatre hommes furent alors désignés

pour y descendre et se rendre compte si les abris étaient encore habités ; ils revinrent bientôt, rapportant divers trophées et déclarant qu'ils n'avaient trouvé personne dans les abris. Le lieutenant ordonna alors de faire demi-tour et de regagner les lignes françaises. Tout à coup, à mi-chemin à peu près, entre les deux tranchées, la petite troupe tomba à l'improviste sur une patrouille de six Boches qui, la voyant sans doute venir, s'étaient arrêtés accroupis à quelques pas les uns des autres : les Français bondirent et se saisirent d'abord des trois Boches les plus rapprochés ; à ce moment, pendant que les deux suivants s'enfuyaient dans la nuit, le sixième tira un coup de feu qui tua raide un des trois prisonniers dans les bras du sergent qui le maintenait ; lâchant son fardeau, le sergent tira à son tour et crut voir s'abattre son ennemi dont, cependant, on ne retrouva pas le corps ; mais l'obscurité était profonde et, après ces coups de feu, il était prudent de ne pas s'attarder là trop longtemps. À ce moment, le lieutenant sembla perdre tout sang-froid : il voyait des Boches partout, s'élançait revolver au poing dans la direction des buissons les plus inoffensifs et, quand enfin on l'eût persuadé que le plus pressé était de regagner nos lignes, il se mit à hurler avec son terrible accent méridional :

« Oui, oui, en retraite, en retraite !... Suivez-moi ! » et prit, à grandes enjambées, la direction de la tranchée boche... On le rattrapa, on le fit taire, on le remit dans le bon chemin... Enfin on arriva à la tranchée française où on put s'arrêter et souffler un moment. Les patrouilleurs étaient enchantés de leur exploit ; le petit Barassé, les yeux tout brillants de joie, se jeta dans les bras de Joseph, en lui disant :

« Hein ! de Larminat, nous en avons pris !... »

L'artillerie tirait toujours et même de plus en plus, mais les Français n'y faisaient plus aucune attention ; les deux Allemands, au contraire, à chaque obus qu'on entendait arriver, s'aplatissaient correctement, du même geste mécanique, comme au commandement et paraissaient surpris qu'on les relevât si vite à coups de pied au derrière ; ils semblaient se dire que ces Français ne sauraient jamais faire la guerre !

À une des haltes, le malheureux lieutenant donna encore un bien triste spectacle ; l'ivresse du succès après l'émotion du combat lui avait sans doute troublé la digestion ; il se mit à vomir tout ce qu'il avait dans l'estomac, puis s'assit, pâle comme un mort et bégayant :

« Et dire, et dire qu'après une affaire comme ça, toute la récompense sera d'aller demain se refaire casser la gueule !... »

Joseph était navré à l'idée de ce que devaient penser les deux Allemands...

Après avoir laissé ceux-ci au P.C. du colonel pour qu'ils y fussent interrogés, les patrouilleurs regagnèrent leur compagnie où les attendait le lieutenant Gérier qui, n'ayant pas été informé du changement d'horaire, était fort inquiet de ne pas voir revenir ses hommes. Quand on connut leur succès, ils furent chaudement félicités par leurs chefs et par leurs camarades : deux heures après, on ne parlait dans toute la division que « des prisonniers du lieutenant Garrel ». Gérier promit des citations, « qu'il appuierait, dit-il, de son mieux ». Mais le torrent du lendemain devait emporter, comme tant d'autres, ces propositions et on n'en entendit plus jamais parler.

Joseph passa le reste de la journée à se reposer, à dormir, à intriguer, en vain, pour conserver le revolver qui lui paraissait bien nécessaire pour son affreux métier de "nettoyeur de tranchées" ; le soir, tout le régiment s'ébranla pour aller prendre les positions d'attente en vue de la formidable offensive du lendemain.

Voici, sans en changer un mot, ce que Joseph écrivit à l'hôpital sur cette bataille, dès qu'il en eut la possibilité :

L'attaque du Chemin des Dames

Dimanche soir 15 avril. À 8 heures, la compagnie sort des trous où elle est abritée depuis 48 heures, et se rassemble par sections. C'est lent, trop lent, car les obus tombent assez dru dans ce bois ; mais, comme toujours, les ordres manquent de précision et personne n'a l'heure exacte... Enfin on s'ébranle en colonne par un, la 4^e section (la mienne) en tête parce que notre 13^e escouade qui a fait le coup de main de cette nuit doit servir de guide. Malheureusement, c'est le lieutenant Garrel qui marche en tête, et chacun sait qu'il est presque sans exemple qu'il ne se soit pas égaré, même en plein jour. On marche vite à la queue leu leu, et la colonne s'allonge comme un immense serpent à travers le taillis ; pas de casse jusqu'à présent quoique les obus tombent un peu tout autour. Paquetage d'assaut, un peu différent suivant les spécialités ; nous, grenadiers, nous avons une musette de vivres frais, une autre de vivres de réserve, une autre de grenades, les deux bidons de deux litres, les deux masques, la toile de tente en sautoir ; avec le fusil par là-dessus, c'est lourd et, dans notre escouade, on regrette la tenue d'hier soir où on était partis en veste, les mains dans les poches avec

seulement pour armes un revolver et quatre ou cinq grenades. La nuit s'épaissit et quand, au sortir du bois, nous arrivons au boyau, on ne voit pas à trois pas devant soi ; toute l'attention se concentre sur ce seul point : ne pas perdre de vue l'homme qui vous précède, et, parfois, devant une bifurcation, on a un moment d'angoisse : par où ?... La colonne, très longue, est d'ailleurs mal conduite comme toujours, avec des ralentissements insuffisants après les obstacles ou les passages difficiles ; à chaque instant, on fait passer, homme par homme, de l'arrière : « Ça ne suit pas. » ou bien : « C'est coupé, arrêtez !... » Le long serpent se ressoude et la marche reprend. La tête interroge : « Ça suit-il ? » et la question s'en va, d'homme en homme jusqu'au dernier ; des arrêts brusques ; on vient buter sur l'homme qui vous précède. Les soldats s'énervent, parlent trop haut, grommellent des injures. Tant bien que mal, on avance, avec des arrêts, des à-coups, des chutes ; il semble que l'obscurité augmente encore et il commence à pleuvoir ; je ne me souviens pas d'avoir jamais vu une nuit aussi noire. Nous sommes maintenant presque en première ligne et le boyau devient de plus en plus étroit et difficile à suivre ; parfois on est aveuglé par la lumière brutale d'une fusée et les ténèbres en paraissent ensuite plus opaques encore. Les longs arrêts se multiplient, fatigants à cause du lourd chargement qu'on n'ose poser : le lieutenant se renseigne ; les hommes expriment très haut leur conviction qu'il s'est perdu et ne sait où il va. Enfin nous voici dans une nouvelle tranchée, étroite, presque rectiligne et toute neuve, la parallèle de départ, à n'en pas douter. Un 150 vient éclater sur le parapet juste à ma hauteur et me couvre de terre ; l'homme qui me suit (Raynaud, dit Polichinelle) s'affale avec un grand cri et m'empoigne les jambes. Je me retourne pour l'aider :

« Où es-tu blessé, vieux ? »

Il répond en bégayant :

« Non ! je ne suis pas blessé... je n'ai rien... »

– Comment, grand cochon, et tu gueules comme ça pour rien ? Veux-tu bien me lâcher et te relever !... »

Et je me hâte pour rattraper mon chef de file disparu dans la nuit.

Arrêt, qui se prolonge, cette fois, indéfiniment. Sommes-nous arrivés ? Que devons-nous faire ? Toujours pas d'ordres ni d'indications d'aucun genre. Il pleut, on a très froid. Au bout d'une demi-heure, je me décide à déposer tout mon barda et à défaire ma pelle-bêche pour tâcher de me creuser un petit trou, mais je n'ai pas travaillé un quart d'heure qu'on fait

passer : « Demi-tour ! 300 mètres à droite et arrêtez. » et presque aussitôt on entend la voix glapissante du lieutenant qui s'impatiente de ce que le mouvement n'est pas encore commencé quand l'ordre est à peine parvenu à la moitié de la colonne : il paraît qu'il vient d'avoir une altercation avec le capitaine de la 11^e compagnie dont il a tout simplement pris l'emplacement. J'ai quelque peine, dans ces ténèbres, à retrouver toutes mes affaires déjà à moitié enfouies dans la boue, et on s'ébranle avant que j'aie pu me harnacher correctement : je suis chargé tout de travers. Et voilà qu'il faut croiser toute la 11^e compagnie qui piétine derrière nous, immobile et énervée et nous couvre d'injures qui, en bonne justice, ne devraient aller qu'à notre chef. Croiser une escouade dans un boyau pareil n'est pas déjà chose facile, mais toute une compagnie !... Et déjà, des gradés s'impatientent :

« Allons ! pressez-vous, pressez-vous !... »

Le passage dure plus d'une heure. On écrase des pieds, on vient donner de la tête dans des casques, des fusils, les paquetages s'accrochent les uns dans les autres, on bute sur des caisses de grenades déjà déposées dans le fond du boyau... Et pas moyen, chargés comme nous le sommes, d'escalader le talus et de passer sur le parapet !

Enfin nous voilà arrivés à notre véritable emplacement : quelques mouvements d'accordéon pour assurer le contact avec les compagnies voisines, puis un ordre circule :

« À trois pas les uns des autres ; faites des escaliers pour sortir trois de front. »

Je fais vite mon escalier puis me mets à creuser un trou dans la paroi pour tâcher de m'abriter un peu ; mais la terre ne tient pas et s'écroule ; mes camarades ont mieux réussi que moi : presque tous semblent à peu près à l'abri ; pour moi, mes jambes restent à découvert dans le boyau. Il fait très froid. Silence, chacun semble dormir, ou, comme moi, songer profondément. À chaque instant, on entend défiler sur le parapet de nouvelles troupes qui viennent prendre position et, au passage, nous interpellent à voix basse, pour se repérer :

« Quelle compagnie ?

– Neuvième !

– Comment, encore ?... »

Parfois une explosion de grenade : il y a eu beaucoup d'accidents cette nuit-là, à cause d'un dispositif de sécurité défectueux. Je suis très étonné de ne pas entendre encore le redoublement d'artillerie annoncé et attendu ; tout à l'heure, le bruit a couru que l'heure H ce serait 6 heures du matin ; il en est 2. Qu'est-ce que c'est que ce bombardement d'écrasement qui ne va pas même durer quatre heures ? C'est inexplicable, surtout après ce qu'on nous avait promis !... Et ma surprise augmente jusqu'au matin car ce ne sera qu'à 6 heures moins 10 que le roulement furieux commencera enfin.

D'autres choses m'étonnent : est-ce qu'on ne va pas venir nous donner des ordres, des indications, nous placer suivant nos spécialités, rapprocher les pourvoyeurs de leurs mitrailleurs, nous indiquer, à nous grenadiers, quelles tranchées nous devons franchir et quelles tranchées nous devons "nettoyer", donner au moins aux hommes la direction dans laquelle ils devront marcher ?... Ou faudra-t-il vraiment nous contenter des quelques indications rudimentaires qu'on nous a données au Faîté la semaine dernière ? Et puis, comment ne nous a-t-on pas encore distribué de grenades incendiaires, ni de revolvers si indispensables, semble-t-il, aux nettoyeurs de tranchées ? L'heure s'avance et je me sens devenir un peu nerveux.

À 5 h 40, un ordre bref :

« Paquetage d'assaut ! » On se lève, on se secoue, on se prépare en hâte. La pluie a cessé et le temps s'éclaircit un peu. Je m'aperçois que mon fusil, plein de boue, ne fonctionne pas ; en grande hâte, avec un sou comme tournevis, je démonte le mécanisme, le nettoie tant bien que mal avec mon mouchoir et j'achève de serrer la dernière vis quand, à 6 heures moins 5, on fait passer :

« La première vague sortira au commandement du lieutenant Garrel. » Mais, comme je viens de répéter l'ordre venu de droite à mon voisin de gauche, je m'aperçois que la droite de la compagnie est déjà sur le parapet. On se précipite aux escaliers. Brève discussion : est-ce la première vague tout entière, ou la première ligne seulement, qui doit sortir ? Finalement tout le monde sort, et on prend ses distances comme à l'exercice du Faîté et les lignes s'organisent à peu près : mon escouade suit, à quinze pas, la deuxième ligne et précède d'une trentaine de pas le reste de la 4^e section.

Cela, c'est le spectacle inoubliable qui efface toutes les misères quotidiennes ; il faut voir la physionomie grave, résolue, de chacun de ces hommes : quelques-uns, très rares, des jeunes surtout ont aux yeux comme

un éclair de joie. Mais tous, tous sans exception, et ceux qui, de tout l'hiver, n'ont pas cessé de tenir les pires discours, anarchistes et antipatriotiques, on les sent décidés à se conduire aujourd'hui en héros. On l'a dit cent fois, mais c'est vrai : c'est à se mettre à genoux devant eux ! Ah ! que je les aime, en ce moment, mes camarades !...

Nous sommes précédés d'un barrage roulant d'artillerie qui, très lentement, balaye la plaine devant nous et, en même temps, aveugle les Boches fort efficacement car, pour l'instant, nous ne recevons ni balles ni obus. Seulement, cette fois encore, la sottise catastrophe se produit : on nous a bien dit au Faîté, mais vaguement sans y insister, sans nous le répéter ce matin, que nous devons marcher à l'allure extrêmement lente de 25 mètres à la minute, de façon à rester constamment à 100 mètres derrière le barrage ; personne ne s'occupe de régler la vitesse de marche ; nous rattrapons le barrage, il est là, devant nous, comme un mur, les éclatements à 4 mètres les uns des autres, alignés comme au cordeau... Nous avançons toujours, nous allons toucher le barrage. Quelques hommes marquent un étonnement, cherchent des yeux une indication, un ordre, ne trouvent rien... Nous touchons le barrage... Nous y entrons, et, en y entrant, résigné, par crainte de causer quelque désordre si je romps l'alignement, j'ai le temps de penser : « Est-ce bête, tout de même, de nous faire tuer comme ça !... »

À l'instant même, un choc violent à la cuisse droite me jette brutalement à terre, stupéfait, et sans comprendre, l'espace d'une demi-seconde, ce qui a pu m'arriver ; c'est l'odeur d'enfer de l'éclatement qui m'apprend que je viens d'être blessé. J'ai eu la chance de tomber sur le revers d'un petit fossé, embryon de tranchée sans doute au fond duquel, d'un effort de reins, je me laisse rouler ; je m'allonge et m'efface le plus possible ; presque aussitôt, une mitrailleuse boche commence à fouiller le terrain comme un jet d'arroseur ; les balles sifflent à mes oreilles et semblent vraiment frôler mon visage ; mais très vite je me rends compte qu'elles rasant les deux bords de mon fossé mais que, si je ne bouge pas, celles-là au moins ne peuvent m'atteindre. Ma blessure ne me fait pas encore mal, mais le sang coule en ruisseaux ; l'artère fémorale serait-elle coupée ?... Mais non, ce serait déjà fini. Aucun des nerfs principaux non plus car je m'assure que je peux remuer chacun de mes doigts de pied... Allons ! je commence à penser que je m'en tirerai peut-être à bon compte : une fracture du fémur, sans doute, et un grand trou dans les muscles : tout cela se raccommodera très bien si je peux seulement me tirer d'ici.

Je commence à me demander quand on viendra me relever ; je ne suis pas bien loin des lignes françaises, à un endroit qui doit se trouver sur le passage des brancardiers qui vont au poste de secours ou en reviennent ; il me semble que, dès que cette sale mitrailleuse se sera tue, j'aurai des chances de ne pas rester là bien longtemps, et, pour compter largement, je me prépare à deux heures d'attente. La petite montre de mon poignet marque 6 heures 15...

Autour de moi, tout paraît s'être immobilisé ; d'abord je m'en réjouis : on a donc compris ; on laisse le barrage s'éloigner... Mais l'arrêt se prolonge ; sans bouger, sans pouvoir tourner la tête, je vois des hommes, une demi-section peut-être, aplatis dans mon petit fossé ; derrière moi j'en devine d'autres, arrêtés, eux aussi ; et, de nouveau l'angoisse du succès domine tout dans mon esprit. Que se passe-t-il ? Pourquoi n'avance-t-on pas ?... Oh ! pouvoir regarder le champ de bataille !... Mais lever la tête serait folie car les balles continuent à siffler serré par bourrasques intermittentes. C'est cette maudite mitrailleuse sans doute qui arrête notre élan. Un camarade inconnu rampe jusqu'à moi au fond du fossé ; il a remarqué quelque chose :

« Dis-donc, vieux, tu sais que c'est ta propre baïonnette qui t'a blessé ?... »

– Non, c'est un obus.

– Mais si ! tu l'as encore dans la cuisse. Tiens, attends ; je ne te fais pas mal ?... »

Et il retire non pas de ma cuisse mais de ma capote un tronçon de baïonnette qui l'avait percée ; ce mouvement découvre ma blessure que je n'ai pas encore vue, moi, mais dont j'ai senti s'écouler tant de sang, et il comprend que ce n'est pas une baïonnette qui a pu faire pareil dégât... À ce moment, un bond en avant amène à ma hauteur de nouveaux hommes ; ils s'aplatissent ; je ne les vois que de dos et n'en reconnais aucun. Sont-ils encore du 89^e ? Impossible de se faire entendre dans ce vacarme. L'un d'eux qui a heurté ma jambe en sautant dans le fossé se retourne, rampe vers moi :

« As-tu ton paquet de pansement ? Veux-tu que je te le mette ? »

Heureusement je l'ai toujours dans la poche de ma capote et peux l'atteindre facilement ; je le lui tends :

« Merci, mais fais vite pour ne pas perdre ton rang.

– *Oh ! on a le temps !... Nous sommes là pour un moment je crois. »*

Avec son couteau il coupe mon pantalon, commence à me panser... Mais la crainte de le retarder devient, chez moi, une obsession ; la fièvre, peut-être, commence à s'en mêler ; à chaque instant je lui arrache la bande des mains :

« Va, va, je finirai bien tout seul. Et puis qu'importe ? Ne t'occupe pas de moi ; l'important, c'est d'avancer... »

Lui, très calme, ne s'impatiente pas, me montre toute sa section toujours immobile :

« Tu vois bien que j'ai le temps ; laisse-moi finir. »

Et il termine, le bon Samaritain, juste au moment où la section s'élance. Il se relève d'un bond et ce n'est qu'à ce moment que je songe à le remercier ; je n'ai même pas pensé à regarder le numéro de son régiment... Mais déjà il court. J'essaie de hurler :

« Ton nom ? »

Il n'entend pas ; il disparaît... Je ne l'ai jamais revu.

À ce moment, je vois deux hommes restés seuls, accroupis, se relever, hagards, jeter pêle-mêle leurs armes et leurs musettes et s'enfuir vers l'arrière avec des gestes de fous...

Enfin, dans les derniers hommes qui passent en tirailleurs et, eux aussi, s'arrêtent là un instant, je reconnais, étonné qu'ils ne soient encore que là, le reste de ma demi-section qui devait marcher derrière la compagnie en troisième ligne. Ceux-là encore, que je connais bien, m'apparaissent transfigurés. Qu'ils sont beaux aujourd'hui, ces hommes si quelconques habituellement ! toute leur âme est sur leur visage. Beugnot, le grand sergent m'aperçoit :

« C'est vous, Larminat ? Où est la troisième ?

– Devant ! ils ont tous passé... Dites, ça ne marche pas cette attaque ?...

– Heu... on n'avance pas vite. »

Et voici Pouban, le petit Pyrénéen si sympathique : il me reconnaît ; il paraît tout ému ; il me tend la main :

« Souffrez-vous beaucoup ?

– Non, non, pas du tout ! Oh ! tâche d'aller jusqu'au bout ; tâchez d'enlever la route, et le bois en T... »

Et, dans cette dernière poignée de main où je mets tout mon cœur, je dis adieu à mon régiment.

Je reste seul, toujours immobile au fond de mon fossé : des rafales de balles, par moments, en arrosent encore les deux bords, mais à intervalles plus éloignés, comme si les mitrailleurs, voyant se rapprocher les vagues, n'avaient plus le temps de s'occuper de l'arrière ; à la faveur d'un calme relatif qui s'est établi autour de moi, j'entends mieux le formidable concert de ces milliers de pièces démuselées qui hurlent à la mort et dont la voix se répercute sur les pentes de Craonne et celles du Bois-des-Buttes. Le temps s'est amélioré ; le soleil même paraît un instant et j'apprécie sa chaleur. Au-dessus de moi, un vol de petits oiseaux affolés passe et repasse à tire-d'ailes, renvoyés d'un barrage à l'autre, avec des cris aigus ; par contre, au même moment, une alouette s'élève en chantant, indifférente à tout ce fracas ; elle fait le Saint-Esprit comme au-dessus d'un miroir, monte plus haut, tirelirant toujours, et c'est étrange, cette note si souvent entendue dans le calme des champs et que je retrouve toute pareille aujourd'hui au milieu de cet infernal tumulte.

Maintenant c'est une compagnie du 76^e qui passe, non plus en tirailleurs mais en colonnes d'escouades dont j'admire l'alignement :

« Vous ne voyez pas de brancardiers ? »

Non, on n'en voit pas... Pourtant en voici deux avec un brancard, qui accompagnent une des colonnes ; mais ils ont ordre de ne ramasser de blessés que de leur régiment.

« Les tanks !... Voilà les tanks !... » entends-je crier autour de moi.

Et les hommes interrogent avidement du regard ces machines nouvelles dont on a tant parlé au cantonnement ces jours derniers. Depuis un certain temps je n'entends plus la mitrailleuse ; elle est prise et dépassée sans doute ; je me soulève un peu pour regarder... C'est tout le groupement de chars que nous avons vus arriver au Faîté la veille de notre départ, une cinquantaine de chars en tout ; ils s'avancent avec des saccades étranges qui les rendent plus mystérieux encore. Plusieurs m'ont dépassé déjà un peu plus à gauche ; mais voici qu'ils s'alignent, à trente ou quarante mètres les uns des autres, et semblent s'apprêter. Quelque obstacle ?... Une tranchée infranchissable ?... J'en compte six ainsi alignés comme au cordeau ; au bout de quelques minutes, quatre sont en feu et brûlent comme des torches. Mais, tout près d'eux, voici des chevaux : serait-ce le peloton du 8^e

chasseurs que Jacques de Larnage m'avait annoncé ? Non ! c'est une batterie du 45^e qui, avec une crânerie peut-être excessive, vient prendre position dans cette plaine nue, battue de trois côtés par l'artillerie ennemie ; un ouragan d'obus s'abat sur elle ; la terre tremble ; on dirait un volcan ; en peu d'instant, les canons sont culbutés, les hommes tués ou blessés, les chevaux déchiquetés par la mitraille ; et l'incendie des tanks dont la flamme monte toujours plus haut ajoute encore à l'impression de désastre. D'autres chars arrivent de l'arrière ; l'un d'eux se dirige droit sur moi et je crains un moment qu'il m'écrase, mais à quelques mètres, il s'arrête et tourne sur place à angle droit. Des hommes vêtus de cuir noir sautent à terre et courent en avant avec des outils, sans doute pour faciliter le passage de la tranchée boche. Autour du char, dans la broussaille, des incendies s'allument et je me figure d'abord que l'équipage cherche à masquer son engin immobile derrière un écran de fumé ; mais bientôt le doute n'est plus possible : ce sont des 77 incendiaires qui allument tous ces feux ; si le char reste là quelques minutes, il est condamné à flamber comme les autres ; le moindre arrêt à découvert est fatal à ces monstres trop visibles, et, hélas ! trop vulnérables. Heureusement, les Boches tirent mal et le char a le temps de s'éloigner avant d'être atteint. Mais d'autres encore arrivent et chacun devient le centre d'une zone d'éclatements serrés qui en éloigne avec terreur les fantassins.

Des blessés, qui peuvent marcher, eux, commencent à passer, se rendant au poste de secours ; j'observe avec soin la direction qu'ils suivent ; le lieutenant Gérier, qui commandait la 9^e passe lentement, très pâle, tenant son ventre à deux mains. Je l'interpelle mais il me fait signe qu'il ne peut pas parler... D'autres blessés... Ma montre marque 9 heures.

J'attends une heure encore. Toujours pas de brancardiers. Le champ de bataille paraît presque désert maintenant ; je n'y vois plus circuler que des agents de liaison et si des obus de tout calibre tombent encore un peu partout, les balles, plus redoutables, ont tout à fait cessé d'arroser le terrain. Puisqu'on ne vient pas à mon secours, je vais essayer de me tirer d'affaire tout seul. Je commence par couper avec mon couteau toutes les courroies et bretelles qui me garrottent et m'empêchent, avec ma jambe hors de service, de me relever. Puis je regarde ma plaie. Elle est très large et le pansement ne la couvre qu'à moitié ; le sang ne coule plus que goutte à goutte mais mes vêtements sont tout raides de sang desséché et j'ai l'impression d'être dans des bottes rugueuses. Je me soulève et, prenant

mon fusil comme béquille, j'essaye de me relever tout à fait ; mais le canon entre dans la terre et, par deux fois, je retombe au fond du fossé ; je ne pourrai évidemment que ramper. Je laisse mon fusil, mes musettes, j'accroche seulement à ma ceinture mes deux bidons, et j'abandonne à regret ma baïonnette qui aurait fait un joli trophée : la poignée en a été coupée en deux aussi net que par un rasoir, la lame, réduite à un tronçon de dix centimètres, est tordue en tire-bouchon presque régulièrement et le fourreau est ouvert en quatre comme un parapluie. Je me mets à ramper dans le fond du fossé, traînant ma jambe allongée derrière moi en essayant de la soulever le plus possible ; c'est fatigant ; bientôt j'abandonne encore un de mes deux bidons ; d'ailleurs, le fossé ne va pas où je voudrais car il est parallèle au front ; j'en sors donc et me voilà dans la plaine ; je suis stupéfait de l'accumulation d'épaves et de débris qui couvrent déjà le sol : ici un sac éventré ; là, une flaque de sang ; des fusils coupés en deux, des cartouchières, des musettes de grenades, ... partout, partout, la terre en est jonchée. Peu de cadavres, d'ailleurs, un pourtant, complètement exsangue, dont la figure me frappe par sa blancheur. J'avance lentement, avec des arrêts tous les vingt mètres, pour souffler. Un tank encore arrive, qui vient s'arrêter devant moi, m'oblige à un grand détour car dans son voisinage les obus pleuvent plus dru qu'ailleurs... Je suis très fatigué ; je m'arrête un long temps et suis rejoint par deux brancardiers qui portent un officier blessé. Ils me promettent de revenir me chercher bientôt, et, pour me retrouver, dressent, en guise de signal, un fusil à côté de moi. J'attends une heure, une heure et demie... Personne ne vient. Ils ont dû m'oublier. À quelque distance, abrités derrière un parapet, quelques hommes, qui ne doivent être blessés que légèrement, paraissent attendre que la canonnade s'apaise un peu. Deux d'entre eux finissent par se décider à se lever et passent à côté de moi, se dirigeant vers nos lignes ; l'un d'eux est ce petit nigaud de Langlois ; il a l'air radieux : « Tu es blessé, Larminat ? Tiens, moi aussi ; c'est le filon !... » et il me montre fièrement une égratignure qu'il a sur le front et continue sa route sans plus se soucier de moi. Vers 1 heure, j'essaye de me remettre en route, mais mes forces diminuent, je dois multiplier les arrêts, abandonner, pour m'alléger, mon second bidon que je regretterai tant la nuit prochaine ; parfois un obus, éclatant tout près de moi, me couvre de terre et de petits éclats sans force, mais je n'y fais plus aucune attention. Depuis que j'ai été touché, en effet, par un phénomène psychologique assez singulier, l'idée du danger, de ce danger-là, s'est absolument abolie en moi. Comme si ma blessure, me mettant hors du jeu,

devait nécessairement m'immuniser contre toute autre blessure et, quelle que soit l'intensité de la canonnade, il me semble qu'elle ne me concerne plus et que je ne risque pas plus d'être atteint que si j'assistais à tout cela en spectateur dans une salle de cinéma ; ce que je redoute seulement, c'est d'avoir à passer la nuit dans ce champ. Ma jambe blessée devient de plus en plus lourde, et je n'arrive plus à l'empêcher de traîner sur le sol où la plaie se remplit de terre. Enfin, je m'arrête épuisé, incapable d'aller plus loin et je m'engourdis dans un demi-sommeil fiévreux où je perds la notion des choses...

Un bruit de voix auprès de moi me fait ouvrir les yeux... Ce sont mes brancardiers de tout à l'heure ; ils s'excusent :

« On a été retardés, vieux, faut pas nous en vouloir ; tu sais, on ne fait pas ce qu'on veut ! Et puis, on ne te retrouvait pas ; tu as donc changé de place ? »

Mais je ne songe guère à leur faire des reproches et ne puis croire que je vais enfin être secouru ; c'est trop beau ! je me demande si je rêve encore, et ne cesse de leur répéter :

« Mais quoi ? C'est moi,... c'est vraiment moi que vous venez chercher ?... »

Ils m'installent sur leur brancard et me portent au poste de secours où on me panse sommairement ; on m'accroche une fiche d'évacuation : « Large plaie cuisse droite, fracture du fémur », et on me reprend pour me transporter plus loin... J'espérais être à l'hôpital le soir même. Hélas ! le supplice ne faisait que commencer.

À 500 mètres, peut-être, du poste de secours on dépose mon brancard au fond du boyau, derrière une file d'autres qui attendent, me dit-on, je ne sais quelle contre-visite du médecin de bataillon (mon ancien adversaire d'Ormes) lequel doit avoir son P.C. dans une sape dont la gueule s'ouvre un peu plus loin. En réalité, je ne le verrai pas : il n'a garde de sortir du trou où il est bien à l'abri, et on attend simplement les brancardiers divisionnaires chargés du transport des blessés depuis ce P.C. jusqu'aux autos et qui sont en nombre ridiculement insuffisant. Il est 4 heures et demie. Je recommence à avoir bien froid. Des avions, parfois, viennent nous mitrailler. Le blessé qui est devant moi se soulève et me regarde avec des yeux hagards ; je reconnais mon ami Declerc, affreusement pâle, mais lui ne m'a certainement pas reconnu.

Le major ne paraît toujours pas ; des blessés meurent autour de moi sans que personne s'en occupe. Pour avoir leurs brancards dont on a besoin, on les dépose sur le bord de la tranchée. Surviennent deux brancardiers qui me disent :

« Dis donc, vieux, c'est pas trop grave, toi ? Tu pourrais pas donner ton brancard pour un copain qu'il faut transporter d'urgence ?

– Bon ! je veux bien, moi. Aidez-moi seulement à me mettre ailleurs. »

Ils me soulèvent, me mettent debout,... et je perds connaissance. Oh ! l'exquise sensation !...

Quand je reprends mes sens, je suis au milieu des cadavres, sur le bord de la tranchée où ils m'ont mis, me croyant mort, moi aussi ; la nuit est presque venue ; une pluie fine recommence à tomber, et je suis gelé ; ce réveil est sinistre... J'appelle, j'explique qu'il y a erreur ; on me porte sur les premières marches de l'escalier qui descend dans la sape du major toujours invisible ; là, du moins, je suis un peu à l'abri de la pluie, mais pas du vent car il y a un courant d'air terrible. C'est là que je passe toute la nuit, glacé jusqu'aux moelles, mourant de soif et finissant par perdre courage au point de supplier à haute voix qu'on m'emporte, alors que tant d'autres, autour de moi, se taisent, résignés. Plus tard, j'ai eu bien honte en repensant à ces heures de défaillance.

Une ou deux fois dans la nuit, un infirmier m'apporte dans un quart quelques gouttes d'eau et me dit de prendre patience, que ce sera bientôt mon tour, mais il est visible qu'il ne sait pas plus que moi quand on pourra nous emporter ; le service de transport paraît complètement arrêté. Le major, toujours au fond de son abri, y dort sans doute tranquillement.

Le jour revient. La canonnade fait toujours rage tout autour. Enfin à 10 heures, deux brancardiers arrivent et me mettent sur leur brancard ; ils paraissent harassés. Ce trajet est fort pénible car ma tête et mes pieds dépassent le brancard trop court et heurtent à chaque pas l'un ou l'autre des porteurs et ces chocs se répercutent douloureusement dans ma blessure. Nous suivons d'abord le boyau en enjambant des morts, mais les avions boches continuent à le mitrailler ; les brancardiers décident alors de sortir dans la plaine : on gagnera du temps et le danger ne sera pas beaucoup plus grand ; ils se dirigent vers la butte de l'Edmond ; avant d'y arriver, nous avons à traverser au pas accéléré un barrage d'obus à gaz, heureusement pas trop dense car je n'ai plus mes masques. Enfin, derrière la butte, nous trouvons une auto sanitaire déjà chargée de trois blessés et

JOSEPH

qui démarre dès qu'on y a installé mon brancard. La route, défoncée par les obus, est détestable et ce trajet est un nouveau supplice car il faut aller vite ; à chaque cahot, des cris de douleur s'élèvent des autres brancards ; des quatre, c'est encore moi le privilégié car les autres, blessés aux bras et aux mains ne peuvent pas se cramponner comme moi pour atténuer les chocs.

Chaudardes

On nous conduit ainsi jusqu'à Chaudardes où on nous dépose sous un "Bessonneau", grande tente de toile à peu près vide. Là, je suis confié à un infirmier compatissant et très dévot qui m'installe sur une pailleasse, me couvre de médailles et de Sacrés-Cœurs, refait mon pansement après avoir versé une demi-bouteille d'iode dans la plaie, et surtout me donne enfin à boire... Il m'apporte même un œuf et du macaroni, première nourriture depuis près de quarante-huit heures. Il m'explique d'ailleurs que, aussitôt après avoir reçu ces soins, je devrais être transporté à l'H.O.E. (hôpital d'évacuation) mais que les moyens de transport font défaut. Je m'en console : on est mieux ici pour attendre que sur les marches de mon escalier de la nuit dernière !

Pendant la nuit suivante, une formidable canonnade au nord de Beaurieux, du côté d'Hurtebise, me semble-t-il. On n'aurait donc pas avancé du tout ?

Le lendemain mercredi, dans la matinée, une auto vient me prendre avec trois autres blessés, et le supplice de la veille recommence. Nous allons à Courlandon où notre auto s'arrête derrière une longue file d'autres également pleines de blessés ; chaque fois que l'une d'elles a vidé son chargement à la porte de l'hôpital, toute la file avance de trois ou quatre mètres, puis s'immobilise de nouveau ; à chaque mise en marche, à chaque arrêt, c'est un concert de gémissements et de cris de douleur. Au bout d'une demi-heure, nous sommes enfin devant la porte, c'est notre tour d'être débarqués. Mais un major regarde nos fiches et prononce : « Erreur ! c'est pour Prouilly ! », et nous voilà repartis par d'autres routes, toujours aussi mauvaises.

Prouilly

Prouilly, c'est pour moi un souvenir de cauchemar. Après avoir passé au "triage", y avoir reçu la fiche rouge "à évacuer à l'intérieur le plus tôt possible" je suis porté dans un immense baraquement déjà encombré de

peut-être cent ou cent vingt blessés, les uns sur des lits, d'autres sur des brancards, d'autres sur la terre même, entre les lits. Là-dedans circulent, l'air consterné, enjambant des corps, deux ou trois infirmières qui ne peuvent rien faire car elles n'ont même pas d'objets de pansement, et un médecin à trois galons, à cheveux gris, complètement débordé et paraissant découragé. On a l'impression d'une pagaille sans nom. Les ustensiles les plus indispensables manquent. Des hommes demandent instamment qu'on leur donne à manger, n'importe quoi. On leur répond qu'il n'y a rien. D'autres meurent sans qu'on s'en occupe. À chaque instant, on en apporte d'autres encore, qu'on ne sait où mettre. Une atmosphère de désastre plane dans cette baraque... La soirée s'écoule, puis la nuit. Dans combien de temps pourra-t-on s'occuper de nous ? Je songe que j'ai été blessé au bout de dix minutes d'attaque. Quel peut être le sort de ceux qui tombent aujourd'hui ?... Je commence à sentir cruellement la faim. Heureusement il y a de l'eau à discrétion et on peut au moins boire, dans un quart qui circule de bouche en bouche d'un bout à l'autre de la salle. Une infirmière me dit : « Monsieur, c'est pire qu'à la Marne ! Et à la Marne, il y avait des excuses ; mais ici, depuis le temps qu'on en parle, de cette offensive !... » Le major à cheveux gris a les yeux pleins de larmes ; il paraît accablé :

« Vous avez l'air bien fatigué, monsieur le major, lui dis-je.

– Oh ! parbleu, je suis éreinté, bien sûr, comme tout le monde ici, mais qu'importe !... Si vous saviez ce que c'est, pour un homme consciencieux, de voir ce qui se passe ici !... Vous auriez dû nous rapporter des mitrailleuses du champ de bataille : il y a des gens ici qu'on devrait fusiller !... »

Juste à ce moment entre un médecin à 4 galons, constellé de décorations et l'air fort content de soi ; il donne quelques ordres et s'en va...

« Tenez, reprend mon major, c'est un de ceux dont je vous parlais tout à l'heure, celui-là ; c'est notre médecin-chef. Et vous pouvez être tranquille ! il sortira d'ici avec un ruban de plus... »

Un cycliste apporte les journaux qui viennent d'arriver : on se les arrache. J'obtiens un Écho de Paris. Hélas ! entre les lignes du communiqué dénombrant des prisonniers et mesurant des mètres de terrain gagné, il est facile de comprendre que l'attaque a raté et que nous sommes déjà arrêtés. Allons ! ce n'est pas encore pour cette fois-ci !...

Je suis horriblement inquiet de mon frère Jacques ; j'aperçois à quelque distance de moi un grand adjudant à la figure singulièrement énergique,

dont la veste de cuir noir et le petit béret indiquent suffisamment qu'il vient des tanks. Le médecin est en train de lui répondre :

« Oui, dès qu'on pourra, dès qu'on pourra !... Surtout ne vous levez pas. Le moindre déplacement de l'éclat risque d'être mortel : ne bougez pas avant qu'on puisse vous opérer. »

Mais, cinq minutes après, l'adjudant se lève et se met à arpenter la baraque. Comme il passe près de moi, je l'arrête et lui dis :

« Vous voulez donc vous suicider ?

– Moi ! mais bien au contraire, je tiens absolument à me tirer de là.

– Eh bien ? je viens d'entendre ce que vous a dit le major.

– Mais ne voyez-vous pas que, dans huit jours, ils n'auront pas encore trouvé moyen de m'opérer, et que je serai mort bien avant ? J'essaye mes forces pour tâcher de gagner la gare à pied. C'est le seul moyen ; si j'y arrive, je serai à Paris ce soir et on m'opérera demain. »

Je lui demande s'il peut me donner des nouvelles de mon frère, mais il n'est pas du même groupement et croit que celui de Jacques n'a pas donné ; il n'est pas non plus de celui dont j'ai vu de si près le désastre et qui est le groupement Chambès ; il appartient, lui, au 2^e groupement, commandé par son frère, le commandant Bossut. Il me raconte que le commandant avait refusé de faire l'attaque dans les conditions absurdes élaborées par un bureau qui ne connaissait rien à l'arme nouvelle et probablement n'y croyait pas. Enfin il avait dû s'incliner devant un ordre écrit et avait aussitôt rédigé un rapport prédisant la catastrophe et en expliquant les causes. Puis il avait dit à son frère, l'adjudant :

« Tiens, je mets cela dans cette poche-ci ; nous allons bien probablement tous y rester, mais, si par hasard tu en réchappes, tâche de retrouver mon corps et porte ces feuilles au G.Q.G. Il faut absolument qu'on évite de pareilles erreurs à l'avenir. »

Il était parti à la tête de son groupe, avait exécuté les instructions meurtrières et s'était fait tuer dans son char auprès de Juvincourt, tout s'étant d'ailleurs passé exactement comme il l'avait prédit.

« C'est pour cela aussi, ajouta l'adjudant, que je tiens à m'en tirer : je ne voudrais pas mourir avant d'avoir remis en bonnes mains le rapport de mon frère. » (J'ai su depuis qu'il était arrivé à Paris dans un état très grave mais que son énergie et sa volonté de vivre avaient eu le dessus, et qu'il avait fini par se rétablir.)

Vers la fin de cette journée de jeudi, j'obtins tout de même un peu de nourriture : un os garni d'un petit peu de viande, que je rongai de mon mieux et quelques haricots rouges à peine cuits, que, faute d'ustensile, on déposa dans mes deux mains encore pleines de boue et de sang.

Cette nuit-là fut sinistre. L'abandon où ils se sentaient impressionnait les blessés qui commençaient à craindre qu'on les laissât tous mourir là sans aucun secours. Ils ne se plaignaient pas, mais leurs figures étaient de plus en plus sombres.

Le lendemain, un nouveau major qui passait dans la baraque en examinant les fiches, s'arrêta devant moi, frappé d'une odeur suspecte ; il fit ouvrir mon pansement : la plaie était d'un noir verdâtre et avait fort mauvais aspect.

« Portez-le tout de suite à l'autochir », prononça-t-il.

Là, on commença par me dépouiller, dans une salle d'attente, de tout ce que j'avais sur le corps. Je me laissai passivement enlever tous mes vêtements, mon porte-monnaie, mon portefeuille, qu'une espèce d'infirmier hirsute qui avait l'air d'un Apache, se mit à inventorier, et que je ne devais plus revoir ; il voulut ensuite m'enlever mes lunettes et ma chère petite montre qui, depuis quatre jours surtout, me donnait l'illusion d'une présence amie. Je me rebiffai et, comme il insistait, je fis tant de vacarme que cela finit par attirer l'attention d'un des chirurgiens qui me délivra de mon bourreau, en lui disant :

« Mais laissez donc ces malheureux blessés tranquilles !... Ne faites pas de zèle, je vous en prie... Vous trouvez qu'ils n'ont pas assez souffert ? »

Puis s'adressant à moi :

« Gardez votre montre. C'est moi-même qui vous l'enlèverai au moment de l'opération, et je vous promets de la remettre à votre poignet dès que ce sera fini. »

Je l'aurais embrassé !... On me porta dans la salle d'opération où, dès qu'on approcha le chloroforme de mes narines, je m'endormis immédiatement tant j'étais affaibli.

Quand je commençai à reprendre mes esprits, des autos trépidaient à la porte de la nouvelle baraque où on m'avait porté ; encore à moitié endormi, je me figurais que c'était le bruit des tanks que j'entendais ; nous étions en pleine bataille et je ne sais quel général venait de donner l'ordre aux

blessés de remplacer tant bien que mal les équipages décimés, et je m'entendais répéter :

« Je veux bien, moi, je veux bien, seulement, vous savez, avec ma patte cassée, je crains d'être plus encombrant qu'utile là-dedans. » Et en moi-même, je me disais : « Il est donc écrit qu'il faut y rester !... J'espérais bien m'en tirer, pourtant ! »

Cette sorte de cauchemar me parut durer une éternité ; je finis par me réveiller tout à fait : j'étais dans un lit, ma montre à mon poignet, mes lunettes près de moi sur une planche à côté d'un petit éclat d'obus gros comme une forte lentille, qu'on m'avait retiré, me dit-on, de dessous la rotule. J'appris alors que, contrairement à ce que j'avais toujours cru, je n'avais aucune fracture d'os, mais il paraît qu'on voyait, au fond de la plaie, le fémur, l'artère fémorale et le nerf sciatique, à découvert mais intacts. « À quoi tient la vie ! » me disais-je.

Avant que la douleur se réveillât, j'eus là quelques instants de vraie béatitude. Mais c'était trop beau pour durer : d'abord ma cuisse qu'on avait dû charcuter profondément me fit bientôt cruellement souffrir ; et puis, de quart d'heure en quart d'heure, à mesure qu'on apportait de nouveaux opérés, un infirmier demandait :

« Qui veut céder son lit ? »

Et à la quatrième ou cinquième fois, je compris, à la façon dont il me regardait, que ce devait être mon tour ; je levai la main. On me mit alors sur un brancard, toujours trop court, posé au pied des lits dans le couloir central sur un plancher mal cloué qui, à chaque pas des infirmiers m'imprimait un mouvement de balancement bien désagréable. Et puis, j'avais de nouveau très froid, n'ayant qu'une seule couverture et, pour tout vêtement, une petite chemise écarlate extraordinairement courte.

Je passai encore là un jour et deux nuits et je commençais à désespérer d'être jamais évacué quand, le dimanche matin (22 avril) on vint me chercher pour m'emporter au train sanitaire !... Il y en a de toutes les espèces, de ces trains sanitaires, et beaucoup ont passé, à juste titre, pour des instruments de torture, mais, cette fois, la chance m'avait favorisé. Celui dans lequel on m'embarqua et qui était, paraît-il, celui qui avait figuré à l'Exposition de 1900, était vraiment un modèle de confort : quatre lits dans chaque compartiment, de vrais lits avec des sommiers à ressorts, des draps blancs, des couvertures à volonté, un infirmier attentif et dévoué, et un

mécanicien qui, même à l'arrêt et au départ, savait nous éviter les moindres heurts. Quand, au bout de deux heures, je me suis senti enfin réchauffé sous les 4 ou 5 couvertures que, à ma demande, on avait étendues sur moi, je me crus au Paradis, et j'ai gardé de tout ce voyage un délicieux souvenir. On nous débarqua vers 11 heures du soir à Rambouillet, d'où, après un triage un peu long, je fus désigné, avec une trentaine d'autres blessés, pour être dirigé sur l'hôpital auxiliaire n° 292 au Perray. Encore une demi-heure d'auto ; encore un examen sommaire d'un chirurgien, une toilette encore plus sommaire et je fus installé enfin dans un lit qui ne bougeait plus ; il y avait exactement une semaine que j'avais été blessé. »

L'hôpital 292

L'hôpital 292 avait été installé par un riche et généreux Polonais, le comte Nicolas Potocki dans son immense manège de la Croix Saint Jacques au Perray, en lisière de la forêt de Rambouillet. Ce Potocki était un aimable vieillard que les blessés avaient plaisir à voir arriver chaque matin, malgré le zèle un peu indiscret avec lequel l'infirmière-major, madame Roux, (surnommée le navire-hôpital à cause de l'ampleur de la croix rouge qui ornait sa poitrine) le leur présentait le premier jour :

« Tenez, mon ami, répétait-elle très haut devant chaque lit, tenez, voici votre bienfaiteur ! Témoignez-lui toute votre reconnaissance !... »

Joseph entendit un jour un camarade à qui on venait de couper les deux pieds, bougonner :

« Mon bienfaiteur, mon bienfaiteur, mais il me semble que je suis un peu le sien, moi aussi !... »

N'importe, on le trouvait sympathique et les plus mal disposés finissaient par reconnaître qu'il faisait bien les choses.

Joseph fut très bien soigné là par les docteurs Ratinski et Douai qui lui appliquèrent un traitement au savon de Marseille dont il eut fort à se louer. Au début seulement, il souffrit beaucoup, moins de sa blessure que de ses pieds qu'il avait dû laisser un peu geler pendant la terrible nuit du 16 au 17. Au bout d'une semaine, la plaie suppurant encore abondamment, la radiographie révéla qu'il y avait encore, tout près du fémur trois minuscules éclats et il fallut repasser sous le chloroforme, mais depuis cette nouvelle extraction, l'amélioration fut rapide. Joseph recevait de nombreuses visites, de son père, de ses frères, de sa tante de Larnage, sa marraine, des des Francs, et surtout de la chère madame Demmler qui venait régulièrement de

Paris deux fois par semaine, lui apportant, sous un soleil de plomb, un pesant ravitaillement tant pour la nourriture du corps que pour celle de l'esprit.

Le 30 mai, les deux principales plaies n'avaient plus chacune que la largeur d'à peu près un doigt et demi ; le chirurgien voulut alors, pour gagner du temps, et aussi dans l'espoir d'éviter des adhérences profondes, achever tout de suite le rapprochement des lèvres de la plaie par des sutures, opération si douloureuse qu'il fallut encore la subir sous chloroforme et que, pendant les deux ou trois jours qui suivirent, le patient souffrit encore assez cruellement. Mais le résultat s'avéra, en somme, satisfaisant ; un mois après, Joseph put être évacué sur l'hôpital V.R. 69 à Versailles, installé dans une partie des bâtiments de l'école Sainte Geneviève (la nouvelle "rue des Postes") pour y suivre un vague traitement d'électricité, de massages et de mécanothérapie ; il y était fort mal et aurait bien préféré partir tout de suite en congé de convalescence, persuadé que sa guérison en eût été hâtée. Il avait encore bien de la peine à marcher ; un soir qu'il était sorti au bras de madame Demmler, le salut profond que leur adressa, le premier, et en s'inclinant très bas, un colonel qu'ils croisèrent sur le trottoir lui donna l'impression qu'il était "un glorieux blessé", mais qu'il devait avoir assez piteuse mine ce jour-là.

Dans les derniers temps, il réussit à se faire envoyer dans une délicieuse annexe américaine de ce triste hôpital et, dès lors, profita de la liberté très grande qui lui était donnée pour passer la plus grande partie de son temps dans le parc du petit Trianon tout proche ou à Paris, dans le jardin de madame Demmler, 24 rue Desbordes-Valmore.

Enfin, le 25 août, il partit pour La Hardonière avec une permission de convalescence d'un mois.

Convalescence

Comme il l'avait prévu, ce mois de joyeuses vacances fit plus pour sa guérison que tous les traitements plus ou moins scientifiques de Versailles ; les chasses à la judelle, les parties de tennis clopin-clopant et les promenades nocturnes en forêt de Boulogne valaient certes toutes les mécanothérapies du monde ; et Joseph qui, en arrivant à La Hardonière, pouvait à peine plier le genou en repartit ne boitant presque plus. Cependant, le docteur Virenque, excellent chirurgien que madame Lanoix

lui avait conseillé d'aller consulter à Paris, l'engagea vivement à demander un changement d'arme :

« Tout ce qui a repoussé, lui dit-il, est loin d'être du tissu musculaire ; les trois quarts du quadriceps ont disparu ; vous ne pouvez songer à rester dans l'infanterie. »

« Hélas ! à combien de mois de dépôts ce changement d'arme va-t-il me condamner ? » se demanda Joseph.

Le 25 septembre, toute la famille était rentrée comme de coutume vers 2 heures du matin après être allée jusqu'au Pavillon de Bracieux pour entendre bramer les cerfs au clair de lune dans le parc de Chambord. Joseph fit sa valise, s'étendit sur son lit, et, à 6 heures, partit pour Sens par le premier tramway.

Le dépôt

Au dépôt, Joseph retrouva quelques camarades qui, tous l'accueillirent par des exclamations :

« Comment ! tu n'es pas mort ?... J'ai vu ta fiche de décès au bureau...

– Comment ! tu as encore tes deux jambes ?... Ben ! mon vieux, j'ai assisté à ton premier pansement, je croyais bien qu'on allait te la couper. Tu sais, c'était pas beau ! »

Cruchet avait enfin trouvé dans un bureau quelconque le “filon” de ses rêves. Joseph retrouva même Declerc passé sergent et faisant l'instruction des récupérés. Il avait encore ses deux balles dans le ventre et n'avait même pas eu de congé de convalescence, le chirurgien lui ayant dit :

« On ne peut pas vous extraire vos balles ; vous avez tout intérêt à retourner immédiatement au dépôt où on vous réformera tout de suite. »

Mais à peine arrivé il était classé « service armé » et, peu après, « bon pour le front ». Kern était là aussi, probablement remis de ses rhumatismes, et fort acharné à l'entraînement de la compagnie de départ. « *Mais, écrit Joseph, que de tués, de mutilés, de disparus parmi ceux dont je demande des nouvelles ! J'ai appris avec joie que mon régiment s'était si bien conduit le 16 avril et les jours suivants qu'il avait été cité à l'ordre de l'armée et qu'on lui avait donné le choix entre la fourragère et un drapeau pour remplacer celui qu'on avait dû enterrer à Longuyon en 1914. On a préféré le drapeau, naturellement, et je suis tout fier d'appartenir encore pour quelques jours au 89^e.* »

JOSEPH

Joseph constata vite que la vie au dépôt n'avait pas changé. Il fut d'abord classé : inapte C₁, c'est-à-dire théoriquement incapable d'aucun travail, pratiquement bon pour toutes les corvées, et réquisitionné par n'importe qui pour n'importe quoi. Un jour c'était un tout jeune caporal, classe 15 ou 16 peut-être qui distribuait les corvées. Joseph était, par hasard le dernier du rang ; en arrivant à lui, le caporal regarda son papier, regarda Joseph, et parut tout gêné :

« Oh !... c'est ennuyeux !... Non, je ne peux tout de même pas vous donner celle-là !...

– Mais quoi donc, mon vieux ?

– Je m'y suis mal pris ! Il n'en reste plus qu'une... le nettoyage des latrines.

– Eh bien ? tu as peur que je ne sache pas m'y prendre ?

– Oh ! ce n'est pas ça, mais ça m'ennuie de vous commander ça... Écoutez, je vais y aller avec vous. »

Joseph, amusé et touché, accepta ce concours inattendu et certes, jamais ledit endroit ne fut mieux nettoyé que ce jour-là.

Le 4 octobre, Joseph passa devant une commission de réforme qui le versa dans l'artillerie lourde à tracteurs ; il demanda aussitôt l'autorisation de prendre part au concours de novembre pour l'école d'élèves-aspirants de Fontainebleau, mais il ne put l'obtenir : il aurait fallu être artilleur à la date du 1^{er} octobre, c'est-à-dire trois jours plus tôt ! En attendant une affectation, il fut versé à la C.H.R. (compagnie hors rang) où on l'employa principalement à garder des bidons de pétrole, à éplucher force patates, et à découper à l'emporte-pièce des 8 et des 9 dans de vieilles hardes militaires. Cependant, dans cette atmosphère un peu déprimante, il sentait s'éveiller en lui l'âme d'un tire-au-flanc, et, s'étant avisé qu'il suffisait, pour échapper à toutes les corvées, d'avoir l'air déjà occupé, il se procura un balai, et dès lors on ne le vit plus que son balai sur l'épaule ; le soir, il le cachait sous son lit pour être sûr de le retrouver dès le réveil ; il put ainsi croiser impunément tous les gradés du quartier et connut une tranquillité parfaite.

Enfin, le 21 octobre (1917), il fut affecté au 83^e d'artillerie lourde et envoyé au dépôt de Créteil.

JOSEPH

L'artillerie

Créteil

« Mes premières impressions d'artilleur, écrivait Joseph huit jours plus tard, ressemblent fort à mes impressions de fantassin. C'est tout à fait la même chose au moins tant qu'on est au dépôt. Celui-ci est d'ailleurs un des plus moches qu'on puisse rêver ; la misère matérielle y atteint son apogée : je couche, avec plus de cent camarades qui, tous, fument et crachent, dans une immense salle appelée, ô ironie, Salle des Fêtes ; les draps sont remplacés sur les paillasses par une couche de crasse épaisse d'un demi-centimètre dans laquelle on se creuse un trou ; on m'a affublé de frusques dérisoires dans lesquelles je grelotte et de brodequins qui me meurtrissent les pieds, avec interdiction formelle d'en porter d'autres ; à l'heure de la soupe, chacun prend sa gamelle et, après une queue d'une demi-heure sous la pluie, y voit déposer à la main (et quelle main !...) une poignée de riz, puis un morceau de bidoche, puis quelques feuilles de salade à l'eau. Parfois je me prends à rêver que, le Masnadaud ayant mal tourné et englouti toute ma fortune, la noire misère m'a réduit à coucher dans un asile de nuit et à faire la queue aux soupes populaires. Enfin, tout cela n'est rien et, puisque nous en rirons plus tard, mieux vaut en rire tout de suite. D'ailleurs je fais des pieds et des mains pour que ça ne dure pas trop longtemps et j'espère bien repartir bientôt pour le front. J'avais la candeur de croire que, pour y être artilleur, il fallait au moins savoir ce que c'est qu'un canon, mais il paraît que ce n'est pas du tout nécessaire et d'ailleurs je pourrais bien passer six ans ici sans qu'on me l'apprenne. »

Au bout de quelques jours, Joseph s'aperçut qu'il n'était pas impossible d'aller prendre ses repas dehors et, ayant découvert, au bord de la Marne un charmant petit restaurant "Au cochon de lait" fréquenté l'été par des peintres et des pêcheurs à la ligne mais entièrement désert en cette saison, il y connut chaque jour le luxe de repas fort bien préparés, servis sur une nappe propre par une soubrette aimable et discrète. Puis, voyant que ses démarches pour regagner le front tardaient à aboutir, il pensa qu'au Masnadaud il pourrait en attendre le résultat tout en s'occupant plus utilement et partit le 3 novembre en permission agricole de quinze jours. Mais, dès le huitième, il fut rappelé d'urgence à son dépôt où on lui dit :

« Vous êtes affecté à l'U.T.R. du 23^e R.A.C.C.

– Seigneur ! qu'est-ce que c'est que ça ?

– Je n'en sais rien ; on vous le dira au fort de Vincennes, où vous allez vous rendre immédiatement. »

Mais à Vincennes, personne au bureau ne put lui donner la traduction des mystérieuses initiales, et il n'apprit que le lendemain qu'il s'agissait d'une Unité de Transport et de Ravitaillement du 23^e régiment d'artillerie de campagne colonial. Ce régiment était en train de se transformer dans l'Oise en régiment de 75 porté, c'est-à-dire dans lequel les pièces, au lieu d'être traînées par des chevaux seraient transportées sur des plateformes automobiles, type Jeffery ; provisoirement, chaque batterie devait recevoir seulement les quatre plateformes et les deux ou trois camions qui lui étaient indispensables, et il était créé, pour l'ensemble du régiment, un organisme appelé U.T.R., comprenant une vingtaine de camions, deux ou trois tracteurs-dépanneurs à grande puissance, type Latil, un atelier de réparations et quelques voitures de reconnaissance ; c'est à Cauvigny, dans l'Oise, que Joseph rejoignit sa nouvelle et bizarre unité. Ne sachant guère plus conduire une auto que tirer un coup de canon, il se demandait s'il appartenait à l'U.T.R. à titre de chauffeur ou de canonnier, mais il ne put jamais élucider tout à fait cette grave question car, pendant tout le temps qu'il passa à Cauvigny, sa seule besogne consista à éplucher des pommes de terre et à monter des gardes de jour et de nuit autour des camions. Le reste du temps, il jouissait avec délices d'une liberté complète dont il profitait pour faire, tout seul, d'immenses randonnées dans les bois. Au cantonnement, il partageait avec deux camarades très supportables une petite chambre dans laquelle on pouvait allumer du feu, faire griller de grandes tartines de pain... Enfin, c'était ce que les militaires appellent "la bonne vie". La seule privation venait de l'extrême irrégularité du courrier. L'adresse officielle de Joseph était alors : U.T.R. du 23^e R.A.C.C. par B.C.M. Évidemment, le Bureau Central Militaire lui-même renonçait à s'y retrouver dans cette avalanche d'initiales et on passait bien des jours sans recevoir une seule lettre.

Cependant, dès son arrivée, Joseph était allé trouver le lieutenant de Montgolfier, commandant de l'U.T.R. pour lui exposer son désir de jouer, avant la fin de la guerre, un rôle un peu moins subalterne et plus en rapport avec ce dont il se croyait capable.

« Comment ? vous n'êtes pas bien à l'U.T.R. ? lui demanda Montgolfier.

– Mais si, mon lieutenant, je m'y trouve même beaucoup trop bien ; seulement il me semble que je n'y sers absolument à rien.

– Mais, bon Dieu ! attendez que le régiment marche.

– Alors, on m’emploiera à charger et à décharger des camions. Excusez-moi de vous dire que je crois pouvoir faire mieux que cela.

– Ah ! vous êtes ambitieux ?... Enfin, que voulez-vous, au juste ?

– Être envoyé à Fontainebleau pour en sortir aspirant le plus tôt possible. »

Le lieutenant mit tout en œuvre pour détourner Joseph de son projet, déclarant que c’était de la folie de vouloir entrer dans une école à son âge, qu’il s’en repentirait bientôt, que le métier d’officier d’artillerie n’avait rien d’attrayant et qu’il ferait bien mieux de chercher à devenir officier-mécanicien, ce qui était le vrai filon. Mais Joseph qui connaissait déjà ce genre de discours, ne voulut pas démordre de son idée et le lieutenant finit par lui promettre d’en parler au colonel. Mais, sur ces entrefaites, il partit en permission et ce ne fut que quinze jours plus tard que Joseph put le revoir. *« Mon lieutenant est enfin rentré, écrit-il le 11 décembre. Je suis allé aussitôt lui rafraîchir la mémoire ; il n’avait pas vu le colonel avant de s’en aller et n’y pensait plus du tout... Il a encore soulevé un tas d’objections, ma classe déjà ancienne, mon défaut d’instruction d’artillerie, etc. J’avais heureusement sur moi le texte de la circulaire qui spécifie expressément que ce ne sont pas là des motifs d’exclusion et que les colonels doivent proposer pour le concours tout homme qui leur semble capable d’une instruction très rapide. Alors il s’est appesanti sur le triste sort qui m’attendait à Fontainebleau, sur ces quatre ou cinq mois de “collège” à 31 ans passés !... »*

« Le colonel voudra sûrement vous envoyer en attendant dans une batterie où vous serez bien moins tranquille qu’ici. Croyez-moi : cherchez donc plutôt à devenir officier-mécanicien ; c’est ça le vrai filon ; vous serez heureux comme un coq en pâte... »

Sur mon insistance, il est allé tout de même trouver le colonel et, ce matin, m’a dit :

« Le colonel m’a répondu qu’il ne mettrait aucune opposition si vous persistiez dans votre désir, mais m’a recommandé d’insister encore sur tous les inconvénients que je vous ai signalés hier. D’abord il devra vous envoyer tout de suite dans une batterie, et comme, malgré cela, vous serez encore un artilleur très novice en arrivant à Fontainebleau, vous aurez un travail fou avec une existence physique extrêmement pénible. Il a terminé en me disant de tâcher de vous dissuader de « cette folie ».

– Allons, allons, mon lieutenant, lui ai-je répondu, tout cela n'est pas si redoutable et j'en ai vu d'autres l'hiver dernier. »

Mais est-ce étrange, tout de même, que, chaque fois qu'un officier s'est occupé de moi, ç'a toujours été pour me dissuader de faire mon devoir ! Ce brave homme de lieutenant m'a encore longuement vanté les avantages du filon "officier-mécanicien" et, comme il l'est lui-même, je n'ai pas voulu lui dire que ce n'était pas du tout une embuscade que je cherchais et que j'aimais mieux essayer de tuer des Boches que d'écraser des poulets. Enfin il est retourné chez le colonel et, c'est décidé, je vais, très prochainement, je crois, quitter la douce vie de l'U.T.R. pour celle, sans doute plus rude, d'une batterie. »

Joseph n'eut aucune peine à trouver un permutant et, le 15 décembre, il était affecté à la 22^e batterie qui cantonnait à Fayet, à 3 km de Cauvigny.

La 22^e batterie

Le contraste avec l'U.T.R. était en effet violent. Joseph trouva fort dures ses premières journées à la 22^e batterie. La petite chambre tranquille et silencieuse était devenue un cantonnement bruyant et malpropre ; les promenades solitaires étaient remplacées par d'assommantes corvées et des gardes prolongées d'une façon inusitée et un peu barbares (12 heures et demie sur 24 dont 6 heures et demie d'affilée sous la neige), mais plus que de ces misères, Joseph souffrait de sentir, chez ses nouveaux camarades, une sorte d'hostilité qui n'était sans doute qu'une indifférence bien naturelle. Il espérait au moins, d'après un mot que lui avait dit le lieutenant de Montgolfier, que le colonel aurait parlé de lui à son nouveau capitaine pour lui recommander de le faire instruire, mais le capitaine commença par lui demander :

« Tiens ! on vous renvoie de l'U.T.R. ? vous ne faisiez donc pas l'affaire ? »

Et quand Joseph lui exposa ses désirs, il lui déclara que ce n'était pas le moment de faire de l'instruction et lui tourna le dos. Quinze jours après, Joseph écrivait à son père : « *Votre lettre commence par cette phrase : « La décision de ton colonel (de m'envoyer dans une batterie) est, en définitive, fort raisonnable... » Oui ! si...*

1° si l'instruction donnée pendant ces périodes de repos n'était pas une aussi ridicule comédie destinée à tromper on ne sait pas qui, – s'il avait au moins daigné dire un mot de moi au capitaine auquel il m'envoyait, – ou si

j'avais eu la veine de tomber sur une bonne batterie où j'aurais pu arriver à obtenir qu'on me montre rapidement l'essentiel.

2° et surtout s'il n'y avait pas, précisément pour les gens dans mon cas, une voie infiniment meilleure et plus rapide, qui est celle qu'on m'a signalée dimanche au ministère et dont ont dû vous parler Bernard et Étienne. « À quoi bon, m'a-t-on dit, vous obliger à entendre, pendant des mois, de braves gens anonner des choses que vous apprendrez facilement en deux heures à Fontainebleau par des méthodes appropriées à votre degré d'instruction ? C'est pourquoi le G.Q.G. a prescrit qu'on envoie immédiatement à Fontainebleau les gens comme vous, même sans avoir vu un canon, parce qu'on leur apprendra bien plus vite et bien mieux à l'École ce qu'ils ont besoin de savoir. » Tant de bon sens m'avait ébloui ! Hélas ! vous avez déjà dû apprendre par ma lettre à Étienne que les officiers (qui paraissent n'avoir jamais compris qu'une de leurs fonctions importantes est de discerner parmi leurs subordonnés ceux qui peuvent avancer) ignorent totalement cette mesure si intelligente, et... si peu militaire qu'elle révolte évidemment toutes leurs habitudes. Alors il faut que le malheureux intéressé commence par aller leur dire lui-même : « Vous savez, attention ! je suis un as ! » et s'expose ainsi à mille vexations ayant pour but de lui démontrer, ce qui est bien facile, qu'il n'est pas même bon à faire un brigadier. C'est du moins ce que m'a expliqué fort clairement mon lieutenant (Lamy) en me parlant du commandant (Simon, dit Nénesse). J'avoue que j'hésite fort à passer outre à son conseil, d'autant plus que je ne suis pas sûr du tout de l'avis du colonel, – et que ma demande finirait par coïncider fâcheusement avec notre départ pour le front ; je pense donc me tenir coi. Ici, la vie est dure, désagréable (logements médiocres, camarades très peu accueillants, corvées pénibles) et j'y perds absolument mon temps au point de vue instruction. Un seul exemple : demain, il y aura des écoles à feu ; je me réjouissais à la pensée de voir enfin tirer un coup de canon de près (et en me trouvant, cette fois, au bon bout de la trajectoire) ; mais les officiers désirant naturellement que cela se passe bien ont trié dans la batterie tous les servants les mieux exercés pour les y emmener, les autres, dont moi, restant ici pour nettoyer les cantonnements, éplucher les patates ou balayer la neige, et ce sera éternellement ainsi. Notez bien que j'ai déjà pu me rendre compte d'une façon certaine qu'il me suffirait de 24 heures pour en savoir autant que le meilleur de leurs servants, et de 48 pour égaler le meilleur de leurs maîtres-pointeurs si seulement on me fournissait les

moyens de m'instruire : c'est très peu de chose mais je n'ai pas encore pu l'obtenir. »

Avant la fin du mois, Joseph était persuadé qu'il finirait la guerre comme canonnier de 2^e classe et sans d'ailleurs savoir servir une pièce mais sa philosophie avait repris le dessus : « *L'important, écrivait-il, n'est pas de réussir mais d'avoir fait ce qu'on croyait être le mieux. »*

Sa seule joie, pendant ce pénible mois de décembre, fut de pouvoir aller un dimanche à Paris ; encore un sous-officier hargneux s'arrangea-t-il pour lui faire perdre la moitié de sa permission et l'obliger à un voyage interminable en lui remettant son papier, par simple brimade, un quart d'heure après le passage du seul train commode.

La Lorraine

Le 1^{er} janvier 1918, le 23^e colonial, à peu près équipé en tracteurs, camions, etc. quitta ses cantonnements de l'Oise pour aller embarquer à Beauvais et commença par fêter ce départ par une répugnante orgie à laquelle les officiers ne songèrent à poser quelques limites que le lendemain lorsque les deux tiers des hommes furent parfaitement ivres. Profitant de l'absence de toute surveillance, Joseph laissant ses camarades aller à leurs tristes plaisirs, avait pris une chambre à l'hôtel et y avait passé une nuit relativement tranquille. Le matin, il put courir à la cathédrale et y faire sa prière à la même place que lors de son premier départ pour le front le 23 novembre 1916.

On embarqua le matériel à midi ; puis on attendit indéfiniment, parqués derrière des barrages renforcés de sentinelles armées ; à 4 heures on s'entassa dans des wagons à bestiaux, à 40 par wagon, on lutta pour conquérir et défendre une superficie de plancher qui ne fût pas trop inférieure à celle de son propre corps ; les ivrognes, d'abord très bruyants, se soulagèrent, se calmèrent peu à peu et s'endormirent d'un pesant sommeil. Au dernier moment, on en poussa dans le wagon un dernier, Brouard, ramassé Dieu sait où, et qui vint s'écrouler sur Joseph et son voisin en leur balayant la figure de sa longue moustache tout humide de vin rouge ; le malheureux hoquetait et Joseph se demandait si ce serait lui ou son camarade qui écoperait ; cependant Brouard, au prix d'héroïques efforts, réussit à leur éviter la cascade qu'ils croyaient inévitable.

Le train s'ébranla à 7 heures et demie du soir, roula toute la nuit, toute la journée du 3, et s'arrêta à 6 heures du soir à Void, à 8 km de Commercy où

les trains n'arrivaient plus, même de nuit. La nuit presque entière se passa à débarquer les pièces et surtout les énormes camions, rude besogne dans cette gare mal outillée, ou plutôt pas outillée du tout. Il fallut pousser un à un les wagons à l'épaule jusqu'au quai de débarquement au bout d'une voie de cent mètres, puis refouler le wagon vide pour en ramener un autre. Il faisait, cette nuit-là, 25° au-dessous de zéro et Joseph ne se rappelait pas avoir jamais eu aussi froid : le lendemain, un adjudant et plusieurs hommes durent être évacués avec un ou plusieurs membres gelés et Joseph, pour avoir laissé trop longtemps la même main appliquée sur un wagon qu'il poussait, faillit subir le même accident ; à 3 heures du matin, quand, le travail achevé, il alla reprendre ses musettes, tous les vivres étaient transformés en véritables cailloux, le vin pris d'un seul bloc dans son bidon. Il alla dormir quelques heures, le ventre creux, dans un hangar ouvert à tous les vents, mais au bout de quatre heures on vint le réveiller pour retourner à la gare chercher les pièces, former le parc, etc. Le froid était si intense que pas un chauffeur ne parvint à mettre son moteur en marche malgré l'emploi des expédients les plus dangereux comme l'allumage d'un journal sous le carburateur.

« Diable ! se disait Joseph, c'est inquiétant pour le cas où il faudrait reculer un peu. Allons ! c'est une arme dans laquelle il ne faudra pas reculer, ... au moins en hiver. »

Enfin, vers midi, on parvint à amener les pièces, les camions, former le parc, camoufler tout cela.

Et tout ce pénible voyage devait aboutir dans la cour d'une caserne ! Une caserne de Commercy où le régiment resta plus de quinze jours à faire du maniement d'armes et à écouter des "théories" grotesques sur le montage du sac ou l'hygiène du soldat en campagne ! Les journées se traînaient dans la fumée des pipes et la pluie des crachats et le vacarme grandissant des conversations de plus en plus navrantes de ces hommes désœuvrés... Triste période où Joseph eut à lutter contre le cafard.

Le 18 janvier, enfin, on vint avertir les hommes d'avoir à se préparer à partir dans la nuit. Joseph était grippé, fiévreux et assez mal en train. On ne partit qu'à 9 heures et demie du matin le 19, entassés dans les camions de l'U.T.R. qui, par Void, Toul et Martincourt conduisirent les canonniers de la 22^e jusqu'à une admirable forêt entre Lironville et Martincourt, où ils devaient cantonner dans de charmantes petites cañhas disséminées sous les arbres et à moitié enterrées. Ce décor faisait avec les grilles de la caserne le

plus agréable contraste. Joseph passa sa première après-midi à calquer, pour le lieutenant Lamy, des plans qui lui apprirent pas mal de choses intéressantes et d'abord qu'on était venu là pour appuyer un prochain coup de main sur les tranchées de Remenauville.

Les jours suivants se passèrent surtout à aménager la position de batterie, travaux de terrassement et transport de lourds matériaux que Joseph, toujours grippé et fiévreux trouva parfois bien pénibles ; mais il ne voulait pas se faire porter malade pour la première fois où on allait enfin combattre.

Le 26, il vit venir à lui le capitaine Martel, adjoint au commandant du groupe, un grand diable à la moustache formidable, un des très rares coloniaux authentiques du régiment qui lui demanda :

« C'est vous, de Larminat ?

– Oui, mon capitaine.

– Dites donc, votre cousin du 45^e a écrit au commandant pour lui demander de vous envoyer à Fontainebleau.

– C'est très gentil de sa part, mon capitaine. J'avais déjà parlé de mon désir au colonel qui m'avait dit qu'il n'y mettrait pas d'opposition.

– Mais dites donc, vous savez qu'il faut beaucoup d'instruction pour aller à Fontainebleau ? Avez-vous passé des examens ? Avez-vous des certificats ?

– Mon Dieu, mon capitaine, j'ai le diplôme d'ingénieur agronome, et j'ai été reçu à l'École forestière de Nancy.

– Heu ! heu ! je ne dis pas, je ne dis pas, reprit le capitaine qui n'avait évidemment jamais entendu parler ni de l'Institut agronomique, ni de l'École nationale des eaux et forêts et qui semblait perplexe,... mais enfin, par exemple, avez-vous votre bachot ?

– Bien sûr, je les ai tous les deux, répondit Joseph en s'efforçant de garder son sérieux, et même avec mention.

– Ah ! oh ! s'écria l'officier ébloui. Mais alors la question ne se pose plus. Bien sûr qu'il faut vous envoyer à Fontainebleau. Comment diable n'y êtes-vous pas encore ? »

Et il s'en alla expliquer au commandant Simon que le canonnier de Larminat était un type extrêmement calé qui avait même son bachot ! C'est ainsi que, grâce à l'intervention de son cousin Édouard, Joseph reprit tout à coup espoir de devenir aspirant avant la fin de la guerre.

Le surlendemain il partit en permission pour La Hardonnière, enchanté de la perspective d'un repos dont il avait vraiment besoin pour en finir avec sa

grippe mais craignant bien de ne pas prendre part au combat qu'on annonçait comme imminent.

Quand il revint à Commercy le 11 février, à peu près retapé, il apprit en effet que la batterie allait y redescendre et qu'il n'avait qu'à l'y attendre : *« Voilà bien ma chance, note-t-il : toute ma batterie est à faire un coup intéressant aujourd'hui ou demain et on me laisse là dans une oisiveté complète avec une douzaine de scribes, d'ouvriers et d'inutilisables ! Pas un tuyau sérieux sur Fontainebleau ; le fourrier qui s'y présente aussi parle du 25 février. Madame Demmler m'avait dit le 18 ; le commandant Lanoix, au mois de mars... »*

Il trouva en rentrant sa citation du 89^e : *« Bon soldat dévoué et courageux ; a été blessé grièvement le 16 avril 1917 en se portant à l'assaut des positions ennemies. »*

« C'est exactement, juge-t-il, celle que j'ai méritée, de même que les 60 ou 80 000 autres blessés du mois d'avril. »

Le 16, on vit arriver la batterie et, de nouveau, ce fut l'entassement, la cohue, le bruit, la poussière, les balayages et les corvées. Le coup de main avait été très réussi, 25 prisonniers, félicitations de l'infanterie, – aucune réaction boche. Joseph, tel Crillon, avait envie de se pendre.

Le 1^{er} mars à 4 heures et demie du soir, les hommes de la 22^e batterie, appelés à faire de nouveaux terrassements, quittèrent Commercy par un temps affreux, neige et bise glaciale, pour aller cantonner à Girauvoisin. Joseph subissait un retour offensif de grippe. *« Nous avons quitté notre caserne à pied mais sans nos sacs que transportait heureusement une voiture : mes trois musettes, mes deux masques, mon bidon et mon mousqueton suffisaient à me rappeler les marches héroïques de l'hiver dernier : la route, d'abord boueuse, se couvrit bientôt d'une couche de plus en plus épaisse de neige pendant que les ténèbres s'épaississaient aussi autour de nous. À la nuit noire, nous arrivions enfin dans un petit village habité par une trentaine de civils et, après avoir pris possession des divers courants d'air qui devaient constituer nos chambres à coucher, nous repartions pour hisser notre cuisine roulante sur la crête où nous devons travailler chaque jour à 3 kilomètres du cantonnement. Heureusement la chose fut jugée impossible à exécuter par une nuit pareille et remise au lendemain. Nous laissâmes donc derrière un pan de mur notre cuisine et nos cuistots et revînmes nous coucher au village ; c'est là que, bien emmitouflé dans mes couvertures, je constatai avec satisfaction que toutes ces petites*

promenades m'avaient débarrassé de la fièvre que j'avais eue toute la journée et que mon rhume était à peu près terminé. Traitement à retenir : il en vaut la peine ! »

La journée (du 2 mars) se passa tout entière à hisser à bras nos outils et la fameuse cuisine, et tout le ravitaillement jusqu'à la position. Le margis Landrot, chargé de la conduite de l'opération, s'était naturellement trompé de chemin, de sorte que nous eûmes à pousser cet encombrant fourneau à roulettes à travers 2 kilomètres de fondrières et de labours détrempés jusqu'à un raidillon au souvenir duquel je suis encore tout haletant. Quand la cuisine fut en place, il aurait fallu attendre là sous la neige, sans abri, pendant au moins deux heures, qu'elle fût en mesure de nous débiter une soupe ou un rata mal cuit. Mais je commence à acquérir une certaine habitude de ces choses-là et, ayant fait signe à deux copains (Valdenaire et Daliér), je mis le cap sur un groupe de maisons ruinées (Saint-Julien), au milieu desquelles nous eûmes la joie de rencontrer à peu près intact, le bistro sauveur ; et non seulement du vin, mais du feu, et, chance inespérée, cinq œufs que je fis transformer immédiatement en une succulente omelette.

Après le travail de l'après-midi, de retour au cantonnement, je fus abordé par le petit sous-lieutenant Filipecki, décidément très gentil pour moi depuis qu'il me sait proposé pour Fontainebleau, qui, après quelques paroles amicales, me laissa entendre que je trouverais facilement une chambre chez des civils et que personne ne trouverait mauvais que je m'y installe... « pour travailler un peu tranquillement le soir ». Le prétexte me parut bien un peu "jésuitique", mais je n'hésitai pas et trouvai tout de suite une grande chambre chez de braves gens seulement un peu bavards, l'homme surtout. C'est de là que je vous écris, installé comme jamais je ne l'ai été, assis dans un fauteuil !... devant une table et, oserai-je l'avouer ? les pieds sur une chauffeurette ! À vrai dire, je n'ai pas dormi dans ce palais aussi bien que je l'espérais ; la première nuit, était-ce le lit trop mou, ou plutôt la crainte de ne pas me réveiller à temps ?... Cette nuit-ci au contraire, je ronflais à poings fermés quand mon imbécile de bonhomme est venu m'alerter à 1 heure du matin :

« Monsieur !... Hé !... Monsieur !... Ben ! vous n'entendez donc pas ?... Jamais encore j'ons vu une attaque pareille !... »

Avant même d'avoir assemblé deux idées, j'étais aux trois quarts habillé et me précipitais dehors. Les Boches nous avaient bien envoyé hier quelques obus qui pouvaient passer pour un tir de réglage et il n'y aurait rien eu

d'impossible à ce qu'ils entreprissent cette nuit de démolir le village s'ils s'étaient aperçus qu'il renfermait des troupes. Pourtant, avec ce temps, ils n'avaient rien dû voir... et déjà de vagues idées d'espions commençaient à s'agiter dans ma tête ensommeillée ; mais à peine sur la route, je m'aperçus que le fameux bombardement ne nous était pas du tout destiné, et que même il s'en fallait de plusieurs kilomètres ! Et, quoique le spectacle et le concert fussent assez grandioses, je m'empressai de regagner mon lit en pestant contre l'importun qui m'en avait arraché.

Et, ce matin, voici de nouveau la neige, tant de neige qu'on nous a donné repos. Alors je jouis beaucoup de ma somptueuse installation. »

Un quart d'heure après, l'ordre arrivait de déménager et on alla cantonner à Boncourt « dans une sale grange pleine de poussière, de courants d'air et de ténèbres ».

On y resta jusqu'au 14 ; on partait chaque matin avant le jour, la route étant vue des Boches, pour aller travailler à la position, à 5 kilomètres de là, où on creusait des sapes profondes, et on ne rentrait à Boncourt qu'à la nuit tombée. Heureusement, le temps était redevenu radieux et ce secteur (celui du fort de Liouville et de "la guerre de Forteresse") intéressait vivement Joseph qui, passionné lecteur, dans son enfance, de l'ouvrage du capitaine Danrit, en connaissait d'avance presque tous les sentiers. Il était, pour le moment, très calme ; quelques bombardements violents mais toujours très courts et assez loin de la position, quelques obus à gaz sur les batteries des environs, la nuit quelques bombes d'avion de-ci de-là, rien de bien méchant, en somme.

Le 14, la batterie rappelée d'urgence revint précipitamment à Commercy et tout le régiment embarqua le 17 dans les camions ; ce fut un voyage particulièrement pénible à cause de la poussière invraisemblable de la route. Joseph qui était à l'arrière du dernier camion eut grand-peur de suffoquer avant d'arriver à destination.

L'Argonne

La 22^e prit ses cantonnements à La Neuville-aux-Bois, en pleine Argonne, à 16 kilomètres au sud de Sainte-Menehould. On resta là quinze jours à peu près au repos et jouissant d'une assez grande liberté dont Joseph profita, suivant son habitude, pour faire de longues promenades, tantôt seul, tantôt avec un brave homme de sa batterie, nommé Lucas ; quand il était avec Lucas, la politesse exigeait qu'on s'arrêtât au moins dans deux bistros

pour s'offrir à boire à tour de rôle et cela obligeait à rechercher des villages. Joseph préférait les bois et les étangs. Ce séjour en Argonne eût été, en somme, fort agréable si les pensées n'avaient été fort assombries, à partir du 23 mars, par les nouvelles angoissantes qui arrivaient du front anglais rompu, de Paris bombardé par "la grosse Bertha", etc. À partir de ce jour-là, on s'attendit à embarquer d'une heure à l'autre, mais le régiment n'avait pas encore quitté l'Argonne quand, le 25 mars, Joseph reçut l'ordre de se mettre en route avec le maréchal des logis Desrues, pour Fontainebleau où ils devaient entrer le 2 avril.

Fontainebleau

Dès son arrivée, Joseph se rendit compte qu'il ne perdrait pas son temps dans cette École où tout était remarquablement conçu pour improviser en quelques semaines des officiers d'artillerie capables de rendre de véritables services. Il éprouva une vraie joie à recevoir, pour la première fois dans sa vie militaire, une instruction méthodique et intelligente. Par exemple, on ne chôma pas, et, entre les exercices pratiques, la topographie, les écoles à feu, l'équitation, et les innombrables "amphis", on n'avait guère le temps de souffler ; les cours étaient généralement très bien faits, mais vraiment, il y en avait beaucoup : cours de mécanique, de fortifications, de topographie, de matériel, de balistique, de projectiles, d'électricité, de liaison, d'automobile, etc. etc. se succédaient sans qu'on eût jamais le temps de les étudier un peu à fond. Mais en lisant les communiqués de plus en plus alarmants, Joseph ne songeait guère à se plaindre de tant de hâte, et, de son mieux, mettait les bouchées doubles. Le dimanche, les permissions pour Paris étant le plus souvent supprimées en raison des circonstances, il se reposait les méninges en faisant avec Michel de Maindreville qui suivait les mêmes cours, de longues promenades à travers l'admirable forêt.

Il sortit de l'École le 18 juillet, nommé aspirant avec le classement 7^e sur 217 mais, en sa qualité de colonial, il ne put en profiter pour choisir son régiment et dut retourner à son 23^e : il ne devait d'ailleurs pas le regretter par la suite.

Trois jours avant de quitter l'École, il avait été réveillé à 11 heures du soir, dans la nuit du 14 au 15 par le bruit, extraordinairement distinct malgré la distance, de la formidable canonnade dont les Parisiens ont gardé le souvenir. On sentait que la partie était décisive et, toute la journée du lundi, on avait attendu anxieusement des nouvelles. Quand elles arrivèrent, on se

rendit compte tout de suite que c'était, cette fois, l'échec définitif du suprême effort de l'ennemi.

À part un court voyage d'affaires au Masnadaud, Joseph passa à La Hardonière les vingt jours de sa permission ; ce fut là qu'au retour d'une joyeuse randonnée avec ses sœurs sur les bords de la Loire, il eut l'amère douleur d'apprendre, le 25 juillet, la mort de son frère Bernard, lieutenant au 16^e Dragons, tué d'une balle au cœur en Champagne.

Retour au front

Le 13 août, Joseph s'embarqua à 20 heures à la gare de l'est avec son camarade Desrues ; le train était, comme toujours, bondé, et les deux aspirants durent rester dans le couloir où déjà s'étaient étendus sur leurs couvertures des officiers de tous grades. Un contrôleur vint à passer, qui sortait d'un compartiment "réservé" ; il dit à Joseph :

« Vous ne savez pas qui il y a là-dedans ? » c'est Lady Townsend, la femme d'un grand général anglais. »

« Tiens ! pourquoi diable me dit-il cela ? se demanda Joseph. Ce n'est pas écrit sur ma figure que j'ai eu des raisons particulières de m'intéresser à la fâcheuse affaire de Kut-el-Amara !⁹ »

À quelque temps de là, un peu après Troyes, la porte du compartiment s'ouvrit et une femme se montra, qui parut stupéfaite de voir l'encombrement du couloir, et, s'adressant à Joseph qui était le plus près d'elle et seul debout :

« Mais, monsieur, lui dit-elle avec un fort accent anglais, vous n'êtes pas bien là... Nous avons encore une couchette libre dans notre compartiment. Voulez-vous l'accepter ? »

Joseph ne se fit pas répéter deux fois cette invitation. Il se confondit en remerciements, et laissant ronfler à même le plancher les capitaines et les commandants, il alla s'étendre sur la couchette que lui offrait si aimablement cette Anglaise, s'amusant beaucoup du contraste entre le confort de ce voyage-ci avec ses toutes récentes misères.

Par Revigny et le petit chemin de fer meusien, les deux aspirants se rendirent à Lemmes où étaient les échelons du 23^e. Joseph trouva là un

9 - Le général Townsend s'était laissé enfermer par les Arabes avec un détachement important de troupes britanniques à Kut-el-Amara, dans une boucle du Tigre et avait été obligé de capituler.

charmant accueil du lieutenant de Montgolfier et des autres officiers mécaniciens de l'U.T.R qui se lamentaient de la toute récente dissolution de leur unité, chaque batterie étant désormais pourvue de tout le matériel roulant dont elle avait besoin. Le lendemain, il reçut son affectation à l'état-major du 3^e groupe ; chacun le félicita : c'était, disait-on, un vrai filon ; il allait trouver des officiers charmants, des fonctions intéressantes... Mais, dès le lendemain, un contre-ordre le versait "provisoirement" à la 26^e batterie :

« Oh ! Oh ! lui dit Montgolfier, avec Berthon. Eh bien ! vous allez avoir du plaisir !... »

La 26^e batterie

Cette 26^e batterie, que Joseph vit arriver à Lemmes le 18, était peut-être la plus éprouvée de tout le régiment où une épidémie de "grippe espagnole" faisait des ravages. Trente hommes et plusieurs sous-officiers dont l'adjudant venaient d'être évacués ; comme officier il ne restait plus que ce fameux capitaine Berthon, avec un tout jeune aspirant, Faure, arrivé de Fontainebleau depuis trois jours ; les deux lieutenants avaient été évacués quelques jours avant et l'un d'eux venait de mourir à l'hôpital. L'accueil de Berthon fut plutôt réfrigérant :

« Comment ! encore un aspirant ! Mais qu'est-ce qu'on veut que je f... de vous, bon Dieu ! Ce sont des officiers dont j'ai besoin. »

Et comme Joseph interloqué restait au garde-à-vous, le capitaine reprit d'un ton un peu radouci :

« Notez bien, mon ami, que ce n'est pas à vous que j'en ai. Mais enfin vous devez bien comprendre que je ne peux pas tout faire. Vous, avec toutes les belles choses qu'on vient de vous apprendre à Fontainebleau, vous êtes certainement très calé, je n'en doute pas..., comme l'aspirant Faure... Très gentil, l'aspirant Faure... mais enfin, n'est-ce pas ? vous ne pouvez pas, même à vous deux, me remplacer un de mes lieutenants !... Enfin, restez à la batterie puisque vous y êtes, à titre provisoire, bien entendu ! »

Le soir même, le régiment se mit en route vers l'ouest ; la première étape était Champigneul-Champagne près de Châlons. Voyage charmant, par un clair de lune admirable, que Joseph fit confortablement dans la Ford du lieutenant Masson à la tête de la colonne légère ; il jouissait en nouveau riche de cette amélioration de son sort.

JOSEPH

À l'étonnement général on s'arrêta là et on y resta quinze jours. Le capitaine Tisseyre, commandant du groupe, ayant été évacué à son tour, c'était Berthon, le plus ancien, qui en faisait fonction et on ne le voyait presque plus à la batterie où il passait seulement pour donner des signatures, l'air toujours furieux et grommelant entre ses dents :

« ... Veulent toujours pas me donner d'officiers... C'est insensé !... J'peux tout de même pas remonter au front tout seul !... »

Joseph, qui n'avait absolument rien à faire, se promenait avec Faure et s'amusait à faire des exercices de topographie avec les instruments de la batterie. La maladie continuait à décimer le régiment et Joseph, craignant qu'il ne fût considéré comme indisponible pendant plusieurs mois et navré de ne rien faire dans un moment pareil, se décida à faire une demande pour passer dans l'artillerie d'assaut (chars) qui réclamait des volontaires de tous grades ; les récents exploits de son frère Jacques lui avaient un peu tourné la tête. Faure, entraîné par son exemple, en fit autant.

Un beau matin, le capitaine, qui ne lui avait pas adressé la parole une fois depuis leur première entrevue, vint trouver Joseph ; il avait l'air toujours de fort méchante humeur et lui dit :

« C'est insensé !... Il paraît que nous allons remonter au front et qu'on ne me donnera pas d'officiers ! J'ai adressé une réclamation au général. En attendant, je vais vous faire passer un petit examen pour voir un peu ce que je pourrais faire de vous à l'occasion. »

Il l'emmena chez lui et, après lui avoir posé trois ou quatre questions tout à fait élémentaires sur le réglage, auxquelles Joseph n'eut aucune peine à répondre, il s'écria, l'air tout à coup radieux :

« Mais ça va à merveille !... Je n'ai pas besoin d'officiers ; vous ferez un excellent lieutenant de tir. »

Et Joseph sut plus tard qu'au sortir de cette séance burlesque, il s'était précipité chez le colonel pour déclarer que son aspirant était un as et qu'il fallait absolument le nommer sous-lieutenant le jour même ! De ce jour, ils s'entendirent toujours à merveille, à la stupéfaction de tous les officiers du groupe :

« Comment diable avez-vous fait pour amadouer cet ours ? » demandaient-ils à Joseph.

Mais ce Berthon était, en réalité, un très brave homme, un peu emporté, pas très cultivé, et manquant d'éducation à un point parfois gênant, mais

conscientieux et plein de bonne volonté. Il était horloger “dans le civil” et ne pouvait pas voir une horloge de village arrêtée sans grimper dans le clocher pour la réparer. Ce que Joseph lui reprochait le plus, c’était d’être vraiment par trop ignorant des mathématiques les plus élémentaires, ce qui lui faisait commettre, parfois, d’étranges erreurs ; après leur partie d’échecs, le soir, ils avaient ensemble de fréquentes discussions sur les calculs de tirs, auxquelles le capitaine, à bout d’arguments, finissait toujours par mettre un terme en déclarant :

« Tout ce que vous voudrez, mon ami, mais moi j’ai toujours fait comme ça, et mes tirs ont toujours été bons. »

Le 1^{er} septembre (1918), on isola le 3^e groupe, encore plus contaminé que les deux autres, dans un autre village, à Jalon-les-Vignes, à quelques kilomètres de Champigneul.

« Cette fois, c’est la fin, soupira Joseph, nous ne ferons rien avant la fin de la guerre ! »

Et, pour combattre le cafard, il emmena son camarade Faure faire un souper fin, à Châlons, pour fêter leur galon d’aspirant, à la Haute-Mère-Dieu, de mondiale renommée, et qui le méritait.

Mais en ces temps-là, c’était toujours le plus inattendu qui arrivait. Le 4 septembre, Joseph fut réveillé de bonne heure par son ordonnance (un petit Breton, timide et silencieux, appelé Galès, et que Faure avait baptisé “Chuchundra” en souvenir du rat musqué de Kipling) qui lui apportait un papier griffonné par le capitaine : « *Prendre toutes dispositions pour faire mouvement ce soir à 19 heures ; l’aspirant de Larminat commandera la colonne lourde.* » Il s’habilla en hâte et courut chez le capitaine :

« Eh bien ! oui, on remonte là-haut, je ne sais pas encore où ; on parle des Vosges, de l’Argonne ; nous verrons bien. En tous cas, la première étape, pour nous, c’est Vitry-en-Perthois. Je compte sur vous, hein ? Occupez-vous de tout à la batterie. Moi, j’ai assez à faire comme commandant de groupe. Je prends une des Ford et vous laisse l’autre ; vous prendrez Faure avec vous. »

Joseph passa la journée à faire tout préparer, graisser les camions, hisser les pièces sur les plateformes Jeffery. À 19 heures, tout était prêt et il donna avec joie le signal du départ.

Mouvement vers l'est

Voici les notes du carnet de Joseph pendant tout ce passionnant mois de septembre :

« Mercredi 4 septembre : ... Départ à 19 heures 30. Beau temps ; nuit pas trop noire. Nous ne sommes pas à notre place dans le régiment par suite d'une erreur de la 29^e batterie au départ, mais tout se passe bien et nous arrivons à Vitry-en-Perthois à 1 heure du matin avec un camion perdu, le Latil loin derrière, le reste intact ; tout rejoint dans la nuit. Dormi un peu, sur du foin.

Jeudi 5 septembre. Départ à 20 heures. Nuit noire. Le Saurer qui traîne en remorque la cuisine chauffe en route ; on dételle la remorque qu'on attelle à un Berliet, on accroche le Saurer derrière le Latil et tout arrive à bon port à Fains (près Bar-le-Duc) ; très content du margis-mécanicien Vialle qui, en queue de colonne, me donne toute sécurité. Bonne petite chambre que je partage avec Faure (lui le sommier, moi le matelas, après tirage au sort).

Vendredi 6 septembre. Plaisant, ce petit patelin ; j'y resterais volontiers 24 heures pour me reposer et dormir, mais il faut repartir le soir à 20 heures et, comme notre batterie est, cette fois, en tête, le capitaine monte avec nous pour la commander. Formidable encombrement des routes ; dès le départ, pagaille, enchevêtrement de convois, doublement de colonnes hippomobiles plus lentes que nous, etc. Nous perdons déjà un camion à Bar-le-Duc, qui a dû prendre une fausse direction. Puis, c'est l'embouteillage complet sur la Voie Sacrée. Nous avons 150 camions d'Américains devant nous, autant derrière, arrivant par diverses routes confluentes. Toutes les unités sont mélangées. Chacun prétend que l'autre a coupé son convoi. On marche à tour de roues, en s'arrêtant tous les cent mètres. On crie, on s'injurie en français et en anglais, tout cela dans une obscurité totale. Quelques indisciplinés cherchent à rattraper leur retard en doublant n'importe où et se font agonir d'injures. Une Vermorel dans le fossé, puis un camion, puis deux, puis un Jeffery les quatre roues en l'air. Nous croisons des gros G.P.F. ¹⁰ qui ajoutent à l'encombrement. Enfin c'est l'arrêt complet, une heure au moins. Le capitaine part à pied en avant, très excité, en me laissant la colonne immobile. J'en profite pour aller jeter un coup d'œil derrière

10 - G.P.F. pièces de 155 à Grande Puissance, type Filloux, à flèche ouvrante et à tir très rapide.

moi : hélas ! c'est un enchevêtrement inextricable du 23^e et des Américains. Je donne l'ordre d'arrêter les moteurs. On attend, on attend... Ces enragés d'Américains voudraient bien doubler, mais les gros 155 que nous croisons les en empêchent. Enfin le capitaine revient, rapportant des nouvelles : il y a là-bas deux ou trois Jeffery culbutés les uns sur les autres et la route était barrée ; enfin on la dégage et la colonne s'ébranle. Nous en profitons pour faire filer en avant, à leur grande joie, tous les éléments impurs qui s'étaient glissés entre les voitures de notre batterie. Vialle est toujours épatant... La fin du déplacement s'effectue plus facilement car à Chaumont-sur-Aire, nous quittons la Voie Sacrée et les Américains. Mais il fait de plus en plus noir. Cependant notre camion égaré finit par rejoindre, je ne sais par quel tour de force. Mais, avant l'arrivée, nous en perdons un autre qui, pour ne pas entrer dans un attelage croiseur, a préféré foncer sur un arbre et s'y est démolé. Arrivée à Thillombois à 3 heures du matin. Repos. Joli parc : des bancs sous des grands arbres.

Réduction de la “hernie” de Saint-Mihiel.

Dimanche 8 septembre. Reconnaissance du capitaine qui m'emmène avec lui. Le groupe doit prendre position derrière une crête qui est malheureusement presque parallèle à l'axe de tir derrière le Bois Sans-Nom, à l'ouest de Seuzey. On se tirera un peu trop les uns par-dessus les autres. Enfin notre position ne me déplaît pas trop.

À 16 heures, on nous envoie, Faure et moi, avec Vialle, reconnaître la route. Il pleut à verse et la voiture dérape beaucoup ; le voyage s'annonce mal. Après avoir reconnu la route et pris des renseignements sur la solidité des ponts, nous revenons à 19 heures dîner en dix minutes.

Départ de la colonne à 20 heures ; nuit noire ; cataractes ; pas une lumière autorisée et rien ne tient sur la route tant elle est glissante. Au bout de 200 mètres nous rencontrons notre camion téléphonique parti en avant avec la colonne légère et qui a versé dans le fossé. Nous n'amènerons pas une voiture jusqu'au bout !... Un brave Latil de la 24^e qui se trouve là le tire d'affaire. Nous repartons à 4 km à l'heure et manquons démolir une colonne à chevaux. Nous arrêtons pour la laisser doubler avec moins de danger. Il pleut, il pleut, on ne voit pas à 5 mètres devant soi et pas une veilleuse n'est autorisée. À Woimbey le premier tracteur, au lieu de nous suivre, se trompe de route et engage toute la colonne, plus toute la 23^e qui nous suit, dans une fausse direction. Faure, au galop, rattrape la tête de colonne et fait stopper : demi-tour individuel de chacun de ces quatorze lourds véhicules,

et la route n'est pas large, et on n'y voit rien, et il pleut toujours... Laborieux !... On repart, mais dans ces ténèbres, chaque croisement risque fort de donner lieu à une catastrophe. Nous arrivons pourtant sans dommage à Lacroix-sur-Meuse. Les Jeffery restés en arrière me donnent un moment d'inquiétude mais finissent par rejoindre. La montée jusqu'à la position par une route tout encombrée déjà de chariots et de caissons devient réellement épique. Enfin nous arrivons en haut ayant réalisé ce tour de force à peine espérable d'y amener la batterie au grand complet. Il est 3 heures du matin. Le capitaine nous explique que, ayant besoin de toutes ses facultés pour demain, il va se coucher et nous laisse nous débrouiller. Nous organisons donc, Faure et moi, le débarquement interminable des munitions, puis des canons, les camouflages ; à 5 heures et demie nous allons à notre tour nous coucher pour jusqu'à 8 heures et demie.

Lundi 9 septembre. Visite de la position et opérations topographiques, pas toutes avec le même bonheur ; enfin j'arrive à situer à peu près exactement sur le plan directeur notre première pièce. Le jour J, ou plutôt D (Day) car nous sommes en Amérique ¹¹, n'est pas encore demain.

Mardi 10 septembre. Toujours pluie à verse, rien à faire encore aujourd'hui. Petite cañha bien sympathique, que nous partageons avec deux coureurs du 12^e Cuir. non moins sympathiques et dont l'un est sous les ordres de Jean Aubé, mon ex-stagiaire de Nançay, malheureusement en permission en ce moment.

Mercredi 11 septembre. Balade à Lacroix, sous la pluie, toujours, avec Faure, pour décliner nos appareils sur la grand-route bien rectiligne. Au retour, le capitaine Carrel, extrêmement aimable, nous prend dans son auto et nous informe que D est demain. Toute l'après-midi, on travaille fiévreusement à la mise en batterie des pièces, la réception des 3 600 obus qu'on nous donne à tirer pour commencer et la préparation des tirs. On en met un coup et, à la nuit, tout le monde est prêt. À 19 heures, on nous indique notre mission : nous devons tirer cette nuit de 1 heure à 8 heures 45 d'abord à obus à balles sur les boyaux du bois de Lamorville, puis à explosifs sur la tranchée de Budapest au sud de Seuzey (à charges réduites). Le Boche tire quelques coups dans notre ravin. Aurait-il aperçu quelque

11 - La réduction du saillant, ou, comme on disait alors, de la "hernie" de Saint-Mihiel est la première opération dont l'organisation et la direction aient été confiées aux Américains ; la 23^e était là, en soutien d'artillerie, mais sous commandement américain.

chose de cet énorme ravitaillement ?... Un obus éclate à quelques mètres d'un caisson qui file au triple galop.

Toute la nuit, préparé avec le capitaine les tirs pour la matinée pendant que Faure fait exécuter ceux de la nuit. Nous tirerons demain sur la lisière du bois Vérine, puis dans la forêt de la montagne.

Jeudi 12 septembre (Jour D). À 1 heure du matin, déclenchement de ce beau vacarme. Mais que ces malheureux biffins doivent être mouillés et transis dans leurs tranchées de départ !

On tire sur différents objectifs toute la journée. L'heure H, fixée pour nous à 9 heures, est retardée jusqu'à 11 heures, puis jusqu'à 14 heures ; préparations de tirs très rapides ; enfin possibilité d'un réglage sur Seuzey qui me rassure : mon deuxième coup au but (dans un pan de mur qui doit être tout ce qui reste de l'église). Les premiers blessés (du 12^e Cuir.) nous effrayent en nous disant que leur peloton s'est fait abîmer par des mitrailleuses. Le soir encore aucun renseignement bien précis, mais des bruits de victoire, et bien des signes aussi : récits de blessés, convois de prisonniers, et surtout absence complète de réaction boche ; pas un obus sur nos positions. À 17 heures 30 nous cessons le feu.

Vendredi 13 septembre. Toute la journée nous assistons en trépignant d'impatience au défilé de l'armée entière se ruant à la poursuite de l'ennemi vaincu. Impressionnant, ce défilé de toutes les armes, les fantassins américains, les chevaux, les autos, les "saucisses" même qui, poussées par le vent d'ouest semblent tirer leurs tracteurs dans leur hâte de rattraper les fuyards. Mais, comme je le craignais, nous ne poursuivrons, nous, qu'en queue... si nous poursuivons ! À 8 heures du matin, tout un état-major autrichien, colonel en tête, défile vers l'arrière entre quatre cavaliers sabre au clair. Ils ont de bonnes têtes !

L'après-midi, promenade avec l'aspirant Pinvin dans les ruines de Seuzey reconquis. On s'emploie à réparer la route que déjà prennent les camions du 2^e groupe. Ils passeront d'ailleurs la nuit entière un peu plus loin devant un pont démoli. Le premier communiqué américain annonce 8 000 prisonniers et une avance de 5 milles. À 20 heures arrive l'ordre de partir à 21 heures 30. Enfin ! On se prépare, on s'installe dans les voitures ; à l'heure dite, on met les moteurs en route... Contre-ordre ! Nous ne partirons plus qu'à 3 heures du matin, le capitaine Carrel ayant jugé avec raison qu'on ne pourrait jamais traverser de nuit Lamorville démoli. On va se coucher à 22 heures 30 pour se relever à 2 heures 30.

Samedi 14 septembre. La ruée en avant. Enfin ! enfin !... Impression profonde.

Départ à 3 heures ; nous mettons d'abord deux heures à gagner la ferme de Domrémy, soit à faire 400 mètres. C'est qu'il faut doubler une batterie de 155 courts Schneider, puis tous les camions et tracteurs de la 23^e et ceux de la 29^e qui ont versé dans les fossés au démarrage. Enfin le jour se lève. Lacroix, Lamorville, les anciennes premières lignes françaises que nous franchissons allègrement, le no man's land, squelettes datant peut-être de 1914, quelques ossements, des souliers, de petites jambières du modèle de ce temps-là... Les lignes boches à Lamorville.

Traversée difficile de Lamorville, la route barrée de défenses formidables, tranchées, fils de fer, entonnoirs, rails verticaux pris dans du béton, ... le génie brille par son absence. Nous mettons trois heures à passer, par un borbier d'où on arrache à bras, un à un, les camions enlisés. Mais les hommes sont capables de tout aujourd'hui. Nous arrivons à Deuxnouds à midi. Arrêt de la colonne. C'est ici que nous devons mettre en batterie, mais les Boches filent si vite qu'ils sont déjà hors de portée. Charmant déjeuner improvisé à la porte d'un PC boche plein de vestiges amusants ; l'évacuation, en plein repas, semble avoir été des plus précipitées...

Je pars en reconnaissance avec le capitaine jusque devant Hattonchâtel. Inoubliable coup d'œil sur la Woëvre : 150 kilomètres carrés et plus de 50 villages déjà délivrés, malheureusement en feu pour la plupart. Une de mes plus fortes impressions de la guerre. Hattonchâtel lui-même brûle, sauf l'église. Je grimpe dans le clocher, suivi des lieutenants Jenner et Quentin pour faire un tour d'horizon et m'imprégner du spectacle.

Nous repartons chercher notre batterie. Nouveaux embouteillages. Enfin, à 22 heures 30 nous l'amenons dans un champ juste derrière Hattonchâtel où le capitaine commande de pointer les pièces :

« Sur quoi, mon capitaine ?

– Sur Metz, » répond-il d'une voix tonnante.

Metz est quand même bien encore à 40 kilomètres, et il faut en rabattre. Mais, ne voulant pas avoir l'air de "reculer", le capitaine ordonne de mettre en surveillance « sur le nord magnétique », et, de plus en plus excité ajoute :

« D'ailleurs, je vais pointer les pièces moi-même ! »

Il court au goniomètre-boussole, mais son émotion le trouble sans doute et, quand il envoie ses commandements aux chefs de pièces, on voit avec stupeur les quatre tubes se diriger vers le sud. Le capitaine m'appelle à la rescousse... Il s'est simplement trompé de cadran, c'est-à-dire de 180°.

Couché dans le camion téléphonique à 23 heures 30. Réveil à 5 heures 30.

Dimanche 15 septembre. Toute la journée on attend des ordres et des nouvelles. Nous préparons un tir sur la route derrière Woel, mais il paraît qu'elle vient déjà d'être franchie, grâce aux tanks, dit-on (?). On voit passer Poincaré, Clemenceau, toutes les huiles... Le soir il se confirme que les Boches ont encore reculé. Allons-nous au moins les poursuivre ? Enfin, l'ordre de départ arrive, et c'est pour Jonville, à l'extrême avant. Jubilation universelle chez tous les poilus...

L'attaque de Champagne

Non ! ce n'est pas Jonville, c'est... Joinville-sur-Marne à 120 kilomètres en arrière !!! Qu'est-ce que cela veut dire ?... Est-ce qu'on nous croit déjà fatigués ?...

Passé encore toute la nuit sur pied à attendre l'heure du départ toujours imminente et toujours retardée. Je dors debout ! Quelques avions viennent lâcher dans les champs quelques crottes insignifiantes. Les hommes se fatiguent, l'attente se prolonge. J'envoie coucher tout le monde et reste seul à veiller, attendant des ordres.

Lundi 16 septembre. Départ enfin à 3 heures du matin par Hattonchâtel, Vigneulles, Apremont, Gironville, Toul, Vaucouleurs, Joinville où nous arrivons à 6 heures et demie du soir harassés, fourbus, les voitures brûlantes, les bandages usés jusqu'à la jante, les conducteurs s'endormant sur leur volant. De l'avis des plus allants, on ne ferait pas ce soir dix kilomètres de plus... Mais voici, à l'entrée du village, un planton porteur d'un pli qu'il me présente : « Ordre à la 26^e batterie de pousser jusqu'à Longeville, à 40 kilomètres plus à l'ouest. » Et aussitôt, après un casse-croûte rapidement expédié sur le pouce, la colonne s'ébranle en bel ordre. Heureusement, il fait un admirable clair de lune, la route est superbe, pas encombrée du tout et c'est à belle allure que, par Wassy et Montier-en-Der, nous arrivons à 23 heures 30 à Longeville après une étape de 160 kilomètres succédant à de rudes fatigues déjà. À chaque halte, il faut aller

secouer un à un les conducteurs endormis sur leur volant et, quand on arrive au dernier, il arrive que le premier se soit déjà endormi.

À l'arrivée, pourtant, il ne nous manque qu'un Peugeot, le Renault laissé pour mort à Hattonchâtel et notre brave Latil qui doit dépanner et remorquer tous les invalides du groupe. J'ai une chambre épatante chez de braves gens, un bon lit... Je dors.

Mardi 17 septembre. Tant de hâte me paraît de bon augure : on ne nous ferait pas doubler les étapes pour nous envoyer au repos. Pourtant aujourd'hui, repos. Promenade à Montier-en-Der avec le capitaine et Faure ; nous y trouvons notre Peugeot qui arrive avec Vialle, mais aucune nouvelle du Latil.

Celui-ci arrive enfin à 23 heures après 42 heures de route, ayant dépanné tout le long du chemin et remorqué parfois jusqu'à trois voitures bout à bout. Nogaro, titubant de fatigue et de sommeil mais toujours aussi parfaitement correct vient me rendre compte au garde à vous de cet effarant voyage. Ah ! ce sont de bien braves gens.

Mercredi 18 septembre. Nettoyage et graissage du matériel, vérification des lignes de mire, etc. C'est fantastique ce qu'il arrive d'artillerie par ici, du 155 G.P.F. et 1917, du 105, du 220, vraiment de tout, toute la R.G.A. ¹² semble arriver ici. Mais c'est que nous passons à l'armée Gouraud, l'armée où on ne manque jamais de rien, dit sa légende. À partir de demain matin, nous sommes en cantonnement d'alerte.

Jeudi 19 septembre. Encore repos toute la journée. On dort tant qu'on peut ; on fait des provisions de sommeil. Balade à Montier-en-Der avec le capitaine pour nous faire couper les cheveux. Toute l'artillerie qui nous entourait est partie dans la nuit. Notre tour ne saurait tarder.

Vendredi 20 septembre. Ordre de départ pour 17 heures. Je suis chargé de conduire la colonne avec l'adjudant Belmont rentré aujourd'hui de l'hôpital. Sotte situation, décidément ! Je crois devoir rappeler au capitaine que, comme aspirant, je suis l'inférieur hiérarchique de Belmont (que je n'ai pas encore vu). Il se gratte la tête :

« C'est vrai, c'est vrai ! Mais c'est idiot, cette histoire-là... Pourquoi diable ne vous nomme-t-on pas officier ?... Enfin, je vais tâcher d'arranger cela pour le mieux. »

12 - R.G.A. : Réserve Générale d'Artillerie.

Un quart d'heure après, il revient, l'air très satisfait :

« Voilà ! c'est vous qui commanderez la colonne, mais, pour ne pas froisser Belmont, je lui ai dit qu'il en avait la surveillance morale. Vous voyez ! ça ira très bien comme ça... »

Je fais la grimace :

« Écoutez, mon capitaine, je ne connais pas l'adjudant ; je veux bien essayer mais, vraiment, il vaudrait mieux qu'il ne vienne pas avec moi, ou bien alors qu'il prenne le commandement. »

Mais l'attitude de Belmont me rassura bientôt : à peine monté en voiture, il s'enveloppa dans ses couvertures, me dit bonsoir fort aimablement et s'endormit ou fit semblant. Décidément, c'était un homme d'esprit. Voyage splendide, par un magnifique clair de lune. Arrivée à 23 heures à Vitry-en-Perthois.

Samedi 21 septembre. Matin et soir à Vitry-le-François qui est tout près (3,5 km). Départ à 6 heures du soir avec le capitaine en avant de la colonne ; arrivée à 8 heures 30 dans le champ qui nous est assigné comme cantonnement. Couché dans le camion téléphonique avec le capitaine et Faure.

Dimanche 22 septembre. Réveillés à 3 heures du matin par l'arrivée d'autres camions, des bruits de discussion. Je me rendors. Le matin, en sortant de notre chambre à coucher roulante, je tombe sur un groupe du 45^e. Vite, je me renseigne : le 3^e groupe est installé, me dit-on, de l'autre côté de la route ; je m'y précipite et rencontre aussitôt Édouard qui pousse une exclamation de joyeuse surprise :

« Comment, c'est toi, animal, qui me chipe mon cantonnement !

– Bah ! lui objecté-je, celui-ci vaut bien l'autre, va !

– J'en conviens. Ah ! que je suis content de te voir ! Tu sais que nous allons travailler ensemble ? ... » et il me retient à déjeuner.

Le soir, je tombe sur Pierre Henri dont la “saucisse” (le ballon 30) s'élèvera non loin de nos batteries ; il m'invite à déjeuner pour demain dans sa cañha de Somme-Bionne.

Lundi 23 septembre. Reconnaissance de la position avec le capitaine et Faure. Nous mettrons en batterie sur le bord de la petite route qui va de la Croix de Minaucourt au pont de la Bionne. Au retour, l'auto me dépose à Somme-Bionne où je déjeune avec Édouard chez Pierre, amusante réunion Larminat.

Le soir je reçois l'ordre d'amener les quatre pièces et un camion de munitions à la position. L'ordre du colonel stipule expressément que c'est le commandant de batterie lui-même qui doit diriger cette opération, mais mon capitaine me dit que, se sentant fatigué, il a obtenu du colonel de m'y envoyer à sa place. Départ à 20 heures 15 ; toute la nuit, embouteillages atteignant à la perfection du genre. Des heures d'immobilité aux carrefours, en particulier à Minaucourt. Heureusement, le Boche qui, tout à l'heure, marmitait copieusement sur notre gauche, ne tire plus que discrètement et rien ne tombe sur ces carrefours où il aurait pu y avoir terriblement de casse. Retour à 6 heures du matin. Repos de 7 heures à 10 heures.

Mardi 24 septembre. Reconnaissance avec le capitaine. Alignement (par des procédés grotesques) et mise en direction des pièces.

Mercredi 25 septembre. À 6 heures et demie du matin, je monte avec le camion téléphonique que je ne peux amener que par des voies détournées, des sentinelles barrant impitoyablement pendant le jour toutes les routes principales.

Toute la journée préparation de tirs. Nous sommes à J-1. Nos tirs doivent commencer à H-6. À 11 heures du soir, un vacarme de tous les tonnerres me fait comprendre que nous y sommes, et en effet, seulement le groupe avait oublié de nous donner H en temps utile.

Toute la nuit, tirs et calculs. Vacarme assourdissant, comme je n'en ai jamais entendu de pareil. Abrutissant, tout cela ; café à hautes doses. Au matin, je n'arrive plus à communiquer mes ordres aux chefs de pièces que par écrit ; ils doivent tous avoir les tympans crevés. Si fort que je hurle dans leurs oreilles, ils me font signe qu'ils n'entendent pas.

Jeudi 26 septembre. C'est aujourd'hui J. H = 5 heures 25. Nos destructions et préparations terminées, nous déclenchons, dans un brouillard opaque un magnifique barrage roulant. Le brouillard est tel que je dois faire relier chaque appareil de pointage au point de repère invisible pour que les pointeurs voient (à peu près !) la direction. Un peu inquiet des résultats. Pussions-nous ne pas tirer sur nos fantassins !... Enfin le brouillard se lève, les rectifications sont insignifiantes. Puis c'est l'aube, le matin, les alternances d'espoirs et d'angoisses... Et enfin, les premières nouvelles, les premiers blessés, les premiers prisonniers, et, vers midi, l'armée qui s'ébranle vers le nord. Allons ! Dieu soit loué ! C'est encore la victoire ! Une demi-heure de sieste. À mon réveil, j'apprends qu'une saucisse vient de brûler du côté de Wargemoulin ; serait-ce celle de Pierre ?

Je vais à l'A.D., puis à la D.I. sans pouvoir obtenir de tuyau certain, mais il semble bien, en effet, que ce soit le ballon 30. À 17 heures, j'en vois de tout près flamber une autre atteinte par un avion boche sur lequel s'acharnent en vain toutes les mitrailleuses du secteur ; un autre observateur a fait trois fois dans la journée le saut en parachute.

Diverses missions de tirs toute la journée ; pas de nouvelles précises encore.

Vendredi 27 septembre. Matinée de pluie froide et de cafard. Il semble que cela ne marche guère sur notre gauche. Et puis, je trouve qu'on voit bien peu de choses sur les routes. Inquiétude. Pourtant on nous fait allonger le tir jusqu'à 10 500 mètres à obus 1917 sur Séchault. Et puis pas mal de prisonniers tout de même commencent à défiler.

Le ballon X m'apprend que c'est bien le 30 qui a brûlé hier matin mais que c'était un adjudant qui s'y trouvait, qui a sauté en parachute et atterri, bien entendu, "comme une fleur". À 14 heures je vois d'ailleurs arriver Pierre lui-même qui m'apporte de très bonnes nouvelles. Ça recommence à gazer. Les Américains avancent même très vite à gauche, et à droite ça commence enfin à décoller. Bons communiqués : Tahure, Cernay, Montfaucon repris. Faure part pour l'A.S. (artillerie d'assaut). Je le regrette : c'était un gentil camarade.

Toute la nuit préparation de tirs. Ordres, contre-ordres pour l'attaque de Bellevue que nous appuyons de nos feux entre 4 heures 30 et 4 heures 42 du matin. Dieu ! que j'ai envie de dormir !

Samedi 28 septembre. Encore des tirs, sur le signal de Bellevue, sur Séchault, sur le mont Cuvelet. Très bonnes nouvelles de partout.

Dimanche 29 septembre. J'ai dormi toute la nuit !... Au matin, j'ai eu l'impression d'être brutalement jeté hors de mon brancard par une formidable explosion autant dire dans le camion. C'est une pièce de 220 qui s'est installée là presque contre nos roues. Je ronchonne un peu...

« Vous ne l'aviez pas encore entendue, mon aspirant ? me dit Galès. C'est vrai que vous dormiez bien ! Ils ont tiré comme ça toute la nuit. »

À midi, nous sommes relevés de mission. Vu Édouard enchanté de sa mission, ayant pu régler lui-même ses batteries sur des Boches qui fuyaient, mais un peu impatient, maintenant, de notre immobilité ; il convient d'ailleurs que nous ne pouvons guère songer à lancer notre encombrant matériel sur les routes défoncées, rares, glissantes et déjà embouteillées.

Clemenceau vient, me dit-on, de rester plusieurs heures derrière des files de camions immobilisés eux-mêmes et a dû renoncer à aller où il voulait.

Les prisonniers affluent et on les parque à côté de notre P.C. ; en général ils ont l'air fatigués et contents d'en avoir fini. Mais quelques officiers évidemment prussiens et encore pleins de morgue font une bien amusante grimace en regardant défilér sans interruption sur la route nos magnifiques pièces de 155 Schneider qui vont accélérer la déroute des leurs.

Le soir je venais de me coucher quand on me réclame au groupe. C'est l'ordre de départ pour demain matin à 4 heures 30, dès que nos camions seront arrivés de l'échelon.

Lundi 30 septembre. Mais, comme je m'y attendais, ils n'arrivent qu'à 7 heures et demie, une heure après le moment où notre mouvement aurait dû se terminer. Il ne peut commencer qu'à 10 heures. Embouteillages sur embouteillages et en plein jour ! Quelles cibles pour l'aviation ennemie. Mais elle nous laisse parfaitement tranquilles, et cela aussi, c'est bien bon signe.

Nous campons en plein champ, sur la route de Hans à Wargemoulin. »

Le lendemain, Joseph alla faire, au nord de Beauséjour, avec son cousin Pierre et un camarade de celui-ci, une longue promenade dans les anciennes lignes qui lui laissa une profonde impression :

« Affreux, écrit-il, affreux et poignant, ce paysage composé uniquement de tranchées, de fils de fer, d'entonnoirs de mines, de trous d'obus, les uns vieux de quatre ans déjà, les autres d'avant-hier, sans aucune végétation, pas même un brin d'herbe. Le camarade de Pierre, qui a été dans l'infanterie pendant les deux premières années de la guerre et s'est battu plusieurs fois par ici nous explique :

« En septembre 14, c'était ici notre première ligne, puis on a avancé jusque-là, ensuite on a reperdu ces trois tranchées-ci ; en septembre 15 nous les avons reprises et on a avancé jusque-là, mais après, nous avons été ramenés jusqu'ici... »

Tant de combats, et tant de morts pour déplacer la ligne de quelques dizaines de mètres ! Je songe que c'est quelque part de ce côté que mon frère André a reçu les blessures dont il est mort un mois après. Je m'arrête devant un énorme entonnoir de mine ; peut-être est-ce celle-là dont il était si fier... Je me retourne ; Pierre est là tout pensif devant un avion à demi calciné qui lui rappelle celui de son frère Paul, qu'il a retrouvé tel un mois

après sa mort ; plus loin, des débris de torpilles évoquent d'autres souvenirs encore... Et, dans ce paysage sinistre, j'ai un moment l'illusion que, au milieu de ce terrain ravagé et désert sur lequel des dizaines de milliers de soldats se sont entretués depuis quatre ans pour gagner quelques mètres, nous sommes aujourd'hui les trois seuls survivants de cet horrible carnage... »

À son retour à la batterie, Joseph y trouva un nouvel aspirant, Maudhuit, qui lui apprit que le capitaine venait de partir en permission. Avant de partir, il était allé demander au colonel de ne pas le remplacer pendant son absence, disant que son aspirant suffirait très bien ; on comprend que le colonel ait trouvé impossible de faire commander une batterie pendant près de quinze jours par un simple aspirant ; il avait désigné pour remplacer Berthon le lieutenant Chaumet. Joseph le vit arriver dans la nuit, revenant de Châlons, la tête entourée de linges ensanglantés ; il venait de démolir sur la route la dernière Ford de la batterie.

Le 2 octobre on apprit en même temps la prise de Saint-Quentin et l'armistice avec la Bulgarie ; cinq jours après, le 7, on eut vent des premières démarches des Boches pour obtenir eux aussi un armistice : *« L'arrivée du cycliste qui nous apporte les journaux, écrit Joseph, était hier curieuse à voir : il a failli être étouffé sous le flot des clients qui avaient eu vent de la nouvelle. Voilà donc les Boches qui commencent à plier l'échine ! Nous les verrons à genoux, puis aplatis complètement, mais je crois que ce n'est pas encore pour tout de suite. Ces gens-là ne se doutent sans doute pas de tout ce que la simple justice nous oblige à exiger d'eux. Pussions-nous ne pas l'oublier, nous ! À chaque arrêt de la canonnade, on devient un peu anxieux et on se demande : Pourvu qu'ils ne fassent pas de bêtises à Paris ! Pourtant, je ne le crois pas ; j'ai confiance dans notre Clemenceau. Et Wilson lui-même, depuis qu'il a 2 millions d'hommes en France, doit être devenu un peu moins idéologue. Nous sommes toujours dans notre champ, où je commence à croire qu'on a oublié jusqu'à notre existence. Le temps devient de plus en plus maussade : une bise aigre et de la pluie froide. C'est déjà l'hiver ; impression triste de chaque année à pareille époque. On nous a envoyé en renfort, pour remplacer nos grippés une centaine de petits gars de la classe 18, sans seulement un couvre-pied ; ils ont passé la première nuit à battre la semelle sans se plaindre. On m'a choisi comme diplomate*

pour aller apitoyer le médecin-chef d'un H.O.E. ¹³ voisin et j'ai réussi à rapporter une couverture pour chaque homme. Espérons que ce ne seront pas les blessés qui en souffriront, mais je crois qu'il y avait réellement du rabiot. »

Ce soir-là, 7 octobre, le 3^e groupe partit à 17 heures sous la pluie pour aller cantonner à Courtisols, près de Châlons, au repos. « Hélas ! se dit Joseph, déjà finie, la belle période d'activité !... » Elle l'était pour lui, sinon pour le régiment.

L'artillerie d'assaut (chars de combat)

Dès le lendemain, il recevait l'ordre de rejoindre le camp de Cercottes dans le Loiret ; il passait dans l'A.S. C'était le résultat de sa demande un peu inconsidérée du mois d'août.

Cette fin de guerre au camp de Cercottes, succédant à ce passionnant mois de septembre lui parut terne et sans agrément. Joseph qui, à la 26^e batterie, avait été traité tout à fait en officier et y avait rempli les fonctions de lieutenant de tir eut, dès son arrivée à Cercottes, l'impression d'avoir été dégradé. « *C'est tout juste*, écrit-il, *si on ne me fait pas faire du pas cadencé en colonne par quatre !...* » Il connut les brimades d'adjudants embusqués là depuis Dieu sait quand et qui devenaient de plus en plus désagréables pour les aspirants à mesure que ceux-ci voyaient diminuer leurs chances de passer sous-lieutenants avant la fin de la guerre qu'on sentait maintenant toute proche. L'instruction, cependant, était assez bien faite et, au bout des quatre semaines réglementaires, Joseph avait appris à conduire et à connaître suffisamment le petit monstre docile et puant qu'est le char Renault. Mais que de temps perdu, complètement inutilisable à Cercottes, et dont il n'était pas facile de profiter par des permissions, l'accès des trains étant le plus souvent interdit aux militaires pour éviter de trop grands encombrements. Joseph alla plusieurs fois à La Hardonière à bicyclette. Il en revenait justement le 11 novembre quand, en arrivant à Ligny-le-Ribault, il entendit sonner les cloches :

« Ça y est ! se dit-il, les Boches ont signé !... la guerre est finie. » Et, en traversant le village, son uniforme y fut acclamé.

Ayant obtenu, non sans peine, d'être affecté au groupement Lefèvre pour y retrouver son frère Jacques, Joseph attendit à Villiers-sous-Grez (centre de

13 - H.O.E., hôpital d'évacuation.

JOSEPH

Bourron), près de Fontainebleau, l'heure de sa démobilisation qui devait sonner pour lui le 16 mars 1919.

Il n'apprit que deux mois plus tard, et par le plus grand des hasards, qu'il avait été nommé sous-lieutenant à la date du 15, c'est-à-dire la veille.

FRANÇOIS



Le *Mirabeau*, juillet 1914 – janvier 1916

À la fin de juillet 1914, François était à Lourdes, en pieux pèlerinage, avec son fidèle ami Begouën, enseigne de vaisseau comme lui, et de la même promotion ; à l'occasion des fêtes du Congrès eucharistique, qui se tenait à Lourdes cette année-là, ils avaient demandé à leur commandant quelques jours de permission, et, sitôt celle-ci accordée, ils avaient joyeusement quitté le *Mirabeau* qui, depuis des semaines attaché à son corps-mort, rôtiissait immobile dans la rade de Toulon.

On ne lit guère les journaux à Lourdes ; les deux pèlerins, tout au grand spectacle de foi qu'ils avaient sous les yeux, ne s'occupaient guère de la politique étrangère ; aussi ne furent-ils pas peu surpris, le 26 dans l'après-midi, en entendant annoncer des prières publiques pour la paix.

« Des prières pour la paix ? se dirent-ils l'un à l'autre. Ah, ça ! allons-nous avoir la guerre ? Qu'a-t-il bien pu se passer dans le monde depuis trois jours ? »

Ils s'empressèrent d'aller acheter des journaux qui les renseignèrent suffisamment sur l'état de l'Europe pour qu'ils décidassent immédiatement

de partir par le premier train. Ils quittèrent donc Lourdes le 27 au matin et arrivèrent à Toulon dans la nuit. Rentrés à bord par le premier canot, vers 6 heures du matin, ils rencontrèrent d'abord le second, Romieux, et lui demandèrent :

« Faut-il aller voir le commandant tout de suite ? »

– Oui, oui, répondit-il, il vous attend avec impatience. »

Dès qu'ils furent devant le commandant Bô, ils comprirent à son air qu'il y avait autre chose qu'une alerte ordinaire. Le commandant, s'adressant d'abord à Begouën, lui dit :

« Vous allez tout de suite vous rendre au parc, et prendre vos dispositions pour faire immédiatement le plein de charbon, comme en temps de guerre. »

Puis, se tournant vers François :

« Vous, vous irez à la pyrotechnie, et ferez immédiatement rembarquer toutes les munitions... » et il ajouta encore « comme en temps de guerre. »

Les deux officiers saluèrent et sortirent ; le ton du commandant, et les ordres qu'ils avaient reçus leur donnaient fort à penser. Ils se communiquèrent leurs impressions :

« Il a vraiment l'air de croire que c'est grave. »

– Dame ! pour qu'on nous fasse rembarquer dare-dare des munitions que nous avons débarquées il y a huit jours comme étant trop vieilles... »

Ils passèrent par le carré où on leur donna d'abondantes nouvelles, si étonnantes qu'ils voulurent à peine y croire... Puis ils se hâtèrent d'aller à leur besogne.

Toute la journée, François resta à la pyrotechnie, à surveiller l'embarquement de ses poudres et de ses obus. Rentré à bord à la nuit, avec le dernier chaland de munitions, il voulut envoyer coucher ses hommes ; mais ceux-ci, depuis qu'ils avaient entendu dire que cette fois « c'était pour de bon », paraissaient devenus infatigables. Ils demandèrent tous à aller aider leurs camarades qui faisaient du charbon, et y passèrent encore la nuit ; au matin du 29, on était paré. Cependant, on remontait en toute hâte la machine qu'on avait démontée pour nettoyer les turbines.

Sans être du dernier modèle, puisque la série des *Danton* à laquelle il appartenait était maintenant distancée par celle des quatre grands dreadnoughts de 23 000 tonnes (*Jean-Bart* et *Courbet* en service, *France* et *Paris* achevés, mais pas encore armés), c'était encore une belle unité que ce *Mirabeau*. Lancé en 1909, il déplaçait 19 000 tonnes, pouvait donner

normalement 19 nœuds, et était armé de quatre canons de 30 et de douze canons de 24. Malheureusement, au moment dont nous parlons il avait un besoin urgent d'assez sérieuses réparations qui, remises de mois en mois, n'avaient pas encore été effectuées, et les officiers se demandaient avec inquiétude s'il serait à la hauteur de la tâche qui allait lui incomber. François, officier canonnier, avait le commandement de trois tourelles de 24, les deux tourelles avant et la tourelle tribord milieu ; il était chargé, en outre, des soutes à munitions, et de la télémétrie.

Pendant les jours d'attente qui suivirent, on fut autorisé à descendre à terre pour trois heures au maximum, et tout le monde devait être rentré à bord avant 19 heures. François profita de la permission le 30 et le 31 pour prendre ses dernières dispositions et faire quelques emplettes ; le 31 il était en train d'acheter quelques paires de chaussettes dans le magasin du boulevard de Strasbourg "Aux Dames de France" quand on entendit trois coups de canon ; en un clin d'œil le magasin fut vide. Dehors, tout ce qui portait l'uniforme avait pris le pas gymnastique : des artilleurs regagnaient à toutes jambes leur quartier, tout en chantant joyeusement *La Marseillaise*, pendant que tous les marins de tous les bâtiments dévalaient au grand trot la rue de l'Intendance et se rassemblaient sur le quai, attendant leurs embarcations... Il semblait à tous ces braves gens qu'ils n'arriveraient jamais à bord assez tôt.

Pourtant, l'attente se prolongea encore pendant trois jours ; le 1^{er} août on vit rentrer en rade tous les vieux bateaux-écoles, le *Pothuau*, le *Tourville*, le *Latouche-Tréville*, des torpilleurs des plus anciens modèles, les bateaux-citernes, le *Marceau*, tout rouillé ; un vieux garde-côtes, l'*Amiral-Tréhouar*, s'en vint mouiller au creux Saint-Georges, en face de Saint-Mandrier : il était chargé de la défense des passes, et de l'arraisonnement des navires qui s'y présenteraient. On attendait avec un peu d'inquiétude le *Paris* et le *France*, nos deux plus beaux dreadnoughts qui, sitôt le président Poincaré débarqué à Dunkerque à son retour de Russie, avaient reçu l'ordre de rallier Toulon ; on savait qu'ils n'avaient pas encore leurs canons, et on avait hâte de les savoir en sûreté.

Le 3 au soir, enfin, l'ordre d'embarquer le bétail apprit à tous que ce serait pour cette nuit... Bientôt les chalands chargés de bœufs vinrent se ranger autour des bâtiments ; l'embarquement commença. François surveillait l'opération, et, vers 3 heures et demie du matin, au petit jour, se réjouissait de n'avoir plus qu'un animal à charger. « Ça va bien, se disait-il,

nous serons parés... », quand il vit accourir le commandant, qui passa en coup de vent à côté de lui, en lui criant :

« Tiens bon pour les bœufs, nous appareillons !

– Bien commandant », répondit François, puis, voyant qu'il était déjà loin, il se pencha par-dessus la rambarde, vit que l'amarre était déjà liée autour des cornes de son dernier bœuf, et cria : « Hissez et rondement. » Cependant, on filait le corps-mort, et déjà le *Mirabeau* s'avancait majestueusement, emportant avec lui l'animal qui se balançait au bout de son câble entre le ciel et l'eau.

Pour une belle sortie, ce fut une belle sortie !... Toute la flotte, ou presque. En tête, le *Courbet*, battant pavillon de l'amiral Boué de Lapeyrère, et le *Jean-Bart*, puis les six *Danton*, les croiseurs, les *Démocratie*, enfin les anciens cuirassés démodés, *Saint-Louis*, *Charlemagne*, *Bouvet*, etc. que les jeunes midships traitaient sans respect de rossignols et vieux sabots, mais qui devaient trouver, dans cette guerre, plus d'occasions de se couvrir de gloire que leurs orgueilleux cadets.

On fit route, d'abord, vers la Sicile. Le 4 août on reçut un sans-fil : « Guerre avec l'Allemagne seulement, du fait de cette dernière puissance. » Peu après, on sut que les deux croiseurs que l'Allemagne avait en Méditerranée, le *Goeben* et le *Breslau*, avaient quitté les côtes de Syrie depuis plusieurs jours. En même temps, on apprit que les croiseurs de Brest avaient reçu l'ordre d'aller défendre le Pas-de-Calais, c'est-à-dire de s'y faire glorieusement couler. On ne savait pas encore si l'Angleterre serait avec nous. Pourtant, le soir du 4, on reçut l'ordre d'ouvrir le code secret B. G. S. (Breton, Gaulois, Slave).

On faisait des conférences aux hommes pour maintenir leur moral au niveau où il était monté d'abord ; on leur parlait des flottes autrichienne et italienne : « Avec des canonnières comme vous, si chacun fait son devoir, ils peuvent se mettre ensemble contre nous, nous les battons... »

On marchait à 15 ou 16 nœuds ; le *Mirabeau* ayant quelque peine à suivre, signala qu'il préférerait ralentir ; l'escadre Chocheprat dont il faisait partie diminua un peu la vitesse.

Le 5 août, la colonne se disloqua en trois groupes, chargés chacun d'aller devant un des ports algériens pour protéger l'embarquement des troupes d'Afrique. L'amiral Chocheprat reçut, pour point de direction, Bône et Philippeville. Comme il s'y rendait, avec son escadre, il reçut un T.S.F.,

transmis en clair par Alger, et ainsi conçu : « *Deux croiseurs ennemis ont bombardé Bône, bombardent Philippeville, paraissant se diriger vers Alger.* » Les Anglais, interrogés par T.S.F., répondirent qu'ils se chargeaient de barrer le canal de Sicile et la passe entre Malte et la Tunisie. Le *Jean-Bart* et le *Courbet* filaient vers Gibraltar pour couper la retraite aux pirates ; il semblait qu'ils ne pussent nous échapper. L'amiral Chocheprat obliqua un peu vers Alger, mais, le *Mirabeau* continuant à perdre un nœud par quart, et l'amiral s'obstinant à l'attendre, l'escadre marchait de plus en plus lentement.

Pendant ce temps, le *Goeben* et le *Breslau*, aux premières émissions de T.S.F. de la flotte française, profitaient de leurs 28 nœuds pour prendre la fuite à toute allure, laissant les nôtres procéder en toute tranquillité à l'embarquement et au transport des troupes : leurs quelques obus n'avaient d'ailleurs causé que des dégâts insignifiants. On sait comment les Anglais eurent la maladresse de laisser passer les deux croiseurs en Méditerranée orientale, et la naïveté d'arrêter leur poursuite à l'entrée des Dardanelles, où les Allemands, moins scrupuleux, et déjà d'accord avec les Turcs, s'étaient engagés sans hésiter.

L'embarquement des troupes d'Afrique ne fut donc pas autrement inquiété, et cette première opération du transport du XIX^e corps se passa le mieux du monde. Le *Mirabeau* reçut l'ordre de rester avec le *Condorcet* pour convoier, le long des côtes de Corse et de Sardaigne, quelques bateaux chargés de troupes pendant que le gros des transports suivait les côtes d'Espagne, et que les quatre autres cuirassés de l'escadre ralliaient le pavillon de l'amiral. Le *Mirabeau* à bout de souffle, n'avancait plus qu'à peine ; dès que Toulon fut en vue, il signala au *Condorcet* de ne plus l'attendre, et continua seul sa route clopin-clopant. Quand il arriva enfin au port, la première chose que virent les officiers et l'équipage, ce furent les cinq autres cuirassés, déjà ravitaillés, qui reprenaient la mer, pour aller, disait-on, livrer bataille à la flotte autrichienne. Pour eux, ils durent la rage dans le cœur, entrer dans l'arsenal, et se mettre à démonter entièrement les machines. François était consterné :

« *J'enrage, écrit-il, de voir de si belles tourelles, si au point, si bien armées, muettes pour plusieurs semaines, en pleine guerre, et sans avoir combattu. Si vous aviez vu notre état-major et notre équipage quand les autres sont partis !... C'était navrant !* » et il ajoute : « *Pourvu que les Autrichiens se défilent et se cachent quelque temps... J'espère encore que*

nous pourrons être prêts pour la grande bataille, et, en tous cas, nous serons là pour remonter dans le nord, où l'ennemi sera peut-être moins fuyard. »

En temps ordinaire, il aurait fallu au moins trois mois pour remettre le *Mirabeau* en état. On travailla jour et nuit, sans relâche, avec une activité fiévreuse, les hommes rivalisant de zèle pour reprendre plus vite leur place dans la ligne de bataille, et, au bout d'un mois, on fut prêt. Mais pendant ce mois, il y avait eu des moments décourageants :

« Ce serait à pleurer de rage si on avait le temps !... Plus on avance, et plus on trouve de choses à changer, à refaire, à modifier, toujours dans les machines, et rien que dans les machines !... Pour tout le reste, nous étions si bien prêts, c'est navrant !... Heureusement, ce ne sont que maux guérissables, crasse accumulée, usure peu grave, rien de cassé, mais que c'est long !... Arriverons-nous pour la grande bataille ? J'ai confiance dans la frousse des Autrichiens qui, jusqu'à présent, se claquemurent dans leur port derrière triple rempart de forts, de mines et de sous-marins. Les débucher de là sera long et laborieux. Nous méritons vraiment d'en être ; nous avons assez peiné pour avoir cette joie. Béni d'ailleurs est ce travail acharné qui ne nous laisse pas le temps de nous ronger les poings » (23 août)

Les regrets étaient encore excités par les nouvelles, vraies ou fausses, qui, à chaque instant, arrivaient de l'Adriatique : s'il avait fallu tout croire, la *République* aurait été coulée à trois reprises différentes, puis chacun des croiseurs successivement ; le 17 août, on annonça (et cette fois, c'était vrai) que le petit croiseur autrichien *Zenta* avait été coulé la veille à 12 000 m en trois salves.

« C'est le commencement, se disaient nos pauvres officiers tout frémissants d'impatience. Aujourd'hui, le *Zenta*, demain, ce sera toute l'escadre autrichienne, et nous n'y serons pas... »

La crainte d'arriver trop tard au combat finissait par devenir une obsession. Aussi quand, dans les premiers jours de septembre, on demanda des enseignes de vaisseau pour les forts de Paris, François et Begouën furent-ils très tentés de se proposer ; mais, comme chacun s'aperçut que l'autre en avait envie, et qu'on ne devait en désigner qu'un par bateau, ils luttèrent de générosité à qui laisserait la place à son ami. Enfin, comme ni l'un ni l'autre ne voulait céder, ils se décidèrent à faire trancher la question par le commandant qui désigna Begouën, comme étant le moins ancien.

François n'eut pas d'ailleurs à le regretter car son ami n'eut pas l'occasion de faire grand-chose de bien intéressant dans un de ces forts complètement démunis d'artillerie, et, peu de jours après, le *Mirabeau* était enfin en état de reprendre la mer.

Le 8 septembre, il fit une première sortie, pour essais ; ceux-ci furent très satisfaisants : une dernière mise au point, le plein de charbon, et le 9 au soir, le *Mirabeau*, réclamé d'urgence par l'amiral, partait à toute vitesse quoique le temps fût fort mauvais ; le commandant croyait savoir qu'il s'agissait d'attaquer Pola. On commença par embarquer une grosse lame qui enfonça une cheminée et démolit toutes les embarcations de bâbord, mais on continua sans ralentir jusqu'à Malte. Là, on s'arrêta six heures, le 11 septembre, pour compléter le plein de charbon et de vivres ; puis on fit route vers l'Adriatique avec cinq autres cuirassés rencontrés à Malte. Enfin le soir, le *Mirabeau* rejoignit toute la flotte entre Corfou et Paxo, par un splendide coucher de soleil qu'obscurcissaient malheureusement les torrents de fumée des escadres ; il prit immédiatement sa place dans la ligne.

On remonta l'Adriatique à 12 nœuds en ligne de file, les croiseurs devant, en éclaireurs, puis les gros cuirassés, au nombre d'une douzaine, les contre-torpilleurs sur les flancs, assez loin. On devait être aux postes de veille ; celui de François était sur la passerelle arrière, avec le commandement sur tous les canons arrière. Cette nuit-là, la première passée à chercher l'ennemi, lui parut assez impressionnante ; le froid était vif, les ténèbres menaçantes ; au reste, il ne vit rien, que des feux sur la côte italienne, qui lui firent croire un moment à une attaque de torpilleurs, mais qui étaient probablement des signaux adressés par des espions aux Autrichiens. On s'avança jusque devant Antivari ¹ et Cattaro ². Cette rade superbe de Cattaro était l'objet de la convoitise de tous nos marins ; elle abritait trois cuirassés, un croiseur et une douzaine de torpilleurs qu'ils auraient eu grand plaisir à capturer ou à couler, mais surtout, il eût été du plus haut intérêt pour nous de posséder avant l'hiver cette magnifique base d'opérations : Malte était vraiment trop loin de l'Adriatique. Mais Cattaro était absolument inattaquable du côté de la mer, et l'amiral, pour s'en emparer, avait demandé qu'on envoyât 100 000 hommes et quelques groupes d'artillerie lourde au mont Lovcen qui domine la rade de 1 700

1 - Aujourd'hui : Bar (N.D.E.)

2 - Aujourd'hui : Kotor (N.D.E.)

mètres ; on lui donna une douzaine de canonnières de terre, et trois canons de 14 et c'était pour protéger ce débarquement un peu ridicule que l'escadre s'était arrêtée devant Antivari. Pendant que quelques croiseurs bombardaient Cattaro, les cuirassés restèrent au large, puis, espérant attirer les Autrichiens, remontèrent le long des îles dalmates, affreux rochers si stériles que, selon l'avis du premier-maître Salaün, « on devait y mettre des lunettes vertes aux vaches pour les persuader de brouter sur ces rocs dénudés ». On continua jusqu'à Lissa, où l'amiral envoya les croiseurs faire le tour de l'île, mais ils ne découvrirent rien derrière. Pour ne pas revenir complètement bredouilles, des torpilleurs s'amusèrent à démolir en quelques coups le phare et le sémaphore de Pelagosa ³, ainsi que deux postes de T.S.F. ; mais à cette nouvelle, le chef d'état-major bondit chez l'amiral, et lui dit, tout hors de lui :

« Mais, amiral, êtes-vous bien sûr que ce ne soit pas italien, Pelagosa ?

– Hein ? Que dites-vous là ? Pelagosa italienne ?... Comment ? vous croyez vraiment ?... »

Il y eut un moment de vif émoi dans tout l'état-major. Enfin on trouva une carte sur laquelle l'île de Pelagosa était peinte en vert comme les côtes autrichiennes. L'amiral respira...

L'ennemi restant décidément invisible, l'escadre redescendit vers le sud sans autre résultat. « *C'est maigre*, constate François un peu déçu, *mais nous espérons faire mieux la semaine prochaine. Je crois qu'il faudra aller les enfermer dans leur repaire, car ces insultes à leurs côtes ont l'air de ne les toucher que fort peu. J'espère tout de même qu'ils ne nous laisseront pas occuper leur plus belle rade, et détruire une partie de leur force sans montrer le bout de leur nez...* », et, comme la nouvelle de la victoire de la Marne venait d'arriver, il ajoute : « *Hourra ! pour les nouvelles de France ! Nous grillons du désir d'en faire autant.* »

L'escadre redescendit jusqu'à la hauteur de Fano et se mit à croiser indéfiniment entre Fano et Santa-Maria di Leuca, pendant cinq à six jours. Enfin, on se rassembla à Fano, où les officiers du *Mirabeau* purent prendre contact avec leurs camarades des autres bâtiments ; ils leur firent part de leur désappointement.

3 - Île située au milieu de l'Adriatique à hauteur de Raguse (maintenant Dubrovnik). (N.D.E.)

« Nous n'avons pas de chance, vraiment, pour notre première expédition... Cela s'annonçait bien, pourtant, au départ... »

Les autres leur rirent au nez, et, exagérant le scepticisme pour ne pas avouer combien eux aussi avaient souffert de leurs premières déceptions, ils leur dirent :

« Êtes-vous naïfs ! Vous avez cru que c'était arrivé !... Oui, le départ dans la nuit noire, les postes de veille... mais c'est du bluff, tout cela ! Il ne se passe jamais rien, et on sait très bien en partant qu'il ne se passera rien. »

La semaine suivante, on recommença cette remontée de l'Adriatique ; l'escadre défila, aux postes de combat, devant Raguse ; des torpilleurs se détachèrent pour aller visiter la rade : ils virent une procession sur le quai, et ne tirèrent pas ; un avion ennemi, planant très haut, vint voir... Un peu plus au nord, on passa devant un beau phare, que l'amiral Chocheprat n'osa prendre l'initiative de démolir ; et on redescendit à Fano, pour recommencer encore la même randonnée quelques jours plus tard.

La troisième ou quatrième fois, on passait devant Cattaro, c'était le 17 octobre, quand on aperçut un torpilleur ennemi ; le *Renan* se lança aussitôt à sa poursuite, et s'efforça de le couler, mais le torpilleur n'était venu là, sans doute, que pour servir d'appât, car le croiseur fut alors attaqué simultanément par un avion qui fit pleuvoir autour de lui des bombes, et par un sous-marin qui lui lança une torpille ; il se défendit de son mieux contre ses trois ennemis qu'il mit bientôt en fuite, et revint sans une égratignure, après s'être donné le plaisir de bombarder un peu les forts, ayant ainsi exécuté, en un quart d'heure, les quatre sortes de combats possibles. En même temps, un autre sous-marin était signalé, se dirigeant sur l'escadre ; on manœuvra pour l'éviter, et, tous les cuirassés, venant à droite en même temps, leurs sillages, en se recoupant, produisirent une sorte de barre qui donnait tout à fait l'illusion d'un sillage de sous-marin ; de là à voir un périscope, il n'y avait qu'un pas, qui fut bientôt franchi, et les obus se mirent à pleuvoir sur cette ride inoffensive. François, placé entre deux bateaux qui tiraient à qui mieux mieux, refusa absolument de tirer, malgré les oburgations de son commandant, sur un but qu'il considérait comme imaginaire et qu'en tout cas il ne voyait pas. On sut d'ailleurs depuis qu'une torpille avait émergé à 200 mètres du *Mirabeau*, mais d'où venait-elle ?... Ce jour-là, encore, on avait eu une illusion de combat, mais que d'autres journées sans un coup de canon, sans un incident, et, de plus en plus, sans même un espoir !...

Et on recommençait chaque semaine le même parcours,... et cela dura des mois... C'était dur, d'ailleurs, cette navigation sans feux, souvent par de gros temps, de violents orages, avec des pluies torrentielles, à ne pas voir à dix mètres devant soi ; peu de repos, jamais de vivres frais ; ces randonnées monotones et sans gloire usaient le matériel, et, plus encore, le moral des hommes, qui ne croyaient plus à la rencontre de l'ennemi. Tous les matins, à l'aube, on devait prendre les postes de combat ; c'était la marotte de l'amiral, qui conservait seul l'espoir qu'une belle nuit les Autrichiens sortiraient de leur repaire pour s'en venir au petit jour livrer bataille... Mais on prenait tout cela de moins en moins au sérieux ; le matin, quand les ordonnances allaient réveiller leurs officiers :

« Branle-bas de combat, lieutenant », on entendait une voix très calme et encore ensommeillée :

– Ah bon ... À la voix, ou au clairon ?

– À la voix lieutenant.

– Oh bon, alors... ça va bien... », et on ne se pressait guère. Mais un beau matin où l'officier de quart, ayant aperçu des fumées suspectes, avait fait sonner le branle-bas au clairon, en moins de trente secondes, chacun fut à son poste.

On prenait des habitudes, d'ailleurs, dangereusement régulières, repassant presque à jour fixe devant les mêmes points, diminuant la vitesse de semaine en semaine pour économiser le charbon ; tous les samedis soir, toute la flotte se réunissait au grand complet à Fano, pour le ravitaillement, la distribution du courrier, etc. C'est merveille que l'ennemi n'ait pas profité plus tôt de toutes nos imprudences. Pourtant, on finit par trouver Fano trop en vue, et on se mit à aller charbonner un peu plus discrètement, derrière les petites îles grecques, à Kastus, “avec astuce” disaient ironiquement les amateurs de calembours.

Tous les quarante ou quarante-cinq jours à peu près, chacun des cuirassés allait à tour de rôle passer trois ou quatre jours à Malte ou à Bizerte, pour laisser tomber les feux et faire les nettoyages et réparations indispensables.

Vers le milieu de novembre, le *Mirabeau* fut ainsi envoyé à Bizerte, pour y changer toutes ses munitions, et visiter à fond les machines, qui, trop hâtivement réparées au mois d'août, marchaient toujours assez médiocrement. En même temps, il devait y conduire tous les officiers-fusiliers qui allaient remplacer, sur le front belge ceux qui avaient si chèrement acheté la victoire de l'Yser. En allant à Bizerte, on croisa un

honnête bateau roumain, que François, chargé d'aller l'arraisonner, trouva parfaitement en règle. Mais au retour, on fit une rencontre qui semblait plus intéressante, celle d'un pétrolier dont la présence dans ces parages pouvait à bon droit passer pour suspecte ; on en avait signalé qui, non contents de ravitailler les sous-marins ennemis, s'occupaient encore à semer des mines, et il paraissait assez indiqué d'examiner celui-là d'un peu près. Mais le commandant refusa de l'arraisonner : « Non, non, pas de perte de temps !... J'ai promis d'être à Corfou à deux heures, et j'y serai ! » et on laissa le pétrolier vaquer tranquillement à ses occupations.

De Malte, on vit passer, au grand enthousiasme de l'équipage, vingt-sept bateaux chargés d'Hindous qui allaient combattre en France, et qui furent vigoureusement acclamés.

On continua les promenades dans l'Adriatique, par un temps de plus en plus mauvais, et l'habitude aidant, en prenant de moins en moins de précautions, on charbonnait toujours dans les îles grecques, qui fourmillaient d'espions ; parfois même on y mouillait. On diminuait de plus en plus la vitesse, par mesure d'économie, et cette longue procession, à allure d'enterrement, semblait vraiment faite pour tenter l'ennemi... Et ce qui devait arriver arriva. Le 20 décembre, on remontait à 8 nœuds, tous les cuirassés au complet sauf le *Courbet* ; vers 7 ou 8 heures, François vit tout à coup un grand désordre se produire dans la tête de ligne ; puis l'amiral signala : « *Jean-Bart* torpillé, route sur Corfou », et toute l'escadre fit demi-tour. Une deuxième torpille avait passé à 15 mètres du *Danton* qui avait réussi à l'éviter en mettant toute la barre. Mais le pauvre *Jean-Bart*, lui, avait été bien touché : un trou formidable à l'avant. On put le ramener, cependant, d'abord dans la baie d'Alilas, sur la côte nord de Zante ⁴, puis à Malte où on le répara, n'osant pas le conduire pour cela jusqu'en France de crainte qu'il ne fût plus difficile de dissimuler la gravité réelle de la blessure. Les Anglais qui se chargèrent de la panser furent émerveillés de la solidité de notre construction, et se déclarèrent incapables de faire à Malte rien de pareil ; on se contenta de refaire au *Jean-Bart* un avant de croiseur Dreadnought.

Quant au reste de l'escadre, il avait mouillé le 24 en baie d'Alilas, avec l'espoir d'un bon et reposant Noël, quand tout à coup, vers le soir, un torpilleur signala : « Un sous-marin en vue !... » On passa la nuit de Noël à

4 - Aujourd'hui Zakynthos (dernière île au sud des îles Ioniennes). (N.D.E.)

chercher sans succès ce sous-marin qui, du reste, pouvait bien n'être qu'un simple cachalot.

Vraies ou fausses d'ailleurs, les alertes se multipliaient, et il était évident que les sous-marins autrichiens commençaient à manifester une tout autre activité que pendant les mois précédents ; ils avaient reçu, dit-on, des mécaniciens, des officiers et des équipages d'Allemagne et semblaient maintenant avoir l'intention d'entrer sérieusement en jeu. Pour ne pas leur offrir de cibles trop immanquables, et l'accident du *Jean-Bart* ayant servi de leçon, on ne remontait plus l'Adriatique que tous les quinze jours, ce qui permettait de forcer un peu la vitesse dans les passages dangereux, sans brûler au total plus de charbon ; d'autre part, les croiseurs seuls continuaient le va-et-vient entre Fano et Santa-Maria di Leuca ; les cuirassés avaient établi un second barrage plus au sud, sur le parallèle de Dukato (Leucate). Rien de plus fastidieux, d'ailleurs, que ces barrages : les hommes appelaient cela "briquer la mer" par analogie avec le va-et-vient de la brique sur le pont à l'heure de l'astiquage, et les officiers calculaient mélancoliquement dans combien de temps on serait au fond en supposant que le sillon persiste... Le temps restait mauvais, l'ennemi invisible...

Seuls « nos sous-marins faisaient des expéditions superbes, qui les auraient couverts de gloire s'ils n'avaient eu jusque-là la plus sombre guigne ». La plus remarquable de ces expéditions fut le raid audacieux du *Curie*, glorieusement coulé le 24 décembre 1914 dans le port de Pola : « *Il se confirme, écrit François le 7 février, qu'il n'a si mal fini que par une malchance incroyable. Après deux jours de veille infructueuse devant Trieste et Fiume, ne voyant rien sortir, il a pris le parti d'entrer jusque dans le port de Pola à la suite d'un torpilleur ennemi. Arrivé au milieu de la rade intérieure, se croyant paré des filets et des mines, il aurait quitté son guide involontaire pour se présenter en bonne position et lancer sur le Viribus-Unitis : ce fut sa perte. Tombé dans un filet, et ses barres de plongée endommagées, il a fait surface malgré lui, et impossible de replonger. Il a fallu couler le bateau sous un feu d'enfer des Autrichiens. Il nous revient de divers côtés que, dans leur émoi, ils se seraient entre-canonnés, non sans avaries, et de fait, depuis ce temps, ils n'ont plus montré leur nez. Une partie de l'équipage, une fois le bateau coulé, est partie à la nage, mais les Autrichiens affolés tiraient toujours... Beaucoup auraient été tués ou blessés dans l'eau ; sous toutes réserves, bien entendu : nous n'avons que de*

vagues rapports, et des racontars italiens. Un autre, le Saphir a coulé dans les Dardanelles, sur une mine, croit-on, aucun détail. »

Un jour, pourtant, vers la fin de janvier (1915), les cuirassés eurent un moment l'espoir que leur heure avait enfin sonné : le bruit se répandit tout à coup que l'escadre autrichienne descendait l'Adriatique, paraissant décidée à livrer bataille. Enfin !... On remonta jusqu'à Fano, tout palpitants d'émotion, et là, on fit demi-tour... C'était encore une fausse nouvelle, peut-être une ruse de l'ennemi qui cherchait à nous attirer dans quelque endroit bien farci de mines et de sous-marins.

Vers le milieu de février, le *Mirabeau* retourna à Malte, où il fit l'intéressante rencontre du *Canopus*. C'était un vieux bateau anglais qui, ayant échappé au combat du 1^{er} novembre, dans le Pacifique, où avaient été coulés le *Monmouth* et le *Good Hope*, avait filé à toute vapeur par les petits canaux de Magellan, poursuivi par les Boches, arrivé aux Falkland, il reçut l'ordre de s'échouer dans la rade, pour servir de batterie, mais avant d'avoir eu le temps d'exécuter cette manœuvre, il vit arriver les grands croiseurs envoyés d'Angleterre pour venger l'échec du Pacifique. À peine étaient-ils entrés en rade que les vaisseaux boches se présentèrent à leur tour ; le *Canopus* sortit le premier pour les attirer, mais bientôt les Allemands, qui se ruaient déjà sur cette proie facile, aperçurent les hautes cheminées du *Lion* et du *Tiger*, et s'empressèrent de filer à toute vitesse, ce qui n'empêcha pas les Anglais de les couler tous, le *Scharnhorst*, le *Gneisenau* et le *Leipsig* presque immédiatement, le *Dresden* et le *Nürnberg* le lendemain seulement, après une poursuite acharnée ; les Anglais vainqueurs repêchèrent après le combat les matelots boches qui surnageaient encore, et qui parurent fort surpris de tant de grandeur d'âme.

Ce *Canopus* s'en allait maintenant prendre part à l'expédition des Dardanelles qu'on prétendait forcer sans le concours de troupes de terre ; les officiers en parlaient d'une façon fort gaie, et sans aucun mystère, comme d'une chose dont le succès ne faisait aucun doute.

« Mais vous, demanda François à l'un d'eux, quelle est votre opinion ?

– Oh ! moi, je crois que le War Office se trompe, mais bah ! ce sera amusant. »

En quittant Malte, le *Mirabeau* embarqua le général Pau, pour le conduire à Corfou, d'où il devait gagner la Russie, par la Grèce. Il était plein de bonhomie et intéressa beaucoup les officiers en leur racontant ce qui se passait sur le front français.

Il venait, sans façons, prendre son café au lait le matin au carré, pour causer avec eux : « Je crains, disait-il, que le commandant n'ait pas le temps de vous inviter tous à tour de rôle... » François garda de ces conversations l'impression que tout allait bien, que le succès final n'était guère douteux, mais que ce serait long.

Cependant les cuirassés continuaient leur besogne, très utile certes, mais terne, sans gloire, et de plus en plus fastidieuse. Les sous-marins et les avions ennemis se montrant plus actifs maintenant, l'amiral jugeait inutile d'exposer l'escadre sans pouvoir espérer aucun résultat, et abrégait les croisières dans l'Adriatique ; elles se bornaient maintenant à transporter des vivres pour le roi du Monténégro qui les revendait à son bon peuple avec un gros bénéfice. En dehors de ce ravitaillement, on continuait à "briquer la mer", mais de plus en plus au sud, à cause des sous-marins. On faisait maintenant trois barrages : un de croiseurs et deux de cuirassés. Tous les matins, chacun des bateaux indiquait par T.S.F. ses quantités de charbon, de vivres, etc. : c'était simplement une manière de donner signe de vie. Un jour, on ne reçut rien du *Gambetta*, et c'est ainsi qu'on apprit sa perte. On sut depuis, par l'Italie, qu'il avait reçu deux torpilles tout près de Santa-Maria di Leuca et qu'il avait coulé en un instant.

L'amiral décida de descendre encore plus au sud, et l'escadre vint un soir mouiller à Navarin ; on n'y avait pas encore installé de filets de sorte que la sécurité n'y était que relative. Pour l'assurer, les grands chefs eurent l'idée au moins singulière de placer à l'entrée de la rade un midship armé d'un revolver dans un canot à pétrole ; c'était à lui qu'incombait la tâche de protéger l'escadre ! Les Anglais, il est vrai, avaient trouvé mieux : à Moudros, leur midship de garde était armé non pas d'un revolver mais d'un pinceau et d'un pot de mélasse pour en enduire le périscope du sous-marin ennemi de façon à l'aveugler (authentique).

Quand on mouillait ainsi, il y avait toujours deux cuirassés qui restaient dehors ; c'était ce que l'amiral appelait "sa section de consommation", sans qu'on ait jamais osé bien approfondir ce qu'il entendait par là. Ils avaient pour mission de retenir l'ennemi assez longtemps pour donner à l'escadre le temps d'appareiller. Mais l'ennemi ne se présentait jamais...

À Navarin, François put se livrer, avec quelques camarades, à une partie de chasse et de pêche qui leur procura une journée de détente bien inespérée après leurs longues patrouilles. Ayant emprunté un berthon (canot de toile) à un torpilleur dans l'espoir de tirer des canards ou des sarcelles, ils le

traînèrent par-dessus une dune de sable et entreprirent l'exploration d'un vaste étang si poissonneux que les mulets sautaient d'eux-mêmes dans leur canot, où ils étaient fort bien accueillis, pour corser agréablement le menu du soir.

De là, on alla mouiller à Gytheion au fond du golfe de Laconie, puis dans la petite baie de Skoutari, près du cap Matapan. Là, on reçut un signal d'alerte de Navarin, puis il y eut une autre alerte dans la baie même de Skoutari... On reprit le large pour quelque temps.

Outre ces alertes qui se multipliaient, on avait parfois aussi de fausses joies : le 7 mars, le *Mirabeau* constata un fort dégagement d'huile et de bulles d'air, par un fond de 400 mètres, non loin de terre ; nos sous-marins étant au complet, on pouvait supposer que c'était un boche. Mais, renseignements pris, il parut plus probable que ce fût tout simplement une source de pétrole sous-marine, d'autres existant à terre non loin de là.

On suivait avec passion les progrès de l'expédition des Dardanelles : l'attaque brusquée, projetée par les Anglais, ayant échoué, il avait fallu envoyer un important corps de débarquement, et les gros cuirassés modernes, trop précieux pour être risqués dans pareille aventure, enviaient fort les vieux *Bouvet*, *Gaulois*, *Charlemagne*, etc. dont on avait formé la division Guépratte, et dont toute l'escadre se racontait les prouesses ou la mort héroïque ; on avait appris comment étaient morts les canonnières du *Bouvet* : la chasse d'air comprimé de la tourelle avant ne fonctionnant plus, la tourelle fut envahie par les gaz de sa propre poudre, et ceux des pièces voisines ; les hommes tombaient un à un à leur poste, sans rien dire ; l'officier chef de tourelle n'entendant plus tirer se retourna dans son capot pour voir le maître surveillant, ayant quitté son poste, tomber à son tour en fermant lui-même la culasse sur la dernière charge ; il descendit, fit partir le dernier coup, et tomba le dernier, au moment où le commandant en second, averti, entra dans la tourelle par le pivot avec du secours, médecin et infirmiers ; lui non plus, suffoqué aussitôt, n'en devait plus sortir, et quelques instants après, le vaisseau coulait, engloutissant tous ces héros enfermés dans leur sublime tombeau.

Un jour, de la baie de Vatica où elle avait mouillé l'avant-veille, l'escadre appareilla pour aller recevoir les glorieux écopés qui revenaient de là-bas, elle se forma en deux colonnes, on hissa le petit pavois, et on mit les équipages à la bande pour saluer de retentissants hourras le *Suffren*, et le *Gaulois* qui plutôt que de s'échouer sur la côte ennemie avait préféré le

risque de couler en eau profonde, et n'avait pu qu'à grand peine gagner l'île aux Lapins, hors de portée des forts turcs.

Cependant, les ports de Grèce étaient de plus en plus infestés de sous-marins et d'espions. L'escadre descendit jusqu'en Crète, et mouilla dans la baie de Cellino-Castelli (Kissamos-Kastelli ?) : dès le lendemain matin, un torpilleur signala un sous-marin... On reprit le large. En partant, le *Mirabeau* rencontra un gros souffleur qui pouvait bien être la cause de cette nouvelle alerte. Pour diminuer les risques, les escadres se dispersèrent, mais c'était toujours assez difficile de charbonner sans courir trop de dangers. La belle saison étant revenue, l'amiral, qui n'ignorait pas que « mai et juin sont avec Barcelone les trois meilleurs ports de la Méditerranée », prit le parti de fixer un rendez-vous en pleine mer. Et ce fut « par 37-17 » que, pendant près de deux mois, les escadres se réunirent, à intervalles réguliers, pour prendre le courrier, faire du charbon, etc.

Les Italiens s'étant décidés le 24 mai (1915) à déclarer la guerre à l'Autriche, nous leur cédâmes bientôt le blocus de l'Adriatique, et on s'occupa de chercher une base où l'on pût mettre un peu au repos tous ces bateaux qui tenaient la mer presque sans interruption depuis dix mois. Nous demandâmes Brindisi aux Italiens, qui refusèrent, déclarant qu'ils en avaient besoin. Nous essayâmes Port-Augusta (Syracuse) en Sicile, mais la rade était beaucoup trop petite, mal commode, et nous prîmes le parti de revenir moitié à Malte, moitié à Bizerte.

Le repos parut d'abord fort doux à des gens qui en étaient privés depuis si longtemps ; mais au bout de peu de jours, ils se lamentèrent d'en être décidément réduits à se croiser les bras en pleine guerre.

« L'amiral essaie de nous distraire en nous faisant faire des écoles à feu ; c'est utile et nécessaire, puisqu'il n'y a, paraît-il, pas moyen de trouver un ennemi pour nous (il n'en manque pourtant pas, Seigneur !), c'est utile donc, et encourageant, parce que cela va très, très bien, mais nous le savions bien !... Les Autrichiens aussi d'ailleurs, les prudentes gens !... On a l'impression de jouer au ball-trap quand on pourrait chasser le tigre. Pénible ! Pour prendre patience, on fait des exercices en masse ; on joue au football comme des fous, par une chaleur énorme. Il y a longtemps que personne n'y jouait plus à Malte à cause de la chaleur ; d'ailleurs nous sommes obligés de jouer entre nous : Anglais ni Maltais n'en veulent. C'est un dérivatif. »

On commença bientôt à voir rallier quelques femmes d'officiers qui, malgré l'interdiction formelle des règlements, avaient réussi à prendre place à bord de bateaux invraisemblables, d'ignobles petits cargos, ou des bateaux à bœufs... Ce fut pourtant au milieu de cette période de repos que François éprouva une des plus fortes émotions qu'il ait ressenties pendant toute la guerre : un jour, au commencement de juillet, un magasin de torpilles fit explosion sur le quai auquel était amarré le *Mirabeau*. Dans l'obscurité complète où l'avait plongé un prodigieux dégagement de fumée, François, qui était de quart, crut d'abord que c'était le bateau lui-même qui sautait ; il entendait un peu partout des cris de blessés, des appels au secours. Il fit aussitôt sonner aux postes d'incendie. Les matelots du *Canopus* qui, par hasard, se trouvait cette fois encore tout près du *Mirabeau*, s'empressèrent d'accourir... Quand la fumée fut un peu dissipée, on retrouva deux morts et une dizaine de blessés. Les Anglais étaient navrés.

Vers le milieu d'août, le *Mirabeau* alla passer huit jours à Bizerte, qu'on préférait de beaucoup à Malte dont le climat, quoique moins chaud, est à cette époque encore plus épuisant. Là, François vit rentrer le torpilleur *Bisson* qui venait de couler un sous-marin en l'atteignant en plein, du premier coup, avec l'obus inerte, qu'on laisse à poste fixe dans la pièce, et qui, n'étant pas chargé d'explosif, n'est destiné qu'à permettre un réglage plus rapide. Les Boches, faits prisonniers, n'y avaient rien compris : « C'est curieux, déclarèrent-ils, votre obus n'a pas éclaté... »

À Bizerte, on débarqua le commandant Bô, qui avait été assez éprouvé par la campagne d'hiver et souffrait de crises de néphrite aiguë. François, depuis qu'on ne tenait plus la mer, commençait à songer aux moyens de quitter ce cuirassé condamné à l'inaction, mais, en tant que canonnier, il était considéré comme presque inamovible et n'avait pas grand espoir d'obtenir un changement. Pourtant, à part un court séjour à Toulon, qui lui permit d'aller passer trois jours à La Hardonière, la vie devenait de plus en plus monotone. Le *Mirabeau* passa presque tout l'hiver à Bizerte. François se promenait dans les dunes, chassait la bécassine, s'ennuyait et faisait des demandes pour tous les postes vacants ou nouvellement créés. On commençait à armer des chalutiers pour la chasse aux sous-marins ; chaque cuirassé était chargé d'en armer un complètement, matériel et personnel, mais on n'en donnait le commandement qu'aux enseignes qui n'étaient pas canonniers. Les choix, d'ailleurs, n'étaient pas toujours des plus heureux, et l'escadre rit encore de la mésaventure d'un certain Schwerer qui, nommé

ainsi commandant de l'*Emma*, rencontra, à sa deuxième sortie, un beau cargo français, bien reconnaissable, le *Saint-Barnabé*, et le prit pour un autrichien. Signaux, coup à blanc, coup à boulets, se succédèrent en un instant, et voilà l'infortuné cargo lançant le S.O.S. de détresse. Schwerer, imperturbable, transmet son signal, persuadé qu'il émane d'un autre bateau attaqué par quelque sous-marin, et continue à faire pleuvoir les obus tout autour de lui. Tous les chalutiers des environs rallient à toute vapeur, sans trouver, et pour cause, ni le pirate, ni sa victime. Enfin, à la nuit, le *Saint-Barnabé* réussit à s'échapper et à rentrer à Bizerte, fort ému de sa journée.

Ne pouvant faire grand mal à l'ennemi, nos cuirassés s'efforcèrent du moins de secourir nos amis ; les malheureux Serbes, malgré leur vaillance, avaient fini par succomber sous le nombre, et, abandonnant leur infortuné pays à l'envahisseur, ils avaient opéré, à travers le Monténégro et l'Albanie, dont ils laissèrent les routes jonchées de leurs morts, une retraite qui restera une des plus douloureuses pages de leur histoire. Exténués de fatigue, épuisés par le jeûne et les maladies, les survivants, presque tous atteints du choléra, se traînèrent jusqu'à la côte, dans un état impossible à décrire : « *c'étaient*, dit François, *des squelettes recouverts d'excréments*. » Nos cuirassés les embarquèrent, au mois de novembre, à Saint-Jean de Medua, et dans d'autres petits ports de la côte albanaise. Ils étaient à demi morts de faim, et on était obligé de monter la garde autour d'eux pour les empêcher de manger parce qu'aussitôt ils mouraient, leurs intestins n'ayant plus aucune résistance. On réussit pourtant à en sauver un assez grand nombre, en leur faisant des injections d'eau intraveineuses, par litres. François vit opérer, par ce moyen, de véritables résurrections. Ne sachant trop qu'en faire, on les conduisit à Tarente, mais les Italiens déclarèrent tout net qu'ils n'en voulaient point. On pensa à Malte : les Anglais firent la grimace. Alors on les mena jusqu'à Bizerte, où, grâce à un isolement sévère, la contagion ne se répandit pas dans la population. Mais un certain nombre de médecins et d'infirmiers périrent victimes de leur dévouement.

La Sape, janvier 1916 – mai 1917

Au mois de janvier 1916, François, qui était toujours à Bizerte, et commençait à désespérer d'en sortir jamais, apprit, par hasard, que l'enseigne du torpilleur amarré à côté du *Mirabeau* allait débarquer... Peut-être y avait-il là une place à prendre ? Il alla consulter son chef-canonnier, le lieutenant de vaisseau Ogé, en qui il avait grande confiance.

« Le torpilleur qui est là ?... Heu !... La *Sape*... Commandant Fröchen... Attendez donc quelque chose de mieux. Bah ! vous finirez bien par avoir un chalutier... »

Mais François, qui se sentait à bout de patience, passa outre à ses avis, et alla tout de go se présenter à Fröchen :

« Il paraît, commandant, que vous allez avoir besoin d'un second...

– Moi ? mais non, mais non... il n'y a rien de fait encore...

– Enfin, reprit François un peu interloqué, l'enseigne X m'a dit lui-même...

– Écoutez, si le poste devient libre, je ne vous refuserai pas, mais débrouillez-vous tout seul ; moi, je ne ferai rien. »

En réalité, il espérait encore que son second, auquel il tenait, ne le quitterait pas, mais François, sachant que celui-ci y était décidé, demanda à Ogé d'intervenir, et, quinze jours après, vers le 1^{er} février, il recevait un ordre de l'amiral : « *Monsieur de Larminat débarquera du Mirabeau et embarquera sur la Sape.* »

Sans perdre un instant, François mit tous ses bagages dans la minuscule yole du carré, et, aidé de son camarade Mugnier, il traversa la rade pour gagner la *Sape*, qui était maintenant à Sidi-Abdallah, au fond du golfe. Ils arrivèrent à la nuit, faillirent se faire dévorer par des chiens furieux, et ne trouvèrent aucun officier à bord : Fröchen était descendu à terre, le second officier en convalescence, l'officier mécanicien également absent. François s'en alla faire un bon dîner à terre, à Oued-Tindja, puis revint s'installer tout seul sur son nouveau bateau.

C'était un torpilleur d'escadre d'environ 400 tonnes, armé d'un canon de 65, de quatre canons de 47, dont deux antiaériens, de deux tubes lance-torpilles avec deux torpilles de rechange, enfin de quelques grenades. Il faisait partie de la 5^e escadrille de torpilleurs, qui s'était distinguée aux Dardanelles en bombardant, sous le feu des batteries turques, le ravin de Kereves Déré, pour faciliter l'avance à terre, et avait reçu des félicitations du général Gouraud. La *Sape* avait été abordée, à la sortie des Dardanelles, par un gros transport à roues, le *Bon Voyage* qui l'avait presque coupée en deux ; on l'avait radoubée tant bien que mal à Moudros, et on venait de la réparer plus complètement à Bizerte. Outre le commandant Fröchen et François, il y avait encore deux officiers : l'officier-mécanicien Fornareso,

pour qui François eut bientôt une estime toute particulière, et le midship de Pampelonne, garçon sérieux, qu'il apprécia beaucoup aussi.

Après une première sortie pour essais, la *Sape* prit la mer le 5 février 1916 : les officiers croyaient qu'on allait retourner aux Dardanelles, et, à Malte, où ils prirent du charbon, ils reçurent en effet l'ordre de se rendre à Milo, et de là à Moudros. À Milo, ils n'entrèrent même pas ; on leur signala simplement de continuer sur Moudros ; mais, arrivés du côté de Thermia, un nouvel ordre, envoyé par T.S.F. les dirigea sur Rhodes ; en entrant dans le petit port des Barques, ils croisèrent l'épave d'un chalutier, l'*Indien*, coulé par un sous-marin. Là, on se ravitailla en charbon et en vivres. François regretta de ne pouvoir aller à terre, le commandant étant lui-même descendu pour aller chercher le consul d'Angleterre qu'il devait conduire à Mytilène ; c'est un voyage dont ce pauvre consul a dû garder mauvais souvenir, car, le temps s'étant gâté du côté de Chio, il fut fort éprouvé par le mal de mer. Pour François, il ne se sentait pas de joie d'avoir enfin recommencé à naviguer : *« Je suis enchanté, écrit-il de Mytilène le 11 février, enfin sorti des ports où je commençais à pousser des racines dans la vase. Pour commencer, nous avons fait une jolie petite navigation de quelque 1 500 milles sans débrider, sauf pour charbonner ; arrivés hier soir, nous devons repartir aujourd'hui après charbonnage de nuit. Heureusement, contrordre est arrivé, et nous ne partons que demain matin ; cela va nous faire une bonne nuit qui sera la bienvenue. Quoique cette petite Sape se comporte vaillamment à la mer, on y veille plus que l'on n'y dort. Dieu ! que cela fait du bien de se remuer un peu et de respirer l'air du large ! »*

La *Sape* resta donc un jour et deux nuits à Mytilène, où il y avait un mouillage très sûr, bien défendu par des filets contre les sous-marins. Ce fut là que François apprit que les Dardanelles étaient décidément abandonnées pour Salonique où la *Sape* fut envoyée. Là, elle reçut diverses missions de surveillance dans le golfe, ou de liaison ; on allait de temps en temps porter des plis à Moudros dont la rade était encore pleine de bateaux énormes, paquebots de 50 000 tonnes qui servaient de transports, comme le gigantesque *Mauretania*, le frère jumeau du malheureux *Lusitania*, à côté duquel nos cuirassés paraissaient minuscules, – ou gros monitors étranges avec leurs caissons contre-torpilles, sur lesquels les équipages avaient l'air de se promener sur l'eau, et leurs formidables canons ramenés de Tsing-Tao. Une nuit, en allant à Moudros, la *Sape* faillit être coupée en deux : François, qui était de quart, distingua tout à coup dans les ténèbres une masse énorme

qui semblait tout près ; il n'eut que le temps de crier « À bâbord toute !... », et passa “à nipper” le long d'un de ces monstres.

On faisait alterner quatre jours de patrouille dans le golfe avec deux jours de soi-disant repos au mouillage, toujours occupés en réalité à des corvées, des missions à Moudros, ou dans d'autres îles, ou bien encore à courir après des sous-marins signalés par quelque vigie plus ou moins digne de foi. De repos, pas, ou si peu...

Peu après son arrivée, à la fin de février, la *Sape* était en train de charbonner quand on envoya le signal d'alerte : un sous-marin aurait traversé des filets de pêcheurs... Tous les torpilleurs s'élancèrent, croisèrent pendant quelques heures, au bout desquelles le chef de l'escadrille signala le sous-marin et fit lâcher quatre ou cinq bombes. François se demanda si ce n'était pas simplement pour mettre un terme à tout ce branle-bas que beaucoup croyaient non motivé.

Un peu plus tard, les drifters anglais (traîneurs de filets) ramassèrent dans leurs engins un sous-marin, bien authentique, celui-là, et le coulèrent à coups de grenades ; à partir de ce moment, les sous-marins devinrent plus circonspects, et ne se hasardèrent plus guère dans le golfe, malgré l'abondance du gibier qu'ils auraient pu y trouver. Les alertes, d'ailleurs, continuèrent à être fréquentes, mais elles étaient généralement causées par tout autre chose qu'un sous-marin : un jour, au mois d'avril, on en signala un en vue. La *Sape* y courut, une des premières, et arriva, en même temps qu'un destroyer anglais, devant une longue masse noire, immobile sur l'eau : cette fois, ç'avait bien l'air d'en être un ; il devait être avarié, et incapable de plonger, et même de naviguer en surface, car il ne bougeait pas : on s'approcha tout près, pleins d'émotion, quand François entendit l'officier anglais partir d'un formidable éclat de rire : « Ha ! ha ! ha ! ... rotten root ! » Ce n'était qu'un énorme buisson, arraché par quelque torrent débordé, lors des récentes inondations ; on le fit sauter à la dynamite, pour éviter de nouvelles méprises.

Vers la même époque, François eut un jour le plaisir de dîner avec son oncle Étienne, qui lui raconta sa campagne des Dardanelles, où il avait déjà commencé à se faire une spécialité de la topographie des régions occupées par l'ennemi. François l'intéressa beaucoup en lui décrivant les méthodes employées par la marine pour faire la topographie des côtes ennemies, méthodes qui n'avaient pas eu, jusqu'alors d'analogues dans l'armée de terre, où l'on n'en avait pas encore senti le besoin.

Vraiment, la vie était moins monotone sur la *Sape* qu'à bord des cuirassés : les incidents les plus divers se succédaient cette année-là (1916), presque sans interruption. Au début d'avril, ce fut une attaque d'avions sur Salonique ; la *Sape* était en train de charbonner à bord du bateau-magasin l'*Argenfels* ; le temps était beau, le ciel très clair ; tout à coup, François entendit le fracas de plusieurs bombes, et, levant les yeux, découvrit dans le ciel sept petits avions ; sur la rade, tous leurs engins tombèrent à l'eau sans faire aucun mal aux bateaux, mais sur le quai, ils démolirent quelques maisons, et firent sauter un dépôt de munitions ; nos avions de chasse se mirent aussitôt à leur poursuite et réussirent à en abattre cinq à la frontière ; on en rapporta triomphalement les débris à Salonique.

Un peu plus tard, le 5 mai, la *Sape* était mouillée très près de terre, par une belle nuit claire et froide ; vers quatre heures du matin, l'homme de veille signala un ronflement bizarre « comme un train sous un tunnel ». François monta sur le pont quatre à quatre, arma le 47, et, juste à ce moment, aperçut dans le pinceau des projecteurs de l'*Agamemnon*, juste au-dessus de la "Tour Blanche" un magnifique cigare, qui n'était autre que le Zeppelin LZ85, immense dirigeable de 244 mètres de long. Il fut un des premiers à tirer dessus, et bientôt ce fut dans le ciel un véritable feu d'artifice de fusées, de shrapnells, d'obus traceurs et de faisceaux de projecteurs. Le Zeppelin traversait la rade vers le camp de Betchinar ; au bout d'une minute ou deux, on le vit faire un grand coude, puis tomber brusquement ; il lâcha ses bombes au hasard dans la rade, et s'abattit dans les marais du Vardar, où on entendit une formidable explosion dont la flamme illumina pendant quelques instants toutes les montagnes des environs, pendant que, de tous les bateaux, montait un « hurra ! » sauvage.

On envoya un peloton de cavaliers dans les marais, à la recherche de l'équipage, pendant que les torpilleurs fouillaient tous les bateaux où les Boches auraient pu se cacher. Enfin ils furent découverts et faits prisonniers ; ils racontèrent qu'ils étaient partis de Temesvar : leur altimètre marquait 2 900 mètres au moment de la chute, ce qui donnait raison à François qui avait eu une discussion assez vive à ce sujet avec son commandant ; celui-ci le reconnut d'ailleurs lui-même.

Peu après, la *Sape*, en rentrant d'une fatigante patrouille, fut envoyée à la recherche d'un hydravion qui, parti de Cassandra, n'était pas revenu, et dont on n'avait pas de nouvelles. On alla voir aux îles Skopelo, et on finit par découvrir, au fond d'une petite baie, l'avion au sec ; il était arrivé là la veille

au soir, et, ayant heurté des rochers, ne pouvait plus repartir ; la *Sape* le prit en remorque et le ramena à Salonique. Il faisait une chaleur torride, et les hommes étaient éreintés. François voulut profiter de quelques heures de repos pour les envoyer se baigner, mais aux premiers mots qu'il en dit au commandant celui-ci leva les bras au ciel : « Se baigner !... En temps de guerre !... Mais, voyons, mon ami, vous êtes fou !... Vous n'y pensez pas sérieusement ?... » François haussa les épaules intérieurement, et s'arrangea pour envoyer ses hommes à terre par petits groupes, sous prétexte de corvées, ce dont ils semblèrent enchantés.

Entre-temps, on continuait à convoyer d'innombrables bateaux, de Serbes venant de Corfou, d'Italiens, de Russes, qui venaient renforcer l'armée de Salonique, dont les effectifs, malgré une énorme consommation de quinine, étaient décimés par la fièvre. Parfois, aussi, la *Sape* avait l'honneur de transporter quelque visiteur de marque : un jour, on l'envoya à la Scala d'Ekaterina chercher le prince Boris de Serbie pour le conduire à Salonique ; il parut à François intelligent, mais d'humeur un peu bizarre ; il en voulait mortellement aux Bulgares, mais seulement de ce que ceux-ci avaient violé la sépulture de ses ancêtres. Un peu plus tard, ce fut le vieux roi Pierre lui-même, qu'on alla chercher à Chaleis : il avait manifesté le désir d'aller voir ses fidèles troupes sur le front. Puis Patchich et tout le conseil des ministres Serbes.

Un jour, vers le milieu de juin, la *Sape* qui arrivait à l'instant à Salonique, reçut l'ordre de repartir immédiatement en mission secrète ; on ne devait en connaître le but qu'en mer. Le commandant, ayant ouvert le pli, resta d'abord impénétrable, mais, quand on eut croisé, au mont Athos, le *Bon voyage* avec toute une compagnie de débarquement, il se décida à confier à François qu'on allait occuper Thassos.

À Thassos, ils trouvèrent un gros monitor anglais, qui regardait tranquillement déménager les habitants, avec leurs mulets, leur fourrage, etc., et leur en avait même expressément donné la permission. « Ah ! ça, ces gens-là sont fous... » se dit Fröchen, stupéfait, et il envoya François expliquer à l'Anglais qu'il lui était impossible de le laisser agir ainsi : « Dites-lui bien que, quoiqu'il soit commodore, et moi simple lieutenant de vaisseau, c'est moi qui prends la direction... Racontez-lui, si vous voulez, que l'amiral va arriver... » François s'acquitta de sa mission avec beaucoup de diplomatie, l'Anglais ne fit pas d'objection, et aussitôt, Fröchen envoya à terre un détachement de marins pour occuper d'abord le poste de T.S.F. Ils

virent s'enfuir les télégraphistes, les rattrapèrent, mais n'en purent rien tirer d'intéressant.

Cependant, la *Sape* croisait, pour empêcher les sous-marins d'approcher. Le ciel était piqué d'avions anglais, français et boches. Les monitors anglais bombardaient mollement, et un peu au hasard, la côte ennemie.

François, qui tombait de sommeil, regardait tout cela comme à travers un brouillard de rêve... La nuit suivante, le commandant descendit à terre avec un "indicateur" anglais, pour tâcher de capturer un espion grec ; on trouva chez lui sa femme en pleurs, il venait de s'enfuir ; mais les marins le rattrapèrent en chemise sur la crête de son mur ; il mourait de peur, et suppliait qu'on ne le tuât pas ; mais quand il vit qu'on le ramenait à bord sans lui faire aucun mal, et que même on lui donnait à manger, il se répandit en remerciements et en protestations de dévouement et de reconnaissance : « Merci, merci... Bon commandant !... etc. » On n'en obtint d'ailleurs, à peu près rien de plus.

À quelque temps de là, on signala un sous-marin dans le golfe de Cassandra ; la *Sape* partit à toute vitesse, la nuit, sur une mer calme et toute phosphorescente. Tout à coup, François vit un magnifique sillage de torpille qui arrivait sur lui droit comme un I ; Il cria : « Arrière à toute vitesse, barre à bâbord, toute... » mais, comme si elle n'avait attendu que ce commandement, la torpille se mit à batifoler joyeusement tout autour du bateau ; ce n'était qu'un inoffensif marsouin. Arrivés au cap Paliouri, on fit demi-tour : cette fois encore, le gibier espéré s'était évanoui.

Un ou deux mois plus tard, la *Sape* allait chercher un transport au cap d'Oro ; en y arrivant, au moment où un gros charbonnier anglais, le *Lammeroo*, sortait du canal, on vit tout à coup une énorme colonne de fumée s'échapper de l'arrière de ce cargo, qui n'était pas à plus de 5 ou 6 000 mètres de distance : « *Je vous assure, écrit François, que nous n'avons pas été longs à bondir, les doigts sur les détentes, les torpilles parées, et tous les divers engins anti-boches bien en main ; mais nous sommes arrivés juste à temps pour voir le cargo s'engloutir à 50 mètres de notre avant. Quant au sous-marin, qui avait sûrement entendu nos hélices, on ne l'a pas revu. Vous ne sauriez croire à quel point c'est vexant de le sentir là tout près, sous l'eau, et de ne rien pouvoir, que lui faire peur. Notre présence a été efficace, cependant, car plusieurs bateaux chargés de troupes ont passé à cet endroit dans l'après-midi, et le sous-marin, se sachant guetté, n'a rien pu faire...* » Il y avait, entre autres, celui qu'ils devaient convoier, le *Mustapha*, qui

venait de Corfou, chargé de troupes serbes, et qui était commandé par Ogé, l'ancien chef canonnier de François sur le *Mirabeau*.

Les patrouilles et les convois se succédaient sans interruption ; il y avait maintenant, dans le golfe de Salonique, quatre torpilleurs qui faisaient continuellement la chaîne depuis les îles Skopelo jusqu'à Salonique ; la *Sape*, étant le moins ancien, travaillait dans la partie sud, à l'endroit où la mer était le plus souvent mauvaise, et il en résultait un surcroît de fatigue pour l'équipage.

Mais parfois, d'autres besognes venaient faire diversion : « ... *Quand nous ne servons pas d'épouvantail pour sous-marins boches, nous maintenons dans une crainte respectueusement dévouée les hommes politiques grecs par trop bochophiles ; mais ceci n'est pas encore du domaine de l'histoire, chut !... Il y a eu quelques bonnes aventures, et cette révolution grecque est fertile en épisodes comiques. Quels tristes sires !... Je crois qu'on a enfin pris la bonne méthode, et qu'ils vont nous laisser tranquilles. Ce serait bien la meilleure solution, car je craindrais leur amitié.* »

Voici quelques-uns des épisodes de cette tragi-comédie auxquels François fait allusion.

Un jour du mois d'août, on revenait d'une patrouille fatigante, quand la pétrolette accosta la *Sape*, et demanda le commandant pour le conduire chez l'amiral. François devait appareiller en l'attendant. Pendant l'appareillage, on apporta à bord toute une cargaison de fusils : « Tiens, tiens, on va peut-être rire... » Le commandant revint, et déclara :

« Il paraît qu'il y a du grabuge à Athènes. On a tiré des coups de revolver dans les rues en criant : "À bas la France, à bas l'Angleterre, vive Constantin !" Nous allons fournir, avec la *Sabretache*, une compagnie de débarquement pour protéger l'ambassade ; vous en prendrez le commandement. »

Et on partit à toute vitesse. François rassembla les 70 hommes d'équipage et demanda des volontaires ; d'un seul mouvement, les 70 hommes levèrent la main. Il choisit les meilleurs, et, toutes ses dispositions étant prises, s'en alla dormir. Mais bientôt, il s'aperçut qu'on stoppait ; il monta sur le pont, et trouva le commandant qui s'arrachait les cheveux : « Mon pauvre Larminat, le cylindre HP a sauté. Jamais nous n'arriverons !... Le ministre va être écharpé !... » Fornareso, après

inspection, déclara qu'on ne pouvait songer à réparer, et qu'il fallait marcher avec une seule machine. Juste à ce moment, un homme vint annoncer : « Un tube vient de sauter à la chaudière arrière... » On continua clopin-clopant. François mettait à profit ce retard pour s'occuper de son détachement, faire de belles théories sur la défense d'un consulat, et passer l'inspection des chaussures et des pieds ; il trouva un homme qui avait un pied à moitié écrasé mais qui lui dit :

« Oh ! lieutenant, je vous en supplie, laissez-moi y aller ! J'irai plutôt à cloche-pied ! Je vous promets que je ne serai pas en arrière... »

Il se laissa toucher. Au Pirée, on trouva la *Sabretache*, à qui François demanda s'ils avaient aussi touché des fusils. « Des fusils ? Pour quoi faire ?... Mais il n'y a rien du tout. Tenez, regardez là-bas cette procession de braillards sur le quai : c'est la manifestation venizéliste. Hier, j'ai vu les anti-venizélistes. Eh bien ! c'étaient les mêmes... Allez ! soyez tranquille on n'aura pas besoin de nous. » En effet, le débarquement n'eut pas lieu, et le lendemain, on rallia Salonique pour reprendre immédiatement les patrouilles et les convois.

Cependant, les Grecs venaient de livrer aux Bulgares le fort de Rupel, avec tout son armement et ses approvisionnements ; les troupes s'étaient rendues de très bon cœur, sauf celles du brave capitaine Christodoulos qui, n'écoutant que son courage, les avait entraînées dans une fuite éperdue et ne s'était arrêté qu'à Thassos où on lui avait fait une ovation. À Salonique aussi, on le reçut comme un héros.

Après cette violation flagrante de la neutralité, les alliés exigèrent certaines compensations ; mais le gouvernement d'Athènes tardait à s'exécuter ; un soir, la *Sape* dut encore appareiller en toute hâte, et se rendre à Moudros sans perdre un instant : le commandant devait, d'extrême urgence, porter des plis très secrets aux amiraux français et anglais. On voyait, dans la rade, chauffer les gros cuirassés... François, prévoyant un surcroît de fatigue, se dit : « Commençons par délasser nos hommes... », et il profita de l'absence du commandant pour faire bien vite baigner tout l'équipage trois par trois. Le soir, le commandant revint, l'air grave, et appela aussitôt François ; il ferma soigneusement la porte, et lui dit d'un ton tragique :

« On ne sait pas ce qui peut arriver... Je vais vous communiquer les ordres que j'ai reçus. »

François, qui connaissait son chef, avait quelque peine à garder son sérieux. Fröchen continua :

« L'escadre de Salonique va sortir, et se joindre, au point "K", à celle de Moudros, pour aller bombarder Athènes, si, dans douze heures, les Grecs n'ont pas donné satisfaction. »

En effet, on sortit, avec toute l'escadre, mais, comme on pouvait s'y attendre, deux ou trois heures après, un T.S.F. annonçait que les Grecs avaient accepté toutes nos conditions. Les cuirassés firent demi-tour et regagnèrent Moudros.

Le 29 août, la *Sape* était à Salonique ; on vint avertir François que, le lendemain, toutes les troupes seraient consignées à terre, et les équipages à bord « parce qu'il y aurait la révolution ».

« Bon ! ça va bien, répondit-il un peu sceptique, envoyez votre révolution. »

Et le lendemain, on regarda, un peu comme au cinéma, cette nouvelle comédie. Pourtant, par précaution, les bateaux avaient leurs pièces pointées sur les casernes de la ville, pour le cas improbable où cela tournerait mal. Sur le quai, on voyait pérorer le vaillant général Zimbrakakis, entouré de tous ses fidèles gendarmes, et acclamé par la foule. Les troupes royalistes se réfugièrent dans la grande caserne, où on les enferma. Enfin on hissa le drapeau de l'Indépendance, qui était bleu avec une croix grecque blanche... La nuit suivante, François, qui dormait de tout son cœur, fut réveillé par un matelot :

« Lieutenant !... on entend une fusillade à terre... Faut-il y aller ?... »

– Mais restez donc tranquille ! On vous a dit que c'était la révolution... Il faut bien des coups de fusil dans une révolution !... »

Et se retournant sur sa couchette, il se rendormit profondément. Le lendemain, on sut que c'était un des royalistes qui avait tué un gendarme en essayant de se sauver de la caserne. Ce fut l'occasion de magnifiques discours, de funérailles grandioses, etc. On enferma ensuite les royalistes à Kara, et la ville reprit son aspect habituel.

Seulement, Venizélos, qui était venu d'Athènes par les îles, pour organiser le gouvernement révolutionnaire, et qui essayait d'enflammer les populations en parlant des traditions de la Grèce antique, commença à leur expliquer que maintenant il fallait aller se battre, et dame ! cette perspective ne souriait pas du tout à nos fougueux manifestants. Chaque jour, nos

patrouilleurs arrêtaient des centaines de déserteurs qui cherchaient à se sauver pour éviter la conscription, et qu'on ramenait de force à Salonique. « Quelle chouette armée ça va faire, disaient nos marins. Si avec ça nous n'avons pas les Boches !... »

Le plus bouffon, ce fut la déclaration par laquelle le gouvernement d'Athènes proclama qu'il n'entraverait en rien l'action du gouvernement révolutionnaire ; pour un rien, il l'aurait aidé !...

Nous agissions d'ailleurs, vis-à-vis de ces Grecs avec une déplorable faiblesse. Ce ne fut que plusieurs jours après le guet-apens tragique du 1^{er} décembre que commença le blocus sérieux de la Grèce. Mais revenons à la *Sape*, qui n'était pas au Pirée lors de ces lamentables "Vêpres athéniennes". Elle continuait à patrouiller, à convoier, à remplir d'autres missions encore : au commencement d'octobre, elle alla à Corfou, et de là à Brindisi, chercher l'amiral Salaün qui prenait le commandement de la division d'Orient. Ce fut à cette occasion que François put voir de près les défenses de Brindisi, et qu'il s'expliqua pourquoi les Italiens sortaient si peu et si lentement. Le barrage d'Otrante était assuré par une centaine de drifters, traînant chacun derrière soi ses 2 000 mètres de filets : c'était réellement difficile de passer, même pour les amis !... Au retour, on eut un fort coup de tabac : l'amiral qui se vantait d'être « un ancien torpilleur », était d'excellente humeur ; il rencontra François sur le pont, et s'écria : « À la bonne heure ! Voilà un officier qui fume sa pipe !... On n'en voit plus maintenant. » De ce jour, Fröchen prit en grande considération la pipe de son second.

Un peu plus tard, étant au mouillage, la *Sape* vit rentrer le *Poignard*, qui faillit l'aborder, tant il semblait pressé : « Je crois que j'ai touché un sous-marin ! » cria le commandant en passant, et il s'en alla bien vite raconter à l'amiral qu'il avait vu un sillage de sous-marin, l'avait suivi, bombardé, et avait constaté, à la surface de la mer, une tache d'huile, qui, le lendemain, était devenue immense : c'était à tel point, il fallait y aller voir... À ce moment, le chef d'état-major, qui venait d'entrer, éclata de rire, et lui dit : « Mon pauvre Drujeon, c'est la quatrième fois qu'on nous signale cette source de pétrole !... »

Vers la fin de l'année 1916, Fröchen, étant arrivé au terme de son commandement, fut remplacé sur la *Sape* par le lieutenant de vaisseau Jean Cochin, le glorieux commandant du *Papin*, dont la croix de guerre s'ornait déjà de deux palmes, et les palmes étaient rares dans la marine ! Il était très allant, et se rongait d'impatience de n'avoir pas plus de liberté d'action

pour tous les exploits dont il rêvait ; le métier qu'on lui faisait faire sur la *Sape* lui semblait un peu terne.

À sa première sortie, il reçut un S.O.S. du *Renan*, qui venait de couper en deux un transport italien, sans presque s'en apercevoir, car il marchait à 23 nœuds. Il avait laissé quelques embarcations et un gros torpilleur pour rechercher les naufragés, mais on n'en sauva guère qu'une quarantaine, et, quand la *Sape* arriva, il n'y avait plus rien à faire, qu'à ramener à la remorque les embarcations vides.

Cochin avait une manie : il voyait des mines partout ; le moindre morceau de bois, la bouée la mieux connue était toujours pour lui un engin suspect ; aussitôt, il quittait son torpilleur, prenait un berthon, et allait voir ça de près, emmenant parfois avec lui tous les officiers, mais, neuf fois sur dix, on s'apercevait en approchant que la prétendue mine n'était qu'une futaille vide ou une vieille souche pourrie.

François s'entendait d'ailleurs à merveille avec son nouveau commandant, mais trouvait qu'il manœuvrait bien mal ; peu habitué aux torpilleurs, et extrêmement nerveux, il arrivait toujours trop vite, et voulait mouiller trop tôt ; il se rendait compte, d'ailleurs, de son inexpérience, et, d'un bout à l'autre du bateau, il criait à son second :

« Voyons, Larminat, ici, n'est-ce pas ?

– Oh ! commandant, avancez encore.

– Ah ! vous croyez... Et maintenant ?

– Encore un peu !...

– Ici, alors ?... »

Et cela se terminait généralement par des manœuvres abracadabrantes, à la fin desquelles Cochin lançait deux ou trois commandements absolument irréguliers, mais qui rétablissaient la situation.

C'était un grand chasseur devant l'Éternel, et il avait toujours un fusil sur sa passerelle. Un jour, il faillit tuer l'amiral en tirant sur des canards juste dans la direction des hublots derrière lesquels travaillait le grand chef. Parfois, quand le métier devenait trop monotone et se bornait à faire des barrages ou à arraisonner quelques bateaux, il se tournait tout à coup vers François : « Tenez, mon pauvre Larminat, on se rase ici, allez donc tuer des cygnes, là-bas, dans la petite baie... » Quand on descendait à terre, ils allaient ensemble se promener dans les montagnes, où Cochin s'amusait à faire rouler des cailloux sur les troupeaux de chèvres. Cela changeait

François de l'atmosphère un peu "constipée" qu'avait créée Fröchen. Mais bientôt Cochin s'ennuya sur la *Sape*, et reprit un sous-marin ; il fut remplacé par le commandant Blanchot, sous les ordres duquel François fit seulement quelques convois, car, au mois de février 1917, on rentra en France : la *Sape* qui n'y était pas revenue depuis la déclaration de guerre, en avait grand besoin. « *Quant au personnel*, ajoute François, *ça ne lui fera certainement pas de mal, et, en tous cas, il l'a bien mérité.* »

Sitôt débarqué, François partit pour La Hardonnière, laissant la *Sape*, en réparation, amarrée au quai de la Seyne ; il avait une permission de quinze jours (!), et devait prendre un peu plus tard huit jours de supplément, quand le commandant serait lui-même rentré de permission.

Lorsqu'il revint, une double déception l'attendait à Toulon ; les réparations, à peine commencées, menaçaient de s'éterniser, et d'autre part, le midship Jacquinet, qui commençait à être bien au courant et à rendre de réels services, venait d'être remplacé par un autre, complètement nul, qui, refusé aux examens, avait néanmoins été promu six mois plus tard.

François, qui commençait à en avoir assez du métier qu'il faisait sur la *Sape*, avait toujours l'œil ouvert sur les différents postes vacants qui pouvaient se présenter. Cochin, toujours plein de mépris pour tous les navires de surface, lui écrivait lettre sur lettre pour lui vanter les sous-marins, mais François n'aurait pu y être que comme second, et cela ne le tentait pas extrêmement. Craignant, d'ailleurs, d'être repris comme officier canonnier sur quelque cuirassé s'il attirait l'attention sur lui, il se résignait à demeurer coi, et se préparait à prendre la seconde tranche de sa permission, quand, à sa grande et joyeuse surprise, il reçut, le 2 mai (1917), l'ordre d'aller prendre le commandement d'un patrouilleur, la *Savoie III*, et d'une division de six chalutiers (dont, à vrai dire, il ne devait jamais voir un seul).

La *Savoie III*, mai 1917 – septembre 1917

Cette *Savoie*, à laquelle on avait dû donner le numéro III pour la distinguer du grand transatlantique et du navire-hôpital qui portaient le même nom, était un gros chalutier de 950 tonnes, de la maison Coupin et Cie de Boulogne, qui devait croiser quelque part en Méditerranée orientale. François, pour le moment, n'en savait pas davantage ; il alla demander au chef de rade ce qu'il devait faire :

« Prévenez votre commandant, lui répondit celui-ci, et partez, par le premier courrier, pour Corfou où on vous renseignera. »

François télégraphia donc à son commandant pour l'avertir de son départ et de l'incapacité du nouveau midship, qu'il laissait seul sur la *Sape*, s'efforça de tout régler pour que le malheureux torpilleur pût se passer de commandement pendant au moins quelques jours, et s'embarqua, le 4 mai, à bord du *Liamone*, courrier d'armée navale, qui, par Bizerte et Malte, le conduisit à Corfou ; de là, sur les indications de l'état-major, il rallia Argostoli (île de Céphalonie) par un autre courrier, l'*Italia* ; la traversée fut égayée par un incident burlesque : le second maître vint trouver le commandant, et lui dit : « Commandant, il y a une malle qui crache de l'or par tous les bouts... Qu'est-ce qu'il faut en faire ?... » François, qui avait entendu, alla voir, et reconnut sa propre malle, fort malmenée lors des derniers transbordements, et d'où s'échappaient, en effet, les quelques louis d'or dont il avait cru bon de s'approvisionner pour faire face aux obligations de son nouveau commandement ; un peu gêné, il ramassa sa fortune sous les regards narquois de l'équipage.

Arrivé à Argostoli, il se présenta au commandant du *Jules Ferry*, qui était chef de rade ; celui-ci le renvoya au commandant du *Shamrock*, qui était chef de base, et qui lui dit :

« La *Savoie* ?... Oh ! je ne peux guère vous renseigner... Tout vient d'être changé... Allez donc voir le *Sabre*, c'est peut-être lui qui a maintenant la *Savoie* sous ses ordres.

– Bon ! Mais où est le *Sabre* ?

– Je n'en sais rien du tout. Allez demander au chef de rade. »

François retourna au *Jules Ferry*, où on lui dit : « Le *Sabre* doit être dans le golfe de Corinthe, attendez-le sur le *Shamrock*. » Docile, François revint au *Shamrock* et attendit paisiblement le *Sabre*. Dès qu'il le vit arriver, il alla se présenter au commandant qu'il trouva fort ému, car il venait d'avoir un bateau coulé, le *Caméléon* : en relevant des mines, un de ces engins s'était logé dans la cage d'hélice du *Caméléon* ; le *Sabre* l'avait pris en remorque, mais, en arrivant à Argostoli, l'explosion redoutée s'était produite, et le *Caméléon* avait coulé.

Le commandant du *Sabre* dit à François : « La *Savoie* doit être dans le golfe de Corinthe ; embarquez donc à mon bord, je vous y conduirai. » Ainsi fut fait, et le lendemain, à peine entré-on dans le golfe de Patras que François se trouva en face de son nouveau bateau. Le *Sabre* stoppa ; la *Savoie* envoya un youyou, et François, en arrivant à bord, tomba dans les bras d'un de ses anciens du *Borda*, le lieutenant de vaisseau Prigent, qui le

reçut d'une façon charmante : « Voyons, vous venez prendre le commandement. Notre chef d'escadrille doit être à Patras ; je vais lui télégraphier tout de suite pour demander des ordres. » La réponse ne tarda pas : « Continuez à croiser entre le cap Papas et l'île d'Oxia suivant les ordres antérieurs. » Il s'agissait d'interdire le passage à des contrebandiers qu'on avait signalés. François resta donc comme simple passager, et profita de ses loisirs pour étudier un peu le bateau qu'il trouva fort à sa convenance. « *C'est un bon et solide roulier*, écrira-t-il un peu plus tard, après en avoir fait l'essai, *et qui doit étaler presque n'importe quel temps. L'équipage est en majeure partie composé de vieux Boulonnais, excellents marins, solides et dévoués... En somme, je suis enchanté, et n'ai qu'une crainte, c'est d'être promu, ce qui changerait peut-être ma situation. À Dieu ne plaise !* »

La *Savoie* mouilla, cette première nuit, sous Oxia, et le lendemain, sur un nouveau sans-fil, rallia Patras où était la *Provence IV*, chef d'escadrille. François alla demander des ordres : « Je vous renvoie demain à Argostoli, lui répondit le commandant, pour y faire piquer vos chaudières. Quant à la remise du commandement, entendez-vous avec Prigent, et faites-moi savoir quel jour vous convient le mieux. » François pria donc son camarade de le mettre rapidement au courant, « et quand tu en auras assez de ton bateau, ajouta-t-il, tu me le passeras. »

Prigent ramena la *Savoie* à Argostoli, et en remit le commandement à François dès le lendemain. Après cinq ou six jours consacrés au piquage, à la peinture et à diverses réparations, le nouveau commandant appareilla, et revint à Patras. Il passa d'abord quelques jours à faire la navette entre Papas et Oxia, à arraisonner un certain nombre de bateaux, tous plus ou moins en règle. Un soir, étant à Oxia, il reçut un sans-fil assez confus lui intimant l'ordre d'aller à Papas prendre un convoi à 5 heures, – il en était 6, – et de l'escorter jusqu'à Bizerte. Il mit bien vite le cap sur Papas, vit quelques feux, et, comme il se dirigeait vers eux à toute vitesse, il aperçut derrière lui un chalutier qui l'interpella :

« C'est vous, la *Savoie* ?

– Oui.

– Voilà un convoi pour vous.

– Bon ! Vous avez des ordres ?

– Non !

– Les routes ?

– Non !

– Bon, ça ne fait rien. Je prends le convoi. »

Et François se lança à la poursuite de ses bateaux qu'il rejoignit à Céphalonie ; l'un était italien et allait à Messine, l'autre, français, avait pour destination Bizerte.

François, tout fier de commander une pareille escadre, leur indiqua les routes qu'il jugeait les plus sûres, et les convoya d'abord tous deux jusqu'à Messine, puis continua avec le second jusqu'à Bizerte, où il se ravitailla à Sidi Abdullah. On lui donna alors un bateau français à conduire à Corfou. Arrivé au nord de la Sicile, il reçut un long message de T.S.F. totalement inintelligible. Il se rapprocha du bateau qu'il escortait, pour lui demander s'il n'avait rien reçu. Le capitaine, qui avait une voix de stentor, lui hurla : « Je n'y ai rien compris. » François décida alors de s'arrêter à Messine pour se renseigner. Là, le chef des routes (Vedel) lui dit :

« Ah ! C'est vous la *Savoie* ? Eh bien, ce n'est pas malheureux ! On vous cherche partout depuis trois jours ! On appelle la *Savoie* dans tous les coins de la Méditerranée. Vous n'avez rien reçu ?

– Si, un télégramme intraduisible.

– Mais vous ne vous êtes donc pas arrêté à Messine à l'aller ?

– Mais si !

– Eh bien ! il fallait venir me voir. Tenez, voici un télégramme pour vous. »

Le télégramme disait : « *Ralliez immédiatement Patras.* »

– Bon ! dit François, et mon convoi ?

– Lâchez-le à l'entrée des chenaux de sécurité de Corfou. Il doit y avoir du grabuge dans le golfe de Patras, on rappelle des chalutiers de partout. »

Arrivé à Patras, François aperçut le *Sabre* qui était chef de blocus, et qui lui signala aussitôt d'approcher à portée de la voix ; puis il lui donna les ordres suivants : « Faites disposer immédiatement vos filets indicateurs parés à mouiller. Prière au commandant de venir à bord du *Sabre*. » Là, François trouva le commandant, avec Prigent, devenu second ; le commandant entama des explications fort embrouillées et confuses, que François écoutait sans rien dire, mais d'un air un peu étonné.

« Oh ! interrompit Prigent, dites-lui donc la vérité, allez, ça sera bien plus simple !

– Au fait, vous avez raison, dit le commandant. Eh bien, voilà : nous faisons la révolution en Grèce ; nous envoyons, cette fois, de gros bateaux,

des croiseurs ; mais on a signalé trois sous-marins boches qui vont peut-être tenter de les torpiller, de mouiller des mines, que sais-je ? Alors, voici votre mission : vous allez, aidé de la *Slacq*, barrer avec vos filets le passage entre Rhion et Antirhion.

– Mais, commandant, il y a bien trop de courant, jamais les filets ne tiendront.

– Tant pis ! essayez !... tâchez de faire une porte que vous puissiez fermer ; débrouillez-vous comme vous pourrez.

– Bon ! je suis bien sûr d'avance que ça ne marchera pas, mais je vais toujours essayer de mouiller un filet ; où est la *Slacq* ?

– Elle doit être mouillée du côté d'Antirhion, pour changer de commandant. »

François quitta le *Sabre* fort sceptique sur le résultat de sa mission, et ne put prendre contact avec la *Slacq* qu'à la nuit. Les deux commandants tombèrent d'accord qu'il était impossible, en tous cas, de rien faire cette nuit-là, et convinrent d'appareiller le lendemain matin au petit jour.

Ces filets indicateurs se composaient de dix panneaux de cent mètres de long chacun, munis de bouées au phosphore de calcium qui devaient s'allumer automatiquement quand le gibier venait se prendre dans les mailles ; cela pouvait donner des résultats en eau calme, mais il régnait dans cette passe un courant violent qui rendait la manœuvre presque impossible. Les deux chalutiers passèrent presque toute la journée à des essais infructueux, et surtout à démêler leurs panneaux embrouillés par le courant. Enfin la *Slacq* réussit à mouiller son filet, qui, malheureusement, coula presque aussitôt. François se résigna à traîner son engin derrière soi pendant que son camarade s'efforçait de repêcher au moins des morceaux du sien. Cependant, le *Sabre* ne cessait de signaler :

« C'est insuffisant ! Vous ne bouchez pas assez ! »

La nuit suivante, François était en plein travers de la passe, avec ses mille mètres de filet derrière soi, lorsqu'il distingua dans les ténèbres un cargo précédé d'un torpilleur qu'il reconnut pour un grec. « Sapristi, se dit-il, ils vont sûrement se flanquer dedans, mais que faire ?... » Il se contenta de prévenir son équipage :

« Les bouées vont s'allumer, mais ne vous affolez pas, ce n'est que cet idiot de bateau grec ; pas de bêtises hein ? Ils sont encore neutres... jusqu'à nouvel ordre ! »

En effet, deux minutes après, une magnifique illumination indiqua que le torpilleur avait donné en plein milieu du filet. Heureusement, il réussit à passer, non sans accrocs, mais sans empêtrer ses hélices, pendant que le cargo, qui paraissait avoir eu grand-peur, faisait un immense détour. François continua mélancoliquement toute la nuit à traîner son filet déchiré, sans aucune illusion sur l'utilité de sa besogne ; au matin, il envoya quelques hommes dans un youyou réparer tant bien que mal les dégâts qui étaient considérables ; mais à peine avaient-ils terminé que le *Sabre* survint à toute vitesse pour lancer de nouveaux ordres :

« Relevez immédiatement vos filets, prévenez la *Slacq* d'en faire autant, et mettez-vous à draguer avec elle.

– Vous savez, répondit François, si c'est pressé, vous ferez bien d'aller la prévenir vous-même : j'en ai bien pour une heure et demie à ramasser mon filet, et encore, si tout va bien ! »

Le malheureux filet, fort endommagé décidément fut ramené à bord non sans peine, et les deux chalutiers commencèrent leur dragage ; cela consistait à traîner derrière eux un câble de 1 600 mètres de long, soutenu par des flotteurs, et dont chaque extrémité était amarrée à un des bateaux dragueurs ; ils devaient pour cela marcher parallèlement à 800 mètres de distance l'un de l'autre, et, vu la largeur du canal, ils avaient l'impression qu'ils n'arriveraient jamais à bout de leur tâche. Mais le soir, le *Sabre* leur dit :

« Les bateaux vont probablement passer cette nuit ; ramassez votre drague, écarterez-vous, et veillez bien. »

François se mit à croiser le long de la côte du côté de Papas, la *Slacq* en face ; et tout à coup, ils virent surgir et passer entre eux deux à toute vitesse les trois croiseurs attendus. Aussitôt après, le *Sabre* donna l'ordre de reprendre le dragage. Heureusement ce ne fut pas pour longtemps, François et ses hommes n'en pouvaient plus.

Le chef d'escadrille (commandant de la *Provence IV*) l'envoya alors faire du charbon et se reposer un peu à Argostoli ; c'est là qu'il apprit l'abdication de Constantin, et il en conclut que le blocus allait probablement être relâché.

Après cela (vers le 10 juin), François reçut un télégramme du commandant Violette, chef de division, lui donnant l'ordre d'aller croiser au poste S.C. : c'était un croisement de routes au sud de Sapienza. On obligeait alors les bateaux à relâcher à Navarin le jour, mesure évidemment absurde,

car il y en eut deux coulés presque tout de suite. L'équipage de la *Savoie* s'amusa fort à repêcher les épaves les plus variées, des cargaisons de pneus d'auto, par exemple, mais il n'eut jamais la chance de tomber sur la bonne barrique de vieux vin que chacun espérait toujours. Au bout de quelques jours, nouveau télégramme de Violette disant en substance : « *Le blocus de la Grèce est levé : allez informer le consul de Navarin.* » François revêtit son plus bel uniforme, et alla s'acquitter de sa mission diplomatique. Puis il reprit la mer et retourna au poste S.C. d'où il fut bientôt rappelé à Milo.

Alors commença l'ère des convois : tantôt seul, tantôt avec un autre chalutier qui était, le plus souvent, la *Slacq*, parfois même avec un troisième en éclaireur quand le convoi était d'importance, pendant des mois, François eut presque pour unique mission d'escorter d'un bout à l'autre de la Méditerranée, de Milo à Alexandrie, de Port-Saïd à Messine, de Salonique à Bizerte les convois les plus hétéroclites ; ils étaient composés quelquefois de bateaux de quatre ou cinq nationalités différentes : « *C'est une vraie tour de Babel*, écrivait-il. *Heureusement nous avons un code international, notre espéranto à nous marins, qui me permet de donner des ordres indiscutables, c'est l'essentiel.* » Il avait cependant parfois bien de la peine à se faire obéir. Un jour, il avait quitté Milo à destination de Bizerte avec un gros cargo français, le *Peï-Ho*, et deux mâtins de Grecs des plus indisciplinés, ne comprenant rien, ou feignant de ne pas comprendre, et d'ailleurs pleins d'une sainte terreur ; l'un d'eux avait presque refusé de partir pour une si longue et dangereuse traversée. Une nuit, François les entendit tout à coup pousser des coups de sifflet déchirants, et quand il y alla voir, les croyant attaqués, il les trouva qui, ayant complètement perdu la tête, venaient presque de s'aborder l'un l'autre. Le lendemain matin, il y avait une brume à couper au couteau, mais une de ces brumes de début d'automne, avec de grands trous qui vous donnent tout à coup une visibilité à trois ou quatre milles devant soi ; c'était le temps de chasse rêvé, dans une région d'ailleurs très giboyeuse, et François, l'œil aux aguets, le cœur palpitant d'espoir, se demandait s'il n'allait pas enfin voir un de ces sous-marins qu'il poursuivait en vain depuis si longtemps. Hélas ! cette fois encore, il en fut pour son émotion, mais quand la brume se dissipa, il s'aperçut qu'un des bateaux grecs avait disparu ; à ce moment, il crut entendre des « Allo » de sous-marin ; il se dirigeait de ce côté, en enjoignant aux deux autres bateaux de le suivre, quand éclata une violente canonnade vers le sud. François s'y précipita et trouva... un chalutier dont le commandant avait jugé à propos

de faire faire ce jour-là des écoles à feu sans avoir prévenu personne ! Cependant, le Grec ne se retrouvant toujours pas, François prit le parti de conduire à Bizerte le reste de son convoi, puis repartit à la recherche du disparu ; il finit par le retrouver, qui avait doublé la pointe sans s'en apercevoir et naviguait vers Alger « en poussant des meuglements de veau qui a perdu sa mère ».

Ce métier de convoyeur était fertile en incidents, mais il était très fatigant, car il fallait une vigilance de tous les instants ; encore François avait-il la chance d'avoir un très bon équipage : « *J'ai pour second, écrivait-il, un capitaine au long cours, en qui j'ai toute confiance, et quelques chefs de quart bien dressés à prévenir à temps ; c'est une veine que tout le monde n'a pas, et j'ai rencontré de mes camarades qui ne pouvaient pratiquement pas dormir de la nuit. Pour moi, je peux presque toujours me déshabiller ; ayant ma chambre de veille sur la passerelle, je bondis en pyjama au premier signal, et je peux ainsi me reposer assez bien ; mais même dans ces conditions, c'est une vie assez fatigante, et, si nous continuons les convois, l'hiver sera très dur... Jusqu'à présent, aucun incident dans mes convois ; je continue à être le monsieur qui n'a jamais vu de sous-marin ; en escorte, je préfère cela, mais, quand par hasard je suis seul, cela me ferait bien plaisir d'en trouver un ; j'ai bien des embêtements à leur faire payer...* »

La plupart de ses camarades étaient, d'ailleurs, dans le même cas. Un jour, cependant, comme il croisait l'*Afrique II*, commandée par son camarade Jardel, avec lequel ils avaient naguère échangé maintes plaisanteries sur ces sous-marins fantômes qu'on n'avait jamais vus, qu'on ne verrait jamais, Jardel, reconnaissant la *Savoie*, bondit sur son porte-voix et hurla : « Tu sais ! j'en ai vu un... un vrai !... Mon vieux, je n'ai jamais pu le rattraper ! Ce bougre-là marchait plus vite que moi ! Et pourtant, il devait être amoché, il n'a pas plongé... »

Le 14 juillet (1917), François fut promu lieutenant de vaisseau, mais il n'en reçut la nouvelle que le 3 août. « *Une des particularités de notre vie, écrit-il à ce propos, c'est la rareté des contacts avec le monde extérieur. Nous apprenons la chute de ministères dont nous ignorions l'existence ; les tristes affaires de Russie nous ont stupéfiés ; je les croyais sortis de la pagaille alors qu'ils y sont jusque par-dessus la tête. On reste généralement un mois ou six semaines sans nouvelles, et puis on reçoit tout d'un bloc. C'est ainsi que j'ai appris ma promotion deux jours avant de recevoir les*

félicitations de papa qui la connaissait depuis trois semaines, et si jamais vient la paix, je peux rester fort longtemps sans en rien savoir. »

François, qui avait toujours redouté que sa promotion ne le fît rappeler sur un cuirassé, fut fort aise de conserver son commandement, qui en somme lui plaisait beaucoup. La *Savoie* continuait, d'ailleurs, à porter chance à ses convois, car François n'eut jamais un bateau coulé ni même attaqué. Un jour, il s'en fallut de peu : il venait de remettre à la *Sape* (son ancien torpilleur) un convoi composé d'un bateau français, deux japonais, un grec et un américain chargé d'essence ; huit heures après, l'américain fut torpillé, et flamba comme une torche.

« Et votre équipage ? demanda François au capitaine de ce bateau qu'il rencontra peu après.

– Oh ! répondit-il avec sérénité, nous avons sauvé à peu près tout le monde ; mais il y avait quelques malades dans le salon, alors, ceux-là, n'est-ce pas, ils ont brûlé. »

Au commencement du mois d'août, la *Savoie* dut passer en cale sèche, et ce fut, pour son commandant, l'occasion d'un peu de repos, et d'une reprise de contact avec la vie civilisée :

« Ouf ! je respire un peu, et réussis enfin à vous écrire. Nous tenons la mer depuis un mois avec des arrêts maxima de six à huit heures, souvent moins, occupés naturellement par le ravitaillement en eau, charbon, huile, vivres, etc., sans compter les papiers urgents auxquels il faut répondre... Nous sommes en ce moment à Syra, pour quelques jours, pour réparer le bateau et reposer un peu ceux qui le montent ; excellente chose, et qui arrive à point pour l'un et pour les autres. Jolie ville en sucre candi bâtie sur des collines presque à pic. J'ai pu descendre hier toute la journée, ce qui ne m'était pas arrivé depuis fort longtemps. Mais dans cette malheureuse petite ville, tout le monde s'entre-déteste et se jalouse, et il me faut déployer tous mes talents de diplomate pour évoluer entre ces innombrables petits clans. En tant que représentant supérieur de la marine française (il n'y a ici que quelques chalutiers), on se m'arrache, et comme on ne peut pas dîner chez tout le monde le même jour, il faut distribuer ses faveurs avec modération, et peser ses politesses. J'ai d'ailleurs pris le parti d'y aller à la bonne franquette ; tant pis pour qui s'en frappe. »

François garda particulièrement bon souvenir de quelques membres de la colonie française et anglaise, et surtout de l'accueil des sœurs de Saint-Vincent de Paul, les sœurs pauvres, d'en haut, qui avaient un hôpital, et qu'il

trouva beaucoup plus sympathiques que les sœurs riches d'en bas, celles qui avaient les écoles. Par contre le consul lui parut d'une médiocrité affligeante.

Peu après ce reposant arrêt, François reçut l'ordre d'aller accoster l'appontement de Milo, pour y embarquer des Sénégalais qu'on avait employés là à des fouilles, et qu'il s'agissait de mener à Itea. Rien de pittoresque, ce jour-là, comme le pont de la *Savoie III* ; les matelots regardaient avec ahurissement tous ces Sénégalais retirant un à un leurs culottes pour chasser leurs puces, puis installant leur bizarre cuisine ; on leur avait proposé de les nourrir, mais ils ne voulaient que leur riz, préparé à leur façon.

Le 10 septembre (1917), François, venant de Bizerte avec un convoi, arrivait à Milo quand il fut appelé par le chef de division, qui lui dit, sans autre préambule :

« Mon cher ami, vous allez faire immédiatement vos malles, et débarquer de la *Savoie*...

– Hein ? s'écria François stupéfait.

– ... Il faut que vous ayez rendu votre commandement avant cinq heures du matin. (Il était quatre heures du soir.)

– Mais enfin, que me veut-on ? interrogea François fort inquiet, et persuadé qu'il allait être envoyé sur quelque *Courbet* pour y préparer la prochaine guerre.

– Vous, vous allez prendre la *Marie-Rose*, de la 6^e escadrille, où il manque un lieutenant de vaisseau. Ordre de Paris.

– Ah ! bon, respira François un peu soulagé. Eh bien, et la *Savoie*, à qui vais-je la passer ?

– Son nouveau commandant va probablement arriver de la mer cette nuit, vers deux heures du matin : vous voyez que vous aurez tout le temps nécessaire. »

« Fichtre ! je ne suis pas de cet avis, songeait François en regagnant précipitamment son bord. Il est à peu près impossible de rendre un commandement convenablement dans ces conditions-là, et nous allons avoir des embêtements, c'est sûr. Enfin l'essentiel est d'être paré des gros bateaux, et maintenant que j'ai mon galon, je devrais être tranquille pour deux ans... D'ici là !... »

Aidé de son ordonnance, il se mit à empiler toutes ses affaires dans des sacs postaux et dans des draps noués aux quatre coins.

À une heure, il vit arriver son successeur, et, pendant qu'on empilait dans un youyou ses pauvres paquets mal ficelés, il lui rendit son commandement et le mit au courant tant bien que mal. Puis il embarqua sur la *Foudre*, pour y attendre son nouveau bateau pendant que, dans le jour naissant, la *Savoie* franchissait les passes battant un pavillon qui n'était plus le sien.

La Marie-Rose, septembre 1917 – janvier 1919

« Je ne connais pas la Marie-Rose, écrivait François de la Foudre, mais je crains fort qu'elle ne vaille pas ma Savoie, qui était bien au point depuis notre passage à Syra... Je pense d'ailleurs continuer le même service d'escorte, si le bateau peut le faire. »

François regrettait surtout son équipage. Au bout de quelques jours, il vit arriver cette *Marie-Rose*, qui venait faire piquer ses chaudières, ce qui donna, cette fois, tout le temps pour la transmission du commandement. Le commandant auquel François devait succéder lui parut tout à fait neurasthénique, et l'équipage lui-même semblait avoir subi quelque peu la contagion ; dès qu'on reprit la mer, François s'attacha à secouer un peu ses hommes, à les ragaillardir, tout en étudiant son bateau ; il eut la satisfaction de les voir se dérider peu à peu, et jugea la guérison complète le jour où il entendit tout l'équipage entonner joyeusement le chœur des "Montagnards". Quant au bateau, voici ce qu'il en dit après un mois d'essai :

« Je commence à me réconcilier avec ma Marie-Rose ; elle vaut mieux que je ne le croyais au premier abord. C'est un semble-sous-marin, perdu d'eau dès qu'il fait un peu mauvais, mais qui fait tout de même vaillamment sa petite route entre deux eaux. Impossible de s'aventurer sur le pont dès que la brise souffle un peu ; il faut mettre à la cape pour faire la relève du quart. Mais n'empêche que les sous-marins véritables ne viennent pas s'y frotter. Leurs résultats effectifs deviennent d'ailleurs lamentables, à leur point de vue ; l'hiver y est pour quelque chose, mais je veux croire que nous n'y sommes pas pour rien ; la lutte commence à s'organiser vraiment sérieusement ; mieux vaut tard que jamais... »

« J'ai failli être coupé en deux l'autre jour par un courrier anglais ; jamais je n'avais vu l'abordage de si près, même sur la Sape ; tous les torts, je n'ai pas besoin de vous le dire, étaient de son côté, et, si nous avions coulé, le simple examen de la plaie aurait sauvé notre honneur. Grâce à Dieu, nous avons paré... de quelques mètres, et bien malgré lui ! »

Les convois continuaient, plus pénibles sur ce bateau et en cette saison ; il fallait une vigilance de plus en plus attentive, et François n'obtenait pas toujours facilement l'obéissance des bateaux qu'il protégeait. Une nuit qu'il conduisait de Port-Saïd à Salonique un cargo français, l'*Espérance*, un norvégien, l'*Inhambane*, et deux grecs, la flottille fut assaillie par un assez fort coup de vent ; au matin, impossible de retrouver le norvégien ; des sous-marins étaient signalés dans les parages, et François commençait à s'inquiéter ; enfin, à force d'interroger les environs par T.S.F., il finit par apprendre que l'*Inhambane* avait filé sur Malte trouvant cette route plus facile que celle de Salonique.

Une autre fois, il escortait un courrier de Milo à Athènes, quand il reçut un S.O.S. du *Louvain* dans le canal Zéa, puis une annulation du signal de détresse. Il poursuivit donc sa route, et, au retour, rencontra un voilier grec en panne, abandonné, et, un peu plus loin, tout l'équipage, blanc de terreur, dans un canot qui faisait force de rames vers la *Marie-Rose*.

« Qu'est-ce qu'ils ont, ces cochons de Grecs ? s'écria François. Ils sont verts ! Ils ont le choléra ?... Ne les laissez pas monter à bord, surtout ! »

Mais déjà le canot était à portée de voix, et le capitaine s'époumonait de son mieux :

« Ah ! Monsieur le Commandant, nous venons de voir un énorme, un immense, un gigantesque sous-marin !... Il n'y a pas plus de dix minutes.

– Ce n'est pas vrai, répondit François, je l'aurais vu.

– Si, Monsieur le Commandant ! Il a coulé deux voiliers il y a dix minutes.

– Ce n'est pas vrai, avec quoi ?

– À coups de canon.

– Ce n'est pas vrai, menteurs, je les aurais entendus. Remontez à votre bord. Où allez-vous ?

– À Santorin. Qu'est-ce que vous nous conseillez, Monsieur le Commandant ?

– Mais, bougres d'idiots, de remonter sur votre bateau, je vous le hurle depuis une heure ! Allez, je vais vous protéger. Ça ne me donnera pas grande-peine, car il n'y a certainement rien du tout. »

François lança cependant un « Allo » par acquit de conscience, mais en le signalant comme extrêmement douteux, puisque venant de Grecs. Il escorta le voilier un moment, puis reçut un télégramme : « *Portez-vous à toute vitesse au secours des survivants du Louvain, coulé dans le canal Zéa.* »

« Comment, c'était donc vrai ! se dit François. Si les Grecs se mettent à dire la vérité, maintenant, à qui se fier, grands dieux ?... Mais par quelle erreur a-t-on annulé le S.O.S. du *Louvain* ? »

Sur le lieu du sinistre, il ne trouva qu'une masse d'épaves, et de forts jolis radeaux, mais sans personne dessus ; un peu plus loin, il rencontra un torpilleur grec avec quelques survivants, puis le *Lotus* qui lui dit que, malheureusement, il n'y avait plus aucun espoir d'en retrouver d'autres.

Au commencement de novembre (1917), François mena sa *Marie-Rose* à Salamine pour la doter de divers perfectionnements : d'abord un canon à tir rapide et à trajectoire tendue, un projecteur qui lui manquait beaucoup, enfin et surtout, des "hydrophones", c'est-à-dire des écouteurs qui devaient permettre d'entendre de fort loin les moindres mouvements des sous-marins ; on en disait du bien et du mal, et François, un peu sceptique, craignait surtout qu'ils n'eussent pas, par gros temps, une résistance suffisante, ce qui aurait pu avoir les plus graves conséquences. Ces écouteurs étaient en effet d'énormes calottes sphériques qu'on appliquait sur des ouvertures pratiquées dans la coque, et qui étaient elles-mêmes percées de petits trous fermés par des plaques de clinquant de 3/10 de millimètre d'épaisseur ; l'ensemble formait une sorte de dioptré acoustique, et un cornet mobile permettait de déterminer la direction du sous-marin, qui était celle qu'il fallait donner au cornet pour entendre avec le maximum d'intensité.

Mais ce que François reprochait le plus à la *Marie-Rose*, c'était son manque de vitesse :

« Je lui voudrais deux nœuds de plus, dit-il ; j'espère en gagner presque un en changeant l'hélice qui n'a plus que trois ailes un quart. Mon prédécesseur m'affirmait, en me rendant le bateau, qu'il restait un bon morceau de la quatrième ; ce bon morceau (je l'ai vu en passant sur le slip) est un affreux moignon. J'aime autant ça, à la réflexion, espérant gagner plus à changer l'hélice. Malheureusement je l'attends toujours, et crains d'être obligé de repartir avec mon hélice à trois pattes. »

Tous ces travaux, en effet, demandèrent fort longtemps, malgré l'activité du chef ouvrier Socrate, et toutes les lettres de François datées de Salamine reflètent son dépit de se voir immobilisé pendant plusieurs semaines quand il y a tant de besogne à faire. Le séjour à Salamine n'avait d'ailleurs rien d'agréable, et les ressources en étaient complètement épuisées : *« Je n'ai aucun besoin d'argent, répondait François à une question de son père, car je*

touche une solde colossale par rapport à mes besoins, qui sont inexistants, ou, plus exactement, qu'il m'est impossible de satisfaire. On ne trouve plus d'allumettes, à quelque prix que ce soit, ni de sucre, ni de café. Si l'on veut dîner à terre, il faut avoir soin d'emporter du pain dans sa poche, la Grèce n'en fournit plus aux étrangers. À vrai dire, ces malheureux crèvent de faim ; c'est bien fait, me direz-vous, mais ils font un peu pitié quand même. Notre blocus a été très sérieux, et, comme dans tous les blocus, ses effets se sont surtout fait sentir deux ou trois mois plus tard, de sorte qu'ayant attendu de tirer très fort la langue pour venir à résipiscence, vous pouvez juger dans quel état ils sont actuellement. Mais je n'avais pas prévu qu'au point de vue alimentaire, il fallût considérer ce long séjour à Salamine comme un séjour à la mer. »

Enfin, dans les premiers jours de décembre, la *Marie-Rose* put appareiller, pas complètement au point encore, mais remettant à plus tard ce qui restait à faire. Le temps était glacial : l'Hymette, l'Acropole, la plage même de Phalères, et le pont de la *Marie-Rose* étaient recouverts d'un manteau de neige. « *Curieux spectacle, écrit François, excessivement rare, mais combien peu réchauffant !... D'autant plus qu'il soufflait une bise carabinée... Cela nous a remis tout de suite au point, après les illusoires délices de cette triste Capoue !* »

Le 17 décembre, François écrit d'Alexandrie : « *Vous avez dû deviner, à mon long silence, que la Marie-Rose avait repris la mer... Nous continuons les convois, sans autre incident que la rencontre de deux sales mines boches en dérive. Heureusement, il faisait grand jour ; elles ont défilé innocemment entre les bateaux du convoi, et nous avons pu les couler toutes deux à coups de fusil ; l'une d'elles a fait une magnifique explosion, qui a donné à réfléchir aux veilleurs de nos cargos ; je suis sûr que le moindre morceau de bois a été ensuite signalé de fort loin. Je profite en ce moment d'un repos forcé à Alexandrie, en attendant un convoi qui n'est pas prêt ; j'accumule sans aucun remords sommeil et bonne nourriture pour les temps de disette prochains. »*

Le 27, il est à Milo : « *Nous venons de faire une longue période de mer dont la fin a été pénible : je suis revenu de Port-Saïd avec trois bateaux de nationalités diverses, et, vu le gros temps, pendant plus de trente-six heures, nous avons marché deux nœuds et demi, moins vite qu'un mauvais promeneur. La Marie-Rose s'est fort bien comportée, et j'en ai été très content, elle piaffait d'impatience sur l'avant des cargos, laissait culer en*

queue pour rallier les traînards, et cependant se levait superbement à la lame, toute coiffée d'embruns, frémissante et blanche de sel. Ce soir, repos inattendu en rade de Milo. J'en profite... pour vous écrire, d'abord, et dormir, ensuite. »

« Les Boches ont eu notre Châteaurenault, piètre victoire ; tout le monde, ou presque, a été sauvé, et le sous-marin coulé, et bien coulé, équipage et commandant prisonniers. Par contre les Turcs ont attiré dans un piège un de nos plus beaux chalutiers de Syrie, le Paris II, perdu corps et biens sous le feu de batteries turques démasquées au dernier moment. On affirme qu'ils ont tiré pendant 40 minutes sur tout ce qui surnageait ; j'ai peine à le croire : la sauvagerie, même turco-germaine a des limites. Les mines foisonnent de plus en plus, mais c'est une piètre méthode de guerre, peu dangereuse, en somme, quand on prend les précautions nécessaires. »

Tout l'hiver se passa ainsi en escortes et patrouilles par de très mauvais temps, coups de vent, orages de grêle, tempêtes de neige. Le métier devenait de plus en plus dur, et les heures de repos de plus en plus rares. Quant aux permissions, il n'y fallait pas songer : déjà de Salamine, François avait écrit à Jacques : *« Tu me parles de permission pour Noël ! Mon pauvre vieux !... Noël 1918, peut-être, et encore !... Il faut, avant tout, que la barque marche. »*

De Salonique, il écrit, le 8 janvier 1918 : *« Le commandant en chef vient de nous annoncer pour le jour de l'an que toute demande de permission formulée par un commandant serait considérée comme une demande à être relevé de son commandement. Aucun espoir, donc, de vous revenir avant fort longtemps. »*

Vers le milieu de février, à Salonique, François reçut l'ordre de conduire à Milo un convoi composé de l'*Amiral Lehman* et d'un gros charbonnier vide, la *Marguerite III*. Les capitaines, venus aux ordres, déclarèrent :

« Nous ne serons probablement pas prêts avant la nuit.

– Alors vous vous collerez probablement dans les filets », répondit François.

Ce qui ne manqua pas d'arriver : l'*Amiral Lehman* s'y empêtra au point de ne pouvoir arriver à se dégager lui-même. François demanda un remorqueur à Salonique, ordonna à la *Marguerite* de mouiller en rade, et resta toute la nuit à croiser devant la brèche ouverte par le *Lehman*. *« Nuit charmante, écrit-il, avec coups de vent, grains de grêle, etc. »* Au matin, le

malencontreux bateau n'arrivant toujours pas à se dépêtrer, François demanda des ordres : « Filez avec la *Marguerite*, lui fut-il répondu, le *Lehman* suivra avec la *Savoie*. » François se mit donc à descendre le golfe ; à la hauteur de Cassandra, il rencontra une goélette grecque, complètement désemparée, mâts cassés, voilure emportée, qui faisait des signaux de détresse.

« Oh ! Monsieur le Commandant, criait le capitaine dans son porte-voix, sauvez-nous !... Nous coulons, monsieur le Commandant, nous coulons !... »

– Oui, je le vois bien, répondit François. Eh bien, je vais vous prendre à mon bord. »

Quand tous ces pauvres gens se sentirent en sûreté sur la *Marie-Rose*, ce fut une explosion de joie et de reconnaissance ; le capitaine Démétrios raconta que tout son équipage et lui-même étaient depuis une heure en prières devant l'image de saint Nicolas, implorant un miracle.

« Et voyez, ajouta-t-il, saint Nicolas nous a envoyé pour nous sauver la *Marie-Rose* ! *Marie-Rose* c'est le nom de ma femme ! C'est donc bien un vrai miracle, comme vous voyez, monsieur le Commandant !... »

En tous cas, il était temps que saint Nicolas intervînt, car le vent tournait à la tempête, et bientôt, embarcations démolies, plateformes et kiosque enfoncés, mines à la dérive sur le pont, la *Marie-Rose* dut prendre la cape pendant que la pauvre *Marguerite* qui, n'étant pas chargée, dansait comme un bouchon, n'arrivait pas à en faire autant ; un moment, sur la *Marie-Rose*, la drosse du gouvernail s'étant coincée, cela faillit tourner à la catastrophe. François envoya son second essayer de la décoincer, mais une lame envoya le malheureux sous la plateforme du canon arrière. François se précipita à son secours, le rattrapa, et, à coups de talon sur le tube de la drosse, parvint à la décoincer à moitié ; il remonta alors bien vite sur le pont avec ses meilleurs matelots pour rattraper les grenades, qui avaient largué leurs amarres et se promenaient au hasard ; il fallait, à chaque lame, sauter sur le dôme des machines pour s'y cramponner de son mieux... L'équipage se montra d'ailleurs à la hauteur des circonstances, et François n'eut que des éloges à adresser à ses hommes, quoique plusieurs eussent le mal de mer. La *Marie-Rose* continua à tenir la cape toute la nuit, et encore toute la journée du lendemain. Au matin, un désastre s'était produit : un paquet de mer formidable avait défoncé la cuisine et emporté les deux fourneaux, crevant en outre le panneau du poste des quartiers-mâtres qui fermait la plus grande cale. Les pauvres marins, trempés et grelottants trouvèrent bien pénible la

perspective d'en être réduits au biscuit et à l'endaubage ⁵ froid pour réparer leurs forces et fêter le retour du beau temps après un pareil coup de tabac. Toute la journée, le temps resta bouché ; le soir, on aperçut la *Savoie*, qui, elle aussi, tenait la cape. À la nuit, François put reconnaître le feu de Psathoura (au nord-est des îles Skopelo) et calcula qu'en 24 heures il avait avancé d'un nœud sur le fond, en tournant pour 9 nœuds ! Le matin du troisième jour, la mer s'étant un peu calmée, on put faire chauffer un peu de café dans une vieille boîte de conserve sur le fourneau de la chaufferie. Puis François, qui, depuis deux jours, était mouillé jusqu'aux os, voulut mettre quelque chose de sec. Il trouva dans sa cabine soixante centimètres d'une eau noirâtre dans laquelle nageaient tous ses vêtements. Cependant en cherchant bien, il fut tout heureux de retrouver, tout en haut de son casier, un petit complet civil, verdâtre, qui était à peu près sec ; il s'en revêtit avec joie, mais dut se résigner à rester nu-pieds, faute de chaussures mettables.

Enfin, la *Marie-Rose* arriva à Trebouki (île de Skyros) où elle retrouva la *Savoie*, qui lui signala de nombreux télégrammes qui, de tous côtés, demandaient des nouvelles de la *Marie-Rose*. « Télégraphiez que la *Marie-Rose* a rallié », répondit François dont la T.S.F. ne fonctionnait plus. L'autre télégraphia par erreur : « La *Marie-Rose* envoie des signaux de détresse. » François, indigné, fit rectifier bien vite, puis alla s'occuper de son convoi et débarquer ses naufragés. Ceux-ci firent à leurs sauveurs des adieux émus ; le capitaine Démétrios se répandit en effusions, et ne fut pas plus tôt à terre qu'il écrivit au ministre de France une lettre dithyrambique sur « l'attitude si philanthropique du brave commandant de la *Marie-Rose* ». Cependant, François repartait avec la *Marguerite* et le *Lehman* pour Milo, quand il rencontra une canonnière qui lui signala : « Le *Rochebonne* a des ordres pour vous. » Ces ordres, c'était de laisser le *Lehman* aller à Milo avec la *Savoie*, et d'accompagner la *Marguerite* et le *Rochebonne* à Corinthe. Le temps était meilleur ; on put réinstaller un fourneau, et rafistoler tant bien que mal le bateau dans le golfe de Corinthe. Là, François reçut l'ordre de conduire la *Marguerite* à Messine, et de revenir immédiatement ; il prit quelques vivres à Patras, accomplit sa mission, et, au retour, fut assailli, près du cap Malée, par une nouvelle tempête presque aussi violente que la précédente. Cette fois, ce fut le mât avant qui commença par s'abattre, avec

5 - L'endaubage désignait jadis une conserve de viande cuite en daube, au saindoux, et mise en baril, notamment pour l'approvisionnement de la marine (Larousse gastronomique). (N.D.E.)

toute la T.S.F., puis l'arrière du bateau fut à moitié démolí, le fameux fourneau de nouveau enlevé par la mer. Enfin, « *avec un retard formidable, nous sommes entrés à Milo couverts de sel et de rouille, ferrailles tordues, espars brisés, mais encore vaillants quand même. C'est un bon bateau. En six jours, on a réparé tout cela, dormi comme des souches, et en route...* »

En route pour Malte, cette fois, avec un convoi anglais. À La Valette, François retrouva Ratier, dit "le surhomme", l'ancien commandant du *Mirabeau*, promu amiral, qui l'invita à dîner, et dont il apprécia fort l'excellente cuisine. Et il eut la chance inespérée de trois jours de repos délicieux, dont il profita pour faire ses Pâques dans la chapelle des Grands Maîtres de l'Ordre de langue française. Il passa la plus grande partie de ce reposant séjour dans la vieille auberge de Provence où les chevaliers de langue française se réunissaient jadis ; c'était maintenant un club d'officiers alliés où on se rassemblait comme autrefois au retour de la mer ou des expéditions orientales : seulement la langue japonaise y avait remplacé l'allemande.

Ensuite, la *Marie-Rose* fut adjointe à un immense convoi de vingt-trois bateaux à destination de Milo, Salonique, Port-Saïd, etc. : quatre sous-marins étaient signalés sur la route, deux surtout de façon précise, l'un au nord, l'autre au sud de Malte. On décida de passer plutôt sur celui du nord, signalé depuis deux jours déjà ; mais au moment du départ, il fut signalé de nouveau ; il était trop tard pour changer la route ; on passa donc, et, pendant le passage, le sous-marin fut encore signalé, mais, cette fois, un peu plus au nord, puis, le lendemain, juste à l'endroit où avait passé le convoi ; il s'était écarté juste de ce qu'il fallait ; le troisième et le quatrième furent de nouveau signalés pendant le voyage, mais à temps pour qu'on pût les éviter en déroutant le convoi la première fois au nord, la seconde au sud. Enfin on arriva à destination sans avoir fait de mauvaise rencontre. Le convoi suivant, moins heureux, fut torpillé.

François pensait qu'au retour du printemps il y aurait probablement une recrudescence de l'activité des sous-marins, et il regrettait fort de n'être pas pourvu de tout l'armement nécessaire pour lutter contre eux ; il aurait voulu, d'abord, de nouveaux écouteurs dernier cri, très supérieurs, disait-on, à ceux qu'il avait ; et puis, un canon contre avions et zeppelins, car on commençait à en voir en Méditerranée, et d'autres engins encore, plus secrets ; mais, pour chacun de ces perfectionnements, il aurait fallu vingt-quatre ou quarante-huit heures, au moins, et l'ordre était de tenir la mer avant tout.

Quand par hasard quelque avarie légère forçait la *Marie-Rose* à relâcher quelques heures, c'était toujours dans un endroit où il n'y avait aucune ressource. Enfin, vers le 15 mai, à Salamine, François put faire installer des rails à grenades, réparer les ballasts qui fuyaient, et les fameux écouteurs. On profita de cet arrêt pour faire faire la visite réglementaire de la chaudière ; mais cette visite donna lieu à de consternantes constatations : en bien des points, l'épaisseur du métal était réduite à 7 millimètres, au lieu des 19 qu'elle aurait dû avoir. Les ingénieurs déclarèrent qu'il fallait réduire la pression limite à 8 kilos (au lieu de 14), ce qui correspondait à une vitesse de 5 nœuds !... François, qui se lamentait depuis son embarquement de ne pouvoir en donner 15, poussa les hauts cris, déclara que c'était rendre le bateau totalement inutilisable, et qu'autant valait l'envoyer tout de suite par le fond. Il demanda si on ne pourrait pas changer la chaudière ; on lui répondit qu'il faudrait un an pour en avoir une neuve. Il finit par obtenir que les ingénieurs réparassent tant bien que mal l'ancienne, en rapportant du métal dans tous les trous à la soudure autogène ; moyennant quoi, on ne diminua pas la pression type, qu'il est interdit de franchir, et qu'on dépasse d'ailleurs allègrement chaque fois que le besoin s'en fait sentir. Cette opération, assez délicate, se fit au Pirée.

François rallia ensuite Milo, puis fut envoyé dans le canal d'Oro, où on avait trouvé des mines, pour chercher un endroit où on pourrait installer un poste de guetteurs et un petit phare ; il prit avec lui son camarade Mugnier dont le *Lotus* était en réparation. Ils trouvèrent bien quelques veilleurs grecs, qui, pratiquement, ne veillaient pas, et sur lesquels il eût été imprudent de compter ; après avoir fait choix d'un endroit convenable pour y mettre un petit poste français, ils rencontrèrent la *Courageuse*, commandée par Ceillier, l'ancien Gerson ⁶, qui draguait le canal, et y avait trouvé quatre mines en ligne droite, puis plus rien. Un vieux Grec raconta que, quatre ou cinq jours auparavant, il avait vu un sous-marin, et, le lendemain, une énorme gerbe d'eau. Peut-être s'était-il fait sauter lui-même en posant sa cinquième mine. De fait, on ne trouva plus jamais de mines dans ces parages-là.

À quelque temps de là, ayant eu à convoyer deux sous-marins de Milo à Moudros, François eut enfin l'occasion d'essayer ses écouteurs. Il en fut assez satisfait, « *mais*, dit-il, *ces jumelles auriculaires sont un instrument*

6 - Externat de lycéens fréquenté par François et ses frères qui faisaient leurs études secondaires à Janson de Sailly. (N.D.E.)

très compliqué et délicat, et puis nos hommes, qui n'ont jamais été des fervents de Wagner ou de Beethoven ont peine à acquérir ce sens délicat qui permet de déceler le Boche à coup sûr : on distingue bien un coup de 30 d'un coup de 24 ou de 47, le bruit d'une fusée de celui d'une explosion de torpille ou de mine, mais de là à pouvoir dire avec certitude : "Il est là, à trois quarts par tribord, demi-vitesse, à 2 000 mètres environ,... il fait une chasse d'eau,... il replonge... le revoilà droit devant, etc., etc.", il y a de la marge ; il faudrait de l'entraînement, et le gibier devient rare. C'est cependant un fameux atout dans mon jeu. Ah ! si seulement je pouvais marcher 15 nœuds !... »

Un jour, en arrivant à Skiathos, il y trouva deux ou trois bateaux qui lui signalèrent un sous-marin dehors. François se hâta de mettre en lieu sûr ceux qu'il escortait et se rua dans la direction indiquée ; il reçut bientôt un « Allo » du *Carabinier* qui descendait de Salonique avec un convoi : cela devenait vraiment intéressant, et François palpait d'espoir. Bientôt il vit apparaître le convoi, et demanda des ordres au *Carabinier* pour organiser la battue. Mais, à sa grande déception, l'autre lui répondit de se joindre au convoi, disant que plus l'escorte serait nombreuse et mieux cela vaudrait... Il redescendit donc mélancoliquement vers Skiathos, songeant à ce sous-marin qu'on laissait probablement là derrière, tout près peut-être !...

Pourtant, le gibier commençait à se faire singulièrement plus rare ; dans cette chasse, pénible et ingrate qu'on leur livrait sans cesse, on avait tout de même fini par en détruire un nombre considérable, et les Boches commençaient à avoir beaucoup de peine à recruter de nouveaux équipages.

« Je ne peux, écrivait François, te donner le nombre de sous-marins certainement coulés ou perdus, sans tenir compte de tous les douteux, mais si je te le donnais, tu en serais étonné, plus qu'étonné, et ravi. »

Aussi, ceux qui naviguaient encore devenaient-ils de plus en plus méfiants, et François, depuis qu'il était en possession de ses nouveaux appareils, intriguait pour être envoyé dans les zones où on avait le plus de chances d'en approcher ; mais les besognes, ingrates mais nécessaires, d'escortes et de dragages, passaient avant tout. On tenait la mer sans autre interruption que les ravitaillements et réparations indispensables, on ne piquait plus les chaudières que tous les quatre mois environ, au lieu de le faire toutes les six semaines. À ce métier, les bateaux fatiguaient beaucoup et un nombre de plus en plus grand de chalutiers devenaient indisponibles ; il en résultait un surcroît de travail pour ceux qui résistaient encore ; les

équipages, cependant, tenaient bon, car il n'y a pas de machine aussi solide que la volonté de l'homme, mais ils commençaient à être bien surmenés, les commandants surtout, à cause de leur responsabilité qui ne leur laissait que bien peu d'instant de vrai repos.

Cet été 1918 fut torride en Méditerranée, surtout en Méditerranée orientale. La zone où travaillait la *Marie-Rose* reculait de plus en plus vers l'est, et la ligne Corinthe-Milo-Crète-Alexandrie formait à peu près la limite occidentale de son champ d'action.

Un jour, il fut envoyé au secours du *Monastir* qui, escorté par le *Mauritanie*, avait reçu une torpille dans le canal de Kaso. Son convoyeur l'avait pris en remorque, et avait pu le mettre au sec sur la côte de Crète ; le *Monastir* avait une cargaison d'essence qu'il fallut transborder sur un autre bateau ; cette corvée dura deux jours entiers sous un soleil de plomb, et François ramena son équipage éreinté et intoxiqué par les vapeurs d'essence. Il leur fut amer d'apprendre que le second bateau avait sauté à son tour, et que l'essence, cette fois, était perdue.

Un autre jour, aidé de deux hydravions, il surveillait un convoi dans le canal de Cérigo, quand l'un des avions lui télégraphia qu'il était en panne. François alla à son secours, et reçut un second message, disant qu'il était à sec sur la côte de Crète. François le retrouva sans trop de peine, non loin d'un poste de malheureux guetteurs installés sur un roc nu, sous un ciel de feu, presque sans ravitaillement ; il fit un bien grand plaisir à ces pauvres gens en leur donnant un peu de vin et quelques provisions. Puis il prit son hydravion à la remorque, et le conduisit ainsi jusqu'à Milo, sans trop de difficultés, grâce au beau temps, et sans autre incident qu'un flotteur crevé.

Dès la fin de juin, la chaleur devint atroce ; pendant tout le mois de juillet, François ne passa jamais vingt-quatre heures de suite au mouillage ; en août, une seule fois, deux jours ; en septembre seulement le piquage de sa chaudière l'obligea à relâcher six jours. Il était de plus en plus éreinté, nerveux, fiévreux, ne dormant plus, et avait continuellement la "dengue", cette sorte de grippe endémique dans la Méditerranée orientale. Il tâchait de se consoler en pensant que tous les commandants de patrouilleurs en étaient au même point que lui, et que leur besogne, sans gloire et sans agrément, était du moins d'une utilité incontestable. Mais vraiment, les chefs d'escadrilles ne ménageaient pas assez leurs officiers. Un jour vint où François faillit remettre le commandement au second ; il n'en pouvait plus ; mais le lendemain, le temps s'étant un peu rafraîchi, il put rester à son poste.

Le 20 août, une lettre de Joseph lui apprit la mort glorieuse de Bernard : « *J'ai reçu ta lettre, lui répondit-il, un instant avant d'appareiller, et je l'avais gardée pour la dernière, comme c'est mon habitude, dépouillant d'abord le courrier officiel, les demandes banales, pour me réserver pour moi seul les bonnes lettres de famille... Quel coup dur ! Il a fallu aussitôt mettre un masque, donner des ordres, partir, suivre des chenaux sinueux, avec la même figure, comme si rien ne s'était passé. Personne ne devait se douter à bord qu'il y avait quelque chose d'anormal chez le commandant ; et puis, les jours suivants, quelques manœuvres délicates, deux alertes... ; il a fallu sourire, plaisanter pour exciter mon monde... Ce soir, enfin, je suis seul, au mouillage, pour la nuit, je pense, et je peux parler à cœur ouvert... »*

Septembre et octobre n'amenèrent pas grand changement, sinon la raréfaction de plus en plus grande des sous-marins, qui, quoique formidablement armés, plongeaient d'ailleurs dès qu'ils apercevaient à l'horizon la fumée d'un chalutier. Cependant, à Milo, François vit un jour arriver le *Voltaire* avec deux torpilles dans le nez ; c'était un sous-marin embusqué dans le canal Cervi (cap Malée), qui les lui avait lancées.

Ces deux mois-là furent encore pour François une période d'extrême surmenage ; il les passa tout entiers dans la mer Égée. Ce qui soutenait les courages, c'est qu'on sentait bien que la fin approchait, et que les Turcs et les Autrichiens, tout au moins, n'étaient pas loin de "faire camarades".

Dans les premiers jours de novembre, François reçut de son chef de division la proposition d'embarquer une drague. Il accepta avec enthousiasme, se doutant bien qu'il s'agissait d'aller travailler sur les côtes de Syrie, d'Asie Mineure, dans les Dardanelles peut-être, et il voyait déjà une entrée triomphale à Constantinople, devant les cuirassés. L'équipage se mit aussitôt à l'ouvrage, et, pendant trois jours, tout le monde travailla d'arrache-pied pour que tout fût prêt en temps utile, et puis, tout à coup, l'ordre arriva... de rallier Corfou ! François stupéfait, fit répéter, et reçut : « *Je dis Corfou !* » Il n'y avait qu'à obéir... Sur la route, on intercepta une quantité de messages pour d'autres bateaux, et c'était toujours : « *Ralliez Corfou !... Ralliez Corfou !...* » Le lendemain arriva un télégramme du commandant en chef : « *Hissez le petit pavois demain ; l'armistice est signé, les hostilités cessent demain à midi.* » François, méfiant, et craignant quelque fourberie boche, n'en parla pas à son équipage ; en arrivant au petit jour à Corinthe, il trouva une canonnière, la *Boudeuse*, qui lui confirma la

nouvelle ; alors il l'annonça solennellement à l'équipage, et fit hisser le petit pavois pour passer triomphalement le canal ; à déjeuner, il fit distribuer la double ration de vin, et le cigare de la paix précieusement conservé pour ce jour-là. Le soir, il fit envoyer les couleurs en grande cérémonie, avec les trois « Hourra ! » au commandement de : « Envoyez ! » Les hommes ne se firent pas prier pour pousser ces trois hourras-là.

Cependant la *Marie-Rose*, donnant toute sa vitesse, continuait vers Corfou, où, passant tous les barrages de nuit, elle arriva presque en même temps que la *Boudeuse*.

Après l'armistice

À Corfou, il faut bien l'avouer, c'était un peu la pagaille ; une joyeuse pagaille due sans doute à l'allégresse de la victoire, mais les ordres et les contrordres s'entremêlaient sans aucune clarté. Enfin François, qui venait de faire le grand plein de vivres et d'eau pour parer à tout évènement, reçut l'ordre d'embarquer un imposant ravitaillement pour les troupes serbes, et, chargé à couler bas, il partit avec la *Provence IV* pour Cattaro. Cette destination était loin de lui déplaire : « *Ce n'est pas sans un certain plaisir mêlé de fierté que j'ai franchi les passes de ce repaire fameux*, écrit-il le 20 novembre ; *dans la deuxième rade, j'ai passé le long du Curie, notre vaillant sous-marin, qui était entré à Pola en 1915, et qui, de nouveau, battait pavillon français. Plus loin, une bonne partie de l'ex-flotte autrichienne battait pavillon yougoslave ! J'espère cependant qu'on n'admettra pas que le pavillon couvre à ce point la marchandise ; il y a, en effet, un peu à prendre et beaucoup à laisser dans cette Yougoslavie, et bien des éléments plus que douteux se sont cachés sous ces couleurs depuis nos derniers succès...* »

François mouilla près du croiseur *Waldeck-Rousseau*, chef de rade, à qui il demanda où il devait débarquer ses vivres.

« Ah ! Vous avez des vivres ?... C'est pour nous ?... »

– Mais non, voyons, vous ne voudriez pas ! C'est pour les Yougoslaves.

– Ah ! C'est que nous crevons de faim, nous aussi... Enfin ! Adressez-vous à l'*Amphitrite*. »

Le lendemain matin, François croisa l'*Amphitrite*, qui l'emmena avec elle jusqu'au fond de Cattaro pour y remettre aux Serbes son ravitaillement. Ils le reçurent avec enthousiasme, et lui racontèrent toute la campagne de

reconquête de leur infortuné pays. Ils ne tarissaient pas d'éloges sur les Français et leur juraient une reconnaissance éternelle pour la percée de Salonique ; ils étaient au contraire pleins de mépris pour les Italiens, qui, disaient-ils, n'avaient jamais rien fait, et qui, déjà, voulaient tout prendre pour eux : la veille, ils avaient eu le toupet de hisser leur plus grand pavillon sur la plus haute tour de Cattaro, et avaient paru trouver fort mauvais qu'on les eût priés de l'amener... Mais laissons François continuer lui-même le récit de son entrée à Cattaro :

« Hier matin, j'ai donc gagné le fin fond du troisième golfe pour débarquer ma marchandise ; j'ai rarement vu, sauf en Norvège, passages aussi pittoresques : montagnes à pic sur un canal étroit, toutes les basses pentes couvertes de broussailles et de forêts dans toute leur splendeur d'automne, et, tout au bord de l'eau, vieilles maisons moussues, églises pittoresques, forts et murailles en ruines. Malheureusement, il faisait un temps de chien, et le soleil n'a pas paru une minute. »

« Cattaro est plein de troupes de toutes espèces, tous les alliés, d'abord, naturellement, et puis des Yougoslaves, et puis des prisonniers de toute sorte ; on ne sait pas bien qui est ami ou ennemi ; tout ce monde s'entend à peu près ; il a bien fallu, cependant, montrer un peu les dents aux Italiens, trop entreprenants ; je crois qu'ils ont compris maintenant que ce ne serait pas un capitaine, voire un amiral, qui déciderait du sort de l'Albanie en plantant un drapeau ici ou là. »

« Nous sommes admirablement reçus et la population nous donnerait de grand cœur tout ce qu'elle n'a pas ; en fait, c'est le pays qui vit sur les troupes d'occupation. Je pensais bien demander une permission, mais, si nous continuons à naviguer quelque temps sur cette côte plus que malsaine, à cause de toutes les saletés qu'y ont semées à l'envi Italiens et Autrichiens sans bien savoir où, je ne puis quitter mon équipage, ce serait malpropre. Je ne crois pas, d'ailleurs, que ce soit long : Marie-Rose est réquisitionnée, et aurait besoin de quelque repos avant de reprendre son métier de temps de paix. »

Sa mission de ravitaillement accomplie, François alla demander des ordres à l'amiral qui, ne sachant trop que faire de lui, l'employa pendant quelques jours à des corvées de pilotage dans les chenaux de sécurité, puis lui dit d'aller à Spalato se mettre aux ordres de la *Foudre*. Arrivé de nuit devant les îles dalmates, dont tous les feux étaient encore éteints, François décida d'attendre au moins la lune pour continuer sa route ; quand elle se

leva, il se trouvait devant une île, qu'il crut reconnaître, et dont il se mit à longer le rivage ; mais il s'était trompé d'île de sorte qu'au petit jour il s'aperçut qu'il était en plein milieu d'un champ de mines ; il en sortit par le plus court chemin et heureusement sans accident. Enfin il retrouva les chenaux de sécurité, et arriva le soir à Spalato où il passa un ou deux jours à débarquer diverses munitions, entre autres la fameuse "mine marseillaise", grotesque engin destiné à faire sauter les sous-marins, mais qui vous faisait sauter vous-même quand on voulait la ramener à bord.

Ensuite, on l'envoya à Pola se mettre à la disposition du *Condorcet* ; le pilote de mines qu'on lui avait donné lui déclara que la route directe était des plus dangereuses, et que le mieux était de longer la côte par Zara et Fiume. François acquiesça. Arrivé devant Zara Vecchia, il vit la ville toute couverte de pavillons italiens, et uniquement italiens : « Tiens, tiens, se dit-il, voilà qui est curieux. Allons donc voir cela de près ; j'ai bien le temps ! » Et, ayant fait déployer son plus beau pavillon et revêtu son plus bel uniforme, il accosta, puis, prenant sa canne, il alla faire un petit tour dans les rues. L'effet fut immédiat : à mesure qu'il avançait, les pavillons de toutes les nations alliées sortaient comme par enchantement, et venaient, à toutes les fenêtres, se mêler aux drapeaux italiens. « Là, c'est bien plus joli comme cela », se dit François enchanté du succès de sa petite manifestation, et il se disposait à regagner son bord, quand un maître qui courait après lui le rejoignit :

« Commandant, le chef de base italien, il voudrait bien vous voir.

– Eh ! mais très volontiers, où est-il, ce cher et vaillant allié ? Conduisez-moi à lui. »

Avec l'officier italien, il échangea d'abord quelques salamalecs ; on se congratula sur la victoire remportée sur ces cochons d'Autrichiens, puis, l'autre lui posa la question qui, visiblement, lui brûlait les lèvres :

« Mais enfin, que venez-vous faire ici ?

– Oh ! rien du tout, répondit François d'un air plein de sous-entendus, ... je passais, j'ai eu envie de me promener dans cette jolie petite ville...

– Ah ! très bien... Et vous n'avez besoin de rien ? Ma T.S.F. est à votre disposition.

– Non, merci beaucoup, mon poste marche à merveille. Et vous ? pas de commissions pour Fiume ?

– Non, non, merci. J'ai mes torpilleurs. »

Enfin, après avoir échangé toutes les politesses possibles, les deux officiers se séparèrent, et François regagna la *Marie-Rose*, laissant l'Italien fort intrigué, mais n'ayant pu savoir si cet officier français avait été envoyé exprès à Zara Vecchia pour y montrer son pavillon.

Le lendemain matin, François passa à Fiume, où il y avait deux gros bateaux italiens et deux petits bateaux français, avec lesquels il échangea quelques nouvelles. Puis il gagna Pola, et réussit, non sans peine, à franchir tous les formidables barrages que les Autrichiens y avaient accumulés et auprès desquels ceux de Brindisi eux-mêmes n'étaient que de la Saint-Jean !

Après quelques jours au mouillage, le *Condorcet* envoya la *Marie-Rose* à Venise pour diverses missions, et aussi pour se ravitailler. Vis-à-vis des Italiens, c'était partout la même situation : l'amiral anglais avait déclaré que son gouvernement se désintéressait de l'Adriatique ; l'amiral américain s'était laissé endoctriner par les Italiens et ceux-ci qui voulaient tout accaparer, ne trouvaient jamais, pour s'opposer à leurs prétentions que les Français ; n'avaient-ils pas été jusqu'à hisser un beau jour leur drapeau sur tous les bateaux autrichiens prisonniers ? On avait dû leur faire comprendre que, vraiment, ce n'était pas possible : « Le pavillon interallié, soit, ou à la rigueur, en attendant, le yougoslave, mais pas le drapeau italien !... » Mais les Français avaient beau y mettre toute la discrétion possible, il en résulta vite un peu d'aigreur qui se traduisit par une foule de petites vexations imposées dans les ports italiens aux bateaux français.

La *Marie-Rose* fit plusieurs fois la navette entre Pola et Venise, remplissant surtout un rôle de courrier ; un jour, François, qui était tombé à l'eau accidentellement, attrapa la grippe, et la passa à presque tout son équipage. Il eut bientôt à bord une quantité de malades indisponibles ; sur ces entrefaites, un de ceux qui étaient encore indemnes reçut, à Venise, un coup de couteau d'un matelot italien, et François, qui venait de recevoir l'ordre de rallier Corfou, dut télégraphier qu'il lui était impossible d'appareiller.

Au bout de cinq ou six jours, il se décida à laisser les huit plus malades à l'hôpital de Venise, et à partir avec le reste de l'équipage.

À Corfou, il alla se présenter au chef d'état-major pour demander des ordres : « La *Marie-Rose* ? Bateau réquisitionné ?... Eh bien, nous allons le rendre à son armateur. Vous, mon ami, vous allez faire vos malles et embarquer sur la *Lorraine*.

FRANÇOIS

– Ah ! non, par exemple ! s'écria François indigné.

– Comment, non ?

– Mais voyons, il y a près de deux ans que je n'ai pas eu un jour de permission... J'en demande une tout de suite... Et puis, je dois vous dire que tous mes chefs de quart sont à l'hôpital à Venise, alors il n'y a plus que moi pour ramener la *Marie-Rose* à Cherbourg. Après ça, je prendrai ma permission. »

Son chef trouva qu'il avait raison, et consentit à ratifier ce programme, mais il l'obligea, malgré toutes ses protestations, à débarquer tous les hommes de l'active et à les remplacer par des réservistes.

François rallia alors Bizerte, et, après un dernier et assez dur voyage, la *Marie-Rose* rentra triomphalement, le 20 janvier 1919 dans le port de Cherbourg, avec une magnifique flamme de guerre de 70 mètres de long, et un immense pavillon que François avait chipé au *Condorcet*.

Il se mit aussitôt en rapport avec l'armateur et la commission de déréquisition pour le désarmement du glorieux chalutier, et, au bout d'une quinzaine de jours, il put enfin partir pour La Hardonière avec une permission de quatre-vingts jours qu'il n'avait certes pas volée.

JACQUES ¹



I – La guerre de mouvement

Au début de juin 1913, Jacques, quittant le Cerro de los Pinos en Argentine, descend le Chimehuín avec André, dans un petit bateau, s'embarque à Buenos-Aires et vient faire son service militaire en France. Généreux, le gouvernement lui verse 2,40 francs d'indemnité de voyage ; dix mois plus tard, en juillet 1914, simple cavalier au 22^e Dragons à Reims, il ramasse le crottin et compte les jours qui le séparent de la Classe... Seuls les cours pour l'avancement tranchent un peu sur la monotonie de la vie de quartier.

Le 25 juillet, on annonce un exercice de mobilisation et on distribue la collection de guerre. Le 27, chose inouïe, on matricule les effets de guerre. Le quartier est consigné depuis deux jours ; la foule commence à venir voir

1 - L'avant-propos introduisant ces textes relate comment le récit de Jacques a été rédigé en 1919 par lui et son frère Joseph qui attendaient leur démobilisation. Quelques années plus tard, Jacques a revu ce récit et l'a complété en développant certains épisodes. C'est cette seconde version qui est reproduite ici, à l'exception de la dernière page, reprise du texte initial. On remarquera que l'auteur, qui a d'abord conservé la rédaction à la troisième personne, s'exprime à la première à partir du II – Les tranchées. (N.D.E.)

à la grille ce que font les dragons, ce qui leur donne l'air d'ours en cage. Pourtant, on ouvre de temps en temps pour laisser passer des civils : cochers, gros fermiers, charretiers tenant en main des chevaux puissants et gras. C'est la réquisition ! Derrière les chevaux, dans les écuries, les selles avec le paquetage de guerre complet sont par terre, attendant l'ordre...

Le 31 au matin, le colonel Robillot, vieux colonial, réunit tout le régiment dans la carrière et, avec sa rude bonhomie, prononce les paroles qu'on attendait :

« Vous vous demandez peut-être pourquoi, si l'Allemagne attaque la Russie, nous allons nous en mêler ? Eh bien voilà... »

Et il trace rapidement l'histoire de l'alliance franco-russe.

« D'ailleurs, ajoute le colonel, quand on a devant soi un voisin qui veut vous embêter et qui s'apprête à vous sauter dessus, on ne s'amuse pas à lui faire des discours, on ramasse une trique... Et on cogne ! »

L'image met la troupe en joie. Mineurs du nord, parisiens, paysans du Morbihan et de l'Aisne, tous jeunes et presque sans charges, voient venir l'événement qui rompt l'ennui quotidien avec une joyeuse curiosité. Pollet, le lamineur à la forte gueule, court sur tous les bleus en hurlant :

« Attends ! Si j'prins m'trique, et' vô vouôr ! »

Les plus modérés songent au moins à une démonstration vers la frontière. Mais la guerre paraît impossible..., invraisemblable...

Puis vient l'ordre absolument unique, et tel que les plus vieux sous-officiers rengagés n'en avaient jamais vu donner de semblable : *« Aujourd'hui, suppression de toutes les corvées et de tout service ; les grilles du quartier seront fermées, et on dormira... On dormira tant qu'on pourra... ! Défense absolue de faire quoi que ce soit d'autre ! »* Et le mouvement de cette fourmilière fiévreuse se ralentit. Les bruits s'espacent, cessent... C'est le calme absolu... Impressionnant !

Cependant la foule s'amasse de plus en plus nombreuse à la grille, anxieuse d'assister au départ du régiment. Le 31, à 9 heures du soir, on donne l'ordre de sortir les chevaux et de former les pelotons dans les cours. Enfin... ! On attend une demi-heure, tout frémissants..., puis vient le contre ordre :

« Rentrez les chevaux aux écuries, sans les desseller. »

Alors, traduisant l'impression générale, le lieutenant de Marin, connu pour son calme et sa correction, jette dans la nuit le mot qui a immortalisé Cambronne !

Le départ. 31 juillet – 6 août 1914

Mais à 11 heures, de nouveau : « À cheval ! » Et cette fois, c'est le départ, la sortie au milieu des acclamations de la foule : « Vivent les dragons ! Conspuez Guillaume ! À bas l'Allemagne !... » Les chevaux, énervés par un long repos, s'effraient des cris, de la lumière des réverbères, et font jaillir des étincelles du pavé. Prenant la route de Rethel, le régiment s'enfonce dans la nuit, rêvant d'exploits fantastiques à cheval, à l'arme blanche. On part plein de confiance ; on se sent commandé.

Si le sous-officier de peloton Mestdagh est un assez triste sire, ivrogne aux mœurs douteuses, dont les bleus fortunés achètent les faveurs, le lieutenant de Marin, calme et froid, est très aimé. D'une voix émue, il promet au peloton une nouba invraisemblable si on passe par son château qui est en Lorraine annexée. Le capitaine Wallace, les jambes tordues par un accident de cheval, est un homme remarquable par la justesse de ses prévisions et son sens de l'observation. Ses hommes sont très fiers de lui. Il croit beaucoup plus à l'efficacité d'un tir juste et rapide qu'à l'arme blanche, et a fait partager ses vues à sa troupe. Si bien qu'un jour, dans un tir de régiment, l'escadron obtient un résultat fantastique. On s'aperçut après qu'un des pointeurs, emporté par son zèle, avait multiplié les trous de la cible avec un crayon... L'escadron en garda longtemps le nom d' "escadron trou de balle". Quant au colonel, c'est Robillot. Il mènera son régiment où il voudra.

La première étape est dure ; on ne s'arrête qu'à Montigny-sur-Vence, à mi-chemin entre Rethel et Sedan : 65 kilomètres au pas ! Il y a de quoi calmer les chevaux, fort nerveux au départ, après ces quatre journées de repos complet. On arrive dans la soirée du 1^{er} août et c'est la joie nouvelle des cantonnements improvisés dans la paille, du passage au milieu des habitants, et du quartier libre à perpétuité. Un poste de territoriaux est déjà installé sur la voie ferrée, bons pantoufflards fort préoccupés de la gamelle ! Ils ont pourtant un autre souci : leur chef de poste n'est pas encore là !... et ils le réclament à tous les passants !... On le voit enfin, bedonnant, congestionné, sortir à pas de loup des bois, d'où il guette depuis quelques heures le moment favorable pour rejoindre en catimini son poste ! Il arrive

d'un autre Montigny, quelque part en Lorraine, et demande avec effroi s'il est un déserteur, si on va le fusiller ! Il est encore tout essoufflé ! Arrive-t-il de Lorraine au pas de course ? Les dragons pouffent !...

Dès ce premier jour, Jacques est nommé brigadier et se voit aussitôt confier les fonctions peu attrayantes de “cabot-patates”, c'est-à-dire de brigadier d'ordinaire. Là aussi, on voit rejoindre l'échelon et les réservistes légèrement fourbus. Tout le monde est plein de confiance et de belle humeur. La capture de Mumm par le peloton Héron – un des Mumm de Reims qui, en auto, cherchait à gagner la frontière ayant en poche un brevet d'officier allemand – achève de mettre l'escadron en joie.

D'heure en heure, on s'attend à partir, mais près de quatre jours se passent à Montigny : la Belgique interdit sa frontière. Cependant, des patrouilles de uhlans viennent déjà jusque sur notre territoire, traversant le pays neutre, et l'une d'elles a même enlevé tout un lot de chevaux réquisitionnés par nous.

« La violation de la neutralité belge ne paraît pas encore incontestable » répond le gouvernement du roi Albert, qui tient évidemment, et non sans raison, à ce qu'aucun doute ne puisse s'élever dans la suite.

Enfin, le 5 au matin, on se remet en marche vers Sedan, où les dragons reçoivent un accueil enthousiaste. Déjà ici, les habitants se massent sur le passage des troupes pour leur offrir ce qu'ils ont de meilleur. Jacques reçoit d'une femme un vieux bourgogne, « le plus délectable, déclarait-il plus tard, que j'aie bu pendant la guerre ! » Après avoir traversé la Meuse, on prend la route de Montmédy, mais à Douzy, on tourne vers le sud et on vient cantonner à Mairy. C'est là qu'on apprend officiellement que l'armée boche investit Liège. Le lendemain, 6 août, l'ordre est donné de franchir la frontière !

La Belgique. 6 – 23 août 1914

Le régiment entre en Belgique par Muno, où il est acclamé, et s'enfonce dans l'Ardenne belge, pays splendide et sauvage. On monte, on descend, on remonte sous une chaleur écrasante, toujours dans les bois. On songe avec un peu d'inquiétude à l'ennemi qui pourrait vous guetter si facilement dans ces forêts aux vues courtes. Au bas d'une descente, la Semois se tord comme un serpent de lumière. À mi-côte, on rattrape le peloton de cyclistes suants, poussiéreux, traînant derrière eux leurs machines. L'un d'eux bougonne :

« Ben mon cochon, j'en ai marre de leur guerre ! »

Réflexion sans écho, qui détonne au milieu de la bonne volonté générale

À chaque village, c'est toujours le même accueil : toute la population forme la haie : femmes, vieillards, enfants des écoles avec les bonnes sœurs et le curé, pour offrir aux soldats français des bouteilles de bon vin, des pots de confitures, des gâteaux, de ces tartines de pain beurré comme seuls savent en faire les Belges, et aussi des chapelets, des scapulaires, des médailles que les hommes acceptent avec autant de contentement que les victuailles. À certains endroits, les dons de toute nature sont si abondants qu'on doit s'organiser pour les recevoir : dans chaque rang de quatre, les deux cavaliers extérieurs se baissent et empoignent toutes les bonnes choses qu'on leur tend ; puis, prestement, ils les passent aux deux "dragons-magasins" du milieu qui les entassent dans leurs poches, dans leurs musettes et leurs sacoches.

La 5^e division de cavalerie forme avec la 1^{re} et la 3^e un corps d'éclaireurs commandé par le général Sordet : le 22^e Dragons marche à peu près au centre, suivi du 45^e d'infanterie transporté par les autobus parisiens qu'on n'a pas eu le temps de camoufler, et dont les titres "Madeleine-Bastille", "Passy-Bourse", surgissant de la poussière, font un drôle d'effet sur les grands-routes belges. Et ce sont, dès le début, des étapes formidables : 90, 100, 120 kilomètres. Le colonel Robillot affirme que son régiment a fait, en trois jours, trois étapes consécutives de plus de 100 kilomètres chacune. L'examen des cantonnements successifs sur la carte n'en donne pas toujours une idée exacte, car il arrive parfois qu'après une reconnaissance hardie de 50 ou 60 kilomètres on revienne sur ses pas, presque jusqu'au point de départ. La division, immense chenille tout environnée de ses éclaireurs comme de mouchérons, chemine interminablement.

On part à 5 heures du matin, et on marche jusqu'à 11 heures, minuit, souvent même 2 heures du matin. Car on doit se replier le soir, parfois de 8 ou 10 kilomètres, de crainte de surprise, l'ennemi étant tout près et en nombre. On s'arrête enfin dans la nuit pour prendre un cantonnement ou plus souvent un bivouac. Parfois l'on y reste à peine 3 heures.

Le cabot-patates et ses cuistots guettent l'ordre d'arrêt et sautent à terre, jetant la bride aux camarades. Jacques se précipite en avant avec Meunier, le boucher de la Villette, et c'est une course éperdue dans les fermes, les épiceries, où on se dépêche d'acheter tout ce qui se mange avant que d'autres ne viennent. Pendant ce temps-là, Nottez, le mineur débrouillard

cherche de l'eau, réquisitionne des marmites, car il ne faut pas espérer voir le fourgon. Longuet, le tripier, s'occupe du feu et, bientôt au milieu d'un champ de betteraves, la popote est installée et fume, pendant que les hommes tombés pêle-mêle dorment, la bride au bras, écrasés de sommeil. Dès que c'est mangeable, il faut les réveiller, et c'est alors une lutte pénible ; tous veulent dormir, manger leur importe peu. D'ailleurs ils espèrent bien trouver au passage des villages de quoi satisfaire le petit appétit disparu sous un immense sommeil. Mais l'ordre est formel, et on finit par rassembler le peloton autour d'un jus fade mais bouillant et d'une soupe qui gagnerait à mijoter encore.

Mais à peine en a-t-on goûté : « À cheval ! » Et le régiment repart, rendormi ! Sitôt en selle, l'équipe alimentaire tombe dans un profond sommeil, cahotée par la marche, qui rend encore plus fantastique le souvenir brumeux de ces journées.

Tout d'un coup, un ordre vous réveille en sursaut :

« L'escouade Larminat en flanc garde - l'escouade Larminat en jalonneur. »

Alors la guerre vainc la fatigue et on galope de lisière en lisière, cherchant partout un ennemi toujours invisible. C'est un étonnement de ces guerriers débutants de ne pas trouver une patrouille boche à chaque coin de bois. Seules les reconnaissances d'officiers, plus nombreuses et à plus grand rayon, ont cette chance. Le pays est d'ailleurs battu par des patrouilles de uhlans dont la tactique est d'attirer quelques cavaliers français vers des couverts où des mitrailleuses sont dissimulées et les déciment. C'est ainsi que le 1^{er} août, le peloton de Chaussenet, 1^{er} escadron, est anéanti dans un marais, près de Bastogne.

On sent bien que l'ennemi est là, tout autour ; il faut donc de la prudence, mais les hommes, éreintés, mourant de sommeil, n'aiment guère à faire demi-tour quand ils se croient arrivés à l'étape.

Un jour, à minuit, toute la division s'abat sur un médiocre village. Le capitaine Wallace, prévoyant un ravitaillement mesquin, détache le chef avec une corvée pour rafler tout ce qui se trouvera de comestible. Jacques et son équipe sont déjà lâchés dans le village bien avant que la colonne s'arrête ; dans une épicerie, entrant en coup de vent et bousculant tout ce qui le gêne, le cabot-patates va atteindre trois énormes fromages de Hollande :

« Dites-donc, brigadier, gardez donc vos distances ! »

Jacques, interloqué, se fige dans un garde-à-vous et compte les galons. C'est tout un état-major de cuirassiers, lieutenant-colonel, commandant, capitaines !...

« Pardon mon colonel, c'est parce que j'ai vingt-sept hommes à nourrir...

– Ah ! c'est différent. Madame, servez d'abord le brigadier.

– Tu parles d'un bon vieux..., glisse Meunier. Et sans vergogne, ils vident l'épicerie et font une rentrée triomphale à l'escadron, où le chef rapporte piteusement un seau de confiture !...

Plus on va, plus le besoin de dormir se fait sentir et envahit la troupe. Les marches de nuit sont une succession d'à-coups terribles et brisants. Des hommes s'endorment, se réveillent et, ne voyant plus rien, partent au galop, entraînant tout ce qui est derrière eux. À 50 mètres, ils retombent sur la tête de colonne, s'arrêtent pile, et toute la queue s'écroule, jarret cassé, pour repartir au galop peu après. À chaque arrêt, si court soit-il, des hommes dégringolent pour s'étendre, ne fût-ce qu'un moment. On repart, ils remontent à cheval, oubliant leur lance dont on perd des quantités. Quelques-uns même, ne se réveillent pas, et restent là sur un tas de cailloux, pendant que leurs chevaux suivent la colonne. De ces journées-là, Jacques garde surtout un souvenir d'écrasante fatigue, et elles restent dans son esprit comme enveloppées d'un nuage de rêve, au milieu duquel il a peine à distinguer les jours et les étapes. Quelques noms de villages : Bellevaux, Rochefort, Marche, jalonnent la route qu'il a dû suivre.

À chaque instant, on voit dans la colonne un cheval se détacher du rang, emportant sur son dos un cavalier endormi, et, allongeant le pas, dépasser tous les autres, dépasser l'escadron, dépasser le colonel... L'homme ne se réveille parfois que plusieurs kilomètres plus loin ! Quand il ouvre les yeux, ahuri, il ne reconnaît plus l'uniforme :

« Quel régiment ?

– 36^e chasseurs !

– Comment ?! Et les dragons... ?

– Derrière ! t'as qu'à les attendre...

Et il se rendort en les attendant, laisse passer tout son régiment, et n'est réveillé de nouveau que par le bruit des autobus du 25^e. On dépasse des colonnes entières de cavaliers endormis sur leurs chevaux arrêtés. Jacques se souvient aussi d'un grand dragon qui ronfle debout, appuyé contre un mur, les jambes écartées : réveillé, il ne put jamais savoir ce qu'était devenu son cheval !

Un jour à la grand'halte, Jacques, harassé, entre dans une maison au hasard :

« Pouvez-vous nous faire à manger tout de suite pour trente-deux hommes ?

– Trente-deux ? euh, c'est beaucoup ! Enfin..., on fera de son mieux. »

Le déjeuner est excellent et quand Jacques demande combien il doit :

« Cinq francs, lui répond la bonne femme.

– Comment cinq francs ? Par tête ?

– Oh ! mon bon monsieur, pour qui nous prenez-vous ... ? Cinq francs en tout !

– Mais voyons..., nous avons mangé pour bien plus de cinq francs !

– Oh, mais nous ne voulons pas vous faire payer ce qu'il y avait à la maison : nous n'avons eu à acheter que pour cinq francs, je vous assure ! »

Le 6, dans la forêt de Luchy, le peloton est arrivé vers 8 heures devant un grand chalet forestier où habite, avec sa fille, un intendant de fort bonnes manières, qui aurait pu aussi bien passer pour le propriétaire de la forêt. Après avoir cherché de côté et d'autres, Jacques s'adresse à lui pour lui demander où il pourrait trouver à manger pour ses hommes.

« Ce n'est pas encore tout à fait prêt, lui répond-il ; excusez-nous, nous ne vous attendions pas, mais dès que le dîner sera servi, nous vous avertirons. »

Et au bout d'une demi-heure, il fait entrer tout le peloton dans la salle à manger où, autour d'une table luxueusement servie, avec nappe blanche, argenterie et fleurs, on a préparé trente-deux couverts. Il invite le lieutenant à s'asseoir en face de lui, au milieu, entre la jeune fille à sa droite et un sous-officier à sa gauche, pendant que les dragons, ébahis d'admiration, prennent place autour de la table. Cela a vraiment très grand air !

Le régiment avance rapidement par Rochefort et Marche jusqu'au voisinage des forts de Liège. Le 8, à 22 heures, il en est à 15 kilomètres au-delà d'Ouffet, mais on revient bivouaquer à Parlange.

Le 9, le colonel Robillot arrête la colonne sur la route et réunit tous les officiers ; il vient de recevoir des nouvelles, d'excellentes nouvelles : nous sommes vainqueurs partout où on s'est battu, nos troupes sont entrées à Mulhouse, la division fait désormais partie de l'armée de Sambre et Meuse et va piquer droit sur Aix-la-Chapelle. Le soir même, commence la retraite !... La colonne recule d'abord jusqu'à Awé et Auffé, où le peloton

est en avant-poste. Pendant l'appel du 3^e escadron, deux cavaliers ennemis apparaissent à une lisière : on les manque.

Le surlendemain 11, cantonnement à Beuraing pendant trois jours : roupillon, tub et bombance ! Le 14, la division remonte vers Dinant, jusqu'à Hulsonniaux sur la Lesse, où le régiment voit le feu pour la première fois : les éclaireurs ayant reçu des coups de mousqueton élèvent une barricade au milieu du village, et on arrête la colonne à 200 mètres de là. Quelques balles sifflent, et tout de suite c'est au champ de tir qu'on pense, mais l'idée d'être pris pour cible paraît encore si absurde qu'on s'attend presque à voir une estafette se détacher pour aller crier à ces gens-là :

« Attention, y'a du monde, c'est idiot de tirer par là ! »

Le capitaine Wallace vient trouver Jacques et lui dit :

« Il faut absolument que vos hommes mangent chaud et boivent du café. J'y tiens.

– Mais, mon capitaine, nous sommes loin du village, nous n'aurons pas le temps avant qu'on reparte... Je n'ai rien ici.

– Débrouillez- vous. »

L'équipe des cuistots se débrouille si bien qu'un quart d'heure après une marmite est installée sur le feu et laisse déjà échapper une odeur fort appétissante et l'eau commence à bouillir pour le jus. Mais, à ce moment précis, ordre de reculer de 800 mètres ! Les hommes, qui ont grand-faim, jettent un regard navré sur ces préparatifs et remontent à cheval, fort heureusement sans renverser la marmite ainsi qu'il est d'usage. Au bout d'une heure d'attente, Jacques, voyant qu'il ne se passe rien, demande la permission d'aller avec ses cuistots chercher la marmite et le café. Ce jour-là, son peloton est le seul de toute la division à faire un repas chaud et le cabot-patates fait à son colonel l'aumône d'un quart de jus bouillant. La joie est à son comble quand il voit deux adjudants d'état-major, "Bille-en-tête" et Mauboussin, se disputer les restes du peloton.

Sur ces entrefaites, un avion boche paraît dans le ciel. Le colonel le regarde, puis donne l'ordre de se porter à 200 mètres plus à gauche. À peine le mouvement exécuté, une douzaine de 77 viennent tomber sur l'ancien emplacement... Rires discrets !... Combien de fois d'ailleurs, dans la suite, suffit-il ainsi d'un déplacement de quelques centaines de mètres, au moment où le réglage commence à se préciser un peu, pour pouvoir jouir en toute

sécurité du spectacle d'un bombardement aveugle et inefficace, prolongé pendant des heures entières sur le champ qu'on vient de quitter !

Le lendemain, 15 août, le corps de cavalerie, renonçant à Dinant, passe la Meuse à Hastière. À Flavion, les sapeurs du 3^e génie sont en train de transformer les potagers en autant de fortins, et Jacques aussitôt demande à tous les passants :

« Le caporal de Larminat ? Tu ne connais pas le caporal de Larminat ? De la part de son frère le dragon. » Un caporal enfin répond à la question et disparaît derrière une haie d'où surgit bientôt, hirsute, barbu de rouge, un pansement à la main, André, tout rayonnant. Jacques passe en queue de colonne, André l'accompagne un court instant, cependant que dragons et sapeurs s'attendrissent devant une si touchante rencontre. Puis ils se séparent pour ne plus jamais se revoir...

Le 18, à Saint-Martin, au nord de la Sambre, l'escadron Wallace est chargé de former un peloton de découverte commandé par le capitaine pour aller voir s'il y a des Boches dans la région d'Hannut, entre Liège et Bruxelles. Le lieutenant de Marin choisit Jacques et son escouade. Ils arrivent sans incident à Wasseiges mais là, les habitants se précipitent au-devant du peloton en criant au capitaine :

« Savez-vous, mon bon monsieur, les Allemands sont là !

– Vraiment ? Et que font-ils là ?

– Mais, savez-vous, ils sont en train de ravitailler ! Allez-vous en, je vous en conjure, vous n'avez que le temps !

– Mais c'est que, justement, nous voudrions bien les voir. Laissez-nous passer. »

Et, ayant traversé le village, le peloton trouve en effet la Méhaigne gardée par des cavaliers allemands. Forçant le pont, les deux escouades, derrière leurs officiers, chargent les fuyards qui remontent la rivière, lorsque tout à coup de Marin arrête net son cheval en criant :

« Halte ! »

Il a quelque peine à se faire obéir. Quand tout le monde est arrêté, il dit :

« Les meules qui sont là, devant nous, sont certainement gardées. »

Mais l'autre officier accourt, furieux, reprochant à de Marin son « manque de cran ». Celui-ci, haussant les épaules, continue à entraîner sa petite troupe en avant. Déjà en effet il devient clair que les uhlands n'ont fui

dans cette direction que pour servir d'amorce : les meules abritent des patrouilles, et les balles sifflent.

Arrivés à la première crête, ils aperçoivent en plaine découverte un immense convoi boche en train de ravitailler dans le village voisin, bien en avant de leurs lignes. Le lieutenant et Jacques, pied à terre, observent à la jumelle quand un escadron entier, se détachant du train de ravitaillement, accourt sur eux... Il n'est que temps d'aller porter au capitaine ces précieux renseignements. Cependant, devant cette poignée de cavaliers français, les Boches ont mis le feu à leur convoi et en même temps au village. On galope jusqu'à Wasseiges pour retrouver le capitaine Wallace, déjà tout inquiet. Effusions, félicitations : c'est la première "affaire".

Le lieutenant de Marin fait son rapport, puis demande à Jacques :

« Qui est-ce qui galopait en tête de l'escouade vers le convoi ?

– C'est moi, mon lieutenant, avec Meunier.

– Vous serez cité, je suis très content de l'escouade. »

Cette proposition fut balayée comme tant d'autres par le torrent de la retraite.

Après cela, le peloton de reconnaissance, se croyant coupé des forces françaises (les Allemands s'étaient déjà signalés du côté de Gembloux), retraite sur Eghezée. Une étrange garnison belge occupe un des forts devant lequel ils se présentent : une vraie garde nationale avec le grand chapeau haut-de-forme à la Louis-Philippe ! Avec cela, n'ayant vraiment rien de militaire et incapable de donner un renseignement !

« Enfin, qui est-ce qui commande dans votre fort ? demande au planton de Marin impatienté.

– Ah, qui est-ce qui commande ? Eh bien, c'est un officier, savez-vous !

– Mais quel grade a-t-il ?

– Oh, dame, ça je n'en sais rien !

– Mais quand vous lui parlez, sacré mâtin, comment l'appellez-vous... ?

– Ben, je vais vous dire, nous l'appelons "monsieur l'officier" ! »

On ne peut rien tirer de plus de ce brave homme !

Enfin, après avoir bivouaqué au milieu de l'artillerie belge à Leuze, le peloton de découverte rejoint le lendemain 19 à Gembloux la division dont l'artillerie, le 61^e volant, est engagée : première rencontre sérieuse. Pourtant, on a l'impression que les nôtres ont nettement le dessus lorsqu'arrive, au désappointement général, l'ordre de rompre le combat et de battre en

retraite. On commence à se rendre compte en haut lieu que la presque totalité de l'armée allemande est là, et que nous ne sommes pas en forces. Le corps Sordet à lui seul a identifié dix-sept corps d'armée ennemis.

Le peloton est envoyé en avant-poste : deux escouades en deux postes, le reste en réserve. Il se présente, caracolant devant l'escouade du sous-officier Mestdagh, un petit groupe de cavaliers boches. Jacques empêche son escouade de tirer sur cette cible admirable mais un peu éloignée, voulant laisser sa capture à l'autre poste. La réserve se prépare à charger avec l'officier. Mais le poste favorisé est en train de boire du lait dans une ferme ; il n'a laissé aucun guetteur et ne se doute de rien !... Les Boches s'aperçoivent de leur méprise et tournent bride. Jacques et ses hommes ragent de les voir s'éloigner et ne peuvent que tirer de trop loin... !

La retraite. 23 – 29 août 1914

Alors commence la retraite qui ne se terminera que sur la Marne à Meaux. Les étapes se succèdent, la fatigue devient extrême et, qui pis est, le ravitaillement est nul. Les haltes se font en plein champ, ou quand parfois c'est dans un village, les nombreux corps qui ont passé avant n'ont rien laissé ! Heureusement, il y a des pommes aux arbres et des betteraves qu'on grignote pour tromper la faim !... Les hommes deviennent des automates et ne s'étonnent même plus de galoper jusqu'au ventre dans de belles récoltes, ce qui les choquait tant au début ! On recule chaque jour de 50, 60 ou 80 kilomètres, sur des chevaux exténués, crevant de soif ! Beaucoup commencent à blesser car on passe parfois quatre jours et demi sans desseller. Il en est qui répandent une odeur infecte : Bouchard est obligé de se mettre à l'écart pour desseller, tant la plaie de sa monture est nauséabonde ! Lui-même se trouve mal, perd l'appétit, devient mélancolique et blême et, finalement malade, troque, la larme à l'œil, sa pauvre bête contre un vieux cheval de labour qu'il est trop heureux de trouver !...

La colonne marche jusqu'à vingt-deux heures de suite, épluchant les inscriptions des bornes, demandant avidement les nouvelles à tous : elles sont incohérentes et contradictoires. La troupe, qui n'a pas de cartes, vit dans l'angoisse de cette reculade, et Jacques trouve son sous-officier cherchant dans "La France divisée en départements" d'un almanach des postes où, diable, on peut bien être !

La division est chargée de couvrir la retraite de l'extrême gauche anglaise, aussi prend-elle franchement la direction de l'ouest, et traverse d'abord la région minière de Charleroi, où la colonne fait plus de 20 kilomètres entre deux haies ininterrompues de braves gens qui ne se lassent pas de tendre aux cavaliers des tartines, des fruits, des bouteilles, voire des baisers. Les mineurs travaillent encore et les ouvrières, en larges culottes, le visage noir, saluent les dragons de plaisanteries qui, pour être douteuses, prouvent surabondamment leur sympathie !...

Le 23, on rentre en France par Jeumont. Dans la nuit noire, Jacques, désagréablement réveillé par une bruyante colonne d'artillerie, crie par habitude :

« Quel régiment ?

– 43^e !

– 43^e ?! Le capitaine de Larminat est-il là ? »

Et c'est la voix même d'Édouard qui lui répond :

« Qui est-ce qui demande le capitaine de Larminat ?

– C'est moi, Jacques. Qu'est-ce que tu fais par ici ?

– Oh ! c'est toi mon vieux ?! J'ai eu à former un groupe... Je ne sais pas du tout ce qu'on fout !... Je suis claqué.

– Moi aussi !... Dis-donc, il me semble que nous prenons une drôle de direction... »

Et ils se tendent la main dans la nuit, par-dessus deux canons qui les séparent, puis chacun continue sa route et son somme sans s'expliquer pourquoi l'artillerie va de l'avant pendant que la cavalerie recule !

Le 26 août, le commandant de Beaufort passe l'Escaut avec son demi-régiment, et le porte vers Séranvillers. À peine pied à terre, ils sont fusillés de près par un bataillon ennemi, bien dissimulé dans les betteraves, et se replient au triple galop – avec deux blessés – dans une magnifique pagaille, bien voisine de la panique ! Jacques, qui court un galop de charge à la poursuite de son escouade, est arrêté par le colonel Robillot, immobile, qui, d'une voix rogue, l'apostrophe :

« Et où donc courez-vous si vite ?

– Après mon escouade, mon colonel.

– Eh bien ! attendez-la donc ici ! »

JACQUES

Jacques, écarlate, s'arrête pile et voit arriver l'officier qui, lui, court après son peloton ! Enfin, tout se rassemble. Il paraît que cette journée rompit le dispositif allemand et sauva l'armée anglaise... !

Le 27, c'est le combat d'Épehy où, couchés sur la voie ferrée près de la station, les dragons défendent sous une pluie battante le village contre une progression de feldgrau rampants, presque invisibles, toujours dans les betteraves ! Jacques, pour sa part, n'en voit pas un seul mais les balles ne laissent pas de doute sur leur présence ! Crochu est blessé. Bientôt tourné, le peloton se replie à travers une maison fermée, par les vitres brisées des portes sur lesquelles les balles claquent. Journée mémorable par la dispersion d'un peloton de chevaux de main qu'on a grand-peine à rallier sous le feu : "en goum" dit la citation de l'adjudant Bousquet.

On passe par Landrecies, le Cateau, le Catelet, Péronne. L'avance des Boches paraît réglée comme par un mécanisme d'horlogerie : le matin, du 77 commence à tomber, puis, vers midi, du lourd ; le soir, c'est le contact, et on fait le coup de feu avant de se replier pendant la nuit. Notre artillerie travaille dur ! On ne dort plus jamais : la troupe est hirsute, montée par moitié, sur des chevaux informes, réquisitionnés au petit bonheur, vêtue, qui d'une culotte de velours, qui d'un veston élimé, mais l'ordre et le moral sont parfaits, ce qui vaut au régiment une de ses plus belles citations.

Autour, on voit beaucoup de traînards. L'infanterie, forcément plus exténuée encore que la cavalerie, et souvent blessée aux pieds, perd de petits paquets d'hommes qui, bientôt reposés, se transforment parfois en ignobles traînards. Indulgents pour ceux qui chapardent pour manger ou s'habiller, il faut être impitoyable pour les voleurs de bouteilles qui se changent bientôt en briseurs d'armoires à glace et en déchireurs de linge fin ! Un socialisme bête de vandales remonte à la surface. Jacques, en train de franchir une grille pour sauver deux canards abandonnés qu'il compte faire manger à son peloton, aperçoit un général qui, à la porte d'un bistro que l'on pille, abat froidement de son revolver ceux qui en sortent ivres. Jacques détale et son peloton se passe de canards !... Il faut remarquer que les Anglais sont bons premiers au pillage, et les troupes d'Afrique n'arrivent qu'après eux.

La division provisoire. 29 août – 7 septembre 1914

C'est à Damery, le 29 août à la nuit, qu'arrive cet ordre sensationnel :
« Chaque escadron du corps de cavalerie formera un peloton composé de ses meilleurs cavaliers et les mieux montés. Le reste ira se refaire à

l'arrière. » Ainsi est constituée une division provisoire à trois brigades de six escadrons, commandées par le général de Cornulier-Lucinière. On se bat pour en être...

Le triage achevé, le peloton du 2^e escadron comprend, outre le lieutenant, dix-sept sous-officiers, douze brigadiers, trois hommes. L'escadron du 22^e est commandé par Wallace, la brigade par Robillot. Il dit aux officiers :

« Nous avons à remplir une mission dont dépend le sort de toute l'armée française. Je compte sur vous. Maintenant, en avant ! »

Et pendant toute une semaine, ce sont, sur l'axe Montdidier – Meaux, dans toute la région de Compiègne et de Villers-Cotterêts, des randonnées interminables, tantôt vers l'est, tantôt vers l'ouest. On ne s'arrête que pour faire le coup de feu. Puis, dès qu'arrivent quelques fantassins, on repart précipitamment pour se montrer ailleurs.

La troupe pense que les Anglais, faisant cavaliers seuls à leur ordinaire, ont dû, en reculant trop vite, laisser un trou entre nos armées, et que la division est chargée de le masquer. Les Anglais se battent bien... quand ils se battent ! Mais l'heure du thé ou la nuit venue, la guerre finit pour eux. Ils rompent le combat sans prévenir leurs voisins et se laissent bêtement surprendre : on apprend ainsi qu'ils ont perdu le pont de Bailly avant de l'avoir détruit, ce qui est d'importance !

Un jour, la division harassée rencontre une brigade de cavalerie anglaise qui, leurs chevaux gras et luisants dessellés, prend à grand bruit un joyeux bain dans l'Oise. C'était au moment où, sans nous attendre, ils reculaient, se disant exténués !... Pourtant, on aime les rencontrer. Le luxe de leur équipement étonne la troupe : pour dix sous, ils vendent des couteaux extraordinaires. Par amitié, ils font cadeau de leurs boutons d'uniforme. Derrière les meules, on trouve, agréable surprise, des monceaux de corned-beef et de jams abandonnés par eux.

Toujours est-il que la division provisoire remplit brillamment sa mission d'avant-garde, au milieu d'éléments souvent démoralisés et désorganisés et de traînards qui, trop fatigués, laissent les routes jonchées de leurs sacs, parfois même de leurs armes... Un jour, l'escadron, relevé d'un avant-poste par une section de territoriaux de Carcassonne, fait manger ses chevaux dans un petit fond marécageux quand on voit débouler à toutes jambes, derrière le sergent, toute la section nu-tête, sans fusils, sans sacs, sans ceinturons ni baïonnettes ! À la vue des cavaliers, leurs visages

s'épanouissent ! Le sergent, en pleine jubilation, apostrophe le capitaine avec un fort accent :

« Eh bien, mon capitaine, quelle chance nous avons ! Nous voilà bien hors d'atteinte !

– Où sont vos fusils, vos équipements ?, demande Wallace sèchement.

– Hé bé ! Pensez-vous que je m'occupe de toute cette charge quand il s'agit de sauver la section ? Les Boches peuvent bien garder les fusils, ils ne nous ont pas, nous !...

– Vous êtes des lâches, tonne le capitaine, bons pour le conseil de guerre. Les dragons, ressellez ! À cheval ! »

Et il fallut reconduire la section à son emplacement, où il n'y avait pas le moindre Boche en vue mais seulement les équipements épars laissés dans la panique.

Il est parfois difficile de reconnaître l'ennemi, dont on ne sait jamais la position. Les uniformes sont poussiéreux, fanés par le soleil, et la division est environnée de troupes britanniques et algériennes de couleurs peu voyantes, comme les Boches. C'est ainsi que le 30 août, l'aspirant Paillet, croyant reconnaître des Anglais, reçoit une balle en pleine figure et reste sur le terrain aux mains de l'ennemi...

Le 1^{er} septembre, c'est le combat de Verberie : l'artillerie de la division, couverte par la cavalerie, contrebat l'ennemi toute la journée. La batterie Belle tient quatre batteries en échec. Le soir, l'escadron se retire sous un feu violent, au pas comme à la manœuvre, emportant ses blessés. On a reculé encore ; la lecture des bornes « Paris 62 kilomètres... Paris 50 kilomètres... Paris 45 kilomètres... » fait faire de tristes réflexions ! On est inquiets, sans cependant que l'espoir immense soit réellement ébranlé ! Puis le spectacle de troupes débandées, sans chefs, se livrant au pillage, est affligeant ! On passe les forts extérieurs du camp de Paris, où les canons sont des troncs d'arbres. Constamment arrivent de la direction de Paris des troupes (est-ce l'armée Maunoury ?).

Le 5 septembre, l'escadron prend quelques heures de repos à Bussy-Saint-Georges et se prépare à rejoindre le corps de cavalerie. On ne voit que torsos nus sous les seaux d'eau quand un nouvel ordre porte la division provisoire à la droite de la 6^e armée, pour la bataille de la Marne. Elle se ravitaille en munitions à Vincennes. L'escadron Wallace part en avant-garde le 6 dans la direction de Lizy-sur-Ourcq, pour attaquer.

Près de Chauconin, on traverse des champs jonchés de tirailleurs marocains : le long d'un petit chemin de fer à voie étroite, les cadavres sont plus nombreux qu'ailleurs, alignés le long du rail. Ils ont tous leur fusil en deux morceaux : ils se sont traînés là avant de mourir afin de briser leurs armes sur les rails, et ne pas les livrer intactes à l'ennemi !... Le peloton sort d'une cave deux vieilles de plus de soixante-dix ans, affamées et éblouies comme des chouettes, qui refusent d'en sortir, croyant que les Boches sont toujours là et veulent abuser d'elles. Près de Penchard, sous les obus, les cavaliers se montrent curieusement les premières fléchettes d'avion en aluminium. Le capitaine Wallace envoie coup sur coup un maréchal des logis, un chef, un lieutenant et un adjudant signaler à l'artillerie une grosse colonne ennemie avec batterie et équipage de pont, allant de Varreddes à Meaux. On distingue même sous les housses grises le bord de cuivre des casques à pointes. Mais l'artillerie est occupée et la colonne rebrousse vers le nord ! Plus tard, le capitaine est plus heureux en faisant ouvrir le feu sur un pont de bateaux entre Trilport et Varreddes. Les objectifs sont trop nombreux, l'artillerie débordée ; le capitaine Belle est très gravement blessé.

Le capitaine Wallace est toujours accompagné de son chef Perronnet, bête à merveille mais plein de zèle, de ceux dont on dit « il a un tas de fumier devant sa porte », et de l'adjudant Bousquet, brave homme brusque et bon, rivé à la consigne. Toujours sur les talons du capitaine, faisant état-major, ils discutent gravement sur la situation, lorgnent d'un air de voir le Kaiser les paysages les plus déserts !

Soudain, Perronnet, les jumelles à la main, bondit vers le capitaine :

« Ma capitaine ma capitaine ! j'les vois !

– Qu'est-ce que vous voyez, Perronnet ?

– Mais j'les vois, ma capitaine !

– Voyons Perronnet, du calme ! Qui voyez-vous ?

– Mais les uhlands, ma capitaine !

– Ah !, dit Wallace très calme et la main au menton, et où donc, chef, voyez-vous des uhlands ?

– Là, ma capitaine, dans le petit bois sans arbres, ma capitaine ! »

Fou rire... La division tient vaillamment le terrain toute la journée.

Le 7 enfin, le colonel déclare :

« Nous avons rempli notre mission. Je n'ai pas encore le droit de vous dire en quoi elle consistait, mais à tous je vous dis merci ! »

La division provisoire est disloquée à Nanteuil-le-Haudoin, saccagé par l'ennemi, et l'escadron du 22^e pousse jusqu'à Bargny où s'opère la jonction avec la division un peu reposée et reconstituée qui vient de débarquer de chemin de fer au Plessis-Belleville. Le regroupement donne lieu, dans la plaine de Vernelles tout arrosée d'obus, à une de ces manœuvres à la d'Esparbès, qui marquent dans le souvenir de ceux qui y prennent part. Les six régiments de cavalerie évoluent sous le bombardement comme au champ d'exercices, chaque homme uniquement attentif aux commandements réglementaires et à ne pas perdre l'alignement. Leur sang-froid est récompensé car pendant toute la manœuvre, et quoique les obus n'aient cessé de tomber, il n'y a ni tué, ni même un blessé !...

Quand, le 8, le régiment se réveille au bivouac, le général Bridoux a pris la tête du corps de cavalerie, le général de Cornulier-Lucinière commande la 5^e division, et le pis est que le colonel Robillot le remplace à la brigade légère. Mais ces nouvelles disparaissent devant un ordre beaucoup plus sensationnel : *« La 5^e division de cavalerie, quelles que soient la fatigue des chevaux et les difficultés à vaincre, gagnera les derrières de l'ennemi qui défend l'Ourcq, arrivera aujourd'hui même, coûte que coûte, sur la rive est de l'Ourcq, dans la région de La Ferté-Milon, et y fera entendre le canon pour aider à déterminer chez l'ennemi un mouvement de retraite. »* Personne ne sait encore ni l'étendue, ni le succès de la bataille engagée, mais la division provisoire s'est déjà heurtée aux cantonnements ennemis de Gondreville et d'Ivors, et on sait que Boursonne, La Ferté-Milon, toute la lisière sud de la forêt de Villers-Cotterêts est occupée.

Le raid dans les lignes ennemies. 8, 9, 10 septembre 1914

Parti de 1 500 mètres, au nord de Lévigney, près d'Ormoy-le-Davien, le 22^e Dragons passe à Crépy-en-Valois, où la brigade de chasseurs qui marche devant vient de faire sauter trois mille obus lourds, de sorte que tous les toits aux alentours sont crevés par le milieu. Puis la colonne se jette dans la forêt de Villers-Cotterêts, après la butte de Montigny. Les cavaliers marchent par deux, silencieusement, par des layons tortueux habilement choisis par un vieux veneur de la région, le capitaine Moreau, de l'état-major. À 18 heures, sans s'être autrement fait remarquer que par deux petits engagements d'avant-garde contre un avion puis des automitrailleuses, la colonne arrive à Troësnes. Il s'agit maintenant de faire un vacarme effroyable.

Les dragons escaladent le plateau pour voir quelques cavaliers ennemis disparaître ; notre artillerie, hissée à grand-peine, à bras d'hommes, ouvre le feu sur des colonnes ennemies. Le bruit court : « Nous allons charger derrière les chasseurs. » Et en effet, l'officier se retourne, dit : « Préparez-vous », et tire son sabre. Les mains se crispent sur les lances : enfin la charge !... Mais, à peine déployée, la brigade légère se retire précipitamment avec pertes, sous le feu de mitrailleuses protégées par des fils de fer. Quelques dragons descendent de cheval pour aller ramasser des blessés, ce que les autres, toujours prêts à charger, voient d'un très mauvais œil ! Cependant, les premiers furent cités. Le cheval du colonel Robillot est tué, une cinquantaine d'autres sont atteints, un certain nombre d'hommes et d'officiers sont tués ou blessés. La colonne retraverse l'Ourcq et vient bivouaquer à 22 heures près de Faverolles, où les chevaux peuvent aller boire par petits groupes. D'ailleurs, la mission est remplie : le groupe du commandant Darroques, couvert par le 1^{er} escadron, s'est fait abondamment entendre. La journée a été dure : la fatigue et la soif ont coûté une trentaine de pertes au régiment, des chevaux se sont abattus, laissant leurs cavaliers démontés dans la forêt ennemie.

Le lendemain matin, l'artillerie s'établit à l'est de Noroy, et de là, ayant des vues étendues, canonne tout ce qu'elle voit ; la cavalerie la couvre tout en cherchant de l'avoine et du pain. Le demi-régiment de Beaufort cerne à Chouy, dans une maison, un major, un chef d'escadron de uhlans et divers officiers des étapes, fort étonnés de se trouver devant des dragons français. Un peu plus tard, c'est un grand aumônier d'armée, protestant, qui occupe ses loisirs à visiter la forêt en voiture. Autant de prisonniers ahuris, dociles, mais un peu gênants dans ces circonstances.

C'est alors que l'escadron de Gironde, du 16^e Dragons, envoyé en découverte sur Soissons, et complètement cerné, attaque un important parc d'avions près de Vivières, le détruit, mais y laisse presque tout son effectif ! De Gironde est tué. Cependant, le 2^e demi-régiment Jouillé, avec les mitrailleuses du 22^e Dragons commandé par de Marin, envoyé sur d'importants convois, perd son commandant, une partie de ses officiers et ses mitrailleuses, et doit se disperser après une charge, ne rejoignant le régiment que le 30 septembre, après de nombreuses aventures. Le cavalier Nio cependant passe quelques jours dans un clocher, d'où il note tout ce qu'il voit passer sur la route, et parvient à rejoindre après cinq jours. Le 22^e Dragons est réduit à deux escadrons.

Le reste de la division, complètement exténué, cherche alors à se rapprocher de Crépy et Nanteuil-le-Haudoin, tout en continuant sa mission destructrice. Le brigadier Pinson, envoyé reconnaître avec quelques hommes un village, se persuade qu'il n'est pas occupé et se fait bêtement tuer aux lisières, la lance au bras. À peine rentré en forêt, l'escadron Wallace se détache, met pied à terre et se glisse silencieusement d'arbre en arbre. La carabine à la main, Jacques marche ainsi, sans trop savoir où l'on va, quand une vive fusillade lui apprend qu'il arrive trop tard : les premiers pelotons aidés des cyclistes se sont emparés d'un convoi automobile de munitions d'artillerie et y ont mis le feu. Les voitures des officiers sont remplies de boîtes de "bêtises de Cambrai" qui, par un juste retour, sont réquisitionnées par les dragons affamés.

L'escadron se lance alors sur la trace de la division, piste facile à suivre car elle est toute jalonnée de chevaux tombés de fatigue, de faim et de soif. Ceux de l'artillerie tombent raides et ne bougent plus ; ceux de la cavalerie agonisent plus lentement ; quelques-uns même se relèvent plus tard. Des cavaliers suivent à pied, les uns avec leur selle dans l'espoir de remonter ; d'autres s'égaillent dans les bois, disparaissent. Près d'Éméville, deux avions viennent survoler la colonne de très près : le peloton Rozoy les abat. Cependant, la division apprend que Crépy-en-Valois est occupé maintenant, et cherche plus à l'ouest un passage vers Orrouy. L'escadron rejoint au bivouac, à Verrines, vers minuit. Cependant, le fourrier Deneuille et son ordonnance Witasse, partis en avant, ont continué sur Crépy-en-Valois, où ils entrent la nuit et vont droit à la mairie pour faire le cantonnement. Au moment d'y entrer, ils entendent les échos d'une formidable ripaille boche et détalent en silence sans être inquiétés. Ils arrivent tout émus à Verrines.

Le 10, au petit jour, la division, tâtant la direction du sud, reçoit des coups de feu partout. L'ennemi, de Villers-Cotterêts, a étendu son front jusqu'à l'Oise. Cherchant une issue, on remonte vers Pierrefonds, mais à Orrouy, le train de combat ne peut grimper la côte et abandonne la colonne. L'artillerie, arrivée sur le plateau, trouve à canonner un convoi et de l'infanterie mais, prise à partie elle-même, perd une pièce. Pour suivre la colonne, elle doit abandonner, après les avoir fait sauter, ses caissons d'ailleurs vides. On dit qu'elle a perdu cent vingt-neuf chevaux !

On s'enfonce en forêt et les cavaliers barbus, crevant de faim, en loques, marchent, marchent, la tête basse, comme endormis dans un cauchemar ! S'arrêtera-t-on ?... À intervalles de plus en plus rapprochés, la même phrase

lamentable remonte la colonne : « Faites passer : on va trop vite, l'artillerie ne peut pas suivre... » Et pourtant, depuis longtemps, on ne va plus qu'au pas... Sur les arbres, à quelques mètres de la route, on voit des inscriptions funèbres boches : « *Hier sind begraben... – Hier ruhen...* » ². Le mystère des bois semble plein de Boches et on finit par se demander si on en sortira couverts de gloire, ou si ce raid finira piteusement par une lutte inégale de gens à bout de forces contre les colonnes qui remontent du sud, et les bataillons envoyés pour anéantir les cavaliers.

Le lieutenant du Plessis tire de ses fontes une fine bouteille et dit au lieutenant Héron :

« Celle-là, les Boches ne l'auront pas. » Et ils boivent.

La direction du nord est gardée : on s'apprête à la forcer quand, tout d'un coup, la colonne repart vers l'est. On dit que le pont de la Croix Saint-Ouen n'est pas sauté. Et par des sentiers, on marche toujours. Le capitaine Wallace, tombé de cheval, vert de fatigue, a donné l'ordre qu'on le laisse, car il ne peut plus suivre ; seul, son ordonnance reste et l'escadron continue sa route lugubrement...

À un carrefour, le colonel Robillot regarde passer ses régiments :

« Eh bien, Larminat, ça va toujours ? »

– Oui mon colonel. Jolie promenade, mais nos chevaux sont claqués !

– Oui ! Oh, ça serait très rigolo s'il ne s'agissait pas de toute une division de cavalerie !

Deux régiments sont déjà désignés pour forcer le pont lorsqu'on le trouve entièrement libre ! Le plus étonnant est que le poste ennemi chargé de garder le pont de la Croix Saint-Ouen vient de partir quand la division y arrive, et n'est remplacé que quelques heures après. On passe... on respire ! Et au Meux Jacques rafle tout le pain de la boulangerie. Le peloton se jette dessus... Il y a trente-six heures qu'on n'a pas mangé ! Un peu plus loin, il réquisitionne une ferrure chez un maréchal quand les habitants le pressent de s'en aller ; et en effet, à Arsy, les deux ordonnances du commandant de Beaufort, attardés à lui acheter du tabac, sont attaqués à coups de revolver par une auto remplie d'officiers : ils répondent à coups de carabine et prennent l'auto.

2 - « Ici sont enterrés... ici reposent... » (N.D.E.)

Près d'Estrées-Saint-Denis, Jacques, juché en haut d'un poteau télégraphique, coupe les fils lorsqu'une panique se produit en queue de colonne : il s'agit d'une quinzaine d'autos chargées d'infanterie boche, lancées à la poursuite de la cavalerie. L'auto de tête, voulant éviter deux cavaliers et un maréchal, occupés à ferrer un cheval, capote dans le fossé et les officiers s'enfuient ; le reste du convoi fait demi-tour, croyant sans doute à une embuscade. De son côté, le capitaine Wallace, incapable de suivre, est monté sur une auto mitrailleuse boche prise l'avant-veille, et fait prisonniers sur la route de Compiègne à Verberie trois motocyclistes portant à Clermont l'ordre d'alerter au plus vite un bataillon ennemi contre la cavalerie. Avec le colonel de Tavernot, il aiguille sur la Croix-Saint-Ouen tous les cavaliers démontés qu'il rencontre et rejoint enfin la colonne avant Beauvais. Le train de combat a la chance de passer les lignes par Verberie grâce au grand aumônier, à qui on promet la liberté pour ce service. Une fois à l'abri, et pour éviter qu'il ne bavarde trop tôt, on le promène trois jours à la recherche du général Bridoux qui doit le féliciter, et on le relâche...

Le 22^e Dragons arrive sans autre incident à Beauvais où trois escadrons de réserve du 9^e cuirassiers, flambant neufs, lui rendent les honneurs et où Jacques, qui a donné vingt sous à un gamin pour lui chercher du pain, a l'amère déception de ne revoir ni gamin, ni pain ! Le régiment arrive enfin à Rainvillers et se prépare à un long repos. C'est là qu'il apprend la victoire de la Marne ! ³

La course à la mer. 13 septembre – 11 octobre 1914

« Dites-donc, savez-vous ce que le Q.G. vient de demander ? annonce Deneuille, le fourrier. L'état nominatif des chevaux qui peuvent encore marcher !

– Sans blague ?

– Oui, mon vieux. Le capitaine a répondu qu'il en avait trois qui pouvaient encore trotter trois jours : Émeraude, Gayac et Désir ; les autres pouvaient à la rigueur faire de petites étapes au pas.

– Tu attiges un peu, mon vieux, on en a au moins pour quinze jours à ne pas mettre un pied devant l'autre ! »

3 - Trois ans plus tard, parlant de la division provisoire et de la 5^e division de cavalerie, Joffre écrivait : « Ces deux unités ont eu leur part dans la bataille de la Marne. »

Le lendemain, 13 septembre à 9 heures du matin, le régiment prend la direction de Péronne et commence la course à la mer. Dès que l'infanterie s'installe, la cavalerie pousse vers le nord ; mais toujours, elle trouve devant elle l'ennemi qui, lui non plus, n'arrive pas à la déborder, et le front s'allonge jusqu'au jour où la mer arrête forcément cette course. Presque partout, c'est là même où la cavalerie s'est battue en septembre – octobre 1914 que les armées s'enterrent pour près de quatre ans. Dès le début de l'étape, l'escouade de Jacques est de flanc-garde. Mais au bout de deux heures les chevaux n'en peuvent plus, et c'est au pas que les escouades qui la remplacent flanquent la colonne.

Le 16, l'escadron se détache et chemine en se défilant vers l'est. À un carrefour de taillis, on met pied à terre. Wallace entre en conciliabule avec ses officiers puis, carabine en main, le peloton de Jacques avec un autre va prendre position en lisière des bois, derrière des tas de fagots. Devant, une clairière en pente conduit, à quelque 200 mètres, à la voie ferrée de Bohain à Busigny (ligne Cambrai – Saint-Quentin). Elle est gardée par des Boches. On tire dessus, ce qui met l'ennemi en désarroi ; il paraît fort surpris d'être attaqué. Cependant, des équipes de sapeurs de la division font sauter la voie à coups de pétards. On rentre sous bois ; Jacques est sourd d'une oreille pour l'avoir laissée trop près du bout du canon de son voisin. L'escadron remonte à cheval et part pour rejoindre, car il est entré assez profondément dans les lignes ennemies. Au retour, Wallace, éventant un peloton de dragons de Mecklembourg, met trois pelotons pied à terre et un à cheval en réserve. Les Boches approchent. Mais un idiot qui n'a pas compris tire de trop loin. Les Mecklembourgeois s'enfuient, non sans pertes il est vrai, car il en reste sur le carreau. L'escadron ramène quatre chevaux de prise. Pendant ce temps, l'artillerie s'est portée près de la gare de Bohain et y a démoli pas mal de choses, entre autres un train.

Le lendemain, par un civil, on apprend que la circulation intense de la voie ferrée a dû être interrompue dix-sept heures, grâce aux dégâts du régiment.

Deux jours plus tard, Jacques est appelé auprès du colonel Robillot, qui l'envoie trouver le capitaine Vigoureux pour le relever de grand-garde. En route, il tombe nez à nez sur le général de Lallemand du Marais, commandant la brigade ("le Boche marécageux"... dit la troupe !). Suivant le règlement, il s'arrête et au port de la lance déclare :

« Brigadier de Larminat, escadron Wallace, 22^e Dragons, estafette.

JACQUES

– Ah ?, dit le général qui a l’air un peu hagard..., et qu’est-ce que vous voulez ?

– Mais, mon général, je me présente !

– Ah oui... c’est bon ! Mais vous ne savez donc pas, mon pauvre ami, que le général Bridoux est mort ? C’est un désastre !... Tenez, ajoutez donc ça à votre mission. »

En effet, l’auto du général Bridoux vient d’être criblée de balles par une automitrailleuse boche. L’état-major est réduit à rien ; la consternation est générale et il s’ensuit un certain désarroi dans les opérations.

Le régiment retourne cantonner à Longavesnes, entre Péronne et Cambrai, où il a déjà passé une nuit. Jacques a le poste de police du régiment. Vers 22 heures arrive le capitaine Pérez :

« Larminat, il va se présenter cette nuit un civil à votre poste ; il vous dira “Je m’appelle Jules”, vous l’amènerez immédiatement au colonel. »

Mais Jules ne vient pas !...

Le 20 septembre, Jacques part avec son lieutenant (Geffrier) et son escouade en reconnaissance sur Marcoing. Il s’agit d’avoir des renseignements sur les garnisons de l’Escaut, et spécialement la défense de Cambrai. Par chance, un des hommes se trouve en pays de connaissance et les habitants se montrent loquaces. La moisson paraît si intéressante au colonel qu’il renvoie le lieutenant et son escouade la compléter. Cependant, sur la route voisine de Masnières à Péronne, éclate une vive fusillade ; les balles sifflent au-dessus de la reconnaissance. C’est le peloton du Plessis de Grenedan qui, embusqué au Pavé avec les cyclistes, s’empare d’un convoi lourd de vingt-six autos pleines de butin pillé. L’officier qui commande le convoi lève les bras pour se rendre. Du Plessis s’avance et reçoit à bout portant une balle de revolver tirée par cet ennemi déloyal. Les dragons, furieux, massacrent tout le personnel du convoi.

La reconnaissance sur Marcoing ayant rempli sa mission, le lieutenant Geffrier veut se retirer, mais il manque un homme : celui qui a trouvé des connaissances sur place et qui fête de maison en maison cette heureuse revoyure. L’endroit n’est pas sûr ; la cavalerie s’éloigne. Geffrier se décide à partir, laissant Jacques compléter les renseignements et chercher le manquant. Il le retrouve enfin... à peine un peu mûr, et ils partent au trot à la nuit, sur Péronne. Au premier village, ils sont rattrapés par un civil à bicyclette qui leur dit de se presser et qu’un peloton cycliste boche est à

leurs trousse. Cependant, un immense incendie s'allume vers le Pavé : les Boches, disent les habitants, ont mis, par représailles, le feu à la ferme de Bonavie, et pris des otages, entre autres des jeunes filles !

À l'entrée de Péronne, Jacques rencontre Montiers, un cavalier de la division, qui fait une superbe entrée en auto lorsqu'une de ses roues part à droite et lui-même fait une forte embardée à gauche. C'est une des autos du Pavé qui paraissait en bon état, et qu'il s'était chargé de piloter !... Mais, plus trace du régiment ni de la division. Jacques, toujours suité de son homme va à la place, où un cogne fortement galonné lui saute dessus :

« Ah ! encore un cavalier isolé ! Mon ami, les ordres sont formels, nous ne voulons plus de traînards : on va vous acheminer sur votre dépôt à Tours.

– Hein, quoi ? isolé, traînard... ?! Brigadier de Larminat ! En reconnaissance ! Voilà mon escouade, il n'en reste qu'un ; menez-moi au commandant de place. »

Au bruit, apparaît un commandant de cavalerie qui s'informe.

« Mon commandant, je reviens de mission, je demandais où est mon régiment...

– Votre régiment, 22^e Dragons ? Il doit être à Cléry-sur-Somme. Laissez passer le brigadier et son homme. »

Jacques retrouve enfin son escadron et porte au capitaine Wallace ses renseignements.

« Larminat, vos renseignements sont précieux ; gardez-les, ils serviront peut-être, mais je crains maintenant qu'il ne servent plus... »

Jusqu'au 25, le régiment continue à essayer d'enrayer l'avance des Boches dans la région de Péronne ; mais, après le général Bridoux et le lieutenant du Plessis, c'est le lieutenant Héron qui se fait tuer près de Cléry par des mitrailleuses qu'il veut charger. Le pis est que le maréchal des logis Lévy tombe avec lui : il portait toutes les lettres, arrivées le matin même pour l'escadron, qui en est sevré depuis des semaines ! C'est une série noire. Le 1^{er} escadron raconte que des cuirassiers de réserve ont abandonné une barricade, ce qui enrage les dragons, tant est fort l'esprit de corps. On assiste impuissants à la prise de Péronne. On voit partout d'imposantes colonnes ennemies. Près de Bouchavesnes, après un réglage, l'artillerie boche va commencer son tir d'efficacité quand Robillot fait déplacer, à pied, le régiment, et les 77 n'écrasent que des mottes de terre.

Enfin, le 26, on reprend la direction de Bapaume. Arrivent des renforts : le lieutenant de Vallombrosa Morès, fils de l'explorateur, remplace Héron. Gizieki, officier russe de 2,50 mètres de long, prend le peloton du Plessis, où son inaltérable bienveillance le fait surnommer "Jésus Christ".

Dans ces allées et venues, on fait des rencontres imprévues. Un brigadier du peloton tombe nez à nez, dans Albert, sur un parti de uhlands, et n'a que le temps de faire demi-tour. Il y a beaucoup de territoriaux qui ont toujours l'air d'avoir pris une concession à perpétuité. Les goumiers, au contraire, peu fixés sur l'endroit où se ravitailler, rappellent les anciennes bandes et cherchent leur subsistance en coupant les têtes des cadavres. Des Anglais isolés se joignent aux Dragons, puis les quittent.

Un jour, le fidèle Désir, pendant l'étape, casse les lunettes de son maître... Désastre !... Jacques n'a qu'une monture de rechange. Le soir, d'une humeur massacrant, dans l'étable où ils sont cantonnés, envoyant au diable le ravitaillement, l'escouade et la corvée, il sue sang et eau pour enchâsser les verres dans la monture. Son œil de myope sort de son orbite... Catastrophe !..., la vis tombe dans la paille et Jacques se voit désormais cavalier aveugle, inutile... Pourtant, avec un fil de la trousse, il réussit une ligature et, jetant autour de lui son coup d'œil retrouvé, il voit Désir sans musette. Cependant, le cheval de Nottez en arbore une superbe qu'hier il n'avait pas. Fort de son droit, Jacques saute dessus. Surgit Nottez :

- « Ben dis-donc, le cabot, n'te gêne pas !
- Tu m'as chipé ma musette, salaud, j'te la reprends.
- Non mais sans blague, répète un peu !
- Oui, mon cochon, c'est ma musette. »

Là-dessus, Nottez, l'ancien ⁴ de Jacques devenu son inférieur, bondit, et c'est un corps à corps acharné que fige tout d'un coup la voix glaciale du capitaine Wallace :

« Maréchal des logis, arrêtez-moi cet homme-là, enfermez-le et mettez un homme en armes de faction à sa porte ! jusqu'au conseil de guerre. »

Jacques est consterné..., d'autant plus qu'il aperçoit sa musette que Désir foule aux pieds. Il va trouver Mestdagh pour qu'il arrange les choses et, se méfiant du sous-officier, va écouter son rapport au capitaine.

« Mestdagh, dit Wallace, cet homme passera en conseil de guerre.

4 - Ici manque probablement un mot : « camarade » ? (N.D.E.)

– Parfaitement, mon capitaine, c'est une forte tête, un indiscipliné... »

Jacques, furieux, demande à parler au capitaine, et obtient non sans peine, après un éloge à tout casser de Nottez et un humble mea culpa, que tout soit enterré, et va bras-dessus bras-dessous trinquer avec Nottez.

Le 1^{er} octobre, le deuxième demi-régiment, perdu depuis la forêt de Compiègne, rejoint : ils sont cinquante !

Le 2 octobre, le peloton étant de grand-garde à Hénin-sur-Cojeul, Jacques obtient de faire une reconnaissance vers l'est. Ayant battu le pays avec trois hommes, il rentre bredouille à son poste et demeure stupide quand on lui annonce qu'il y a un blessé. Mais le blessé, qui d'ailleurs fait vilaine figure, n'est autre que le sous-officier Mestdagh qui s'est déchargé son revolver dans la cuisse... L'a-t-il fait exprès ?... Cependant, tout à côté, le lieutenant Rozoy a la chance d'une rencontre à cheval avec un peloton ennemi qu'il repousse avec pertes. Lui-même reçoit un coup de lance.

Le 3, à Wancourt, le premier demi-régiment, pied à terre, tire sur des sections déployées et soutenues par leur artillerie : c'est là qu'on voit de près les premières marmites, plus remarquables encore par l'énorme nuage noir de l'éclatement que par le bruit. Plus heureux qu'à Péronne, Arras nous restera ! Le régiment se porte alors à Lens, et là l'escadron s'accroche à une position superbe dans les dernières maisons du sud-ouest. En face : un immense glacis légèrement montant où on ne voit qu'un cimetière, et au bout, à environ 800 mètres, débouchant du cimetière, se glissant derrière des meules, des Boches passent par un, par deux : un vrai tir d'exercice ! Le tir est excellent, les assaillants ne gagnent pas un mètre ; on vient de recevoir des cartouches quand arrive l'ordre de rompre !... Grosse déception, mais on risquait d'être tourné, les unités voisines, moins heureuses pour le terrain, se laissant gagner par l'infiltration boche. On sut quelques jours plus tard par un civil qu'il était resté quarante-deux cadavres sur le terrain : l'escadron n'avait pas de pertes.

La fatigue est extrême et, à part quelques épisodes marquants, on ne se rappelle que de grands champs plats, des betteraves où l'on est étendu sous le nez de son cheval, la bride au bras, attendant l'ordre : « Vingt hommes par peloton au combat à pied ! » ou bien « À cheval ! », et la marche désorientée dans la nuit. Les effectifs sont squelettiques ; le ravitaillement manque quelquefois : on mange des betteraves. Les hommes et même les officiers sont lamentablement en loques : on voit les genoux et les coudes. On complète tant bien que mal avec des effets civils et il n'est pas rare de

voir un dragon en pantalon à carreaux et veste d'uniforme à côté d'un autre qui a encore aux jambes des lambeaux de drap rouge mais a endossé un veston d'alpaga.

Mais ce qui domine dans les souvenirs, c'est l'interminable écoulement des foules du nord fuyant devant l'envahisseur. Les routes, les champs en sont encombrés : foule hébétée, abrutie par le malheur, chargée d'enfants à la mamelle et d'énormes ballots d'effets ; des processions de voitures d'enfants, des vieux hors d'âge, et tous affamés, l'œil hagard, fuyant droit devant soi, sans regarder. Des femmes accouchent en plein champ, le lait manque pour les enfants, et il faut les bousculer sur les routes pour passer. Un homme, tête basse, arrive droit sur nos canons :

« Hé là ! vous ne voyez donc pas ? Écartez-vous, on va tirer. »

Il lève la tête, regarde sans voir, dit simplement :

« Bé là ! » Et repart à angle droit comme une machine.

Le paysage minier avec ses énormes crassiers et son ciel bas rend l'exode plus lamentable encore. À Estaires, les boulangers déclarent que dans la même journée, cent quatre-vingt-dix mille personnes sont venues leur demander du pain. Comment les a-t-on comptées ?... Tant qu'on n'est pas en marche ou au combat, carabine au poing, guettant, on s'écroule et s'endort, les officiers comme les hommes, confondus, pêle-mêle, la tête sur le casque, les betteraves comme matelas. On ne sent rien... le sommeil est sans rêves... Les chevaux même, laissés en liberté, ne s'écartent guère, mais ils sont bien gênants pour les dormeurs. Un jour, Jacques entend grogner à côté de lui et, entrouvrant les yeux, il voit le commandant de Beaufort cherchant à se débarrasser de son propre cheval, Désir. Il saute sur ses pieds :

« Ah ! c'est vous de Larminat ? Reprenez donc votre canard ; c'est déjà lui qui est venu me brouter le ventre hier... »

Jacques se confond en excuses mais, un quart d'heure après, sa main a encore laissé glisser les rênes et Désir erre à l'aventure...

Le commandant de Beaufort est une espèce de colosse de deux mètres de haut avec une carrure en proportion. Un jour, le capitaine Wallace, allongé contre un mur, le voit arriver puis se mettre tranquillement à observer le paysage ; les balles cependant viennent s'écraser sur le mur tout autour de lui :

JACQUES

« Abritez-vous, mon commandant, lui dit Wallace, vous êtes trop en vue...

– Bah ! Bah ! Ils tirent comme des cochons !

– Mais mon commandant, je vous en conjure, vous vous exposez inutilement !

Beaufort ôte alors son grand casque de dragons et le met sous son bras. Puis, s'adressant à Wallace d'un ton goguenard :

« Et comme ça, hein, Wallace ? Je crois que je suis moins visible... !

De Lens, le régiment gagne la Lys, pays humide, coupé de canaux qui gênent la cavalerie, mais il ne s'agit plus que de combat à pied, et déjà les dragons apprennent à faire des tranchées.

Un matin de brouillard, près de La Gorgue, derrière de dérisoires petites buttes de terre, les dragons somnolent, engourdis par le froid et la fatigue. Tout à coup, trois grandes ombres de cavaliers surgissent, imprécises dans la ouate grisâtre : des Boches ! Trois ou quatre coups partent qui n'ont même pas été visés. Les silhouettes s'effacent et on se demande encore si c'est une illusion ou un rêve quand Pollet rapporte triomphalement une couverture de cheval abandonnée par les fuyards. Maigre butin !...

Le 11 octobre, Jacques, à plat ventre sur une betterave, a livré son fond de culotte aux bons soins de Meunier qui s'escrime, une aiguille à la main.

« Dix hommes par peloton au combat à pied ! »

Jacques bondit, mais le couturier improvisé le force à se recoucher.

« Zut, tu me fais rater une occase !

– Quoi ? Tu ne vas pas t'en aller avec la moitié d'une culotte !... T'en retrouveras, va, des occases... »

Et, en effet, peu après, on entend :

« Dix hommes de renfort par peloton, combat à pied ! »

Jacques part, et on les mène sous un feu violent entre Vieille Chapelle et Lacouture, dans une mesure près de la Lawe qui coule à 200 mètres ; de l'autre côté, d'une lisière opaque, partent des balles qui sifflent et claquent, mais on ne voit rien... Le soir tombe, on commence à distinguer les lueurs des coups de fusil ennemis. Jacques, pour mieux tirer, sort de la hutte et s'abrite derrière une dizaine de bottes de paille ; il a déjà placé trois balles quand il ressent un coup de trique à la cuisse et inconsciemment se rejette en arrière ; une deuxième balle vient frapper juste son emplacement... Il veut se mettre debout, mais sa jambe est molle et lourde... Il tombe.

JACQUES

« Attends, vieux frère, dit Nottez, j'vô t'panser, c'est au mollet.

– Mais non, c'est à la cuisse !

– T'es pas fou ? Je le vois bien que c'est au mollet !

En fait, il y a trois trous : la balle a traversé la cuisse et s'est logée dans le mollet. Grâce à deux camarades, Jacques gagne un estaminet où il trouve le lieutenant Rozoy, le poignet fracassé, et le brigadier Lévêque qui, une balle en pleine gueule, ne peut plus parler ! Une crainte les tient de tomber aux mains des Boches mais, en rompant le combat, le colonel Robillot donne l'ordre de les évacuer en automitrailleuse.

L'hôpital. 11 octobre 1914 – 8 février 1915

Ils rejoignent ainsi une ambulance qui va à Béthune. Mais en arrivant au pavé de la ville, et sous prétexte d'une mission urgente, elle les débarque sur la route. C'est sur un chariot à betteraves qu'ils font leurs derniers kilomètres de pavé... Ils en gardent un douloureux souvenir !... Mais à l'hôpital de Béthune des bonnes sœurs les pansent, les lavent, et leur donnent des lits, de vrais lits avec des draps !... Jacques s'endort profondément vers 10 heures du soir et on doit le secouer le lendemain pour le réveiller à 4 heures de l'après-midi :

« Hein ? Quoi ? Qu'y a-t-il ?

– Voulez-vous partir ? Il y a un train.

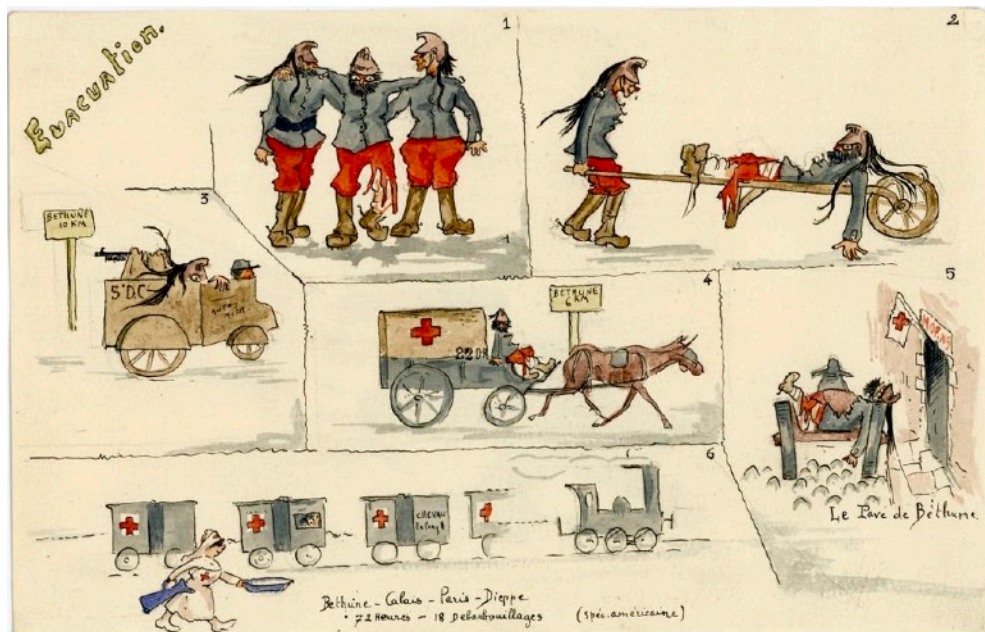
– Un train ?... Ah !... Oh, vous savez, je ne suis pas pressé, moi ; j'ai encore rudement sommeil !

– Mais c'est qu'on commence à bombarder Béthune. Je ne sais pas s'il y aura encore des trains après celui-là.

– Diable !, dit Jacques tout à fait réveillé cette fois, alors il n'y a pas à hésiter ! »

Le voyage est long et pénible : soixante-douze heures de wagons à bestiaux pour aller de Béthune à Dieppe !... Il est vrai qu'on suit un itinéraire invraisemblable par Calais, Amiens, et Aubervilliers. À Amiens, où le train ne s'arrête pas moins de dix-sept heures, on les débarque dans la gare, et une troupe de médecins passe, laissant Jacques affublé d'un énorme écriteau rouge : « À piquer du sérum antitétanique d'urgence ». Mais on le rembarque sans le piquer « parce que, lui dit-on, il n'y a plus de sérum. » Dans la banlieue de Paris, la ligne est en mauvais état, les souffrances des blessés sont atroces. Enfin, Jacques arrive le soir du 15 octobre à l'hôpital complémentaire n° 19, luxueusement installé dans le Régina Hôtel, sur le

bord de la mer. C'est le premier blessé qu'on apporte sur un brancard ; toutes les infirmières s'empressent autour de lui.



Évacuation après une première blessure à Vieille-Chapelle
près de Béthune le 11 octobre 1914

Huit jours après, c'était la fin de la guerre de mouvement par le plus beau combat du 22^e Dragons, celui de Staden.

Au bout de trois semaines, les blessures ayant craché leur paille sont fermées, mais la balle est toujours là, un, peu au-dessus du mollet gauche.

« Moi, dit le chirurgien de l'hôpital, je suis accoucheur... Maintenant, je veux bien essayer de vous l'enlever, mais c'est délicat... Je ne vous le conseille pas. »

Jacques veut aller à Blois pour s'y faire opérer et terminer sa convalescence à "l'annexe 1 ter" qui n'est autre que La Hardonnière, mais les règlements sont impitoyables : défense de changer les blessés de région, et, surtout, défense de les envoyer dans leur famille. Pourtant, un jour, le médecin-chef, copieusement rasé, lui dit :

« Si vous voulez, je peux vous considérer comme guéri et vous expédier à Tours où est votre dépôt. Là, vous vous débrouillerez. »

Jacques prend le premier train et fait, cette fois, un voyage qui ressemble à une apothéose. On n'a pas encore beaucoup l'habitude de voir des blessés, surtout voyageant isolément, et, dans les trains, sur les quais des gares, en voyant ce dragon béquillard aux vêtements déteints et usés, la jambe emmaillotée et raide, c'est à qui s'empressera, l'aidera à marcher, lui offrira la meilleure place... Il fait connaissance avec la gloire ! Le train qui l'emmène à Tours s'étant arrêté à Mer, il descend de son wagon, frète une voiture et va passer deux jours "en douce" à La Hardonnière.

Mais toutes ces pérégrinations ne réussissent pas très bien à sa jambe qui commence à enfler démesurément. C'est avec une forte lymphangite qu'il se présente à son dépôt, où Bernard et Robert commencent leur instruction et où son arrivée fait sensation ! Il va d'abord à l'infirmerie :

« Monsieur le major, j'ai une balle dans la jambe et voudrais me la faire enlever à Blois où est ma famille.

– À Blois ? Mais je n'ai pas le droit de vous y envoyer, moi ! Attendez... Si, j'ai trouvé ! Je vais vous considérer comme guéri, et vous donner huit jours de permission pour Blois. Là, vous vous débrouillerez ! »

Arrivé à Blois, Jacques se rend tout droit à l'hôpital Sainte-Geneviève, entre dans le vestibule et s'assied sur une chaise. Bientôt arrive une infirmière qui lui demande ce qu'il fait là.

« Je viens me faire hospitaliser, répond-il.

– Bon, donnez-moi vos papiers.

– Je n'en ai pas.

– Comment ? Vous n'avez pas une fiche d'évacuation ? Un billet d'hôpital ?...

– Non, j'ai seulement une balle dans le mollet, et je voudrais bien qu'on me l'ôte... »

L'infirmière, stupéfaite, va exposer le cas à une autre :

« Il y a là un grand diable de brigadier du 22^e Dragons qui arrive sans aucun papier, disant qu'il a une balle dans le mollet. Je ne sais pas d'où il sort ! »

L'autre s'arrange pour traverser le vestibule, dévisage Jacques au passage, va conter la chose à une troisième, qui le redit à l'infirmière major. En quelques minutes, la ruche est en ébullition et Jacques, toujours assis sur sa chaise, s'étonne du nombre d'infirmières qui ont à passer par ce

vestibule ! Enfin, arrive le colonel Houin qui, à son tour, lui demande ce qu'il veut et qui il est.

« Je suis le brigadier de Larminat, j'ai reçu une balle dans le mollet, qu'on n'a pas encore pu m'extraire. Je voudrais être soigné et, une fois opéré, être envoyé chez mon père à l'Annexe 1 ter. »

Tout s'arrange alors ; on lui trouve un lit, on le soigne. Il doit subir deux opérations : la première le 10 novembre n'a aucun résultat, le chirurgien n'ayant pu trouver la balle ; mais la deuxième, qui a lieu dix jours après – et ne dure pas moins de cinq quarts d'heure – a un plein succès.

C'est à ce moment qu'arrivent à l'hôpital les premiers pieds gelés : tout jeunes soldats hurlant et gémissant sans cesse. Leurs pieds noirs et tuméfiés répandent une odeur infecte et le chirurgien ne trouve d'autre remède contre la chute des orteils et des pieds que de les amputer.

Le 23 décembre, Jacques, encore fort boiteux, part pour La Hardonnière, où il passe six bonnes semaines.

Le dépôt. 8 – 17 février 1915

Rentré le 8 février 1915 à son dépôt de Tours, où il retrouve Bernard et Robert, il est dès le lendemain désigné comme planton à l'hôpital de la Croix-Rouge :

« Planton à l'hôpital ?... Qu'est-ce que c'est que ce truc-là ?, demande-t-il.

– Oh ! mon vieux, lui répond un brigadier qui en revient, tu peux y aller, c'est un filon ! »

C'en est un, en effet, comme en témoigne sa description : *« J'ai pris une drôle de faction ici, à la porte de cet hôpital. Je me demande encore à quoi cela sert, mais j'aurais eu tort de me plaindre ! Mon corps de garde se composait uniquement de vieilles petites bonnes sœurs de comédie qui étaient aux petits soins pour moi : "Brigadier, venez donc manger. Brigadier, avez-vous bien dormi ? Nous allons vous faire du feu, brigadier !... Oh, mon pauvre brigadier ! Voilà encore qu'on vient vous déranger... » C'était trop rigolo : j'étais en somme le pipelet de la congrégation ! L'armée mène à tout !! »*

Rentré au quartier, Jacques fait avec les autres *« des petites promenades au pas avec un vieux capitaine de soixante-trois ans et un escadron aux trois quarts formé de vieux pères de famille de quarante ans, venus de Tarbes et*

de La Rochelle ». On ne trotte jamais, ça fatiguerait les chevaux ! L'ennui règne et les jeunes recrues ne demandent qu'à aller au feu. Si bien que le précédent commandant du dépôt fait un jour afficher la décision suivante :

« Le départ des jeunes recrues passées dans l'infanterie ne laisse plus au dépôt qu'un faible effectif de cavaliers non instruits. Il faut que leur instruction militaire et leur entraînement physique, facilités, n'en soient que plus intensifs. Chacun a un égal désir d'aller au feu, mais toute autre considération disparaît, pour moi, devant le devoir de n'y envoyer que des gens bons pour sabrer, et non pour être sabrés. Ceux qui, d'un haut moral, et bien disciplinés, soignent leur monture plus qu'eux-mêmes, qui ont une santé de bouc, qui engraisseraient en ne mangeant que des briques, qui, d'un coup de sabre vous fendent un crâne jusqu'au nombril : voilà les premiers que je choisirai. Les autres attendront d'être au point.

8 octobre 1914 - Le commandant du dépôt - signé Chapin »

On commence à s'essayer à la baïonnette ; déjà le cheval passe à l'état d'accessoire. Après quelques démarches, Jacques obtient de partir avec Robert et Bernard qui rend pour cela ses galons de brigadier. Ils s'embarquent tous trois le 17 février avec un détachement de quatre-vingts hommes et de cent cinquante chevaux, fort heureux d'échapper si vite à la vie de l'arrière. La veille, ils ont pu sortir du quartier vers 6 heures du soir pour aller jusqu'à une église où ils communient en viatique, faveur qu'on accorde à ceux qui partent pour la guerre.

II – Les tranchées

L'Artois. 18 février – 30 août 1915

Quand nous arrivons sur le front, la guerre a bien changé : ce sont les tranchées ! Pendant quatre ans, on y montera la garde !

Fort heureusement, on ne le sait pas, et nous espérons toujours voir, dès le printemps, trouer le mur et nous élancer par la brèche, en charge irrésistible... Dès ce moment, nous ne vivons plus que dans l'attente de cette heure-là, "l'heure de la cavalerie". Cinq fois au moins, nous la croirons sur le point de sonner, cinq fois nous nous tiendrons tout haletants d'espérance au bord de la bataille, prêts à nous y élancer ; cinq fois nous devons, tristes et déçus, reprendre avec nos chevaux le chemin de l'arrière. Malgré la violence des coups, le mur ne cédera pas.

Pendant toute cette période, ceux des régiments de cavalerie qui ne sont pas définitivement mis à pied restent habituellement cantonnés à 20 ou 30 kilomètres en arrière des lignes, envoyant à jour fixe des détachements occuper les tranchées. Ceux qui ne partent pas ont à soigner et à promener chacun trois ou quatre chevaux, et c'est si différent de ce qu'ils ont rêvé que la plupart, dégoûtés de l'étrille et des appels, demandent à aller aux tranchées, où au moins on risque de tirer un coup de fusil.

Nous sommes tous les trois versés à l'escadron Wallace et, très pressés d'aller voir un peu ces fameuses tranchées, je parviens à me faire inscrire sur la liste du premier détachement. Quelques instants après, je rencontre Wallace qui me dit :

« Ah, Larminat, vous allez être content ! Vous êtes nommé maréchal des logis à la date d'aujourd'hui.

– Ah ! Sacristi..., j'espère, mon capitaine, que ça ne va pas m'empêcher d'aller aux tranchées jeudi ; sans cela, j'aimerais mieux ne coudre mes galons qu'au retour. »

Wallace hausse les épaules ; évidemment, il pense que ce patagon ne comprendra jamais rien à la carrière militaire. Mais je pars comme sous-officier aux tranchées avec Bernard, le jeudi 2 mars.

Notre secteur est à Rivière, à quelques kilomètres au sud d'Arras. Le casque, privé du cimier et de la crinière, trop visibles, nous fait une tête toute ronde, d'un assez fâcheux effet, mais que les fantassins mal protégés par le képi nous envient. Après une longue marche à cheval puis à pied, tout à coup nous entrons dans la terre, dans la nuit. C'est l'ensevelissement. On patauge indéfiniment dans une boue gluante, entre deux parois froides et visqueuses, à travers un labyrinthe inextricable de boyaux qui se croisent en tous sens, d'éléments de tranchées mal coordonnés, sans un écriteau, où on se perd pour finir invariablement par aboutir aux feuillées, dans lesquelles on patauge sans pouvoir en sortir, sous la pression de la queue de colonne. C'est ce qui arrive à la section Jousset : après avoir changé vingt fois de direction, le petit sous-lieutenant tout nouvellement arrivé s'est engagé dans le boyau sans issue et, fourbu, démoralisé, s'y est affalé tandis que ses hommes s'écroulaient sur lui comme des capucins de cartes. Ils sont fort mal reçus quand, vers 10 heures du matin, ils arrivent enfin à relever les gens qui les attendent depuis minuit.

Comme abri, nous n'avons que des niches individuelles creusées dans le talus et où on ne tient même pas tout entier. Le nez collé contre cette paroi d'argile, jaunâtre et gluante, nous avons le loisir de mesurer notre déception. Pas un coup de fusil ! L'idée de ces deux armées qui ne pensent plus qu'à se mettre à l'abri des coups est ahurissante : il n'y a pas de raison pour que ça finisse... Vivement le printemps et la guerre à cheval ! Quand on se risque sur le parapet pour respirer, on ne voit qu'une plaine immense, triste et nue, dans laquelle, dit-on, les Boches se sont également retranchés à 800 mètres de nous ; et il faut s'offrir longtemps en silhouette sur le ciel pour qu'un claquement de balle isolée vienne vous inviter comme par convenance à rentrer sous terre...

Pourtant, le dernier jour, on voit sortir de son trou, le nez pointu, l'œil inquiet du capitaine de Salverte, chef de détachement invisible jusque-là. Courbé, à pas de loup, il s'approche du parapet et, lentement, fait émerger un long périscope. Puis il contemple la plaine... Dix minutes... Une demi-heure passe... Il contemple toujours. Les hommes grimpent sur le parapet, curieux de voir ce qu'il peut observer avec tant d'attention... Enfin, Salverte rentre sa corne. Confidentiel, il profère à voix basse :

« Ils sont toujours là, les bandits... ! » et rentre dans sa coquille y attendre la relève !

Elle a lieu le 10 mars. C'est le seul moment où nous essayons une assez vive fusillade dans Rivière. Il faut dire que les cuirassiers qui venaient remplacer les dragons avaient cru bon de traverser le village avec des lanternes allumées et en menant grand bruit. Cependant, il n'y a pas de pertes. Nous arrivons couverts de boue à Buire-au-Bois mais, dès le lendemain matin, au lieu du repos attendu, c'est l'alerte, et les hommes-tranchées pestent contre les vis de cimier qui foirent et la carapace d'argile tenace. Enfin, ayant à peu près repris figure de cavaliers, nous partons pour arriver six heures après, à la nuit, à Divion, près de Bruay, sur le derrière des Anglais qui, dit-on, sont en train de percer à Neuve-Chapelle. Espoir bientôt déçu : les jours passent et nous ne bougeons pas...

Déjà, la guerre paraît longue et monotone ; le Grand Quartier, qui s'en rend compte, s'empresse de nous bourrer le crâne et d'émettre de petits papiers propres à remonter le moral. On offre aux sous-officiers de passer sous-lieutenants dans l'infanterie et aux jeunes officiers également, avec le grade supérieur. Beaucoup acceptent. Beaucoup, et j'en suis, croient encore à la cavalerie et y restent. Nous allons voir trois de ces sous-lieutenants au

21^e d'infanterie, qui est près de Divion. Ils nous disent qu'on les a reçus d'un air goguenard et malveillant. Peu après, un camarade retourne les voir : ils se sont tous les trois fait tuer chiquement à la tête de leur section, à la première attaque.

C'est à Divion qu'arrive ma nomination inattendue au grade d'aspirant, comme ancien candidat E.O.R. à Reims. Elle court après le régiment depuis le 14 décembre : les galons me pleuvent sur les manches ! L'ordre de nous éloigner du front ne tarde pas : nous partons le 28 mars pour Frohen-le-Grand.

Un jour, tandis que Robert est aux tranchées, nous croisons, Bernard et moi, dans une rue du village, le capitaine Perez, de l'état-major. Il me dit :

« Je viens de voir dans *L'Écho de Paris* qu'un Larminat vient de mourir de ses blessures à Paris. Est-ce un proche parent ? »

Nous nous regardons avec angoisse ; nous savons qu'André est soigné à Paris, mais Papa nous a écrit hier encore qu'il est en voie de guérison. Hélas, bientôt une nouvelle lettre nous confirme ce grand malheur.

C'est aussi à Frohen-le-Grand que nous faisons nos Pâques. L'église déborde, il y a trois colonels ; le curé n'en revient pas et fait part à tout le monde du produit invraisemblable de la quête : 94,50 francs !! Il est vrai que le colonel de Saint-Just a fait lire aux appels de la veille cette remarquable note :

« Chaque fois que les escadrons partaient aux tranchées, le colonel a tenu à rappeler à ses hommes les traditions de courage et de belle attitude au feu, en honneur au 22^e Dragons, et à les exhorter à contribuer chacun pour leur part à augmenter la réputation que le régiment s'est acquise dans la cavalerie. À l'occasion de Pâques, le colonel a un devoir plus facile à remplir envers ceux de ses dragons qui, au foyer familial, ont reçu des notions religieuses, les ont cultivées et aussi quelque peu oubliées. Ils sont nombreux ceux des pays envahis que des parents respectables et attentifs rappelleraient à cette époque de l'année à l'accomplissement de leurs devoirs. Ces bons parents-là, le colonel veut les remplacer aujourd'hui, autant qu'il est en son pouvoir, comme il a essayé de le faire bien imparfaitement au jour de l'an. Il n'y a pas deux sortes de devoirs, pas plus que deux sortes de courage. Il y a Le devoir, il y a Le courage : le devoir comme le courage est un ! »

Celui qui rougit devant l'accomplissement sans péril de son devoir religieux est bien exposé à pâlir au chahut des obus et au sifflement des balles. Vous donc qui avez des sentiments religieux, faites votre devoir. Dimanche, votre colonel fera le sien. Faites-le, non pour lui faire plaisir, mais par un sentiment supérieur de ce devoir dont il vous parle tant, parce que c'est la base de la vertu militaire et la garantie du succès.

Aux autres et à tous, le colonel, respectant la liberté de conscience de chacun et très jaloux de la sienne, redit avec le retour de la belle saison sa conviction dans le succès complet de nos armes et son admiration pour l'action magistrale de nos alliés, les Russes, et le concours efficace de nos amis les Anglais.

Signé : Lieutenant Colonel de Saint-Just. »

Mais Frohen n'est pas encore assez loin du front ; le 9 avril, nous partons pour Mouflers, tout près de la Somme. La vie se passe en cueillettes de morilles, en excursions dans ce curieux pays, et les mauvais plaisants se confient qu'on aura probablement la guerre au printemps...

Pourtant, brutalement, le 4 mai, arrive à la nuit l'ordre d'alerte. Nous nous jetons sur nos paquetages, bouclons fébrilement tout notre barda et, à 22 heures, nous partons pleins d'ardeur dans le noir. Après deux marches de nuit, nous venons bivouaquer à Izel-lès-Hameau, déjà plein de troupes. Nous nous retrouvons en pleine guerre, les chevaux à la corde, les hommes couchés par terre, les rues encombrées de convois, de chevaux allant à l'abreuvoir, d'hommes chargés de bidons de pinard, et tout ce mouvement dans un paysage pelé où le sol n'a plus d'herbe, les arbres plus d'écorce. Les officiers nous inculquent la confiance dans la prochaine attaque en nous alignant des chiffres fantastiques de troupes, et surtout de canons largement approvisionnés. Nous sommes un peu incrédules quant aux chiffres, qui nous semblent dépasser la vraisemblance, mais non pas dans le succès prochain et la certitude de jouer un rôle si longtemps attendu...

Le 8 mai, l'artillerie donne ; le 9 mai, c'est un grondement continu au loin avec, çà et là, des explosions plus formidables. Nous savons que nous avançons. Payer a vu des prisonniers, du Granrut a vu des blessés. Tout le monde suit la consigne de ne pas s'écarter : nous attendons l'alerte de minute en minute... Mais les minutes, les heures, les jours passent... Horreur ! Les promenades des chevaux recommencent ! Le 18 mai, nous reculons de 2 kilomètres pour aller cantonner à Doffines. Et pourtant, deux mois plus tard, nous rencontrerons dans les tranchées des zouaves qui nous

affirmeront que le 9 on a percé à Ablain-Saint-Nazaire, et que nous avons la voie libre, sans un canon devant nous... Mais cela le commandant, qui était trop loin, l'a su trop tard et d'ailleurs nous étions trop loin nous aussi : quatre heures après, la brèche s'est refermée... Pour nous consoler arrivent au régiment les premières tenues bleu horizon.

À Doffines, nous recevons la visite de Jean de Tristan, commandant d'artillerie, qui nous dit qu'Édouard doit être en batterie près de La Targette, un peu au nord d'Arras. Le capitaine Wallace, après réflexion, prend sur lui de nous donner une permission pour y aller ; et nous voilà partis, moi en tête, en revolver, Bernard et Robert à quinze pas, la lance au bras, ce qui me donne une allure de grosse légume en balade et même la joie de recevoir les honneurs de quelques petits postes. Arrivés près du fameux chemin des pylônes, nous trouvons un écriteau : « *Arrêt des convois* ». Perplexité... Mais un factionnaire nous assure qu'il y a des estafettes qui passent. Nous continuons jusqu'à une petite crête, ignorant parfaitement la distance des premières lignes, et que nous sommes en vue de l'ennemi... Soudain, surgit de terre, tout hérissé de colère, un individu à quatre galons qui se met à nous agonir de sottises :

« Qu'est-ce que vous venez f... par ici ? Et avec trois chevaux encore ! En pleine vue des Boches... Ne restez pas là, sacrebleu, vous voyez bien que j'y habite ! »

Un peu émus, nous continuons sur la route qui maintenant descend vers des abris creusés dans une terre jaune clair quand deux ou trois éclatements ne nous laissent plus de doute : nous sommes repérés ! Mettant les chevaux à l'abri derrière des arbres pas trop déchiquetés, je continue seul à pied, pour apprendre qu'on n'a pas de nouvelles du 43^e. Aussi, faisant demi-tour, nous filons dare-dare. Le soir même, Édouard arrivait à se mettre en position, à peu près là. Le temps, beau jusque-là, se met à la pluie et, tout espoir de percer ayant disparu, on nous remet à l'arrière dans le délicieux cantonnement de Conchy-sur-Canche.

Le 12 juin, le colonel de Saint-Just nous quitte. Le colonel Robillot est déjà parti en février, nous laissant comme consolation que la 3^e brigade de dragons, c'était la première brigade de cavalerie de France ! La cavalerie ne fait rien ; les meilleurs chefs s'en vont ; nous tombons dans le marasme, et les passages dans l'infanterie augmentent. Près de cent sous-officiers du 22^e devaient passer ainsi sous-lieutenants d'infanterie jusqu'à l'armistice. C'est à ce moment que, pour diminuer la trop grande visibilité des chevaux

blancs, l'ordre arrive de les passer au permanganate. Hallali, le cheval de Royer, en sort revêtu d'une robe vineuse, sale, vraiment affligeante. Son maître est furieux ! Mais c'est bien pis quand, après un premier galop, la sueur marque de dégoulinades verdâtres ce poil déjà peu engageant...

Pourtant, le 15 juin, nouvelle alerte et nouvel espoir ! Nous bivouaquons cette fois-ci à Tilloy-lès-Hermaville. Il paraît que, un peu étonné du succès du 9 mai, on veut recommencer à percer au même endroit. Mais, à la guerre, les redites ne valent pas grand-chose et le 19 nous regagnons Conchy-sur-Canche ! Du moins le secteur de tranchées qui nous est assigné est maintenant plein d'intérêt : c'est celui même des dernières attaques, et c'est à Notre-Dame-de-Lorette que je vais, le 19 juillet, avec Robert et sous les ordres de Wallace. C'est en camion que nous allons jusqu'à Hersin, et l'enchantement de se faire voiturier en auto disparaît vite sous une épaisse couche de poussière. Nous descendons, abrutis par les secousses, asphyxiés par l'essence et blancs d'une poudre impalpable qui nous racle la gorge. Puis, par le bois de Verdrel, nous gagnons les troisièmes lignes dans le bois de Bouvigny. Avant d'entrer dans le secteur, on demande des volontaires comme grenadiers pour leur montrer au moins une fois l'arme dont ils auront à se servir, car c'est une nouveauté. Je me console de n'avoir pu en être en les voyant revenir assez déçus : ils racontent qu'un chien a pu courir en aboyant après chaque grenade et les voir éclater sous son nez sans être incommodé ! L'un d'eux conclut :

« Ce truc-là, ça n'est dangereux que pour celui qui s'en sert. »

Il faut reconnaître qu'elles sont primitives. Les Boches commencent déjà à lancer des gaz, et on nous distribue dans des sachets fort sales d'immenses boules de charpie grisâtre imbibée d'hyposulfite. En cas d'alerte aux gaz, nous devons les serrer entre nos dents.

Dès l'entrée dans le bois de Bouvigny, nous voyons le sol bouleversé par les récentes attaques : les entonnoirs se touchent entre les arbres déchiquetés, les cadavres apparaissent partout, déterrés par les obus ou pas encore enterrés... Nous nous entassons dans un abri formé d'une énorme tôle cintrée, à grosses cannelures. Ça pue, la vermine grouille, et on est empilé à ne pouvoir se coucher. Heureusement, le capitaine me désigne pour aller garder à une centaine de mètres un poste d'eau. Ce sont de gros réservoirs cylindriques, alimentés en eau javellisée par une voie de soixante centimètres. Là, je jouis d'un petit abri pour moi tout seul et du voisinage de vieux brancardiers méridionaux qui font une manille interminable,

interrompue par leurs souvenirs d'attaques où, invariablement, l'active a détalé sous l'œil placide des territoriaux... Mais, comme une grosse marmite éclate à quelque 100 mètres, ils s'égaillent comme une volée de grives, laissant là leurs cartes !...

Pourtant, la région est relativement calme : on entend passer, comme des roulements de gros véhicules : les marmites destinées aux batteries, un peu à l'arrière. Seulement, quand le rata froid et gluant nous arrive de la roulante, une fois par jour, les Boches jugent bon d'arroser notre boyau, et les éclats bourdonnent de tous côtés et cinglent les arbres déjà tout déchiquetés. Dans la journée, on peut se promener assez tranquillement dans ces boyaux tout étincelants de blancheur et où les fantassins, ceux-là mêmes qui ont fait les attaques, se mettent tout nus au grand soleil et font la guerre aux poux. J'apprends d'un sapeur qu'Étienne vient d'être blessé dans le fond de Buval, tout près d'ici.

Au bout de quatre jours, nous passons en deuxième ligne, en S7. C'est une petite plate-forme merveilleusement située, sans boyaux : il n'y en a pas besoin, car les balles et les obus passent sur nos têtes sans pouvoir nous atteindre, protégés que nous sommes par les dents de l'Éperon de Lorette. Au-dessous de nous, Ablain-Saint-Nazaire, tout détruit, les rues sillonnées de boyaux, s'étale, dominé par l'admirable ruine de son église. En y allant, nous passons par la fameuse Blanche-Voie où on trouve des trophées autrichiens. Jamais d'ailleurs nous n'avons occupé de secteur si riche en débris de toutes sortes. Il y a des éclats d'obus sensationnels. J'en trouve un en forme de pot de fleurs ; fier de ma trouvaille, je l'exhibe à Pollet qui s'y connaît...

« Peuh ! me dit-il, c'est dégoûtant ce travail-là, c'est pas tourné, c't'arraché ! »

Après deux jours de cette agréable villégiature, nous passons en première ligne en descendant au bout de l'Éperon par des boyaux en zigzags excessivement étroits et de trois ou quatre mètres de profondeur. Il faut aller vite, car on est pris d'enfilade par les Boches qui arrosent copieusement ce boyau. Enfin nous arrivons à 60 ou 80 mètres de l'ennemi, dans un bout de tranchée qui, fermée d'un côté, devient boche de l'autre. Là, des grenadiers de chaque armée sont séparés par un mur de sacs à terre.

Nous passons deux jours dans le silence, sans ravitaillement ni eau, derrière nos sacs à terre, un tiers du monde debout le jour, tout le monde la nuit. On ne peut même guère stationner aux créneaux sur lesquels des fusils

boches, vissés sur chevalets, sont braqués. Un homme reçoit ainsi une balle en pleine tête, et il faut l'enterrer dans le fond du boyau car toute autre communication avec l'arrière est interdite, sauf les relèves et l'évacuation des blessés. J'obtiens à grand-peine d'envoyer chercher un bidon d'eau pour ma section car la soif est cruelle en ces jours d'été ! L'homme qui le rapporte a le malheur de rencontrer le petit sous-lieutenant qui nous commande et qui, froidement, vide les trois quarts du bidon...

Partout, des mains, des pieds de morts sortent de terre et on les accroche... Si on creuse, la pioche rencontre des cadavres grouillants de vers ; l'odeur est infecte. On a soif et sommeil ! L'équipe des grenadiers n'est séparée des Boches que par des sacs à terre ; ils sont là, à plat ventre, dans ce réduit transformé en feillées, et leur position est si inconfortable que quand il prend fantaisie aux deux postes de faire un duel à la grenade, c'est presque sans danger. La fusillade est incessante à droite et à gauche, moins sur nous, mais l'artillerie donne beaucoup et nous avons la joie de voir les Boches taper sur leurs propres lignes. D'autres coups sont trop longs. De notre côté, le tir est juste et les sacs à terre du parapet boche volent. Il y a des sifflements, des grondements, des roulements de tous calibres et d'incroyables feux d'artifice de fusées.

Enfin, vient la relève, la troisième nuit. Un obus éclate sur le boyau étroit qui nous remonte sur l'Éperon et renverse le capitaine Wallace qui y perd une bande molletière. Enfin, à part un mort, nous sortons sains et saufs, avec plus de chance que l'escadron voisin qui a vingt tués et douze blessés. Aussi, le capitaine nous fait chanter à tue-tête à la traversée des villages dans la nuit :

« Il faut, dit-il, que ces gens-là sachent que nous revenons des tranchées de Lorette. »

C'est chez de braves gens que je suis logé, à Cavron-Saint-Martin, où nous retrouvons le régiment. Pendant les repas, la bonne femme me regarde comme si j'étais le Bon Dieu.

« Mon vieux, m'explique Bayer, quand nous sommes arrivés et qu'ils ont su que j'étais avocat, ils n'en croyaient pas leurs yeux ; mais quand je leur ai dit qu'il allait arriver un noble, ça a été bien pis : “Un vrai noble, Monsieur ?... Mon Dieu ! Nous allons loger un noble !...” »

De là, nous gagnons Loison et, le 29 août, subitement, nous partons pour aller embarquer au sud d'Amiens, à Ailly-sur-Noye. C'est la première fois que le régiment prend le train.

La bataille de Champagne. 30 août – 25 octobre 1915

Nous débarquons à La Ferté-Gaucher et cantonnons à Champguyon, tout près d'Esternay, le château des La Rochelambert. Le capitaine Wallace, toujours libéral, nous fait donner une permission pour y aller. Une nuit, vers dix heures du soir, à Champguyon, on entend dans les rues un vacarme effroyable : c'est l'adjudant Bousquet qui, rempli de boissons généreuses, braille sa chanson patriotique préférée :

« Le ventre à table,
Bien confortable,
Buvons et rigolons,
À nous faire éclater l'bidon,
Et la bedaine,
Toujours plus pleine... »

Devant la popote des officiers, sa voix prend une telle ampleur que Wallace, toujours très calme, le menton entre les doigts, paraît à la porte :

« Eh bien, voyons, Bousquet, qu'est-ce qu'il y a ? »

L'adjudant tombe à genoux, en hurlant d'une voix de tonnerre :

« Rien de nouveau, mon capitaine !

– C'est bien, Bousquet, je vous remercie, vous pouvez aller vous coucher. »

Nous sommes maintenant, toujours à cheval, en terrain varié, et c'est un délice de galoper tout son saoul au milieu de l'or des peupliers... Visiblement, l'heure de la cavalerie approche...

Toutes ces manœuvres se terminent le 20 septembre par un magnifique défilé au galop de toute la division en ligne, devant le général de Mitry. Nous sommes à l'aile marchante et naturellement au galop de charge, et c'est à cette allure que nous arrivons tout d'un coup sur l'état-major, qui est obligé de se plier précipitamment !

Enfin, le 21 septembre, bien entraîné, le régiment part vers le nord. Nous traversons les marais de Saint-Gond, dont les joncs roux sont tout parsemés des petites croix noires de la bataille de la Marne ; les unes – les boches – toutes nues, les françaises ornées d'une petite cocarde tricolore. Les villages

sont, en partie, détruits ou brûlés mais on est loin des désastres irréparables de la région d'Arras. À Jalons-les-Vignes, où nous restons deux jours, on réunit les sous-officiers pour leur remettre des croquis polycopiés des installations allemandes que nous aurons à bouleverser, sitôt la percée faite. L'attaque s'annonce formidable : trente-cinq divisions, deux mille pièces lourdes, trois mille canons de campagne, au lieu des quinze divisions et des trois cents pièces lourdes des attaques de Lorette. Comme généraux : Castelnau, Langle de Cary, Franchet d'Espèrey.

La brèche est sûre ; nous devons nous y ruer, pousser jusqu'à Machault et, de là, nous rabattre sur les derrières boches. Nous ne marchons que la nuit, en nous dissimulant le jour autant que possible.

Le 24, à 4 heures du matin, nous bivouaquons dans les petits bois de pins du camp de Châlons, au camp de La Noblette près de La Cheppe. C'est à 10 heures qu'a lieu, devant le régiment rassemblé, la manifestation d'éloquence militaire, prélude de toute attaque sérieuse. Elle est faite par le colonel. Sitôt après, nous avançons, puis un nouvel arrêt... Arrive un officier au galop et le bruit court que nous avons crevé à la ferme Navarin... En effet, nous repartons, traversons Suippes où s'écoulent déjà des blessés et des prisonniers, et allons bivouaquer à la cote 165, au bord de la route de Suippes à Souain. De là, la vue est admirable et le capitaine Wallace, observateur de premier ordre, prend plaisir à nous montrer les vagues de nos fantassins qui, comme des fourmis, sortent des tranchées, avancent, franchissent les positions boches, sont arrêtés par quelques fortins à mitrailleuses.

Mais hélas, comme après toutes ces formidables préparations d'artillerie, la pluie commence à tomber : elle tombe toute la nuit, et c'est boueux et transis que nous trouve l'aube blafarde du dimanche 26, recroquevillés, la bride au bras, devant nos chevaux sellés. Pourtant, à 17 heures, le général Bolinier, commandant le 6^e corps qui attaque, nous fait dire qu'il avance sa cavalerie car la trouée est imminente. Tandis que le régiment s'ébranle vers l'avant, je pars avec le lieutenant Geffrier en liaison près de ce général qui doit se trouver à une cote fort nette sur le plan... Nous dépassons, sur la route de Souain, les spahis marocains du colonel Pochet de Tinan, qui eux aussi avancent. Empêtrés dans des fils barbelés, nous laissons nos chevaux à l'ordonnance pour chercher notre général. Mais la fameuse cote est un endroit parfaitement plat et terne où les seules éminences sont les déblais

blancs des tranchées qui le sillonnent ou les poteaux noirs des réseaux de fil de fer...

Pourtant, un morceau de bois insolite sortant d'un de ces trous me tire l'œil. C'est le haut d'une échelle ; en bas, un poilu casqué.

« Hep ! Pourriez-vous m'indiquer... ? »

Le poilu relève la tête : ... trois étoiles !!! C'est en effet le général Bolinier qui me dit d'un air bonhomme :

« Ah ! vous venez en liaison ? Eh bien, descendez. Attendez, je vais vous tenir l'échelle. Faites attention, elle n'est pas fameuse, j'ai failli me casser la g... en descendant. »

Une fois en bas, il ajoute :

« Voilà, on m'avait dit que c'était percé, et j'ai donné ordre à mes cavaliers marocains d'avancer. Mais il vient de m'arriver un nouveau tuyau : l'attaque est arrêtée à la tranchée de Lübeck, devant soixante mètres de fil de fer qu'on ne traversera jamais. Il n'y a rien à faire pour le moment. Je recule ma cavalerie, vous ferez bien d'en faire autant. D'ailleurs, dans ces conditions, je n'ai plus besoin de vous... »

Nous rejoignons piteusement le régiment qui, du reste, est revenu à la cote 165, l'infanterie se plaignant que cette masse de cavalerie la faisait repérer. Il n'y a presque pas eu de pertes. À l'escadron, le cheval du capitaine Vigoureux, effrayé par une marmite, a renversé toutes les lances, dont une est malencontreusement entrée dans le dos du correct brigadier Lévy, "Monsieur Lévy" comme on l'appelle. On a dû l'évacuer : c'est notre seule perte...

Le bivouac est une mer de boue glaciale. J'ai une joue en ballon et un abcès dentaire très douloureux. Les chevaux font peine à voir, enlisés dans la fange. Couché dans la boue, la rage aux dents, mon enthousiasme baisse. Les félicitations de Joffre, accompagnées des résultats de l'attaque n'arrivent pas à me réchauffer...

Pourtant, le 29, à 3 heures du matin : alerte ! la trouée est faite. Le lieutenant de Fosseux part en avant avec une équipe pour jeter des ponts sur les tranchées. Nous passons l'Ain ⁵ et, en colonne par un, nous avançons dans un paysage impressionnant : le terrain nu, grisâtre, coupé de tranchées blanches, monte légèrement jusqu'à de maigres bois de pins, et tandis que

5 - Petite rivière de la Marne. (N.D.E.)

notre mince et interminable colonne monte, les blessés, eux, descendent, isolés, en grappes, quelques-uns se traînant à peine. Près de l'Ain, un groupe de huit cadavres livides, bien rangés par les brancardiers, nous saute aux yeux. Ça et là, dans la plaine, les chevaux d'artillerie, morts, exhibent un énorme ventre distendu qui écarte leurs pauvres jambes toutes raides. Quelques batteries font rage ; des éclatements nous accompagnent : gros nuages noirs jaillissant du sol des gros percutants, petits nuages blancs des fusants. Quelques balles sifflent.

Arrivés près du bois Guillaume, nous nous arrêtons. Les patrouilles de combat reçoivent des balles dès qu'elles dépassent le bois. Le colonel de Tavernost qui commande le 16^e va voir lui-même. En effet, notre infanterie tient la tranchée des Tantes sans pouvoir en sortir.

Mais la division, qui s'obstine à vouloir que la percée soit faite, envoie l'ordre à la brigade d'avancer coûte que coûte, le 16^e en tête. Le colonel de Tavernost fait monter à cheval et commence à progresser dans ce terrain bouleversé. Mais les officiers d'infanterie se précipitent et le conjurent d'arrêter : l'infanterie reçoit des rafales de balles dès qu'elle montre la tête ! Soucieux de perdre tout son régiment, bêtement, Tavernost, pour la seconde fois, renvoie ses objections à l'arrière et demande un ordre écrit d'avancer, pour aller à un massacre certain... Il s'ensuit, dit-on, une altercation violente entre lui et le colonel Ritleng, commandant la brigade :

« C'est impossible, dit Tavernost, j'y ai été voir, c'est plein de mitrailleuses derrière du fil de fer ; d'ailleurs, si vous voulez, allons-y ensemble, vous verrez. »

Ritleng, alors, aurait molli et se serait rangé à ce sage avis ! À ce moment même, le lieutenant-colonel du 16^e, notre cousin des Villars, est blessé. Cependant, l'escadron à pied du régiment est parti à l'attaque et s'est fait massacrer par les mitrailleuses. Nous les voyons revenir le soir, un à un, blancs de boue, hagards et fort émus de cette guerre dont chacun affirme être le seul survivant. En tous cas, leurs pertes sont énormes.

Pour nous, l'attente se prolonge sans que l'artillerie boche, un peu désarmée, tire sur notre magnifique cible. Enfin, on repart dans la nuit, en mince colonne ; marche pleine d'à-coups, comme au début de la campagne. Nous repassons l'Ain et allons bivouaquer en face de la ferme des Wacques où, enfin, les chevaux trouvent à boire et à manger. Ils sont fangeux, hérissés, maigris, et ont plus souffert en trois jours qu'en un mois de dure campagne. On rentre à Jalons-les-Vignes, tout rempli de tringlots qui puent

l'arrière à plein nez. Le groupe d'armées fait distribuer le bilan de l'attaque : mauvais signe ... Pourtant, le 5 octobre, nouvelle alerte, mais nous ne dépassons pas les bois de pins du camp de Châlons. Et le 8, nous regagnons Champguyon : c'est encore une fois manqué !...

Le 25, nous repartons vers le nord, mais c'est pour nous entasser à Tours-sur-Marne et prendre, pendant dix mois, le secteur de Prosnes, sous-quartier F.S., au pied des fameux monts de Champagne : la cavalerie s'enterre définitivement...

Le secteur de Prosnes. 25 octobre 1915 – 17 juillet 1916

Notre secteur est creusé dans le calcaire blanc de la Champagne la plus pouilleuse. Ça et là, de maigres bois de pins que les gaz ont rendus roux, et devant nous la silhouette molle du mont Cornillet et de ses acolytes plus boisés, et tout sillonnés des balafres blanches des tranchées ennemies. Les deux premières lignes sont à quelque 600 mètres l'une de l'autre, séparées par une plaine nue où font tache cinq maigres silhouettes : "les cinq arbres". Nous passons de dix à quinze jours dans les tranchées, et les séjours sont séparés par un temps à peu près égal à Tours-sur-Marne. Nous gagnons d'abord la région de Mourmelon en train, en auto-camion ou à cheval.

C'est à Prosnes qu'on entre sous terre. Le village est désert et complètement ruineux. L'indigence des matériaux n'a pas résisté au moindre ébranlement d'air, et au milieu de tous ces pans de torchis crevés que suivent les colombages, seule l'église élève un peu sa silhouette pittoresque. Le secteur est en médiocre état, les défenses accessoires manquent ; les tranchées, démesurément éboulées, n'offrent plus d'abri : il faut prendre la pelle et la pioche. Mais tout de suite c'est l'hiver. Chaque dégel éboule des mètres cubes de ce calcaire fissuré qui remplit le fond des boyaux d'une crème indécrottable. On se met à clayonner frénétiquement dans la boue blanche jusqu'à mi-jambes ; pour l'écouler, on multiplie les puisards, où nous avons la joie de voir s'écrouler jusqu'à mi-cuisses les relèves nocturnes ou les innombrables équipes qui amènent le matériel.

La guerre se passe surtout à ce moment entre avions, petits triangles noirs que poursuit dans le ciel l'essaim blanc des shrapnells. Pourtant, c'est la région du front où les Boches trouvent les vents les plus favorables pour lâcher des gaz, et ils en abusent. Aussi est-on accablé de tout un matériel anti-gaz : fagots ou toiles fumigènes, bouteilles d'hyposulfite, sonnettes d'alarme, pulvérisateurs Vermorel, pancartes d'instructions... Mais toutes

les vagues de gaz passent sur notre gauche, vers les Marquises, où nos tranchées sont à quelques mètres des Boches. Ces jours-là, nous jouissons du merveilleux feu d'artifice des fusées d'alarme de toutes couleurs.

Comme en Artois, nous sommes affublés de bottes de tranchées en caoutchouc ou en toile imperméable à semelles de bois, et d'énormes peaux de mouton ; le tout complété par les innombrables passe-montagnes et moufles que toutes les femmes de France ont à cœur de tricoter, et qui nous donnent l'aspect d'ours tristes à l'hivernage... On en arrive à se demander si les tranchées à boue blanche valent décidément mieux que les rues à boue noire du cantonnement de Tours-sur-Marne... Là, c'est pire : outre les hommes-tranchées et les permissionnaires, il est parti des corvées de bûcherons dans la montagne de Reims, des élèves-grenadiers, des poseurs de voie de soixante centimètres pour l'artillerie. Et dans chaque écurie improvisée, on trouve, l'étrille à la main, un poilu solitaire, découragé, devant sept ou huit chevaux galeux... Mais là du moins, le bon pinard de Champagne coule à plein bord et Royer, Bonnet, du Granrut, qui sont du pays, couvrent la table de notre popote de Bouzy délectable et de vieilles dédaines de derrière les fagots...

C'est chez un vieux ménage de paysans athées que nous mangeons :

Moi, déclare le vieux, j'adorerais ben le soleil : ça c'est un bon Dieu ! ça fait pousser les choux. »

Son culte astral se borne d'ailleurs à cette déclaration. Son cousin, qui a l'air d'un saint ascète, est le curé du village.

« Oui, dit le vieux, il n'était pas assez fort pour la culture, alors on l'a mis là. Oh, c'est aussi une bonne place ! »

Le 10 décembre, je suis désigné pour suivre, avec du Granrut, un cours d'élève-officier. La division, par brimade, nous envoie à 30 kilomètres en avant, dans les bois de pins de la Pyramide de Baconnes où, sous les marmites, dans des gourbis boueux, nourris uniquement de bœuf bouilli sans légumes, nous attendons la fin du cours que les instructeurs eux-mêmes déclarent impossible ! La nuit de Noël, nous avons une admirable messe de minuit dans une de ces petites cañhas à demi enterrées. Les bougies coulent sur les parois de terre : nous avons l'impression saisissante d'une messe des premiers siècles dans les catacombes ! Là-dessus, tel l'Enfant-Jésus, arrive le général de Mitry, commandant le C.C. (corps de cavalerie). Il a l'air

parfaitement ahuri de nous trouver là et glisse dans nos souliers l'ordre de continuer immédiatement le cours à Tours-sur-Marne.

Enfin, le beau temps vient, et les terrassiers soufflent un peu, après avoir remué un cubage fantastique. On a comblé des tranchées, on en a ouvert d'autres, et, raffinement suprême, la première ligne a été tronçonnée en petits morceaux actifs, séparés par des parties passives, couvertes d'un réseau de fils de fer barbelés. Là, l'ennemi encagé sera pris en enfilade par les zones actives. Les petits trous individuels, si pittoresques, sont devenus d'immenses abris, à cinq ou six mètres sous terre, où on retrouve toute l'horreur des chambrées.

Comme une pieuvre ses tentacules, les zones actives lancent en avant de tout petits postes avancés, reliés par une sonnette. Les lignes, qui ont deux et trois mètres de profondeur, se sont multipliées : il y a les premières, deuxièmes, et troisièmes lignes ; les lignes de soutien, les lignes de réserve. Bref, jusqu'à 20 kilomètres à l'arrière, le terrain est bouleversé.

Mais nous avons l'honneur de voir défiler toutes les huiles civiles et militaires : notre secteur est devenu secteur modèle, et les Boches, plus tard s'y casseront le nez !...

Malgré le soleil et la tranquillité que nous laissent les parois enfin solides, nous en avons plus qu'assez de cette vie d'enterrés, sans distractions, même guerrières ! Les rats pullulent, énormes et dévergondés ; ils font un va-et-vient continuel, des feuillées à nos boules de son, en passant par nos figures...

Chacune de nos sections est doublée d'un nombre égal de territoriaux, bons pépères courts de vent qui, chargés comme des baudets, nous font faire des relèves de colimaçons en criant sans cesse qu'ils ne peuvent pas suivre ! Parfois même, les boyaux sont trop étroits pour eux et ils sont obligés d'ôter leurs sacs énormes. Une fois installés dans les tranchées, ils ne veulent plus bouger, et s'il vient un de ces exercices d'alerte, devenus indispensables dans ce secteur trop calme, je vois arriver à toute allure ma demi-section de cavaliers... mais pas un pépère ! Je les trouve la bouche pleine, bien tranquilles dans leur abri :

« Eh bien !, quoi ! il n'y a pas d'alerte pour les territoriaux ?

– Alerte ? Ah mais si, mon lieutenant, me dit le sergent qui est de Montauban, seulement, voyez-vous, nous sommes en train de manger. Mais, fi de garce, soyez tranquille, sitôt après nous irons ! »

À la recherche d'une distraction, les hommes ne savent qu'inventer ; l'un d'eux allume une de mes fusées et, affolé de la voir partir, se cramponne à la baguette. Il m'arrive tout penaud, les mains brûlées et arrachées... Un autre jeu consiste à entrer en conversation de poste d'écoute à poste d'écoute. Dieulefit, le Vendéen, est célèbre par sa forte gueule. Généralement, c'est le Boche qui commence.

Le Boche (à tue-tête avec une grande simplicité) : « Bonjour, monsieur Français. Français tous capouts ! »

Dieulefit, indigné : « De quoi ? Et ton kaiser, est-ce qu'il a des totos ? Eh, pourri ! Crève de faim ! »

Le Boche : « Oh ! monsieur Français, sois poli. »

Dieulefit : « Oh là là ! N'nous en fais pas un plat, ou j'te colle un cheval frisé par la figure. Et pis tiens, non ! J'rigolerais plus que ton juteux passe et t'f... dedans, eh trop gras ! » (Il éclate de rire...)

Le Boche, convaincu : « Alle franzosen sind frivôle... »

Dieulefit : « Oh ! Dis-donc, j'te cause français, moi..., tâche voir à n'pas fausser la conversation avec ton charabia. Tu f'rais mieux d'lancer des fusées... t'es donc fauché qu't'éclaires plus ? »

Mais le juteux a dû passer, le Boche se tait... Dieulefit décharge avec mépris un chargeur dans la direction de l'ennemi et reprend sa faction silencieuse, obscure et glaciale...

Quand le lieutenant Desbarres, bon gros adjudant arrivé officier, commande la compagnie, il passe son temps au haut d'une échelle à invectiver l'ennemi :

« Ah ! Ah ! Monsieur Boche ! On s'est encore fait saler ce matin ; on n'écrit plus à sa famille ! »

Au bout d'un certain temps, les balles sifflent autour de sa silhouette de tonneau :

« Ah ! Ah ! Ne tirez pas monsieur Boche ! Quel est encore l'imbécile qui montre sa tête par ici ? »

Une école d'artillerie bavaroise s'installe en face, toute une journée. Elle tire sur un malheureux cheval égaré dans la plaine entre nous et Prosnes, qui fait de brusques écarts à chaque éclatement, mange une bouchée, repart au galop, attrape encore une touffe d'herbe, et ainsi de suite : grande distraction !...

Les règlements se succèdent, plus ou moins justifiés : l'un ajoute à l'uniforme des épaulières en fer blanc recouvert de drap, destinées, dit-on, à arrêter les projectiles ! Un autre oblige le chef de section, en tournée dans son secteur, à se faire suivre en plein jour d'un poilu chargé d'un paquet de fusées, tel un consul précédant ses licteurs portant les faisceaux !

La mode des marraines de guerre commence à se répandre. Il y a même des bureaux de placement pour les filleuls par trop dépourvus de relations, et ils m'apportent quelquefois à apostiller d'inénarrables épîtres sur lesquelles ils ont pâli, dans l'espoir d'avoir eux aussi quelqu'un qui pense à eux. En voici une :

« Cher Monsieur Boilleau,

Comme étant des pays envahis et n'ayant pas l'argent nécessaire, pourriez-vous me faire avoir une marraine pour soulager les souffrances du poilu, détourner les malaises qui pleuvent sur certains soldats et cavaliers, pour que l'on soit préservé des torts qui les ont apostillés dans les tranchées et que l'on puisse continuer à faire son devoir et défendre la patrie jusqu'au bout ?

Dans l'attente de votre bonne volonté, je vous remercie bien, cher Monsieur Boilleau.

Signé : P. E., cavalier au 22^e Dragons, 2^e escadron, SP 18 »

Un jour, il nous arrive un prisonnier russe évadé. Le lieutenant Giziky, notre officier russe, l'interroge. C'est un chasseur du 2^e Turkestan qui, après trois mois dans un camp à Soldau, a été envoyé ici exploiter du bois tout près de nos lignes. Mal nourri et maltraité, il est parti sachant seulement que l'étoile polaire était au nord et les Français au sud. Arrivé dans les lignes boches, il a enfilé un boyau la nuit et est arrivé aux premières lignes : là, on a voulu l'arrêter. Ne sachant ni l'allemand ni le français, il a feint une colique irrésistible et est monté sur le parapet, comme pour montrer aux Français le cas qu'il faisait d'eux... Cette ruse fort ingénieuse pour un paysan d'au-delà du Danube, et en tous cas fort appropriée au milieu, lui a servi de laissez-passer, et il a disparu dans la nuit au milieu des éclats de rire des Boches !

Après avoir enjambé les chevaux de frise, dégringolé dans les réseaux Brun, laissé la moitié de son vêtement dans les réseaux fixes, il a fini par sauter en hurlant « Rousski, Rousski » dans une tranchée, où il est tombé entre deux territoriaux qui en sont restés babas... À leur casque (il ne

connaissait que des Français en culotte rouge et en képi), il les a pris pour des Allemands. Mais les territoriaux un peu remis lui ont offert une gamelle pleine et un quart de vin, à quoi il a tout de suite reconnu qu'il était chez nous !

Le 25 mai, le colonel Secrettand qui commande le 22^e et est en ce moment à la tête du secteur de La Source (quartier H), juste à gauche du secteur de Prosnes, me fait appeler. Il s'agit de rester quarante-cinq jours là, avec trois kilomètres de boyaux vers l'avant, trois kilomètres vers l'arrière, entre le colonel Francomtois, peu bavard, et ce bon bouseux de Perronnet, passé adjudant. Mon travail consiste à mettre à jour puis à fournir tous les plans et cartes qu'on demandera du secteur, et à m'occuper de toute espèce de liaisons et renseignements.

Je passe la moitié de la journée à arpenter les tranchées, relever des erreurs, voir les capitaines et commandants, lâcher des pigeons, des coureurs, des signaux optiques, et l'autre moitié à craticuler de beaux plans en couleurs, dont Secrettand paraît ravi. Ce secteur est immense, et le soleil tape. D'avoir continuellement les pieds à l'ombre et la tête au soleil avec, devant les yeux, une paroi éclatante, coupée de racines noires, et qui se termine vers le ciel en bleuets et coquelicots, on est pris d'un vertige, et même il sévit dans ces tranchées de craie une ophtalmie d'été assez redoutable. Bref, après avoir fait soixante-douze plans multicolores et un nombre fantastique de kilomètres à 2,50 mètres sous terre, j'apprends que Bernard et Robert partent en permission, et j'obtiens sans peine du colonel de partir avec eux le 27 juin.

À notre retour, le 17 juillet, tandis que nous avons un détachement à La Source, on nous alerte pour aller aux Marquises. Tout ce qui reste à Tours-sur-Marne part. Il reste à l'escadron cent cinquante chevaux et neuf hommes (dont quatre malades) pour s'en occuper. Mais le détachement de La Source est relevé et tout rentre dans l'ordre.

Les jours, les mois passent sans rien changer à la terrible monotonie de ce secteur trop calme. On passe de la boue blanche à la boue noire, de l'aveuglement de la craie ensoleillée des tranchées à la poussière des rues de Tours-sur-Marne, en se demandant avec terreur si réellement cette vie lamentable aura une fin ! Ce n'est plus la même guerre : on ne se bat contre rien ; on monte la garde devant le désert.

Déjà dix mois ont passé depuis notre première arrivée ici... Le nombre des officiers et gradés partis, qui dans l'aviation, qui dans l'infanterie,

l'artillerie ou l'armée d'Orient, est énorme, et malgré la richesse du régiment, on regrette les cadres du début. Il n'y a plus à l'escadron un seul des officiers partis de Reims. Même Wallace nous a quittés !... On a formé des corps-francs : ils ne font rien dans ce secteur paisible, où personne n'a l'idée de sortir de sa tranchée, d'ailleurs presque imprenable tant il y a de fils barbelés et de défenses.

Je n'ai pu être désigné pour le corps-franc. Pourtant, le 16 août, j'ai la joie d'être choisi pour mener une patrouille. Je tire mes plans avec soin pour sortir à 2 heures du matin quand, à minuit, arrive le 201^e territorial, et nous partons en toute hâte : c'est la relève définitive.

La forêt de Parroy

Nous embarquons précipitamment à La Cave, près de Damery, sans savoir pour où. Les cœurs battent d'espoir. Nous débarquons le 10 à Bayon, et prenons la route de Lunéville. Elle est accidentée, un peu boisée. Nos pensées sont riantes : où que nous allions, ce sera plus intéressant que la pelade monotone de la Champagne pouilleuse. Déjà, nous entrons dans Lunéville, au port de la lance, tout à la joie de traverser la ville... Mais tout d'un coup, horreur ! On s'arrête sur une grande place, et la tête de colonne s'engouffre dans la gueule infâme d'un quartier de cavalerie, assez délabré : le quartier la Barollière.

Les officiers sont fort réjouis de cette résidence, les adjudants jubilent et parcourent le quartier comme de bons chiens retrouvant enfin leur niche ! Pour un peu, ils aboieraient en gambadant... La troupe est consternée ! Par les carreaux absents et les portes défoncées, il passe de terribles bisets ; les pièces absolument nues sont couvertes d'une épaisse poussière qui dissimule mal d'innombrables ordures. Aussitôt les consignes pleuvent : défense de sortir en ville le jour, défense de coucher en ville, passage à heure fixe, promenade à heure fixe, sur un itinéraire immuable... C'est tout le cafard du temps de paix qui revient...

À la nuit, je me glisse dehors et trouve un bon lit chez un menuisier qui est en train de sculpter à plein panneau une remarquable armoire pour le mariage de sa fille. Mais, le lendemain matin, je vois de loin "Bille-en-Tête", le méfiant juteux, qui guette à la porte du quartier... Faisant un détour par une boulangerie, j'arrive, le sourire aux lèvres, un croissant chaud à la main :

« Fameux ces croissants, mon adjudant ! En voulez-vous un ?

– Ah ! merci bien, de Larminat. »

Et le dogue ayant les crocs occupés, je passe... C'est ainsi que, d'un croissant quotidien, j'achète la paix nocturne !

Heureusement, le 21, je pars aux tranchées, à la tête de cinquante hommes dont Bernard et Robert. Nous mettons pied à terre dans la belle forêt de Parroy. La guerre n'y est rappelée que par quelques petits fortins qui, au lieu d'être creusés dans la terre, sont en relief ; les tranchées y sont des sentiers au niveau du sol, bordés des deux côtés de levées de terre maintenues par un double clayonnage. Nous continuons à pied, invisibles sous bois, dans l'enchantement de ce secteur. Nous arrivons ainsi à un centre de résistance T.R.5 d'où se détachent les garnisons d'avant-postes qui sont un peu en avant des lisières de la forêt.

J'ai la chance d'aller commander une demi-section à la chapelle de Juvicourt charmant petit endroit où on lézarde au soleil, dans un verger à l'abri de gabions et de clayonnages, et rendu invisible par quelques arbres. Pour y arriver, on retrouve les tranchées profondes. De bout en bout, elles sont soigneusement clayonnées, mais les claies cèdent sous la pressée des terres glissantes malgré les semelles qui forment plafond à chaque mètre. De la chapelle, il ne reste guère de logeable qu'une espèce de cave qui nous sert d'abri et de P.C. Il n'y a pas de front continu : seulement de ces petits avant-postes reliés à des fortins en arrière dans la forêt. La nuit, par des jalonneurs et des agents de liaison, on maintient le contact entre les avant-postes qui sont quelquefois à 600 mètres l'un de l'autre.

La ligne n'a pas l'air d'être encore fixée et on dit qu'au printemps, des patrouilles de chez nous passaient encore sur les derrières boches, et inversement. Où est l'ennemi ? Les territoriaux, peu soucieux d'exciter les Boches, sont très vagues sur ce point. Devant nous, une plaine basse, marécageuse, descend jusqu'à un petit ruisseau, le Sânon, à quelque 600 mètres. Une route bordée de peupliers sort de la forêt, passe par Juvicourt et, de là, par un pont sur le Sânon, va à Parroy qui s'étage en espalier sur l'autre rive. Les Boches sont sûrement au Sânon.

Un sergent de territoriaux finit par nous dire que toutes les nuits, ils ont un poste à un grand peuplier sur la route, à 50 mètres d'ici. Bernard, qui veut en avoir le cœur net, y va la première nuit : l'endroit est désert et sans traces. Mais le réseau de fil de fer qui nous protège est si soigneusement posé et si large qu'il nous faut d'abord établir une chicane savante où on peut bientôt se glisser à plat-ventre. Puis nous décidons de profiter des nuits

très noires pour patrouiller de plus en plus loin, tour à tour, jusqu'au contact du Boche.

C'est ainsi que chaque soir, l'un de nous, accompagné de deux hommes, part à plat-ventre sous les fils barbelés. Au dernier qu'on heurte en se relevant, un chien semble, chaque soir, aboyer dans Parroy : coïncidence inexplicable...

Arrivés à la limite des terrains déjà explorés, on se remet à plat-ventre pour entrer dans le domaine de la grande frousse... Cette plaine est terriblement mouillée : on rampe dans la boue entre de hautes herbes ; tout d'un coup, on sent intensément que le Boche est là, à 3 mètres, immobile, qu'il vous voit parfaitement, et guette le moment d'attaquer... Alors le chef s'arrête pile ; toute la patrouille se pétrifie, pendant de longs moments, l'oreille distendue par le désir d'entendre... Mais rien ! On rampe un peu plus avant, faisant des festons le long de la route, où vraisemblablement les Boches doivent avoir un avant-poste. Les horloges des villages occupés : Mouacourt, Bures, Réchicourt, sonnent dans la nuit. Tout d'un coup, on se rappelle les histoires racontées dans les passages de consignes : les chiens féroces et silencieux qui accompagnent les patrouilles ennemies, les grenades qui vous éclatent sous le nez si l'on touche le fil de fer qui les amorce... Ce n'est plus de la guerre, c'est une chasse passionnante... Brusquement, sur un petit coup de pistolet lointain, une lumière éclatante, mollement balancée sous un parachute, révèle longuement tout ce que contient la plaine... Nous nous aplatissons, persuadés qu'une grêle de balles va s'abattre sur nous !

Un jour, on nous passe une note du général Desprez : interdiction absolue de faire sortir des patrouilles de moins de vingt-cinq hommes ; s'il est indispensable d'envoyer un éclaireur en avant, il devra être relié au reste de la patrouille avec une ficelle !

Le 26 août, Bernard est parti avec deux hommes quand éclate une de ces alertes subite, sans cause apparente, comme il y en a souvent. Les balles sifflent. J'alerte ma garnison et passe de l'un à l'autre en les adjurant de ne pas tirer sans une certitude absolue, car nous avons du monde dehors. Pas un coup ne part de chez nous. La nuit est absolument noire. Les chasseurs à cheval, au bois des Bouleaux à notre gauche, ont déclenché l'alerte et semblent hors d'eux. C'est une pétarade insensée ! Patatras : fusée rouge !... Ils demandent l'artillerie. Des obus éclatent vers le Sânon. Enfin, l'un des guetteurs me crie :

« Mon aspirant, voilà votre frère. »

Et en effet, la patrouille arrive, couverte de la terre que leur a jetée un obus. Bernard, furieux, me dit :

« Quels idiots que ces chasseurs ! Sans cette stupide alerte, j'aurais deux prisonniers. »

Ils étaient postés au Sânon, prêts à se jeter sur deux Boches désarmés qui avaient passé le pont pour venir chercher de l'eau avec des seaux en toile : cette canonnade les a fait détalier ! En tous cas, nous voilà fixés : les premiers postes boches sont de l'autre côté du Sânon. Mais nous sommes relevés par un autre escadron, et passons en soutien à T.R.5.

Heureusement, nous obtenons du lieutenant Desbarres de continuer nos patrouilles, et la nuit suivante nous prenons bravement, Bernard, trois volontaires et moi, armés de revolvers et de couteaux, la route de Parroy. D'arbre en arbre, nous nous glissons jusqu'au pont du Sânon. À 25 mètres du ruisseau, un pont de pierre est jeté sur un fossé bourbeux. Sur les bas-côtés, dans de simples trous presque invisibles dont les abords sont soigneusement nivelés, nous trouvons deux postes d'écoute : ils sont vides ; il n'y a personne sous le pont. Nous passons la nuit dans une immobilité glaciale et rentrons bredouilles pour dormir à poings fermés.

Le 29 au soir, nous ressortons. Le temps est affreux, la nuit noire à souhait. Mais, à peine sortis du fil de fer, un orage éclate avec une telle succession d'éclairs qu'il nous faut en attendre la fin. Nous sommes là tous les cinq : Kerling, Provo, le brigadier Moulin, Bernard et moi, aplatis dans l'herbe haute, sous l'averse et le roulement du tonnerre, comme des criminels foudroyés par la main divine... Enfin, les lueurs s'espacent et nous repartons. Le pont du Sânon, qui est en bois, aboutit de notre côté à deux piles de pierre. La route forme là un remblai d'environ 2,50 mètres au-dessus de la plaine marécageuse. De l'autre côté du Sânon, à droite de la route, il doit y avoir un poste d'écoute, et probablement un abri... Aucun fil de fer, ni en travers de la route ni sur les côtés, sauf à droite, une vieille clôture de pâture. La nuit est si noire qu'on n'y voit pas à un mètre. De temps en temps, quelques éclairs.

Je me poste contre la pile de droite, avec Kerling. De l'autre côté, Bernard se place derrière le pilier de gauche, ayant près de lui Provo et Moulin aplatis contre le talus de la route : au cas où les deux Boches reviendraient faire leur corvée d'eau, je dois sauter avec Kerling sur l'un,

Bernard et Provo sur l'autre, et tâcher de les capturer autant que possible sans tirer un coup de feu pour ne pas attirer l'attention. Le brigadier Moulin, qui ne semble pas taillé pour la lutte à main plate mais a beaucoup de sang-froid, est chargé de surveiller le pont et, en cas de besoin, de faire feu sur les renforts qui pourraient arriver. Accroupis, trempés par les orages, nous attendons.

Les heures passent dans le silence. Peu à peu, l'attention s'émousse. Trois fois, Provo réveille Moulin. Je sens, moi aussi, le sommeil me gagner : mes paupières battent, je commence à somnoler... Ça y est, je vais dormir !... J'hésite à aller voir Bernard pour me réveiller quand, tout à coup, à un mètre sur le pont, je vois se détacher dans les ténèbres une haute silhouette plus noire encore qui, sans bruit, longe le parapet de droite. Elle approche, se précise... Plus de doute : c'est un patrouilleur boche !... Il va me toucher... Mais non, il passe à 50 centimètres de ma figure sans me voir... Mais un autre le suit, puis d'autres : quatre, cinq, six, à pas de lousps. Le huitième m'a vu, j'en jurerais... Mes lunettes, sans doute ?... Il envoie tout d'un coup vers moi sa baïonnette au bout de son fusil ! Mais je m'y attendais : je la saisis de la main gauche, et lui décharge mon revolver dans le ventre à bout portant. L'ai-je tué ? En tout cas, il s'écroule à grand fracas, lâchant son fusil. C'est le signal du combat.

Bernard, cependant, tendu vers le pont comme un chien à l'arrêt, les a vus venir : neuf grands gaillards silencieux. Un éclair lui montre leur parements rouges : ce sont des Bavares, les uns armés de fusils et baïonnettes, les autres de revolvers, les pieds sans doute fourrés de chaussons qui leur donnent cette démarche ouatée. Il les a laissés avancer, attendant mon signal, pendant que, de mon côté, j'hésite à attaquer une troupe dont j'ignore le nombre. L'instinct de défense a brusqué les choses : à mon coup de revolver, Bernard en abat un qui se penchait sur le pilier de pierre, et qui tombe sur Provo. Presque aussitôt, il reçoit en haut du bras gauche un coup violent qu'il prend pour une balle et qui le jette au bas du talus. Le Boche qui le lui a porté essaye alors de faire le mort à côté de son camarade, mais Provo qui l'a bien vu saute dessus et, après une courte lutte, lui plante son couteau dans le dos, jusqu'à la garde... Provo, homme simple, n'a jamais eu confiance dans le revolver. Pendant ce temps (car le combat n'a duré que quelques secondes), Kerling, un Breton, a tiré très tranquillement ses six balles de revolver et a vu tomber au moins deux nouveaux Boches. Quant au frêle Moulin, il est assailli par un immense

gaillard qui, lâchant son fusil, le saisit à bras-le-corps. Ils roulent en bas du talus ; par bonheur, Moulin y arrive sur son adversaire, et lui brûle la cervelle.

Pas une parole ne s'est échangée : seulement une vingtaine de coups de revolver. Pourtant, les Boches ne lâchent pas pied. Ils sont tout près de leurs lignes : qui sait si d'autres ne vont pas venir à la rescousse ?... Je donne l'ordre de battre en retraite. Nous laissons au moins six Boches sur le terrain. Bernard, qui perd beaucoup de sang, m'affirme qu'il peut aller seul, mais a hâte de rentrer, craignant une faiblesse. Je ferme la marche un peu préoccupé, car Provo manque. J'espère le retrouver à Juvicourt : il n'y est pas. Confiant Bernard à Robert, je retourne au lieu du combat avec deux nouveaux volontaires rechercher mon homme.

Les nuages se sont dissipés, la nuit est moins obscure. Nous nous faufile en pataugeant dans le fossé qui borde la route, en bas du talus ; de cette façon, nous voyons se silhouetter tous les arbres de la route. Nous rampons prudemment et avons déjà passé le pont de pierre. En haut du talus, trois silhouettes rabougries, qui semblent de petits pommiers, se balancent étrangement dans les ténèbres, quand je vois l'une d'elles se redresser et diriger vers moi une mince ligne noire. C'est bien un Boche, et il va me fusiller à bout portant... Je saute en arrière et, criant « En retraite ! », détale comme un lièvre. Le pont est gardé, il n'y a rien à faire.

Nous revenons à Juvicourt où on nous apprend que Provo est rentré par le Bois carré. Il raconte qu'ayant tourné plusieurs fois sur lui-même en combattant, il s'est désorienté. Bref, il s'est perdu et est rentré comme il a pu. Quand j'arrive au P.C. pour y faire mon rapport, je trouve d'abord le capitaine de Salverte à moitié endormi qui, aux premiers mots, m'interrompt avec un bâillement :

« Hein ? Quoi ? La patrouille a fait quelque chose ? Tout ce que je craignais... Ah, que c'est embêtant !... Le rapport vient de partir et j'ai mis dessus : "rien à signaler..." Vous comprenez comme c'est ennuyeux ! »

Mais le lendemain, le colonel Secrettand vient exprès nous féliciter, et dans la grande pénurie de faits d'armes, cette histoire fait grand bruit dans la division. Au pansement, la blessure de Bernard se trouve être un coup de baïonnette fort propre, mais pénétrant : on en voit la trace de l'autre côté du bras. Après trois semaines d'hôpital à Saint-Nicolas-de-Port, près de Lunéville, il part guéri pour La Hardonière avec une convalescence de huit jours.

Le 14 septembre, je me retrouve en forêt à T.R.5 avec Robert et, le 20, je reprends le commandement à Juvicourt. Le temps des patrouilles fructueuses est passé. Les nuits sont d'un calme impressionnant et le moindre bruit s'entend très loin. Dans les boyaux profonds qu'on nous a imprudemment fait creuser un peu partout, la nappe d'eau monte chaque jour ; par endroits, elle a plus d'un mètre : les caillebotis nagent, piteux radeaux qui sombrent quand on y met le pied. Le pis est que les terres glissent insensiblement ; rien ne résiste à leur poussée : les semelles cassent, les poteaux cèdent, peu à peu les claies se rapprochent l'une de l'autre et finissent par se toucher.

Une autre chose est agaçante : ce sont les mouvements de volets d'une maison de Parroy, qui sont plus que suspects ; visiblement, il y a là une communication avec un observatoire de la forêt. La conversation commence généralement par l'ouverture ou la fermeture de deux volets à la fois. Puis, après une pause, on voit toute une télégraphie avec un seul volet, jusqu'à ce que le mouvement des deux volets à la fois termine le message. Bien sûr qu'il y a là une transmission voulue et fréquente : j'en rends compte, demandant qu'on recherche le point de réception. On me répond :

« Tirez donc un coup de fusil dans le volet ! »

Il y a bien 1 200 mètres... Mais la discipline faisant la force principale des armées, je tire, ce qui arrête les communications pendant deux jours, puis elles reprennent...

Une nuit, je me prépare à aller au Sânon avec Robert et un homme que je voudrais faire réhabiliter par quelque coup d'éclat car il a été condamné, à mon avis injustement, pour blessure volontaire. Tout d'un coup arrive notre capitaine Gauthier :

« Vous patrouillez ? Je vous accompagne ! »

Je ne suis pas autrement enchanté ; il ajoute :

« Bien entendu, c'est vous qui commandez, je veux seulement me rendre compte. »

Nous sortons des fils de fer, on entend le bruit habituel :

« Qu'est-ce ?

– C'est un chien, mon capitaine, il aboie toujours à ce niveau-ci sans que je puisse savoir pourquoi. »

En réalité, nous l'avons su depuis : c'est une boîte à sardines, accrochée dans les fils de fer en guise d'avertisseur par nos prudents prédécesseurs.

Encadrant bien le capitaine, nous atteignons le Sânon : pas un souffle d'air. À 80 mètres du pont, on entend déjà l'homme qui marche sur le tablier. Mon homme se met à tousser...

« Rien à faire, mon capitaine. »

Là-dessus, le capitaine se met debout et entame une discussion qui, pour être à voix basse, n'en provoque pas moins une splendide fusée... Plat-ventre. Je ramène avec soulagement mon précieux amateur !

Le 26 septembre, nous avons l'agréable surprise d'être ramenés en autobus, non pas à Lunéville mais à Haillainville, dans la région de Charmes, où est le régiment. Délicieux village : les habitants sont charmants et, au milieu d'admirables meubles de leur fabrication, ils nous offrent de vieilles mirabelles de derrière les fagots ! Je suis logé dans une famille où les habitants – la mère et les deux filles de quinze et dix-sept ans – travaillent aux champs de l'aube à la nuit et se mettent ensuite à broder des initiales de mouchoirs pour le Bon Marché, à un sou le mouchoir. À minuit, elles s'arrêtent :

« Ça, me confie la mère, c'est pour elles : ce sera leur dot. »

Le 7 octobre, dans une petite prise d'armes familiale, le colonel Secrettand, en termes émus, nous associe agréablement à la gloire du régiment et nous remet des croix de guerre avec les citations suivantes :

Ordre de l'armée (Détachement d'armée de Lorraine)

Aspirant de Larminat : « Sous-officier d'un courage et d'un sang-froid éprouvés. Dans la nuit du 29 au 30 août 1916, n'a pas hésité à attaquer avec sa patrouille une troupe ennemie bien supérieure en nombre et a réussi à lui infliger de lourdes pertes. A donné le plus bel exemple de camaraderie en allant rechercher un homme de sa patrouille qui manquait au point même où s'était passée la première rencontre. A été blessé légèrement au cours de cette attaque. Déjà blessé le 11 octobre 1914. »

Maréchal des Logis de Larminat : « Sous-officier remarquable à tous points de vue, se présentant toujours pour accomplir les missions périlleuses. Dans la nuit du 29 au 30 août 1916, a spontanément attaqué une patrouille allemande à effectif supérieur. Bien que blessé d'un coup de baïonnette, a abattu son adversaire et a refusé toute aide pour rentrer dans nos lignes. »

Ordre de la division (5^e division de cavalerie)

Brigadier Moulin : « Excellent gradé : se trouvant en patrouille dans la nuit du 29 au 30 août, a fait preuve d'un sang-froid et d'un courage remarquables en terrassant et en tuant un adversaire qui le serrait de près. S'est toujours offert spontanément pour accomplir les missions périlleuses. »

Cavalier Provo : « Excellent soldat, toujours volontaire pour les missions périlleuses : s'est offert spontanément pour effectuer une patrouille dans la nuit du 29 au 30 août et, dans le combat, a fait preuve du plus grand sang-froid et de la plus grande hardiesse en abattant d'un coup de poignard son adversaire avec lequel il luttait corps à corps. S'étant égaré au retour, a fait preuve de beaucoup d'initiative pour regagner nos lignes. »

Cavalier Kerling : « Excellent soldat, toujours volontaire pour accomplir les missions périlleuses. S'est particulièrement distingué dans la nuit du 29 au 30 août 1916 où, étant en patrouille, il a fait preuve du plus beau sang-froid en abattant deux de ses adversaires. »

Le soir même, Bernard arrive complètement guéri.

Le 30 octobre, paraît une note sensationnelle : « On demande pour l'artillerie d'assaut des officiers ou, à défaut, des aspirants, mais uniquement des volontaires ayant fait leurs preuves. » Je bondis à la division. Mais il y a légion d'officiers volontaires : on n'a pas besoin d'aspirants ! Deux jours après, nouvelle demande, mais de sous-officiers. Je reprends espoir : on me recale comme aspirant !... Enfin, à force d'insister, je fais passer ma demande.

Le 8 novembre, on m'appelle au bureau du régiment : je me vois déjà dans un tank, quand il ne s'agit que de monter dans un camion pour aller à Nancy recevoir de S.A.R. le prince de Connaught la « British Military Medal » (B.M.M.) que j'ai méritée, paraît-il, en me faisant blesser « en liaison avec les Anglais » à Vieille-Chapelle. La cérémonie est assez burlesque ; on nous fait la leçon, il faut dire : « Merci, Monseigneur » ou « Je remercie votre Altesse Royale. » Le prince, un peu boiteux, a lui aussi appris sa phrase. Arrive mon tour, il me dit :

« Aôh ! Je suis très content de...

– Merci Monseigneur.

– Aôh ! You ! I say : je suis fôr hheûreuse de...

– Je remercie votre Altesse Royale.

– Oh ! Dam it ! »

Et il m'accroche sur la poitrine une énorme pièce de cent sous, suspendue à un bout de jarretière.

Mais, deux jours après, je pars dare-dare pour le fort de Rupt : ma demande a passé. J'entre dans les tanks.

III – Les chars d'assaut

L'instruction. 10 novembre 1916 – 11 avril 1917

Le fort de Rupt, un peu au sud de Remiremont, est juché tout au haut d'un piton d'où l'on voit, au loin, sortir de la forêt houleuse les ballons d'Alsace et de Servance. Une ravissante route en lacets dégringole dans la vallée à travers les sapins. Mais une pente beaucoup plus vertigineuse permet de se laisser choir en une demi-heure, chaque soir, à Rupt, où une charmante bouchère nous fricasse des truites merveilleuses arrosées de très bon vin. La grimpette de retour vers les casemates est pénible.

Là-haut, c'est une réunion fort curieuse d'officiers et de sous-officiers de toutes armes, tous volontaires et venus dans l'espoir de faire la guerre d'une façon vraiment étonnante.

On a entassé autour du fort tous les débris automobiles du parc d'armée. Pilotes novices, nous avons avec ces voitures à catastrophe les accidents les plus variés. Un jour même, nous laissons dévaler, tout débrayé, un bébé Holt, tracteur à chenilles de sept tonnes, sur le village d'en dessous qui en est quitte pour une petite panique et un ou deux murs défoncés...

Les cours sont rapides et bien faits. Un jour, arrive le général Estienne, le pontife qui connaît tous les mystères de l'arme. Il nous rassemble :

« Voyons, vous, mon ami... vous venez de l'infanterie ? C'est bien... Trois blessures ? C'est bon... Combien de fois êtes-vous allé à l'assaut ?

– Sept fois.

– Allons, ça pourra peut-être marcher. Je compte sur vous. »

À la fin, il nous dit :

« Vous savez, si vous ne tenez pas à y aller, partez tout de suite. Je ne vous prends pas en traître : je ne veux que des volontaires. Mais dans un mois, il sera trop tard. »

Le 10 décembre, nous gagnons le fort du Trou d'Enfer, en forêt de Marly. Là, on forme les groupes. C'est un empilement énorme : aux volontaires du front arrivés de Rupt et de L'Épine, près de Châlons, se joint une quantité de

gibiers de dépôt, vieux adjudants incrustés, officiers peu téméraires qui clament sur les toits qu'ils n'ont aucune intention de se faire abîmer... On les a imposés au général Estienne, dont les saignées de volontaires du front paraissaient trop fortes. Heureusement, l'arme a beaucoup de ressources pour les embusqués !

Dans une mer de boue d'un mètre de profondeur, quelques plateaux Schneider et Saint-Chamond naviguent comme des radeaux, tandis que sur les estacades, la foule des élèves espère son tour. Les cours sont encore plus vaseux que le terrain. Le problème est de se glisser dans un groupe qui part. Pour un aspirant, dont le rôle est mal défini, c'est presque impossible. Je vois passer ainsi neuf groupes dont les capitaines m'éconduisent plus ou moins courtoisement. Enfin, le 10^e est celui de l'ancien instructeur de Bernard et Robert, Bernard Dutreil, que j'ai vu à Tours. Il m'accepte et nous partons pour Cercottes le 9 février. J'ai de la chance, c'est un bon groupe.

Le capitaine a une prestance magnifique et est fort urbain : on l'appelle "le guerrier mondain". Hélas, seul le dernier titre convient, si bien qu'on l'appellera plus tard "Bernard de la Trouille". Mais il y a Reverseaux, "le vicomte", si débile de corps que « c'est, raconte-t-il, comme "lapin de corridor" d'un officier aviateur » qu'il a pu se glisser dans l'armée. Il y a aussi Remaudière, "le quincailleur", patrouilleur célèbre dans son régiment, et Imbert, colosse jovial de Marseille, et de Poix, Gerber, Larousse, etc... Les hommes de mon équipage sont moins caractérisés, étant jeunes soldats : deux silencieux, – un Vosgien et un Auvergnat –, deux bavards, – un Breton mâtiné d'épicier et un Algérien des chemins de fer –, et enfin un Bourbonnais. La batterie est commandée par un épicier en gros du boulevard Magenta : Aufrère. Rose et poupin, il est sans caractère.

Nous passons à Cercottes un mois glacial à attendre le matériel. Pour tuer le temps, on « prend le groupe en main », ce qui consiste à faire brailler en cadence sur l'air de "La Madelon" des paroles aussi stupides que peu vérifiées, où il est dit :

« Au dixième groupe,
vraiment ce sont des as,
Qui ne craignent
ni Boches ni Teutons... »

On exhibe ce chœur devant le commandant du camp après un superbe ensemble de gymnastique Hébert... C'est à pleurer ! Entre-temps, un sous-officier crasseux et dévoyé, Christian de Beaurepaire, émet devant nous des

JACQUES

sentences magistrales et personnelles sur le graissage et l'emploi des machines. Remaudière me montre les patrouilles de poux qui sortent de la tranchée noire qui s'étend entre son col et son cou...



Char Schneider

Enfin, les chars arrivent : seize Schneider, et nous embarquons péniblement le 7 mars, par moins dix degrés de froid, après avoir pensé ne pas pouvoir décoller nos chenilles du sol gelé.

C'est encore en pleine forêt que nous débarquons à Champlieu, dans les hêtres, près de la lisière sud de la forêt de Compiègne. Il fait nuit ; le trajet sous bois est un poème. Les "zinzins" que nous ne savons même pas diriger de jour se tapent dans les arbres et finissent par arriver en crottes de biques aux baraquements qui nous sont assignés. Ils font partie d'une immense chaîne de baraques Adrian, occupant, en demi-cercle sur deux lieues de long, la lisière de la forêt. Il y a déjà neuf groupes. Tous les jours en arrivent de nouveaux, et c'est le plus incroyable rassemblement qu'on puisse imaginer, car les officiers gardent l'uniforme de leur arme, et il y en a de partout : aviateurs, marins, artilleurs, sapeurs, fantassins, spahis, zouaves, dragons, tirailleurs, chasseurs à pied, à cheval, d'Afrique, alpins, et jusqu'à un capitaine nègre ! Tout cela mène joyeuse vie : on lance des invitations de groupe à groupe, on joue au tennis : c'est la vie de château...



La légende... et la vérité sur l'artillerie spéciale

Tout de suite, on se met à manœuvrer en plaine et sous-bois, suivant des règlements si précis qu'on se rend compte qu'ils sont tout théoriques. Nous faisons partie du groupement Lefebvre qui a deux groupes Schneider et un groupe Saint-Chamond. L'effectif de la troupe est dérisoire en proportion

des officiers car, dans ces débuts, chaque batterie comprend cinq officiers, quatre sous-officiers, et seulement seize hommes.

Au début d'avril, nous voyons avec navrement partir les deux autres groupements Bossut et Chaubez. Nous restons pour compte, et déjà Remaudière ricane sarcastique :

« Le père Estienne ?... N'en dites pas de mal, il nous a sauvé la vie c't'homme-là ! »

Mais heureusement, le 11 avril, nous embarquons aussi pour Mourmelon-le-Petit et nous allons nous camoufler dans un maigre bois de pins près de la Pyramide de Baconnes.

Le mont Cornillet, le moulin de Laffaux. 17 avril – 12 mai 1917

Nos monstres font sensation dans la montée continue des troupes. Les consignes, draconiennes au début, se relâchent devant les généraux et, surtout, les députés en mission aux armées. C'est avec un sourire goguenard que nous pilotons ces bavards de profession à qui on a fait promettre le silence... Nous sommes dans la zone de l'A.L.G.P. (Artillerie Lourde à Grande Puissance) qui a poussé ses épis de voie ferrée jusque-là. Il y a en particulier une batterie de 400, juste en face de nous.

La plupart du temps, les canons soigneusement bâchés ont un aspect très inoffensif. Mais, chaque jour vers 14 heures, arrive tout à coup une auto ; il en sort une équipe de professeurs et d'agents de change déguisés en artilleurs. Tandis qu'une armée de gnomes dégage l'énorme pièce, affairés derrière leurs lunettes, les vieux matheux calculent hâtivement sur leurs carnets. Munis de la température, de la vitesse du vent à toutes les hauteurs, de la pression, du coefficient des poudres, du tempérament de l'acier, etc. ils griffonnent, griffonnent avec ardeur !... Enfin, ça y est ! Lentement, l'immense tube se lève jusqu'à menacer le ciel sous un angle de 60° ; et, une à une, crache en une heure à peu près trois ou quatre formidables explosions ! Puis, assouvie, la bête se recouche et reprend son sommeil sous sa couverture, pendant que l'auto n'est déjà plus qu'un point noir à l'horizon...

Pendant ces quelques jours d'attente, nous reconnaissons le terrain ; presque toute la préparation d'artillerie se fait avec d'innombrables crapouillots tapis dans les tranchées mêmes. Leur calibre va jusqu'au 270. Ils font un bruit et une fumée à rendre jalouses toutes les artilleries de

campagne... Les projets sont d'ailleurs alléchants. Il s'agit de rejoindre l'attaque de Berry-au-Bac où sont les deux groupements partis avant nous, par un vaste arc-de-cercle où seront prises comme des rats des divisions sans nombre !

Le 15 avril, jour J – 1, nous partons à la nuit, sans lumière, par la Chaussée Romaine, pour gagner nos emplacements de départ dans le “bois 23”, près du “bois des cuisines”, un peu au-delà de Prosnes. Sur la route, c'est un effroyable carambolage de voitures de toutes sortes qui forment une chaîne continue vers le front. Les attelages de chevaux sont encore les plus heureux : épouvantés par le bruit de nos chars, ils dégringolent le talus de la route, partent tout droit à travers champ et s'en tirent à bon compte. Mais les camions et autos, invisibles dans la nuit noire, se laissent emboutir misérablement. Le char de Destrem coupe en deux une petite “zèbre”. Mon char enlève une roue à un énorme camion qui, fort de sa masse, ne s'était jamais dérangé pour personne... du moins, c'est son conducteur qui le prétend en jurant comme un templier !

Enfin, nous arrivons vers 3 heures du matin, dissimulons nos chars et cherchons à nous abriter dans des tranchées qui sont bondées de troupes. À 4 heures, l'attaque se déclenche ; il fait froid et humide. Nous devons attendre que le 95^e d'infanterie, qui est devant nous, ait atteint la route de Nauroy à Beine, pour nous précipiter à sa suite et marcher désormais devant lui. Hélas ! toute la journée nous voyons ce malheureux régiment se faire hacher dans les bois de la Grille devant des fortins à mitrailleuses. Impuissants, la rage au cœur, nous harcelons le capitaine pour qu'il obtienne l'ordre d'aller les aider. Le terrain plat comme la main qui nous sépare serait franchi en un quart d'heure...

Claquemuré au fond d'un abri, Dutreil n'en a cure : à chaque éclatement assourdi par la profondeur de la terre, il demande à Imbert :

« Et celui-là, Imbert, a-t-il éclaté loin ?... »

Écœurés et las d'entendre les blessés qui défilent sans arrêt nous injurier et se plaindre que nous encombrons le passage, nous finissons, vers la nuit, par nous caser 1^{re} et 2^e batterie dans un abri laissé vide par le départ d'une section de crapouillots. Enfin, ayant soigneusement détaché un agent de liaison vers le capitaine et obtenu de lui un autre coureur, nous nous endormons pesamment.

Vers 3 heures du matin, le lieutenant Hollier, qui commande la 2^e batterie, détache un de ses hommes pour voir s'il y a du nouveau aux chars. Peu après il revient affolé :

« Mon lieutenant, tous les autres chars sont partis ; il n'y a plus que les nôtres, et il y en a un qui brûle. »

Affolement ! Ces cochons-là seraient-ils partis attaquer sans nous ?...

Nous nous précipitons : l'un des chars flambe, torche fumeuse, ses munitions crépitent dans tous les sens. Mais sur un autre, une inscription à la craie s'étale, ironique : « Nous sommes repartis pour Mourmelon. »

Fureur ! Consternation ! Alors, c'est ça, l'attaque ?... Nous songeons à y aller tout seuls. Cependant, des hauteurs de Nogent-l'Abbesse, les Boches commencent à bombarder notre matériel, et nous finissons par décamper sans tambour ni trompette, à toute allure, en plein jour, sur cette route en vue d'un bout à l'autre, et en laissant un char !

À l'arrivée, nous trouvons des figures tragi-comiques. Remaudière me raconte ce qui s'est passé :

« Au milieu de la nuit, arrive un ordre de revenir en arrière. Dutreil, mal à son aise dans ce bois marmité, bondit vers le premier char qu'il rencontre : "Allez, Remaudière, vite, en marche, je monte dans votre char, nous rentrons." Et, sans attendre personne ni savoir si ça suit, il s'installe en répétant tout le temps : "Plus vite, Remaudière, plus vite dites-donc, j'ai bougrement faim." Là-dessus, il tombe sur mes provisions, et ce dégoûtant partage toutes mes réserves et mon pinard avec mon équipage... Ma parole, ils avaient l'air de se f... de moi pendant que je trimais comme un malheureux ! Quand il a été rempli, il s'est mis à roupiller et, en arrivant à Mourmelon, il m'a déclaré qu'il n'avait jamais si bien dormi. Ah, le salaud ! Tout mon pinard !... Mais le plus drôle, c'est que le commandant Lefebvre l'attendait à l'arrivée... Au 8^e char, il a dit : "Eh bien, Dutreil, et les autres chars ?" "Ils suivent, mon commandant, ils suivent." Tu parles d'un pétard quand on a vu qu'ils ne suivaient pas ! Il va passer en conseil de guerre et on va le débarquer... De ce côté-là, on aura gagné ! »

Mais Dutreil se débrouille : il commence par s'envelopper la tête d'un énorme pansement et va chaque jour, en auto, se faire soigner dans une ambulance lointaine d'imaginaires grains de sable qu'un obus lui aurait projetés dans l'œil. Il est, nous dit le chauffeur, la risée de l'hôpital ! Puis, grâce à ses relations, et ayant copieusement chargé l'innocent Hollier, il s'en

tire avec un blâme et reste à la tête du groupe. Mais il y a perdu la confiance et on le considère comme un objet.

L'armurier, sorte d'Ésope parisien, me prend à part :

« Dites-donc, mon aspirant, vous n'avez pas vu sur un des chars des mots à la craie ?

– Si.

– C'est moi qui les ai écrits. Je me suis dit : on ne peut tout de même pas les laisser comme ça ! »

Ainsi se termine lamentablement notre premier essai d'attaque si longuement attendu...

Le lendemain, le commandant nous envoie, Remaudière, Reverseau et moi, reconnaître la position exacte de l'infanterie sur laquelle on est peu renseigné. Nous allons vers le cul-de-sac, à l'est du Cornillet. Après la tranchée d'Erfurt, nous tombons sur un immense abri de bataillon, à dix-sept mètres sous la craie, qu'un coup de 400 tombé presque verticalement a effondré. On en a sorti des quantités de cadavres, et quand nous passons, on en retire un moteur à essence qu'on vient de desceller de son socle de ciment. Au-delà, le terrain est complètement bouleversé ; les entonnoirs se touchent, creusés dans la craie, et les quelques pins qui sont encore à peu près debout ont l'air plus rachitiques que jamais. Dans les entonnoirs, les cadavres s'empilent, Français et Boches mélangés. Enfin, au haut des pentes, nous trouvons quelques groupes de fantassins, tapis dans les trous, et qui, plusieurs fois par jour, repoussent les contre-attaques. Ils nous en signalent une qui va déboucher, mais elle se fait attendre et, ayant atteint notre but – les premières lignes –, nous ramenons quelques fusils boches et autres trophées. Puis les jours passent, mornes et sans espoir, dans l'attente du retour à Champlieu.

À la fin d'avril, on embarque, ce que je ne fais pas sans peine car un de mes embrayages de direction patine et me force à décrire des festons. Mais au lieu d'aller vers Compiègne, c'est près de Soissons que nous débarquons, pour aller nous cantonner dans le village de Crouy, au nord de l'Aisne. Je suis de loin, rageant contre mon appareil, engueulé par les passants, et, qui pis est, par le colonel Monhoven qui « ne comprend pas cette marche en crabe sur une route si fréquentée. » Je rejoins enfin mon groupe et, quelques heures après, l'axe de l'embrayage dûment limé, tout marche à souhait.

Nous logeons dans une pittoresque cave. Les appareils sont dans des vergers dont pas un arbre n'a échappé à la sauvagerie boche : les uns sont coupés, aux autres on a enlevé un anneau d'écorce. Partout des tombes, quelques-unes françaises, entretenues par les Boches, et dont les pierres sont sculptées dans la craie. Des crânes de 1914 sont encore sur le terrain, à l'embouchure d'énormes cavernes aménagées. Enfin, suprême déception pour l'attaque de Laffaux le 5 mai, notre groupe est mis à l'écart, les deux autres seuls partent.

Au dernier moment, il manque une batterie au Saint-Chamond. Dutreil désigne, pour la remplacer, la seule de nos batteries qui n'ait pas de commandant, car Destrem, malade, a dû se faire évacuer. Le rôle de cette batterie, le lendemain, est resté nébuleux et peu brillant ; de la Chapelle, commandant par intérim, s'étant affolé, raconte en revenant des choses notoirement fausses. Quant au vieux de Mazin, officier volontaire, il a reçu de cette attaque une telle secousse nerveuse qu'il se réveille en sursaut la nuit en hurlant aux Boches ! Le troisième officier, Drouin, a perdu un bras. Pourtant, c'est la première fois que les chars reçoivent la consécration officielle de l'infanterie : le 9^e cuirassiers déclare que, sans les chars, il n'aurait pas pris le Moulin. D'autre part, les Joyeux qui n'en avaient pas voulu se sont fait hacher.

Nous rentrons à Champlieu sur ce demi-succès, plus heureux que les deux autres groupements qui, engagés dans des conditions insensées malgré les avis du commandant Bossut, ont perdu chacun trente-deux appareils, l'un (Chaubez) sans pouvoir entrer dans les lignes ennemies. Presque tous les chars en flammes ont eu leurs équipages carbonisés sous un tir d'obus incendiaires lancés par quelques canons bien placés. Le commandant Bossut s'est fait tuer, perte irréparable !

Le camp de Champlieu. 12 mai 1917 – 27 mars 1918

On dit une messe pour les morts dans le théâtre romain de Champlieu. À la fin du service, le général Estienne monte à l'autel et, repoussant d'une main l'officiant, de l'autre coiffant le calice de son képi, il nous dit à peu près ces mots :

« Voilà les noms de nos camarades morts au champ d'honneur :

Honneur à eux. Et maintenant, au travail ! »

Peu après, je suis nommé sous-lieutenant d'artillerie. Je n'en suis pas autrement fier car il n'y a pas, je crois, d'aspirant plus ancien que moi dans l'armée. Néanmoins, j'arbore un magnifique galon. Me voici loin du temps où, cavalier crasseux, orné d'une barbe de gorille, les jeunes filles de je ne sais plus quel village me montraient du doigt en criant : « Oh, çuilà, ce qu'il est laid... ! » Ce qui m'avait un peu vexé, car je ne pensais pas trancher à ce point-là sur le reste de la colonne...

Il y a quelques autres nominations : le capitaine Lefebvre passe chef d'escadron et, dans notre groupe, les deux lieutenants d'infanterie Picard et Aufrère passent capitaines à l'ancienneté, ce qui ne va pas sans quelques jalousies car ils sont à peu près les moins anciens au front, Picard venant du service automobile et Aufrère ayant deux ans d'hôpital et de dépôt. Mais ce sont de braves types et ils arrosent magnifiquement leur galon par un splendide banquet pantagruélique, tout entier venu de Paris. La cordialité revient. Dutreil profite lâchement de cette occasion pour rendre les invitations qu'il doit dans le camp, aux frais de ses inférieurs. Je suis chargé de quelque vingt menus pour cette mémorable soirée.

Les appareils Schneider ont trois défauts : on voit très mal par les fentes étroites des viseurs, et quand les Boches apprendront à tirer directement dessus avec leurs mitrailleuses, il deviendra presque impossible de regarder. Le ventilateur étant mal disposé, la chaleur intérieure monte jusqu'à plus de 55°, température où l'air se sature de vapeurs d'essence. Enfin, le réservoir d'essence, en tôle assez mince, est placé à l'intérieur, devant les jambes du pilote, et s'enflamme au premier obus, livrant l'équipage à une mort atroce. On met l'essence à l'extérieur et à l'arrière, dans deux caissons blindés garnis intérieurement de kapok, ce qui réussit si bien que des obus pourront traverser les réservoirs sans enflammer l'essence. On transforme le ventilateur en changeant le sens de l'appel d'air. Seule la visibilité reste médiocre, et c'est avec parcimonie qu'on accorde des périscopes. Les blindages sont remarquables pour leur épaisseur ; seules quelques balles perforantes à noyau d'acier passent ; on rajoute des plaques aux endroits les plus exposés de l'avant.

Le temps passe lentement à manœuvrer sans trêve sur le plateau, tout sillonné de tranchées. Les visiteurs affluent, et des plus huppés. On finit même par faire manœuvrer des régiments entiers avec nous. Nous recevons ainsi toute l'infanterie de ligne : chasseurs à pied, zouaves, voire des Sénégalais. Mais, à un moment, la consommation d'essence devient si

énorme que les huiles ont l'idée burlesque de nous faire représenter les chars à pied sur le terrain, chacun étant à sa place et faisant les gestes qu'il ferait dans l'appareil... C'est du dernier comique, et on attend la note où on ordonnera aux canonniers de crier « boum » à chaque coup imaginaire et où on dotera les mitrailleurs d'une crécelle...

Une autre marotte du haut-commandement est la "gymnastique Hébert" qui doit se faire à peu près nu et à l'aube : lamentable exhibition dans des positions grotesques de crânes polis et de ventres surannés. Cet entraînement interminable à cause de la lenteur de fabrication du matériel laisse place à d'autres distractions : on jardine, on élève des cochons, des poules, des lapins ; on lit le *Bulletin des Armées*, on joue au tennis, il y a même des tournois ! Un autre sport est la chasse au "daru". On invite un camarade un peu naïf à chasser le daru, qui ne se chasse que la nuit. Le soir tombé, on le poste en pleine forêt, derrière un arbre, avec un sac à la main dans lequel le daru, rabattu, traqué, se jettera. Ceci fait, on va se coucher... et l'autre attend toute la nuit ! De temps en temps, il y a représentation dans le théâtre romain : l'acoustique de ce grand amphithéâtre à gradins de gazon est excellente.

Un peu plus tard, je suis nommé observateur d'artillerie d'assaut en avion, ce qui me permet de faire quelques vols à Pierrefonds. Cela n'a pas d'autre suite... Les groupes se mêlent beaucoup, et il y a des invités très demandés, comme notre cousin Yves des Francs dont la verve s'exerce sur les douanes chinoises, d'où il vient, et sur son temps de guerre dans l'infanterie ! Mais le convive qu'il faut avoir est le lieutenant de vaisseau Bargone – Claude Farrère –, quand il n'est pas sous l'influence de nombreuses drogues : opium, alcool, etc. auxquelles il s'adonne. Ce gros barbu est d'ailleurs un parfait cabotin, et se plaît à raconter interminablement comment il écrit ses livres, quelle couleur d'ameublement convient à son inspiration, à quelle distance doit, derrière une portière épaisse, se dissimuler la secrétaire qui, dans la pièce à côté, est chargée de fixer son verbe...

Pour passer le temps, les officiers du groupe font insérer dans "*La Vie parisienne*" une demande de marraines. C'est la grande mode ! Il arrive en quelques jours cent dix réponses, sur papiers bleus, roses, chiffrés, de tous formats, quelques-unes avec des photos, plusieurs sincères et touchantes, la plupart, prétentieuses, projettent de violents parfums ! Puis, une par une, il en arrive encore une quinzaine : ce sont les pays d'outre-mer ; deux

d'Algérie, une des Antilles, une du Soudan, une même de Madagascar. Chacun choisit celles auxquelles il veut répondre.

Remaudière n'en a pas pris moins de sept et, aidé d'un buvard à sept poches, il se livre à une correspondance effrénée pour arriver à en élire une. Tel un commis de ministère, il disparaît dans un monceau de correspondance. Enfin, au bout d'un mois, il me dit :

« Ça y est ! j'ai trouvé : c'est Violette. Je lui demande un rendez-vous ! Lis-moi ce qu'elle m'écrit, ce petit ange-là ! » et il me fait lire d'interminables phrases filandreuses et ampoulées qu'il conclut d'une : « Elle doit être charmante, cette petite-là. » Et il file sur Paris... Il revient le surlendemain, écoeuré : une vieille richarde défraîchie l'attendait à la gare, et tombait dans ses bras en lui montrant le blanc de ses yeux flasques... C'était Violette !

« Tu penses si j'ai détalé... Mais, pour ne pas être en reste, je lui ai payé un bock dans une brasserie !... »

Entre les attaques d'avril-mai 1917 et le grand branle-bas du printemps 1918, il n'y a que deux alertes. En octobre, quelques groupes dont le 11^e, notre voisin, sont désignés pour l'attaque de la Malmaison le 29. Claude Farrère, qui n'en est pas, se démène et finit par tant raser le général Estienne qu'il lui donne l'autorisation de partir comme simple canonnier dans le char de son ami Binet-Valmer. C'est le "char de la Littérature". L'attaque est fort brillante et le 11^e se couvre de gloire. Mais Binet-Valmer, légèrement blessé, est évacué dès le début et on dit qu'on ne retrouva Farrère que trois jours après, fraternisant dans une tranchée, bouteille en main, avec les poilus.

Un peu plus tard, en novembre, les Anglais sous les ordres du général Byng réussissent entre Cambrai et Saint-Quentin un très bel effet de surprise, grâce précisément à une multitude de leurs gros tanks et à une suppression complète de la préparation d'artillerie. Ils enfoncent profondément le front boche et arrivent aux portes de Saint-Quentin. L'ennemi, démoralisé par les tanks, fuit en désordre... Un moment, on croit la percée faite... Alors, dit-on, le général Pétain propose au maréchal Douglas Haig une armée et toute son artillerie d'assaut pour exploiter le succès. Mais les Anglais répondent qu'ils n'ont besoin de personne... Pourtant, on nous débarque à Flavy-le-Martel, au sud de Saint-Quentin, pour attaquer vers Itancourt dès que la ville serait tombée. Là, dans un club de territoriaux de ce secteur extra-calme, nous attendons patiemment avec quelques artilleurs de marine, mobilisés pour la même affaire. Reverseaux,

qui a été saluer à la gare le 344^e d'infanterie dont il sort, a toutes les peines du monde à ne pas se faire embarquer par un capitaine féroce de son ancien régiment qui, les yeux sur ses écussons, le menace de toute la gamme des arrêts en le voyant rester sur le quai...

Tout d'un coup, les Anglais lâchent pied et, reculant beaucoup plus vite qu'ils n'avaient avancé, abandonnent aux Boches un très grand parc de tanks que ceux-ci essaieront peu après sur notre front de Champagne ! Nous regagnons piteusement Champlieu. On y devient nerveux, à tant attendre. À la popote, Reverseaux chine le régiment de Remaudière qui a, dit-il, égaré son colonel dans une bataille, tandis que Remaudière prétend que le 344 a détalé à son baptême du feu... Imbert soupire après le moment où il pourra épouser une opulente demoiselle "Féculent" ; de la Chapelle, très préoccupé de ses quartiers de noblesse, cherche à prouver que sa famille est venue d'Italie avec les Médicis, ce à quoi il se fait répondre que la clique des Médicis aurait mieux fait de rester où elle était...

Pour le 14 juillet, et pour le départ à la Malmaison, il y a de splendides revues avec des défilés d'appareils. Pour nous occuper et étudier le terrain, on nous emmène à Nampcel, région abandonnée par les Boches dans leur recul, et où on voit de curieuses traces de leur séjour. Entre autres, le formidable P.C. du duc de Mecklembourg.

De temps en temps, une baraque flambe comme une torche et, malgré le nombre de pompiers volontaires, rien ne peut arrêter cet incendie de bois de pin et de papier goudronné. Notre cuisine s'allume un jour ainsi, et nous ne sauvons notre popote – qui en est à 3 mètres – qu'en arrosant sans cesse le toit de carton bitumé avec des chaînes de seaux en toile. Jusqu'au troisième incendie, les assurances paient, mais bientôt elles renoncent à assurer.

Arrive 1918, et la ruée des Boches vers Compiègne. Noyon, Montdidier, Lassigny sont à eux. Ils approchent, et on se demande ce qui va se passer. Il n'y a pas de train pour évacuer le formidable matériel entassé au camp. On étudie la défense sur place. Lefebvre, plus pratique, propose de faire gagner aux chars la ligne de feu par leurs propres moyens, mais le général Monhoven croit les chars incapables d'un pareil trajet et qu'il n'en arriverait pas vingt pour cent...

Les Boches tirent sur Paris. Les avions sillonnent le ciel, la nuit, bombardant Compiègne et Paris. Nous retrouvons l'un d'eux en forêt, son équipage écrasé. Enfin, le 27 mars, à 4 heures du soir, nous avons un train et embarquons. Nous devons débarquer à Tricot, mais Tricot est bombardé,

inabordable ; et c'est à Estrées-Saint-Denis que nous prenons terre pour aller loger à Eraine. À quelques jours de là, par une longue marche de nuit à travers des vergers et des champs, nous gagnons Léglantiers. La nuit est noire, nous accrochons des arbres. Un de nos hommes assis à l'arrière d'un char se fait écraser dans la nuit par l'éperon du char qui le suit. Le village est à peu près abandonné déjà, et la place n'y manque pas.

Mais sur les routes, c'est le lamentable défilé de 1914. Des villages entiers fuient pour la deuxième fois devant les Boches. Ils ont eu juste le temps de réparer hâtivement les dégâts, et voilà qu'il faut fuir encore. Ils ont l'air farouche et découragé, errant sans abri, écrasés sous leur baluchon, alourdis par les enfants. Nous en recueillons quelques-uns exténués.

Il commence par nous arriver un vieux de quatre-vingt-quatre ans qui traîne derrière lui une bonne femme aveugle et à moitié idiote. Le tout est amené par une vieille de quatre-vingt-deux ans qui vient de recevoir un tombereau dans l'œil et a la figure toute violette. Elle est d'ailleurs très gaie. Comme le vieux est le grand-père de notre maison et que son pays est bombardé, nous fourrons tout ce monde-là dans un lit, et nous les nourrissons pendant trois jours : ils tombent de faim. Ils jacassent toute la nuit, et le grand-père nous explique le matin que « c'te femme-là ne veut entendre ni à hue ni à dia et qu'elle se met en travers quand il veut se mettre en long... » Là-dessus, le propriétaire ordinaire de notre maison revient, tout épaté qu'on ne lui ait volé que deux lapins, mais fort furieux que nous ayons recueilli son père, vieux gourgandin impénitent et dont la compagne de couche n'est autre qu'une fille naturelle.

Le surlendemain, nous rencontrons sur la route, vers 9 heures, nos hommes qui portent à la chaise à porteur un petit ménage de vieux : ils ont cent soixante-cinq ans à eux deux, on les a chassés de partout et ils ont fini par tomber dans la boue ! On les installe, on leur fait gober des œufs crus, jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus. On leur donne comme mobilier un pot de chambre et de la paille et, le lendemain, ils sont tout ragaillardis...

Nous sommes à la disposition de l'armée Humbert qui a l'air de n'avoir aucune envie de se servir de nous, car l'infanterie est encore partagée à notre égard en deux camps : les sceptiques et les enthousiastes. L'état-major blague lourdement les efforts du commandant Lefebvre qui veut à tout prix leur montrer ce que vaut la nouvelle arme. Le chef d'état-major lui dit :

« Eh bien, prenez donc ce fortin-là avec deux ou trois chars.

– Mais à quoi cela servira-t-il ?

– À rien. Mais puisque vous avez si envie de marcher. »

Ou bien :

« Tenez ! Vos chars, on ferait mieux de les enterrer jusqu'au haut des chenilles. Bien camouflés, ça ferait des fortins épatants !... »

... Lefebvre ne dérange pas.

Lefebvre explique soigneusement aux officiers que la troupe doit profiter de la moindre avance du char pour occuper le terrain, mais sans coller à l'appareil qui, forcément, attire et renvoie par ricochet tous les projectiles ennemis. Alors, un capitaine, se tournant vers sa compagnie, leur dit :

« Oui, vous comprenez bien : vous vous collez derrière le char, comme derrière un boucher »... !!!

Pour les épater un peu, on leur montre des franchissements de tranchées. Mon char a l'honneur d'être désigné pour cette exhibition, et je vois s'y empiler dix-huit galons sur quatre képis. On a cherché la limite de ce que le Schneider peut franchir et, dès la deuxième tranchée, je pense rester dedans : une chenille se met à patiner... Heureusement, nous arrivons en haut, de travers,... mais nous sortons ! À la tranchée suivante, je me donne le plaisir de retomber brutalement sur le sol, ce qui donne un formidable coup de raquette aux galonnards dont les képis s'écrasent sur le plafond... Ils sont enchantés et admiratifs !

Le ministre des munitions, Albert Thomas, traverse les cantonnements dans une auto de grand luxe. Notre impression est simpliste et déplorable : il est trop gras !... Entre-temps, nous étudions tous les terrains d'attaque possibles et imaginables, soit sur place, soit sur des photos d'avions. Tout le front défile ainsi sous nos yeux.

Vient l'ordre de nous échelonner en profondeur pour éviter d'être tous pris par surprise. On tire au sort, et c'est nous qui partons à 12 kilomètres au sud avec le sixième groupe pour cantonner à Nauroy. Gerber nous emmène dans un état-major voisin, où il a un ami alsacien qui a fait son service en Allemagne. C'est lui qui interroge les prisonniers. Quand il en tient un devant lui dans son bureau, il le met au garde-à-vous, puis lance sans arrêt, sur le ton plein de morgue d'un officier prussien authentique, une série de commandements aussi saugrenus qu'incohérents. Le prisonnier, médusé, part au pas de gymnastique, se jette par terre, se relève, se met à genoux, repart au pas de parade, fait demi-tour, salue les murs et la porte... Quand il est bien à point, l'officier, toujours sur le même ton, lui pose les questions

qui l'intéressent. Il prétend que jusqu'au grade de Hauptmann son système est infaillible : on obtient tous les renseignements qu'on veut.

Visiblement, le commandement attend, pour nous engager, une occasion tellement unique qu'elle ne se présentera jamais... Les jours passent, maussades... La nuit, nous sommes réveillés par trois ou quatre bombes qu'un aviateur négligent et pressé laisse tomber à la hâte dans des champs incultes, pour pouvoir rentrer plus tôt, sa mission terminée ! Le 8 juin, les Boches lancent leur quatrième grosse attaque, à l'est de Montdidier, droit sur nous. Déjà, ils ont pris Méry, clef du plateau, et qu'on nous représente depuis que nous sommes dans la région comme le point stratégique qui commande. Les chars sont toujours immobiles... !

Méry. 11 juin 1918

Les jours passent, monotones ; les meilleures plaisanteries sont usées. Les bateaux les mieux lancés, comme l'abandon du colonel de Remaudière ou la fuite du régiment de Reverseaux, voguent pesamment dans une conversation dont on connaît tous les carrefours.

Le 10 juin, à 6 heures et demie du soir, nous allons une fois encore manger notre soupe dans l'oisiveté.

« Écoutez... » dit Reverseaux.

On entend un ronflement puissant : une auto du groupement arrive à toute allure ; un adjoint en jaillit, bondit chez le capitaine, et aussitôt les agents de liaison nous apportent, en courant, un ordre : « *Les 6^e et 10^e groupes prendront à 18 heures la direction de Léglantiers, où ils recevront des instructions.* » Il est 18 h 30... Affolement, démarrage ; on part cahin-caha dans la nuit noire, les yeux tendus vers le char de devant qu'on perd à chaque instant. De temps en temps, le char de derrière vient d'un coup sourd de son boutoir prouver que "ça suit".

Vers minuit, les deux groupes arrivent à Léglantiers. Là... plus personne ! Si : un porteur d'ordre : « Continuez immédiatement jusqu'au bois de Montgérain. » Remaudière a une bielle fondue ; de Poix lui donne un char de réserve. Et enfin, le 11 juin à 2 heures du matin, fatigués, énervés de ne rien savoir et de ne pas avoir dormi, nous arrivons dans le bois de Montgérain, au complet et sans avarie. Le capitaine est là, tout gonflé de ce qu'il va nous dire :

« Il y a 11 divisions boches devant nous ; il s'agit de les surprendre, et de les clouer sur place. C'est Mangin qui commande. Trois divisions se réunissent à la hâte. L'artillerie arrivera sans doute trop tard, aussi on compte beaucoup sur vous. Heure H : 7 ou 10 heures. On prendra d'abord Méry ; groupe 1 au nord, groupe 15 au sud, 10^e dans Méry, 6^e en réserve. »

À 6 heures, le commandant Lefebvre fait savoir que c'est décidément pour 10 heures. Méry a été repris par le 4^e bataillon de chasseurs, le 10^e groupe passera donc au sud, défilé derrière la crête, pour attaquer vers Cuvilly, direction est-nord-est. À 8 heures 30, nouvel ordre : c'est à 9 heures que nous passerons la voie ferrée, où nous trouverons le 369^e d'infanterie, régiment d'attaque. Mais il est douteux que Méry soit à nous ; donc, s'en assurer pendant la marche et au besoin l'attaquer. Ceci est délicat... Savoir, du fond d'un char, si Méry est à nous, c'est demander à une sardine dans sa boîte s'il fait beau dehors... Le capitaine Aufrère qui commande la 1^{re} batterie me dit :

« Vous marcherez en tête avec trois chars, et moi je suivrai en réserve avec le char de Thomas. Si Méry est aux Boches, prenez la grande rue, c'est-à-dire la route de la crête, direction Cuvilly. »

À 9 heures, sous un ciel superbe, nous passons la voie ferrée pour faire, dans la plaine nue qui monte légèrement vers Méry, le plus beau déploiement qu'on ait fait à Champlieu. Dans un ordre parfait, chaque batterie s'avance avec trois chars en ligne, un en retrait, et son infanterie en petites colonnes d'escouade, à 50 mètres derrière. Pas un coup de canon, pas un avion, pas une balle. Évidemment, l'ennemi ne s'attend pas à une attaque et, probablement, ne peut nous voir. Donc les lisières de Méry doivent être à nous. Je charge les Bretons du 262^e, notre vieille infanterie d'accompagnement, de savoir à qui est le village. Des tirailleurs, dans les trous d'obus, affirment que les Boches l'occupent en grande partie. En tous cas, l'église, avec une mitrailleuse dans le clocher, est à eux. Bon ! J'attaque Méry.

Je fais passer aux chefs des deux autres chars – maréchaux des logis Fontaine et Buffet – l'ordre de me suivre, en prenant 60 mètres de distance pour leur laisser le temps de manœuvrer si nous tombons sur un canon mal placé. Puis je m'engage dans Méry par un petit chemin creux qui va tomber presque à angle droit sur la grande rue. L'homme du fond du char ouvre la porte et un des Bretons passe un papier, en disant :

« Mon lieutenant, c'est un commandant du 69^e d'infanterie qui, en nous voyant, a crié "Les tanks ! Voilà les tanks, nous allons prendre le village !" Il vous demande trente secondes pour rassembler ses hommes et attaquer l'église. »

Le papier est un croquis indiquant les zones occupées de Méry.

« Dites au commandant que l'église est à une autre batterie. Moi je dois passer par la grand'rue. Y a-t-il des Boches dedans ?

– Certainement !, crie le commandant, elle est à eux aussi. Allons par la grand'rue. »

J'avance alors dans la grand'rue, qui est un peu sinueuse : la surprise est complète. Au premier tournant, trois Boches la traversent en courant et se jettent dans une ferme. Mais les Bretons du 262^e les y cueillent derrière nous. Un peu plus loin, mes mitrailleurs en saluent seize autres d'une grêle de balles. Affolés, ils tombent dans les bras des chasseurs. En face d'un abreuvoir, par une rue qui part au nord, un groupe se sauve ; je les poursuis, nous tirons dedans. Des balles claquent sur le blindage ; je sens un choc au crâne, sous mon béret ; j'y porte la main, ça saigne !... Mes Boches ont disparu. En marche arrière, je regagne la grand'rue pour reprendre mon axe et, à coups de canons, à coups de mitrailleuses, nous nettoyons : à chaque tour de chenille, c'est une nouvelle cible qui se présente. Derrière moi, les deux autres chars achèvent la besogne. Des toits de ce village de terre, les obus de Buffet font dégringoler deux mitrailleuses et leurs servants dans une avalanche de tuiles, de chevrons et de poussière. À 2 mètres des chenilles du troisième char, un nid de mitrailleurs, tapis sous une toile camouflée, attendent, terrifiés, que ça passe. Mais un mitrailleur les voit, et ils n'ont même pas le temps de bouger...

Je sors du village et m'avance un peu sur la route de Ressons. À 150 mètres, des centaines de Boches traversent la route en pagaille, par paquets, remontant vers le nord, chassés sans doute par les chars des autres batteries. Prenant la meilleure position de tir, le char fait feu sans arrêter de ses trois mitrailleuses et du canon. Les fuyards dégringolent et mon canonnier culbute un petit crapouillot qui prenait la route en enfilade. Mais les balles claquent, et les artilleurs boches commencent à nous arroser... Nous sommes encore défilés et si j'avance, à 200 mètres, nous serons en pleine vue de l'ennemi ! Le 329^e, très abîmé par un récent combat, ne suit qu'assez mollement et s'est arrêté dans le village, au carrefour de la route de Neufvy. Je suis perplexe...

« Mon lieutenant, me crie Aucourt (mon brigadier), je crois qu'il faudrait nous déplacer un peu : il vient de tomber un obus à l'avant et un à l'arrière ; le troisième sera pour nous... »

Je n'ai pas le temps de tirer mon levier, le troisième obus arrive en plein dans le madrier de gauche, défonce le blindage et fait sauter la lourde coupole de la mitrailleuse, qui tombe sur le genou de Douilly. S'ensuit un peu de panique à l'intérieur. Douilly, qui n'a jamais vu le feu, est affolé.

Aucourt se place tranquillement en face de la porte et déclare :

« Personne ne bouge ; il n'y a que le lieutenant qui commande ici... Mon lieutenant, que faisons-nous ? »

J'essaye de mettre en marche, sans y arriver. Derrière mon char, rien ne suit plus. S'il arrive un nouvel obus, nous sommes frits...

« Enlevez les mitrailleuses et le bloc de culasse, et joignons le carrefour. »

Au carrefour, les fantassins regardent d'un air ahuri mon béret, d'où coule un filet de sang. Je leur crie :

« Mais avancez-donc, qu'est-ce que vous attendez ? Les Boches f... le camp... Poursuivez-les ! »

Arrive le char de Fontaine :

« Avancez, avancez. »

Puis celui de Buffet :

« Avancez, ça marche très bien mais je suis en panne, passez devant... Là, dis-je aux fantassins, voilà deux chars partis, suivez-les. »

À ce moment, le carrefour commence à être marmité, ce qui décide l'infanterie, qui repart en avant.

Perpendiculairement à la route, juste à la hauteur de mon char, une tranchée venant du sud est remplie de cadavres boches. J'y laisse mon équipage et vais avec Aucourt voir l'appareil, qui est maintenant couvert par l'infanterie. Cette fois, le moteur veut bien repartir ! Je rappelle l'équipage, les hommes d'accompagnement, et, ayant remis les armes en état, nous partons rejoindre les deux autres chars. Cinquante mètres plus loin, de Poix, technicien du groupe, remplit sa mission ingrate : suivre les chars à pied, veiller sur eux et les réparer. Il se jette devant mon char :

« Vous êtes fou, me dit-il, arrêtez ! Vous ne ferez pas 100 mètres, vous avez trois tuiles cassées ! Arrêtez-vous au bord du talus de route ; nous allons tâcher de réparer. »

Alors commence, sous la mitraille et les balles, un dépannage sensationnel, rendu plus difficile par le défoncement du blindage ; de Poix, immense, sa barbe bien soignée, est, dans sa tenue n° 1, aussi tranquille que sur le boulevard... Survient le char de Remaudière. Il en sort, un mouchoir sur l'œil, très excité :

« C'est toi, Larminat ? Tu es en panne ? Passe-moi vite une mitrailleuse, j'en ai une qui ne va plus ! Ah les salauds !

– Passe-moi plutôt des tuiles de rechange, et attends-moi, nous repartirons ensemble.

– Dis-donc, ajoute Remaudière, crois-tu que je suis borgne ? »

Et, soulevant son bandeau, il découvre un œil grisâtre...

« Heu..., dis-je, qu'est-ce que tu vois ?

– Rien, des taches rouges.

– Ils t'ont amoché, mon pauvre ! C'est égal, ça s'arrangera.

– Tu crois ? Tant mieux. J'avoue que ça m'embêtait un peu !

Et il part, à la recherche d'une mitrailleuse. Mais peu après il défaille, et de Poix le persuade de retourner à l'arrière avec son brigadier, blessé aussi. Il a bien l'œil crevé !

Le char de Fontaine a une panne d'essence juste à la sortie du village, au plus mauvais endroit. Je vois le sous-officier tourner autour de son char sous une grêle de balles : il n'a pas l'air de les entendre ! Tout à coup, il tombe, touché en pleine tête, et le char reste là !

La réparation continue péniblement ; le blindage tordu empêche de sortir la chenille ; avec le cric, on va y arriver, quand on entend des cris :

« Les Boches ! La contre-attaque ! »

Et de tous côtés, les fantassins refluent en désordre. Je regarde de Poix : une clef anglaise à la main, il continue à travailler aussi paisiblement qu'à l'atelier... Au milieu de cette reculade, que faire ?... Je saute dans le char de Remaudière : il est plein de gens qui ont cru prudent de s'y abriter ! Je les expulse, garde les trois servants indispensables et mets en marche.

« Vous y êtes, les mitrailleurs ?

– Oui, mon lieutenant.

– Et toi, Scheffer, ton canon ?

– Ça ira, mon lieutenant, mais je ne peux pas tirer très vite, il ne rentre plus en batterie, il faut l’y remettre à coup de masse.

– Tant pis, en avant ! Surtout ne tirez que si vous êtes sûrs que ce sont des Boches. »

Je démarre, suivi de quelques fantassins du 262^e et du 114^e, entraînés par le brave sergent Pégoriez. À ce moment, le commandant de la 3^e batterie, le capitaine Lévêque, grimpe dans le char et s’installe derrière moi, avec un périscope. Il se met à commander le feu dans toutes les directions. Je lui crie :

« Mon capitaine, vous êtes sûr que ce sont bien des Boches que vous voyez ?

– Oh ! Ça doit en être.

– Mais en êtes-vous sûr ?...

– Mais oui, mais oui ! Ne vous en faites donc pas !... »

Je m’en fais énormément, d’autant plus que je vois un char à gauche, en avant (c’est celui où Thomas et Aufrère viennent d’être faits prisonniers). J’avance encore pour me mettre à leur niveau, et vois alors très nettement des habits verts faire demi-tour et se sauver. Mais, au même instant, une mitrailleuse rapprochée envoie une grêle de balles sur les viseurs et je reçois, coups sur coups, des éclats de balles dans mes lunettes qui se brisent, d’autres sous la pommette droite, d’autres dans le cou ; un éclat me traverse l’aile du nez. N’y voyant plus rien, complètement aveuglé par un déluge de sang, je dis à Lévêque :

« Ça a l’air d’aller dans le bons sens, mais je n’y vois plus rien... Dirigez-moi avec votre périscope.

– Bien, me répond-il, et presque aussitôt il crie :

« Marche arrière, troisième vitesse ! »

Je ne comprends pas... J’obéis... Il doit y avoir une nouvelle contre-attaque ! Lévêque me dirige par les épaules. Nous reculons ainsi à grands coups de levier pendant deux ou trois cents mètres. Puis il me crie :

« Halte.

– Bon, lui dis-je, je me mets en batterie pour tirer. »

J’arrête... Rien ! Je me tourne :

« Eh bien, on ne tire pas ?... Où est le capitaine !?

– Oh ! Il est rentré dans son abri !

– Comment dans son abri !!? Où sommes-nous ?

– Mais à côté de votre char en panne ! Oh... Mais vous êtes bien blessé, mon lieutenant ! »

Je suis inondé de sang ; mon masque à gaz, pendu à mon cou, déborde. Sans lunettes, je ne vois rien. Furieux contre Lévêque, je vais retrouver l'admirable de Poix, qui continue à dépanner, imperturbablement, sous une grêle de balles et d'éclats d'obus de plus en plus dense ! Il me reçoit mal...

« Eh bien ! vous avez fait du propre en démarrant tout à l'heure, comme un fou. J'avais presque fini, et vous avez bousculé le char avec celui que vous conduisiez ! Tout est à refaire, et je ne sais même pas si j'y arriverai...

– Ah ! mon vieux, je suis navré ! J'avais bien senti un choc ; mais je crois que nous leur avons fait peur, tout de même !

– Au fait, dit de Poix subitement calmé, vous l'avez arrêtée net, leur contre-attaque ! Mais vous saignez comme un bœuf, c'est grave.

– Non, non, superficiel. Je vais changer de lunettes. Mais où est ce cochon de Lévêque ?

– Voilà son abri, il y est sûrement. »

En effet, il y est, avec le capitaine de la compagnie de tête des troupes d'attaque. Ils ont l'air définitivement installés là !

Je retourne à mon char : l'endroit est de plus en plus malsain.

Des aviateurs américains nous arrosent, pensant, ont-ils dit depuis, que des machines pareilles ne pouvaient être que boches. Mon premier mitrailleur Dieudonné reçoit d'eux une balle dans le dos. Un fantassin vient se faire panser. Delage, un de mes Bretons, tout jeune, le soigne à côté de moi quand un obus tombe à un mètre du fantassin. Je regarde s'il est mort... Pas du tout, il regarde Delage qui, lui, ne bouge plus ! Je le secoue : il est mort d'un éclat dans le crâne !

On voit passer et repasser Gerber, l'adjoint du groupe, demandant à tous les échos :

« Vous n'avez pas vu Dutreil ? Vous n'avez pas vu Durand ? »

Depuis le matin, le commandant du groupe et le chef de bataillon d'attaque sont également introuvables... On n'a jamais su où ils se sont terrés. Arrive Vial, Marseillais jovial, lieutenant de la section de réparation. Il vient « voir un peu ce qui se passe ». De Poix lui conseille de ne pas trop se montrer ; il s'écrie :

« Hé là, hé là ! Il va me faire peur, ce grand-là, avec son “cache-toi”. »

Lévêque sort de son trou et demande :

« Alors c'est fini... Je peux m'en aller. »

Je lui tourne le dos, mais de Poix crie :

« Ah non par exemple ! Votre char est le seul qui marche, nous pouvons en avoir besoin. »

Mais quelques instants après, le capitaine démarre en troisième vitesse dans la direction de l'arrière. Il ne s'arrête qu'au bois de Montgérain !

Le brigadier Cueille, Auvergnat silencieux, arrive en boitant. Je l'interroge : Buffet, qui a suivi son axe de marche un peu au nord de la route, s'est trouvé au milieu des Boches qui ont saisi ses mitrailleuses à pleines mains ; ce n'est qu'en les faisant tirer jusqu'à rendre le canon brûlant qu'il les a fait lâcher prise. Dégagé à coups de revolver, il a couru à la contre-attaque, et alors, arrivant en vue de l'artillerie, a reçu un obus dans l'avant. Il est sorti grièvement blessé de son char en feu, emmenant tout son équipage, blessé ou valide. Cueille, qui a reçu un blindage dans la cuisse, est sorti le dernier, soutenant un camarade blessé. Au même niveau, ajoute-t-il, et douchés sans doute par la même batterie, plusieurs chars sont en feu ou démolis.

Reverseaux, qui emmenait son chef de batterie, de Mazin, a la main brisée par un obus. Mazin, les deux jambes broyées, en mourra quelques jours après. Les cinq hommes de l'équipage sont tués. Seul, Reverseaux regagne à pied l'arrière, non sans prévenir les fantassins qu'il y a quelques bonnes bouteilles à vider dans son char... Imbert, légèrement blessé, a dû évacuer son char en feu. Brandetti est borgne. Le maréchal des logis Bresson a des éclats dans l'œil. Quant à Aufrère, piloté par Thomas, il nous a dépassés : un périscope à l'œil, il ne voit pas les Boches que son équipage lui signale tout autour de son char... Il fait arrêter et veut descendre pour se rendre compte, et un vigoureux coup de crosse le cueille à la porte. Tout l'équipage est fait prisonnier bêtement, sans avoir tiré ! Un seul homme échappe.

La journée a été dure pour le groupe, mais la contre-attaque est arrêtée, et la ligne à peu près fixée, à 300 mètres environ en avant de Méry reconquis. Ni l'infanterie ni les chars ne paraissent capables de continuer à avancer. Mon char réparé tant bien que mal, je reprends donc, en sens inverse, la grande rue, suivi par le deuxième char réparé qui ramène le corps de Fontaine.

Un ordre du capitaine Dutreil m'invite à me rendre au cimetière de Montgérain. Peu après, je vois enfin Dutreil lui-même pour la première fois : il est frais et dispos.

« Tiens ! me dit-il, vous êtes blessé ?... Pouvez-vous remonter à l'attaque ?

– Oui, si vous me donnez deux hommes d'équipage et deux hommes de l'atelier pour réparer mon char qui est bien malade.

– Bon, me dit-il, rendez-vous derrière le cimetière de Montgérain, vous y trouverez un autre char et quelques hommes. Je vous enverrai l'équipe de réparation.

Je trouve en effet au cimetière un char de la 3^e batterie, en un peu meilleur état que le mien. Nous croisons de l'artillerie qui arrive seulement, leurs chevaux crevés de fatigue, ne sachant ni où aller ni où tirer. Les artilleurs sont désolés d'arriver si tard et s'en excusent, modestement : ils ont fait cependant ce qu'ils ont pu !...

En attendant l'équipe de réparation, j'envoie les blessés au poste de secours qui est tout près, et après avoir recueilli, pour sa famille, les menus objets qu'il a sur lui, nous faisons enterrer dans le cimetière le malheureux Fontaine. Cueille, le taciturne, revient, très excité :

« Ma lieutenant, ils m'ont donné une fiche d'évacuation ! Moi, je ne veux pas être évacué !

– Eh bien ! mon vieux, déchire-la, ta fiche. »

Il me la donne. Je vais moi-même me faire panser. Le major regarde rapidement mes blessures :

« Je vous évacue, dit-il.

– Vous n'y pensez pas... Je remonte à l'attaque dans une heure. »

Il me fait un pansement, en me disant de me faire faire une piqûre antitétanique le plus tôt possible.

Revenu à mes chars, je regarde les dégâts. Le mien, le 183, est défoncé, a une coupole faussée, et la chenille réparée est douteuse. Le canon du 209 se coince à chaque coup. Le 202 a une tuile cassée. Rien à faire sans l'équipe de réparation. Donc, dormons !

À peine étendu, on m'apporte un ordre signé d'Imbert, mon ancien, seul chef de char restant en ligne : « *Le lieutenant de Larminat montera immédiatement, avec son meilleur char, deux équipages pour d'autres chars et l'infanterie d'accompagnement, au point 313-177 où il trouvera le*

lieutenant Imbert avec les trois chars de réserve du groupe, pour former une batterie et attaquer à 4 heures. » Une douzaine de volontaires se présentent ; tous les valides de mon char en sont, et je n'ai pas trop de peine à compléter au chiffre demandé de dix-sept hommes.

Je me décide pour le char 202, qui a toutes ses armes en état, et, ayant repéré sur une carte le point indiqué, qui est dans Méry, à l'est, je pars. Il est 20 heures 30. Nous subissons sur la route, et surtout dans les rues du village, un marmitage effroyable. Je marche devant le char, pour mieux le diriger ; les maisons s'écroulent autour de nous comme des châteaux de carte, dans des nuages de poussière. Au point 313-177, rien ! Je cherche tout autour, en appelant... Toujours rien ! C'est embêtant, et si ça continue, nous allons nous faire abîmer pour rien !

Je gare le char au coin d'une rue ; j'y laisse deux hommes, mets les autres dans une cave et pars avec Lux et Bancarel pour explorer les alentours, en hurlant à pleins poumons ! Nous n'arrivons qu'à déclencher des tirs de mitrailleuses... Impossible de rester là, j'y ferais tuer tout mon monde ! Je prends le parti de revenir au cimetière. Comme nous montons dans le char, j'entends trois hommes bondir en s'exclamant. Ont-ils trouvé Imbert ?... Pas du tout ! C'est un lièvre qu'une marmite vient de tuer devant nous et qu'ils rapportent, enchantés et triomphants !... Encore un que les Boches n'auront pas... Au cimetière, plus personne. Je vais à pied, avec le maréchal des logis Lux, au bois de Montgérain, retrouver Lévêque, mais celui-ci vient de se faire évacuer. J'envoie Lux chercher les trois chars qui, le jour venant, seront mieux sous bois. Mais, après une longue lutte contre le sommeil, je n'en vois arriver qu'un. Lux est dedans, endormi, et ne sait ce que sont devenus les autres... Je pars à pied et retrouve les deux autres chars, l'un en panne, et l'autre l'attendant. Enfin, à 3 heures du matin, je les ramène, l'un remorquant l'autre, à côté du premier. Il y a plus de quarante heures que nous sommes sur pied. Je commande pour tout le monde : « Repos ! » Au jour, on se mettra à dépanner, et je tombe endormi.

Quand je me réveille au matin, l'infatigable Aucourt est déjà au travail. Je pars à Montgérain, au P.C. de la division, rendre compte des événements au commandant Lefebvre. Le capitaine Mozat, qui sait où sont les chars de réserve, vérifie l'ordre que j'ai reçu. Imbert s'est trompé de 700 mètres sur l'y et de 300 mètres sur l'x. Il est au sud, et non à l'est de Méry !

« Faites remettre en état les chars qui peuvent encore servir, me dit le commandant. Évacuez le reste, et tout le personnel non indispensable, sur

Léglantiers. Faites ravitailler les trois chars d'Imbert ; mais je vous interdis absolument d'y aller vous-même, car vous devez être éreinté. »

J'insiste pour aller attaquer avec Imbert.

Arrive le général Andrieux qui commande la division. Il m'écoute en regardant d'un air ébahi ma tenue couverte de sang et de poussière et ma tête bandée, et demande au commandant :

« Qu'est-ce que c'est que celui-là ? C'est un de vos officiers de chars ?

– Oui, mon général, répond Lefebvre, un des deux qui restent. »

Je retourne à mon bois : il y a deux canons, deux coupoles, une tuile, un pulsateur à changer, les nouveaux canons à régler, le plein de munitions à faire, etc. Les hommes ne veulent prendre aucun repos avant de finir. Cependant, je vais à Méry ravitailler en camionnette les chars d'Imbert. Le soir, mes chars sont en état de marcher ; je retourne au commandant, mais il ne veut à aucun prix me les laisser mener à l'attaque. Cette attaque aura donc lieu avec trois chars seulement.

Le 13 au matin, dès le départ, un bombardement formidable blesse les trois sous-officiers chefs de chars, tue deux hommes et met un char hors de service. Les deux autres, conduits par Imbert et Gerber (qui a renoncé à trouver Dutreil), s'avancent jusqu'à 1 200 mètres au-delà de Méry, capturent un chef de bataillon et trente-deux hommes, terrorisent les Boches et sèment dans leurs rangs la panique. Le chef de bataillon, prisonnier, manifeste la plus grande admiration pour ces "hommes d'acier" (sic). Malheureusement, Gerber ne peut ramener son char, atteint de deux obus. Enfin, à 20 heures, le groupement, ou du moins ce qu'il en reste, est relevé et regagne Léglantiers, puis Nauroy.

Les habitants, plus que réservés jusque-là, nous accueillent avec enthousiasme. Les félicitations pleuvent de toute part et les combattants reconnaissent hautement le mérite prépondérant qui revient à l'A.S. L'infanterie, enchantée d'avoir été peu abîmée, ne jure plus que par les tanks. « *Maintenant, on est dans leur estime...* » m'écrivait plus tard un blessé de son hôpital. Mais nos pertes sont lourdes : nous avons perdu quarante-cinq hommes, huit officiers. Seuls, de Poix et le capitaine Dutreil sont absolument indemnes. Des quatorze chars engagés, nous en ramenons six, dont deux en triste état.

Le lendemain, de Poix part avec le technicien du groupement, Lancrenon, voir où est le char de Gerber. Ils marchent côte à côte sur la route quand

Lancrenon s'écroule, tué net ! C'est une grosse perte, et de Poix, qui l'aimait beaucoup, revient très déprimé.

Le commandant Lefebvre nous transmet bientôt les félicitations du colonel Chèdeville :

« 17 juin 1918

En transmettant aux officiers, sous-officiers et soldats du groupement III et des compagnies du 262^e régiment d'infanterie l'ordre général du lieutenant-colonel commandant l'A.S. de la 3^e armée, je leur adresse à mon tour l'expression de ma fierté pour les exploits qu'ils ont accomplis au cours des combats des 11 et 13 juin. L'ennemi prononçait contre notre front une offensive redoutable. Déjà il croyait remporter la victoire ; il fallait l'arrêter ; il fallait lui reprendre les points importants dont il s'était saisi.

L'A.S. reçut pour mission d'appuyer la puissante contre-attaque qui devait se déclencher le 11 juin.

Le groupement III, aidé par les 3^e et 4^e compagnies du 262^e régiment d'infanterie, était chargé d'une mission particulièrement difficile : reprendre Méry, enlever la crête qui va de Méry à Belloy. Malgré ces difficultés, malgré la résistance acharnée qui vous était opposée, vous avez rempli votre mission ; vous avez repoussé l'ennemi en lui faisant subir des pertes considérables. Tous ont témoigné de votre vaillance : fantassins qui vous accompagnaient, Boches "qui faisaient camarades" et qui, au cours des interrogatoires, ne parlaient que de la terreur que leur inspiraient les chars d'assaut et leurs équipages.

Honneur à vous, canonniers de l'A.S. et hommes d'élite du 262^e, qui êtes revenus victorieux du combat. Honneur à ceux qui sont tombés glorieusement dans la lutte. Votre effort et leur sacrifice n'ont pas été vains. L'ennemi a été arrêté, repoussé ; depuis huit jours, il n'a plus pu attaquer.

Et lorsqu'il voudra tenter une nouvelle ruée, il vous retrouvera, dressés devant lui, plus forts encore, plus décidés que jamais à vaincre et à venger vos morts.

Signé : Lefebvre »

Puis arrive la citation à l'ordre de l'A.S. des groupements III - X - XI et XII, qui ont pris part à l'attaque (X - XI et XII sont des Saint-Chamond) :

« Le général Estienne cite à l'ordre de l'A.S. les III^e, Xe, XI^e et XII^e groupements : sous le commandement supérieur du lieutenant-colonel Chèdeville, après une remarquable marche de nuit, ont pris le 11 juin

dernier la tête d'une victorieuse contre-attaque, livré à notre infanterie plusieurs villages et grandement contribué à l'échec définitif des violents efforts de l'ennemi. »

Enfin, la citation à l'ordre de l'armée :

« Bouillant d'impatience, a contre-attaqué avec une fougue digne des vieilles traditions françaises. Malgré un feu très violent d'artillerie ennemie qui a, dès le début de l'action, mis hors de combat un grand nombre de ses chars, a continué la lutte jusqu'au soir. L'a reprise le surlendemain, avec des unités reconstituées et des équipages exténués, se dévouant ainsi jusqu'à l'extrême limite de ses forces au service de son infanterie. »

Parmi les citations que je pus obtenir pour mes hommes, voici celle de Buffet, qui, définitivement réformé, reçoit la médaille militaire ; et celle de Cueille, cité par Mangin à l'ordre du corps d'armée (groupement Mangin) :

« Maréchal des Logis Buffet, Louis : a fait preuve comme commandant d'un char d'assaut d'une initiative et d'un courage remarquables dans la journée du 11 juin. Restant seul de sa batterie, s'est porté en avant, entraînant l'infanterie, a su se dégager d'ennemis qui avaient saisi ses mitrailleuses et a tenu tête à une contre-attaque jusqu'au moment où, blessé à la tête par un obus qui a mis le feu à son char, il s'est retiré avec tout son équipage. »

« Brigadier Cueille, Cyprien : sous-chef de char d'assaut d'élite, le 11 juin, a détruit deux mitrailleuses dans les toits d'un village, puis, blessé à la cuisse, est sorti le dernier de son char incendié. A refusé de se laisser évacuer, est venu s'offrir immédiatement comme volontaire d'un nouvel équipage qui repartait attaquer. »

Une citation personnelle à l'ordre de l'armée m'arrive au milieu de l'attaque suivante, en juillet :

« Au combat du 11 juin 1918, ayant eu son char d'assaut immobilisé par un obus, blessé lui-même à deux reprises successives, a exécuté les réparations nécessaires et a continué le combat sans désespérer, infligeant à l'ennemi les pertes les plus sérieuses et déterminant son recul. »

Nous restons quatre officiers au groupe, que ce combat a cimenté admirablement ; on sent que les hommes nous suivraient n'importe où. Ils sont contents d'eux, contents de leurs chefs. Mes bandeaux sur la tête, je reçois d'eux et de combattants inconnus, qui étaient là hier, des saluts réglementaires enflammés, et c'est plus agréable encore que les

témoignages de satisfaction officiels. De Poix me raconte qu'un chasseur l'a abordé dans la rue pour lui demander :

« Et l'officier à lunettes qui attaquait avec nous à Méry, il est mort, n'est-ce pas ?

– Mais pas du tout, il se porte à merveille.

– Ah ! Ben ! Çui-là... On peut dire qu'il en a dans le bide !... »

Mais on est au repos, et j'ai des éclats de balles plein la figure. Le commandant me donne une permission exceptionnelle de trois jours :

« Je ne peux pas vous donner plus, mais prenez votre temps ; jusqu'à cinq jours, inutile de me prévenir ; si c'est plus long, faites-vous hospitaliser pour que nous soyons en règle. »

Je file à Paris, et vais montrer ma figure à l'hôpital Franco-Brésilien, rue de la Pompe ⁶, où l'aimable Madame Janine Révoil se dévoue. Le lendemain matin, on me radiographie, et le docteur Rio-Branco m'enlève à la cocaïne six des plus gros éclats ; il en reste une multitude de petits et deux plus importants dans le cou :

« Ça, je ne peux pas vous l'enlever en trois jours, me dit le chirurgien, c'est trop profond. Tant que ça ne suppurera pas, vous pouvez les garder. »

Je vais voir Reverseaux au Burgundy. On vient de l'amputer de la main droite. Il est plein d'énergie, content de sa Légion d'honneur, et apprend à écrire de la main gauche. Il attend sa mère, à qui il a télégraphié : « *Blessure à la main sans gravité* ». Cette rédaction anodine m'étonne :

« Oh ! Vous ne connaissez pas ma mère, me répond-il, elle va être si inquiète qu'elle sera enchantée en arrivant de me trouver vivant... »

Le lendemain, Madame Reverseaux, arrivée au chevet de son fils, me dit :

« Ah ! Monsieur, que je suis contente ! Ce n'est que la main ! Depuis cette dépêche, j'étais persuadée qu'on lui avait au moins désarticulé le bras à l'épaule... »

Je rentre à Nauroy au bout de trois jours. Faute de matériel, il a fallu sacrifier un des groupes, le plus éprouvé : le 10^e. C'est le mien et, allégé du capitaine Lévêque et du capitaine Dutreil, il est parti, laissant ses appareils, chercher des chars neufs à Grez-sur-Loing, près de Fontainebleau. Le

6 - C'est tant'Vette (Mlle de Dreuzy) qui me donne cette précieuse adresse. (Hôpital 520, 179 rue de la Pompe).

commandant nous garde près de lui, de Poix et moi, comme adjoints. Je proteste, d'ailleurs assez bêtement, car le 10^e groupe va s'enterrer à l'arrière pendant trois mois, et mes nouvelles fonctions sont très agréables : reconnaissances et études de plans d'attaques avec des chefs de bataillon et des colonels d'infanterie, dont quelques-uns, comme le colonel Nieger, sont remarquables. On profite en effet de ce répit pour montrer nos appareils à l'infanterie qui, après avoir craché dessus, ne veut plus s'en passer... Ce sont des manœuvres continues avec toutes les divisions d'infanterie de la 1^{re} armée, à Bonneuil-les-Eaux.

La Section de Repérage par Observation Terrestre (S.R.O.T.) d'Étienne est tout près, à La Faloise, où est également Pierre (mon cousin germain, fils de mon oncle Henri) et sa saucisse (sorte de ballon aérien d'observation, en forme de saucisse). Après une petite ascension, j'assiste à un réjouissant déjeuner où les trois observateurs, par vue terrestre, par saucisse et par le son, se blaguent agréablement ! La S.R.S. rejette sur un curieux mirage sonore une erreur formidable qu'elle a faite récemment : ils ont pris pour une attaque dans le secteur le formidable roulement de l'attaque boche sur l'Oise... Pierre accuse une mystérieuse brume aérienne, invisible pour les terriens, de l'empêcher de monter (en l'air avec son ballon-saucisse) quand il préfère rester dans son lit... Quant à la S.R.O.T., elle déclare modestement que là où il n'y a rien à observer, elle n'observe pas !

Jacques de Larnage passe en météore et j'espère voir Robert, que j'obtiens au bout du téléphone quand sa division, la 10^e, embarque précipitamment.

Mais le commandant est appelé subitement à Clermont ; il m'emmène. Là, le colonel Chèdeville réunit tous les commandants de groupements et gros bonnets de l'A.S. Je suis le seul adjoint à cette réunion secrète où se discute la prochaine attaque du 18.

« Voilà, explique Chèdeville, ils vont tenter un effort suprême ; ils veulent d'abord donner un violent coup d'épaule à notre droite, essayer de prendre Reims, et surtout la montagne de Reims. Puis ils tâcheront de donner un second coup d'épaule à gauche, par ici, sur Compiègne et Clermont ; et enfin, la route ainsi élargie, ils fonceront sur Paris. Nous, nous allons d'abord les arrêter net à Reims et en Champagne ; c'est Gouraud qui s'en charge. Puis, avant leur effort à gauche, nous les attaquerons, nous, sur le bord de la poche, en direction ouest-est. »

... Ainsi fut fait !

Le lendemain, à Baron (sud-est de Senlis), Chèdeville précise les secteurs, les commandements et mouvements des trains d'A.S. Le groupement Lefebvre, groupement nord, a, à la 10^e armée (Mangin), une mission des plus importantes : appuyer le long de la vallée de l'Aisne la 153^e division d'infanterie (africaine), sur laquelle on compte beaucoup pour couper la poche. Il ne reste plus d'ailleurs que trois groupes avec les vingt-sept appareils (sur soixante) qui ont survécu à Méry.

Saconin et Breuil. 13 – 20 juillet 1918

Pendant que le commandant m'emmène reconnaître le ravin de Cutry, d'où partira l'attaque, les appareils se déplacent. Le 16 au soir, ils débarquent à Pierrefonds. Les officiers sont éreintés. Pour leur laisser une nuit de repos, le commandant me charge de conduire les chars, pilotés par les sous-officiers jusqu'au ravin de Montigny l'Engrain.

La nuit tombée, nous partons. Il fait abominablement noir et, sur la route déjà mauvaise, c'est une cohue effroyable de trains régimentaires, d'artillerie et de convois dont le vacarme est encore couvert par les injures que tous ces rouliers s'envoient à la figure. L'un parce qu'on le pousse dans le fossé, l'autre parce qu'on l'a coupé ou qu'il est venu buter sur une voiture qui a perdu ses roues et ne peut plus reculer. Chacun réclame la priorité bruyamment, s'attribuant dans la prochaine bataille la même importance que Foch lui-même ! Pour comble de malheur, des avions boches sèment des bombes sur le trajet : les lueurs et les détonations ajoutent encore à la confusion.

Constamment, des voitures s'insinuent entre les chars, qui se serrent cependant de leur mieux. Pendant que j'insulte une batterie qui, venant du sud, m'a coupé tout un tronçon de queue, la tête à qui j'ai dit d'aller tout droit s'engage dans un chemin creux à droite ! Quand je m'en aperçois, sept ou huit chars sont engagés. Reculer, il n'y faut pas songer, nous avons cinquante batteries dans le dos ! Tourner, il n'y a pas de place ! Nous grimpons sur le talus, à pic, et, culbutant des clôtures, finissons par nous abattre sur de malheureux fourgons, que nous mettons dans le fossé... Enfin, nous voici au ravin. Un char qui a chauffé arrive le dernier. Tout est au complet. Je rentre couvert de sueur à Pierrefonds.

Le 17, pendant que les officiers de chars font des reconnaissances, je fais une ample moisson de cartes et plans au G.A. et à l'armée. Dans la nuit du 17 au 18, les chars prennent position au bord du ravin de Saint-Baudry. Le

commandant part lui-même à la grotte de Saint-Baudry, où est le général de division.

« Je vous laisse une auto, me dit-il, allez dormir à Pierrefonds et rejoignez-moi, avec de Poix, avant l'heure H qui n'est pas encore fixée. »

18 juillet

Nous débarquons avant le jour à l'auberge du "Chat embarrassé". Les voitures ne vont pas plus loin. De là, nous gagnons à pied la grotte quand, catastrophe, l'heure H éclate ! À 4 heures juste, un premier coup de canon déclenche toute l'artillerie. Nous sommes en plein milieu des batteries et tout environnés des lueurs des départs qui, seules, révèlent les canons soigneusement dissimulés. Dans cet effroyable vacarme, de Poix me crie à tue-tête :

« Nous allons nous faire décapiter par un départ.

– Pourvu que les Boches ne ripostent pas trop vite », lui dis-je.

Et, la tête basse, nous trottons comme des rats poursuivis et finissons heureusement par trouver un trou où nous engouffrer. C'est la grotte de Saint-Baudry. Elle est immense et remplie de troupes. Au fond, le général Gouraud s'est installé avec son état-major ; ils ont l'air endormi de gens qui n'auraient rien à faire avec l'attaque ! Le commandant Lefebvre n'a pas l'air enthousiasmé ; agacé de ne rien savoir, il m'envoie en liaison près du colonel commandant l'I.D., avec mission de lui téléphoner tout ce que j'apprendrai. C'est dans une autre grotte qu'est l'I.D. J'y retrouve le sympathique capitaine Mozat, commandant le 6^e groupe. Là, règne une activité énorme ; c'est un va-et-vient continu d'estafettes ; le téléphone n'arrête pas ; tout marche bien, et je commence à transmettre immédiatement au commandant les renseignements au fur et à mesure que les apportent les blessés, les prisonniers ou les agents de liaison qui défilent sans arrêt. Pour garder une apparence de secret aux opérations, chaque général, chaque direction importante est affublée d'un prénom, ce qui rend les communications burlesques : « Georges demande à Ernest d'envoyer des nouvelles de Thomas »... veut dire que le colonel Auroux demande au général Gouraud de faire déclencher le barrage d'artillerie.

Voici, pris dans mes notes, quelques passages des renseignements que je téléphone sans arrêt :

18 juillet

– 5 h 30 : *Combat à la grenade, puis chars vus en 2535.*

JACQUES

– 6 h 20 (de l'observatoire de la 73^e D.I.) : Pas vu de char, la progression continue régulièrement et disparaît dans le ravin de Pernant – Tranchée de l'Escalier prise (413^e R.I.) – Nombreuses fusées à 3 feux entre cote 148 et ravin de Pernant.

– 6 h 30 (par convoyeurs de prisonniers assez nombreux) : La 11^e D.I. (69^e R.I.) aurait atteint ses objectifs. Montaigu pris, 5 armées françaises attaquent.

– 6 h 30 : Un s/officier de pièce anti-tank boche déclare avoir été dépassé sans avoir pu tirer (200 mètres en arrière de la Hauptlinie) – Le 9^e Zouaves aurait souffert du barrage préventif boche.

– 7 h 00 (de la D.I.) : Les Américains ont atteint le 1^{er} objectif dans les conditions prévues.

– 7 h 00 : Quatre armées attaquent à notre droite.

– 7 h 09 (par officier du 418^e, blessé à Saconin) : 5 tanks démolis seraient en vue de l'observatoire.

– 7 h 10 : On signale neuf chars démolis ? visibles de l'observatoire.

– 7 h 40 : Ehrman revient blessé du ravin de Pernant – Le 6^e groupe suit normalement.

– 7 h 48 (par TSF américain) : Une batterie de campagne boche retourne – 200 prisonniers de plus.

– 8 h 00 (par un officier blessé du 9^e Zouaves) : Les Boches se rendent par compagnies – La 2^e ligne de batterie serait prise (sous toute réserve) – Commandant Bertrand mort – 122 prisonniers par le 472^e R.I., 306 + 38 sous-officiers et 6 officiers par le 174^e – Au moins autant non dénombrés – Arrive un officier boche pris dans Pernant.

– 8 h 19 : Arrive un chef de bataillon du 22^e bavarois (11^e D.I. bavaroise), surpris dans une grotte devant Vauxbuin – Digne et vêtu de son seul manteau.

– 8 h 22 : Tanks bord ouest du ravin de Saconin – Tanks arrêtés et manœuvrant le long du ravin de Mussy – Prisonniers affluent – L'infanterie avance tant qu'elle peut.

– 8 h 30 : Contre-attaque à droite sur les Marocains (non confirmé).

– 8 h 50 : La D.I. de gauche a atteint son 3^e objectif.

– 8 h 55 (par l'I.D.) : Orens tué, Barlet blessé – Restent 9 chars au 15^e groupe.

JACQUES

– 9 h 00 : *Maréchal des logis Char blessé cuisse gauche, Pons intoxiqué.*

– 9 h 45 : *Georges va se promener.*

.....
– 17 h 20 : *Les chars partent – Un de Debaucher en panne, un de Latrie en panne.*

– 17 h 40 : *Trois chars se déploient à droite, deux en colonne dans le ravin... Ils disparaissent.*

– 19 h 10 (par avion) : *Ligne américaine fixée près de Ploisy – Nombreuses fusées à un feu (objectif atteint) – Marocain a son objectif.*

– 20 h 00 : *Demande de jalonnement par avions.*

19 juillet

– 4 h 40 : *Tirailleurs marocains avancent ; ont brisé une ligne de mitrailleuses qui s'est reportée sur les Américains.*

– 5 h 15 : *Premiers prisonniers au 9^e Zouaves : 2 officiers, 50 hommes (34^e D.I. boche) – Ça marche.*

– 5 h 25 : *Le 1^{er} mixte tombe sur attaque boche qui se déclenchait.*

– 5 h 39 : *22 officiers prisonniers du 30^e R.I. – Ils disent tout ce qu'on veut.*

– 5 h 49 : *Les Américains ont des prisonniers de la 10^e D.I. – Le bataillon Imbault (Zouaves) atteint la route de Paris.*

– 6 h 30 : *Les chars ont très bien marché : 1 démoli, les autres reviennent après avoir atteint la route de Paris.*

– 6 h 35 : *Les Marocains arrêtés par une ligne de mitrailleuses au-delà de la route.*

– 7 h 09 : *Les Américains passent la route.*

.....
La 153^e division, zouaves tirailleurs algériens et marocains, attaque superbement ; les prisonniers affluent et, à 9 heures, on a déjà gagné 7 kilomètres. L'I.D. se déplace alors vers l'avant. Craignant l'encombrement des routes, je refuse la place que m'offre le capitaine Mozat dans son auto et pars à pied à travers champs. Les prisonniers arrivent toujours en troupes. Je rencontre pas mal de débris d'A.S., surtout des Saint-Chamond. Un d'eux se fait dépanner par des prisonniers boches. Impossible de retrouver l'I.D. Je finis par tomber sur le général Gouraud et le commandant Lefebvre dans

une sorte d'abri souterrain boche rempli d'appareils d'optique et de signalisation.

Le général est nerveux et réclame sans cesse son téléphone qui n'est pas encore posé. L'officier téléphoniste paraît complètement débordé ; les autres officiers de l'état-major continuent à ne rien faire. À la fin, le général a l'idée bizarre sinon géniale de remplacer le fil télégraphique par une ligne de jalonners empruntés au bataillon de réserve et à la cavalerie divisionnaire.

« Qui veut aller en liaison ? » demande-t-il.

Silence profond dans tout l'état-major.

J'en suis honteux et me propose par l'intermédiaire du commandant. Je tire un plan directeur :

« Où faut-il aller, mon général ?

– Comment ! Vous avez un plan directeur ?, interrompt le chef d'état-major, comment avez-vous fait ? Je n'en ai pas, moi.

– Prenez, mon commandant », lui dis-je goguenard...

Et j'en tire un autre. Le général m'y désigne un point :

« Vous trouverez là le commandant du bataillon de réserve et le capitaine commandant l'escadron divisionnaire, vous me les enverrez immédiatement. »

Je sors. Tout de suite, un petit canon me prend pour cible : le rossard tire à vue, et je cours comme un lapin, m'aplatissant à chaque sifflement ; le projectile à chaque fois m'arrose de terre. Enfin, une crête me cache, et je respire... J'arrive au point indiqué : personne ! Je pars au hasard dans la plaine et, fort loin de là, je rencontre enfin le capitaine du bataillon de réserve, que j'envoie au général. Reste à chercher l'autre.

Des pelotons de cavaliers se livrent dans les champs à des évolutions incompréhensibles, et se lancent à plein galop au milieu des lignes téléphoniques. Je comprends que les communications soient difficiles à établir... Ils prétendent recevoir toutes les cinq minutes un ordre signé Mangin : « *Je vous donne l'ordre d'avancer !...* » Ils avancent donc sans comprendre, cassant tout, jusqu'au moment où, bien repérés et bien empêtrés, ils vont se faire massacrer.

Mais voici le fameux capitaine ; il m'explique que n'ayant pas trouvé au point indiqué le chef de bataillon de réserve, il n'a pas cru devoir y rester non plus. Je l'envoie au général et, dégoûté de cet état-major, je pars à la

recherche de l'I.D. J'ai la chance de tomber sur l'officier de la section de réparation et ravitaillement, et de l'aiguiller dans la bonne direction, ce qui est urgent.

Chemin faisant, un grand officier américain tout neuf et de superbe prestance m'aborde :

« Aoh ! Je vas demande pâdon... Je suis colonel américain : je commande l'âtilerie. Vôlez-vous me dire où je devais me mettre ?

– Mais je ne sais pas, moi, sur quoi devez-vous tirer ?...

– Aôh ! Si, vous savez... Vous faites la guerre depuis longtemps, vous ! Alors vous savez. »

Très flatté, je le conseille un peu au hasard, car il ne sait ni où sont ses pièces, ni quels sont ses objectifs ! Il se confond en remerciements.

Un peu plus loin, c'est un autre, encore plus beau, encore plus neuf :

« Aoh ! Je suis commandant américain, chargé du ravitaillement. Dites-moi, je prie, où on peut faire avancer les voitures ? C'est la première fois que je vois un champ de bataille. C'est curieux, vraiment très curieux. »

Puis trois blessés américains bras-dessus bras-dessous me demandent de les photographier, et me laissent leur adresse. Ils ont l'air enchantés, comme s'ils avaient marqué un point au football.

Enfin, je retrouve mon I.D. dans une nouvelle caverne du ravin de Saconin, juste à la limite de son secteur et de la division américaine qui attaque à notre droite. Tout le monde est enchanté : on a déjà culbuté une division, on en entame une seconde. Je vais revoir le commandant pour le renseigner :

« Nous retournons à la grotte de Saint-Baudry pour la nuit, me dit-il, venez avec nous. »

Arrivés là, le général et tout l'état-major se mettent tranquillement à ronfler !... Il ne reste d'éveillés dans toute la grotte que le commandant et moi. À chaque instant, il arrive une estafette ou un coup de téléphone :

« L'officier de service ?... Ah ! il dort... »

On le secoue, il écoute vaguement et reprend son somme. Seul, le colonel de l'artillerie tranche nettement : il a ses liaisons en parfait état, toujours, est admirablement renseigné sur ses batteries. C'est quelqu'un.

JACQUES

19 juillet

Cependant, les trois colonels des régiments de tête demandent des ordres d'attaque. On va bêtement laisser aux Boches le temps de se renforcer, au lieu de les étrangler dans le sac où ils se sont fourrés et dont nous tenons la coulisse. À la fin, Lefebvre me dit :

« Que voulez-vous, dormons, nous ne pouvons rien sans eux, et il ne faut pas nous mettre en état d'infériorité pour demain. »

Mais, à peine sommes-nous étendus, qu'on apporte du C.A. l'ordre d'attaquer pour 4 heures, et il est 2 heures 20. On réveille le général ; il baille, s'étire, et en quelques minutes, rédige un ordre d'attaque où rien n'est oublié. Faut-il qu'il en ait l'habitude !... Mais, l'ordre écrit, il faut le porter. Là-dessus, les officiers de l'état-major se récusent l'un après l'autre. Le chef des liaisons déclare enfin qu'aucune des deux autos ne peut marcher, l'une ayant un pneu crevé, l'autre pas de chauffeur. Le général commence à s'impatienter, quand le commandant Lefebvre lui dit :

« Mon général, si vous voulez, je vais envoyer mon adjoint dans mon auto ; ce sera le plus sûr, et vous pouvez compter sur lui. »

Je pars à toute vitesse. Heureusement, j'obtiens assez facilement que toutes les voitures et caissons me laissent la route libre, en criant :

« Laissez passer, ordre d'attaque. »

À la grotte de l'I.D., tout le monde dort à poings fermés.

« Mon colonel ?!...

– Hein ?

– C'est l'ordre d'attaque !

– Ah ! Bon ! Pour quelle heure ?

– 4 heures.

– Et il est ?

– 3 heures 40, mon colonel. »

Le colonel Auroux saute sur ses pieds, bondit au téléphone et, en deux minutes, il a obtenu au bout du fil deux des trois colonels des régiments d'attaque. J'en suis ébahi ! Pendant qu'un coureur va prévenir le troisième, sort d'un recoin ténébreux le colonel américain que j'ai déjà rencontré hier.

« Aoh !, me dit-il, vous parlez anglais, je suis sûr...

– Un peu, mon colonel.

– Bon, on attaque ?

– Oui, à 4 heures.

– Well, alors j’attaque aussi. Voulez-vous me traduire l’ordre ? »

Il est hérissé de termes techniques, ... je m’en tire péniblement. L’Américain, très attentif, se fait expliquer mes barbarismes les plus énormes :

« Objectif limité, vous dites ?

– Non, mon colonel, j’ai fait erreur, c’est objectif illimité, au contraire.

– Aoh ! Illimité ! Very well ! Beaucoup meilleur ! »

Il va à son téléphone, lance deux ou trois ordres et, à 4 heures tapantes, nous voyons de l’entrée de la grotte ses troupes s’ébranler en bon ordre. C’est d’autant plus remarquable que les Boches font, dans le fond du ravin, un tir à obus asphyxiants qui gêne beaucoup les liaisons.

J’ai cru bon de dire au colonel Auroux de ne pas trop compter sur l’artillerie à 4 heures, tant il me semble impossible qu’elle ait le temps de recevoir les ordres et de préparer un tir quelconque. À ma grande surprise, à 4 heures juste, le premier obus de 75 passe, seul il est vrai, mais quinze ou vingt secondes après il en vient d’autres et, à 4 heures 2 ou 3 minutes, toute l’artillerie tire.

L’attaque progresse rapidement jusqu’à la grand-route de Soissons à Paris, mais là se heurte à une résistance acharnée et s’arrête net devant une troisième division ennemie toute fraîche. À droite, les Américains sont arrivés à Berzy-le-Sec. Un médecin américain a établi son poste de secours près de l’observatoire et s’occupe beaucoup plus de la progression de ses compatriotes que de ses blessés. Tout à coup, il lâche ses jumelles, pousse un vrai cri de désespoir et me saisit par le bras :

« Mōssieur, l’Amérique recule !

– Mais non, lui dis-je, ça marche à merveille au contraire !

– Si Mōssieur. Regardez là, sur cette pente, les Américains sont arrêtés ! Mōssieur, ils vont se laisser dépasser par les Français ! »

Je le rassure :

« Ils ont probablement une mitrailleuse devant eux, à cet endroit-là, et ils ne vont pas tarder à repartir. »

Quelques instants après, les vagues innombrables reprennent leur avance, à la grande joie du docteur ! Il s’épanche et se plaint que les Américains sont souvent obligés de s’arrêter, ou même de se replier pour attendre les Français. C’est exact... Les Américains envoient sur le même front d’attaque quatre fois plus d’hommes, et ils ont quatre fois plus de pertes.

« Nous admirons votre ardeur et vos succès mais, voyez-vous, lui dis-je, après quatre ans de guerre, nous ne sommes plus assez riches pour y mettre ce prix-là ! »

Je passe la journée en liaisons, observations, courant partout pour recueillir et transmettre les renseignements, assurer les ravitaillements des appareils. Le soir, le capitaine Mozat reçoit le commandement des quelques chars encore en état de combattre. Il n'y a presque plus de chefs de chars. Je m'offre et vais demander l'autorisation nécessaire au commandant Lefebvre, qui me l'accorde pour le lendemain. Il voudrait seulement que je dîne et couche à Saint-Baudry pour être frais. Mais c'est trop loin ; je regagne la grotte de l'I.D. et m'endors pour la première fois depuis Pierrefonds...

20 juillet

L'attaque est donc arrêtée sur la grand-route de Paris à Soissons (route nationale n° 2). On a fait de vains efforts hier soir pour la dépasser en enlevant le plateau qui, à l'est, domine la vallée de la Crise, entre Vauxbuin et Ploisy ; c'est encore le premier objectif fixé pour l'attaque d'aujourd'hui.

« Il reste trois chars en état de marche, me dit le capitaine Mozat ; vous allez les mener à l'attaque, sous les ordres du lieutenant Latrille, comme chef de batterie. Premier objectif : le boqueteau qui se trouve entre la route n° 2 et l'ouvrage 70-24, puis cet ouvrage lui-même. Ensuite, dans la deuxième phase, avec le colonel Moreau, vous devrez nettoyer la tranchée du G.M.P. (Gouvernement Militaire de Paris) qui borde le plateau au nord. »

Je vais d'abord voir le colonel Cimetierre, qui dirige la première phase de l'attaque. Le capitaine de Margerie, qui commande le bataillon de chasseurs de première ligne, me demande de sortir un peu avant l'heure H. À contrecœur, je finis par promettre de sortir une minute avant, minute pendant laquelle nous serons le seul objectif des Boches.

À midi, je trouve à la carrière où sont abrités les trois chars, près du chemin de Breuil, des équipages de fortune, éreintés d'ailleurs par les attaques successives de la veille et persuadés que leur tâche est finie... Je leur remonte le moral, explique l'attaque aux deux autres chefs de char (maréchaux des logis Chaseix et Vurpillot), vérifie les chars, fais faire les pleins d'eau, d'essence, d'huile et de munitions. Puis, je vais voir le commandant de Marsé, du groupement Moreau, qui doit attaquer la G.M.P., pour lui demander que ses éléments de tête signalent avec des mouchoirs au

bout de leurs baïonnettes leur situation dans la tranchée quand les trois fusées indiqueront le passage à la deuxième phase.

Je n'ai plus qu'à attendre l'heure H : c'est 14 heures. Le lieutenant Brossert, qui est en liaison près du colonel Cimetierre, m'a dit qu'il fallait vingt-cinq minutes pour mener les chars de la carrière à la grand-route. Nous démarrons à 13 heures 35, mais arrivons trop tôt et sommes obligés de nous arrêter dix minutes à 70 mètres de la route, à la limite de la zone défilée. Un tir d'artillerie, heureusement peu précis, rend la position désagréable. Arrive un renseignement de Latrille : « Éléments marocains dans le boqueteau, attention ! » Je transmets aux deux autres chars, avec ordre de ne pas tirer avant d'y arriver. Nous nous ébranlons et, 20 mètres avant la route, des mitrailleuses commencent à tirer sur nous.

À 13 heures 59, je franchis la route. Le tir devient excessivement violent, d'autant plus qu'attendant vainement les deux autres chars, je suis seul à le subir. Les balles arrivent en nappes, et le char mal joint, dont un éclatement vient de fausser une coupole, laisse entrer des éclats d'une façon anormale. Je pique en troisième vitesse sur le boqueteau ; des poussières métalliques m'arrivent dans l'œil droit. Lombard, jeune brigadier canonnier, me crie que le mitrailleur de droite est tué et le servant qui est aussi à droite, blessé. C'est donc du boqueteau que vient le feu. Je n'arrive pas à savoir si les chasseurs sont sortis. Deux nouveaux éclats m'entrent dans la joue et dans le cou, mais cette fois à gauche ; la blessure au cou m'empêche de tourner la tête. Lombard recommence à crier des choses tristes : il est blessé, ainsi que deux autres hommes. Je continue à foncer et, à peu près sûr qu'il n'y a que des Boches dans l'est du boqueteau, je m'arrête et commande le feu : il faut à tout prix ralentir celui de l'ennemi qui est intenable, et aussi attendre les deux autres chars. Lombard, blessé, répond qu'il ne peut tirer et que rien ne suit. Il faut en finir : je repars en avant, pour essayer d'entraîner les deux appareils et de faire caler les Boches. Nous formons sur le plateau une cible magnifique et unique. Toutes les mitrailleuses nous tirent dessus.

La grêle de balles devient effroyable. Lombard, d'une voix sépulcrale, annonce :

« Mon lieutenant, tout le monde est blessé. »

Puis, voyant que je n'arrête pas :

« Mon lieutenant, tout le monde est mort ! » Je m'arrête et demande :

– Bah, voyons ! Qui est mort ? »

Pas de réponse ! Malgré la raideur de mon cou, j'arrive à me retourner : le spectacle est lamentable ; tout l'équipage, hagard, gît dans une mare de sang ! Un mitrailleur râle. Lombard, seul, paraît encore entendre les commandements. En dehors, sur le blindage, les balles crépitent toujours aussi dru... Je ne veux tout de même pas amener aux Boches un corbillard ! Mon cou s'engourdit de plus en plus. Je me résigne à reculer par bonds, cherchant un endroit abrité pour m'arrêter et tourner. Mais, à chaque halte, le tir d'artillerie se précise et il faut repartir. Au passage de la route, j'envoie par un coureur à Vurpillot l'ordre d'avancer à tout prix avec les deux autres chars, et je regagne la carrière. Vurpillot y arrive avec moi. Étonné, je lui demande :

« Combien avez-vous de pertes ?

– Aucune, mon lieutenant.

– Alors, qu'est-ce que vous faites ici ?

– Mais, mon lieutenant, vous nous avez donné comme instruction de ne pas continuer, sauf si on faisait de la bonne besogne. Chaseix est dans un trou, dont il ne peut sortir parce qu'il a la main à moitié arrachée et personne dans son char qui sache conduire. »

En effet, Chaseix arrive bientôt à pied et raconte qu'après avoir tiré trois obus et une bande de sa mitrailleuse de gauche sur la G.M.P., un obus a éclaté devant son char, l'aveuglant, lui coupant un doigt et en arrachant trois autres. Le char est tombé dans le trou d'obus d'où, avec sa main blessée, il n'a pu le sortir : il a donné l'ordre d'évacuer et de rallier la carrière. J'inspecte mon char : sur le blindage gauche, il ne reste rien du camouflage ; les traces de balles se touchent et se recouvrent. C'est surtout la G.M.P. qui nous arrosait. Force m'est d'avertir le commandant de Marsé de ne plus compter sur nous. Les chasseurs de Margerie n'ont d'ailleurs pas pu démarrer sous cette grêle de balles. C'est piteux ! À ce moment, m'arrive du commandant de batterie Latrille, qui ne s'est rendu compte de rien, l'ordre de remonter coûte que coûte. Il ne reste plus que le char de Vurpillot. D'accord avec Brossert, je lui réponds qu'on ne peut songer à engager un char là où trois ont échoué. Et, entièrement couvert de sang, je vais me faire panser.

À la grotte de l'I.D., le colonel Auroux me demande mon impression : je ne crois pas qu'on enlève ce plateau sans remonter une attaque sérieuse, avec au moins douze chars pour attaquer à la fois les trois objectifs qui croisent leurs feux ; les hommes, d'ailleurs admirables, sont éreintés et n'en

peuvent plus. Le capitaine Mozat est en train de téléphoner au commandant ; je l'entends dire :

« Je vous signale tout particulièrement l'attitude vraiment splendide de Larminat ; il est encore blessé. »

... Je bois du lait.

Le commandant m'envoie chercher en auto : quand j'arrive à la D.I., encore tout ruisselant de sang, le général me regarde d'un air abasourdi et demande :

« Mais, n'est-ce pas votre adjoint ? Comment est-il blessé ?

– Mon général, répond le commandant, chez nous on n'est adjoint que jusqu'au moment où il y a une place à prendre au combat. »

Un peu plus tard, il me dit :

« C'est égal, vous avez le chic pour épater les généraux, vous, quand vous revenez du feu ! »

Le général me demande mon impression sur les hommes, et je lui réponds qu'à mon avis on ne peut plus avancer sans troupes fraîches. C'est probablement cette phrase qui me fit croire mort quelques jours plus tard par Destrem, mon camarade évacué en 1917. Un zouave à Paris lui faisait le récit du combat :

« À ce moment, continue-t-il, arrive un officier de l'A.S. tout couvert de sang ; il s'écrie : “Mon général, on ne peut plus avancer...” et tombe raide mort ; il s'appelait de Larminat. »

Après mon évacuation, on s'obstine sans résultat à lancer une série d'attaques sur ce plateau, avec des effectifs toujours insuffisants. Le groupement est retiré le 23, ayant subi de très lourdes pertes :

Officiers	50 %
Effectif total d'A.S.	32 %
Infanterie d'accompagnement	26 %
Matériel	75 %

Mais qu'importe, on les tient. Le plan de Foch, si bien exposé par Chèdeville, est en pleine exécution. Gouraud les a cloués sur place, et les voici qui reculent : ils ne s'arrêteront qu'en capitulant.

Le groupement fut cité à l'ordre de l'armée ; moi-même, je reçois ma troisième palme :

JACQUES

« Adjoint au commandant de groupement, s'est proposé pour remplacer, en vue d'une nouvelle attaque, le commandant d'un char d'assaut qui venait d'être blessé. A réussi, par l'exemple de son énergie, à rendre à un équipage épuisé par la lutte la plus grande valeur combative ; est resté dans la bataille jusqu'à ce que son dernier homme ait été mis hors de combat ; a trouvé, malgré une blessure grave, la force de ramener son char à la position de ralliement. »

(Document définitif du 10/10/1918)

Signé : Le général commandant la 10^e armée – Mangin

*Délivré par : Le maréchal commandant en chef les armées de l'Est –
Pétain*

L'A.S. sort de la bataille couverte de gloire : « Depuis le 18 juillet, dit un communiqué officiel, nos chars d'assaut ont pris une part glorieuse à la bataille. Après avoir enfoncé les lignes ennemies et facilité la ruée en avant de notre infanterie, ils n'ont cessé d'accompagner ou de précéder nos troupes et celles de nos alliés dans leur progression. Faisant preuve d'une habileté manœuvrière, d'une audace hors de pair, les équipages ont poussé leurs chars au plus fort de la bataille, ne reculant devant aucun obstacle, attaquant les centres de résistance et les batteries adverses sous le feu terrible des mitrailleuses et des canons spéciaux que l'ennemi concentrait sur eux. Tant de bravoure a obtenu les meilleurs résultats. Chaque section de chars a réduit une moyenne de 15 à 20 mitrailleuses allemandes. Un certain nombre d'entre eux, prenant à partie des batteries, ont mis le personnel hors de combat et assuré la capture du matériel. Les pertes subies par l'ennemi du fait des chars d'assaut sont, au dire des prisonniers, très élevées.

Du 18 au 23 juillet, les chars d'assaut ont participé quotidiennement aux attaques et la plupart ont exécuté deux sorties, et certains retournèrent au combat à quatre ou cinq reprises dans la même journée. À cette date, chaque compagnie comptait trois jours pleins de combat et des mécaniciens ont eu à leur actif jusqu'à 30 heures de conduite les 18 et 19 juillet. »

Le 30 juillet, le général Pétain lui-même fait paraître l'ordre du jour suivant :

« Depuis le début d'avril, l'A.S. vient d'affirmer en 30 combats et deux batailles rangées sa haute valeur offensive. Ratifiant le suffrage unanime de l'infanterie qui fit, dès le premier jour, à ses nouveaux frères d'arme une

part de gloire dont ils garderont la fierté, le commandant en chef leur adresse à tous ses félicitations. Équipages des chars qui, après avoir puissamment contribué à arrêter l'ennemi, l'avez rompu au 11 juin et au 18 juillet, ingénieurs qui avez conçu et mis au point l'engin de la victoire, ouvriers de l'usine qui l'avez réalisé, ouvriers du front qui l'avez entretenu, vous avez bien mérité de la patrie. »

*Signé : Le général commandant en chef les armées françaises
du Nord et du Nord-Est
Pétain*

Le commandant me dit alors :

« Prenez l'auto et allez jusqu'où il faudra pour vous faire évacuer rapidement. »

À Pierrefonds, les ambulances sont combles et à l'hôpital d'évacuation du château de Séry-Magneval on fait queue aux autos sanitaires. Nous allons jusqu'à la gare de Crépy-en-Valois où justement un train de blessés s'ébranle. À peine parti, il se gare pour laisser passer les Américains, et cette politesse nous la leur faisons trois ou quatre fois : il faut bien montrer à l'Amérique comme nos trains marchent bien... Nous finissons tout de même par arriver à un hôpital de Fontainebleau où on s'occupe si peu de nous que, le troisième jour, mon pansement n'a même pas été défait et me donne la fièvre ! Je fais démarches sur démarches pour aller au Franco-Brésilien à Paris, mais sans succès. Enfin, je demande une permission de convalescence qui, pour la première fois, est bien accueillie !

« Attendez, me dit le Major, je vais vous enlever votre pansement. »

Il l'enlève : ce n'est pas beau ; il sonde et, là-dessus, me dit des sottises :

« Qu'est-ce que vous me parlez de convalescence, mon ami !? Je vous évacue sur Castelnaudary ! »

... Mon Dieu, autant là qu'ailleurs ! Mais là-dessus m'arrive l'ordre, que Papa a obtenu de Justin Godart lui-même, d'aller au Franco-Brésilien. J'y suis reçu à bras ouverts, et il était temps car, le lendemain, je prends une bonne fièvre compliquée de lumbago.

Quinze jours après, j'arrive à La Hardonnière et rejoins le groupement le 27 août à La Chapelle en Serval. Le groupement et les groupes 1, 6, et 15 arborent une fourragère superbe, mais moi je n'y ai pas droit car si j'étais aux deux attaques, mon groupe n'était qu'à la première. Le cuistot du

commandant qui, lui, y a droit, ayant été au même fourneau dans les deux attaques, me salue d'un air goguenard.

Les chars Renault ont remplacé les Schneider, mais je n'ai pas le temps de faire leur connaissance car, profitant d'une permission du commandant Lefebvre, le commandant Michel, qui est à l'état-major de Mangin, réquisitionne tous ses adjoints, y compris de Poix et moi. C'est un arriviste forcené : un jour, Mangin demandait au commandant Chaubez de faire attaquer ses chars sur une pente raide et glissante. Celui-ci lui répondit que la pente était impraticable, ce qui était vrai. Alors, sortant de l'ombre, Michel, vil flatteur, sous les ordres de Chaubez, se permet de dire que c'était faisable à son avis... Mangin, qui a horreur des obstacles, renvoya le bon commandant Chaubez et demanda Michel à sa place ! Heureusement, c'est à l'état-major du commandant d'artillerie Bloch que nous sommes détachés, de Poix et moi. Il est charmant et commande l'A.S. du 1^{er} corps d'armée, alors à Soissons.

Car Mangin n'a cessé d'avancer depuis le 20 juillet ; il a conquis Soissons, franchi l'Aisne et est au pied de Laffaux. Soissons, dévasté par les barbares, est dans un triste état. Il n'est pas besoin d'autres preuves de leur acharnement contre la cathédrale que l'état du quartier même qui l'entoure, et qui est en miettes. Partout, les maisons sont pillées, les meubles vidés, les bibliothèques jetées dans les rues, où on marche sur des morceaux de paroissiens et de livres de piété. Au milieu d'un de ces tas, je trouve un parchemin ; c'est un diplôme de franc-maçon datant de 1776 et signé du duc de Luxembourg.

Je passe à Soissons une quinzaine de jours agréables et intéressants à étudier de près la méthode Mangin. Elle consiste essentiellement à lancer sans interruption des ordres d'attaque que la troupe n'exécute d'ailleurs que quand ils sont réalisables. Quand, après deux ou trois ordres successifs, il n'y a pas de résultats, on se livre à des rocade impressionnantes pour recommencer. C'est ainsi que les Renault, sans jamais attaquer, sont sur les dents, passant leurs nuits à se déplacer : les hommes sont exténués, couverts de poux. Une nuit, un char mal conduit culbute dans un trou de boue, où se noient misérablement les deux hommes d'équipage. Un matin, après une nuit pénible, les chars arrivent en position. À l'heure H, rien ne bouge ; le capitaine va voir la compagnie d'attaque et interroge :

« Ah oui ?... L'attaque... Oh ! Bien plus tard... ! »

Étonné, il monte au bataillon :

« Chut !! Le commandant dort ! »

Furieux, il va jusqu'au colonel pendant que ses chars, que la nuit ne cache plus, commencent à se faire marmiter. Le colonel lui dit :

« Oh ! Vous avez raison, ils ont tort, ils ont absolument tort. Mais vous savez, ils sont si fatigués.... »

Là-dessus, les chars se retirent et, vers 10 heures du matin, le téléphone annonce une avance de la première ligne... Cela se fait sans attaque, mètre par mètre, par infiltration, en profitant de chaque occasion. Grâce à ce système, il règne un état offensif constant et on avance, mais c'est éreintant pour la troupe qui s'use vite.

Les prisonniers, assez nombreux, ont l'air radieux et s'esclaffent de bon cœur quand on leur crie : « Nach Paris ! » en leur montrant la direction qu'ils prennent. Les Boches ont inauguré de formidables fusils anti-tanks dont la balle perfore les meilleurs blindages et fait des blessures atroces. Heureusement, fusil et munitions sont d'un tel poids que leurs servants les abandonnent volontiers sur le terrain.

Au bout de quinze jours, le commandant Michel m'appelle à lui : je l'ai en horreur... Apprenant que mon groupement part attaquer, je réussis à me dépêtrer et à rejoindre le commandant Lefebvre à son départ pour l'armée Gouraud. Le groupement se compose maintenant d'un bataillon Renault, du 15^e groupe armé des Schneider survivants avec cinq Renault, et du 10^e groupe qui doit enfin arriver de Grez avec vingt Renault. On débarque à Cuperly-en-Champagne. Le commandant s'installe à Herpont et les groupes dans de petits bois de pins sur la route d'Auve à La Croix-en-Champagne. Au même moment, je l'ai su plus tard, Joseph et Édouard sont bivouaqués à quelques kilomètres sur la route d'Auve à Somme-Bionne. Le successeur de Dutreil, le capitaine Marchand, me réclame comme adjoint dès son arrivée. J'y vais sans entrain : c'est une baderne, et, des anciens de Champlieu, il ne reste du groupe qu'Imbert, Hollier, Gerber. Le général Gouraud, qui a la réputation de tout faire pour éviter les pertes, est extrêmement populaire. Le moral de son armée est haut et l'organisation aussi remarquable qu'elle l'était peu à l'armée Mangin.

On doit attaquer en liaison avec les Américains, depuis la Meuse jusqu'à Auberive, en laissant de côté la forêt d'Argonne que les Boches devront évacuer sous peine d'être tournés par les Américains à l'est, par les Français à l'ouest. En Champagne, le centre de l'attaque est le fameux secteur de

Tahure, et c'est là que nous donnerons. Sur plusieurs kilomètres de profondeur, ce ne sont que trous d'obus, entonnoirs de mines, enchevêtrement de tranchées et de réseaux de fils de fer. Aussi les chars n'attaqueront-ils qu'au-delà de cette zone impraticable. Le problème est de la traverser, d'autant plus que les Boches ont préparé çà et là des champs de mines. Là encore, ils n'ont fait que nous imiter, comme en témoigne un magnifique tank anglais, pris et orné par eux d'une croix de fer et qui gît, tout disloqué, sur une de nos mines. On décide de faire précéder chaque groupe de chars par un important détachement de tirailleurs. Seul, le lieutenant Jacquelin, du 262, est bien au courant de ce travail ; les sous-lieutenants de tirailleurs n'ont jamais attaqué avec des chars et ne savent ce qu'ils peuvent franchir... Voilà le filon pour échapper à Marchand. Je me propose pour commander le deuxième détachement. Le commandant accepte et le capitaine est bien forcé de se séparer de moi.

Le 25, à 20 heures 30, je rassemble mon détachement à l'ouvrage Y, à l'ouest de Perthes-lès-Hurlus. Soit : cent cinquante hommes du 9^e tirailleurs algériens, sous les ordres des sous-lieutenants Collet et Oudet, douze sapeurs pour éventer les mines, et douze hommes du 262^e, avec les sergents Pégoriez et Laurent. Avec les tirailleurs, je forme quinze équipes de huit tirailleurs chacune ; en plus, un détachement de reconnaissance marchera en avant avec moi pour indiquer au gros de la colonne qui suivra les boyaux, les bonds à faire en avant. J'ai eu juste le temps de faire un exercice d'aménagement de tranchées dans la journée. À 22 heures, on vient me communiquer l'heure H : 23 heures pour l'artillerie, 5 heures 45 pour l'infanterie. Je fixe le réveil à 5 heures 30.

26 septembre

À l'heure H, nous partons dans le brouillard et atteignons, par l'est de Perthes, la piste que j'ai reconnue la veille. Hollier y arrive en tête des chars, et quelques travaux faciles amènent la colonne dans un ravin où je compte suivre un chemin de fer à voie étroite que j'ai repéré sur la carte. Il est sept heures 15 : le brouillard est opaque et, pour comble de malheur, une odeur violente et bien connue d'amande amère nous force à mettre les masques ! Où diable est ce maudit chemin de fer ?... Je le cherche trop à gauche ; le temps précieux passe ! Il faut absolument avancer. Désespéré, j'enlève mon masque et cherche dans une vapeur fétide et ouatée la petite voie ferrée... Enfin, la voici ! Je fais suivre les chars, nous avançons devant eux en semant des jalonnes pour les diriger. On marche sans trop de difficultés

dans le brouillard quand, à un triple embranchement, un officier m'arrête : c'est la première ligne, il n'y a plus devant nous que des Boches.

Je fais garer les chars et pars en reconnaissance avec Pégoriez. Je tombe sur un commandant, le commandant Oriol ; il me dit que l'ouvrage Chardoillet, à gauche, est bien pris, mais qu'à droite la tranchée de la Moskowa tient encore car il s'est produit dans le brouillard un vide qui ne se bouchera pas, entre le 44^e et le 60^e. Au bout d'une heure, le brouillard se dissipe, découvrant notre infanterie dans la tranchée de la Courtine. J'indique aux chars trois bonds successifs à faire : le premier au bois des Lièvres, le deuxième au bois des Canons, le troisième au petit bois, au nord de la Moskowa. C'est alors que Gerber reçoit une balle dans la poitrine. Je me porte en avant, gêné par les mitrailleuses de droite qui, n'ayant pas été attaquées, tiennent bon. À la hauteur de Tahure, la carte indique un embranchement de la voie ferrée vers le nord que je voulais suivre : il n'existe pas ! À la place, il y a une piste acceptable mais très battue par les balles. Je cherche mieux vers Tahure quand tous les chars débouchent, Hollier en tête, déclenchant un tir de mitrailleuses nourri et très gênant, de la droite. Hollier a reçu du commandant Arlabosse l'ordre de se porter immédiatement au bois du Trapèze, à 1 500 mètres au nord du Trapèze. La partie est de Tahure est encore aux Boches. ... Mais d'ailleurs, où est Tahure ? Rien, absolument rien n'indique sur le terrain qu'il y ait eu là une maison... Et cependant, nous devons être dessus ! Ah si !... Voilà une dalle de trottoir ! Nous y sommes bien !

Après une reconnaissance longue et difficile, sous le tir des mitrailleuses, nous décidons de passer par la première piste, renonçant au ravin des Mûres qui est sous le feu de ce gros fromage blanc qu'est la butte de Tahure. Mais on nous attend, il faut faire vite, et la région est complètement bouleversée. Je mets dix équipes à établir un passage sur les tranchées Tisse et Vistule, dans la direction du Trapèze. Dans le ravin de Tahure, nous avons enfin trouvé un champ de mines : il est soigneusement entouré de fils barbelés, avec un énorme écriteau en allemand : « ATTENTION ! MINES CONTRE LES TANKS ! DANGER DE MORT ! » Les tirailleurs travaillent comme des nègres et, à 18 heures, neuf chars arrivent enfin au boyau du Kronprinz, à l'est du bois du Trapèze : le plus dur est fait. Des mitrailleuses tiennent à 200 mètres à droite.

Le commandant veut engager tout de suite les chars dans le ravin des Oiseaux. Sous les balles, nous établissons un passage sur le boyau du

Kronprinz, un autre sur le boyau de Poméranie. Mais Hollier, voyant la nuit tombante, demande au commandant de remettre au lendemain matin ; le commandant accepte ! Alors, à ma stupéfaction, Hollier, tout bourré de règlements absurdes, déclare qu'il va se replier à 3 kilomètres en arrière, au bois des Canons ! Fatigue inutile pour le matériel et pour le personnel, qui dormira à peine ! Malgré mon insistance, il s'entête et s'éloigne : toute la journée de demain est remise en question ! Une fois les tirailleurs à l'abri dans les tranchées du voisinage, je vais rejoindre Pégoriez au bois des Canons, près des chars. La fièvre me fait grelotter, je crois que j'ai la grippe ; ce n'est que plus tard que je me rendrai compte que ce doit être l'effet des gaz, qui me laisseront plusieurs mois mal en point, sans appétit, avec des nausées continues. Nous apprenons qu'à droite, le 15^e groupe a joué de malheur : une marmite est tombée sur le groupe des officiers en pleine décision et en a fait un vrai massacre !

27 septembre

Le lendemain, on part à 2 heures du matin. Les équipages sont lourds de sommeil et un peu vaseux. On rejoint le bataillon Arlabosse pour l'attaque. Sous un feu violent de mitrailleuses et d'artillerie, je vais reconnaître le ravin des Oiseaux. Par chance, il y a une superbe piste d'artillerie sans un seul obstacle. Les Renault vont pouvoir montrer à leur aise ce dont ils sont capables. Je me poste bien, pour n'en rien perdre. Deux chars sont restés en route, les sept autres s'engagent ; mais le premier tombe en panne à la dernière tranchée, ayant manqué d'une chenille le passage préparé. Celui qui est derrière lui, voyant cela, s'arrête. Les cinq autres descendent la pente sous une grêle de balles ; mais, presque aussitôt, le premier trouve moyen de tomber dans un trou ; deux autres dans des tranchées. Hollier aborde, on ne sait pourquoi, un talus à pic et casse sa chenille. Enfin, Cheille, mon vieux brigadier en qui est tout mon espoir, casse sa courroie de ventilateur et doit s'arrêter ! Voilà tous les chars en panne en quelques instants, sur un terrain facile...

Décidément, j'aime mieux le Schneider ! Pourtant, l'impression a été telle que les mitrailleurs boches du plateau de droite ont pris la fuite, leur engin sur l'épaule... Le feu cesse complètement, au point qu'on commence à dépanner. Mais l'ennemi s'aperçoit que les chars sont immobiles et réoccupe ses positions. Le tir recommence, et il faut abandonner les appareils pour se mettre à l'abri. Un de mes tirailleurs reçoit une balle au talon, c'est mon seul blessé.

Après une longue attente à la tranchée du Pinson, le feu se ralentit. Avec le détachement de tête et trois équipes, je gagne le talus de la voie ferrée où un coureur m'apporte l'ordre de préparer un chemin jusqu'au Battoir, où doivent être les premières lignes. Nous commençons par marquer au-dessus de la voie ferrée une route avec un ruban blanc, car l'endroit est trop exposé pour y laisser un jalonneur, et comme nous partons vers Le Battoir, des fantassins abrités dans des trous d'obus, tout près de la voie, nous arrêtent : ils viennent de reculer de 800 mètres et forment la première ligne. À ce moment, quatre chars arrivent à la voie ferrée, juste au moment où on emporte sur un brancard le commandant Arlabosse, blessé. Il a l'air fort gai, et l'arrivée des chars le met tout à fait en joie :

« Ah ! voilà les tanks !... Photographiez-moi devant eux, là, sur mon brancard ! Ça va faire une photo épatante ! »

Les chars ont bien escaladé le talus assez raide, mais un abri invisible, juste sous mon ruban, s'effondre sous le deuxième qui n'en peut sortir ! Un autre, le seul char-canon qui reste, arrivé au bord du Battoir, disparaît dans une casemate béante pourtant visible... Pourtant, on avance, et quand j'arrive au Battoir avec mes équipes, c'est déjà pour la possession de la Croix-Muzart qu'on se bat. Une nouvelle section, composée d'un char-canon et de quatre chars-mitrailleuses, arrive jusqu'à la tranchée de la Croix-Muzart et y subit un feu violent ; Hollier, après avoir détruit trois mitrailleuses et un canon-revolver, est blessé à la figure ; un char prend feu, un autre a sa mitrailleuse enrayée et, faute d'infanterie pour occuper le terrain, le maréchal des logis Grand remmène les chars, dont un à la remorque.

Ces engagements successifs de deux ou trois chars, au fur et à mesure de leurs dépannages, sont déplorables et éreintants. On en envoie encore une fois trois ou quatre, avec le lieutenant Mermillod : ils ne font rien non plus. Toute l'attaque se heurte à un ouvrage : le fortin de la Croix-Muzart, et à la tranchée du même nom. Leur résistance est une conséquence du trou qui s'est ouvert dès les premières heures entre le 44^e et le 60^e régiment d'infanterie. En réalité, la position n'a pas été encore sérieusement attaquée ; les chars arrivent bien, parfois, à faire fuir les défenseurs – mais trop peu – et, pris à partie par l'artillerie, ils sont obligés de se replier. Et comme l'infanterie n'a rien occupé, les Boches se réinstallent... Mais, la nuit arrivée, on s'arrête.

JACQUES

Je suis couvert d'une sueur glacée et très mal en point. J'ai, en plus, mal au pied droit car une mitrailleuse s'étant mise à me tirer dessus ce matin pendant que je courais à travers champ, je n'ai eu que le temps de sauter dans la tranchée profonde du Kronprinz, si maladroitement que je me suis tordu le pied...

28 septembre

Le matin du 28, je vais vérifier qu'il n'y a aucun obstacle sérieux jusqu'à la Croix-Muzart. L'après-midi, j'emmène mon détachement à gauche, par le boyau de Silésie, en première ligne du bataillon Oriel : on y est battu par les tirs de la Croix-Muzart mais on voit admirablement. Quelques chars, commandés par Mermillod, qui n'a pas l'air d'avoir bien compris ce qu'il faut faire, évoluent d'une façon confuse et se retirent. Mais un peu plus tard, un char (maréchal des logis Servet) apparaît tout seul, pique droit sur le bas de la tranchée Muzart et, la remontant vers l'est, la nettoie méthodiquement à coups de canon, d'un bout à l'autre. Il arrive au fortin et je vois les défenseurs, leur matériel sur le dos, décamper à toutes jambes dans les bois du nord.

Malheureusement, le 44^e attend, paraît-il, que le 60^e démarre pour en faire autant... Et réciproquement !... Personne ne bouge ! Le malheureux char, sans soutien, encadré de marmites de plus en plus serrées, prend le parti de revenir... L'ennemi réoccupe immédiatement fortin et tranchée, et recommence à nous tirer dessus. À ce moment, on annonce même une contre-attaque, et je m'efface devant Gollet, tirailleur aguerri et plein d'allant, qui, voyant les fantassins hésitants, déploie immédiatement ses hommes dont la ferme attitude fait le meilleur effet. Quant à son camarade Oudot, il a disparu depuis l'heure H.

29 septembre

Le dernier officier de char, Mermillod, se fait évacuer pour grippe. Imbert quitte le ravitaillement et prend une section. Je prends l'autre. Je ne connais pas grand-chose aux Renault, aussi je préviens les équipages d'avoir beaucoup d'initiative si je bafouille dans mes signaux. Ce sont de braves gens que je connais bien et qui me font le plaisir d'être contents de marcher avec moi. Nous nous installons à la voie ferrée, et après avoir claqué des dents pendant quelques heures je me réveille avec une extinction de voix complète.

JACQUES

30 septembre

Au lieu d'attaque, c'est un ordre de repli qui arrive. Le groupement devient réserve d'armée. On gagne le ravin de Tahure où on est aussi mal que possible, et très marmité. Je suis réellement malade.

Le 1^{er} octobre, le commandant Lefebvre arrive avec de Poix et me recueille sur un tas de fil barbelé où, sans voix et piteux, j'attends que ça passe ! Il m'emmène à Laval et me donne un lit. Le 2, le commandant vient me réveiller :

« Dites-donc, tâchez de vous faire raser... le général va vous décorer. »

Je me lève et sape de mon mieux ma barbe remplie de craie avec le rasoir du cuisinier. La moitié de ma culotte est restée dans les fils barbelés, aussi je remets mon caoutchouc tout déchiré ; et c'est en loques, blanc de craie et exténué, que je reçois dans un pré la Légion d'honneur, du colonel Chèdeville, cependant que quelques clairons et tambours soulignent cette solennité.

*Grand Quartier Général
des Armées*

Au G.Q.G., le 22 novembre 1918

du Nord et du Nord-Est

ORDRE N° 11730 « D »

M. de LARMINAT, Jacques Marie, sous-lieutenant à T.T. de réserve au 503^e régiment d'artillerie d'assaut :

a été nommé dans l'ordre de la Légion d'honneur au grade de chevalier :

« S'est distingué dans tous les engagements auxquels il a pris part, notamment en mars 1917, juin et juillet 1918. Au cours des combats des 26, 27 et 28 septembre 1918, a été chargé d'assurer, dans une région entièrement bouleversée, l'entrée en ligne des chars. Marchant avec les vagues d'assaut, a réussi, grâce à sa bravoure entraînée et son indomptable énergie, à surmonter, sous un feu violent de l'ennemi, des difficultés considérables, prenant ainsi une part personnelle aux succès de ces journées. Quatre blessures. Trois citations. »

(Pour prendre rang - du 2 octobre)

*La présente nomination comporte l'attribution
de la Croix de guerre avec palme.*

*Le maréchal commandant en chef
Pétain*

Ce fut le couronnement des exploits guerriers de Jacques. Le lendemain même, le groupement était renvoyé à l'arrière, à Villiers-sous-Grez, pour s'y reconstituer et toucher du matériel nouveau, d'énormes chars anglais de 35 tonnes, armés chacun de deux canons et de six mitrailleuses. Mais ils avaient d'assez gros défauts de construction, étaient un peu lents et surtout fort mal joints, et Jacques n'avait pas grande confiance dans leurs qualités guerrières. Mais il n'eut pas à mener ces monstres au combat : l'armistice du 11 novembre surprit le groupement en pleins préparatifs et, la vie militaire ayant dès lors perdu tout intérêt pour lui, Jacques n'attendit plus que l'heure de la libération.

À la fin de décembre, à la suite d'une décision du haut commandement de ne plus laisser que trois groupes par groupement, le commandant Lefebvre fut invité à désigner qui serait sacrifié. Fort embarrassé, il parlait de tirer au sort quand le général lui dit :

« Mais c'est bien simple. Vous n'avez qu'un groupe qui n'ait pas la fourragère : désignez celui-là. »

C'était justement le 10^e qui, étant à Grez au moment de la bataille de Saconin, avait été exclu de la deuxième citation qui donnait la fourragère aux trois autres. Jacques, qui avait conscience d'avoir personnellement contribué à leur mériter cette deuxième citation, trouva un peu amer de se voir ainsi débarqué.

Le 10^e groupe, qui devait former désormais avec le 11^e un nouveau groupement I, s'en alla cantonner à Grez, à 3 kilomètres de Villiers. Jacques put donc continuer à voir presque chaque jour Joseph, qui venait d'arriver à Villiers et à faire avec lui et de Poix de longues promenades dans le bois de la Commanderie, promenades au cours desquelles son frère lui faisait raconter dans le plus grand détail tous les épisodes de ses quatre années et demie de guerre afin de les relater pour leurs descendants comme il s'est efforcé de le faire de son mieux dans le récit ci-dessus.

Et ce fut le 14 mars 1919 que sonna enfin pour tous deux l'heure tant désirée de la démobilisation.

ANDRÉ



Service militaire à Arras

Ayant atteint l'âge du service militaire, André était revenu d'Argentine en juillet 1913 avec Jacques qui, lui, avait bénéficié d'un sursis. Il avait été incorporé le 1^{er} octobre 1913 au 3^e génie qui tenait garnison à Arras ; moins heureux que son frère, il n'avait pu obtenir de servir dans la cavalerie comme il le désirait, et il avait préféré le génie à l'artillerie, espérant y acquérir des connaissances qui pourraient être utiles là-bas, en pays neuf ; mais à ce point de vue comme à tant d'autres, les déceptions ne lui avaient pas manqué ; toute cette première année de service lui avait paru très dure : pas de camarades agréables, des officiers qui, disait-il, ne s'intéressaient pas à leurs hommes, très peu de permissions, enfin, au lieu des travaux d'ingénieur qu'il avait espérés, de fastidieux exercices, de pénibles terrassements, d'interminables corvées de balayage sans aucun espoir d'avancement.

Il en accusait sa malchance sans vouloir convenir qu'il ne faisait pas grand'chose pour aider la chance. Doué de qualités exceptionnelles, André ignorait résolument l'art de les faire apprécier par ses chefs ; ou plutôt il le dédaignait, comme habileté indigne de lui. Il avait une peine extrême à

s'adapter aux formes de la vie militaire et ne concevait pas l'importance attachée par les officiers à des détails qu'il jugeait insignifiants. Déjà naturellement timide, l'attitude du garde-à-vous, obligatoire pour parler à un supérieur, achevait de lui ôter tous ses moyens et le mettait au supplice. Un jour, proposé pour le grade de caporal, il eut à se présenter en grande tenue devant son capitaine ; il entra avec ses deux cartouchières accrochées aux bretelles à deux hauteurs différentes et ce lui fut un scandale de constater que l'examen de ses aptitudes s'arrêterait là.

Il était très sensible à la plus petite marque d'intérêt, au moindre compliment et s'étonnait un peu naïvement d'en recevoir si peu, quelque soin qu'il mît à exécuter à la perfection les ordres qu'il recevait. Enfin, comme tous ceux qui ne se défendent pas, il fut certainement victime de quelques injustices qui froissèrent encore plus son instinct d'équité que son amour-propre. Ainsi, au printemps, on demanda des volontaires pour former une équipe de pontonniers qui devait aller lancer un grand pont sur le Rhône ; André, qui pensait au Chimehuín, se présenta et, quand il fut bien établi qu'il remplissait toutes les conditions exigées, il fut inscrit sur la liste ; il se réjouissait beaucoup de ce voyage qui allait enfin lui faire quitter la morne caserne d'Arras et rompre un peu la monotonie des exercices. Or, le jour du départ, il se trouva que son nom avait été rayé sur la liste, il ne put jamais savoir par qui, et remplacé par celui d'un autre qui, effectivement, partit à sa place. Une aventure du même genre lui arriva peu de temps après, la seconde fois qu'il dut passer caporal ; la chose était décidée, et son lieutenant lui avait dit lui-même qu'il pouvait coudre ses galons et lui avait même donné une escouade à conduire ; mais à peine avait-il eu le temps d'en prendre possession et de se réjouir de voir comme "ses" hommes exécutaient bien ses commandements que le lieutenant reparut l'air ennuyé : « Il paraît, dit-il, qu'il y a eu erreur ; vous n'êtes pas nommé... Bah ! ce sera pour la prochaine fois. » André, sans mot dire, arracha ses galons, les fourra dans sa poche et rentra dans le rang. Malgré toute la solide philosophie qui faisait le fond de son caractère, il ne pouvait s'empêcher de souffrir de toutes ces petites vexations.

La déclaration de guerre

Mais où la philosophie reprit entièrement le dessus et pour ne plus le quitter aux heures de pire détresse et jusque sur son lit de mort, ce fut quand la guerre éclata.

Il la vit venir avec la plus grande sérénité. *« À mon point de vue personnel, si la guerre doit arriver, il vaut infiniment mieux que ce soit maintenant, pendant que je suis ici avec Jacques, et qu'ensuite nous ayons la paix véritable, sans toutes ces alertes et incidents diplomatiques, une paix, enfin, où on puisse travailler tranquillement. Tu me diras qu'à faire la guerre on risque aussi d'arriver à la paix du tombeau un peu de bonne heure, mais, pour le moment du moins, je m'y résigne assez facilement. »*

Il attendait donc l'heure d'entrer en campagne lorsque sa malchance habituelle lui causa une nouvelle et vive déception : ce 31 juillet 1914, veille du jour où fut signé le décret de mobilisation, il était au polygone à faire des travaux d'exercice lorsque son voisin lui envoya par maladresse « un fameux coup de pioche dans la main droite » qui lui fendit la paume depuis la naissance des doigts jusqu'au milieu du poignet. « J'ai été immédiatement enfermé à l'infirmerie où je me suis morfondu depuis. J'ai été recousu aussitôt et ma blessure s'est rapidement améliorée. Cependant la mobilisation se passait devant mes yeux et j'étais furieux de n'y pas prendre part. J'étais nommé cabot ¹ à la 1/4, compagnie formée de la moitié de la 1/3 et de réservistes. Aujourd'hui, 5 août, le major a déclaré qu'il m'enlèverait mes fils demain et je me suis décidé (ou plutôt j'ai été dominé par une décision irrésistible et presque involontaire) à partir demain soir à la tête de mon escouade. Je crois que, du côté de ma main, il n'y a plus rien à craindre ; je puis m'en servir puisque je vous écris, et puis, enfin, il faut bien risquer quelque chose. »

Ce jour-là donc « s'étant aperçu que toutes les barrières entre lui et la vie extérieure avaient disparu dans le flot de la mobilisation », il s'évada en chaussons de l'infirmerie et sortit tranquillement en ville afin de prendre toutes ses dispositions pour partir ; il alla ranger ses affaires au "Repos du soldat", toucher un peu d'argent au Crédit lyonnais ; puis il s'occupa de « trouver un abbé qui le mît en état d'affronter n'importe quoi », enfin acheta ce qu'il fallait pour achever de guérir sa main, se fit raser une dernière fois et réintégra l'infirmerie, enchanté de son escapade.

« Et maintenant, ajoute-t-il, je veux vous parler de l'état moral vraiment splendide des troupes, dont j'avais mal pu me rendre compte étant enfermé avec des malades souvent assez navrants. Il paraît que, ni au moment d'Agadir, ni aux autres incidents célèbres, on n'avait vu cet élan qui a saisi

1 - Caporal (N.D.E.)

tout le monde dès avant la mobilisation ; les officiers sont méconnaissables et les sous-officiers jusqu'aux adjudants sont devenus charmants. Je ne reconnais plus le 3^e génie ! Personne ne doute du succès, moi non plus d'ailleurs, et, je crois, dans très peu de temps. Il n'y a jamais eu une occasion pareille et l'Allemagne est vraiment prise dans ses propres filets. »

Le départ (6 août 1914)

« Cette fois, ça y est ! je pars... Mais ce n'a pas été sans peine. D'abord le scribe de l'infirmerie a trouvé intelligent d'envoyer, de sa propre initiative, au bureau de ma compagnie une feuille me déclarant non mobilisable en racontant je ne sais quelles histoires sur ma blessure qu'il n'a jamais vue.

« Ce matin, j'ai sauté sur le major dès son arrivée et je l'ai entraîné dans la salle de pansements pour qu'il me débarrasse de mes fils. Il m'a bien fait quelques difficultés pour me donner mon exeat ; enfin, me voyant très décidé, il a baissé pavillon. J'ai bondi à ma nouvelle compagnie, la 1/4, que j'ai trouvée composée des meilleurs types du bataillon, et en particulier de tous mes copains de la 1/3. Un vieux sous-officier, avec qui j'étais très bien, m'a reçu les larmes aux yeux en déplorant que je ne puisse pas venir. Quand il a su que je partais, il m'a emmené au bureau, m'a présenté au nouveau capitaine (qui me paraît être une perle) en lui disant de moi un bien que je n'étais pas habitué à entendre. Comme il me traitait de sapeur, je me suis rebiffé : "Pardon ! caporal..." Le capitaine lève les bras au ciel : "Ah ! caporal ? alors impossible, j'en ai déjà trop... – Ça ne fait rien, me console le sous-officier, vous serez tout de même caporal, mais dans une compagnie du dépôt." Vous pensez si j'ai été long à envoyer mes galons par-dessus les moulins ; la troisième fois sera sans doute la bonne... Et me voilà sapeur à la 1/4 ! Le capitaine en a été un peu estomaqué.

« Là-dessus, voilà que mon terrible Pigouche (son ancien capitaine à la 1/3, avec lequel il s'entendait fort mal) se met en tête de m'avoir comme cabot et va trouver mon capitaine qui, croyant me faire plaisir, y consent. Je me suis vu partant en guerre avec des inconnus, un capitaine qui n'a aucune idée de ce que c'est que de ménager ses hommes et un officier de section que j'avais connu et fort peu apprécié à la 1/1. Comme on passait justement une revue, je me suis mis sur les rangs dans ma tenue d'infirmerie (chaussons, vieille capote et vieux pantalon) et quand le commandant a passé, je lui ai exposé bien haut mes prétentions. Ils ont enfin fini par

comprendre que je préférerais être sapeur à la 1/4 que cabot à la 1/3, et le commandant a trouvé le mot de la situation : “Bah ! ses galons, il les retrouvera sur le champ de bataille !...” Je suis donc enchanté, plein d'espoir et de confiance et prêt à tout physiquement (sauf ma main) et moralement. »

De tout le début de la campagne, André a laissé un récit pittoresque et coloré sous forme de lettres à Bernard et à Robert qu'il leur écrivit pendant son long séjour à l'infirmerie des Ponts-de-Cé aux mois d'octobre et de novembre et auxquelles il serait dommage de changer un seul mot.

« Le soir (de ce 6 août), j'étais habillé de neuf, complètement équipé, et je pouvais tâter dans mes cartouchières mes 88 cartouches de 8 mm, système D.

« Vers 10 heures, on nous rassemble dans la rue : deux compagnies en ligne déployée sur deux rangs. Voilà le commandant qui imagine de passer une revue en pleine nuit, et commence par un bout de la 1/3. Nous, à l'autre bout, à 250 mètres de là, après avoir poireauté quelque temps, nous nous couchons sur le trottoir et dans le fossé. Enfin il renonce à sa lubie et se contente de passer rapidement en recommandant : “ Surtout, pas un mot, pas un cri au départ ; je veux le silence le plus absolu. À droite par quatre ! En avant, marche ! ” Et, avec un ensemble parfait, tout le monde entonne le Chant du Départ après avoir arboré de petits drapeaux au bout des fusils. Près de moi un gros lieutenant braillait de tout son cœur. Le commandant n'a même pas songé à protester et il a eu raison : ç'aurait été d'un effet déplorable. Nous arrivons à la gare, nous hissons sur les plates-formes notre train de combat, puis nous-mêmes dans des wagons à bestiaux aménagés (Hommes 40 - chevaux (en long) 8). Le train démarre pour une destination inconnue. Au petit jour, nous passons à Valenciennes. Tiens ! il paraît que nous n'allons pas à Dunkerque. Plus loin, à une petite gare près de la frontière, une foule enthousiaste nous bourre de tartines, cigarettes, etc. Nous finissons par arriver à Martigny, à quelques kilomètres de Hirson, le 7 août dans l'après-midi.

À la frontière

« Après avoir formé les faisceaux, nous sommes remontés en wagon à cause de la pluie, en attendant les ordres.

« J'avais déjà fait connaissance avec plusieurs hommes de mon escouade, surtout Braceau, bijoutier qui s'intéressait beaucoup à

l'Argentine et pensait vaguement y aller comme tant d'autres (pauvre type ! c'est le seul tué jusqu'ici) ; Laverdure, un gros parisien, rouge comme un coq, à l'œil humide, qui agrémentait son langage d'un léger accent marseillais ; Valsemey, un grand diable de Normand à grosse tête mal équarrie et aux yeux gris immenses, qui avait rapporté du Maroc deux médailles et un peu de dysenterie chronique ; le cabot Carpentier, cousin du célèbre boxeur, mais insignifiant ; le sergent Hubert, vieux briscard, douze ans de service dont un an aux colonies, plusieurs fois cassé mais un rude gaillard, le meilleur tireur du régiment et qui ne tenait pas en place tant il était heureux de partir en guerre... Enfin une escouade épatante. Hélas ! je n'y suis pas resté longtemps.

« Nous partons sous une pluie battante et le commandant, le fameux " Sémaphore " commence par faire faire à tous ces réservistes qui avaient lâché le sac depuis dix ans, 1 heure 25 de marche sans pause. Ils commençaient déjà à râler. Voilà qu'en arrivant au cantonnement à Bellevue, Sémaphore nous retient sous la pluie pendant une demi-heure à nous faire un tas de laïus sur la tenue, les marques extérieures du respect, les soins à donner aux pieds, etc. etc. J'ai vu le moment où les réservistes allaient le conspuer et cela m'a donné la plus déplorable impression sur la discipline du bataillon.

« Ça va bien, on rentre. Consigne : faire sécher les capotes ; tout homme se présentant demain avec une capote mouillée sera f... dedans. Je l'ai trouvée bien bonne !

« Première discussion dans l'escouade parce que le cabot avait oublié la veille de toucher le fromage. Je prétends que ce n'est pas la peine de se manger le nez pour un bout de fromage qui serait digéré depuis longtemps ; là-dessus, je me prends de bec avec un autre type ; enfin, ça commençait à dégénérer, mais le temps y était pour quelque chose.

« Bon ! on se couche. Je me mets près de Braceau sans me déshabiller, mon fusil près de ma tête avec les cartouches pendues après dans l'espoir d'une attaque de nuit. Nous causons longuement et Braceau me devient de plus en plus sympathique. Un coup de feu !... Un autre !... On entend crier : " Aux armes ! " Je bondis sur mes cartouchières, je prends mon fusil, je le charge en passant la porte et j'arrive au pas de course sur la place avec deux ou trois types. Je trouve le commandant, enchanté : " À la bonne heure ! Vous n'êtes pas longs à vous réveiller ! " C'était une vieille sourde qui chassait ses poules et qui n'avait pas entendu la sommation, ni sans

doute les coups de fusil et le sifflement des balles. Dans la nuit, le factionnaire ému l'avait prise pour un "hurlant". On se recouche et la première nuit s'achève sans autre incident, sauf un type qui se lève "en cerceau" en poussant des cris d'orfraie ; il avait rêvé d'une deuxième attaque.

7-9 août – Bellevue. « Cette alerte m'avait mis en goût d'aventures guerrières, mais j'ai été profondément dégoûté de voir le lendemain qu'on nous faisait faire du maniement d'armes et de l'école du lapin le long des routes. C'était d'ailleurs bien nécessaire, je le reconnais, pour ramener un peu de discipline dans le bataillon.

« Après cela, j'ai pris la garde, et, ma foi ! j'ai trouvé cette garde-là assez intéressante. On m'a installé derrière une barricade formée par un râteau à cheval, une brouette, une charrette, et j'avais pour consigne de vérifier les papiers des entrants et sortants. J'avais de plus une petite liste noire de numéros d'autos et de passeports suspects. J'ai d'abord assisté à l'arrivée d'une longue théorie d'autobus tout poussiéreux ; puis il s'est présenté une série de cas de conscience embarrassants : une bonne femme s'est amenée avec deux seaux de lait, et, quand je lui ai demandé son papier, elle a voulu passer sans répondre. Je me suis dit : " Service ! service ! Jugulaire ! jugulaire !", et je me suis mis tout doucement en travers. Elle s'est mise à pleurer comme une fontaine : me voilà bien embêté ! Enfin, j'ai compris qu'elle était du patelin et qu'elle sortait de la pâture voisine. J'ai pris sur moi de la laisser entrer. Un peu plus tard, une petite fille, parfaitement en règle cette fois, a failli piquer une attaque de nerfs en passant devant ma jugulaire et ma baïonnette... J'ai aussi dû arrêter un commandant d'état-major en auto qui n'avait pas le mot. Enfin je me suis senti quelqu'un de très important.

« La nuit, ç'a été plus impressionnant, surtout qu'Hubert, le chef de poste, entendait des coups de fusil de tous les côtés. Pourtant, il n'y a pas eu d'incident sauf un petit oiseau qui faisait du bruit dans les branches et que j'ai signalé à mon successeur comme n'étant pas un uhlan.

« Le lendemain, près de l'endroit où j'étais de faction, on a passé une grande revue de cheveux et j'ai entendu le commandant qui demandait la liste des caporaux et maîtres-ouvriers qui avaient consenti à partir comme sapeurs. Quelle tuile ! juste mon cas ! Ça n'a pas raté : dix minutes après, j'étais cabot !

« J'ai d'abord fini mon tour de garde, j'ai fait une dernière corvée de sapeur, bien douce, hélas ! à côté de celles qui m'attendaient comme cabot. J'ai convenablement arrosé mes galons avec mon escouade chez les deux bistros de l'endroit ; et puis je me suis mis à la recherche de ma nouvelle escouade. J'y ai trouvé Degoullancourt, le cycliste, et deux copains de l'active ; tout le reste, classes 2 et 3 ! et presque tous gens du Nord. Comme chef de section un fourrier qui n'était jamais là, et pas de maître-ouvrier pour second. J'étais bien fadé !

« 10 août. Départ vers 5 heures. On nous débarrasse de cette stupide paire de godillots qui surchargeait les sacs ; on met tous ces godillots en voiture. (Depuis, on n'en a plus jamais entendu parler, grâce à Dieu !) Pourtant, la marche a été fort dure, et j'ai failli attraper un coup de chaleur. Bêtement, je n'avais pas emporté de quoi manger suffisamment, et, en arrivant, j'étais mort ! Une bonne femme vendait des œufs ; j'en ai gobé un avec délices. Nous étions au Tremblois, à l'est de Bellevue.

« Jusqu'ici, rien de particulier, sauf le sale caractère des habitants. La bonne femme qui nous abritait à Bellevue était une vieille mégère qui ne cessait de nous asticoter, refusant de nous donner du bois. À un qui lui disait : "Après tout, Madame, on est venu ici se faire crever la peau pour défendre votre propriété contre les Prussiens !" elle a répondu : " J'aimerais mieux être volée par les Prussiens que de donner à des Français comme vous." Ça a fait sensation. On a raconté la chose au capitaine qui a copieusement engueulé la vieille toupie et lui a expliqué qu'en Allemagne on avait déjà fusillé pour moins que ça.

« 11 août – Le Tremblois. Ce matin, exercice de défense d'un point d'appui ; je fonctionne comme cabot et je constate que c'est assez fatigant ; j'ai un gros sous-lieutenant brouillon qui m'envoie à droite et à gauche diriger un chantier où je trouve déjà un sous-officier qui commande et me rend cependant responsable des malfaçons ; puis je cours porter un tas de communications saugrenues. Ce n'est pas encore ça la guerre ! Au retour, je fais plus ample connaissance avec mon escouade : les trois quarts des bonshommes ne valent rien, mais absolument rien. Aucune bonne volonté, aucun enthousiasme, et un très sale caractère. Mais j'ai un cuisinier épatant, Carouget, très courageux et dévoué, et deux types de l'active qui, du moins, marchent à mon commandement, sans compter mon copain, le cycliste Degoullancourt. Nous nous cotisons à trois ou quatre ; je vais aux provisions et nous sommes bientôt en mesure de nous offrir une omelette de

douze œufs et une bonne soupe à l'oignon. Mais il paraît que nous sommes de garde encore un coup. À peine la section est-elle en tenue qu'il arrive une estafette : "On va partir d'urgence, ordre du général !" Le commandant recommande de faire griller la viande avant le départ et le plus vite possible. Heureusement, "l'asado", ça me connaît. Je bondis avec un acolyte et je reviens avec un immense morceau de bœuf pendant que mon escouade, secouant un peu son apathie, suspend assez ingénieusement un bout de grillage au-dessus du foyer. Je réquisitionne les caisses du marchand de fromages qui nous loge. Défoncées à coups de hache, elles alimentent un feu d'enfer sur lequel la viande, coupée en tranches fines, grésille et se racornit avec une odeur qui me rappelle de vieux souvenirs. C'est un petit succès car la plupart des escouades ne peuvent montrer que de la viande crue quand le capitaine vérifie qu'on a exécuté l'ordre du commandant. Sémaphore entre en fureur à cette occasion, mais il faut bien partir. On démarre à toute vitesse et on s'enfonce à grande allure dans les grands bois des Ardennes pendant que la nuit tombe. La première escouade fournit des éclaireurs : c'est impressionnant. À un moment, le bruit court qu'en tête il y a eu un accident, un homme blessé, (ce n'est d'ailleurs pas vrai). Tout à coup on entre par une petite barrière dans un pré où, en pleine nuit, on forme les faisceaux. C'est là que le rôle de cabot devient difficile ! Il faut que je choisisse des types à tâtons, que j'envoie les uns au bois, les autres à l'eau, que je mette en route la soupe et que je m'oriente au milieu d'un dédale de faisceaux tous pareils où circulent des chefs d'escouades affairés et affolés. Enfin on se réunit autour de grands feux et on se brûle la bouche et les doigts en absorbant des pommes de terre. À peine le temps de faire le jus : il faut tout éteindre et aller se coucher dans des granges qui sont à côté.

« 12 août. On se rassemble de bonne heure. Je perds un bonhomme et je finis par le retrouver au dernier moment ronflant sous le foin comme un bienheureux. On repart et on arrive à Rocroi, village historique qui se présente à nos yeux sous l'aspect d'un tournant de rue encombré d'une quantité incroyable de troupes variées qui défilent pendant que, serrés contre le mur, nous attendons notre tour. Enfin nous prenons rang dans la colonne et nous marchons droit vers la Belgique. Dans la descente, nous voyons la route toute droite, noircie à perte de vue par le 1^{er} corps d'armée.

La Belgique

«... Donc, nous avançons en bon ordre et en une colonne de 5 à 6 kilomètres sur la route de Rocroi à Couvin. Franchi la douane française, puis la douane belge. Écrêteaux en flamand et français, drapeaux des nations alliées sur les maisons. Marques de sympathie : un gamin nous fleurit de chrysanthèmes jaunes ; un paysan placide nous envoie un “vive la France” bien tranquille mais convaincu. Devant les maisons, il y a des seaux d'eau fraîche coupée de vin, de sirop, ou de la bière pure, très forte. Cette fois les officiers ne s'opposent pas trop au petit désordre qui en résulte.

« Nous arrivons devant Couvin et le commandant nous rassemble dans un champ pour lire l'ordre de cantonnement ; il saisit l'occasion de faire un laïus : “C'est la première fois que des troupes françaises ont l'honneur de loger dans une ville belge ; j'espère que vous donnerez à la population bonne opinion de votre tenue et de votre savoir-vivre. La 1/4 logera à l'école des filles et la directrice recommande son matériel à la sollicitude des sapeurs. Il y a surtout des W-C d'une propreté merveilleuse ; la directrice compte qu'il n'y sera commise aucune dégradation.” Pauvres W-C ! en quel état sont-ils à l'heure actuelle ?

« Nous entrons en ville au pas cadencé, l'arme sur l'épaule ; mais cette belle allure est un peu perturbée par l'accueil très chaud de la population qui nous inonde de gueuze 'lambic et de sirop de groseilles. On nous case dans des salles de classe bien propres, vernies, astiquées, avec des bonshommes coupés en long sur les murs, des tableaux complets de toutes les mesures du système métrique et des pancartes où sont écrits des aphorismes destinés à former de bonnes ménagères pratiques et économes. Je ne me rappelle plus les aphorismes, mais ça disait à peu près : “Un sou et un sou, ça fait deux sous.” - “Balaie devant ta porte et toute la rue sera propre.” etc.

« Distribution de vivres ; grande discussion avec mon escouade : personne ne veut faire la cuisine. À la fin, je me ligue avec Carouget et Degoullancourt, je mets notre part de viande et de patates dans une marmite et je pars à la découverte d'un fourneau. Nous tombons sur une famille Lechat, cabaretiers ; la patronne, petite vieille proprette qui s'excuse toujours d'être dégoûtante, nous confectionne un frichti succulent que servent les deux filles, mesdemoiselles Fine et Génie, avec force petites mines et révérences gracieuses. Elles sont endimanchées et portent des

tabliers à grandes collerettes. Nous nous attablons en face de deux jeunes artilleurs. Notre bœuf et nos patates baignent dans un roux alléchant avec quelques oignons. Ce plat de résistance est flanqué d'une salade, suité d'un fromage, arrosé d'abondante bière et complété par un café fumant additionné d'une petite goutte. À ce propos, je demande l'addition à M^{lle} Fine qui compte longuement sur ses doigts et arrive au total impressionnant de "houit sous". Nous quittons avec effusion cette excellente famille et regagnons le cantonnement. Je rencontre le lieutenant affolé : "Comment vous êtes-vous arrangé avec votre escouade pour la soupe ? Vous avez donc touché du sel ?... et du bois ?" Je le rassure et lui laisse entendre que, dans un patelin aussi hospitalier aucun sapeur de la compagnie n'a certainement manqué de rien. Je rentre dans la salle de classe où j'avais préparé un lit et, naturellement, je trouve tout accaparé par une charmante escouade qui ronfle comme un seul homme. Je repêche mon fusil et mon sac au milieu des corps enchevêtrés et je finis par me faufiler sous un banc.

« 13 août. À 2 heures, le planton réveille les escouades. Départ dans une demi-heure. C'est la première fois que je rassemble mes hommes en pleine nuit. Aussi, je me laisse aller à quelques éclats de voix et le commandant m'envoie un homme tout exprès pour me prier de baisser le ton. Je suis sensible à cet honneur.

« ... J'en étais à la route de Couvin à Philippeville. Au lever du soleil, nous avons vu un pays beaucoup moins boisé que la veille où nous avons traversé de vastes forêts de sapins en longeant les gorges de l'Eau-Noire. Ici, ce sont des collines, des petits bois, des pâturages et énormément de petits villages cachés dans les plis de terrain. Il fait bientôt très chaud et les distributions de liquides recommencent. Traversé Marienbourg. Fait la grand'halte près d'une ferme où on nous distribue tout ce qu'il y a de disponible comme tartines de pain, bière et cigarettes. Traversé Philippeville au pas cadencé et logé dans un petit patelin un peu au-delà.

« 14 août. Regagné la grande route de Dinant. Un peu avant Anthée, nous formons les faisceaux le long d'un champ de pommes de terre et nous attendons des ordres. Nous les attendons toute la journée en faisant des petites popotes avec des pommes de terre. Par moments une averse dégringole et on s'abrite sous les voitures ou bien sous des bottes de paille. Sur la route, il passe des convois, des autobus...

« 15 août. Erreur ! Ça, c'était le 16 août. Du 14 au 15, je commençais sans doute à être un peu abruti par la marche, car il y a une lacune

complète dans mes souvenirs ; mais je sais que le 15, après avoir beaucoup tournaillé, nous avons fini par entrer à Flavion où nous avons été surpris de voir une population endimanchée pour l'Assomption, et en larmes, qui nous demandait si les Prussiens étaient derrière nous. Je n'y comprenais rien, mais je sentais qu'il y avait du vilain. Il faut dire que nous entendions le canon dans le lointain depuis quelques heures. Nous devons mettre Flavion en état de défense. Le bruit court que le 33 est anéanti et que les Boches arrivent. Deux sections vont faire des tranchées vers l'est. La mienne est désignée pour faire des communications à travers les jardins, et bientôt, je me trouve avec une douzaine de bonshommes taillant dans les haies, coupant des fils de fer, arrachant des grillages. Arrive un gros lieutenant qui brouille tout en cherchant à abîmer le moins possible les clôtures et, par exemple, pour éviter d'arracher un grillage, le couche en travers du passage. Je lui fais remarquer qu'il a ainsi constitué une chausse-trape admirable et qu'on ne peut plus passer par là, surtout la nuit et en armes, sans s'étaler sur le nez. "Que voulez-vous, dit-il, il est trop dur à arracher ; on ne peut pas l'avoir !" Là-dessus arrive un détachement de fantassins qui racontent que les Allemands ont bien pris Dinant au 33^e mais que le 73^e l'a reprise. Victoire ! Je profite de la diversion pour supprimer le fâcheux grillage, quand j'entends Degoullancourt qui m'appelle à tue-tête dans la rue. Je m'élance la hache à la main, et je tombe sur un grand dragon tout barbu, appuyé sur une lance : Cocob en personne ! Je lui saute au cou. Mais le devoir l'appelle. Comme j'ai fini le mien, je l'accompagne pendant 200 mètres à peu près, puis nous partons chacun de notre côté. Service ! Service ! Figure-toi que Degoullancourt l'avait reconnu d'après un portrait que j'avais fait de lui sur un carnet. J'ai été flatté dans mon amour-propre de dessinateur.

« Couché à Flavion dans une grange.

« 16 août (voir plus haut) ... Il passe donc des autobus, des gendarmes. On annonce mille deux cents prisonniers. Tout le monde se précipite pour les mettre en petits morceaux. Au bout de trois heures de ce bateau on en voit passer quatre, bien encadrés, et on ne songe même pas à leur dire des sottises.

« ... Donc, il passait sur la route des autobus poussiéreux (ces deux mots étant aussi inséparables que brute sanguinaire, vague humanitarisme ou "Atrébie débordée"), et même, à un moment, ils se sont mis à passer en file régulière en prenant une route dirigée vers le nord. On voyait à l'horizon, au

sortir d'un bois, une petite côte que gravissaient lentement de gros vers blancs pendant que la colonne continuait à défiler devant nous. Il en a passé quatre-vingt-seize. C'était un régiment qui s'en allait à Namur. À ce moment, Degoullancourt vient me confier qu'il a été désigné, comme cycliste, pour faire partie d'une mission inconnue mais qui consistait sans doute à faire sauter des ponts. Deux escouades doivent partir. Je m'informe, mais j'apprends que les types étaient déjà désignés, même équipés, prêts à partir. J'essaie de remplacer un des cabots mais ils ne veulent rien savoir. En dix minutes, le petit détachement est en route dans la direction de Dinant. Et voilà comment j'ai manqué une petite expédition qui aurait joliment complété ma campagne. Ils ont d'ailleurs bien fait de ne pas me prendre car, avec ma main encore "inservible", je n'aurais pu rendre que de maigres services.

« Du 16 au 21 août. Cantonné à Morville, tout près de ce champ de pommes de terre ; c'était notre base d'opérations ; tantôt nous allions passer la journée dans une pâture (pour éviter les déprédations chez l'habitant) tantôt nous avions repos dans le village ; une fois, j'ai pris la garde, sans incidents. Toutes les heures, j'allais placer deux bonshommes à chaque issue devant une barricade, derrière un falot, et je leur disais de faire bien attention aux uhlands.

« Un jour, nous partons de nuit dans la direction de Dinant ; nous prenons des chemins contournés à travers bois et on nous fait prendre des formations appropriées : toute la mise en scène pour faire croire qu'il allait surgir, d'un moment à l'autre une bande de uhlands bottés, éperonnés, la lance au poing. Mais, comme il ne se passe rien, on finit par abandonner les formations appropriées et par marcher en vrac. Nous arrivons sur la grand'route ; à une pause, un fantassin du 33^e nous montre la poignée de sa baïonnette percée d'une balle et donne quelques détails de son cru sur la bataille de Dinant. Il montre où étaient les Français, le point jusqu'où sont venus les Prussiens le jour que nous travaillions à Flavion ; il raconte l'assaut insensé fait par un bataillon en colonne par quatre sur le pont de Dinant enfilé par les mitrailleuses. Il raconte qu'un fantassin, pour ne pas être fait prisonnier dans la citadelle de Dinant, aurait sauté du haut d'un rempart de 40 mètres dominant un talus presque à pic, très haut aussi (je ne me rappelle pas le chiffre mais il devait être exagéré).

« Un peu plus loin, nous nous arrêtons devant la grille d'un cimetière et, dans l'allée centrale, il y a, sous des feuillages verts, des bouts de capotes et

de pantalons rouges : vingt-cinq cadavres du 33^e ! Triste impression. Un autre type de ce régiment qui paraît bien dispersé, nous donne d'autres tuyaux. Un caporal, blessé, aurait été pendu à une grille par les tendons du cou au moyen d'un crochet de boucher par un officier allemand, de façon que la pointe des pieds touche juste le sol ; au bout de sept heures, il se serait décroché. On aurait fusillé l'officier. Puis c'est l'aumônier du 33^e qui s'amène à bécane. Je l'avais connu à Arras et je l'apprécie beaucoup plus sur le champ de bataille. Il dit que les pertes du 33^e ont été très exagérées : cinq cents manquent à l'appel, mais il n'y a que cent vingt morts avérés.

« On nous distribue des outils et nous aménageons des tranchées préparées par les fantassins. À une certaine distance, dans un pré, ceux qui ont de bons yeux distinguent deux cadavres. Au loin, une ligne de collines. Derrière, c'est la Meuse, dit-on. Encore derrière, on entend le canon très sourdement. Il paraît que nous nous sommes beaucoup trop montrés pendant le travail et que nous aurions pu être repérés. D'ailleurs un général attrape le commandant pour avoir amené des sapeurs si près du feu (!!!) Bientôt nous faisons demi-tour et regagnons l'arrière.

« (Je me fais un peu l'effet de l'oncle Étienne qui, dans les "Croquis tunisiens" cherche à donner constamment au lecteur l'impression qu'il va lui tomber sur le blair une troupe de Touareg. Que veux-tu ? il ne m'en est pas arrivé beaucoup plus mais c'est la faute du général).

« 22 août. Départ de Morville de bonne heure. Cette fois, au lieu d'aller vers Dinant, nous obliquons assez vite vers le nord. Nous passons à quelque distance d'un aéro allemand descendu par la fusillade il y a deux ou trois jours. Nous passons derrière l'artillerie, et c'est très fatigant car elle va plus vite que nous. Nous voyons, loin devant nous, les derniers chevaux qui s'arrêtent, et quand nous arrivons, toute la colonne repart sans nous laisser souffler. Nous arrivons assez vannés à Ermeton-sur-Biert. On nous met en lignes de sections par quatre dans un champ, au repos pour un quart d'heure. Quand on prend cette formation, c'est que ça chauffe. Chacun a son sac et son fusil à portée de la main et, en dix secondes, on peut repartir. Quand on craint d'être arrosés par les obus, on met les sections à vingt ou trente pas. Ou bien on prend la même formation mais par escouades en colonne par deux ou par un. Au contraire, si on ne craint rien, on forme la colonne de compagnie et on aligne les faisceaux et les sacs derrière. Tu sais que ce dispositif ne permet pas comme l'autre un départ instantané.

« Nous reprenons la marche et montons un sentier en lacets en discutaitant sur la nationalité d'un avion qui tourne dans le ciel. Tout à coup, en longeant un petit bois, tac-tac-tac-tac, c'est une mitrailleuse qui part sans prévenir à deux pas. Heureusement, ce n'est pas pour nous mais pour l'avion qui a une petite secousse et puis se débîne en vitesse. C'était bien un Taube.

« Nous nous installons non loin de là, en ligne de sections, à la lisière d'un champ de pommes de terre formant une croupe arrondie qui nous cache l'horizon. De l'autre côté, on entend le canon de plus en plus fort. Nous restons là toute la journée ; la direction du bruit change un peu, passe du nord à l'ouest. Le vaguemestre, un nommé Collignon, qui ressemble à s'y méprendre à un Juif-Errant qui aurait une bécane et une énorme pipe, vient s'installer près de nous. Il a été à Dinant et rapporte des trophées : un emblème de casque prussien percé d'un trou au milieu du front. Le sang a giclé tout autour. Il a aussi une lettre trouvée sur un cadavre allemand. Je la déchiffre pour lui faire plaisir, mais ça me dégoûte un peu. Tous ces gens, jusqu'aux officiers, ont d'ailleurs l'air de penser que tout ce qu'on trouve sur les Boches vivants ou morts est de bonne prise. Tel n'est pas mon avis.

« Vers le soir, nous rappliquons et arrivons, tard dans la nuit, dans un groupe de fermes très dispersées où nous nous logeons tant bien que mal, le ventre creux car, de toute la journée, nous n'avons pu allumer de feu et nous avons vécu de singe² et de biscuits.

« 23 août. Départ précipité à 4 heures du matin. Le gros lieutenant Touplain m'attrape parce que je n'ai pas bien brossé ma capote ! Nous regagnons Ermeton, toujours derrière l'artillerie et j'ai enfin le spectacle d'une mise en batterie sur le bord d'une route. Même on nous met juste derrière les canons et je me félicite de voir enfin de près le cinéma. Mais il paraît que ce n'est pas encore la place des sapeurs. Nous sommes remisés assez loin en arrière et on ne voit plus rien que quelques avions. Des civils belges passent sur la route avec des voitures chargées de bric-à-brac, tables, ballots de linge, etc. Au loin, ça gronde toujours, et la batterie de tout à l'heure parle à son tour : "Pan-pan-pan-pan", quatre coups secs, pas très forts. Je vais aider à couper des fils de fer pour faciliter le passage ; deux types viennent raconter que des officiers d'état-major leur ont barboté

2 - Conserve de bœuf (N.D.E.)

sans façon leurs bécanes. Ils ont l'air de trouver la plaisanterie un peu mauvaise. Puis, à l'abri d'une haie, nous faisons cuire du riz et du jus.

« On nous transporte en avant, vers le canon et on nous met le long d'un bois. Encore quelques fils de fer à couper. Au loin, au-dessus des bois, on voit des petites bouffées blanches et des éclairs. Il paraît que c'est des shrapnells. Je vais ensuite à la défense d'un bois. Nous faisons d'abord des layons étroits jusqu'à une lisière qui fait face à l'ennemi. Des fantassins arrivent en masse et se mettent à gratter la terre avec ces pitoyables petits morceaux de fer-blanc qu'ils ont comme outils. Nous, nous dégageons la vue en élaguant à la serpe jusqu'à la lisière et ils indiquent ce qu'il faut dégarnir. Puis, je prends avec un sergent l'entreprise d'un abri contre les shrapnells. Mais au moment où la charpente commence à prendre figure, on nous rappelle : il faut aller rendre les outils. Moi, je ne faisais plus attention à la bataille et je déclare : "C'est bien ça, le régiment ! Toujours la même chose ! Juste au moment où on commence à faire du bon boulot, il faut aller rendre les outils ! " On rend les outils, on reprend sa place dans la compagnie toujours vautrée le long du bois, et on repart en arrière ; mais au lieu de se mettre en colonne sur la route, les huit sections des deux compagnies marchent parallèlement à travers le pays, les officiers en tête, les uns à pied, les autres à cheval. On écrase des luzernes, des trèfles, des avoines. Ça me rappelle l'ouverture de la chasse. Devant, à 50 mètres, les cabots armés de cisailles coupent toutes les clôtures qu'ils rencontrent pour ne pas retarder la marche.

« Et tout à coup, nous nous rendons compte : à gauche, la route est encombrée de canons et de caissons qui filent dans la même direction que nous. Derrière nous, de l'autre côté de la vallée, on distingue le bois où nous étions tout à l'heure. Au-dessus, des flocons blancs, des éclairs ; mon abri doit être arrosé. Nous comprenons : la bataille est perdue et nous battons en retraite... C'est tout ce que j'ai vu de la bataille de Charleroi.

« Nous nous remettons en colonne par quatre sur la route ; je suis en tête du bataillon, derrière le cheval du capitaine. Personne ne dit rien : on n'est pas très rassuré ; le corps en avant, tirant sur la bretelle, les hommes marchent bon train et, de temps en temps, j'écarte les bras pour les empêcher de dépasser le capitaine. Le soir tombe ; derrière nous, on voit un grand nuage rouge sombre vers Ermeton et un autre à gauche vers Dinant. C'est bien comme ça que je me figurais une retraite.

« Nous nous arrêtons dans une vaste cour de ferme pour prendre de l'eau. Mais le commandant ne donne que dix minutes. Aussi, naturellement, mes hommes de corvée arrivent trop tard. Heureusement il fait nuit et on n'a pas soif. Le bruit court que la 1/1 a été anéantie. On continue et on s'arrête enfin à Rosée. On forme les faisceaux dans un pré et on se dispose à passer la nuit. Une grande meule fournit de la paille. Nous apprenons que les détachements qui ont été envoyés pour faire sauter les ponts de la Meuse ont rejoint. En effet, voici Degoullancourt, le cycliste, les sergents Hubert et Osterlynch, qui se mettent à raconter des choses fantastiques. Il manque deux hommes de la 1/4, mon ancienne escouade : Braceau, l'horloger, qui a été tué, et Valsemey, le médaillé d'Algérie, qui a disparu pendant le retour. Il manque aussi une escouade de la 1/3 commandée par mon ancien sergent du temps de paix.

« La 1/1 a été assez éprouvée mais il en reste ! Il y a même peu de manquants. Seulement quatre traînants ont été raconter partout : "C'est nous les seuls survivants de la 1/1."

« L'expédition des ponts de la Meuse mériterait d'être racontée à part. C'est le seul exploit remarquable qu'ait accompli mon bataillon pendant que j'y étais. »

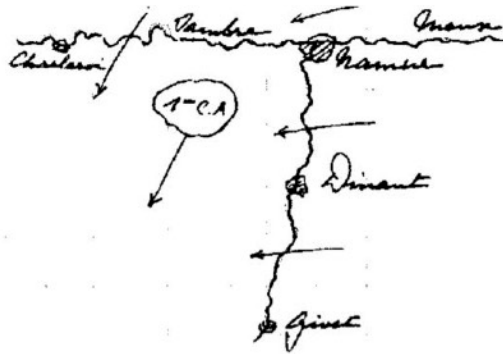
Voici comment son père communique à sa sœur Magdeleine ce récit que venait de lui faire André, le 20 septembre au dépôt d'éclopés de Nogent-le-Perreux.

« On avait chargé quelques sections de détruire les ponts sur la Meuse, mais seulement quand on le leur dirait. Les voilà mettant des sacs de poudre dans les piles et des chapelets de mélinite artistement placés sur les charpentes en fer des ponts sous la protection d'un régiment d'infanterie qui, par son feu, devait tenir l'ennemi à distance. Mais au beau milieu du travail, le régiment reçoit l'ordre de s'en aller. Eux, les braves sapeurs, achèvent leur travail sous une grêle de balles ; puis ils restent là, leur mèche à la main et attendant tranquillement que l'ordre vienne, tout seuls dans Dinant, faisant le coup de feu en s'abritant derrière les poutres de leurs ponts, pour retarder l'ennemi. Mais les Allemands avançaient toujours. Juste au moment où ils parvenaient sur le bord de la Meuse, l'ordre arrive enfin. Alors, beau spectacle, tous les ponts sautent excepté un. Le sergent qui devait détruire celui-là avait attendu qu'une section ennemie fût arrivée au milieu et, alors, il les a fait tous sauter avec le pont, si bien qu'il en est retombé jusque sur les falaises du bord de la rivière.

« ... Ici, reprend André, finit la première partie de ma campagne, et ç'a été aussi la première partie de la guerre ; après, nous avons marché, marché sans arrêter jusqu'à Esternay où nous avons soufflé un peu pendant la bataille de la Marne, pour recommencer à marcher jusqu'à Reims. Ça a mal fini pour moi, je l'avoue, mais je crois bien avoir tenu jusqu'à la dernière limite. Le récit de cette retraite ne pourrait être qu'assez fastidieux ; aussi je passerai rapidement. Si tu as une carte, tu pourras faire l'addition des kilomètres et juger s'il n'y a pas de quoi faire rentrer les jambes dans le corps à un type bien constitué. »

(On trouvera plus tard ce total impressionnant établi d'après le carnet de route d'André.)

Il ajoute en post-scriptum : « Tu sais que, pendant cette bataille de Charleroi, le 1^{er} corps s'est trouvé presque entièrement cerné par les Allemands arrivant, d'une part, par la Sambre, d'autre part en traversant la Meuse entre Dinant et Givet. »



Le 1^{er} corps d'armée cerné par les Allemands

La retraite

« 24 août. Réveil à 3 h du matin au bivouac de Rosée. Gagné Villers-en-Fagne au milieu des bois. C'est un petit patelin qui, depuis, a été brûlé et une partie de ses habitants massacrés, comme Anthée, comme Couvin. Les habitants commençaient à sentir le Boche, car il défilait des éclopés. Pitoyable spectacle ! Il y avait des bonnes vieilles dames bien propres, en petit chapeau à brides et en jupes noires, à côté de paysannes traînant une ribambelle de mioches. Tout ce monde-là crevait de faim. C'était à notre tour de les ravitailler. Dans les musettes, il y avait quelques provisions de rabiote que nous avons pu distribuer. Pauvres gens ! Ils nous avaient donné

leur dernier morceau de pain, et maintenant, c'est eux qui nous demandaient à manger.

« À 4 heures, les haricots commençaient à ramollir dans une marmite installée au milieu de la rue quand arrive une estafette cycliste : "Départ dans une demi-heure !" C'est bon ; on mastique les fayots : de vrais petits boulets de canon ; on remonte son fourbi, et nous voilà partis. Bientôt la nuit tombe. Nous passons une voie de chemin de fer à Fagnolle et puis nous nous enfonçons dans des chemins au milieu des bois, qui montent indéfiniment et prennent des directions bizarres. On entend sourdement le gros canon vers Givet ; sans doute le fort de Charlemont. On s'arrête ; on est perdu ; les voitures ne peuvent plus avancer et un habitant qu'on avait pris pour guide déclare qu'il l'avait bien dit ; mais Sémaphore n'avait pas voulu l'écouter. Ça me rappelle l'histoire de Napoléon avec l'oncle de Bussy (à la bataille de Craonne en 1814 ; voir Petite histoire des Larminat p. 187 et suivantes). Une demi-heure se passe, et on en profite pour ronfler consciencieusement dans le fossé. Demi-tour. On redégringole, on repasse à Fagnolle et on prend une autre route en somnolant. Toutes les heures, petit roupillon de dix minutes. On marche comme des mécaniques. Marienbourg. Couvin. Une halte assez longue, puis nous traversons le bourg et nous installons dans un pré ; travaux divers de défense : tranchées, passages dans les haies. Il passe énormément de troupes sur la route, des zouaves, des tirailleurs isolés, qui sèment des histoires désolantes de massacres, de pertes effroyables. (On a rudement bien fait de prendre des mesures sévères contre ces traînants). C'est tout le 1^{er} corps qui passe : nous sommes au goulot du mouvement enveloppant des Allemands et il n'y a pas de temps à perdre. Heureusement, il y a plusieurs routes de dégagement vers la France ; et nous aménageons un carrefour pour faciliter la circulation.

« Puis nous prenons la suite à travers la forêt, de Couvin à Rocroi que nous laissons à gauche pour arriver enfin, clopin-clopant et en pleine nuit à Éteignères en terre française. Le 1^{er} corps est dégagé et la retraite de Belgique terminée. On nous explique que nous allons passer en arrière pour laisser au 2^e corps la première ligne et nous reposer quelques jours. Nous en avons bien besoin, mais tu vas voir...

« Nous avons donc marché presque sans arrêt le 24 et le 25 ;
 26 août : Éteignères – Logny (près d'Aubenton) ;
 27 août : Vaste arc de cercle autour d'Aubenton – Dolignon ;
 28 août : Dolignon – Montcornet – Clermont-les-Fermes ;

29 août : Clermont – Marle – Marcy – Mortiers.

« Note que nous cantonnons tous les soirs dans de tout petits patelins que nous allons chercher à tous les diables ; nous arrivons en pleine nuit, trop éreintés pour faire la soupe, et ce n'est pas une petite affaire de caser un bataillon pendant la nuit ! La journée du 29 surtout a été épique. Ce jour-là, la chaleur était cruelle et je commençais à être sérieusement amoché. Voilà qu'on me colle avec mon escouade à la garde des voitures. C'est un très sale truc parce que la dernière voiture de la colonne perd du terrain à chaque halte ou à chaque côte et le regagne ensuite au trot ; aussi l'escouade qui doit suivre a beaucoup de mal. Moi, j'avais déjà bien de la peine à suivre, et je n'avais pas les moyens de faire le chien de berger. Ajoute à cela qu'à 500 mètres derrière marchait une section d'arrière-garde commandée par un lieutenant sec comme une trique et raide comme balle, qui ne savait parler que de conseil de guerre, de cour martiale ou de son revolver. De temps en temps, il m'envoyait un logis de la s/c pour me dire : “de Larminat, le lieutenant vous donne pour la dernière fois l'orrrdre de rrassembler vot'escouade !” Aussi n'ai-je pas été fâché quand on s'est arrêté, après le village de Mortiers. J'ai assisté là à un magnifique coucher de soleil en musique. Nous étions avec les voitures sur le bord d'une route qui dominait une plaine en forme de cuvette dans laquelle les ondes sonores d'une violente action d'artillerie s'entrechoquaient. On ne voyait rien sauf, en contrebas, une petite batterie qui travaillait. De temps en temps, les caissons allaient la ravitailler. Mais quel chahut infernal ! C'est à peine si on distinguait les détonations ; les plus fortes semblaient se détacher sur un roulement continu, pointillé par la fusillade et les mitrailleuses. Quand il a fait noir, nous avons entendu, du côté de la batterie, une forte explosion suivie d'une gerbe de flammes et d'étincelles qui a bien duré une demi-minute. Sans doute un obus éclairant des Boches.

« Puis j'ai été me coucher avec ma compagnie dans un champ voisin. Degoullancourt m'avait préparé un bon lit de paille et j'ai passé une fort bonne nuit.

« 30 août. Nous progressons d'environ un kilomètre et arrivons en vue du village de Faucouzy ; dans un chaume, nous reprenons notre position de combat, couchés tranquillement et rêvassant en écoutant les bruits de la bataille : le canon de 75 avec ses quatre détonations aboyant sec, – l'artillerie lourde, gros fracas suivi d'un vaste soupir mourant, – le déchirement de l'air par l'obus ; – au loin, la pétarade irrégulière des fusils

et la friture précipitée des mitrailleuses. Sur la route, bruit de roues : convoi, ravitaillement en munitions ; une moto ; un hennissement de cheval. Plus près, conversation tranquille des sous-offs étendus, appuyés sur un coude ; dans les rangs, ronflements des dormeurs. Tout le monde est à plat sur le dos, le képi sur la figure pour se protéger du soleil ; le bord du sac entre dans la nuque ; on se remue péniblement ; dans un coin, on partage une boîte de singe. Un homme se lève, va chercher une botte de paille, la défait et s'étend dessus...

« Un sifflement léger, un bruit de soie froissée, un ronflement de sirène qui augmente de plus en plus et finit par emplir les oreilles... "Attention à vous, les gars !" crie Hubert. Une seconde de silence et un craquement énorme réveillant les échos. Ceux qui ne dormaient pas se sont aplatis, la tête derrière le sac. On se soulève et on regarde ; un geyser de poussière et de fumée à quelque distance. On se passe un morceau de métal tout chaud déchiqueté et hérissé d'arêtes coupantes. On imagine l'effet produit sur la figure qui l'aurait rencontré. Le doux sifflement recommence, bientôt suivi d'une autre explosion plus rapprochée. Des ordonnances apparaissent sur la crête, courant à toutes jambes en tirant deux chevaux qui trottent mécaniquement derrière eux. Les voitures, sur la route, se mettent en mouvement, pendant que, toutes les vingt secondes, les coups lourds font vibrer l'air.

« Un obus vient de faire disparaître une section d'infanterie sous son dôme de fumée ; du nuage sortent deux chevaux tenus en main. Le malaise devient général quand on donne l'ordre de se retirer. Les chefs énergiques font faire demi-tour et évoluer par quatre leurs sections bien en ordre, mais l'une d'elles, la mienne, manquant de direction, s'égrène un peu partout, courant loin du bruit, tirant les sacs à la main, au bout des courroies, le fusil de l'autre main. Les sous-offs hurlent, essaient de faire arrêter pour mettre de l'ordre. Peine perdue : ceux qui ont commencé à se sauver ne s'arrêtent pas avant de se croire en sûreté. Le commandant tempête, indique, du sémaphore de ses bras, des points de rassemblement, des formations. On ne sait pas où est passé le chef de section. Il apparaît, courtaud et vociférant. Il a tenu à partir le dernier, noble sentiment, mais qui a bien compromis l'attitude de sa section. Enfin on se rallie ; le cycliste Degoullancourt, tranquillement, sans se presser, arrive en menant soigneusement son vélo par le guidon à travers le chaume ; il a l'air de trouver ridicule cette précipitation car il en a vu bien d'autres à Dinant. On

fait l'appel, on blague celui qui a laissé son képi et son seau en toile sur le terrain et, d'un mouchoir jaune noué aux quatre coins, s'est fait une coiffure. Un autre sort triomphalement de sa musette la boîte de singe entamée qu'il n'a pas oubliée, lui, et se remet à table. On s'étend de nouveau mais on ne s'endort pas tout de suite, l'oreille tendue aux sifflements inquiétants.

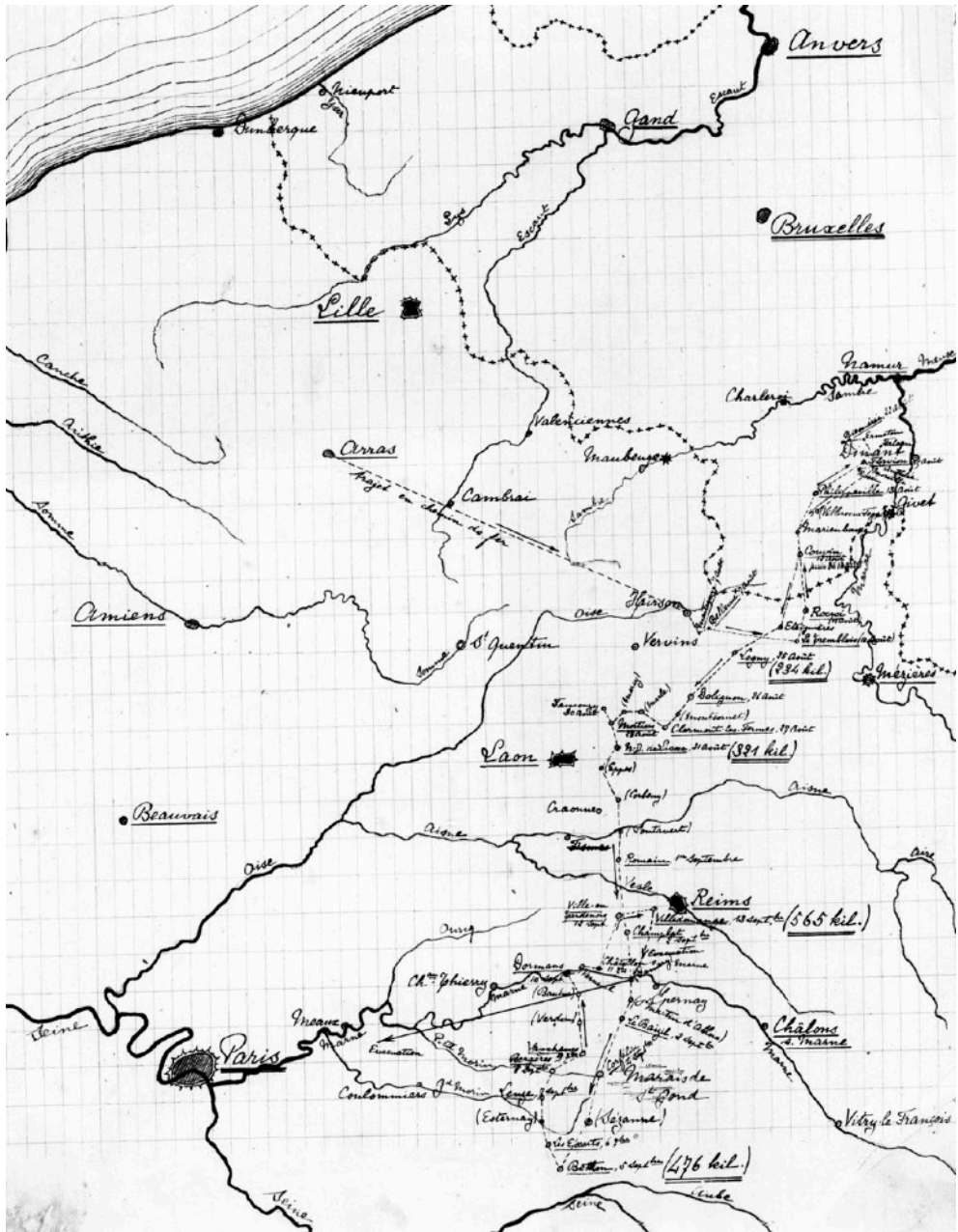
« Voilà mon baptême du feu, pas très glorieux, à la vérité. Comme impression personnelle, j'ai été sincèrement enchanté aux premiers obus. Enfin, c'était sérieux ! Jusqu'ici, la guerre m'avait paru une sorte de cinéma ou de tableau vivant, où je n'étais que spectateur. Maintenant, au moins, c'est à moi que ça s'adressait. Ensuite, quand il en est tombé une demi-douzaine et que j'ai vu que tout le monde se sauvait, il m'est venu, avec une petite crampe d'estomac, un sentiment d'étonnement assez bête qu'il y ait des gens assez imprudents pour envoyer exprès des objets aussi dangereux juste là où il y avait du monde, au risque de blesser quelqu'un. Quand on marche en avant ou qu'on regarde l'ennemi, on est prêt à recevoir n'importe quoi ; mais du moment qu'on s'en va, on voudrait bien s'en aller tranquillement...

« Ensuite, regagné Mortiers et fait des tranchées et fait divers travaux en plein midi avec les lourdes capotes et tout l'équipement. Abrutissant !... »

Ici s'arrête malheureusement le récit d'André ; son départ des Ponts-de-Cé pour le front l'empêcha probablement de l'achever par la description des dernières marches de cette terrible retraite. Quant à son carnet de notes, on n'y trouve, pour ces jours-là, que quelques mots à peine lisibles qui laissent deviner son extrême fatigue, mais permettent tout au moins de reconstituer avec exactitude son itinéraire.

Donc, après la petite pointe vers le nord qui lui avait donné l'espoir que, peut-être, on allait cesser de reculer, la retraite, au contraire, s'accéléra ; les étapes s'allongèrent encore, devinrent formidables, se rejoignirent d'un jour à l'autre sans presque plus aucun intervalle de repos. On marchait, on marchait sans trêve, nuit et jour, serrés de près par l'ennemi. À chaque halte horaire, les hommes s'écroulaient sur la chaussée sans prendre la peine de gagner le bord de la route ni de déboucler leur sac et s'endormaient aussitôt. Les dix minutes écoulées, il fallait les secouer pour les remettre en marche. André a gardé de ces journées-là un souvenir de cauchemar. « Oh ! des canonnades et des fusillades tant qu'on voudra, disait-il plus tard, mais la fatigue arrivée à ce point-là, c'est trop dur, vraiment ! » Pour comble de malheur, il commença à blesser : le frottement de la marche, les lourds

vêtements jamais quittés, la chaleur et la transpiration lui avaient mis à vif les jambes et les cuisses : « Ce n'est rien, disait le major imperturbable ; ça passera tout seul ; mettez du talc, de la fécule. »



La retraite

Mais les écorchures s'étendaient et s'envenimaient chaque jour. Pourtant, le courageux garçon, comme il s'en rend témoignage à lui-même et, connaissant sa modestie, nous pouvons l'en croire, tint « jusqu'à la dernière limite ». « Or, à pied, écrit-il à Robert pour le dissuader de passer dans l'infanterie afin d'abrégé son temps d'instruction au dépôt, à pied, si tu commences à blesser faute d'entraînement et que tu ne veuilles pas caler avant d'être à bout de forces (ce qui m'est arrivé à moi qui avais un an de service et m'étais toujours montré très résistant) tu peux te préparer à un petit supplice chinois que je ne souhaite pas au plus hargneux des adjudants à qui j'ai eu affaire. Et il faut que tu renouvelles toi-même ton supplice à chaque pas, que tu marches sur ton ampoule, que tu avives ta plaie. On aimerait cent fois mieux être arrêté par un feu d'enfer mais au moins être arrêté. Enfin, je te dis, il faut l'avoir fait pour s'en rendre compte. »

31 août. Le 31 donc, on quitta Mortiers, et, après avoir lancé des passerelles sur la Serre, on alla cantonner à Notre-Dame de Liesse. De là, les malheureux sapeurs, déjà accablés de fatigue, durent accomplir une formidable marche de 47 kilomètres en une seule étape par Eppes, Corbeny, Pontavert jusqu'à Romain, où ils s'arrêtèrent au hameau de Huit-Voisins pour reprendre encore la route quelques heures après. À Ville-en-Tardenois, André sentit qu'il lui serait impossible de faire un pas de plus et, sur le conseil du major, se hissa péniblement sur un chariot de parc. Il avait fait, depuis Martigny, 382 kilomètres sans quitter le sac.

Voici, d'après le carnet de route d'André, le décompte de cet impressionnant total. On ne s'étonnera pas de trouver les étapes presque toujours sensiblement plus longues que ce qu'indique la carte : André marquait évidemment le trajet réellement parcouru, non pas de clocher à clocher, mais de cantonnement à cantonnement, et on s'arrêtait souvent fort loin du centre du village :

7	août	Arras, Hirson, Martigny (en chemin de fer)	
8		Bellevue	4 km
10		Le Tremblois	22
11		Rocroi	10
12		Couvin	18
13		Philippeville	18
15		Flavion	20
16		Morville	5
17		Dinant – Falaën	18
18		Morville	11
20		Anthée (et retour)	2

ANDRÉ

22	Ermaton – Biesmérée	8	
23	Anthée – Rosée	19	
24	Villers-en-Fagne – Couvin	36	
25	Eteignères	28	
26	Lagny	15	
27	Dolignon	21	
28	Clermont-les-Fermes	16	
29	Marle – Marcy – Mortiers	27	
30	Faucouzy (et retour)	7	
31	Liesse	16	
1 sept.	Eppes – Pontavert – Romain	47	
2	Ville-en-Tardenois	14	
2	Champlat	7	en voiture
3	Damery-le-Baizil	24	"
4	Corfélix	24	"
5	Sézanne – Bethon	31	"
6	Les Essarts	8	"
7	Esternay – Leuze	14	"
8	Bergères	6	"
9	Vauchamps (et retour)	8	"
10	Bergères – Dormans	27	à pied
11	Verneuil – Châtillon	7	en voiture
12	Ville-en-Tardenois – Chambrecy	14	"
13	Villedommange	13	"
	au total	565	kilomètres,
	dont 409 à pied sac au dos.		

Le lendemain, il trouva encore le courage de travailler à miner le pont de Damery sur la Marne, mais, malgré toute son énergie, il ne put reprendre la marche à pied et dut remonter en voiture pour suivre la colonne, cahoté sur des tas de pioches et des monceaux de havresacs dont les angles entraient en contact douloureux avec ses plaies à vif. Le pauvre garçon se sentait un peu humilié de se voir arrêté par “de simples écorchures”, lui qui, jusque-là, n'avait jamais blessé ni à pied ni à cheval ; il faisait, sur son chariot, d'assez tristes réflexions... Ça n'en finirait donc jamais, cette retraite ? On avait passé l'Aisne, la Vesle, la Marne, on approchait de la Seine... Jusqu'où allait-on reculer sans combattre ?... Le 5 septembre, on était arrivé à Bethon, à quelques kilomètres de Nogent sur Seine ; le moment attendu par le généralissime était enfin arrivé ; on ne reculerait pas plus loin : la bataille de la Marne allait s'engager.

Et dès le 6, on avança... On alla jusqu'aux Essarts. Le lendemain, l'avance s'accrut : par Retourneloup, Esternay, Champguyon, on traversait le champ de bataille jonché encore de cadavres et de débris ; on stationna à

Leuze le 7, à Bergères le 8, où on reçut quelques obus. André note ce jour-là : *« Depuis trois jours, les chevaux crevés commencent à enfler, prendre des teintes verdâtres et sentir la charogne. Pain moisi, eau croupie, viande pourrie, la colique se met dans le bataillon. Mais les Allemands reculent !... »* Il écrit ce jour-là : *« Je me rends très mal compte, sans cartes, de l'ensemble des opérations, mais j'ai quand même une très grande confiance, à voir l'ordre et la régularité de tout cela. Rien n'a l'air de dénoter l'inquiétude ou l'hésitation de la part des chefs et si, chez les hommes, la fatigue provoque quelques réflexions peu résignées, elles rappellent, plus qu'autre chose, celles des grognards de l'Empire, qui trouvaient si dur de faire la guerre avec leurs jambes. »*

Cependant, il note aussi, ce même jour : *« À force d'être toujours en sûreté, les hommes finissent par considérer comme un droit de n'être pas exposés au feu, à tel point qu'ils rouspètent entre eux quand ils voient une batterie française s'installer à proximité parce que ça attire les obus prussiens. C'est très bien d'économiser le génie, mais il ne faudrait pas exagérer, surtout quand les compagnies 1/1 et 1/2, toujours en plein feu, se font carrément démolir pour remplir leurs missions. De telles réflexions de ma part soulèvent un tollé de la part de la réserve (classes 2 et 3). »*

Le 10, à Bergères, se croyant un peu reposé, et surtout ne pouvant se résigner à poursuivre plus longtemps le Boche en aussi piteux équipage, André essaya de reprendre sa place dans la colonne ; les trois dernières marches avaient été très courtes et il espérait qu'il en serait de même ce jour-là, mais l'étape fut de 27 kilomètres, de Bergères à Dormans, sur la Marne, par Verdon et Baulne. En arrivant, à bout de forces, il alla, par acquit de conscience, montrer ses pauvres jambes au major, s'attendant à lui entendre dire une fois de plus : *« Oh ! ce n'est rien ! mettez un peu de talc, ça va passer tout seul. »* Mais, sans transition, celui-ci déclara cette fois : *« Oh ! écoutez, mon ami, ça va de mal en pis ; je ne peux pas vous soigner ça ici. Il va vous venir des furoncles partout, de l'adénite... Je vais vous évacuer. »*

Évacuation

« J'ai bondi à ce vilain mot, dit André, mais, bon gré mal gré, il m'a fallu remonter en voiture et me faire cahoter à la suite de l'armée victorieuse jusqu'à dimanche (13 septembre) où nous sommes arrivés aux portes de Reims (à Villedommange). Là, le commandant a fait broser ses hommes, prendre le sac à tout le monde, recoudre bien proprement les bâches des

voitures et, comme il y avait quatre types, dont moi, qui ne pouvaient absolument plus marcher, on nous a dit en plein champs : “Voilà, c'est ici ; tout le monde descend. Vous n'avez qu'à vous rendre à ce patelin qu'on voit là-bas. Bon voyage !” Et fouette cocher !... Me revoilà clopin-clopant sur la route, sans vivres et trouvant que, d'avoir laissé la peau de mes jambes au service de la patrie, on ne m'était guère reconnaissant. Expulsé de mon bataillon, j'ai fini par entrer dans l'orbite du service consacré aux éclopés qui m'a déposé ici (Nogent-le-Perreux) ce matin (15 septembre) mi en auto mi en chemin de fer.

Nogent-le-Perreux

« Une infirmière de la Croix-Rouge s'est emparée de moi et, avisant d'un coup d'œil infailible le point essentiel, s'est mise à démailloter fiévreusement, sans vouloir rien entendre, le bandage que je gardais par acquit de conscience autour de mon vieux coup de pioche complètement cicatrisé. Me défendant même de regarder, de peur, sans doute, de contaminer la plaie, elle a prodigué compresses et désinfectants et a terminé par un pansement qui s'est défait en cinq minutes. J'en ai été quitte pour le remettre moi-même solidement. Ça, c'étaient les premiers soins, dits “soins d'urgence”. Après quoi, j'ai passé la véritable visite médicale et le major m'a dit : “Bigre ! mon ami, te voilà bien arrangé !...” Et j'ai enfin reçu des soins appropriés à mon état, compresses humides et bandages, grâce auxquels j'espère me voir très rapidement sur pied et en état de retourner aux combats et à la gloire. »

Mais il ne tarda pas à voir s'éloigner cet espoir d'une guérison rapide. Il s'aperçut vite qu'on était, en somme assez mal soignés dans ce “dépôt d'éclopés”, couchés sur une paille de propreté douteuse, nourris de façon fort insuffisante et privés de toute liberté, même de celle de faire acheter au dehors, par des gamins qui s'y offraient, un supplément de nourriture pourtant bien nécessaire. On n'avait aucun égard pour ces malheureux “éclopés” qui, au contraire des “glorieux blessés” des hôpitaux, n'excitaient qu'une commisération un peu méprisante. Si, dès les premiers jours de sa campagne, du côté de Dinant, par exemple, André avait reçu dans le bras ou la jambe un petit morceau de métal qu'il eût à peine senti, il aurait été accueilli partout en héros et on se serait disputé alors l'honneur de le soigner ; mais après avoir volontairement enduré “jusqu'à l'extrême limite de ses forces”, un supplice presque intolérable, il trouvait un peu amer de se

voir ainsi traiter en parent pauvre. Et puis, ses misères paraissaient devoir s'éterniser. « Je ne constate aucun progrès » déclare-t-il mélancoliquement au bout d'une dizaine de jours, « plutôt le contraire ». La prédiction du major du front s'était réalisée et ses jambes étaient maintenant couvertes de furoncles. Enfin, on commençait à établir dans cette infirmerie des tours de service, de garde, etc. comme à la caserne, et il n'était pas facile de s'en faire exempter.

Les Ponts-de-Cé

Aussi fut-ce sans regret qu'il apprit, le 27 septembre, qu'on allait le renvoyer à son dépôt transféré à Angers, d'où il espérait qu'on le ferait entrer dans un bon hôpital. Espoir encore déçu, hélas ! comme le montrent ses premières impressions.

« Me voici aux Ponts-de-Cé, et ma situation n'est pas tout à fait aussi bonne que je le voudrais. D'abord le voyage en wagon à bestiaux de Nogent à Angers (il avait duré 48 heures) ne m'a pas fait très bon effet. À l'infirmerie d'Angers, j'ai trouvé le Dr de Sèze, cousin de notre ami Fernand de Sèze, et je lui ai exposé mon cas. Il m'a dit qu'il se chargeait de me faire entrer dans un hôpital où je serais bien soigné et m'a rédigé une chaude lettre de recommandation pour le major d'ici. Plein de confiance, j'arrive à la visite et je présente ma lettre qui fait ricaner le major. "Ah ! oui, à l'hôpital ? On vous enverra balader, et moi avec !" Là-dessus, il me fait entrer à l'infirmerie, tout ce que je craignais ! Traitement dépuratif pendant quinze jours à trois semaines, régime spécial (pain, un litre de lait, deux œufs par jour !) et pansements. J'ai l'avantage d'être couché dans un lit avec l'impossibilité d'en sortir grâce aux pansements précaires qu'on me met, et l'agrément d'attraper des courbatures effroyables causées par le manque d'habitude où je suis de coucher sur des ressorts. Je me fais l'effet du clown du Nouveau Cirque quand il patauge dans un filet tendu à travers la salle. Je voudrais bien plutôt une bonne literie régimentaire : trois planches et deux pieds de châlit, une pailleasse et un matelas au lieu de ces sommiers à catastrophes et de ces oreillers de plume ! Ici, le personnel est assez sympathique. Ce sont les mêmes gens à qui j'avais eu affaire à Arras pour ma blessure à la paume, et qui se sont fait exempter de guerre, gardant toutes leurs petites habitudes du temps de paix. C'est ainsi que le sous-off vous ferait bien lever trois ou quatre fois dans une heure pour refaire votre lit qui n'est pas "carré". L'alignement des lits avant la visite est aussi toute

une affaire. Moi qui ai couché pendant deux mois dans la paille ou l'herbe humide à moins que ce ne soit sur le pavé de la route, je retrouve ces facéties avec un certain amusement, mais je prévois que d'ici deux jours je réclamerai la classe à grands cris. »

Les deux mois qu'il passa aux Ponts-de-Cé lui parurent en effet fort longs : la poussée de furonculose dont il souffrait lui donnait des alternances d'espoir et de déception. *« Je vais sensiblement mieux, écrivait-il dès le 8 octobre, et je n'ai plus de fièvre ; aussi je sors de mon lit »,* et déjà il se demande ce qu'on va faire de lui. *« Il me faudra encore un bon moment pour remettre en état mes pieds recouverts en ce moment d'une peau fine et ridée comme celle d'un nouveau-né, et de plus ma cicatrice à la main, qui ne me gêne pas du tout pour faire des travaux utiles tels que bêcher, piocher, etc. est encore trop sensible pour des mouvements aussi brutaux que ceux du maniement d'armes où il faut tout le temps donner de grandes claques avec la paume sur les parties les plus dures et les plus angulaires du fusil. »* Le 12, il écrit : *« Il ne me reste plus que deux clous, en bonne voie de guérison, et la peau de mon talon se consolide peu à peu »,* et il s'inquiète de savoir s'il n'aura pas trop de difficulté à partir pour le front. *« Je viens de causer avec un cabot qui est déjà parti trois fois pour le feu, mais en a été renvoyé aussitôt parce qu'il n'y avait pas besoin de cabots. Je prévois qu'à ma guérison, mes galons vont valser une quatrième fois ! et je n'en serai pas fâché car c'est bien le plus sale métier qui existe... »* Mais huit jours après, il annonce une nouvelle recrudescence de furoncles et se plaint de nouveau de l'état de ses plaies. Il était d'ailleurs fort peu soigné : *« On me laisse complètement à moi-même, et je le préfère d'ailleurs car les rares interventions de mes géôliers sont plutôt malheureuses. C'est ainsi que le major, m'ayant perforé d'un grand coup de bistouri un magnifique clou que j'avais en plein milieu du ... parfaitement ! il s'est éclipsé aussitôt à l'anglaise, négligeant froidement tout pansement et laissant le sang couler à grosses gouttes. Une autre fois, au lieu d'H²O² (eau oxygénée), on m'a fait un pansement au formol, drogue extrêmement caustique qui m'a fait un mal de chien et a en outre la propriété de transformer l'épiderme en un cuir dur comme du bois... »* Un peu plus tard : *« Le major continue à ne pas s'intéresser à moi. J'ai fait remarquer à l'infirmier de service que, depuis un mois que je suis ici, mes plaies n'ont pour ainsi dire pas fait de progrès. Il me répond par des optatifs : “Ah ! si on avait une baignoire !... si on avait du lycoplasme !... si on avait de la levure de bière !...” Tout cela ne*

m'avance guère et je trépigne d'impatience. Je rêve de grand'routes parcourues par un fleuve de canons, voitures et caissons et de belles auditions d'artillerie entendues à plat ventre sur l'herbette "avec le sac pour oreiller". Mais quand retrouverai-je tout ça ?... Ou bien alors la paix, la réunion à La Hardonnière et les vastes projets d'exploitation du Cerro. L'attente est cruelle, surtout quand on a un coffre aussi solide et une santé aussi florissante. Ah ! si ce n'étaient pas les jambes, je m'arrangerais bien pour filer encore une fois à l'anglaise !... » – « Il me semble pourtant, dit-il ailleurs, que si, dès le début, on m'avait envoyé à La Hardonnière, il y a bien longtemps que je serais sur pied !... » Il était anxieux de savoir s'il pourrait au moins aller y passer quelques jours en congé de convalescence, mais on s'obstina jusqu'au bout à le lui refuser malgré le droit incontestable que lui conférait un nouveau règlement sur les évacués du front.

Le 12 novembre enfin, il se déclara « complètement guéri » de sa furonculose. « Mais le major, dit-il, me garde encore quelques jours parce qu'il me trouve "déprimé" ! On le serait à moins. Qu'il me laisse passer huit jours seulement à La Hardonnière, et il verra ce qu'il reste de la dépression ! Mais il n'en est toujours pas question. Et pourtant, les dernières circulaires ministérielles semblent bien favorables à mon cas. Mais au 3^e génie, on interprète toujours les choses autrement qu'ailleurs. En attendant, je m'efforce d'éviter que la dépression atteigne le moral, mais j'y ai bien du mal. J'espère pourtant ne pas rester longtemps dans cette situation sans charmes et rejoindre le front un jour ou l'autre. »

Enfin, le 17 novembre, il sortit de l'infirmerie avec six jours de repos, mais au dépôt, comme transition entre le régime lacté et le service actif. « Je me suis rendu à mon cantonnement qui s'appelle "le Cercle de la Paix". C'est un vieux bâtiment muni d'un vertigineux escalier en colimaçon qui dessert plusieurs pièces, toutes pleines naturellement. Au-dessus règnent des greniers inhabités et pour cause, car ils sont percés d'immenses fenêtres sans carreaux par où entre "l'hiver avec son cortège de frimas". Chacun sait que les gens du Nord ont horreur de l'air. Aussi se feraient-ils tous pendre plutôt que de coucher là-haut. Comme il y a une épaisse couche de paille, je me suis confectionné une petite chambre à coucher où je suis bien tranquille. La nuit, bien emmitouflé, je respire l'air pur et frais de la Loire au lieu de l'haleine odorante des mineurs de Lens et des terrassiers d'Artois. Le matin, je me débarbouille dans les eaux glacées du fleuve pendant que des commères lavent des graines de melon, que des élèves-projecteurs

s'exercent aux signaux optiques en agitant les bras convulsivement et que le soleil se lève entre les vieilles arches du pont de Cé et colore d'un beau jaune les peupliers qui bordent les rives. Tout ça est fort joli mais appelle la peau de bique. Le reste de la journée, je me vadrouille en songeant aux motifs à invoquer si je bute sur un adjudant, car ces gradés ont pour principale raison d'être de chercher noise aux paisibles promeneurs vêtus de l'habit militaire. L'après-midi, je rends visite à mes copains de l'infirmerie avec qui je m'entends bien car, par hasard, ils ne sont pas du Nord ; j'y écris ces lignes en ce moment, et, le soir, un caboulot propre m'offre un modeste repas pendant lequel je parcours les journaux. N'est-ce pas un judicieux emploi du temps pour un convalescent ? En temps de guerre, ça paraît même un peu sybaritique ; mais rassure-toi : ça prend fin lundi pour faire place à la rude vie du dépôt, et bientôt, si Dios quiere, à celle plus rude encore du front. C'est la grâce que je nous souhaite à tous. Amen. »

Au bout de ces six jours de “vie sybaritique”, il fit une dernière tentative auprès de son capitaine pour obtenir une petite permission et, devant son refus, demanda immédiatement à faire partie du premier détachement qu'on enverrait en renfort. Deux jours après, il écrivait : « *Je viens d'être désigné pour partir avec un détachement de la classe 14 dimanche ou lundi ; je n'espérais pas une solution si rapide. Il part cent soixante-cinq bleus en cinq sections de trente-trois commandées chacune par un cabot de la classe 12 ou 13, et deux sous-offs pour tout le détachement. Nous rejoignons le 2^e corps d'armée (compagnies 2/1, 2/3 ou 2/4) qui travaille dans l'Argonne ; c'est la guerre dans les bois qui ne doit pas manquer d'intérêt ni d'imprévu. Je ne suis pas fâché de partir avec ces bleus qui ont été dressés de près et seront faciles à mener, et, d'autre part, sont enchantés de partir. J'en ai vu trois qui avaient été rayés de la liste chercher en vain dans les rangs un type à remplacer. Ils manquent certainement d'entraînement et d'instruction mais la volonté supplée à bien des choses.*

« *Ce départ arrive à point car la lecture d'un petit article qui a paru dans tous les journaux m'avait mis dans un état violent : “tous les militaires quels qu'ils soient, qui reviennent du feu auront une permission de courte durée, cinq jours, qu'ils passeront dans leur famille avant de rejoindre le front.” Je songeais aux moyens de faire appel à une autorité supérieure pour obtenir mon dû, mais le départ calme un peu mes regrets. N'empêche, c'est dur ! et je partirais de meilleur cœur si j'avais pu prendre un petit air de Hardonière. Quel sale régiment ! Enfin, j'espère que la Providence nous*

tiendra compte de cette vexation en nous réunissant tous au complet et pas trop détériorés après la campagne. »

L'Argonne

Cette fois, c'étaient de tout nouveaux aspects de la guerre qu'allait connaître André : pendant deux mois, il allait se consacrer dans le bois de la Grurie (forêt d'Argonne) à la hideuse guerre de mines, guerre particulièrement usante, pénible et décevante, pour laquelle il se passionna néanmoins, comme en témoignent ses lettres et le carnet sur lequel il notait minutieusement chaque soir les besognes faites et tous les incidents de la journée. C'est surtout ce carnet que nous allons reproduire presque intégralement, en supprimant seulement parfois certaines indications un peu monotones sur les travaux exécutés chaque jour dans chacun des chantiers.

(Du carnet d'André)

« 30 novembre. Départ à midi des Ponts-de-Cé. Petits drapeaux, fleurs au bout des fusils, Marseillaise, Chant du Départ. Saumur, Tours, Blois, Orléans, Sens, Troyes, Arcis-sur-Aube, Sainte-Menehould le 1^{er} au soir. Couché dans un manège du quartier de cavalerie.

2 décembre. À 7 heures, sac au dos et départ : Moiremont, Vienne-la-Ville... Un bleu cale en route. Répartition en deux compagnies, 2/1 et 2/3. Vienne-le-Château. Arrivons assez vannés. Vienne-le-Château est à moitié démoli. Le cantonnement est formé d'abris souterrains, meublés avec des meubles du village (poêles, etc.). Répartition des escouades. »

Ce jour-là, André précise dans une lettre à son père : *« J'ai été affecté à la première escouade, qui venait justement de terminer un logement épatant creusé sous terre, boisé comme une galerie de mine et meublé avec un luxe oriental : une cuisinière économique, deux chaises, une table, des consoles pour poser les bibelots d'étagère... Une boîte de singe pleine de graisse sert de lampe. Le tout est au fond d'un ravin bordé d'une file de terriers analogues. Tout cela vous a un air bien calme et installé quoiqu'on entende de temps en temps le frou-frou et l'éclatement strident d'un shrapnell. Nous avons à desservir un certain secteur du front ³ et on y envoie à tour de rôle les équipes. C'est un travail de taupe, genre Sébastopol, mais en très humide ; on est couvert de boue de la tête aux pieds. De plus, on n'a pas*

3 - Dans l'angle nord-ouest des deux routes allant de Vienne-le-Château à Binarville d'une part et à Servon de l'autre, d'après un croquis sommaire du carnet d'André.

d'eau, ou du moins on est obligé de la faire bouillir. A part ces deux petits inconvénients, la vie me paraît beaucoup moins pénible que pendant la première campagne. On ne travaille que huit heures sur trente-six et le ravitaillement est régulier quoique peu varié. Enfin je suis bien aise de ne plus être au dépôt. Les bleus sont pleins d'ardeur et de bonne volonté ; reste à savoir s'ils résisteront bien : ils n'ont pas beaucoup de préparation. »

Le 5 décembre, il écrit encore : « Mon escouade travaille dans les tranchées de première ligne. Ces jours-ci ils avaient avancé en souterrain vers les tranchées ennemies, et hier on a fait sauter une mine placée au bout d'une des galeries. J'y suis allé cette nuit ; on arrive par le souterrain (de 15 à 20 mètres) dans l'entonnoir produit par l'explosion ; là se trouvent six fantassins et un sergent qui n'ont pas l'air rassurés du tout ; ils tirent, de temps en temps, en levant le fusil à bout de bras au-dessus de la tête. Nous nous mettons à faire une tranchée parallèle à celle d'où nous sommes partis, à droite et à gauche de l'entonnoir. Au milieu, nous faisons un puits d'où nous repartirons sous terre encore plus loin. La nuit est très calme, sauf les coups de fusils et les sifflements mais on se sent très en sûreté derrière les parapets.

« Au lever du soleil on peut se rendre compte ; je risque un œil et j'aperçois un petit fossé qui arrive jusqu'à notre parapet d'un bout, et, de l'autre, à de vastes travaux de terrasse situés à 25 ou 30 mètres. Ce sont les tranchées boches et le fossé est une petite sape qu'ils poussaient vers nous. Nous en sommes à un mètre, à peu près, mais il n'y a plus personne. À un moment, pourtant, on voit qu'ils jettent de l'eau au dehors, mais on les dérange en leur envoyant deux pétards de mélinite.

« Bref ! "la nuit dernière, nous avons progressé en Argonne." »

« Je ne suis pas fâché de voir un peu les choses de près. Je ne sais pas, d'ailleurs, ce qui se passera quand nous les rencontrerons, mais ça ne sera sûrement pas banal.

« Quant aux projectiles, on les prend comme ils viennent, en les priant de passer au large. »

(Suite du carnet d'André)

« 6 décembre 8 h – 16 h ; Près du poste de secours, un shrapnell éclate tout près de l'escouade, mais pas d'accident. Installé un chantier dans le boyau d'arrivée : puits et sape. Un autre dans un autre boyau qui s'embranché dans le premier (boyau des deux mitrailleuses). Un en B qui

s'écroule toujours : déblai. Un en A : continué les sape à droite et à gauche ainsi que le puits. Mais à gauche, un homme est tué et un fantassin blessé par la même balle. Fait un forage de 3,50 mètres, mais en employant une barre à mines de 6 mètres. Élargi le forage avec un cordeau détonant mis en triple ; fait une chambre avec une cartouche de dynamite et rempli avec 4 kilos de dynamite. Ces opérations inquiètent les Boches qui envoient une dizaine de bombes et un paquet de cheddite... Puis fait sauter le camouflet. Évacuation difficile du blessé et du cadavre. On a remarqué des trous, analogues à des trous de sondage venant de bas en haut (?) en déblayant la tranchée. Dans le nouveau puits, on avait entendu du bruit, mais il vient des fantassins du 128 qui travaillent dans une autre tranchée. Bruit également dans la sape de droite de l'entonnoir.

« 7 décembre. Séance de 16 h à minuit. Départ sinistre : rencontré un sergent de la 2/3 mis en petits morceaux dans une tranchée par un percutant...

« ...À un moment, on aperçoit deux Boches fumant tranquillement leur pipe au pied d'un arbre, à genoux, mais les fantassins bénévoles (sic) ne tirent pas.

« Le capitaine d'infanterie est un drôle de type : il monte sur le parapet pour observer le champ de tir ; puis il envoie un cabot à la tranchée ennemie pour voir s'il y a quelqu'un en lui promettant la médaille militaire ou le grade de sergent au choix. Le cabot revient tout fier en disant qu'il a entendu causer. Le pitaine se fâche et réclame quelque chose de plus précis : "Ben quoi ! demande le cabot, est-ce que vous voulez que je vous rapporte un casque ? – C'est bon ! c'est bon ! Vous y retournerez à une heure et tâchez de faire plus attention !..."

« 8 décembre. Rien de nouveau.

« 9 décembre. Le capitaine d'infanterie veut à toute force placer un fantassin au fond de la sape qui est pleine de boue. Éboulement à l'abri de la mitrailleuse ; au-delà, 50 centimètres d'eau. On ne peut plus aller dans l'entonnoir et on se contente de nettoyer.

« L'affaire des Boches d'hier a fait du chemin : il a passé une note de service venant de l'état-major que "des fantassins étant entrés dans une tranchée construite à la faveur d'une explosion, et ayant vu des Boches, sur une observation qui leur était faite parce qu'ils ne tiraient pas, ont répondu qu'ils aimait mieux ne pas tirer pour ne pas recevoir de balles : recueillir

des renseignements et retrouver ces fantassins. " Certains racontent même qu'un fantassin aurait été trouver les Boches pour leur proposer de ne tirer ni d'un côté ni de l'autre.

« 10 décembre. 8h – 16h. En A, approfondi la sape ; le puits a été poussé jusqu'à 1,20 mètre environ et on est parti en rameau de combat vers l'ennemi. Mais la profondeur n'est pas suffisante et, si on continue, on aboutira sûrement dans un travail boche... Pas d'incident sauf, vers 3 h, une violente canonnade au-dessus des tranchées : percutants, shrapnells, et des volées de bombes qui arrivent sans siffler et éclatent de tous les côtés. On se croirait à la Sainte Barbe dans un lycée.

« 11 décembre. 16 h – 0h. Au départ, bombardement de la route. Un obus éclate à proximité. Échappés à ce Charybde, nous tombons, sous-bois, dans la Scylla d'une volée de bombes qui éclatent en l'air. Cependant, nuit calme. En A, continué à droite et à gauche ; terminé le 2^e pare-éclats. À l'entrée de la sape, on trouve la cervelle d'un type qui a eu le crâne fracassé par une balle explosible (?) ou retournée traversant le parapet de l'entonnoir. Garni ce parapet avec les déblais du rameau qui continue. Nuit calme, mais pluie diluvienne. Nous rentrons dans un état pitoyable, transformés en statues d'argile ambulantes.

« 12 décembre. Rien d'anormal : un aéro, et le soir, bombardement de grosses marmites à proximité du cantonnement. Leurs éclats font le bruit d'un essaim de frelons.

« 13 décembre. 0 h – 8 h. À l'entrée du boyau, un chantier pour écouler l'eau, mais aucun résultat. L'eau monte à mi-jambes.

« ... Éboulement de l'abri à dynamite. Les fantassins placent des pare-balles et agrandissent la sape.

« 14 décembre. 8 h – 16h. L'écoulement des eaux est assuré par une petite sape donnant sur le ravin.

« ... Le rameau est poussé à 10,50 mètres. On doit le charger demain vers midi.

Nouvelle organisation du travail : suppression du travail de nuit. »

Le 15 décembre, nous trouvons dans une lettre d'André à son père un tableau humoristique de sa rude existence : « Nous menons une vie bien tranquille, allant aux tranchées à tour de rôle comme d'honnêtes terrassiers vont à leur chantier. Seulement, comme le temps devient de plus en plus humide, vous diriez des bonshommes d'argile dégoulinante, marbrée de

moisissures bleuâtres, seules traces apparentes du drap sous-jacent. Plus de galons ni d'insignes. Moi, on me reconnaît à la broussaille de poils d'un beau rouge qui émergent vers le haut du corps. Nous continuons nos travaux de sape, mais tous les parapets fondent et s'écroulent et c'est toujours à recommencer. Nous vivons au milieu d'un peuple de fantassins un peu moins sales que nous et figés, de place en place, dans de petites niches, comme des saints de cathédrale. Au-dessus de leur tête, une petite lucarne par où on aperçoit la campagne coupée par les lignes jaunes des Boches. De temps en temps, un homme se lève, jette un coup d'œil, puis enfonce son fusil dans le créneau et envoie une balle dans la direction de l'ennemi ; puis il se rassoit, empoigne avec béatitude son canon bien chaud à deux mains, donne quelques coups de pied sur son socle et demande du feu pour sa pipe. Tout du long, en dessous des parapets, des trous noirs, d'où sortent des ronflements. Au-dessus de nos têtes, le sifflement rapide des balles dont les Boches essaient d'atteindre nos pelletées de terre, faute d'un autre objectif.

« De temps en temps, les artilleurs prennent la parole et, de notre côté, c'est un concert impressionnant, auquel les Boches répondent piteusement par un coup de canon pour dix de notre part. Ils ont surtout un certain shrapnell de 77 qui se fraye péniblement un passage à travers les couches d'air avec un grincement de wagon mal graissé. Et ce bruit, destiné sans doute à terroriser les populations, se termine par un "Putt" du plus ridicule effet. Nous en recevons du matin au soir qui ratent de cette façon et c'est une surprise quand l'un d'eux éclate. Ce qu'ils réussissent le mieux, c'est la volée de bombes qui éclatent partout à la fois en l'air comme un feu d'artifice, au moment où on ne s'y attend pas. »

Mais on devine bien l'effort continu et vraiment héroïque qu'il fallait pour arriver à prendre ainsi "à la blague" cette existence infernale. Certaines confidences qu'André fit à un de ses frères vers la même époque en donnent bien l'idée :

« C'est une erreur, dit-il, qui s'accrédite en France de comparer la vie de tranchées à celle d'un sanatorium ou d'un château. Il faut prendre tout ce qui s'écrit là-dessus dans les journaux et les lettres comme euphémismes et indice du bon état moral des troupes. La vérité est qu'il y a peu d'épreuves plus dures physiquement et plus démoralisantes, mais on ne le dit pas. ... En général, nous faisons surtout des sapes et des tranchées, mais notre plus grand effort consiste à résister passivement au froid et aux intempéries ainsi qu'à l'impression produite sur les nerfs par les projectiles qui vous

cherchent bruyamment dans l'intention non dissimulée de vous mettre en charpie, sans qu'on puisse rien contre eux si par hasard ils vous rencontrent. On a parfois bien du mal à tenir en laisse la carcasse. Je me félicite d'y être à peu près arrivé jusqu'ici et je demande avant tout la grâce d'y réussir jusqu'à la fin. »

(Suite du carnet d'André)

« 15 décembre... (illisible) charge le fourneau de A et dispose la mise de feu dans l'entonnoir : un planton.

« 16 décembre. Reçu des Boches il y a quelques jours un billet enveloppé dans un sachet à vivres et ainsi conçu : « Ich meiss (sic) jetzt sehen (sic) 3^e Briefchen. Die zwei andere liegen directt unter Linke des Fichtes (sic). Fieleicht (sic) haben sie Herz u (sic) gehen sie holen werde selbst aufpassen. Es wird Ihnen nichts geschehen. Mit Gruss und bitte Antwort. »⁴

« On s'est dit : sans doute un Boche qui a fait le pari de décrocher un Français. Pas si bête ! On ne s'y fie plus depuis l'échange de cigarettes et de chocolat qui, amenant progressivement les Français trop confiants jusqu'aux tranchées des Boches, a permis à ceux-ci de les faire sauter.

« ... Le travail mis en route, nous nous installons, Karcher et moi, bien au chaud dans le rameau de combat et nous nous délectons à la lecture des petites annonces du Matin : "Voyante prédit la destinée contre envoi date de naissance et rognures d'ongles du pied gauche."... Coup de vent violent, venant du fond du rameau, détonation faramineuse. Le Matin est volatilisé et le dispositif culbuté. Karcher veut se précipiter dehors, je veux me précipiter dedans, collision. J'avais raison, car nous recevons sur le crâne une trombe d'eau, de terre, et un rondin. Qu'est-ce ? Notre mine ou une contre-mine boche ? Le sergent du petit poste rassemble ses hommes : "N'ayez pas peur ; restez là ; le génie va se rendre compte." En effet, le génie se rend compte : il y a en avant et un peu à droite une étoile de fissures comme celles qu'on voit en brisant la glace, et l'argile a été projetée en gros blocs jusqu'à trois ou quatre mètres du parapet. Exploration du rameau. Il est éboulé vers 6 ou 7 mètres. On rend compte, et l'ordre vient d'allumer la mise de feu. On écarte les fantassins derrière les pare-éclats, le sergent et le cabot dans la sape. La première mise de feu rate

4 - J'essaye (?) maintenant de vous envoyer une troisième petite lettre. Les deux autres sont juste sous la gauche du pin. Peut-être aurez-vous le courage d'aller les chercher... (?) Il ne vous arrivera rien. Salutations et une réponse s.v.p.

mais, à la seconde, le rameau, formant mortier crache dans la sape terre, débris de sacs, épaisse fumée noire. Le sergent, le cabot et moi nous émergeons dans la tranchée, puis Karcher toussant et crachant, Cayet à moitié asphyxié et Toulon qui a tout reçu dans le dos. Il y a maintenant deux entonnoirs en avant ; l'un est aux Boches, l'autre à nous. Qui de nous deux "a progressé en Argonne" ?

« 17 décembre. Déblayé le rameau jusqu'au nouvel entonnoir et continué les sapes.

« 18 décembre. Continué les sapes A, E, F, C. Dans le deuxième entonnoir, peu profond et large de 5 mètres, il y a deux sentinelles situées dans un creux à la sortie du rameau, creux qui a dû être produit par la contremine des Boches.

« Je m'y installe avec trois travailleurs sans armes. De l'autre côté du parapet de l'entonnoir, on entend éternuer, tousser, cracher, causer et travailler. Ce sont les Boches. Comme il est bon de prendre quelques précautions, nous apportons des fusils approvisionnés, sept en tout, et quatre pétards prêts à partir. Les sentinelles sont en arrière, dans le trou, d'où elles ne voient rien, et à portée de la sortie.

« Creusé au centre de l'entonnoir un puits de 1,75 mètre et entré en sape couverte vers le chantier boche. Pendant ce temps, les Boches travaillent continuellement, piochent, grattent, cognent sur des bouts de bois. À un moment, violent bruit de dispute. On voit parfois la pelle de l'un d'eux, chargée de terre, qui s'applique de l'autre côté de notre parapet. Il nous arrive des boulettes de terre. À un moment, un objet blanc cylindrique passe en tournoyant et en crachant le feu et atterrit sur le haut du talus derrière nous. Bonds de grenouilles dans le puits d'une part, dans le rameau, d'autre part. Les sentinelles disparaissent. Explosion. Une seule sentinelle reparaît. Pas de suites fâcheuses. Le matin, il arrive au-dessus de nos tranchées de grosses marmites dont les éclats passent au-dessus de notre tête et arrivent en plein dans la tranchée boche.

« Enfin, le travail achevé, on amène l'enfant (25 kilos de dynamite) avec précaution. Tels des cordons ombilicaux, deux cordeaux détonants, luisants et sinueux comme des reptiles sortent de ses flancs. Mise en place, bourrage de sacs à terre, un relai à l'entrée du rameau. Mise de feu à l'entrée de A. On fait sortir les sapeurs, on écarte les fantassins à droite et à gauche en leur disant qu'il n'y a pas de danger. Allumage... Boum ! Une magnifique gerbe de terre jaillit et s'incline vers notre tranchée. Des blocs de terre de

50 kilos nous descendent dessus de la hauteur d'un sixième étage. Un fantassin en reçoit un sur les reins et en est tout estomaqué ; un autre a le bras engourdi. Le pare-bombes de l'entonnoir est mis en pièces et l'entrée du rameau toute disloquée. Une belle explosion, quoi !

« Le soir, l'équipe qui a travaillé a l'honneur de faire deux heures de rabiot pour commencer le déblaiement que poursuit une équipe de nuit. Le rameau n'a rien mais trois types sont à moitié asphyxiés par les gaz de l'explosion.

Un peu avant l'explosion étaient arrivés comme des locomotives de rapide, trois percutants qui avaient éclaté tout près de la tranchée. Hier, trois au même point, avant-hier deux et le jour d'avant un. Ils nous repèrent.

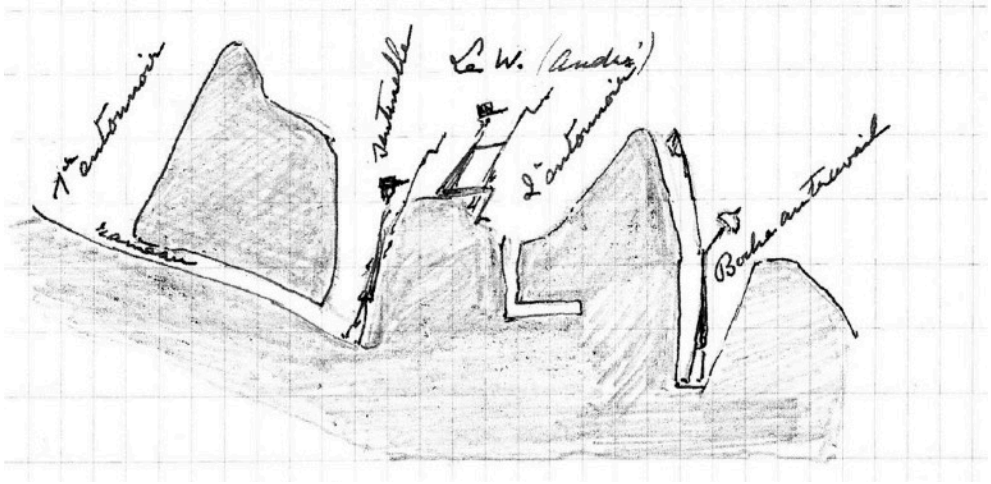
« 19 décembre. Le général Cordonnier envoie une carte de félicitations au sergent Cayet qui dirigeait le travail, et une boîte de cigares pour l'équipe. Vive le général Cordonnier ! »⁵

Voici comment André raconte à son père cet épisode, dans une lettre datée du 23 décembre :

« ... Il faut que je vous raconte (sauf censure) une petite performance dont j'ai été spectateur et même quelque peu acteur. Je ne sais si les communiqués en ont parlé mais, dans l'Argonne, nous avons fait sauter un bout de tranchée ennemie. Il y a un endroit où nos tranchées sont à 30 mètres de celles des Boches. Nous avons fait sauter une première mine à 15 mètres, organisé l'entonnoir, avancé en rameau de 12 mètres environ, et fait sauter une deuxième mine. Ce jour-là, j'étais chef d'équipe dans le deuxième entonnoir. J'arrive et je me trouve dans une cuvette très aplatie. En arrière, au fond d'un trou, et derrière deux bons épaulements de terre, deux sentinelles avec quatre fusils approvisionnés. J'avais trois hommes qui devaient creuser au milieu de l'entonnoir un puits de 1,50 mètre environ et un petit rameau gagnant à peu près le milieu du parapet ennemi. De l'autre côté dudit parapet, on entendait éternuer, cracher, tousser et causer, et par

5 - Ce qu'André se garde bien de faire ressortir dans les notes qu'on vient de lire aussi bien que dans l'amusante lettre qu'il écrivit à son père le 23 décembre, c'est la part tout à fait prépondérante qu'il avait prise à ce petit exploit : non seulement c'était comme volontaire qu'il s'était adjoint à l'équipe, mais il avait remplacé, pendant tout le travail, au poste le plus périlleux, le sergent qui s'était retiré en lieu sûr après lui avoir vivement conseillé d'en faire autant. Cependant, André fut le seul de l'équipe à ne pas être récompensé par une citation. (Voir ici ce qu'il en dit à son frère Joseph quelques jours avant sa mort.)

moments, travailler avec énergie une sape quelconque qui devait s'avancer à notre gauche.



Dessin humoristique d'André

Jugeant la situation peu sûre malgré l'aide (?) des sentinelles que nous avions dans le dos, j'ai commencé par amener quatre pétards tout amorcés que j'ai placés à portée de la main ainsi qu'une boîte d'allumettes toute neuve et entrouverte, et trois nouveaux fusils dont j'ai empoigné un tout approvisionné, chargé et armé, prêt à faire feu, et je me suis mis à surveiller le parapet. Les Boches faisaient un bruit infernal, cognaient à tour de bras sur des bouts de bois et s'injuriaient dans leur langage. Au commencement, je m'attendais à voir surgir un casque surmontant quelque tête bestiale de brute avinée, mais j'en ai été pour mes frais d'imagination. Ils se contentaient de nous bombarder de boulettes de terre, n'étant sans doute pas sûrs de notre présence et comptant provoquer une riposte. Je me suis bien gardé de donner signe de vie et mon équipe a pu travailler tranquillement 7 h 30 à 16 h 30. À un moment, le lieutenant d'infanterie nous a envoyé deux bombardiers éméchés qui ont failli faire tout manquer en se montrant aux Boches (qui étaient à 3 mètres) pour les inspecter avec des jumelles marines et en criant d'une voix éraillée : "Ces cochons-là, tu vas voir si je vais leur f... des bombes et des pétards sur la g..." Sur mes protestations, ils ont fini par se taire et par s'en aller. » (Puis la lettre reproduit à peu près littéralement les notes du carnet que nous venons de transcrire.)

(Suite du carnet d'André)

« 19 décembre. Un bleu a les intestins perforés par une balle de ricochet. Obus sur la sape gauche de A.

« 20 décembre. Averses. Ordre d'offensive générale. On abandonne le travail en A et on nettoie un peu les sapes de gauche. Les Boches auraient établi un bouclier sur le parapet extérieur du nouvel entonnoir. Ils envoient des bombes sur l'ancien qui n'a plus de pare-bombes. En somme, on attend.

« 21 décembre. Le 72 fait une attaque et arrive à 30 mètres des tranchées ennemies sans recevoir un coup de fusil. Supposant que les tranchées sont minées, il recule à environ 100 mètres en arrière et commence une tranchée à droite et à gauche de la route de Servon qui est coupée très obliquement.

« Nuit lugubre. On arrive sur le chantier par la route trouée d'obus, barrée de boyaux, de troncs d'arbres, de réseaux de fil de fer. On se répartit le long de la tranchée où les fantassins somnolent, abrutis par six jours de première ligne. Des balles claquent de temps en temps ; certaines sifflotent tout doucement très haut en l'air. Assez loin à gauche, des fusées éclairent le ciel et s'élèvent parfois au-dessus de l'horizon. Des fusées boches arrivent droit sur nous, donnant une brusque lumière crue. On s'aplatit et les balles rasant les parapets pendant une minute ; trois ou quatre cris de l'autre côté de la route, comme des aboiements : c'est un homme frappé en tête. Puis le travail se poursuit à peu près tranquille dans la plaine morne, bordée de bois, et coupée en divers sens par des obus. Un 90 arrive, presque silencieux, mais comme on sait son pointage un peu court, on se baisse par principe. Au contraire, une rafale de 75 qui passent très bas avec d'horribles sifflements n'émotionne personne. On les connaît bien et on sait où ils vont. Un petit obus de montagne passe à toute vitesse, en coup de vent, et si près de terre qu'on croit qu'il vous décoiffe au passage.

« Retour à 6 h du matin.

« 22 décembre. Rien d'anormal.

« 23 décembre. id.

« 24 décembre. id.

« 25 décembre. ... Départ à 7 h pour La Harazée (tranchées de Bagatelle). Avant-hier, les Boches, ayant arboré le drapeau blanc, ont fait une attaque. Ils ont pris une tranchée comprenant une mitrailleuse et deux mines que les sapeurs étaient en train de charger. Les sapeurs ont le temps de se retirer en abandonnant les charges, mais les mitrailleurs sont faits

prisonniers et exposés, ligotés, devant le parapet boche. Un sergent prisonnier crie de tirer quand même. Mais les marsouins ⁶ font une contre-attaque, prennent les Boches de flanc, délivrent les prisonniers et reprennent la tranchée sauf le saillant de la mitrailleuse. Après quoi, on fait sauter une mine qui démolit deux sapes boches.

« Le chemin s'enfonce à travers les grands bois. Il gèle, et on suit en file indienne les layons au sol durci. On arrive aux tranchées de 4^e ligne. Les balles claquent un peu partout. De temps en temps, une branche éclate et tombe. Certaines ricochent et sifflent tout près de terre. On se retire dans des abris disposés à la file jusqu'à 1 h. De temps en temps, il arrive un blessé, soit seul, soit accompagné, ou porté à l'épaule sur un brancard. Pour avoir cet honneur, il faut être bien touché, tel celui dont on voit la cervelle dans le crâne ouvert, et qui bouge encore. Nous partons pour relever les équipes : un fil de fer nous mène à l'entrée du boyau. À droite, quatre corps sanglants nous remplissent d'idées macabres. On aurait dû mettre à gauche une glace vous renvoyant votre image avec l'inscription : "Voilà comme on entre", tandis qu'à droite un écriteau ferait pendant : "Voilà comme on sort !" Suivant le guide, nous avançons, courbés, dans les méandres du boyau, entre les pare-éclats. On dirait une sarabande de belettes entre des sacs de blé. Et les fantassins de répéter : "Baissez-vous ! surtout baissez-vous bien ! Attention à ce passage : il y en a eu trois hier d'amochés, ici : passez vite en baissant la tête..." Et, comme des balles, nous franchissons le passage dangereux. Un peu plus loin, la tranchée est discontinuée ; il faut sortir du trou, traverser l'intervalle en courant, et plonger dans le trou suivant comme des lapins. Entre temps, nous plaçons trois chantiers : une sape reliant la première ligne et la deuxième et deux boyaux entre la deuxième et la troisième. Un peu plus loin, le guide ne sait plus. Un fantassin vous explique ("mais faites donc attention à votre tête ! vous êtes devant un créneau !") qu'il y a sans doute du travail à la troisième ligne. Mais il faut traverser directement, en faisant 30 mètres environ à découvert : "Ça peut se faire en allant vite : hier j'ai transporté un blessé à travers cet espace ; je n'ai rien eu mais un marsouin, derrière moi, a reçu une balle dans la tête." Légèrement abrutis par toute cette mise en scène, nous bondissons à travers l'espace découvert et nous tapissons dans la troisième ligne. Un type nous montre son képi traversé d'une balle hier comme il voulait faire le Jacques et sortir de la tranchée. Mais pas de

6 - Appellation familière des hommes de l'infanterie de marine (N.D.E.)

boulot ; il faut retourner. Cette fois, je passe premier. Un peu ému, je refais au pas gymnastique le chemin néfaste et tombe au milieu d'une bande de marsouins ; mes cinq autres types arrivent derrière moi et tombent pêle-mêle, les yeux hagards, les uns sur les autres. Les marsouins nous accueillent avec des cris joyeux : "Hé ! là, mon Dieu ! vous nous avez fait peur ! On croyait qu'il y avait alerte ! Faut pas courir comme ça, voyons ! – Dame, nous ne savions pas ; on nous disait que c'était très dangereux, qu'on recevait des balles. – Ben, oui ! y a des balles ; y a même des bombes ; j'en ai encore reçu un morceau dans les reins tout à l'heure", dit un petit noiraud en jersey blanc qui, en effet, se frictionne énergiquement. Et je m'aperçois que ces marsouins circulent bien tranquillement en dehors de la tranchée, montent sur le parapet pour arranger leurs créneaux, et semblent trouver que les pruneaux des Boches ne valent pas qu'on se gêne pour les laisser passer. Je suis un peu penaud de m'être montré si prudent devant des gens qui le sont si peu, et, en même temps, bien content de faire enfin connaissance avec Chapuzot, Bidouille et Mégotin dont j'ai tant entendu parler ⁷.

« On finit par dégoter le quatrième chantier, qui est la continuation de la première ligne, en sape, vers la gauche. Cette première ligne est complètement garnie de marsouins et cela nous change des vieux pères de famille qui n'osent tirer dans leur créneau que quand ils ont des raisons de croire que les Boches regardent ailleurs. Ici, c'est une autre chanson : entend-on siffler une balle ou deux : "Attends, salaud ! tu tires sur moi ?" Et pan ! pan ! pan ! pan ! le marsouin en renvoie quatre ajustées avec soin. Voilà au moins des gens combattifs, pour qui une attaque est un plaisir et non une calamité. Ce qu'il y a de mieux, c'est qu'ils perdent beaucoup de monde et que ça ne les épate pas. Huit jours de première ligne ne leur font pas peur et ... (illisible) Je me rappelle le vieux à barbe grise qui sanglotait l'autre jour en ajustant sa baïonnette et en gémissant : « Faire mettre baïonnette au canon à un homme de 46 ans !... »

« La nuit tombée, une équipe de travailleurs vient achever les boyaux en travaillant en tranchée à découvert. Il paraît que la piqure des balles n'est mauvaise que le jour ! Quoi qu'il en soit, personne n'est touché.

« Relève à 17 heures. Nous passons la nuit dans un petit abri où nous entretenons à grand' peine un petit feu. Il faut renouveler plusieurs fois la

7 - Héros des romans militaires humoristiques de Jean Drault.

provision de bois, chercher le bois mort à tâtons dans la nuit et ce n'est pas commode à distinguer gelé. Je finis par le reconnaître assez bien à l'odeur... (quatre lignes illisibles)... est nulle ainsi que la chaleur dégagée par le foyer. Mais, vers le matin, le sommeil nous gagne, et le jour nous trouve complètement gelés des pieds et du nez et raides comme des bouts de bois. Vers minuit, heure des crimes, coups de langue d'un clairon boche, jets de vapeur de l'artillerie de montagne, fusillade, crépitements de branches cassées, etc. pendant cinq minutes ; puis tout rentre dans un silence relatif.

« 26 décembre. Séance de 7 h à 13 h aux mêmes chantiers.

« 27 – 28 Repos.

« 29 – 30 Travail à La Harazée (mines). Malade. Boyaux. Reconnu. Réparation complète.

« 31 décembre. Départ en alerte vers 2 h. Mise en chantier à la tombée de la nuit : tranchée faite à découvert par éléments de cinq mètres et cinq hommes ; travail en première ligne : baïonnette...on ! ⁸ En face, aucun bruit, mais, de tous côtés, balles et, par moments, mitrailleuse. À peine sortons-nous du boyau que fusillade intense. La tranchée à peine achevée a été attaquée par les Boches qui croyaient la trouver vide, mais ont été reçus avec vigueur par des marsouins qui l'avaient occupée aussitôt et les repoussent vigoureusement.

« 1^{er} janvier 1915. Boyau de communication de deuxième en première ligne : 150 mètres environ ; trois heures de travail, puis de 1 h à 8 h. Un blessé le matin par une balle. Quelques bombes.

« 2 janvier. 10 h du soir à 5 h du matin. Six hommes vont travailler en sape. Boulant va charger un fourneau à 50 mètres en avant de la première ligne. Je suis chargé, de 8 h à 10 h 1/2, de la surveillance d'un chantier de pionniers du 75 qui font une tranchée entre le chemin et la deuxième ligne.

« 3 janvier. Repos.

« 4 janvier. Nous occupons l'abri de Wissock. C'est une fosse de 10 mètres de long environ munie de deux banquettes et recouverte de trois épaisseurs de rondins, couverts eux-mêmes d'une bonne couche de terre. Les percutants peuvent venir... Au fond, une excavation munie de cheminée permet de faire un feu d'enfer. Karcher va prendre les ordres : on doit aller au travail de 2 h à 10 h du matin seulement. Aussi s'installe-t-on

8 - Baïonnette au canon ! (N.D.E.)

confortablement, les couvertures autour des genoux, les toiles de tente sur la tête pour recevoir les gouttes d'eau. On déballe les provisions, on fait du jus, on croque des tartines de pain grillé. Au dehors, calme à peu près complet. Quelques rares claquements de balles, de loin en loin un feu de salve, parfois un sifflement au ras de terre. La journée se passe en discussions manquant d'inédit sur la condition des ouvriers ("de conditione opificum !") Pourquoi les mineurs du nord où la vie est si bon marché et les salaires si élevés se plaignent-ils de leur sort ? Querelle entre employé de bureau et travailleur de la fosse, celui-ci prétendant que l'autre est privilégié avec son faux-col et "sa chapo à forme ronde". L'autre concède le faux-col mais proteste qu'il n'a jamais porté que la casquette. Et ça continue en arguments de cette force. Boulant raconte des histoires du Maroc, des bordées tirées sur les quais quand il était marinier entre Rouen et Paris. Le caporal, des histoires d'Argentine. Les gens du Nord expriment le plus profond dégoût pour la vie de campo. La vraie vie, pour eux, c'est "l'ducasse", la vadrouille de café en café. Suivent des histoires de cabaret, auxquelles Boulant oppose des histoires de garces, des tours joués aux flics sur son bateau, des coups de trique aux Arbicots, etc. La nuit tombe, la soupe ne vient pas. Prudhomme tire philosophiquement sur sa pipe et émet ses petits crachats. Karcher fait de la couture et écrit des lettres, plié en deux, un immense cache-nez autour du cou et du menton, les paupières baissées et bleuâtres, le nez carmin. Pauline s'étire dans sa capote, les deux mains enfoncées à fond dans les poches. Sa figure rougeaude et ses sourcils en accent circonflexe expriment son mal de ventre. On s'arrange pour dormir. Au milieu de la nuit, des appels retentissent ; ce sont les hommes-soupe trempés et couverts de boue qui se sont perdus dans les bois. On les guide, on les débarrasse, on avive le feu et on déguste le riz aux patates froid et la viande bouillie, puis le jus réchauffé sur les tisons et l'obligatoire goutte. On se rassoupit et on s'engourdit peu à peu.

« À 2 h du matin, claquant des dents, c'est la procession des ombres de la nuit à travers les bois gluants, emmêlés de fils de fer et de branches cassées, parsemés de trous, de boyaux, qu'il faut sauter à l'aveuglette.

« On arrive à la route de Bagatelle qu'il faut couper par deux sapes se rencontrant, mais on ne peut pas la traverser grâce aux Boches qui, sous le couvert d'un abatis qui se trouve à quelque distance, nous canardent. D'un côté, on installe Prudhomme, Noël, Lentrémy ; de l'autre, Malingre, Mahler et Boulant. Puis, progressant des coudes autant que des pieds dans la glaise

des boyaux et des tranchées, on va placer Camus, Urbain et Manuel à une sape russe qui s'avance vers un gros orme au pied duquel on fera sauter un petit poste boche. Karcher et le W⁹ retournent à l'abri, s'acagnardent au coin du feu où P. chauffe ses coliques et qu'attise Everaire d'un souffle puissant. On s'endort fraternellement les uns sur les autres.

« Vers 7 h 1/2, on ouvre l'œil, on se remue. Plus de nez, plus d'orteils... Ils reviennent peu à peu.

« À 8 h moins 5, le 65 souffle et détone et la fusillade commence, nourrie et continue, parsemée d'éclatements de bombes. Nous l'écoutons distraitement. Les branches éclatent comme un feu de bois vert. Un fantassin descend dans l'abri. Il a l'air hors de lui et pris de panique, sa voix tremble. Tiens ! son épaule est fendue comme par un coup de hache. Nous le faisons asseoir, lui expliquons où est le poste de secours. Mais il a peur des balles, peur d'être pris par les Boches... Une gorgée de goutte le remet un peu. Le W défait son équipement et va retirer la capote pour un pansement sommaire, mais quelqu'un passe en courant devant l'abri et crie : “Équipez-vous vite et venez défendre la tranchée.” C'est sérieux. Karcher s'équipe fiévreusement, choisit un fusil qui fonctionne : “Bon sang ! on va pas se laisser zigouiller ici dedans !...” Et le voilà parti en courant. Nous le suivons un à un et tombons dans une tranchée où déjà on tire. Des gens courent dans le bois. J'ajuste ma baïonnette, je charge, j'arrache la ficelle de mes paquets de cartouches... “Cessez le feu ! Vous allez tirer sur ceux qui sont devant !” On se calme, on fait des créneaux. Les sous-offrs debout sur le revers donnent des ordres. Devant la tranchée, Dordain, armé d'une hachette, abat des petits arbres vers l'avant. Par moments, le feu s'accroît, puis s'éteint presque entièrement. Manuel arrive, puis Prudhomme, Noël et Lentrémy. Ils se sont sauvés aux premières bombes ; l'autre équipe était déjà partie. Everaire, près de moi, fait des grimaces et a l'air de trouver ça ridicule. “On va encore rester là indéfiniment. Il vaudrait mieux partir tout de suite prévenir le cuistot pour la soupe.” Je m'y oppose absolument. Dordain vient et me dit : “Il faudra emmener votre sergent – ? – Oui, il est là,... il est tué.” Je suis atterré. Karcher ! je ne peux pas y croire. Je vais voir. À 20 mètres de là, je le trouve, le corps arqué, la tête renversée et méconnaissable, dans une grande flaque de sang. Toutes ses cartouches ont coulé en tas de sa cartouchière ouverte. Je retourne à la tranchée ; je me

9 - « Le Wurm », surnom donné à André par ses frères et qu'il avait adopté.

metts machinalement à arranger mon créneau et à piquer des cartouches devant moi dans la terre molle. Tout me paraît lugubre... Mais où donc sont passés Boulant, Malingre, Mahler ?... Arrive une longue théorie de marsouins qui sautent comme des cabris par-dessus ma tranchée et se déploient dans le bois, devant nous, en courant. Ils disparaissent dans les branches.

« Le lieutenant me fait appeler : "Il faut prendre quatre hommes, emmener Karcher au cimetière et l'enterrer." Je prends Pauline, Everaire, Prudhomme, Noël. Nous gagnons la clairière à la recherche d'un brancard. Nous trouvons une tranchée en construction qui coupe obliquement. Cayet nous aborde : une balle a traversé sa capote et cassé dans sa poche un porte-allumettes fait d'une douille de 65 et d'un bouchon de bois. Mahler est là ; il s'est sauvé, les Boches lui ont tiré dessus ; il a vu tomber Boulant et Malingre. Il faut voir s'ils sont blessés ou morts. Un peu plus loin, les deux Deltombe ; je les emmène au poste de secours ; je prends un brancard cassé et nous partons dans le bois. Des blessés gémissent. Des brancardiers circulent ; ils nous prennent notre brancard.

« Mais voici Boulant, couché sur le côté, le haut du corps tourné vers la terre et sa grosse tête de lion sur ses deux poings crispés. Il est raide et une de ses jambes est retournée, brisée au genou. À dix pas de là, Malingre, étendu aussi sur le ventre au pied d'un gros arbre dont il cherchait sans doute à s'abriter.

« Je retourne au lieutenant à travers le bois rempli de blessés qui crient : "Brancardiers !... Brancardiers ! Vite !... À boire !" Je fais déséquiper le reste de l'escouade. On improvise un brancard avec une couverture liée par du fil de fer à deux bouts de bois. On transporte Karcher. Je le fouille et je mets de côté tout le contenu de ses poches pendant que les deux mineurs creusent une fosse. Puis on va chercher Malingre, mais au retour, en passant dans la clairière, on nous fait signe de faire vite, car on va attaquer. Des sections de marsouins se succèdent à la queue leu leu, gagnant le haut du bois.

Nous activons le travail, nous mettant à l'abri de temps en temps quand il vient des balles de notre côté. Et le défilé de blessés continue toujours. L'un a une main pendante, retenue seulement par un lambeau de peau. Un autre tient en pleurant son oreille d'une main et de l'autre son fusil ; par derrière, un camarade le suit, blessé également, et porte les deux sacs. Il prie qu'on l'aide à porter celui du premier et explique qu'il y a dedans des petites

affaires auxquelles son camarade tient beaucoup. Un autre arrive à cheval sur le dos d'un copain dont la main saigne, et, de temps en temps, il en vient un porté par quatre hommes sur un brancard. La fusillade claque toujours très fort et nous hésitons à aller chercher Boulant. Pourtant, à la tombée de la nuit, ça se calme un peu et nous partons à sa recherche, nous perdant dans les fils de fer. Pauline me crie qu'on va se faire zigouiller. Je finis par tomber sur un corps allongé : c'est lui. Je fais rappliquer les autres et on le ramène presque en courant quoique la couverture se déchire et que la jambe cassée pende et ballotte entre nous. L'enterrement se termine à la nuit noire et nous repartons au jugé dans le bois, bientôt obligés de nous tenir par la main. J'oblique tantôt à droite, tantôt à gauche suivant l'inspiration du moment. Vive clarté : une fusée ! Je regarde de tous mes yeux, puis je crie : "À genoux !" En effet, une cinquantaine de balles claquent dans le bas des branches. Plus personne. Mes types ont sans doute compris : " Sauve qui peut !" et se sont dispersés, pris de panique. Un peu plus loin, une autre fusée nous montre une tranchée à quelque distance en avant. Encore une grêle de balles, puis nous continuons dans la direction et tombons sur le point où nous étions ce matin. Nous retrouvons à grand'peine l'abri à Wissock qui n'est pourtant qu'à vingt pas, et y passons, puis regagnons le cantonnement. Cette journée a mis vingt-sept hommes hors de combat dans la compagnie. Le chef, Toulon, a un bras cassé ; Camus, Urbain, Lambert, prisonniers.

« 6 janvier. Repos. Inventaire des effets des morts.

« 7 janvier. Effectif très réduit : tous malades. Escouades de trois, quatre ou cinq hommes. Tranchée pendant la journée entre première et deuxième ligne dans le bois en face du cimetière. Les Boches se tiennent cois.

« 8 janvier. Retour.

« 9 janvier. Repos. Nouveau chef de section : Lemaire.

« 10 janvier. À peine arrivés, on nous envoie de l'autre côté de la route de Bagatelle, à un saillant occupé par les marsouins. L'angle est inondé ; on y a de l'eau jusqu'à mi-cuisses. Aussi ne peut-on l'occuper, mais il faut y passer pour aller au troisième chantier (sape destinée à recouper le saillant). On est, de plus, obligé de marcher le nez au niveau du liquide car le parapet est à moitié détruit et il y a, du mauvais côté, un nommé Fritz qui tire très bien : " Ça descend, ici, comme des mouches " me dit un marsouin. D'ailleurs, le reste de la tranchée est à peine moins humide et les malheureux qui sont là depuis huit jours peuvent à peine parler tant leurs

mâchoires tremblent. "Crois-tu qu'on serait pas plus heureux si qu'on serait crapotés ?" me confie l'un d'eux à qui je verse un quart de jus. Les Boches travaillent en sape vers le saillant. On les entend siffler dans leurs doigts et gueuler comme des ivrognes. À un moment, explosion sourde et bruit de jet d'eau ; sans doute un petit camouflet, ou la préparation d'un fourneau par un ou deux pétards.

« Puis, relève, avec le mouvement de va et vient des escouades sac au dos, fusil à la main. À chaque instant se posent des problèmes tels que ceux qui préoccupent l'esprit d'un chef de gare. Enfin chacun se case, les consignes sont passées, et le nouveau chef de section s'assoit dans son gourbi sur une boule de pain et, tout de suite, entame la conversation avec un fort accent du Midi. "Oh ! mais c'est la bonne vie dans ce secteur ici ; depuis quinze ans que je fais campagne, je n'ai encore rien vu d'aussi moche. Voulez-vous un peu de viande ?" Je suis très sensible à l'offre, que je décline cependant. "Oh ? alors, je vais vous donner quelque chose qui va vous faire plaisir : c'est dddélicieux !..." et il me tend une petite boîte contenant un morceau de pâté, en ajoutant sentencieusement : "Je n'ai jamais, jamais mangé de fromage de tête aussi ddélicieux." En effet, d'ailleurs. Puis un quart de vin et : "Je suis avare, voyez-vous, mais c'est que, dans les tranchées, on n'a pas ce qu'on veut... Un peu de goutte ?..." Passe un homme porteur d'un immense panier : "Voulez-vous quelques frites ?" Impossible de refuser, et la violence que je me laisse faire est d'ailleurs bien douce. Ces marsouins sont décidément bien sympathiques et la séance de travail passe rapidement. Installation des lanceurs de bombes qui arrosent copieusement les Boches après interpellations homériques. L'un d'eux place même si bien son projectile que la victime est projetée verticalement en l'air hors de la tranchée. La sape ennemie ne doit guère avancer dans ces conditions. Puis mise en batterie du petit mortier composé d'un obus de 75 dont on a enlevé l'ogive : encastré dans un morceau de bois, il sert de canon ; un paquet de poudre sert à la fois à envoyer la bombe et à mettre le feu à la mèche. Malheureusement la relève arrive et je laisse le brave adjudant à ses engins.

« 11 janvier. Le matin, amorçage d'un bout de tranchée de retour.

« 12 janvier. Repos. »

Dans une lettre à Joseph, du 11 janvier, André résume ainsi ses impressions sur toute cette période :

« ... Je ne sais si tu t'en rends compte, mais ça chauffe en Argonne depuis quelque temps. Nous avons eu, le 5, une attaque carabinée, et j'ai vraiment eu l'impression de tirer la mort par la barbe, comme dit Kipling. J'y ai d'ailleurs laissé mon sergent et les deux meilleurs sapeurs de mon escouade ; d'où quelques corvées lugubres : enterrement sous les balles, entre les attaques et contre-attaques qui ont suivi, dans le bois rempli de blessés gémissants, partage des effets militaires, inventaire des objets personnels à renvoyer aux familles. Tout cela est très impressionnant, d'autant plus que la moitié de mes hommes, démoralisés, refusaient de toucher aux cadavres et de leur jeter de la terre dessus, et qu'il fallait leur donner l'exemple.

« Nous continuons toujours le même genre de travaux, surtout des tranchées qu'on commence naturellement à découvert et qu'on se dépêche de creuser pour avoir un parapet protecteur ; nous autres gradés avons surtout pour rôle de nous tenir tout debout d'un air dégagé sur le revers de la tranchée pour donner un peu de confiance aux hommes qui, sans cela, prendraient tous des attitudes de chercheurs de truffes et le travail en souffrirait ; – sapes où on travaille à couvert, dans un fossé qu'on allonge par un bout : l'inconvénient est qu'on est sans défense en cas d'arrivée des Boches au moins dans le cas où on avance au-delà de la première ligne. – Presque pas de mines ni de travaux souterrains depuis assez longtemps ; ils sont d'ailleurs presque impossibles à cause de l'extrême humidité. C'est le travail le plus dangereux mais aussi le plus rigolo, au moins quand il est réussi et qu'on est bien secondé par l'infanterie (ce qui n'a pas été le cas pour ma fameuse explosion de l'autre jour où les fantassins ont bêtement laissé transformer notre magnifique entonnoir en une forteresse par les Boches !) – Enfin défenses accessoires, abatis, réseaux de fil de fer. Tout cela ne manquerait pas de charmes, mais, que veux-tu ? patauger jusqu'à mi-cuisses, – et courbé en deux à cause des Fritz – dans les boyaux inondés, rester des heures les pieds dans la boue sous l'averse, puis passer les nuits dans un abri grand ouvert au plafond suintant une eau jaunâtre, malgré tout, (que ça reste entre nous), ça refroidit un peu. »

(Suite du carnet d'André)

« 13 janvier. 8 h 1/2 – 16 h 1/2. Construction d'un abri pour le commandant Girardon à l'entrée du bois (Croquis : plan et coupe)

« Travail très tranquille, sauf nos obus de 65 qui passent très bas en coupant les branches et, à un moment donné, se mettent à éclater contre les troncs. Vive sensation. Deux shrapnells boches également assez rapprochés.

« 14 janvier. Retour et repos. Le 9^e génie vient reconnaître le cantonnement pour nous remplacer à partir du 20. Arrivée des couronnes de Karcher, Boulant et Malingre achetées par souscription de la 2^e section. La 1^{re} ira les porter demain.

« 15 janvier. Repos. On porte les outils de rabiote aux voitures.

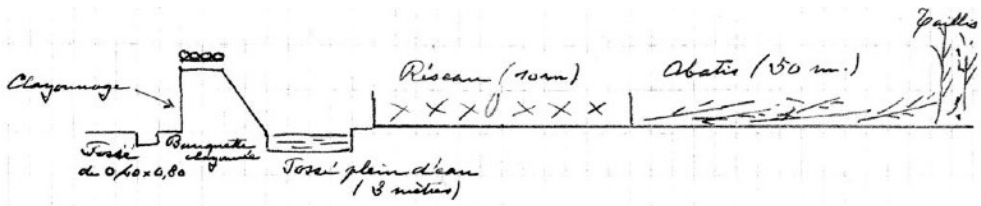
« 16 janvier. Abri du commandant (suite).

« 17 janvier. Je reste avec le capitaine et Renaud pour attendre la relève faite par la 29/1 (compagnie tunisienne). Le capitaine François lui-même vient de Gabès. Il est d'une camaraderie extrême avec les hommes et nous causons comme de vieux copains en attendant la 29/1. Il raconte l'histoire de ces gentilshommes verriers qui, faisant la haie sur le passage du carrosse de Henri IV à La Chalade : "Qui sont ceux-ci ? – Sire, ce sont les gentilshommes souffleurs de bouteilles. – Eh ! dis-leur donc de souffler au cul des chevaux pour qu'ils aillent plus vite !" Échange de cigarettes ; histoires de garnison. À midi, la relève n'arrivant pas, nous rentrons.

« 18, 19, 20 janvier. Nous devrions partir dès les chats pour tenir garnison ailleurs mais, les autobus n'étant pas prêts, nous attendons.

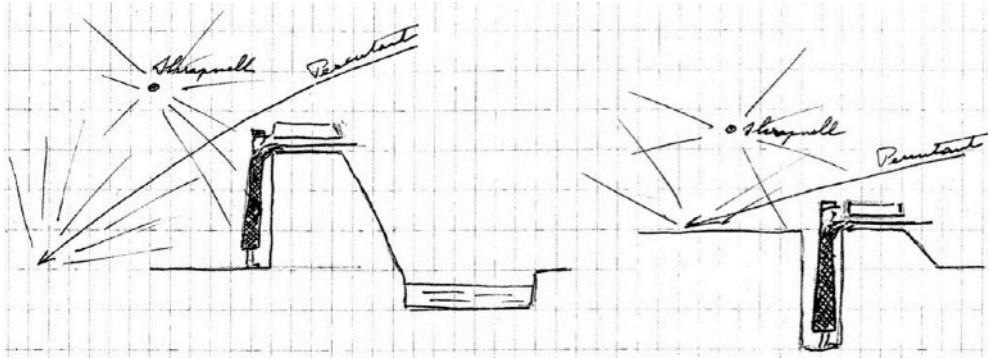
« 21 janvier. Décidément, le repos est renvoyé aux calendes. La compagnie travaille à des tranchées de deuxième ou troisième ligne entre La Harazée et Binarville. Une section sur quatre se repose, de sorte qu'on travaille trois jours de suite. Départ à 7 h 1/2. Retour à 4 h 1/2. En fait de repos, c'est assez réussi.

« Pour aller au travail, nous quittons le chemin de la Fontaine-aux-Charmes un peu avant l'artillerie de montagne, puis, appuyant à gauche, nous coupons la route de Bagatelle, puis une autre route. Nous arrivons à d'importants travaux de retranchements de type assez nouveau.



On a cherché surtout à éviter l'inondation de la tranchée, mais il semble que les défenseurs soient bien mal abrités contre l'artillerie. »

Dans une lettre à son père, André décrit ainsi le nouveau système de retranchement :



Comparaison du nouveau et de l'ancien systèmes de retranchement

« Le tireur est debout au niveau du sol et est protégé par un haut parapet fourni par la terre d'un fossé qui se trouve en avant et sert à la fois à la défense et à l'assainissement ; l'ouvrage est couronné de troncs d'arbres disposés de manière à laisser des créneaux pour le tir. L'ensemble est imposant et paraît inexpugnable pour l'infanterie, mais c'est une cible admirable pour les canons et les défenseurs ne sont guère protégés contre les éclats venant de derrière comme dans nos anciennes tranchées étroites et profondes et à faible parapet. »

(Suite du carnet d'André)

« Nous commençons un travail analogue deux lignes plus loin, sans autre incident que quelques percutants boches qui tombent à proximité et, à un moment, une petite fusillade.

« 22 janvier. Repos pour la deuxième section.

« 23, 24, 25 janvier. La deuxième section travaille à droite de la route de Binarville, sous la direction d'un officier du 9^e, petit sous-lieutenant qui arbore pour tout insigne les galons du 1^{er} jus¹⁰ mais, en compensation, affiche un caractère tracassier et insupportable. Il s'agit de la confection de quatre abris, mais au lieu de nous donner du premier coup les données, dimensions et matériel, on prétend nous réduire au rôle de porte-bâton et nous mâcher la besogne par petits morceaux. Résultats pitoyables.

« Comme l'eau affleure, la tranchée est du type nouveau. Il s'agit qu'on puisse tirer par-dessus l'abri. D'où la solution assez inélégante ci-contre

10 - Soldat de 1^{re} classe (N.D.E.)

(dessin) que nous n'avons réussi à extraire de la cervelle du 1^{er} jus que morceaux par morceaux. Et puis ergotage sur les heures d'arrivée et de départ, heure officielle, heure divisionnaire, comparaison des montres, etc. Ordre de rester une heure de plus ; offre de rendre ses galons. C'est arbitraire et odieux.

« Le travail, bien qu'en deuxième ligne, n'est pas sans émotion. Ainsi le premier jour, au moment de la pause, cris de “Attention ! la bombe !...” fuite précipitée, fracas, panique, appétits coupés, et pendant une demi-heure tous les regards tournés vers le ciel pour guetter l'arrivée de la suivante. Le deuxième jour, quelques obus ; arrosage d'éclats. Le troisième jour, à 1 h 1/2, arrivée d'un ordre du capitaine : “Tous les sapeurs du 2^e corps seront immédiatement libérés et reconduits à leur cantonnement.” Et comment !... Et avec quelle joie on plante là les gabionnades du 1^{er} jus et on va faire son sac !

« 26 janvier. Départ 7 h pour éviter les marmites : Vienne-le-Château, Vienne-la-Ville, Moirémont, grand'halte, – La Neuville-au-Pont. Puis embarquement en camions automobiles : Sainte-Menehould, Dancourt, Sommeilles, Auzécourt. Débarquement. Pas de bistro, pas de boulanger. Déception. Mais pas de place non plus ; on rembarque et on gagne Laheyecourt où on s'installe dans des granges. Ici il y a plus de ressources.

« 27 janvier. Dès le matin, revue du général Joffre en tenue de tranchées. Le soir soulographie générale, consigne du quartier, sentinelles à tous les coins. »

(D'une lettre du 28 janvier)

« Nous sommes en ce moment à Laheyecourt, petit patelin de la Meuse où il n'y a guère qu'une vingtaine de maisons de démolies. Comme on nous y vaccine contre la typhoïde, cela durera un bon moment et nous retapera un peu le physique, car il y a quelques petites ressources. En même temps, c'est un vrai soulagement d'échapper pour quelque temps au bruit horripilant des obus. Ces derniers temps nous étions constamment bombardés tout autour de nos gourbis, à l'intention de deux batteries de 75 qui s'étaient installées à proximité. Ici, nous n'entendons le canon que dans le lointain.

« Notre séjour a d'ailleurs assez mal débuté, car, malgré les prescriptions sévères des officiers, bon nombre d'hommes ont profité du premier bistro qu'ils voyaient depuis cinq mois pour se mettre en moins de rien dans l'état

le plus lamentable. Aussi tout le monde a-t-il été bouclé jusqu'à nouvel ordre, à part quelques honorables exceptions, dont je suis d'ailleurs.

« À peine débarqués des autobus qui nous ont amenés ici, on nous a fait mettre en tenue pour être passés en revue par le père Joffre en personne qui a pu contempler, encore tout couverts de la glorieuse boue des tranchées nos nobles haillons par la victoire usés. (« Je n'ai jamais vu une revue comme ça, confie-t-il à Paule dans une autre lettre. Le général est tout à fait comme sur les cartes postales. Seulement, comme il gelait très fort, il a passé vite pour ne pas nous faire attraper du mal... ») Ce fut une belle cérémonie car le généralissime était accompagné des généraux Sarraïl et de Langle de Cary, commandant les 3^e et 4^e armées, ainsi que de quelques autres huiles lourdes.

« Ce qui nuit un peu à mon bonheur, c'est le froid de canard qui règne dans ce département ; heureusement que la paille est abondante et que votre chaufferette japonaise est merveilleuse ; placée sous les couvertures, elle me donne si chaud au bout de quelque temps que je peux encore la passer ensuite à mon voisin qui est fort frileux et m'en garde une reconnaissance émue. J'ai beaucoup apprécié aussi le réchaud à alcool grâce auquel je m'offre quelques savoureux chocolats. Enfin cet immense cache-nez est vraiment le modèle du genre. Vous avez mis dans le mille encore une fois.

« J'ai reçu une lettre de Papa, du 14 janvier, où il me demande quelques détails sur nos rapports avec les parasites qui s'attaquent à nos troupes avec encore plus d'acharnement que les Boches. Hélas ! la lutte était inégale, là-bas, dans notre paille moisie et avec notre vie de terrier. Ils étaient trop !... À ce point de vue aussi le repos a été le bienvenu et je pense que nous n'aurons plus à souffrir de ces vilaines petites bêtes d'ici quelque temps. Papa s'inquiète aussi de l'état de mon porte-monnaie, mais, malgré que je me sois évertué en folles dépenses le mois dernier, je ne suis arrivé à inscrire qu'un bénéfice sur mon livre de comptes, mon prêt ¹¹ de 0,22 F ayant suffi à tout couvrir. »

(D'une lettre du 2 février)

« Comme vous devez le savoir déjà, je mène depuis quelques jours la vie la moins accidentée possible et je suis en train de me faire une santé nouvelle (l'ancienne étant d'ailleurs encore fort bonne) à l'aide d'une chaudière à cochons que j'ai transformée en tub, et qui m'a permis, entre

11 - Ainsi se nommait alors la solde du militaire. (N.D.E.)

parenthèses, de remporter la plus décisive des victoires sur ces acariens qui vous chagrinaient ; à l'aide, aussi, d'une nourriture saine et variée que nous distribue copieusement le ravitaillement. J'ai un bon et fidèle cuisinier qui, à part une petite bordée dont il est revenu un peu éméché, est resté courageusement à son feu, et l'escouade a déjà rajeuni de dix ans. Je pense qu'on ne tardera pas à employer ces nouvelles forces et à nous replonger dans la fournaise, mais j'ignore encore à quelle sauce nous serons mangés. Les tuyaux ne manquent pas, d'ailleurs, mais ils sont tellement contradictoires qu'il vaut mieux n'en mentionner aucun : il n'est pas de point du front que nous ne soyons appelés à défendre d'après quelque source autorisée.

« En attendant, on nous repose de la grande guerre en nous faisant jouer à la petite. Nous faisons des manœuvres de régiment, terminées vers le soir par une belle charge à la baïonnette avec hurlements sauvages qu'on arrête au son du clairon : "Cessez l'feu ! Cessez l'feu !" Le feu est d'ailleurs absent, sauf celui des grosses pièces qui gronde sourdement vers l'est et qui, lui, ne cesse pas. »

(D'une autre lettre du même jour)

« J'avais pensé que notre assez pénible campagne de l'Argonne aurait valu à mes anciens et à moi dans la suite quelque avancement. Mais on nous envoie une dégelée de sous-offs du dépôt tout frais et roses. C'est ainsi que j'ai touché, pour la troisième fois, un sergent-chef d'escouade, le premier ayant été tué à mes côtés et le deuxième évacué pour pleurésie sans avoir jamais quitté le gourbi. Celui-ci, du moins, a déjà été au feu et même été blessé à la cuisse (assez bêtement, d'ailleurs, en essayant un nouveau système de bombe qui a éclaté trop tôt). »

(D'une lettre du 7 février)

« J'ai encore l'épaule gauche un peu endolorie de ma dernière piqure antityphique ; je ne sais si on doit nous larder encore plusieurs fois, mais c'est assez désagréable. Il y a même quelques types vraiment malades, mais en général nous résistons mieux que la classe 14.

« On occupe nos loisirs en ce moment en nous faisant une sorte de petit peloton d'élèves-cabots et d'élèves sous-offs, ce qui présage des nominations assez prochaines, sans doute avant notre retour au front. Ça consiste à passer rapidement en revue quelques numéros de notre répertoire : exécution de fascines, claies et gabions, passerelles sur le petit

ruisseau de l'endroit, et explosions diverses ; rassurez-vous : pour ces dernières, on nous fait écarter de plusieurs centaines de mètres et il n'y a aucun danger.

« À part ces petites séances, nous avons comme distractions la musique du ...^e (j'allais mettre le numéro sans le faire exprès et compromettre ainsi l'arrivée de ma lettre !), les brillantes soirées musicales et chantantes du ...^e et, le dimanche, la messe dite par l'aumônier du ...^e. C'est une petite vie bien tranquille et de tout repos, exempte d'émotions violentes. Rien ne s'oppose même, les jours libres, à de longues promenades en forêt, silencieuses et solitaires, où on ne rencontre que des corbeaux, des volcelests ¹² de sangliers et des vieux pères qui coupent du bois et font des fagots. Ça repose délicieusement de la cohue du cantonnement et de l'effroyable boucan du front.

(D'une lettre du 11 février)

« ...Piqué pour la troisième fois hier ; j'ai tout le dos aussi raide qu'une planche et aussi douloureux que si j'avais reçu une volée de coups de crosse. Que sera-ce à la quatrième où, paraît-il, la dose est encore forcée ! Heureusement que j'ai un bon feu entretenu par le brave Sosthène, mon cuisinier, et un bon lit de paille bien moelleux. »

(D'une lettre à Paule du 16 février)

« Ton envoi de chocolat m'a attendri jusqu'aux larmes et je t'en remercie beaucoup ainsi que Françoise, Magdelon et Annette. Mais n'envoyez pas tous les chocolats ! ça me ferait trop de peine de savoir qu'il ne vous en reste plus ; gardez-en au moins un de temps en temps. Le sucre aussi m'a fait beaucoup de plaisir ; j'en ai fait un vin chaud pour payer ma bienvenue à ma nouvelle escouade.

« Parce que j'ai une nouvelle escouade ! Il y a un cuisinier épatant, Sosthène ou le Garde-champêtre ; et puis il y a l'garçon à Sosthène, et puis le Déménageur, l'Aide-déménageur, Oh ! Buleux et Oh ! Bêche (ça, je ne sais pas ce que ça veut dire). Enfin, ça va comme sur des roulettes.

« Comment, si j'ai tué des Boches ? Mais je ne t'ai donc pas raconté la fameuse mine que j'ai faite avec trois hommes et qui a sauté en écrabouillant une demi-douzaine de Boches, et deux Français qui s'étaient mis trop près ? C'est vrai que ces deux-là en sont revenus. Mes trois

¹² - Terme de vénerie : empreinte fraîche du pied de l'animal. (N.D.E.)

hommes ont été cités à l'ordre du jour, et aussi le sergent, qui n'était pas là d'ailleurs, mais c'est lui qui a allumé la mèche. Moi, j'ai eu ... l'honneur, et deux cigares. Que veux-tu ? c'est toujours ça.

« Pour avoir un casque à pointe, ça me paraît difficile ; il y avait bien une de mes sapes qui se dirigeait sur un beau, mais j'ai changé de secteur avant d'y arriver. Si j'avais été le chercher, j'aurais sûrement eu une balle dans la tête ; alors j'ai pensé qu'il valait mieux attendre une autre occasion ; qu'en penses-tu ? C'est d'ailleurs embêtant à transporter, et d'ailleurs défendu. Est-ce que la pointe suffirait ? Elle se dévisse. Ça serait toujours quelque chose... »

(Suite du carnet d'André)

« 8 février. Départ en autobus jusqu'à Dampierre-le-Château, puis à pied jusqu'à Dommartin-sur-Yèvre et Varimont. Remplacement du fusil par le mousqueton.

« Les jours suivants, repos à Varimont, exercices de ponts et tranchées, vaccination, service de garde.

« 19 février. Départ à 10 h et cantonnement à Herpont. Rencontré Carouget en train de réparer un brancard de voiture à la forge du patelin. Il est à la 1/16 à Auve depuis trois semaines.

« 20 février. Repos à Herpont. Douches. Corvée de bois.

« 21 février. Herpont, Auve, St-Mard sur Auve. Arrivée à l'heure où sonne la messe à la petite chapelle du patelin. À l'Évangile, laïus d'une violence surprenante du curé contre les Boches, "race maudite qu'il faut anéantir et faire disparaître de la face du monde : je ne puis songer sans indignation qu'on puisse avoir un sentiment de pitié pour un d'eux..." Histoire du prisonnier boche ramené à travers le village "avec les oreilles de moins". Un fantassin, l'ayant surpris essayant d'achever un blessé lui aurait dit : "Non, je ne te tuerai pas, mais avec ma petite pelle je vais te couper une oreille, et ensuite je te couperai l'autre oreille," et il fit comme il avait dit.

« À 2 h, alerte. Non lestés par un petit salé pas cuit et un bouillon saumâtre et sans grâce, départ : Auve, La Croix-en-Champagne, Somme-Tourbe (nombreux aéros avec leur escorte de petits nuages blancs, – deux ballons captifs), Saint-Jean, Laval, arrivée à la nuit. Longue séance sur la place en attendant qu'on nous case. Distribution vers 10 h du soir (ô beaux jours de la retraite !). Dîné de singe et de hareng saur.

« 22 février. Réveil à 3 h 1/2. Rassemblement immédiat en tenue de campagne. Distribution de vivres de réserve pour deux jours. Cohue autour des voitures. Puis on touche deux pétards par homme, de la mèche lente, des amorces, des pinces coupantes. Ça sent le brûlé ! Finalement, on part, un peu en pagaille, vers 6 heures. J'ai sous le bras un gros morceau de gruyère, autour du cou un serpent de mèche lente, dans ma poche deux boîtes de singe abandonnées dans la grange. Wargemoulin : provision d'eau. Au-delà, plus de circulation de voitures, zone dangereuse ; les abords de la route sont marmités : entonnoirs de calibres variés. Minaucourt ; à droite et à gauche de la route, des écriteaux indiquant des cheminements vers des points d'eau, etc. Puis on arrive à un haut talus perpendiculaire à la route et on tourne à gauche en en longeant le pied. D'un côté Massiges, de l'autre Le Mesnil-lès-Hurlus, noms célèbres. À quelque distance, le talus est creusé de gourbis ; on distingue des ruines, c'est la ferme de Beauséjour. On descend à gauche dans un pré criblé de trous et bordé d'un ravin, la Tourbe. La 1/1 est cantonnée là et je serre la main à ce vieux Noir qui me montre l'endroit où étaient les Boches le 20 décembre au bord de la Tourbe. Depuis, on n'a pas cessé d'avancer. Depuis six jours, tous les jours, attaque ; les sapeurs y tombent comme des mouches. L'impression est plutôt moche. Degoullancourt a été évacué pour bronchite. Collet est là. Longue attente. Puis on file le long de la route. Un obus tombe dans le pré à quelque 25 mètres. Petite panique. À un moment donné, il faut traverser le pré au pas gymnastique pour aboutir dans le ravin ; l'eau est bordée d'un sentier vaseux et, dans le talus, se trouvent de nombreuses cuisines. Longue attente. On se décide à faire le jus après de pénibles démarches auprès des cuisiniers des fantassins. Il est chaud juste au moment du départ. On enfila à la queue leu leu un profond boyau dont le sol est formé de boue gluante où s'enlise, sans pouvoir en sortir, un sapeur devant moi. Il est obligé d'enlever son sac et j'ai moi-même toutes les peines du monde à passer. D'autres boyaux me conduisent à la première ligne où je retrouve ma section. Tout le monde paraît vieilli de dix ans et on amorce fiévreusement les pétards. Le lieutenant Nivois fait donner deux pétards à chaque sapeur jusqu'à 40 et met les gradés à part : les sapeurs auront à passer les pétards aux fantassins qui attaqueront et devront les jeter dans la tranchée boche. Les gradés n'ont rien à faire. Nous nous installons donc dans un petit coin avec un lieutenant du 284 (?) qui nous explique que, dans dix minutes va commencer le bombardement d'artillerie. Je croyais pourtant que c'était commencé depuis longtemps, vu le chambard qui règne depuis deux heures

et les nombreux éclatements qu'on observe là-haut, près de la crête. Mais en effet, à l'heure précise, ce chambard fait place à un effroyable chaos de détonations précipitées à la cadence d'un roulement de tambour, d'intensité différente : 400 pièces de divers calibres vont cracher pendant une demi-heure à toute vitesse sur un très petit front. De loin en loin, une forte explosion rapprochée : c'est une marmite boche ; ou bien le parapet est rasé par un souffle violent se terminant en jet de mitraille : canon-revolver qui fauche les parapets et les têtes. Bientôt il commence à passer des blessés, les uns gémissant, les autres l'air joyeusement goguenard d'un qui va se payer un mois d'hosto, huit jours de convalo et un mois de dépôt. Petit à petit les nouvelles sont moins bonnes ; les officiers ont l'air préoccupé ; ça ne va pas.

« En effet, l'attaque rate. Les sapeurs ont été forcés de marcher avec les fantassins, les pétards à la main et rien pour les allumer, le coupe-choux au bout du mousqueton, et sans outils. Arrivés à la zone d'éclats du 75 qui tire trop court (le fil est coupé), il y a flottement ; les Boches tirent de tous les côtés. Retraite. De la compagnie, il en reste 36 sur le carreau ; 500 mètres, c'est loin ! À droite, l'attaque a mieux réussi : on a pris un bout de boyau boche mais les Français ont été massacrés par le 75. En rentrant, je trouve mon sac sur le talus criblé de part en part par les éclats d'une grosse marmite. Il n'y a plus rien d'intact dedans. Mon escouade s'est enlisée dans le boyau et il est tombé de grosses marmites dessus. Un légèrement blessé. On se compte, on fait l'appel, et on retourne au ravin des cuisines. Jus, singe. Passé la nuit dans la boue au bord de l'eau sur la pente.

« 23 février. Lever au petit jour. Jus. On va s'installer dans la tranchée de réserve. Nettoyage du gros boyau où on s'enlise. Puis on appelle les deuxième et quatrième sections. Nous allons au boyau pris hier aux Boches. Au bout, un chantier : séparation entre les deux camps. Élevé un parapet en sacs à terre avec créneau au bout du boyau. « Un sapeur, risquant sa vie à chaque minute, pose, l'un après l'autre, les sacs-frontière... » Ce sapeur, c'était moi. À 10 mètres, on aperçoit par moments la pointe d'un casque ; mais une sentinelle veille à travers un bouclier. Le Boche envoie quelques grenades à main sans résultat, mais la sentinelle en descend deux (Boches). Cependant une autre équipe bouche une brèche du parapet. On le couronne également d'un bouclier. En arrière, même travail avec Dordain. Dès que c'est fini, on se débène en vitesse mais c'est pour être poissés dans

l'approfondissement d'un boyau réputé dangereux. Un capitaine passe en annonçant une attaque à 2 h 30. Aussi on retire l'équipe.

« La première section est réclamée pour prendre part à l'attaque. Nous observons, de la tranchée de réserve, le bombardement qui remplit l'horizon d'une fumée noire constamment accrue de nouvelles explosions. Aspect inoubliable. Arrivée de marmites et d'obus-revolver. La première section est partie derrière les fantassins et a sauté dans la tranchée après eux. Perdu dix hommes environ, dont le chef, Brice. Le lieutenant Drufus en tête. Dans la tranchée, pas de boulot ; aussi, demi-tour ; ce n'était pas la peine !

« 24 février. Repos pour nous. Encore une attaque à droite et à gauche. Pris dix mètres de tranchée en face. Percos : Casamotta, sollicité de prendre part à l'attaque, aurait téléphoné au général Cordonnier qui lui aurait ordonné de n'en rien faire. Pigouche aurait fait une démarche analogue et le général Gérard se serait étonné de nos pertes dans la Grurie et dans ce nouveau secteur.

« Le soir à 7 h la compagnie part au boulot silencieusement, le cœur serré, car les chefs ont la figure longue. Va-t-on encore se faire zigouiller ? Povain (?) annonce à mi-voix qu'on va faire un boyau entre nous et les Boches. On arrive au poste du colonel. On complète les outils. Un sous-off, l'air grave, distribue à chacun deux paquets de cartouches et on part, baissés, dans la nuit brune, à 3 mètres les uns des autres, à travers la campagne nue semée d'énormes trous et coupée de fils de fer arrachés par les explosions. Par moments, une fusée s'élève ; on s'aplatit sans bruit, puis on repart. On arrive ainsi à une tranchée remplie de fantassins aux aguets, prolixes en recommandations : "Baissez-vous. Attention ici, passage dangereux, etc." Ils ont un drôle d'air quand nous leur disons qu'on va faire un boyau en pleins champs. "Par ce clair de lune !..." Siegel lève les bras au ciel en voyant qu'on n'a qu'un outil. "Enfin, enterrez-vous vite, c'est tout ce que je vous demande." Comme des lapins, nous filons par une brèche et nous répartissons sur tout le trajet. Je tombe avec un type de mon escouade dans un espace vide, et nous nous jetons sur la terre avec frénésie, essayant de l'ouvrir pour nous cacher en vitesse avec pelle, pioche, ongles et dents. Peu à peu, ça se creuse : à plat ventre on est à couvert. On respire un peu. Arrivent deux ombres ; nous sautons sur les mousquetons, le doigt sur la détente ; ce sont des fantassins qui l'ont échappé belle. À mesure que le chantier se creuse, le travail perd son aspect tragique ; les sous-offs apparaissent, engueulent, se font engueuler. On se repose ; on se dispute

d'un chantier à l'autre pour la cloison de séparation. On n'est plus des frères cherchant à lutter pour leur peau, on est des travailleurs qui ne veulent pas se laisser empiler par les tire-au-flanc. Les officiers perdent leur air paternel et anxieux et déclarent d'un ton sec qu'on ne partira pas avant que ça n'ait 1,40 m sur 0,90. Les dernières heures se passent interminablement à attendre les chantiers retardataires sans vouloir les aider. Et pourtant la brume a disparu, il fait clair comme en plein jour, mais on ne fait même plus attention aux fusées, et on rentre vers 4 h du matin, la tête haute, en blaguant les fantassins pusillanimes et en fredonnant quelque rengaine.

« 25 février. Repos toute la journée ; boulot analogue la nuit, mais j'en suis exempt, étant de jour pour les malades.

« 26 février. Service des malades ; l'un a les pieds gelés gravement, parsemés de taches verdâtres. On change de logement et on va de l'autre côté de la Tourbe dans un bois de sapins. On s'installe, mais départ à 1 h. La deuxième et la troisième sont réquisitionnées pour l'attaque. La figure de l'adjudant en dit long. On laisse défiler une compagnie du 87 qui y va aussi et dont bien peu ont le sourire ; puis on défile en ruminant des pensées graves. L'adjudant manque casser la gueule à un cuistot qui croise en disant : "Ça ne m'étonne pas ! encore le génie !..." En passant au poste du colonel, Crépin me confie à l'oreille : "Tu n'auras qu'à laisser partir les bobosses d'abord, et tu partiras un peu après..." Puis il nous guide avec une belle confiance dans un boyau qui n'est pas du tout le bon et qui est obstrué de gros morceaux de ferraille ; demi-tour ; on gagne un autre boyau à peine ébauché, où on passe l'échine courbée. Longue station, puis on repart, par endroits à plat ventre. Halte. Bombardement, shrapnells, fusillade ; arrivée de blessés en masse ; que faire ? Ordre de leur passer sur le ventre. On arrive à la tranchée : cohue indescriptible. L'attaque a raté. On finit par nous flanquer à plat ventre sur le revers. La nuit tombe, et rien ne se produit. On a le ventre gelé. Enfin on repart, on circule dans d'autres boyaux, d'autres tranchées ; on retrouve les première et quatrième sections à gauche. Ici on a pris deux tranchées boches et les deux sections ont sauté ensuite dans la tranchée : deux morts, deux blessés. Boyaux jusqu'à 5 h du matin. La séance finit dans l'exaspération générale, car on n'arrive pas à enlever les dix derniers centimètres. Mais le lendemain,...

« 27 février. ... félicitations du colonel et repos. Au passage, remarqué de nombreux fantassins à plat ventre derrière le revers. Ce sont ceux du ...^e qui

n'ont pas voulu marcher et se sont sauvés dans la tranchée du ...^e. On les a flanqués par-dessus bord.

« Le soir, petit boyau de dégagement autour du bois de la Tune. Travail très tranquille. Il y a là des Boches aussi plats que des bonshommes en pain d'épices, les deux pieds complètement en dehors ; plus de figure ; on ne distingue pas s'ils sont vêtus ou non ; des étoiles livides marquent les blessures.

« 28 février. Départ à 1 h 1/2. Cet animal de Sosthène apporte la soupe au dernier moment et on se jette dessus. J'en porte à Legrand avec un peu de goutte. Je le trouve étendu dans le gourbi de l'adjudant, congestionné, la sueur perlant sur la figure. Il demande d'une voix sifflante si on n'a pas retrouvé son équipement.

« C'est un fondeur d'Hénin-Liétard, taillé en Hercule, qui nous est arrivé à Varimont l'air profondément embêté. Puis il a repris un peu le dessus, chantant son répertoire, imitant le saxophone, etc. Mais, à Herpont, il me confie : "Oh ! avez-vous vu cette cheminée brûlée qui reste toute seule au bout du village ? Ça la fout mal ! Je la vois partout. Pourtant, ce matin, par une espèce de bravade, j'ai été me balader de ce côté-là et, depuis, je ne peux m'empêcher d'y penser..." Son caractère est devenu tyrannique et insupportable. Prenant la meilleure place, couchant devant le feu et empêchant les autres de s'en approcher pendant la journée, chargeant toute l'escouade d'avoir soin de ses petites affaires dont il ne s'occupe pas et qui sont toujours perdues. Au feu, il se débine le plus possible ("Dites, de Larminat, il n'y a peut-être pas besoin que tous les gradés de la première aillent au travail ?") Mais le peu qu'il voit l'achève.

« Hier, il s'est amené et, d'une voix éteinte, a commencé une jérémiade : "Oui, quand je suis venu, j'ai vu sur le bord de la route des tombes. C'est très triste, c'est entendu. J'ai vu des blessés. Oh ! je n'ai pas peur du danger. Je me suis exposé comme les autres (!). Seulement, ce que je ne peux pas supporter, c'est l'idée de ceux qui tombent sur le champ de bataille. On dit "morts glorieux", c'est très bien, mais vous restez là des heures, des jours, à souffrir en pensant aux vôtres et en pensant qu'il n'y a plus d'espoir, et jamais personne ne saura où est resté votre corps (laïus) – Voilà ce que je ne peux pas supporter ! ..."

« J'essaie de le remonter, mais mon escouade manque lui répondre par un tollé formidable. »

1^{er} mars. Ici s'arrête le carnet d'André.

Car c'est la nuit suivante qu'il fut mortellement blessé, on verra un peu plus loin dans quelles circonstances.

Avec l'aide d'un brancardier, il put arriver péniblement jusqu'au poste de secours, d'où il fut transporté à l'ambulance du docteur Jouanne (frère d'un agent des services financiers de la C^{ie} de l'Ouest), qui lui donna les premiers soins, fit avertir son père, et le fit diriger deux jours après sur un hôpital de Châlons où il reçut aussitôt la visite de son père.

Il avait la mâchoire brisée et plusieurs dents arrachées ; une autre balle, après avoir perforé l'omoplate avait emporté un morceau important, un tiers à peu près, de la clavicule gauche ; quoique le poumon fût intact, cette blessure-là surtout paraissait grave, la plaie étant profonde et très large ; il avait eu en outre la cuisse traversée par une troisième balle et quelques éraflures aux mains.

Il fut assez médiocrement soigné à Châlons où le personnel était en nombre tout à fait insuffisant, mais on le transporta le 16 mars à Paris, à l'hôpital 101, 79 avenue de la République.

Joseph, qui était alors au ministère de la Guerre put aller le voir dès le lendemain ; il le trouva assoupi et fut frappé de sa pâleur, mais presque aussitôt André ouvrit les yeux et commença à parler quoique avec un peu de peine à cause de sa mâchoire brisée. Il se louait beaucoup des soins qu'il recevait dans ce nouvel hôpital et de l'empressement de ses infirmières : « Même l'infirmière-major, mon vieux, qui est aux petits soins pour moi !... Tu sais, ajoutait-il en souriant un peu de sa pauvre bouche déformée, elle doit avoir des filles à marier. Ce n'est pas normal qu'on s'occupe tant que ça d'un simple caporal... » Il racontait avec enjouement certains épisodes de son affreux hiver. Parfois cependant un peu de mélancolie se faisait jour au souvenir d'injustices trop criantes. Ainsi, pour l'histoire de la fameuse mine du 18 décembre : « Tu sais, dit-il à son frère, c'était comme volontaire que j'y étais allé : les autres caporaux avaient fait la grimace, mais ce travail-là, moi, je trouvais ça intéressant. Quand nous sommes arrivés dans le petit entonnoir, les trois sapeurs ont commencé à avoir la frousse en entendant les Boches si près. Le sergent leur a indiqué le travail et puis croirais-tu qu'il m'a dit : « Venez-vous, de Larminat ? » Je l'ai rejoint dans le rameau et je lui ai dit : « Mais quoi ? Vous n'allez pas les laisser là tout seuls ? Ils crèvent de peur ; ils ne vont rien faire du tout et ils vont se débiter dans cinq minutes. – Ah ! ça, moi, je m'en f... ! J'ai donné mes ordres, ils n'ont qu'à

les exécuter ; je ne tiens pas à rester toute la journée dans cet endroit-là. – Bon ! moi, j'y reste. » Et il est parti, l'air pas content. Le lendemain, on a demandé un rapport avec les noms des hommes à citer ; le sergent a mis son nom le premier, puis ceux des trois sapeurs, et il n'a pas parlé de moi. Il n'était pas content, sans doute, que j'aie paru lui faire la leçon... Et ils ont eu une chic citation, tu sais, au corps d'armée : « Ont exécuté un travail de mine très dangereux à 3 mètres des positions allemandes et, par leur ténacité et leur activité, ont réussi à anéantir complètement un rameau ennemi. » Et moi, je n'ai rien eu. Oui, ça, j'avoue que ça m'a un peu vexé. Mais quoi ! ce n'est pas pour ça qu'on travaille ! »

« Ce qu'il y avait de plus dur, vois-tu, là-bas, c'était de voir si souvent les hommes complètement démoralisés. C'est vrai qu'il y avait de quoi, et c'était une sale vie, avec ce bombardement et cette fusillade qui n'arrêtaient jamais. Mais il y avait des jours où je n'arrivais plus à rien en faire. Une fois que ça allait particulièrement mal et qu'ils ne voulaient absolument pas travailler par crainte de recevoir une balle ou un éclat quelconque, je suis monté sur le parapet, j'ai tiré ma montre et je leur ai dit : « Tenez, pour vous faire voir qu'il n'y a pas autant de danger que vous croyez, je vais rester là-haut dix minutes, et vous verrez que je ne serai pas touché. » Eh ! bien, tu sais, on ne se figure pas ce que ça peut être long, dix minutes ! Mais c'est égal, c'était un bon moyen ; ils ont tous repris leurs outils et ils ont travaillé toute la séance sans rien dire. »

Cette semaine-là, André reçut encore la visite de son père, et Joseph qui voulait réserver ses possibilités de permission ne retourna le voir que le dimanche où il avait quartier libre. André n'allait pas mieux et son infirmière ne cachait pas son inquiétude : la plaie ne s'assainissait pas et de la phlébite s'était déclarée dans le bras gauche. « Je ne pense pas, disait-elle, qu'il y ait de danger immédiat, mais je crains que, peu à peu, l'infection ne se généralise. »

21 mars. Ce jour-là, André raconta à son frère comment il avait été blessé :

Le soir du 28 février, sa section avait reçu l'ordre de relier par un boyau un élément de tranchée qu'on venait de prendre aux Boches à l'ancienne première ligne occupée, à cet endroit par un bataillon du 140^e ; jusqu'à l'achèvement du boyau de communication, la nouvelle tranchée devait rester inoccupée. Naturellement, ce travail ne pouvait se faire que de nuit et aurait dû être protégé par des veilleurs. Il ne semble pas que le sous-officier

chargé de le faire exécuter s'en soit rendu compte car, à la nuit tombée, il se contenta de conduire sa petite troupe, une trentaine d'hommes, à l'endroit indiqué, puis, leur ayant souhaité bon courage, il s'en alla. André, voyant qu'ils étaient quatre caporaux pour diriger le travail, s'empressa de mettre bas sa capote, d'empoigner une pioche et de se mettre à travailler avec les hommes. Son tort fut de ne pas s'entendre avec ses trois camarades, et surtout de ne pas s'apercevoir que ceux-ci, considérant qu'ils n'avaient rien à faire, avaient, l'un après l'autre, pris le même chemin que le sergent. Tout à coup, le sapeur qui travaillait le premier s'écria : « Les Boches ! filons... », et André, levant la tête, aperçut en effet, malgré l'obscurité, des ombres suspectes qui venaient de leur côté. Le temps, pour lui, de s'assurer que c'étaient bien des Boches, tous les hommes étaient déjà partis et, se voyant seul et sans ordres précis, il courut à son tour vers la tranchée de soutien où déjà se faisait entendre la voix furieuse du commandant d'infanterie : « Qu'est-ce que c'est ?... Encore une panique du génie ?... Il n'y a pas plus de Boches que sur ma main ! Voulez-vous retourner travailler ! » André s'avança alors, pensant que son calme suffirait à convaincre l'officier : « Ce sont bien des Boches, mon commandant ! je les ai vus de tout près... » Il n'eut pas le temps d'en dire davantage, l'autre hurlait : « Et moi, je vous dis qu'il n'y a rien !... Les sapeurs en voient partout, des Boches ! F...ez moi le camp à votre boyau et n'en sortez pas avant qu'il soit achevé ! – Mais, mon commandant, je vous affirme... – Voulez-vous vous taire ! Je vous dis d'aller travailler. » André salua, fit demi-tour et retourna au boyau où, d'ailleurs, il arriva avec un seul sapeur, tous les autres ayant profité de cette altercation pour s'esquiver à la faveur de la nuit. À peine y était-il arrivé que des coups de feu éclatèrent, des balles sifflèrent et, de toute la tranchée, des voix s'élevaient : « Alerte !... Voilà les Boches ! » Les fantassins se précipitèrent à la banquette de tir pendant que quelques-uns d'entre eux, qui n'avaient pas vu passer André ni son compagnon, se hâtaient d'édifier, à l'entrée du boyau, un barrage de sacs à terre qui leur coupait ainsi la retraite. Or André, dès le début de la fusillade, avait reçu une première balle dans la figure qui lui avait brisé la mâchoire, une autre, à l'épaule, qui l'avait jeté à terre, enfin une troisième qui lui avait traversé la cuisse au-dessus du genou ; l'autre sapeur était blessé aussi. À ce moment, les fantassins, derrière leur mur de sacs à terre, les voyant confusément au fond du boyau, les prirent pour des Boches, et commencèrent à leur tour à tirer sur eux ; le sapeur qui n'avait que des blessures insignifiantes paraissait hébété et incapable d'un effort

quelconque ; quant à André, le sang dont il avait la bouche remplie l'empêchait de crier pour se faire reconnaître ; il s'aplatit le plus qu'il put ; les balles frappaient à quelques centimètres au-dessus de lui et faisaient tomber de la terre dans ses plaies. Au bout de quelques instants, ne voyant plus rien bouger, Français et Boches cessèrent de tirer, mais, au moindre mouvement, la fusillade reprenait. Pourtant, au bout d'un certain temps, la nuit étant devenue très noire, elle cessa complètement. Un Boche vint à ce moment jusqu'auprès d'André, le poussa du pied en lui demandant : « Verwundet ¹³ ? » Il crut prudent de ne pas répondre, et l'autre, le croyant mort, s'éloigna. Tout était rentré dans le silence, et les Boches, voyant leur coup manqué, paraissaient s'être retirés dans leurs lignes. André appela à voix basse son camarade, mais, voyant qu'il n'en pourrait décidément rien obtenir, il se résolut à se tirer d'affaire tout seul ; malgré la douleur, il se mit à ramper vers le barrage ; en y arrivant, il essuya encore deux ou trois coups de feu qui, heureusement, ne l'atteignirent pas ; il put enfin appeler et se faire reconnaître. Il trouva l'énergie de se hisser jusqu'au haut du barrage et, aidé par les fantassins, de redescendre de l'autre côté dans la tranchée. Ayant envoyé au secours de son camarade, tout chancelant, à bout de forces, perdant beaucoup de sang, il suivait péniblement la tranchée quand il se rencontra de nouveau avec le commandant qui, lui mettant brutalement son revolver sous le nez, lui dit : « Où allez-vous ? On ne se débîne pas pendant le combat... Même quand on est blessé. » ajouta-t-il en voyant tout le sang dont il était inondé. André aurait pu lui répondre qu'il ne pouvait plus servir à rien et que, d'ailleurs, le combat était fini ; mais, sentant ses forces s'épuiser, il préféra poursuivre son chemin sans dire un mot ; l'autre, tout de même, le laissa aller. Quelques pas plus loin, il tomba évanoui. Un brancardier le trouva là, le ranima et l'aida à atteindre le poste de secours.

Après ce long récit, Joseph, voyant son frère fatigué, le quitta. Il ne devait plus le revoir vivant.

Ce fut en effet le samedi suivant 27 mars, qu'André mourut vers 1 h de l'après-midi, emporté en quelques instants probablement par une embolie au moment où on achevait son pansement. Son père, qui l'avait quitté l'avant-veille pour aller passer 24 heures à La Hardonière, arriva quelques minutes trop tard, ... tout était fini. L'aumônier, appelé en toute hâte, n'avait eu que le temps, en entrant dans la chambre, de tracer le signe de la Croix en

13 - Blessé ? (N.D.E.)

ANDRÉ

prononçant les paroles de l'absolution. Mais André était prêt autant qu'on peut l'être et Dieu l'aura bien accueilli. Après avoir « passé des mois bien tristes, des nuits pleines d'angoisse, » il « a quitté ce monde de misère pour un règne de paix », « laissant à ceux qui l'ont connu un grand exemple de courage et de vertu. »

Après un service célébré le 29 à Saint-Ambroise, son corps fut transporté à Neuvy, en Sologne, où l'inhumation eut lieu le 30 mars.

Ce ne fut qu'après sa mort qu'André reçut avec la Croix de Guerre, la Médaille Militaire que sa vaillance avait si bien méritée. La citation qui la lui attribue contient malheureusement une inexactitude de détail :

« Gradé dont la bravoure et l'entrain faisaient l'admiration de tous. Revenu volontairement sur le front après une première blessure, a été mortellement frappé de plusieurs balles alors qu'il s'élançait à la tête de son escouade à l'assaut des tranchées ennemies à Beauséjour.

« La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec étoile d'argent. »



Rencontre du dragon (Jacques) et du sapeur (André) à Flavien (Belgique)
le 15 août 1914

*Ce croquis et tous les suivants sont dus au crayon d'André
et ont été retrouvés dans ses carnets où Jacques les a calqués. (N.D.E.)*



ANDRÉ

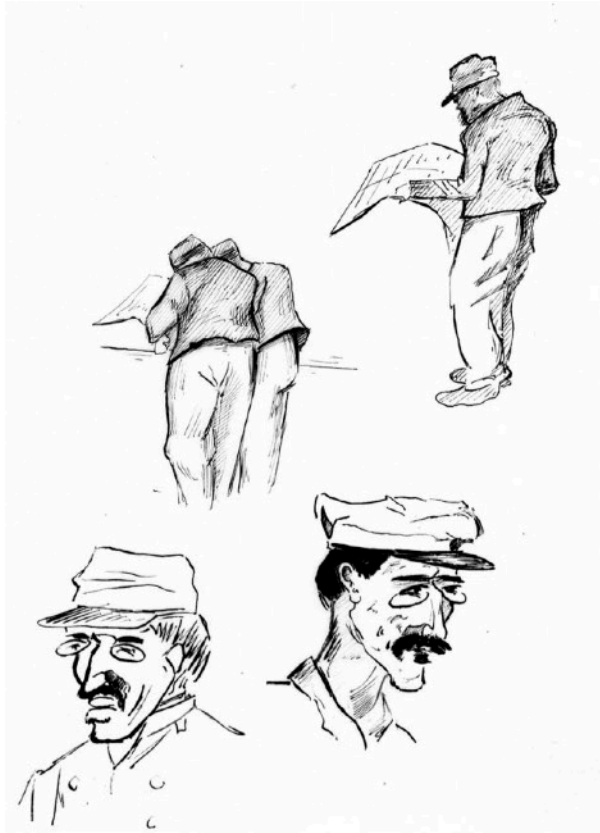




ANDRÉ



ANDRÉ

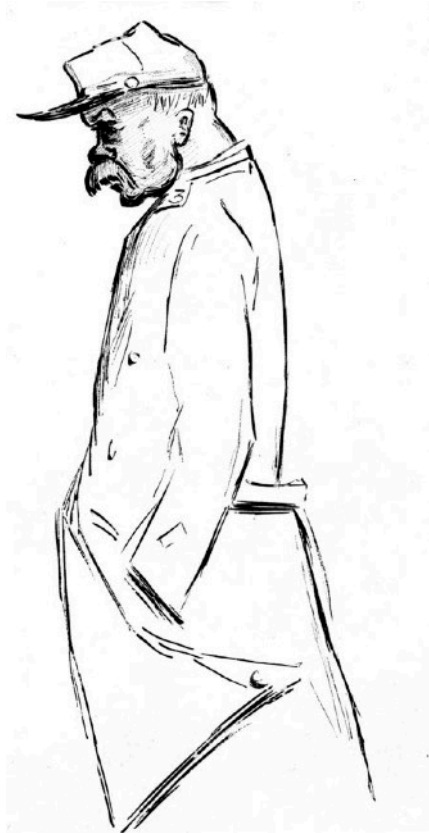




ANDRÉ



ANDRÉ



BERNARD



Le retour

Nous avons vu ¹ comment Bernard apprit en Argentine, le 7 août 1914, que la guerre avait éclaté. Nous l'avons vu quitter le plus tôt possible avec Étienne le Cerro de los Pinos, et s'embarquer le 16 septembre à bord du *Divona* après un mois de mortelle attente à Buenos-Aires.

L'engagement

À peine débarqué à Bordeaux le 10 octobre, il alla se présenter au bureau militaire, expliqua qu'il avait appris à Bahía-Blanca que, par suite de la négligence du consul, il n'avait pas été inscrit en temps utile sur les listes de sa classe, la classe 1914, et demanda ce qu'il avait à faire pour être incorporé. Mais le bureau était assiégé par plus de 500 réservistes débarqués du même bateau et qui avaient, eux, leurs papiers bien en règle. On les fit passer d'abord, remettant à un autre jour l'examen de son cas. Il dit alors que, plutôt que d'attendre à Bordeaux où il n'avait rien à faire, il préférerait de beaucoup aller voir sa famille et qu'il se présenterait aussi bien aux

1 - Voir le récit de la guerre d'Étienne.

autorités militaires de Blois ou de Tours qu'à celles de Bordeaux. Non sans quelque difficulté et à force d'insistance, il obtint un sauf-conduit et partit pour La Hardonnière dans la matinée du 11 octobre.

Le 13 il se rendit à Blois, bien décidé à s'engager s'il ne pouvait obtenir qu'on répare l'omission de son nom sur les listes de la classe 14. Au bureau de recrutement, on ne voulut pas l'écouter sous prétexte qu'il n'était inscrit nulle part. Il alla donc à la préfecture se faire inscrire sur les listes de la classe 15, puis retourna au recrutement et demanda à s'engager. Mais on lui répondit que, depuis une semaine, les hommes de la classe 15 n'étaient plus admis à s'engager pour la durée de la guerre parce qu'ils allaient être appelés sous peu :

« Attendez donc cet appel, lui conseilla-t-on, c'est ce que vous avez de mieux à faire. »

Mais Bernard se rebiffa :

« Encore attendre !... Mais je ne fais que cela depuis deux mois, attendre. Attendre quoi ? La fin de la guerre ? Mais c'est pour y prendre part que je suis revenu d'Argentine, et je trouve tout de même étonnant de ne pouvoir y arriver.

– Que voulez-vous, vous n'êtes pas en règle.

– Mais est-ce ma faute, à moi ? Est-ce ma faute si le consul de Bahía est gâteux et a oublié de m'inscrire ? Est-ce ma faute si les autorités maritimes de Buenos-Aires voyaient des croiseurs boches partout et n'osaient naviguer ? Et maintenant voilà qu'on me refuse le droit de m'engager !

– Oh ! vous pouvez vous engager, mais à condition d'en prendre pour quatre ans.

– Eh ! que ne le disiez-vous ? C'est tout ce que je vous demande ! Donnez-moi vite une formule ! »

Et il s'empressa de signer son engagement pour quatre ans sous les yeux stupéfaits de l'officier qui semblait trouver Bernard un peu fol. Il lui apprit alors que cet engagement lui donnait droit à certains avantages, entre autres celui de choisir son régiment, ce qui lui permit d'aller retrouver Jacques et Robert au 22^e Dragons, celui d'y avoir presque sûrement une monture malgré la pénurie de chevaux, et peut-être en outre de toucher une prime de... 250 francs ! Quant à la durée de son engagement, il ne s'en inquiétait guère, non qu'il pensât que la guerre allait durer quatre ans mais il se disait

que, après la victoire, il y avait bien des chances pour qu'il puisse obtenir sa libération avant le terme de son engagement.

Le dépôt

Trois jours après il reçut sa convocation et se rendit à Tours où, de Reims, avait été évacué le dépôt du 22^e Dragons. Il y retrouva Robert et se fit affecter sans peine au même peloton et à la même escouade que son frère.

« La vie ici n'est pas désagréable, écrit-il le 31 octobre ; je suis, comme je vous l'ai dit, dans la même chambre que Robert et nous sortons ensemble tous les soirs à 5 heures pour aller dîner dans un petit restaurant pas cher... mais il est curieux de constater qu'il n'y a pas d'endroit où on se sente plus loin du théâtre de la guerre que dans une caserne... Ce qu'il y a de navrant ici, c'est la pénurie de chevaux en état d'être montés et actuellement les trois quarts des hommes qui sont envoyés sur le front partent comme fantassins, ou bien à bicyclette. C'est probablement ce qui nous attend, Robert et moi, dans un avenir plus ou moins lointain. En attendant, l'instruction militaire proprement dite est excessivement restreinte et, à part le pansage des chevaux blessés ou malades, le transport du fumier en quantités commerciales et des astiquages à n'en plus finir, nous n'avons presque rien à faire d'intéressant ou de vraiment utile. Aussi est-ce avec joie que je saisisrai la première occasion qui se présentera (ce ne sera pas, hélas ! tout de suite) pour partir, fût-ce avec le sac sur le dos. »

Le 10 novembre, il écrit : *« Nous commençons à faire ici des choses un peu plus intéressantes que précédemment, depuis que nous nous sommes mis, Robert et moi, dans le peloton des élèves brigadiers ; mais toujours très peu de chevaux : nous ne montons que deux ou trois fois par semaine. Par contre, nous apprenons à creuser des tranchées suivant toutes les règles de l'art. Mais toujours beaucoup trop de revues et astiquages pour mon goût. Il y aura prochainement un départ de cyclistes et aussi d'un escadron à pied que l'on a entraîné à faire des marches de plus en plus dures. Inutile de vous dire que nous ne serons pas de ce départ-là, et j'ai peur de moisir ici encore pas mal de temps. Les cuirassiers ont reçu un certain nombre de chevaux venant du Canada ; peut-être en recevrons-nous aussi ; ce serait le salut. »*

Le 22 novembre, ce souhait était exaucé : *« ... Nous avons reçu une centaine de jolis chevaux venant du Canada qui, je crois, seront faciles à dresser et montables bientôt. Nous sommes toujours, Robert et moi, dans le*

peloton des élèves-brigadiers, ce qui, à l'arrivée de la classe 15 au début de décembre, nous donnera, je l'espère, une situation assez agréable. En attendant, nous faisons déplorablement peu de maniement de sabre et de lance, ce qui me fait prévoir encore assez de temps à passer dans ce dépôt. »

Le 20 décembre : « Nous venons de passer une huitaine de jours au camp du Ruchard, semaine très agréable et intéressante : nous avons fait des tirs de guerre jusqu'à 1 700 mètres, avec un résultat assez médiocre d'ailleurs, paraît-il. Nous avons progressé pendant des kilomètres, par bonds successifs de 50 mètres en se précipitant à plat ventre dans la boue au bout de chaque bond : c'est le sport à la mode qu'on pratique beaucoup sur le front ; nous avons aussi fait des tranchées pour ne pas en perdre l'habitude... J'ai repris depuis hier ici la fâcheuse vie du dépôt, avec en perspective une garde d'écurie pour moi, une garde au parc à fourrage pour Robert, des visites médicales et revues d'armes pour les jours suivants, etc., etc. Il va nous arriver ici ces jours-ci 96 chevaux américains qui permettront, je pense, de constituer des escadrons réguliers en état de partir en janvier ou février. Jeudi prochain, premier examen des élèves-brigadiers en vue de nommer deux brigadiers ????... »

Brigadier

On n'en nomma pas deux comme il avait été annoncé, mais onze et Bernard fut du nombre et, le 24, il put coudre à sa veste ses premiers galons. *« Faut-il qu'on ait besoin de cabots, s'exclame-t-il, pour en nommer après seulement 60 jours de service !... On annonce pour un de ces jours le départ du reste de l'escadron à pied et je ne crois pas qu'on en reconstitue un autre ici. Le grand départ à cheval est encore dans le vague ; on parle toujours de la fin de janvier. »*

Au commencement de février, Jacques arriva à son tour au dépôt, revenant de sa convalescence après sa première blessure. Les trois frères purent avoir une permission de 24 heures pour La Hardonière et, dès leur retour, ils eurent la joie d'apprendre qu'ils allaient bientôt partir pour le front : *« Hourrah ! trois fois hourrah ! écrit Bernard le 8 février, je crois qu'il y a enfin quelque chose de nouveau : on a pris aujourd'hui la liste des volontaires désireux de partir pour le front et je crois qu'on nous habille demain ; le départ serait dans quelques jours, à cheval, bien entendu ; Jacques partira aussi presque sûrement, étant le premier sur la liste du 11^e escadron. Quant à Robert, il fait des pieds et des mains pour donner sa*

démision d'EOR² ; je ne sais pas encore si elle sera acceptée, mais il me semble qu'il y a des chances assez sérieuses pour cela. Ce serait joliment bien de partir tous les trois ensemble. La destination est inconnue, mais peu importe. Il y a un départ au 16^e Dragons mercredi prochain et, dans le courant de la semaine, d'importants départs des quatre dépôts des cuirassiers et du 66^e de ligne. Il se prépare évidemment quelque chose.

J'ai eu la guigne de ramasser aujourd'hui deux bonnes bûches avec mon cheval de dressage, l'une au saut d'un fossé et l'autre au montoir où il est vraiment assez embêtant et ne se corrige que lentement de sa détestable habitude de partir à la charge au moment précis où le cavalier s'assoit sur la selle.

Au revoir, mon cher Papa, si vraiment ce départ se précise pour bientôt, je bénirai la providence de m'avoir donné la possibilité de vous revoir à La Hardonière si peu de temps avant. »

Cette fois, l'espoir de Bernard ne fut pas déçu. Mais, pour faire partie de ce renfort où on n'avait pas besoin de brigadiers, il dut rendre ses galons, entraînant par son exemple six de ses camarades à en faire autant. Et, le 17 février, il quitta joyeusement ce dépôt avec Jacques et Robert.

Comme il l'a été dit dans le récit de la guerre de Jacques, c'est en Artois, dans la région d'Auxi-le-Château, que le détachement rejoignit le 22^e Dragons, cantonné alors à Buire-au-Bois, entre l'Authie et la Conche ; les trois frères furent affectés au 3^e escadron, commandé par le capitaine Wallace, que Jacques avait fort apprécié tout au long de la première partie de la campagne, et par qui il s'était fait réclamer. Jacques et Robert furent versés au 2^e peloton, Bernard au 1^{er}.

Jacques et Bernard partirent presque aussitôt, le 7 mai, pour les tranchées, dans le secteur de Buire, le premier comme maréchal des logis, et Bernard, à qui on venait de rendre ses galons, comme brigadier, et ce fut là le premier contact de Bernard avec la vie du front.

Mais jusqu'au 10 novembre 1916, date du départ de Jacques pour l'artillerie d'assaut, l'histoire de la guerre de Bernard se confond à peu près avec celle de son frère, qui a déjà été longuement racontée³, et nous n'y reviendrons pas, sinon pour rappeler la part glorieuse qu'il prit avec son aîné

2 - Élève Officier de Réserve.

3 - Pour plus de détails, se reporter à l'histoire de la guerre de Jacques : chapitre « Forêt de Parroy ».

à la patrouille de la nuit du 29 au 30 août 1916 en forêt de Parroy ⁴, au cours de laquelle il fut blessé, dans un corps à corps, d'un coup de baïonnette au bras, et qui lui valut sa première citation à l'ordre de l'armée.

Voici le texte du rapport que Jacques, chef de patrouille, rédigea au retour :

30 août 1916. Compte-rendu de patrouille. (Asp^t de Larminat)

Mission : reconnaître la route de Parroy en avant de la chapelle de Juvicourt.

Composition : Aspirant de Larminat, maréchal des logis de Larminat ⁵, brigadier Moulin, cavalier Provo, cavalier Kerling.

La patrouille partit à 20 h 30 par la route de Parroy sous une pluie battante : gênés par les éclairs, il fallut attendre et la patrouille arriva vers 22 h à proximité du pont du Sânon. La route était entièrement libre, le pont de pierre, situé à 25 m du pont de bois était inoccupé, et deux trous de guetteurs, situés à l'est de la route, l'un à la sortie du pont de pierre, l'autre 10 m plus loin, étaient vides. Le pont de bois était libre. Aucun fil de fer, ni en travers de la route, ni sur les côtés, sauf, à l'est, une vieille clôture de pâture.

Le maréchal des logis de Larminat ayant acquis la certitude que les Allemands venaient isolément ou par deux et sans armes, et en faisant grand bruit, chercher de l'eau sur la rive sud du Sânon, je décidai avec lui de leur tendre une embuscade pour faire des prisonniers. Le maréchal des logis de Larminat se posta contre la pile de pierre qui termine le pont à l'ouest, ayant près de lui, aplatiss contre le talus, le brigadier Moulin et le cavalier Provo. Je me postai contre la pile est, ayant près de moi Kerling.

Après une heure et demie d'attente, nous vîmes paraître tout à coup dans le plus grand silence une file d'Allemands armés les uns (probablement cinq) de fusils et baïonnettes, les autres (probablement quatre) de revolvers. Ils marchaient par un, longeant le parapet est du pont et passaient à 30 cm de moi, regardant par terre à droite et à gauche sans rien voir.

Le 8^e seulement, l'avant-dernier, m'aperçut et m'envoya un coup de baïonnette que je parai avec la main gauche en lui tirant une balle de revolver à bout portant dans le ventre. Il déchargea son fusil et roula par

4 - Le 22^e Dragons avait pris ses cantonnements à Lunéville vers la fin août 1916.

5 - Bernard avait été nommé maréchal des logis le 21 avril 1916.

terre. Ce fut le signal de l'engagement : mes hommes à plat ventre déchargèrent leurs armes sur les Allemands debout : 4 tombèrent. Le cavalier Provo assailli subitement ne put se servir de son arme, mais prenant le dessus sur son adversaire, lui enfonça son couteau dans le dos jusqu'au manche.

L'affolement des Boches avait peu duré, et, tout de suite, ils songèrent à faire des prisonniers. Le brigadier Moulin fut renversé par un Allemand qui jeta son fusil pour le capturer, mais il put s'en débarrasser d'un coup de revolver.

Mais voyant que les Allemands refusaient de lâcher pied, et à cause de la proximité des lignes allemandes, il fallut battre en retraite. Nous laissons six Allemands par terre, tous frappés à bout portant et en plein corps.

De notre côté, le maréchal des logis de Larminat était blessé d'un coup de baïonnette pénétrant au bras gauche, à dix centimètres de l'épaule et j'avais une estafilade insignifiante de baïonnette à la main gauche.

La patrouille est rentrée sans être autrement inquiétée et, étant revenu chercher le cavalier Provo qui s'était mis en retard dans la lutte corps à corps, j'ai pu constater que le pont de bois était gardé par trois Allemands à 15 m en avant et à gauche ; ils m'aperçurent, me mirent en joue mais ne purent tirer.

Il est à noter que les Allemands étaient grands, minces et forts et donnaient l'impression de troupe jeune, décidée à se défendre ; ils avaient des chaussons pour amortir le bruit de leurs pas.

Les hommes de la patrouille ont tous fait preuve d'une ardeur admirable, sachant utiliser le terrain et parer les coups et ne se décidant à rompre le combat qu'à regret.

C'est à l'initiative du maréchal des logis de Larminat qu'est dû le succès de cette petite affaire.

Balles tirées :

Aspirant de Larminat :	3 balles de revolver
Maréchal des logis de Larminat :	2 balles "
Cavalier Kerling:	6 balles "
Brigadier Moulin :	1 balle "
Cavalier Provo:	1 coup de couteau

Signé : Asp^t de Larminat. »

BERNARD

Note du maréchal des logis de Larminat : « *Avant l'attaque, j'ai nettement vu, à la lueur d'un éclair, la patrouille boche au milieu du pont, et je puis affirmer l'existence de parements rouges sur leur béret et leur tunique ce qui indiquerait, sauf erreur, que nous avons affaire à des soldats bavares.*

Signé : Maréchal des logis de Larminat

Lettre de Bernard du 6 septembre 1916, dans laquelle, de l'hôpital de Saint-Nicolas-de-Port, il raconte le fait d'armes de la forêt de Parroy.

« *Ma chère Mam'zine* ⁶,

Je viens de recevoir ce matin votre bonne longue lettre qui, vous pouvez le croire, m'a fait grand plaisir, mais aussi m'a un peu couvert de confusion : la réussite de notre petit coup de main nous a évidemment satisfaits, mais de là à en faire une action d'éclat !... Nous y avons trouvé toutes les émotions et les joies d'une chasse à l'affût à la grosse bête avec en plus la sensation que c'était de la besogne utile et le plaisir de ne pas revenir bredouille : c'était en effet ce que nous craignions le plus à cause du temps épouvantable qu'il faisait quand nous sommes sortis ; il y avait tellement d'éclairs et la pluie tombait si serrée que, à peine sortis de nos fils de fer, nous avons dû nous aplatir pendant une demi-heure attendant une accalmie et surtout que cesse cette grandiose, mais bien gênante illumination. Il éclairait d'ailleurs encore un peu de temps en temps pendant que nous étions postés à attendre à l'abri des piliers du pont de bois, et, à la lueur des éclairs, j'ai pu voir très distinctement le groupe que faisait la tête de la patrouille boche arrêtée un instant au milieu du pont ; j'ai vu alors très nettement les parements rouges qui distinguent les troupes bavaroises.

Le moment le plus impressionnant pour moi fut de voir le défilé de ces Boches sur le pont ; ça n'en finissait pas, et je m'attendais presque à voir sortir un par un tout un régiment : ils passaient tout près de Jacques qui, placé en face de moi contre le parapet le long duquel ils défilaient, ne les avait pas vus venir ; c'était vraiment assez comique de les voir marcher à pas de loup, en chaussons, sur la pointe des pieds, semblant compter les cailloux de la route, et incapables de nous voir, nous qui étions si près. Et quand le dernier Boche eut reconnu Jacques, il fit un bond de 2 m en arrière, mais on n'entendit pas un cri : tout se passa dans le plus grand

⁶ - Mam'zine est le surnom de la seconde épouse de Jean de Larminat et donc belle-mère de Bernard, elle était née : Régine de Dreuzy.

silence troublé seulement par les coups de revolver. Jacques tira le premier et le Boche en tombant lâcha son fusil, puis j'abattis à mon tour un Boche qui se trouvait penché sur le poilu Provo, qui était couché derrière moi, et que j'avais chargé, au cas où, comme nous le pensions, il ne sortirait que deux ou trois Boches pour chercher de l'eau, de sauter avec moi sur l'un des deux sans nous servir du revolver pour le faire seulement prisonnier, tandis que Jacques agirait de même avec Kerling sur le deuxième Boche et que mon dernier compagnon, le brigadier Moulin surveillerait le pont et ferait feu sur les renforts qui pourraient arriver. C'était, comme vous le voyez, très bien combiné. Quelques secondes après avoir abattu mon Boche, j'ai reçu un coup de baïonnette au bras gauche sans l'avoir vu venir, et ça m'a fait l'effet d'un bon coup de trique sur le bras ; la violence du coup m'a rejeté au bas du talus de la route ; alors mon Boche fait le mort à côté de son camarade : mais Provo avait vu le coup et, sautant dessus, après une courte lutte, réussit, négligeant son revolver, à lui enfoncer son poignard dans le corps jusqu'au manche ; après quoi, ne nous voyant plus, il part en suivant un itinéraire que j'avais fixé d'avance pour le retour, mais pas celui que nous avons suivi nous-mêmes et c'est pourquoi nous avons été très inquiets sur son sort pendant quelque temps.

Entre temps, le brigadier Moulin, tout petit et frêle qu'il paraisse, avait été assailli par un Boche énorme qui, le croyant sans arme, avait lâché son fusil pour le faire prisonnier ; mais Moulin avait réussi à s'en débarrasser et à lui envoyer une balle dans la tête.

Entre temps, Kerling, un Breton qui ne s'en fait pas avait tiré tranquillement les six balles de son revolver, tuant deux Boches, puis avait gagné notre point de ralliement : vous voyez que j'avais bien choisi mes hommes et qu'ils ont bien répondu à ce que j'attendais d'eux. Mon bras ne me faisait pas bien mal, mais j'étais pressé de rentrer parce que la blessure saignait fort et que je craignais de tomber dans les pommes en route.

En arrivant dans nos avant-postes, nous avons été très inquiets de ne pas voir Provo que j'avais vu distinctement partir avant moi : lui était-il arrivé malheur en route ? Jacques est alors parti le rechercher avec deux hommes de la garnison de notre avant-poste jusqu'au pont, lieu du combat ; ne l'ayant pas rencontré, mais ayant vu trois Boches gardant le pont, il a dû revenir et a eu la joie de retrouver dans nos lignes Provo rentré par un autre chemin (...). Le colonel Secrettand (?), vieil ours du Massif central ou des Vosges, je ne sais plus, a félicité Jacques en quelques paroles laconiques

dont il a le secret et a ajouté : « Mais vous avez fait taper sur les doigts à mon copain et ami Tavernot (C'est le colonel du 16^e Dragons qui commandait le secteur de tranchées à ce moment) – Comment ? – Mais oui ! Le général de division a fait paraître une note interdisant de faire des patrouilles à moins de 25 hommes. – Mais, mon colonel, c'est idiot ! on ne peut rien faire si nombreux. (Jacques se permet une certaine familiarité avec le colon depuis qu'il a vécu 45 jours à sa table dans sa "cañha" des tranchées de Champagne.) – Eh ! je le sais bien !... » Bien peu militaire, n'est-ce pas, cette dernière phrase, mais qui remonte le colon dans mon estime.

Bernard fut soigné à l'hôpital n° 14, à Saint-Nicolas-de-Port (M. et M.)⁷, « inhospitalière prison » dont il garda un peu agréable souvenir, mais où il ne resta que peu de temps : « *Ma blessure est en bon train, écrit-il le 7 septembre à sa sœur Magdelon, et va se fermer rapidement, mais j'enrage de penser qu'elle se guérirait tout aussi bien à La Hardonière puisque le seul traitement consiste à renouveler le pansement tous les 3 ou 4 jours, ce dont tu te chargerais bien, je pense. Enfin j'espère que vendredi prochain j'aurai purgé ma peine et serai rendu à la liberté. On ne peut, en effet, sortir d'ici que le mardi et le vendredi...* »

Après une courte permission à La Hardonière il rejoignit son escadron à Lunéville le 7 octobre 1916. Il y trouva sa citation à l'ordre de l'armée (1^{re} palme) dont voici le texte :

« Détachement de l'armée de Lorraine n° 112

Le Général Deprez, commandant le détachement d'armée de Lorraine, cite à l'ordre de l'armée :

Le Maréchal des Logis de Larminat, Bernard, Marie, du 22^e Régiment de Dragons :

Sous-officier remarquable à tout point de vue, se présentant toujours pour accomplir les missions périlleuses. Dans la nuit du 29 au 30 août 1916, a spontanément attaqué une patrouille allemande à effectif supérieur.

Bien que blessé d'un coup de baïonnette, a abattu son adversaire et a refusé toute aide pour rentrer dans nos lignes.

Q.G. le... septembre 1916

Le Général commandant le D. A. L.

7 - Meurthe et Moselle (N.D.E.)

Signé : Deprez. »

Mis à part cet épisode, l'interminable guerre de tranchées devait apporter bien des déceptions aux cavaliers (et surtout aux meilleurs d'entre eux) plus encore peut-être qu'aux combattants des autres armes. Le commandement tenait à les ménager, sachant quel besoin il pourrait avoir, en cas de "coup dur" de ces troupes d'élite, de leur courage, de leur dévouement, de leur parfaite discipline, et semblait les tenir un peu en réserve dans des secteurs calmes, ou bien en cantonnement à l'arrière des lignes ou même dans des quartiers où la vie (gardes, corvées, revues) leur paraissait fastidieuse, à eux qui ne rêvaient que charges héroïques et longues chevauchées à la poursuite de l'ennemi. Aussi beaucoup d'officiers et de sous-officiers, découragés de rester aussi longtemps inactifs et désespérant de voir jamais reprendre la guerre de mouvement, demandèrent-ils à passer dans d'autres armes, aviation, artillerie de campagne, artillerie d'assaut ou infanterie, dans l'espoir qu'on y ferait appel à d'autres vertus, dont ils se sentaient riches que l'inaltérable patience dont ils donnaient chaque jour tant de preuves. Le 6 juin 1916, Bernard écrivait à sa sœur : « *Nous avons eu le très grand regret ces jours-ci de perdre notre excellent capitaine Wallace qui passe à pied comme chef de bataillon. C'est désespérant de voir tout ce qu'il y a de bien dans la cavalerie s'en aller comme ça. Ça donne vraiment envie de passer dans l'infanterie...* » Beaucoup d'autres, en effet, suivirent cet exemple. Jacques demanda le 30 octobre à passer dans cette artillerie d'assaut (chars de combat) qui n'avait pas encore fait ses vrais débuts au moins dans l'armée française, mais qui donnait de grands espoirs, et il y fut admis le 10 novembre 1916. Au début de décembre, Robert lança sans grand espoir une demande pour passer dans l'artillerie de campagne ; malgré l'avis défavorable dont l'avait apostillée son capitaine en la transmettant elle fut admise et, le 12 janvier 1917, Robert quittait le 22^e Dragons pour le 33^e Régiment d'artillerie de campagne.

Des trois frères, Bernard resta donc seul jusqu'au bout fidèle à la cavalerie ; il pressentait le rôle magnifique qu'elle pourrait encore avoir à jouer, comme il arriva, en effet, en 1918.

La frontière suisse

À la fin de l'année (1916) arriva l'ordre de relève générale. Le 2 janvier 1917, le 22^e quitta Lunéville pour aller cantonner à Grand-Charmont, aux environs de Montbéliard.

« Ce déplacement s'effectue par étapes le long des Vosges couvertes de neige. Pour se remettre en selle, pour conserver l'esprit cavalier, pendant la route on manœuvre : exercices de sécurité en marche et en station, patrouilles, reconnaissances à longue portée, marches d'approche par itinéraires défilés... À peine arrivés au cantonnement, on fournit des escadrons de marche à Traubach en Haute-Alsace.

Le Général Maistre prend la haute direction de l'instruction intensive qui va avoir lieu au camp de Villersexel. Pendant quinze jours, par une température sibérienne qui descend à -20° [...], on étudie les formations de combat de l'infanterie et les différents thèmes de service en campagne, pour finir par des manœuvres de grande envergure avec le 21^e corps d'armée. Le Général Mangin assiste à ces dernières, qui sont une répétition pour l'offensive qui doit avoir lieu en avril prochain et à laquelle doit participer le 22^e. Cet officier général réunit les officiers et promet aux cavaliers que "la porte va leur être ouverte à deux battants". » (Historique du 22^e Dragons)

Pas plus, hélas ! qu'en Artois, en mai 1915, ni en Champagne, en septembre 1915, ni dans la Somme, en juillet 1916, cette promesse ne devait être tenue au Chemin des Dames, en avril 1917, et, cette fois, la déception fut encore plus cruellement ressentie par l'armée française tout entière, en raison des immenses espoirs qu'on lui avait fait concevoir.

Le 5 mars, Bernard écrivait à sa sœur : *« Nous avons maintenant un aumônier au régiment, au lieu d'un par division qu'on ne voyait jamais ; ce sera beaucoup plus commode surtout quand nous marcherons. Il paraît plein d'ardeur et très actif. »*

Offensive du Chemin des Dames (16 avril 1917)

« Le 22^e Dragons embarqua à Héricourt le 23 mars pour gagner l'Aisne. La date de l'offensive, dont tout le monde parle, et sur laquelle chacun prétend en savoir plus que son voisin, a été reculée à la suite du repli des armées allemandes entre Lens et Soissons. Le mauvais temps persiste et gêne considérablement le travail de notre aviation ; les chemins sont en mauvais état mais le général Mangin a pleine confiance et sait la communiquer à ceux qui l'approchent. En quelques heures les tranchées ennemies doivent être entre nos mains : "l'expérience, dit-il en rappelant Douaumont et Vaux, a été faite sur un terrain plus difficile et plus redoutable", et il nous assure (aux cavaliers) un rôle des plus brillants. Le

général Brecart, qui a remplacé le général Menou dans le commandement de la division, explique cette mission aux officiers : dépasser l'infanterie dès la prise de la deuxième position allemande et filer rapidement entre Laon et la forêt de Samoussy, sur la Serre, pour en tenir les passages. Encore ne s'agit-il que du premier objectif ; si tout marche bien, on parle de Vervins, Hirson ; bref, on a les plus belles espérances.

Le régiment, quant à lui, ne souhaite que l'occasion de se distinguer. Il est composé en majeure partie de cavaliers des pays envahis ; quelques-uns déjà ont eu leur village évacué par le recul allemand et les autres brûlent de se battre pour délivrer le leur. Après plusieurs étapes coupées de repos en Seine-et-Marne, puis dans les environs de Villers-Cotterêts, le régiment se trouve le 13 avril en cantonnement-bivouac à Vaux. On y reçoit l'ordre du jour du général Nivelles et, le 15 avril, le régiment part pour Pargnan à 18 heures. Il allait faire l'étape la plus pénible de toute la campagne. L'itinéraire, pour toute la division, passe par Bazoches et Vauxcéré pour gagner ensuite le pont d'Euilly sur l'Aisne. Mais d'autres unités, des convois sans fin, suivent la même route, car il faut des hommes et du matériel pour alimenter une offensive de cette envergure. La nuit venue, on avance à la vitesse de 1 km à l'heure, avec les à-coups les plus fantastiques qu'on puisse rêver : des départs au galop sur le pavé dans l'obscurité, des arrêts brusques, des stationnements d'une demi-heure, des embouteillages à tous les carrefours avec des files interminables de camions-autos. La pluie commence à tomber, une pluie fine qui traverse tous les vêtements, et, quand on arrive sur les plateaux qui dominent la vallée de la Vesle, un vent glacial nous transperce jusqu'aux os. Les hommes grelottent, figés sur leurs selles : personne ne parle ; on éprouve une impression de découragement et la nuit semble interminable. Le grondement de la préparation d'artillerie s'accroît au-dessus d'Euilly ; on distingue les lueurs des départs et des éclatements. Enfin le jour paraît ; les saucisses s'élèvent lentement tandis que les escadrilles se dirigent vers le nord. On traverse le pont d'Euilly que l'artillerie allemande s'efforce en vain d'atteindre, et il est 8 heures quand nous arrivons à Pargnan : l'étape a duré quatorze heures et nous n'avons mis pied à terre qu'une seule fois.

Les nouvelles ne sont pas bonnes. Malgré leur bravoure légendaire, les coloniaux sont arrêtés, décimés et impuissants devant des tranchées intactes établies à contre-pente et garnies de mitrailleuses. On commence à douter de la possibilité de notre intervention et le bivouac s'installe sur les pentes

qui descendent vers l'Aisne. Le lendemain la situation ne s'est pas améliorée et le régiment reçoit l'ordre de retourner à Vaux. C'est encore une fois le demi-tour, comme après Arras, comme après Souain... » (Historique du régiment)

Une nouvelle fois déçus dans leur enivrant espoir de pouvoir poursuivre l'ennemi en déroute, les cavaliers durent se résigner à se retransformer en fantassins, tenir les tranchées, en creuser de nouvelles là où il n'y en avait pas. L'assimilation aux fantassins est de plus en plus complète ; pour désigner les détachements qui montent en secteur, on n'emploie plus que les appellations de l'infanterie : bataillons, compagnies, sections, escouades ; ces unités sont dotées maintenant de tous les moyens d'action nécessaires au combat à pied : F.M. (fusil mitrailleur), V.B. (fusil lance-grenade Viven-Bessière), signaleurs, pionniers, etc.

Après un court séjour en forêt de Compiègne, la D.C. fut envoyée relever la 70^e D.I. qui tenait le secteur de Coucy. *« C'est naturellement un secteur neuf puisqu'il date du repli allemand : aucun confort et aucune sécurité ; la pluie y cause de véritables inondations, et les hommes, pour sortir de leurs niches, creusées dans les tranchées à même la paroi, se mouillent jusqu'aux genoux. Chaque obus qui tombe sur nos emplacements fait des victimes. »*

Autour de ces tranchées, *« c'est la misère d'un pays abandonné par les barbares : les maisons sont pillées et saccagées, plus de meubles, plus de carreaux ; les arbres sciés près du sol témoignent de la rage de l'ennemi, qui a détruit systématiquement et sans but militaire. [...] Quelques rares habitants nous racontent les souffrances endurées pendant l'occupation allemande, et nous demandent si vraiment ils ne reviendront plus... »*

C'est de là que, le 11 août (1917) Bernard fut envoyé "avec armes, bagages et monture" à l'école de Saint-Cyr pour y suivre un cours d'élève-aspirant dont il semble avoir gardé un assez pénible souvenir : *« Imagine-toi, écrit-il à sa sœur dès le lendemain de son arrivée, le 13 août, qu'ici, on se croirait tout à fait chez les bons Pères de Jersey, d'après ce que Robert m'en a raconté : on a très, très peu de liberté, sorties seulement les dimanches et jours de fête ; le reste du temps, on est enfermé dans cette espèce de cloître, où l'on ne reçoit pas de journaux, où on n'a pas le droit de lire des livres venus de l'extérieur, où on mange en une petite demi-heure entre deux coups de sifflet, etc., etc. Ça ne me plaît pas beaucoup, surtout venant du front. On aurait dû, me semble-t-il, nous faire un régime un peu spécial ; nous ne sommes, en effet, que 80 cavaliers perdus au milieu de*

près de 800 fantassins ! Ce qui me sauve du mortel ennui, c'est qu'on fait énormément de cheval, à l'intérieur de l'École, à la carrière, au dehors, ce qui fait que le soir venu et tout courbaturé, on ne pense qu'à dormir. Il est possible que d'ici je tâche de passer à Fontainebleau qui ferait bien plus mon affaire ; j'attends une lettre d'Édouard pour me décider. Si je ne le puis, je suis ici pour jusqu'au 15 décembre ou au 1^{er} janvier ! C'est long !... Signale-moi dans tes lettres tout passage de famille à Paris. Envoie-moi donc, si cela ne te gêne pas toutefois, ton histoire de Malet de l'époque contemporaine. »

Huit jours plus tard, le 20 août, il lui écrit encore :

« Tu me demandes si j'aurai une permission. Mais, ma pauvre, mets-toi bien dans la tête que je suis dans une véritable prison, et que, si j'ai une permission, ce ne sera qu'à la fin de mon séjour, hélas ! J'ai vaguement entendu parler de 48 heures pour la Toussaint, mais c'est tellement contraire à l'esprit de la boîte que c'est sûrement faux. Imagine-toi que je dois prendre des précautions pour lire Malet, de peur qu'on ne me le confisque ! Les journaux sont bien interdits ainsi que les romans. Mes compagnons de captivité sont tout aussi dégoûtés que moi ; [...] ils sont charmants et tous les régiments de cavalerie sont représentés. Ce qui fait que notre discipline est si sévère, c'est que nous sommes 80 malheureux cavaliers perdus au milieu d'un bataillon de fantassins qui, naturellement, vieille rivalité du temps de paix, ne nous voient pas d'un très bon œil. Heureusement qu'il y a le cheval ! Nous montons d'ailleurs moins que je ne l'avais espéré d'abord. Ce qui est très curieux, c'est que nos camarades qui sont restés dans leurs escadrons vont passer sous-lieutenants avant nous. C'est bien le cas de dire qu'il ne faut pas chercher à comprendre... »

Le 14 septembre il lui écrit encore :

« Ce qui m'ennuie fort, c'est que j'ai appris que je n'étais plus rattaché à mon régiment du front, mais au dépôt, ce qui va me forcer, en sortant d'ici, à faire un stage dans ce vilain endroit qui m'a laissé bien des mauvais souvenirs, mais j'espère que ce ne sera pas long... »

Et le 7 octobre, c'est à son frère Joseph qu'il écrit :

« Dans ma boîte, l'instruction qui nous est donnée est toujours orientée d'une façon très nette vers ce but de faire de nous des instructeurs de jeunes classes après la guerre : on nous apprend l'art de préparer en deux mois les chevaux de nos futurs pelotons, à supporter sans fatigue les grandes

manœuvres, et les classes à pied et écoles d'escadron n'ont, hélas ! pas diminué d'importance et de durée dans notre emploi du temps.

Le métier ici n'est d'ailleurs pas exempt d'un certain danger : il y a généralement deux fois par semaine un exercice appelé "carrière" consistant en galopades sans étriers dans la forêt de Marly et descentes de grimpettes à pic semées de racines traîtresses et jalonnées de troncs d'arbres d'où il est rare que l'on revienne sans un cheval tué ou estropié, ce qui est sans importance car, comme dit justement le capitaine, « si l'éperon est au cavalier, le cheval est au gouvernement », mais ce qui est incomparablement plus ennuyeux, on y esquinte pas mal de cavaliers ; la dernière victime, lundi, est revenue la figure un peu en bouillie et est à l'ombre pour au moins quinze jours. Ce serait d'ailleurs un excellent exercice, très récréatif, si l'endroit était mieux choisi : les troncs d'arbres et les racines n'ajoutent rien au point de vue dressage ; il est vrai qu'au point de vue sensation rare, ils ajoutent beaucoup (à peu près comme les baïonnettes, lesquelles, m'a-t-on affirmé on plantait sous le portique pour empêcher les types passant dessus d'avoir le vertige : ce portique est d'ailleurs à 5 mètres de haut). »

Malgré toute sa bonne volonté et sa philosophie, Bernard eut quelque peine à supporter jusqu'à la fin l'étrange régime de l'école. Voici ce qu'il écrivait encore à Joseph le 21 novembre :

« Ici, je fais de nouveau quelques tentatives pour m'évader, quitte à y laisser quelques plumes, je veux dire quelques galons, mais je crains bien que ce ne soit en vain. Nous comptons du 24 demain matin et ce serait peut-être un peu dommage de ne pas attendre, mais je crois avoir un intérêt puissant à rejoindre mon régiment sans tarder davantage. Le gros ennui c'est que je n'ose pas m'engager à fond, n'ayant pas encore reçu toutes les certitudes désirables. Afin que tout ceci ne soit pas du chinois pour toi, sache que j'ai écrit à un de mes copains de me télégraphier si, oui ou non, « Edmond doit aller se faire soigner dans le Midi, et quand » (Edmond est le surnom que nous avons donné au successeur du capitaine Wallace). J'ai obtenu de mon capitaine qu'il transmette ma demande au colon, mais il m'a promis de m'appuyer d'un avis nettement défavorable. Aussi, dès que j'aurai une certitude, j'irai trouver moi-même le colon.

Nous devons entrer prochainement dans la période des examens qui sont de la frime, d'ailleurs, car je ne suppose pas qu'après une aussi effroyable

corvée, ils nous refusent les galons d'aspirant, alors que, restant dans nos escadrons, nous serions peut-être sous-lieutenants. »

Il faut croire « qu'Edmond ne dut pas aller se faire soigner dans le Midi », car Bernard dut, lui, poursuivre jusqu'au bout son désagréable stage. Il en sortit, aspirant de cavalerie, le 22 décembre, passa seulement par le dépôt à Tours et arriva pour Noël à La Hardonière avec une permission de 12 jours.

Au début de janvier (1918) il rejoignit près de Coucy-le-Château le nouveau régiment auquel il était affecté, le 16^e Dragons, qui avait toujours fait brigade avec le 22^e que Bernard regrettait de quitter. Sur cette période, voici quelques extraits des lettres qu'il écrivit à sa famille et qui reflètent bien les fluctuations de son état d'esprit sur sa nouvelle affectation.

Du 13 janvier, à son frère Joseph :

« Je suis échoué au 3^e escadron du 16^e Dragons (S.P. 18) où je suis arrivé juste pour prendre, dans de bien tristes circonstances, le commandement du peloton d'un de mes anciens camarades du dépôt tué aux tranchées la veille au soir. Le colonel m'a d'ailleurs laissé entrevoir qu'il s'emploierait pour me faire rentrer dans mon ancien régiment, ce qui me plairait assez parce que j'y suis plus connu et y connais plus de monde, mais ce serait peut-être retarder ma ficelle ; enfin, on verra... »

Le secteur est assez mouvementé actuellement mais je ne suis pas près d'y remonter, le capitaine ne voulant pas m'y emmener à la prochaine relève. »

Du 24 janvier au même :

« Tu me demandes des tuyaux sur le 16^e. Mon Dieu ! C'est le frère d'armes du 22^e et, sauf quelques détails de service, ils se ressemblent assez. Je suis assez content de l'escadron dans lequel je suis tombé au point de vue sous-offs et officiers sauf peut-être le capitaine qui m'a l'air d'un vieux raseur... Mais il est aux tranchées, et, quand il en reviendra, j'y monterai, et ainsi de suite "si Dios quiere". Mais comme il est toujours question de ma mutation au 22^e où je suis réclamé par mon colon, je n'ose pas trop m'intéresser à mon peloton pour ne pas avoir trop de regrets de le quitter. Il m'est d'ailleurs très difficile de faire connaissance approfondie avec lui d'abord parce que, remplissant par intérim les fonctions d'adjudant d'escadron, je suis forcé de m'occuper en gros de tout l'escadron, puis parce que les trois quarts de mes poilus sont en ligne. J'ai un sous-off de

peloton qui me paraît un vrai as, très énergique, peut-être un peu trop nerveux, mais qui a encore fait ses preuves aux derniers coups de main boches qui nous ont coûté quelques pertes et où il a mérité une citation... ainsi que beaucoup d'autres malheureusement qui ne la méritaient guère, je crois. »

Du 31 janvier, à son père :

« Nous allons faire des manœuvres pendant une assez longue période sans changer de cantonnement ; cela va me permettre de faire un peu connaissance avec mon peloton qui, chose rarissime, va se trouver aux 2/3 complet (permissionnaires déduits) pendant un bout de temps. Cela m'a l'air de braves types assez analogues à ce que j'avais trouvé au 22^e. J'ai la chance d'avoir un sous-officier sous-verge épatant, très énergique et ayant sur les hommes un ascendant considérable.

Quant aux officiers de l'escadron, il y en a un épatant, mais le capitaine Merle, dont je vous ai déjà parlé, se confirme dans mon opinion comme étant un vieux raseur, avec quelques bons côtés, mais paperassier !...

J'ai eu le plaisir d'apprendre hier, au cours d'une visite au 22^e, que Lévêque, notre futur maçon (pour l'Argentine) avait récolté une citation au cours d'un des récents coups de main boches, ce qui le réhabilite complètement ; j'ai pu le féliciter et m'assurer de vive voix qu'il était toujours désireux de venir avec nous (au Cerro de los Pinos) après la guerre. »

Du 13 février à Joseph :

« Par ici rien de nouveau ; on s'embête un peu à la longue dans ces pays déserts quand on n'a même pas la distraction de monter de temps en temps aux tranchées. Théoriquement on fait de l'instruction par peloton, mais pratiquement, avec tous les permissionnaires, détachés, etc. j'arrive à peine à mettre chaque jour dix hommes à cheval. Nous allons d'ailleurs bientôt changer de région et par conséquent de régime, à moins que les Boches...

Rien de nouveau au sujet de ma mutation au 22^e : j'espère que c'est tombé à l'eau car maintenant que me voilà installé, j'aime autant rester ici. »

Le 25 février il écrit encore à son frère qui allait entrer à l'École de Fontainebleau :

« Il est arrivé ici aussi des demandes de sous-offs pour aller à Fontainebleau suivre un cours qui doit commencer le 4 avril ; cela m'aurait

tenté... si je ne venais pas de Saint-Cyr ; on se nous arrache, nous autres cavaliers : on peut choisir entre Fontainebleau, un cours d'E.A. d'infanterie à Issoudun, les tanks qui battent le rappel aussi, enfin la D.C.P. (Division de Cavalerie à Pied), mais tout cela m'est interdit pour un bon bout de temps, ou plutôt je me l'interdis à moi-même.

Mon rôle d'aspirant, déjà assez délicat à tenir par lui-même, vient encore de s'aggraver par l'arrivée à mon peloton d'un vieil officier réformé en 1908 et qui n'a jamais commandé de peloton, ni fait la guerre ; il a d'ailleurs été assez convenable envers moi, me proposant de travailler à deux à la tête du peloton. Mais cela n'aura qu'un temps et quand il se mêlera, d'ici un mois, de vouloir commander réellement le peloton (s'il n'est pas évacué avant), je n'aurai plus qu'à m'en aller. Cela s'est d'ailleurs passé d'une façon assez bizarre : tu sais que mon colonel s'était arrangé avec le colonel du 22^e pour me faire repasser chez lui. Je croyais tout ça tombé à l'eau et m'étais gardé d'en parler à mon capitaine ; avant-hier donc le colonel, parlant de moi incidemment au capitaine, lui dit : « C'est une affaire faite, de Larminat va repasser ces jours-ci au 22^e. » Le capitaine bondit, dit qu'il y a sûrement une erreur, saute sur moi et demande des explications. Je lui dis qu'en effet à mon arrivée, j'étais d'autant plus disposé à repasser à mon régiment d'origine que le colonel du 16^e m'avait fait nettement comprendre qu'il préférerait cela et que au 16^e, il ne favoriserait pas mon avancement. Mais que maintenant, ayant en titre un peloton, chose que je n'aurais sûrement pas au 22^e, j'aimerais autant rester au 16^e. Finalement, explication avec le colonel qui finit par me dire : « C'est entendu ! je suis enchanté de vous garder au 16^e, mais je vous préviens que vous bouchez complètement votre avancement. » Le soir même, avec toutes sortes de ménagements, le capitaine m'apprend l'arrivée de cet officier à mon peloton, « à titre honoraire, me dit-il, pour faire bien sur les papiers... ». Ce n'est peut-être pas absolument vrai, mais je me tiens tranquille jusqu'à ce que ce soit devenu faux.

Excuse, mon vieux, ce long récit un peu vaseux de mes mésaventures. Tout ce que nous faisons actuellement, manœuvres à grand bluff dans le but probable de limoger quelque officier supérieur ne vaut pas d'être raconté.

Nous attendons un départ prochain mais assez mystérieux ; aussi les tuyaux vont-ils bon train. »

Du 15 mars, toujours à Joseph :

« Actuellement grand repos pour nous aux environs de Pontoise avec en espérance de nombreuses permissions de la journée pour Paris. Je suis installé avec mon peloton et cet officier dont on m'a affublé et dont je t'ai déjà parlé, seul dans un petit patelin où je pense jouir d'une grande tranquillité du côté des "huiles". Mon "en-premier" en somme n'est pas trop gênant. [...] Les habitants sont absolument terrorisés parce qu'un Gotha a lâché quelques crottes non loin de chez eux l'autre nuit, ce qui a cassé quelques carreaux. Depuis ce temps-là, tous les soirs, la population civile émigre vers 20 h dans des carrières sises à un kilomètre pour n'en revenir que vers une heure du matin, heure où, paraît-il, il n'y a plus de danger... » Dans une lettre à sa sœur, du 16 mars, il ajoute : *« Si cela se passe comme cela dans un rayon de 40 kilomètres tout autour de Paris, les Boches peuvent se féliciter du résultat obtenu ! »*

Offensive allemande de 1918

Le 21 mars, les Allemands attaquent en force sur un front de près de 80 kilomètres au nord de l'Oise. Les Anglais surpris reculent sans trop se soucier des liaisons et laissent s'ouvrir entre leur droite et la gauche des armées françaises une brèche que les régiments disponibles et surtout la cavalerie sont appelés à colmater. Mission héroïque qu'ils remplirent de la façon la plus glorieuse mais au prix de très lourdes pertes.

De ces journées, au moins des premières, nous avons, de la plume même de Bernard, un récit détaillé que nous recopions sans y rien changer :

« Samedi 23 mars 1918. Nous sommes au repos à Brignancourt (18 km au nord-ouest de Pontoise) depuis quelques jours. Les habitants sont charmants ; tous les hommes ont des lits ; fréquentes permissions pour Paris en perspective... À 20 h ordre de faire les paquetages : est-ce pour le front ou pour assurer un quelconque service d'ordre ?

Dimanche 24. Départ de la colonne à 7 h 30 ; c'est pour le front, tout va bien. Mon peloton est presque au complet ; seule manque l'équipe du fusil-mitrailleur, en mission. Le brigadier Guichard, qui était en permission à Paris, rejoint la colonne à bicyclette, en retard, n'ayant pu prendre son train à cause du bombardement de Paris. Au lieu d'une punition, il récolte les félicitations du capitaine. Le moral est excellent. Nous allons cantonner près de Cauvigny au sud-ouest de Clermont (itinéraire par Méru).

Lundi 25. 2h. Étape Cauvigny, Clermont, Moyenneville où je vois arriver avec satisfaction Dhôtel pour qui j'avais obtenu une permission de 24 h

pour aller voir sa femme et ses 2 enfants à Dieppe. Le soir, ordre est donné de faire le paquetage d'opérations actives (195 cartouches par homme, 8 kg d'avoine par cheval). Nous travaillons avec ardeur jusqu'à 2 h du matin.

Mardi 26. Nous partons vers 3 h du matin, laissant en arrière les chevaux des permissionnaires. J'ai couru toute la nuit pour faire changer mon F.M. (fusil-mitrailleur) détérioré pendant la dernière étape. C'est impossible. Nous le réparons par des moyens de fortune avec des clous et une cheville de bois. Nous sommes chargés de reconnaître le front ennemi entre Chaulnes et Noyon ; les Anglais auraient été très bousculés et auraient perdu le contact. Je regrette que mon sous-officier de peloton, Cavrot, très énergique, soit en permission. Itinéraire : Rollet, Ételfay, Guerbigny où nous mettons pied à terre après quelques fausses manœuvres. Je double M. de Lastours à sa section. Mon officier, M. Grand (?) ainsi que le chef restent aux chevaux de main qui sont tenus à raison d'un homme pour quatre chevaux (donc 7 hommes). J'ai détaché Michel à cheval pour faire partie d'un peloton de reconnaissance sous les ordres du lieutenant Jeanne chargé de reconnaître Andechy où nous devons nous installer. Mais nous sommes arrivés trop tard ; Andechy est occupé par les Boches, et nos cavaliers tombent sur une barricade : un cheval blessé.

Je détache le brigadier Prichet, Devilliers et Facoud au groupe du capitaine. Reste à ma demi-section 15 hommes dont moi et mes deux sous-officiers, de Roublay (?) et... (?). Je pars devant la section en patrouille vers Andechy avec le brigadier Guichard et quelques hommes. Les renseignements arrivent : Andechy est occupé par l'ennemi et les Anglais sont établis devant. Ma patrouille reste en surveillance vers l'est, du côté du bois de la cote 94 et nous nous assurons qu'il n'y a pas de fissure dans le front anglais ; ils sont en liaison à droite avec notre infanterie. Par exemple, nous paraissions manquer totalement d'artillerie. Vu un avion anglais atterrir en flammes dans nos lignes et sauter.

Nous retournons à Guerbigny où tombent de gros obus : par chance, pas de casse. Nous gagnons péniblement Armancourt à travers champs et nous y arrivons à 20 h ; les hommes lourdement chargés, surtout les F.M., et n'ayant rien mangé depuis hier soir crèvent de faim. Mais le moral reste bon.

Nous prenons position dans des éléments de tranchées à l'est d'Armancourt ; devant nous, à gauche, le 69^e bataillon de chasseurs à pied, et à droite, les 9^e et 29^e Dragons avec quelques chasseurs anglais. Je place

une garde sur la route de Dancourt et installe mes trois F.M. avec chacun un homme en surveillance ; les autres prennent deux heures de repos.

Mercredi 27. Vers 0 h, l'ordre vient de partir en direction de Marquivillers ; à ce moment, vers les premières lignes, violente fusillade : ce sont les 9^e et 29^e Dragons qui trinquent assez dur. La cuisine roulante arrive enfin et nous mangeons la soupe vers 2 h du matin sur la route d'Armancourt à Marquivillers. Ordre vient d'attaquer un village avec le bataillon Geoffroy-Château, puis contre-ordre : nous sommes chargés d'occuper une position en 2^e ligne à cheval sur la route de Marquivillers à Grivillers à 300 mètres au sud de Marquivillers : c'est une tranchée assez bien faite bien qu'un peu large et pourvue d'un réseau de fil de fer suffisant, mais elle a l'inconvénient d'être dirigée est-ouest, c'est-à-dire prise d'enfilade.

Nous formons l'extrême droite de la compagnie ; à 600 mètres en arrière et à droite, une troisième position devant Marquivillers est occupée par du 106^e et du 69^e bataillon de chasseurs à pied ; vers la gauche, une mitrailleuse, puis la section de Castelbajac, la section Pasquier et enfin la section Blasselle ; plus loin, probablement le 22^e Dragons. Devant nous, Grivillers défendu en avant par le 106^e et le 62^e ; à leur gauche, les 9^e et 29^e tiennent la voie ferrée, le 5^e et le 15^e (?) Dancourt, enfin le 69^e, en liaison probablement avec les Anglais, le tout formant un grand arc de cercle partant de l'ouest pour remonter vers le nord.

À notre gauche, vers la section Pasquier, un boyau traverse la tranchée, venant du P.C. du capitaine et allant vers les premières lignes ; ce croisement sera le poste de combat du capitaine ; enfin, le long de la route de Grivillers à gauche, un autre boyau parallèle au premier descend vers les premières lignes.

Ma section dispose de 4 F.M., 6 V.B., hommes remarquables de courage et de sang-froid ; de Roublay souffre d'une rage de dents. Je place un F.M. dans un saillant à droite de la route, appuyé par un V.B. et son pourvoyeur ; le 2^e F.M., de Riesteur (?), est placé à la rencontre du boyau et de la tranchée ; un troisième, venu de la section Castelbajac, quelques mètres plus à gauche, appuyé par un V.B. Enfin le F.M. de Vacher, et pour finir, une batterie de quatre V.B. appuyant la mitrailleuse. Nous touchons encore des grenades OF, F₁ et des fusées de signalisation pour la liaison avec l'artillerie (qui, trop peu nombreuse, ne répondra pas quand le moment sera

venu). Je cherche encore une fois à changer mon F.M. détérioré mais sans succès, le commandant du 69^e n'ayant pas de disponibilités suffisantes.

Vers 8 h du matin, sur demande des 1^{res} lignes, ouverture de notre tir de barrage ; peu après, nous voyons refluer le 106^e en désordre ; je vais aux nouvelles et rencontre au milieu de la plaine un sous-off de liaison d'artillerie qui me dit que le barrage tombe dans nos lignes (il est exécuté par des pièces de 54 anglaises), et fait beaucoup de dégâts, mais que les Boches n'ont pas encore attaqué ; la liaison téléphonique est rompue, les coureurs envoyés n'ont pu sortir du barrage et les fusées rouges demandant un allongement du tir n'ont pas été vues de l'arrière ; lui-même, ayant par miracle franchi les deux barrages, gagne le P.C. de la D.I. pour dire ce qui se passe. Je porte ces renseignements au P.C. du capitaine.

L'artillerie boche ne reste pas inactive ; elle martèle les premières lignes et les villages d'Armancourt et de Marquivillers où saute d'abord un caisson de mitrailleuse du 16^e, puis un dépôt de 75 000 cartouches. Le crépitement des cartouches fait croire à une attaque de ce côté et l'aspirant Fabre (?) avec quelques hommes baïonnette au canon se précipite de ce côté, mais reconnaît son erreur.

Il paraît que le 106^e s'est ressaisi assez vite et est rentré à Grivillers aidé par un escadron de cavalerie qui, superbe, est venu mettre pied à terre sous le bombardement comme à la manœuvre, à Grivillers même.

Mais voici que vers 10 h j'aperçois au sud-est une ligne de tirailleurs qui se replie tout en combattant. Sur la demande du capitaine, je vais voir ce que c'est : ce sont les chasseurs des 5^e et 15^e qui, magnifiques de sang-froid et énergiquement commandés, repoussés de Dancourt, se replient en disputant le terrain pied à pied ; ils ont mis une bonne demi-heure à traverser la plaine direction est-ouest.

Je cours rendre compte au capitaine, mais je ne le trouve ni à son P.C. ni à celui du commandant et ne peux le trouver en ligne ; j'ai su depuis qu'il était à son poste de combat très exposé, à la rencontre du boyau et de la tranchée.

Je fais demander s'il serait possible d'appuyer tout le dispositif vers l'ouest pour établir la liaison avec le 106^e qui est derrière nous ; au bout d'un quart d'heure, j'obtiens gain de cause et la section Blasselle double la compagnie pour se mettre entre la section Lastours et le 106^e. Mais il paraît que déjà celui-ci s'était replié plus en arrière.

On commence à apercevoir au-dessus de la crête la ligne des tirailleurs boches poursuivant les chasseurs de très près.

Ayant appris que sur notre gauche les Boches se sont infiltrés par le ravin de Saint-Aurin (?) au nombre de 4 ou 500 ayant rompu notre ligne, le capitaine rend compte que nous allons être cernés et demande des ordres : l'ordre vient de tenir coûte que coûte jusqu'au bout.

Vers 10 h 30, les chasseurs ayant déblayé notre champ de tir, on commence à ouvrir le feu. Au bout d'un quart d'heure, la plaine est inondée de Boches et, pour ne pas disperser notre feu, je le dirige tout entier sur la route à la sortie de Grivillers, point de passage forcé pour les Boches se dirigeant vers l'ouest ; j'ai le plaisir de constater chez eux beaucoup de pertes ; mais les munitions s'usent avec une rapidité fantastique ; les F.M. tirent tous sans enrayage ; je suis obligé de recommander l'économie et bientôt, au bout d'une demi-heure, de ne plus tirer qu'à coup sûr, et, pour les F.M., cartouche par cartouche.

Les poilus, magnifiques de sang-froid, exécutent point par point toutes mes prescriptions bien que se rendant parfaitement compte qu'ils sont tournés.

Vers 11 h 45, nouvelle demande d'ordres de la part du capitaine. Il faut tenir pour assurer la retraite des autres compagnies.

Enfin, vers 12 h 10, le capitaine vient me transmettre l'ordre de repli vers Lignières ; nous n'avons encore aucune perte.

Je demande à Rouyer (?) de défendre à la grenade le boyau de la route par où les Boches gagnent. MM. de Lastours et de Castelbajac, ce dernier armé d'un pistolet-signaleur, se mettent sur une file, moi immédiatement devant eux. Au moment où le dernier poilu a passé la route, Rouyer qui m'a passé sa carabine se retourne vers nous pour prévenir : « Attention ! voici une grenade boche. » et en même temps il en lance une lui-même ; la grenade boche arrive, éclate, je passe à travers la fumée, saute la route, et m'étant retourné, je me rends compte que MM. de Lastours et de Castelbajac sont toujours derrière moi, mais Rouyer a disparu ; j'enjambe successivement 7 blessés ou tués dans le boyau, dont B...(?) et un lieutenant que je n'ai pu reconnaître.

Un coup d'œil au-dessus du parapet me montre que nous allons être rejoints et, perdu pour perdu, je saute sur le parapet avec Reibel en essayant d'entraîner les autres qui ne suivent pas le mouvement, et nous courons

parallèlement (au boyau) poursuivis à 20 mètres par les Boches ; je m'applique à faire des zigzags, mais sans grand espoir ; au bout de 10 mètres Reibel chancelle et me crie : « Mon aspirant, venez vous mettre à ma gauche pour m'aider à courir, je suis blessé. » Je me dirige vers lui, mais aussitôt il s'étale de tout son long ; impossible de m'arrêter ; encore 150 m de pas gymnastique et je saute dans le boyau au milieu de la colonne sans que, miraculeusement, j'aie été atteint par les balles. À un certain endroit il faut, pour suivre le boyau, franchir la route de Marquivillers à Armancourt ; au moment où j'exécute le mouvement, je vois six Boches sur la route à 5 m du boyau. Je décharge mon pistolet et saute la route, convaincu que je suis le dernier à passer. La queue de la colonne avec les deux officiers a dû être faite prisonnière.

À Marquivillers nous obliquons légèrement à droite ; nous avons 100 m d'avance sur les Boches qui continuent à tirer surtout avec leur diable de F.M. qui paraît une merveille (feu instantané, pas d'enrayages). Les poilus que je regarde d'un œil plus qu'indulgent, étant vanné moi-même et prêt à tomber, abandonnent une partie de leur fourniment inutile (musettes, couvre-pieds) pour s'alléger.

Chaté (?) de mon peloton, blessé de deux balles au bras, me demande conseil ; je lui dis de faire son possible pour continuer à marcher ; quand il ne pourra plus, qu'il s'asseye dans un fossé et attende. (Il a accompli, je l'ai su depuis, ce miracle d'énergie d'échapper aux Boches). Admiré en passant l'allure de quelques mitrailleurs pesamment chargés de leur pièce qu'ils mettent en batterie de temps à autre pour enrayer l'avance boche.

Enfin un pli de terrain nous soustrait au tir meurtrier des mitraillettes et nous soufflons un peu, cherchant à rassembler le régiment. Traversé en colonne par une laie les bois de Laboissière, au débouché desquels, poursuivis de près par le barrage boche, nous marchons direction Lignières ; je rassemble ce qui reste du 3^e escadron et, en ligne de petites colonnes, nous continuons à marcher en plaine sous le bombardement. Chemin faisant je fais compter mon monde pour me rendre compte : 6 hommes, dont un brigadier et un sous-off, voilà ce qui reste de l'escadron Merle !

Enfin voici, à l'est de la route de Becquigny à Ételfay, une tranchée organisée tenue par du 106^e. Nous gagnons la route : « Halte ! » et je tombe, épuisé, sur une meule de paille.

Deux minutes après, le capitaine rejoint et m'appelle : de nouveau en avant ; un obus éclate sur nous et tue Boucher.

Il m'est impossible de continuer à marcher ; je saute sur un caisson d'artillerie où je hisse en même temps un blessé et nous gagnons ainsi la route de Guerbigny à Montdidier. Mon caisson continuant à monter vers le N.-O., je descends et suis la route, mais bientôt tombe endormi sur un tas de cailloux...

Le capitaine, tombé lui aussi d'épuisement dans un fossé, a été ramassé et s'est hissé sur une voiturette d'infanterie. En passant à ma hauteur, il me réveille, je m'accroche à sa voiture et finis par arriver à Montdidier, puis à Mesnil-Saint-Georges où nous apprenons que le centre de ralliement est à Royaucourt, peut-être avec les chevaux. Ayant rassemblé tout le 16^e, nous prenons cette direction suivis par une section de mitrailleurs, dont une voiturette transporte un homme atteint d'une balle dans le ventre.

Royaucourt est évacué par la population civile ; nous y trouvons une bouteille de Bénédictine qui, mélangée avec de l'eau, nous remet sur pied. Peu après passe la colonne des chevaux de main. Je saute sur un quelconque et vois le capitaine qui, pour se détendre et pour se reposer pique un vigoureux temps de galop à travers champ jusqu'en tête de la colonne. La colonne s'arrête dans un petit village, puis on repart cantonner à Chepoix et le lendemain à Hédencourt où nous nous reposons et attendons du renfort pour nous reformer, tout en continuant à alimenter la ligne de feu qui, maintenant, passe par Mesnil-Saint-Georges, en y envoyant chaque jour un bataillon prélevé sur la D.C. Les effectifs fondent vite. Montdidier brûle ».

Après ces combats, Bernard fut cité à l'ordre de la brigade dans les termes suivants :

3^e Brigade de Dragons

État-Major

Extrait de l'Ordre

n° 66

Le Colonel de Champvallier, commandant la 3^e Brigade de Dragons, cite à l'ordre de la Brigade :

L'aspirant de Larminat, Bernard, m^{le} 3943, du 16^e Régiment de Dragons.

Déjà cité à l'ordre de l'armée en Lorraine, a fait preuve des plus belles qualités d'énergie, de sang-froid et d'initiative au combat du 27 mars 1918,

BERNARD

en maintenant pendant quarante-cinq minutes devant sa tranchée un ennemi très supérieur en nombre et armé de nombreuses mitrailleuses légères. Ne s'est replié qu'après en avoir reçu l'ordre, et, bien que cerné de tous les côtés, a réussi à traverser les partis ennemis et à ramener sa troupe dans un ordre parfait.

Le 4 avril 1918

Le colonel commandant la 3^e B^{de} de Dragons

Signé : L. de Champvallier.

Comme le remarque Bernard lui-même dans une lettre du 29 avril à sa sœur Magdelon, « *la dernière phrase paraît bizarre puisque je suis revenu seul de mon peloton ; "ma troupe" était alors ce que j'ai pu rameuter de l'escadron, c'est-à-dire un sous-officier, un brigadier et 5 hommes.* »

Les pertes, dans tous ces combats autour de Marquivillers furent terriblement lourdes, mais l'intervention de la 5^e division de cavalerie, en contenant l'ennemi quelques heures, a permis le débarquement de nos réserves à Montdidier et le rétablissement de notre ligne. On apprendra peu après par le bulletin de renseignements allemand que leur 9^e division d'infanterie, décimée à Armancourt et à Marquivillers a dû être relevée du front le soir de ce 27 mars.

À la suite de ces combats, les témoignages de gratitude et d'admiration pour l'héroïsme des cavaliers affluèrent, émanant des chefs des unités qui avaient combattu avec eux et en particulier de ceux qui avaient eu l'honneur de les commander. Citons en particulier celui du commandant de Forges, commandant le 69^e B.C.P. écrivant au général Arnault, commandant la 5^e division pied à terre :

« Mon Général,

Maintenant que les débris de mon bataillon sont sortis de la lutte, je tiens à vous exprimer toute la fierté que j'ai eue à combattre à côté de vos glorieux cavaliers le 27 mars, et à vous dire combien mes officiers, mes chasseurs et moi-même, avons admiré leur esprit de sacrifice. Si, dès le matin, nous n'avions pas été tournés par la droite, notre ligne n'aurait pas fléchi à midi, et déjà, avec le commandant Geoffroy-Château, nous montions une contre-attaque pour dégager Armancourt, lorsque le repli général s'est accentué brusquement.

Les officiers de cavalerie qui étaient avec moi ainsi que les cavaliers de liaison ont essayé en vain d'arrêter les éléments divers sur le plateau sud de Lignières, mais nous étions à pied, le front était immense, le repli s'accroissait toujours à notre droite et notre action devenait impossible, aussi ai-je rendu à ce moment leur liberté à ces messieurs. »

.....

« Ne serait-ce pas trop vous demander, mon général, que de vous prier de dire à tous nos vaillants camarades de la 5^e D.C. la fierté et la joie que tout le 69^e B.C.P. a eues à combattre à leurs côtés, et d'y joindre mon tribut personnel d'admiration ? »

Et voici l'ordre général n° 41 par lequel le général commandant la 5^e D.C. porte à la connaissance des corps et services de la D.C. les témoignages de satisfaction qui lui ont été transmis par les différents chefs sous les ordres de qui les unités de la D.C. ont combattu du 26 mars au 3 avril 1918 :

Extrait du rapport du chef de bataillon Guilhaumon, du 132^e R.I. au général de la Tour, commandant la 5^e D.C. :

« Je tiens à vous signaler la belle conduite au feu et l'allant des unités de votre D.C. que j'ai eu l'honneur d'avoir sous mes ordres pendant quelques heures. Il n'est pas douteux que les résultats (conservation de Royaucourt, réoccupation largement dépassée du terrain perdu, prisonniers, mitrailleuses prises à l'ennemi) sont dus en majeure partie aux belles qualités militaires de vos troupes. »

Extrait d'une lettre du lieutenant-colonel Perret, commandant le 132^e R.I., au général de la Tour, commandant la 5^e D.C. :

« J'ai l'honneur de vous rendre compte que vos cavaliers m'ont donné toute satisfaction par leur dévouement et leur valeur militaire. Leur courage, leur bonne volonté sont au-dessus de tout éloge. »

Extrait de l'ordre général n° 84, du 4 avril 1918, du général Messimy, commandant la 162^e D.I. :

« Le général commandant la 162^e D.I. est persuadé que les troupes de toutes armes servant sous ses ordres auront à cœur d'accueillir comme ils le méritent les camarades cavaliers qui, depuis le début de la bataille, ont été à la tâche, se sont battus sans la moindre défaillance, arrêtant un ennemi

très supérieur en nombre, subissant, du fait de leur héroïsme, des pertes très lourdes, et qui sont de nouveau, après quelques heures de repos, prêts à se sacrifier pour la France. »

Enfin, à la suite des combats autour de Montdidier du 26 au 31 mars, le 16^e Dragons est cité à l'ordre de l'armée en ces termes :

« Le général commandant en chef cite à l'ordre de l'armée le 16^e Régiment de Dragons, qui :

Jeté dans la bataille, le 26 mars 1918, au moment le plus critique, a rempli avec abnégation la mission qui lui était confiée. Pendant six jours de lutte incessante, a résisté avec acharnement à des forces très supérieures, ne cédant le terrain qu'après l'avoir défendu pied à pied et au prix de lourdes pertes.

Signé : Pétain. »

Après les rudes et passionnantes journées de la fin de mars et du début d'avril, le régiment, relevé de mission le 7 avril, se rend dans la région de Gisors pour s'y reformer grâce à l'arrivée de renforts pleins de bonne volonté mais ne sachant à peu près rien de l'art de la guerre, *« certains hommes dit Bernard, n'ayant même jamais tiré un coup de carabine de leur vie. »*

Le 16 avril, Bernard est nommé sous-lieutenant, en conservant le même peloton auquel il s'efforce de donner le plus rapidement possible un minimum d'instruction ; mais ses efforts sont contrariés par d'autres missions pour lesquelles on faisait trop souvent appel à la cavalerie et qu'il n'aimait guère. Le 18 mai, le régiment est envoyé à Maisons-Laffitte où on craignait, de la part des ouvriers de la banlieue parisienne, quelque résistance aux ordres de Clemenceau prescrivant d'en envoyer une partie sur le front ; le 21, aux grèves de Saint-Étienne *« où il n'y eut que quelques bagarres sans importance »* ; puis, le 28 de nouveau à Maisons-Laffitte, pour *« coopérer à l'arrestation de quelques meneurs. – Il ne me reste plus, ajoute-t-il amèrement, qu'à peindre en blanc la grenade de mon casque ! »* (allusion aux insignes de la gendarmerie)

Nous lisons dans *l'historique du 16^e Dragons* :

« Après un mois ainsi passé dans la région parisienne [...] le régiment est embarqué pour la Champagne et arrive le 23 juin dans les villages de Vert-la-Gravelle et Coligny. C'est là que nous rejoint notre étendard qui

doit, le 4 juillet, recevoir la palme obtenue par la vaillance et le dévouement des cavaliers du 16^e Dragons à l'est de Montdidier. Cependant, la cérémonie de la décoration est reportée à une date ultérieure ; le commandement français prévoyant comme prochaine l'attaque allemande qui doit avoir lieu au milieu du mois de juillet, nous nous dirigeons pendant la nuit du 2 au 3 juillet vers le cantonnement-bivouac de Rouffy.

Dans la nuit du 7 au 8 du même mois, nous repartons de nouveau et par deux étapes de nuit successives, nous gagnons les bivouacs de Francheville et de Dampierre-sur-Moivre.

C'est là que, dans la nuit du 15 juillet, nous sommes éveillés par un roulement ininterrompu d'artillerie : les Allemands se ruent à nouveau sur les lignes françaises sur toute la longueur du front de la Marne et de Champagne.

Dès 4 heures du matin, nous sommes alertés et recevons l'ordre de tenir les chevaux sellés, de façon à partir sans perdre de temps au premier signal ; cette attente dure jusqu'à 15 heures, heure de notre départ.

Nous quittons Dampierre et Francheville, rassurant de notre mieux les habitants affolés à l'idée de cette nouvelle attaque de l'ennemi et se demandant avec angoisse s'il n'est pas temps d'évacuer leur maison. Ils se souviennent des récentes progressions allemandes de la Somme et de l'Aisne.

Notre mission est d'occuper un centre de résistance aux abords du mont Gravonne (camp de Châlons). Mais un ordre contraire arrive et nous bivouaquons, vers 21 heures, dans le bois du mont Chaillot, à 2 kilomètres de Saint-Hilaire-du-Temple. Nous venons de faire de 30 à 35 kilomètres.

C'est là que nous apprenons les premières nouvelles de l'offensive ; la IV^e armée (général Gouraud), conformément aux ordres donnés et conformément à une tactique nouvelle, s'est légèrement repliée et résiste brillamment sur ses nouvelles positions. Nous sommes donc inutiles de ce côté de la bataille et allons nous diriger vers Épernay, où cela va moins bien.

À 2 heures du matin, le 16 juillet, nous partons en effet et après une pénible étape de dix heures, nous arrivons au bivouac près de Brigny, aux environs d'Épernay, où l'on peut faire boire les chevaux et prendre soi-même quelque nourriture.

Notre arrêt au milieu des bois est de très courte durée, car à 13 h 30 nous ressellons et partons vers le nord pour mettre pied à terre à 16 h dans la futaie qui entoure la maison d'Enghien et former un bataillon avec des éléments du 22^e Dragons. Depuis la veille, nous avons chevauché presque sans arrêt, accomplissant en 25 heures un parcours de plus de 100 kilomètres. Le bataillon, sous les ordres du commandant Bellefon, comprend deux compagnies formées par le 16^e Dragons. L'une est commandée par le capitaine Merle avec les lieutenants Adenot, Brossard d'Oimpuis et de Larminat ; l'autre par le lieutenant de Gabrielli avec les lieutenants de Lassuchette, Pinta, Nicaise ; une S.M. est commandée par le sous-lieutenant des Gastines et enfin deux compagnies et une S.M. formées par le 22^e Dragons.

Après deux journées passées en réserve à la maison d'Enghien, le bataillon reçoit, le 18 juillet, à 17 heures, l'ordre de se porter en avant.

Vers 21 h 30, nous arrivons à un boqueteau au sud du village de Boursault, où nous nous reposons jusqu'à 23 heures. Les cavaliers, accablés par la fatigue des journées précédentes, par l'orage et par le poids de leur équipement, profitent de ces courts instants de répit pour dormir profondément.

Puis nous repartons de nouveau et continuons notre route jusqu'à Villesaint où, pendant une demi-heure, nous attendons les agents de liaison qui nous conduisent à nos postes de combat. Nous quittons, à une heure du matin, cette position d'attente et gagnons sous les obus le village de Montvoisin ; plusieurs hommes sont blessés au cours de cette marche d'approche.

Le jour se lève, le 19, lorsque nous avons relevé le 8^e régiment de hussards sur ses emplacements. Ces derniers ont abordé le village de haute lutte pendant la nuit ; nombre des leurs jonchent le sol.

Nous nous installons sur leurs lignes à peine ébauchées et, le jour dévoilant l'imperfection de nos organisations, nous sommes mitraillés et violemment bombardés toute la journée du 19.

C'est tout au début de l'action que le sous-lieutenant de Larminat, se glissant à plat ventre pour trouver une position plus favorable à l'établissement de la section qu'il commande, tombe mortellement frappé par les balles d'une mitrailleuse ennemie. Cet officier, brave entre les plus braves, s'était distingué à maintes occasions et avait été l'objet déjà de

plusieurs citations. C'est en ces termes que le général commandant la Ve armée l'a cité à l'ordre du jour n° 370 :

« Officier d'une bravoure exemplaire. A été tué le 19 juillet 1918 au moment où il entraînait sa section sur une position avancée pour combattre des mitrailleuses qui couvraient la retraite ennemie. Déjà cité à la division et à l'armée.

Signé : Berthelot. »

Le maréchal des logis Blin ramène, sous le feu très violent des mitrailleuses, le corps de son officier qui vient de tomber.

...

Le bataillon fut relevé le 20 à 16 h, ayant encore « inscrit aux annales du régiment à Montvoisin une nouvelle page glorieuse, écrite, hélas ! avec le sang de nos camarades, et que le maréchal commandant les armées françaises devait reconnaître quelque temps après par une magnifique citation qui conférait au 16^e Dragons le droit de porter la fourragère ».

(Extrait de « l'Historique du 16^e Dragons. »)

Voici les détails que Robert put recueillir au 16^e dès la fin du mois de juillet :

Le 19 juillet au petit matin le régiment envoyait, comme les autres régiments de la division, un détachement à pied pour attaquer en direction d'Euilly. Montvoisin était occupé par nos troupes. Les lignes françaises étaient au nord-ouest de Montvoisin, formant un arc de cercle tournant sa concavité vers Euilly, l'infanterie à gauche sur les pentes au sud d'Euilly, puis une brigade de Dragons, puis le 16^e et le 22^e, enfin à droite une brigade de légère. Le 16^e était à 500 mètres à l'ouest de la route qui part de Montvoisin vers le nord. Le P.C. du chef d'escadron était à Montvoisin, celui du capitaine Merle à proximité immédiate des lignes. Bernard commandait une section composée pour moitié d'hommes de son peloton et pour moitié d'hommes du peloton Giard ; sa position était à cheval sur le chemin de terre de Montvoisin à Euilly, dans des vignes.

L'ennemi marmitait très violemment avec des batteries placées derrière les crêtes à l'ouest de Vandières, mais il tenait surtout avec des mitrailleuses de front et de flanc placées au sud et à l'est d'Euilly et sur les pentes au nord de la Marne.

Le capitaine Merle ne pouvant avancer à cause de ces mitrailleuses fait demander l'artillerie sans pouvoir l'obtenir, le groupe de soutien étant occupé ailleurs. Environ trois quarts d'heure après leur arrivée, Bernard lui fait dire par un agent de liaison qu'il se porte en avant de 100 mètres pour avoir des vues. Le capitaine fait aussitôt demander aux sections de droite et de gauche si elles peuvent avancer aussi un peu pour que celle de Bernard ne se trouve pas trop en flèche.

Cependant Bernard était en train de placer son fusil-mitrailleur avec le brigadier Imbach ; l'ennemi ne tirait pas ; tout à coup, le brigadier entend très près des claquements de balles de mitrailleuse ; il s'aplatit et regarde Bernard qui était tout à côté de lui à genoux et lui demande s'il est blessé. Bernard répond : « *Non, non.* » mais d'un air qui étonne le brigadier. Une nouvelle salve le force de nouveau à se baisser. Imbach se retourne vers Bernard et voit bien que la première salve l'avait touché. Il le soutient avec un autre brigadier. Bernard leur dit, ainsi qu'aux autres fusiliers-mitrailleurs : « *Ce n'est rien...* », et il meurt aussitôt.

Le capitaine averti envoie l'ordre de se replier aussitôt, les autres sections ayant fait savoir qu'elles ne pouvaient avancer. Le maréchal des logis Blin, du peloton Giard, rapporte sur son dos le corps de Bernard : il avait reçu trois balles, une dans le bras et deux dans la poitrine.

Son corps fut ensuite rapporté à Montvoisin, et de là à Villesaint où il fut enterré par les soins de l'abbé de Piédoüe et de son ordonnance, du 22^e Dragons, Bargis.

Il fut plus tard transféré dans un grand cimetière militaire aux portes d'Épernay.

Voici les lettres que le père de Bernard reçut, dans les jours qui suivirent, du lieutenant-colonel des Villars, commandant le 16^e Dragons :

« *Au bivouac, le 20 juillet 1918*

Monsieur,

S'il est une charge du commandement bien pénible à remplir, c'est bien celle qui m'incombe aujourd'hui d'avoir à vous annoncer la douloureuse nouvelle de la mort de votre fils Bernard, sous-lieutenant à mon régiment. Le pauvre enfant a été frappé d'une balle au front ⁸ au moment où il se

8 - Détail inexact comme on l'a vu plus haut, et comme le colonel des Villars le rectifiera lui-même dans la lettre suivante.

portait en tête de sa section à son poste de combat. Je l'avais quitté la veille au bivouac où sa compagnie était en réserve. Le soir elle recevait l'ordre de monter en première ligne pour relever un bataillon très éprouvé, et c'est au cours de cette relève, qui n'a pu être exécutée qu'au jour, que votre cher enfant a trouvé cette mort glorieuse. Sa compagnie se trouvait à ce moment en avant du hameau Montvoisin, rive gauche de la Marne, à 12 km environ ouest d'Épernay, en avant du village d'Euilly.

Je n'ai pas besoin de vous dire la peine que me cause, ainsi qu'à tous mes officiers, la mort de ce remarquable officier que j'appréciais tout particulièrement pour ses splendides qualités militaires et pour lequel tous ses camarades avaient une affection profonde. Sa mort est un deuil pour tout le régiment où il était adoré, et je suis sûr d'être l'interprète de tous en vous priant d'agréer l'expression de nos unanimes condoléances.

Ce sera pour vous une douce consolation de l'avoir revu il y a peu de jours, comme aussi de savoir qu'il n'a pas souffert et que la mort l'a trouvé prêt. Car c'était un vaillant soldat doublé d'un parfait chrétien aux sentiments élevés qui a déjà reçu la récompense que Dieu réserve à ceux qui tombent pour la plus noble des causes.

Je n'ai pas pu aller moi-même jusqu'au point où votre fils est tombé ; mais mon général de brigade qui s'y trouvait hier a fait le nécessaire auprès de notre aumônier pour qu'il soit enterré dans le cimetière de Villesaint, hameau tout proche de Montvoisin. À l'instant même on me rend compte que l'inhumation y a eu lieu ce matin, mais on ne peut me donner le numéro de la tombe. Je m'empresserai de vous le donner dès que je le saurai. Je ferai aussi le nécessaire pour vous faire parvenir dès que je le pourrai les affaires personnelles de votre cher enfant à l'adresse que vous voudrez bien m'indiquer.

Je vous prie, Monsieur, de bien vouloir transmettre à tous les vôtres et agréer vous-même la douloureuse expression de mes très vives condoléances et celle de mes sentiments attristés.

29 juillet 1918

Monsieur,

Je reçois aujourd'hui votre lettre du 26 juillet et je ne saurais assez vous dire, en vous renouvelant l'expression de ma profonde douleur, combien j'admire la résignation chrétienne avec laquelle vous avez appris et accepté

BERNARD

le dur sacrifice que Dieu vient de vous imposer. Je m'empresse de vous transmettre les renseignements complémentaires que je vous avais annoncés. Et tout d'abord je dois rectifier une erreur due au compte-rendu inexact qui m'avait été fait. Votre cher Bernard a été tué non pas d'une balle au front, mais de trois balles de mitrailleuse dont l'une au cœur. Ses hommes l'ayant vu atteint s'approchèrent de lui : stoïquement il leur dit, le sourire aux lèvres : « Mais ce n'est rien ! » puis il tomba mort. L'inhumation a été faite le lendemain avec la simplicité que comportent les circonstances : elle était présidée par l'aumônier du 22^e Dragons, l'abbé de Piédoüe d'Héritôt, cousin des d'Arcy avec qui vous devez être en relations. Il a pris une photographie de la tombe où repose votre cher enfant et il vous l'enverra dès qu'il pourra la développer et la tirer. La tombe est modeste, mais très décente et l'ancien ordonnance de Bernard, quand il était au 22^e Dragons, le cavalier Bargis, a tenu, avec un dévouement touchant, à l'arranger lui-même de son mieux. Elle est située au village de Villesaint dans le jardin de M. Lioté, Émile, cimetière improvisé où reposent aussi douze ou quinze officiers et cavaliers. Bien que celle de Bernard ne porte pas de numéro, elle est très facilement reconnaissable à ce qu'elle est bien séparée des autres, surmontée d'une croix avec le nom très apparent au crayon violet ; suivant l'habitude en pareil cas, une bouteille fichée en terre contient le nom et tous les renseignements nécessaires pour l'identification. Malheureusement, les circonstances ne permettaient pas d'avoir de cercueil ; aussi votre cher enfant repose-t-il simplement à même dans une toile de tente.

Le capitaine Merle, capitaine commandant de l'escadron a fait recueillir toutes les affaires que Bernard portait sur lui et les a placées dans sa cantine dont il vous enverra les clefs aujourd'hui ou demain. La cantine elle-même et le harnachement vous seront envoyés dès que possible à l'adresse que vous m'avez donnée.

Je suis tout à votre disposition pour vous donner encore les renseignements dont vous pourriez avoir besoin et en vous assurant de nouveau de mes sentiments d'estime et d'affection pour votre si cher enfant, je vous prie, Monsieur, d'agréer l'expression de mes sentiments très attristés.

15 septembre 1918

Monsieur,

BERNARD

C'est seulement aujourd'hui que me parvient le diplôme de la citation à l'armée qui a été conférée à votre fils Bernard à la suite de sa brillante conduite et de sa mort glorieuse. Je m'empresse de vous l'adresser avec l'espoir que cette distinction si méritée sera pour vous un souvenir précieux et aussi une consolation à votre douleur. J'y joins l'insigne qui lui est destiné et que j'aurais eu tant de joie à attacher moi-même sur la poitrine de votre vaillant enfant à côté de ceux qu'il portait déjà, si Dieu avait épargné son existence.

Je vous renouvelle à cette occasion mes plus douloureuses condoléances ; et je le fais avec d'autant plus de cœur aujourd'hui que je souffre moi-même de la même douleur que vous. Mon fils, lieutenant au 5^e Tirailleurs, vient, lui aussi, de m'être enlevé le 11 août dernier : il a été, comme le vôtre, tué raide d'une balle au moment où, arrivé sur la position, il sommait les Boches de se rendre !! Le récit de sa mort héroïque m'a apporté une grande consolation. Mon sacrifice n'en est pas moins dur ni ma douleur moins profonde. J'accepte l'un et l'autre, en soldat pour la France, en chrétien pour Dieu auprès duquel nos deux enfants veillent désormais sur nous !

Veuillez agréer, Monsieur, la nouvelle expression de mes sentiments attristés et les plus distingués.

De son côté le lieutenant Giard, camarade et ami de Bernard, avait écrit à son père, le 19 août, la lettre suivante :

Monsieur,

Parler de certains sujets déchire le cœur et j'ai tardé à vous écrire cette lettre. Quoique beaucoup plus âgé que lui, j'étais l'ami, le frère d'armes, de votre fils Bernard. Il commandait le 2^e peloton, je commande le 1^{er}. Je n'avais jamais rencontré dans ma vie plus de noblesse d'âme, d'intelligence pratique, de belle vigueur physique, réunies à la fois dans un seul être. Nous avions une confiance absolue l'un dans l'autre sans nous l'être jamais dit ; nous aurions risqué notre vie l'un pour l'autre.

Quand j'ai appris la terrible nouvelle (je suis rentré de permission le 23 juillet), j'ai été cruellement frappé. En dedans j'ai pleuré de longs jours, je peux le confier à vous, son père. Et je viens m'incliner, Monsieur, devant votre douleur, moi qui la mesure si bien en sentant la mienne.

BERNARD

Comme je l'ai dit à votre fils, l'artilleur, qu'il m'a été donné de voir l'autre jour, votre fils Bernard est tombé en héros. Placé avec sa section à un endroit qui ne lui donnait pas un champ de tir satisfaisant, il s'est porté en avant. Il n'aimait pas faire acte de présence ; il n'aimait pas les efforts inutiles, les gestes factices. Il voulait que ses fusils-mitrailleurs fissent de bonne besogne. Avec ce courage tout naturel qui était le sien, il leur indiquait leurs emplacements respectifs lorsqu'il est tombé frappé par trois balles de mitrailleuse.

J'ose espérer, Monsieur, qu'il vous sera donné, malgré tout, de penser que son souvenir ne reste pas seulement dans la mémoire de ses hommes, qui avaient pour lui une réelle admiration, et de ses camarades de régiment, comme un exemple, mais qu'il reste aussi, tendrement, dans le cœur d'un ami, d'un véritable ami.

Je vous prie de vouloir bien agréer, Monsieur, avec mes plus profondes condoléances pour vous et pour votre famille, – sa famille ! – l'expression de mes sentiments les plus respectueux. »

ROBERT



Le 1^{er} août 1914, ce fut à Nantes que Robert apprit par les affiches, la mobilisation. Il avait, à ce moment, 18 ans, et venait de faire, à l'école Sainte-Geneviève, à Versailles, sa première année de préparation à Polytechnique. Au mois de juillet, les vacances avaient réuni toute la famille à Piriac, près du Croisic, d'où Robert était allé faire, à la fin du mois, un court séjour chez son oncle Henri, à Vertou, près de Nantes.

Les trains de civils étant supprimés, Robert emprunta à son oncle sa bicyclette, et regagna La Hardonnière, en trois étapes, par la route. Il y passa les mois d'août et de septembre, aidant de son mieux à la moisson et aux travaux des champs.

L'engagement (2 octobre 1914)

Le dépôt (2 octobre 1914 – 17 février 1915)

Le 2 octobre, il s'engagea, à Blois, "pour la durée de la guerre", au 22^e Dragons, le régiment de Jacques, dont le dépôt avait été évacué de Reims à Tours, et était provisoirement cantonné à Montbazou, où Robert le rejoignit.

Dès le premier appel, le commandant Chapin annonça le passage, en bloc, dans l'infanterie, de toute la classe 14, appelée depuis les premiers jours de septembre. « On garde juste les engagés, et quelques bleus sachant à peu près monter à cheval ». L'instruction était dérisoire ; on manquait de chevaux, et plus encore d'instructeurs.

Le 20 octobre, le régiment se réinstalla à Tours, dans un quartier neuf destiné au groupe volant du 33^e d'artillerie. Robert y retrouva Bernard, arrivé d'Argentine avec Étienne, depuis huit jours, et qui, nous l'avons vu, "omis" dans les listes de la classe 14 à laquelle il appartenait, s'était engagé pour ne pas attendre l'appel de la classe 15, mais avait dû "en prendre pour quatre ans" ! Il fut versé au même peloton que Robert.

À la fin d'octobre, les deux frères furent inscrits au peloton d'élèves-brigadiers, commandé d'abord par le très sympathique sous-lieutenant Rozay, qui repartit malheureusement bientôt pour le front, et fut remplacé, au grand regret des élèves, par le lieutenant Dutreil.

« C'en est fini, écrit Robert, des services en campagne à cheval, même des séances de manège ! il ne s'agit plus maintenant que de rabâcher les parties les plus ingrates de la théorie, et c'est tout. Pour continuer à monter, au manège ou dehors, on se débrouille comme on peut, on s'insinue dans le dressage des jeunes chevaux français ou des chevaux américains. Ces derniers sont arrivés en masse du Canada ou d'Argentine, dans un état de saleté épouvantable, la crinière, la croupe et la queue couvertes de marques à la peinture. On ne sait où les caser ; les cours du quartier se remplissent d'écuries volantes ; on utilise les granges disponibles au parc à fourrage ; il faut ensuite nettoyer ces maudits chevaux à demi sauvages, et, bientôt, le "pansage américain" et la théorie se partagent nos journées. Dans ces conditions, huit jours passés au camp du Ruchard pour des manœuvres et des tirs de guerre nous font l'effet de délicieuses vacances. »

Au début de janvier 1915 arrivèrent les bleus de la classe 15, dont on s'occupa aussitôt activement, paraissant renoncer à achever l'instruction si incomplète de leurs aînés. On préféra laisser ceux-ci partir tels quels pour le front, d'abord dans l'escadron à pied ; puis quelques privilégiés purent même rejoindre la colonne à cheval.

Les premiers jours de février ramenèrent au dépôt Jacques arrivant de convalescence après sa première blessure.

« Bernard et moi prenons une permission de 24 heures (la 2^e depuis octobre), et, à peine rentrés, nous apprenons la formation d'un grand détachement, hommes et chevaux, pour rejoindre, sur le front, la colonne à cheval. Jacques en est. On y admet les quelques bleus restant de la classe 14, et nous arrivons aussi à en faire partie, Bernard et moi, mais non sans peine. Bernard est obligé de rendre ses galons, car il y a trop de brigadiers ; quant à moi, on craint que l'envoi simultané de trois frères au front ne soit pas très conforme au dernier décret paru sur cette question ; puis c'est un autre prétexte invoqué pour m'empêcher de partir : ma candidature à l'examen d'élèves-aspirants ; (quinze jours auparavant, le lieutenant Dutreil m'avait fait appeler du fond d'une noire corvée de charbon pour me demander de me présenter.) Finalement, le capitaine Quinaert, un spahi qui a un peu l'air d'avoir attrapé un coup de soleil définitif en Afrique, nous réunit ; nous sommes trois dans mon cas : Regnault, Gridel, et moi. Garde-à-vous sinistre. Le capitaine s'adresse à Regnault et à moi : "Vous deux, vous ne partirez pas ; vous passerez l'examen d'E.O.R. !" Et il nous tourne le dos pour expliquer à Gridel... qu'il ne partira pas non plus, parce qu'il ne sait pas monter à cheval. Garde-à-vous de plus en plus sinistre : plus d'espoir ! Comme horizon, de longs jours de "pansage américain" dans ce morne dépôt. Enfin, après avoir accablé ce malheureux Gridel, le capitaine se retourne brusquement vers nous, et, à notre stupéfaction : "Eh ! bien, vous êtes toujours décidés à partir ?" Nous l'assurons que notre désir n'a pas changé, ... et nous sommes enfin compris sur la fameuse liste.

« ... Nous partons le 17 février. Nous sellons de bonne heure, après la soupe ; rassemblement dans la cour du quartier autour du commandant Granet. Le détachement est important, le plus fort qu'on ait encore envoyé depuis la mobilisation : une centaine d'hommes, et environ cent cinquante chevaux. On se hisse, non sans peine, sur son cheval. Les réservistes ont perdu l'habitude de la lance, et nous, les bleus, ne l'avons jamais eue. Le commandant, un vieux militaire à cheveux tout blancs, nous lance quelques phrases à panache, bien dans la note ; et nous franchissons, sans regret, la grille. Nous cessons d'appartenir à "l'Arrière". »

I – La cavalerie (2 octobre 1914 – 11 janvier 1917)

Du 17 février 1915 au 11 janvier 1917, Robert servit donc, avec ses deux frères, d'abord comme simple cavalier, puis comme brigadier (26 octobre 1915), enfin comme maréchal des logis (10 septembre 1916), à ce même 22^e

Dragons dont nous avons déjà suivi les traces en Artois (février – septembre 1915), en Champagne (septembre 1915 – août 1916), en Lorraine (août – décembre 1916) en racontant l’histoire de Jacques.

Nous ne nous attarderons donc pas longuement à retracer cette période, d’ailleurs assez monotone et ingrate, de la guerre de Robert ; comme ses frères, il tint les tranchées de ces divers secteurs, sans incidents bien marquants en dehors des grands espoirs suscités par les attaques d’Artois en mai, et de Champagne en septembre 1915, et de la patrouille de la forêt de Parroy (26 – 30 août 1916), à laquelle, malgré son insistance, Robert ne put obtenir de prendre part avec Jacques et Bernard.

Le 10 novembre 1916, Jacques, comme nous l’avons vu, quitta le 22^e Dragons pour passer dans les chars de combat. Le surlendemain, 12, Robert partit en permission de 7 jours pour La Hardonière. Il en revint le 24, pour trouver le régiment toujours à Lunéville, menant avec mélancolie la triste vie de quartier. Quand Robert arriva, il n’y avait que 2 sous-officiers présents à l’escadron, qui étaient de service 9 jours sur 12, et quel service !... Garde de police, service à la gare, planton à la tenue, etc. etc. Dégouté de cette vie fastidieuse, Robert, entre deux corvées, lança, sans grand espoir, une demande de passage dans l’artillerie, faisant valoir sa préparation à l’École polytechnique, mais elle ne fut transmise en haut lieu que revêtue d’un “avis défavorable” de chacun de ses supérieurs.

Du 7 au 19 décembre, il fit encore en forêt de Parroy une période de tranchées rendue fort désagréable par les intempéries, la boue, l’eau, et les effondrements de ce terrain mouvant : on s’efforçait de lutter par des travaux pénibles et vains contre ces forces de la nature... Les Boches étaient toujours extrêmement calmes.

Le 29, le régiment quitta Lunéville, et alla cantonner d’abord à Remenoville, puis à Giriviller, jusqu’au 5 janvier 1917. De là il se mit en route, avec toute la division, pour gagner par étapes la frontière suisse, – les Forges, le 5 janvier, Hautmougey le 6, Magnoncourt le 7, Quers le 9, Étrappe le 10. C’est là que le lendemain, à la décision, une note lui apporta une nouvelle sur laquelle il ne comptait plus : « Le maréchal des logis de Larminat, Robert, du 2^e escadron, est affecté comme maréchal des logis au 33^e régiment d’artillerie de campagne. Ce sous-officier sera mis en route demain sur la gare régulatrice de Creil. » Le 33^e R.A.C. était le régiment de son cousin Pierre Henri, qu’il avait demandé en tête de liste.

ROBERT

Le 12 janvier, donc, Robert fit ses adieux à l'escadron, et alla s'embarquer à l'Isle-sur-le Doubs.

II – L'artillerie (11 janvier 1917 – 23 août 1919)

A – Le 33^e d'artillerie (11 janvier 1917 – 12 avril 1917)

La Somme (13 janvier – 6 février 1917)

Arrivé le 13 janvier 1917 au soir à Creil, Robert y compléta d'abord son équipement d'artilleur : on lui donna, entre autres impedimenta, une lourde provision de vivres de réserve et un grand sabre courbe, qu'il trouva fort encombrant. Et le 14, vers 23 heures, il s'embarqua dans un wagon de 3^e classe, glacial et fort dur, qui le transporta jusqu'à Villers-Bretonneux, où il arriva vers 7 heures du matin. Là, il était encore à 30 kilomètres de son régiment, avec 25 kilos de bagages, et sans aucun moyen de transport. Courageusement, il prit à pied la route de Suzanne, à travers une région affreusement dévastée par l'offensive de l'été précédent ; après avoir imploré en vain plusieurs camions restés sourds à ses prières, il eut enfin la chance d'être rejoint par une petite voiture à deux roues conduite par l'ordonnance d'un officier qu'il venait de mener à la gare ; il y monta et atteignit ainsi Bray qu'il trouva entièrement occupé par les Anglais. Là, il se hissa sur un chariot anglais d'effets d'habillement, qui le mena jusqu'à Suzanne. N'ayant pu obtenir au bureau du cantonnement aucun tuyau certain sur son nouveau régiment, il se décida à en chercher lui-même, et finit par tomber sur une fourragère chargée de foin, dont les conducteurs portaient justement les écussons du 33^e. Ils le conduisirent, sur leur chariot, au milieu d'un océan de boue liquide dans lequel les roues disparaissaient jusqu'au-dessus du moyeu, et avec des cahots effroyables jusqu'aux échelons du 3^e groupe, où l'adjudant lui donna à manger et lui fournit un cheval et un guide pour aller jusqu'au P.C. du colonel (colonel Bourdais) à 800 mètres avant Curlu. Le colonel étant occupé, Robert fut reçu par son adjoint, le capitaine Bourdet, ancien camarade d'Édouard à Polytechnique, qui l'envoya aussitôt voir Pierre, tout à côté, au ballon 30. Pierre le reçut à bras ouverts, s'offrit à le piloter partout, et obtint du colonel qu'il fût affecté à la 4^e batterie (2^e groupe : commandant Villers), dont le commandant était un de ses camarades, le capitaine Allard.

Le lendemain, 16 janvier, Pierre vint prendre son cousin en camionnette, et le mena aux positions, par Curlu et Maurepas, ou du moins

l'emplacement de ce village dont Robert ne put distinguer nul vestige au milieu de ce paysage de désolation. Les trois batteries étaient à la hauteur du Forest, et tiraient au-delà de Bouchavesnes. Les deux cousins déjeunèrent chez le colonel Villers qui les avait invités, et qui fit à Robert le plus aimable accueil, de même que le capitaine Allard : celui-ci parut pourtant un peu surpris d'entendre son nouveau sous-officier lui déclarer qu'il ne connaissait rien à l'artillerie, et qu'il n'avait même jamais vu un canon à moins de 200 mètres. Pour commencer tout aussitôt son instruction, il lui fit visiter à fond toute la batterie, et fit même tirer tout exprès pour lui un obus à balles.

Le groupe étant sur le point d'être relevé par les Anglais, le capitaine jugea inutile de garder Robert sur la position pour trois ou quatre jours, et le renvoya à l'échelon. Le retour fut encore plus laborieux que l'aller : la camionnette ne put jamais arriver à monter par ses propres moyens certaine piste de rondins fort endommagée, et on dut la faire remorquer par un attelage anglais bientôt doublé d'un attelage français.

Du 17 au 20 janvier, Robert passa aux échelons trois jours fort instructifs, où il commença à se familiariser avec les gens et les choses de l'artillerie.

Le 20, le groupe fut relevé, et le 21, par un temps très froid, il prit la route, Robert servant d'éclaireur à la colonne. Le départ fut laborieux, car on eut grand'peine à arracher les voitures à la boue à moitié gelée du parc, et ce ne fut qu'à la nuit tombée que la batterie arriva au cantonnement, à Domart-sur-la-Luce. Le lendemain, elle gagna Plachy-Buyon, au sud d'Amiens, et le troisième jour Bougainville, où elle resta une semaine, à prendre part à des écoles à feu au cours desquelles Robert fut surtout frappé de la crainte que les artilleurs paraissaient avoir de leurs propres canons. Il y avait eu, à Verdun et dans la Somme, à la suite d'innovations imprudentes dans la fabrication des obus, une véritable épidémie d'éclatements de pièces, et, quoique cette fâcheuse période eût pris fin dans les derniers mois de 1916, il était clair que les canonniers n'avaient pas encore repris leur confiance dans leurs pièces : « À peine a-t-on mis en batterie, note Robert, que le tireur de chaque pièce se creuse un trou profond sans se laisser rebuter par la résistance de la terre gelée ; il s'accroupit au fond, et met le feu au moyen d'une corde de 2 ou 3 mètres, pendant que les autres servants se serrent à l'abri derrière le caisson. Seul, le chef de pièce, debout quelques pas en arrière, met une note de calme satisfaisante au milieu de toutes ces précautions fiévreuses. »

Le 31, Robert reprit ses fonctions d'éclaireur et guida la colonne jusqu'à Saint-Sauflieu où on devait cantonner quelques jours. Il faisait très froid, et la neige gelée avait rendu les routes abominablement glissantes. « Le voyage, écrit Robert, se poursuit fraîchement. Un véritable problème se pose pour rendre mangeables les boules de pain, intégralement gelées : le meilleur système, encore qu'il soit d'une propreté médiocre, paraît être de garder le plus longtemps possible le pain entre sa chemise et sa tunique ; on arrive parfois ainsi à l'amollir jusqu'à son centre, ce qui n'est guère possible en l'approchant momentanément d'un feu. À Saint-Sauflieu, nous connaissons les températures les plus basses qu'on ait observées depuis longtemps. On parle de moins 25° ! Notre dortoir est une grange complètement ouverte dans le haut d'un de ses pignons : il y fait à peu près aussi froid que sur la grand'route, et la mince couche de débris de paille qui nous sert de litière n'est d'aucun secours pour doubler nos couvertures. On n'ose se déchausser, la nuit, dans la crainte de ne pouvoir remettre, le lendemain, ses souliers complètement raidis. »

Enfin, le 6 février, le groupe embarqua à Plachy-Prouzel, et fut transporté en Champagne, à Saint-Hilaire-du-Temple. Après avoir encore servi d'éclaireur jusqu'au cantonnement, à Aigny, il partit pour La Hardonière, en permission de 7 jours.

La Champagne (7 février – 12 avril) Fontainebleau (12 avril – 12 juillet)

À son retour, le 19 février, Robert retrouva son groupe à Aigny, au repos : son service à la batterie étant à peu près nul, il profita de ses loisirs pour travailler ses théories et suivre un cours d'artillerie.

Le 3 mars, le groupe partit pour le camp de Mailly : « Nous ne sommes à Mailly, écrit-il le 15, que pour manœuvrer. Ce sont des manœuvres de groupe d'abord, puis de régiment, de division, de corps d'armée... Comme éclaireur, j'ai la bonne fortune, un jour, d'assister à la critique, faite par le général Nyessel. C'est un grand diable, habillé en kaki, avec un manteau de troupe de la même couleur, très allant au physique et au moral, la figure énergique, avec cette expression originale particulière aux coloniaux. Il entend être connu de tous ses hommes et leur parle volontiers, d'une parole toujours convaincue. Il a adopté pour la critique une méthode tout à fait passionnante : chaque fois qu'un ordre a été donné, il ne se contente pas des affirmations du chef qui l'a conçu, mais il interroge les exécutants, s'enquiert de l'heure à laquelle ils ont reçu l'ordre, de la forme sous laquelle il leur est parvenu, de la façon dont ils l'ont compris et appliqué. Il finit

ainsi, pour l'instruction de tous, par découvrir ce qui, réellement, a fait défaut, en le faisant constater par le responsable lui-même.

« ... Entre-temps, je suis un cours d'artillerie à l'usage simultanément des sous-lieutenants et margis d'artillerie, et des sous-lieutenants et sergents d'infanterie. Le colonel Gascoin, commandant l'artillerie du 9^e corps le dirige de haut ; il s'efforce non seulement de nous inculquer ou de nous rappeler les premières notions de technique du tir, mais il cherche aussi, par tous les moyens à nous rapprocher les uns des autres, à obtenir cette fusion des armes, cette confiance réciproque entre artilleurs et fantassins, si désirable pour réaliser une collaboration étroite au combat.

« Le 16 mars, au lieu de la leçon habituelle, nous assistons, en la compagnie illustre de tous les généraux et officiers supérieurs du 9^e corps, et devant les généraux Roques et Pétain à une démonstration intéressante et convaincante sur le tir du 75 avec les cartouches à charge réduite qui sont encore à l'étude. Cette séance donne lieu à un petit incident qui passe inaperçu mais aurait pu m'être assez désagréable : à un moment donné, il s'agissait de faire un tir à vue sur objectif fugitif pour montrer quelle mobilité extrême gardait le canon grâce à l'emploi des faibles charges. On conduit Pétain auprès de la pièce. Mais il faut un peloton de servants pour exécuter le tir, et, naturellement, on s'adresse aux sous-officiers du cours. Malencontreusement placé près de l'instructeur, je me vois désigné pour cet office que je n'ai encore jamais rempli. Vraiment, faire mon apprentissage, ou plutôt exhiber mon incompetence sous l'œil de Pétain, c'est un honneur dont je me passerais !... Mais je suis au premier rang, rien à faire pour m'éclipser... Ma foi ! je m'arrose d'autorité les fonctions de chef de pièce, et, quelques pas derrière le canon, je regarde d'un air connaisseur s'effectuer les diverses opérations sans y prendre aucune part. Personne, heureusement, ne semble remarquer ma bizarre abstention.

« Après cette petite émotion, le colonel Gascoin termine en expérimentant devant nous un procédé de liaison dont il est l'inventeur. Il consiste, tout autre procédé de communication étant supposé impossible entre l'avant et l'arrière, à faire faire demi-tour, dans la première ligne, à un obusier de 75 et à glisser dans la gaine de l'obus un message en guise de fusée. À limite de portée (1 200 mètres environ) un guetteur, dans un poste déterminé à l'avance, reconnaît le sifflement particulier de l'obus, repère l'endroit où il tombe, et s'y précipite aussitôt pour le déterrer et transmettre

le message, au besoin par le même moyen. Pétain suit cette expérience d'un œil amusé, indulgent, mais, il me semble, quelque peu sceptique. »

Le 20 mars, le groupe quitta Mailly et regagna Aigny : le 25, Robert obtint une permission de 24 heures à titre exceptionnel pour aller voir à La Hardonière ses cinq frères qui s'y trouvaient tous en même temps ; il rejoignit le 28, à Vertus, son régiment, arrivé le matin même : d'après les "tuyaux" qui semblaient les plus probables, le 33^e allait être mis, pour la préparation de la grande offensive imminente, à la disposition de la 5^e armée (38^e corps) jusqu'au jour J – 2, et devait se placer à l'extrême droite du secteur d'attaque. Ensuite, il rejoindrait le 9^e corps qui faisait partie du "G.A.R." (Groupe d'Armées de Réserve) destiné à la poursuite du Boche.

Par Mutry, et Ville-en-Selve, la batterie de Robert alla prendre position, le 2 avril, entre le château de Romont et Puisieux, à une dizaine de kilomètres de Reims : le 4 et le 5, on apporta un approvisionnement de mille deux cents obus, qui complétèrent à quatre mille deux cents le nombre de coups que devait tirer la batterie pendant les trois jours où elle allait participer à la préparation de l'attaque. Le 6, Robert fut détaché avec un canonnier comme agent de liaison auprès du commandant d'infanterie, mais à peine avait-il pu se rendre compte à peu près de ce qu'allaient être ses nouvelles fonctions, qu'il fut rappelé à la batterie, où le capitaine lui annonça qu'il allait être envoyé à Fontainebleau pour y suivre, à partir du 12, le cours d'élèves-aspirants. Tout en regrettant un peu de partir à la veille d'une période qui promettait d'être intéressante, Robert se réjouit des nouvelles perspectives qu'allait lui ouvrir cette désignation ; il quitta sa batterie le lundi de Pâques 9 avril, et entra le 12 à l'école d'artillerie où il passa trois mois fort bien employés et d'où il sortit aspirant le 12 juillet ; comme il n'y avait pas de place vacante au 33^e, il choisit le 30^e dont il rejoignit le dépôt le 26 juillet après 15 jours de permission à La Hardonière.

B – Le 30^e d'artillerie (26 juillet 1917 – 23 août 1919)

Le dépôt

À son arrivée au quartier Dunois, Robert alla se présenter au lieutenant-colonel Girard, et au commandant-major Weil.

« Je suis affecté provisoirement à la 63^e batterie, commandée par le capitaine Thivel, un bon petit vieux que je trouve en train de chauffer ses rhumatismes au soleil. Il était, en temps de paix, chef de musique du 30^e, et est devenu, je ne sais par quel hasard, capitaine d'artillerie.

« La 63^e batterie est la batterie d'instruction de la classe 18 ; on se doute de ce que peut être cette instruction quand on voit l'air impotent, vénérable et débonnaire de la plupart des officiers du dépôt... Un sous-officier me raconte d'un air désabusé que lorsqu'on se permet une réprimande un peu sèche à un bleu, ou qu'on a l'audace de le punir, il n'est pas rare de se voir appeler le lendemain à la grille du quartier pour y subir les remontrances ou les cajoleries des parents.

« Mais pour se faire une idée complète du dépôt, il faut pénétrer dans les bureaux : on y emploie la main d'œuvre féminine ; des demoiselles pimpantes y accomplissent chacune à peu près le quart de la besogne du scribe le plus ordinaire ; il est vrai qu'elles ne peuvent tout faire à la fois, qu'il faut bien bavarder un peu, rajuster de temps à autre sa coiffure, se mettre, de temps à autre, un brin de poudre ; et puis les politesses, les demandes d'explications prennent du temps. Il est juste de dire que, si on perd un peu en rendement, on gagne beaucoup par ailleurs : les salles et les cours autrefois si rébarbatives sont devenues pittoresques, presque avenantes. Et c'est bien quelque chose.

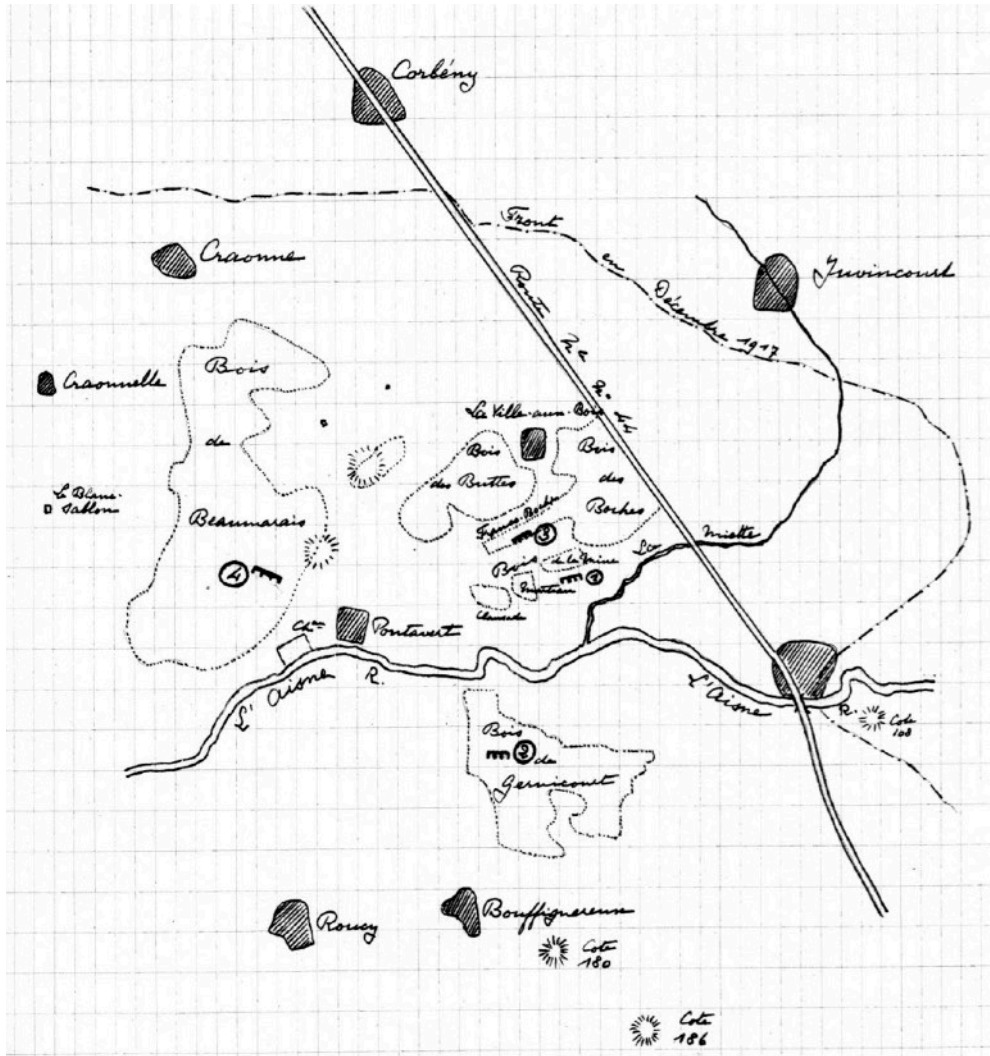
« Dans ce bizarre établissement militaire, on n'a visiblement aucun besoin de moi, ni aucune envie de m'employer. Mon temps se passe à errer dans les rues de la ville, en quête de monuments à visiter. »

Au nord de l'Aisne (Position "Jeanne d'Arc")

Le 31 août, Robert quitta sans regret le dépôt, et atteignit le 1^{er} septembre les échelons du 30^e à Romain, dans l'Aisne. Il fut affecté à la 8^e batterie (3^e groupe) qu'il ne devait plus quitter avant la fin de la guerre. Il alla se présenter le lendemain au capitaine Videlier qui la commandait, et qui avait avec lui le lieutenant Lachnitt, lequel allait incessamment prendre le commandement de la 9^e batterie, et le jeune sous-lieutenant de Nervo, promu depuis le 1^{er} avril ; la position de batterie se trouvait au-delà de l'Aisne, à 200 mètres au nord de la route de Pontavert à Guignicourt, à 300 mètres à l'est du croisement de la route de la Pêcherie.

Au retour, en traversant le bois de Gernicourt, Robert rencontra le capitaine d'Étienne dont la batterie (1^{re} du 45^e) était au bois Marteau, à 500 mètres à peine de celle de Robert ; il alla, dès le lendemain, y surprendre son aîné et déjeuner avec lui avant d'aller s'installer à la position : « Mon petit P.C. de chef de section n'est vraiment pas mal du tout, écrit-il, guère à l'abri, à vrai dire : c'est une petite sape très peu profonde,

mais pour peu que les obus boches tombent plutôt à côté que dessus, j'y serai à merveille. »



Les quatre positions successives de la 8^e batterie dans l'Aisne (1917)

Le secteur était assez calme ; la batterie était chargée de faire barrage à 4 050 mètres, un peu à droite de Juvin-court, mais Robert ne vit se déclencher que deux fois ce barrage, dans la nuit du 4 au 5, où les Boches, ayant eu vent de la relève des fantassins, tentèrent un coup de main qui nous coûta une centaine d'hommes, mais où ils perdirent aussi pas mal de monde, et dans la nuit du 7 au 8, où la batterie fut relevée par la 22^e du 230^e.

« Depuis mon arrivée jusqu'à aujourd'hui, écrit Robert le 7, je n'ai encore eu l'honneur de recevoir du capitaine qu'une seule communication. Après avoir semblé m'ignorer totalement, un soir, il m'a fait appeler. Je me suis précipité, tout heureux à l'idée de la mission intéressante qui allait sans doute m'être confiée : " Larminat, vous allez prendre quatre hommes pour boucher ce trou d'obus que vous voyez à 200 mètres d'ici sur la piste, afin que le fourgon de ravitaillement puisse dépasser la batterie et aller jusque-là pour faire demi-tour : il ne faut pas que la piste qu'il suit ait l'air de s'arrêter à la batterie." Après la discrétion excessive observée par le capitaine à mon endroit, je commençais à me demander s'il n'y avait pas, dans cet ordre subit et isolé quelque intention de brimade. Un aspirant ne serait-il bon ici qu'à commander une corvée de quatre hommes ?... Mais, pour la deuxième fois ce soir, vers 20 heures 30, le capitaine me fait appeler :

"Larminat, nous sommes relevés cette nuit : vous savez que nous ne sommes plus que deux officiers, le lieutenant Lachnitt ayant pris le commandement de la 9^e. Le lieutenant de Nervo est parti ce matin pour la position que nous allons occuper dans le bois de Gernicourt ; je vais aller l'y rejoindre. Je vous laisse seul avec la batterie. Vous aurez à veiller au chargement des bagages sur les chariots de parc, et à emmener le personnel." Et le capitaine s'en va, me laissant donc pour quelques heures chargé de toute cette batterie où je ne suis que depuis cinq jours. Cette marque de confiance me rassure sur la manière dont on compte se servir de mes capacités. En attendant les voitures, les poilus me chantent les louanges de cette nouvelle position du bois de Gernicourt : c'est là qu'ils étaient pour l'attaque du 16 avril, et il paraît que c'est un paradis. Aussi personne n'envie le 1^{er} groupe que nous relevons et qui, lui, s'en va au repos. Un seul incident, au moment du départ : les fantassins ayant envoyé par erreur une fusée à 3 étoiles au lieu d'une fusée éclairante, tout le monde saute aux pièces, et le barrage se déclenche, mais quelques instants après, ils envoient le signal : "Cessez le feu !" et tout rentre dans le silence... Enfin, les voitures arrivent, et la route se fait sans encombre : vers minuit nous sommes arrivés. Je vais rendre compte au capitaine qui me répond : "Bon ! ça va bien !... Ah ! Larminat, je vous ai trouvé un abri où vous serez tout seul, et où vous ne serez pas mal logé, je crois : tenez, je vais vous le montrer !" Et voilà le capitaine qui me conduit lui-même à ma cañha, me laissant aussi surpris que confus de tant d'amabilité. Mon trou se trouve presque devant la bouche de la 4^e pièce ; je crois que je sentirai passer les

barrages. Grâce à mon brave tampon ¹, mon P.C. devient bientôt très confortable, et le “pajot” ne laisse rien à désirer. »

Le bois de Gernicourt (8 août – 28 septembre 1917)

Cette position du bois de Gernicourt méritait sa réputation : les pièces avaient de bonnes casemates, et les hommes des abris cimentés solides, inspirant confiance. La batterie possédait, au-dessus de Gernicourt, un excellent observatoire, qui donnait de bonnes vues sur toute la zone d'action. Quand on voulait en avoir d'encore plus étendues, on montait soit au Moulin de Roucy, soit à la cote 186, soit le plus souvent à sa voisine, plus proche, la cote 180, entre Cormicy et Guyencourt d'où on découvrait un immense panorama dont presque chaque détail avait déjà eu les honneurs du “communiqué” : le mont Sapigneul, la cote 108, Berry-au-Bac et les ruines de sa sucrerie, Juvincourt et son “Ancien Moulin”, le bois de la Casemate, la route 44, Corbeny, Craonne, “l'arbre d'Amifontaine”, point de réglage de toutes les batteries lourdes du secteur, et toute la plaine de Laon.

Quoique le secteur fût généralement assez calme, cette période fut très instructive pour Robert, et constitua pour lui le meilleur stage d'application pratique après les cours qu'il avait suivis à Fontainebleau. La batterie avait fréquemment à exécuter des tirs, surtout des tirs de harcèlement ou de représailles, par courtes rafales subites sur des points fixés d'avance par le commandement ; ou bien, lorsqu'on avait quelque indice permettant de croire à une relève dans les lignes ennemies, tout le groupe était chargé d'arroser méthodiquement boyaux et tranchées d'obus explosifs ou à balles, les trois batteries se relayant pendant toute la nuit ; parfois aussi il s'agissait d'inonder d'obus toxiques les carrefours en arrière des lignes. La préparation de tous ces tirs donnait lieu à de fréquents réglages, qu'on pouvait faire très minutieux du haut d'un des excellents observatoires dont la région était si richement pourvue.

Robert faisait en même temps plus ample connaissance avec le personnel de la batterie dont il se louait beaucoup : « Gais, complaisants, travailleurs, bons camarades, ils ont une bonne volonté et un bon esprit que je n'ai encore trouvé à ce point nulle part ailleurs. Ils sont toujours prêts à exécuter un ordre quelconque sans jamais récriminer, et on ne les entend pas critiquer leurs gradés : c'est à n'y pas croire ! Cet heureux état d'esprit vient évidemment en partie de ce que la batterie a toujours eu beaucoup de chance

1 - Terme d'argot qui désigne le soldat servant d'ordonnance (N.D.E.)

au feu, qu'elle a relativement peu souffert, et que ses officiers l'ont toujours commandée avec la plus grande douceur. Mais ce bien-aller général tient aussi à la présence, en nombre important, d'excellents éléments qui donnent le ton à tout le monde.

« Je ne saurais les citer tous... À la première pièce, il y a Périn, le maître-pointeur, excellent pointeur de la classe 11. Il est presque imberbe, un peu timide, et très réfléchi. Devant un gradé, il prend toujours un air grave et recueilli comme pour se bien pénétrer des instructions qu'il reçoit, et au premier mot bienveillant, sa figure s'illumine d'un sourire amical et respectueux. S'il parle peu, on écoute toujours son avis, qui est souvent le bon. Il est très aimé à sa pièce, où on l'a surnommé "Toutou". Un jour, je vois arriver deux poilus, Flament et Rousset ; ils entrent chez le maréchal des logis Ginot, le chef de la 2^e section, qui habite un trou semblable au mien, et lui faisant face : "Maréchal des logis, on voudrait souhaiter la fête à Toutou, qui a 26 ans demain... Et on aurait voulu lui faire un petit discours, ce soir, à la soupe. Seulement, voilà, nous autres, on ne sait pas trop quoi lui dire... Nous avons pensé que vous voudriez bien nous écrire quelque chose..." Ginot consent de bonne grâce : il aiguisa sa bonne plume pour composer une courte harangue, et nous allons, discrètement masqués par un rideau d'arbres, jouir de l'effet produit. Des applaudissements enthousiastes saluent le cri de la fin : "Vive le Toutou du premier Pétard !", et nous trinquons avec ce brave Périn, tout intimidé, mais bien content tout de même.

« Le pointeur en second, Triboulet, "le père Triboule", qui connaît bien son métier, est également populaire dans toute la batterie. On le considère un peu comme un ancêtre, car il est de la classe 1908, et a donc déjà... 29 ans ! Pas très grand, mais solidement charpenté, un peu bedonnant, ce qui ne l'empêche ni de marcher ni de travailler, c'est le type du bon ouvrier, solide à l'ouvrage, et toujours prêt à en abattre. Quand il est dans une équipe, le moral y est bon. Il ne craint pas le "pinard" auquel il résiste remarquablement, quoiqu'il en absorbe parfois des quantités respectables. Sa figure sympathique s'orne d'une paire de longues moustaches gauloises qui contribuent à lui donner un grand ascendant sur les jeunes : il sait à merveille les redresser d'un mot s'il les voit flancher à la besogne ou se permettre une réflexion déplacée.

« Son grand ami, et c'est une amitié célèbre parmi nous est le cuisinier de la position, "Canaque" dont le vrai nom, Gillet, n'est jamais usité. Sa figure,

très brune et toute ridée, a dû lui valoir son surnom. Il commande, au milieu de ses marmites, en souverain absolu, et pas toujours commode. Gare à qui ne lui rapporte pas les plats à l'heure qu'il a fixée !... À vrai dire, ses invectives ne produisent pas tout l'effet qu'il pourrait en attendre, car on le sait parfaitement dépourvu de méchanceté : non seulement ses camarades ne se froissent pas, mais ils se font un malin plaisir de lui procurer l'occasion de gronder. Avec Triboulet il se montre plus bourru qu'avec aucun autre : c'est sa manière de lui témoigner son amitié. Dès qu'ils sont ensemble, ce qui les enchante au fond, ils passent leur temps, pour la plus grande joie de l'assistance, à se dire des choses désagréables et à se lancer des pointes, sans jamais se fâcher d'ailleurs. Ce que personne n'ignore, par exemple, c'est que ce "cuistot" modèle se mettrait en petits morceaux pour assurer aux camarades leur pitance le jour où le ravitaillement viendrait à faire défaut. Réveillez-le à n'importe quelle heure de la nuit, demandez-lui, après une journée éreintante un effort de plus pour préparer quelques repas froids ou refaire du bouillon, vous n'avez pas le temps d'achever qu'il commence déjà à découper sa viande, et à rallumer son feu. Aussi est-il adoré des poilus, et les volontaires ne manquent jamais quand il s'agit de faire quelque corvée pour venir en aide à Canaque.

« Le pointeur de la deuxième pièce, Lefèvre, est un petit homme maigrelet, d'une intelligence remarquable et excessivement adroit de ses mains. Fin menuisier, il travaille aussi le métal comme un ajusteur de profession. Quand il ne fabrique pas quelque meuble de luxe pour le P.C. du capitaine, il est toujours en train de fignoler un briquet ou de réparer une montre. Ce n'est pas un aussi constant soutien du commandement que Périn et Triboulet : sa qualité de Parisien le porte naturellement à la critique et à la raillerie, d'autant plus qu'il se sent souvent supérieur à tel ou tel de ses gradés ; mais, bien conduit, c'est un combattant de premier ordre.

« La troisième pièce paraît un peu terne, dans son ensemble, à côté des autres. Glœntzlin, le maître-pointeur, est un de ces commis-voyageurs ou employés de commerce hâbleurs, contents de soi, et sur lesquels on ne peut compter qu'avec réserve. Parmi les autres servants, il y a encore un excellent menuisier-charpentier, Desgranges, bonne pâte, mais caractère un peu mou ; Delalay dit "Petit Chien", et Bonnet sont de courageux compagnons pour les liaisons éventuelles avec l'infanterie.

« La quatrième pièce est celle qui présente le groupe de servants le plus homogène, et par là même le plus excellent. Les circonstances m'ont fait, à

Jeanne d'Arc et ici, habiter à côté d'eux, et je mange à leur table. Le maître-pointeur Odeau, de la classe 15, le benjamin de nos pointeurs, est un très gentil garçon, au caractère jeune et gai. Il remplit avec une grande application ses importantes fonctions. Son ardeur à la besogne est vraiment incroyable. Comme sa santé est malheureusement assez délicate, il faut le surveiller pour l'empêcher d'abuser de ses forces, et lui donner parfois l'ordre formel de prendre du repos, lorsque la situation le permet. Son exemple entraînerait ses camarades d'une manière irrésistible s'ils avaient besoin d'être entraînés. Mais il y a entre tous une belle émulation : les Perrin, les Rétif, les Garnier ne sont pas de ceux que la fatigue effraie. À Gernicourt, je ne peux encore que soupçonner leurs précieuses qualités : je les verrai s'exercer à plein dans les durs labeurs de 1918, et elles feront de la quatrième pièce un modèle pour les trois autres.

« Perrin, le jour de mon arrivée, voyant que je ne savais à qui m'adresser, s'est mis spontanément à ma disposition, et il n'a cessé de me prodiguer depuis ses services les plus dévoués. C'est un garçon tout timide, qu'on trouve toujours en train de travailler pour quelqu'un. Comme il est fort industriel, il a fait subir à mon home toutes les améliorations que ma fantaisie lui suggère, et bientôt, dans mes trois mètres carrés, je me trouve, grâce à lui, installé comme un roi.

« ... La docilité générale de tous ces hommes, qui rend les relations bien cordiales lorsque, étant leur chef, on est obligé de vivre au milieu d'eux, n'a pas pour revers un manque d'initiative ou d'allant : il faut les voir, lorsqu'on crie : "Barrage !", bondir hors de leurs cañhas dans la boue, en n'importe quelle tenue, sans souliers, en chemise s'il le faut, lorsque le calme habituel du secteur les a, par exception, incités à se déshabiller pour dormir. Ils savent bien qu'une seconde gagnée peut représenter la vie d'un de nos fantassins.

« Dans notre vie d'hommes des bois, nous sommes admirablement partagés au point de vue religieux, grâce à la présence permanente au milieu de nous de l'abbé Vernédal, le brancardier de la 9^e batterie. Nous avons la messe tous les dimanches, chaque jour même si nous le désirons.»

Le 13 septembre, Robert alla se promener à Beurieux, afin de pouvoir décrire à son père les blessures du cher village natal :

« À mesure qu'on s'éloigne de Pontavert, on sent qu'on s'écarte du front. Pourtant, Chaudardes et Cuiry ont reçu pas mal d'obus. Le long de la route, importants dépôts de munitions et dépôts du génie. Après le château de

Pontavert, ou du moins après ce qui en reste, un grand cimetière dominé par une immense croix faite simplement d'un tronc de bouleau sur lequel on a croisé une grosse branche de bouleau : c'est impressionnant. En arrivant à Beaurieux, sur la droite, au bord de la route, trois grosses pièces de 240, avec leurs obus qui "se posent un peu là !" Puis, des deux côtés, un important dépôt de matériel, fils de fer barbelés, rails, madriers, caillebotis, croix pour cimetières, etc. Beaurieux même, de la route, n'a pas l'air abîmé du tout : les arbres cachent beaucoup les maisons, et on n'a pas du tout cette impression de désolation que donne l'aspect de Pontavert, ou même de Cuiry. Le joli clocher n'est pas écorné. Je monte la côte, au milieu d'une quantité de troupes qui sont là au repos : pas mal de coloniaux et de noirs. La fontaine de Sainte-Eutropie est toujours à sa place. J'arrive à la maison de l'oncle Louis. La porte extérieure n'existe plus ; devant la maison, des voitures, et des chevaux attachés. La petite grange à gauche a reçu un gros obus qui a éventré le toit ; dedans, on a tout de même abrité des chevaux. Le jardin est complètement dévasté. La maison elle-même a cet aspect triste des maisons abandonnées, mais n'a pas l'air, à première vue, d'avoir reçu d'obus. Il en est tombé quelques-uns, et qui ne doivent pas être très vieux, dans le jardin. Mais en faisant le tour, je m'aperçois que toute la partie attenante à la maison principale vers l'église est éventrée, et il y a un énorme trou au bout du corridor du 1^{er} étage près de l'escalier. Dedans, cela tient encore, mais plus de portes, plus de vitres, les papiers déchirés, abîmés. Je casse la croûte mélancoliquement dans une chambre, sur le marbre de la cheminée que j'ai posé sur deux tas de briques... Tout contre le mur du jardin, on voit, par la fenêtre, un grand cimetière militaire, rempli des morts des attaques de Craonne et du Chemin des Dames.

« Je monte jusqu'à l'église qui ne semble pas avoir rien reçu, quoique le toit soit en réparation. L'intérieur est intact et entretenu. Les maisons les plus démolies sont celles qui sont entre l'église et la maison de l'oncle Louis : il n'en reste plus grand'chose.

« Chez tante Anne, je trouve la vieille Élisabeth, qui me parle de toute la famille ; cet intérieur habité, bien entretenu, propre, fait plaisir à voir. Chez les Tugny, c'est une ambulance : une grande tente cache à moitié la maison dont la porte est obstruée avec des sacs à terre. Extérieurement, les murs et le toit n'ont pas l'air d'avoir trop souffert, mais l'intérieur doit être bien misérable. »

Du 18 au 28 septembre, Robert suivit un cours de tir, à l'usage des sous-lieutenants, aspirants, et sous-officiers du régiment, sous la direction du capitaine Japiot, commandant la 5^e batterie ; c'était un officier très gai et plein d'entrain, dont les leçons, très pratiques et variées plurent beaucoup à ses élèves, comme en témoigne le carnet de Robert :

« ... 21 septembre : visite à une batterie de 105 long, du 115^e régiment, commandée par le capitaine de Courson. Un ordre de tir arrive, par le plus heureux hasard, pendant que nous sommes là, et nous observons ce tir avec un vif intérêt. Nous montons ensuite à la cote 180 pour suivre un réglage fait par ce même capitaine de Courson avec sa batterie sur l'arbre d'Amifontaine : il y a justement des Boches qui se promènent sur le chemin qui y mène : on en profite pour leur envoyer quelques obus. La vue est excellente, ce soir, et on voit un tas de choses : des Boches près de l'arbre d'Amifontaine, d'autres à la corne gauche du bois Claque-Dents, une colonne de voitures sur la route d'Amifontaine à La Malmaison, une auto sanitaire boche qui file, suivie d'un nuage de poussière, derrière le bois des Bretons. Cependant, un observateur nous signale la batterie boche 06.51, qui couvre de ses 150 nos tranchées devant le bois en T. On voit aussi une autre batterie en action, dont les lueurs paraissent sortir des maisons mêmes de Corbeny, à 1 500 mètres à peine des lignes. Tout à coup, un énorme "départ" derrière nous, suivi de deux autres... On croirait entendre un lourd convoi passer au-dessus de nos têtes... Bientôt, de volumineux panaches de fumée s'élèvent de la corne du bois Claque-Dents : ce sont trois pièces de 240 qui cherchent à défoncer une sape boche. Mais quels éclatements monstrueux ! Nos petits 75 font pauvre figure à côté d'eux ! De leur côté, les Boches envoient de formidables mines sur nos positions de la cote 108 qui, à chaque coup disparaît presque tout entière sous la fumée. Nos crapouillots ripostent et nous assistons à une nouvelle éruption de ce volcan infernal et toujours grondant. Nous nous attardons un peu à regarder. Quel terrain ce serait pour une bataille de rase campagne, avec les généraux en chef observant l'un de Prouvais, l'autre d'ici ou du plateau de Californie !

« ... 23 septembre. Cet après-midi, le capitaine Japiot nous emmène à l'observatoire de la cote 186, qui offre une distraction tout à fait originale en la personne d'un certain sous-lieutenant Feu-Ardent, propriétaire d'une lunette géante à trois grossissements (40, 70, et 100 !), et qui a été mobilisé avec son instrument. Nous le trouvons, malheureusement, en plein

déménagement, car il est envoyé devant Brimont, et a déjà emballé sa lunette. Mais le personnage lui-même valait le déplacement.

“Ici, nous dit-il en montrant un point à 6 ou 7 kilomètres, les Boches viennent travailler tous les jours. Un d’entre eux emporte avec lui un petit seau qu’il s’entête à remplir avec des blocs de craie trop gros : il perd certainement plus de temps à les sortir de son seau qu’il n’en mettrait à les transporter dans ses mains... Ce petit déblai que vous voyez plus loin marque une entrée de sape qui a maintenant 11,60 mètres de profondeur...

– Ah ! par exemple ! Comment le savez-vous ?

– Oh ! c’est bien simple ! Je compte le nombre de tours que le Boche chargé de remonter la terre fait faire à son treuil : le treuil a à peu près 35 centimètres de diamètre, c’est-à-dire environ 1,10 mètre de tour. Or la manivelle fait entre 10 et 11 tours : vous pouvez calculer la longueur de la corde qui descend au fond du puits... C’est par un procédé analogue que j’ai déterminé les coordonnées de tel ou tel point difficile à situer exactement sur le plan directeur. J’ai compté le nombre de pas que les Boches faisaient pour s’y rendre en partant de points connus...” Et Feu-Ardent termine en gémissant sur son déplacement inopiné qui va lui enlever le fruit de ses longues et patientes observations : tout le travail va être à recommencer devant Brimont. »

Le bois Franco-Boche (28 septembre – 26 novembre 1917)

Le 28 septembre, la 8^e batterie fut relevée de sa position du bois de Gernicourt, et alla elle-même remplacer au bois Franco-Boche, au nord de l’Aisne, la 28^e batterie du 230^e. Le capitaine Videlier étant en permission, ce fut le sous-lieutenant de Nervo qui prit le commandement, et Robert fut chargé d’amener la batterie à la nouvelle position :

« Nous quittons le bois de Gernicourt par un clair de lune splendide, et notre promenade jusqu’au bois Franco-Boche, accompagnée par le bruit du canon ouaté dans la brume, est d’une poésie parfaite. Dès qu’il nous entend venir, Nervo se précipite à ma rencontre :

“Vous n’avez pas de casse ?

– Mais non, mon lieutenant ! tout s’est très bien passé.

– Ah ! tant mieux !... Vous savez, nous venons de recevoir quelque chose de soigné ici ! Les pointeurs et les chefs de pièces que vous aviez envoyés en avant sont arrivés au beau milieu du marmitage. Ils ont été obligés de s’abriter en chemin, et d’attendre que ce soit passé.

– Ils n’ont pas eu de mal ?

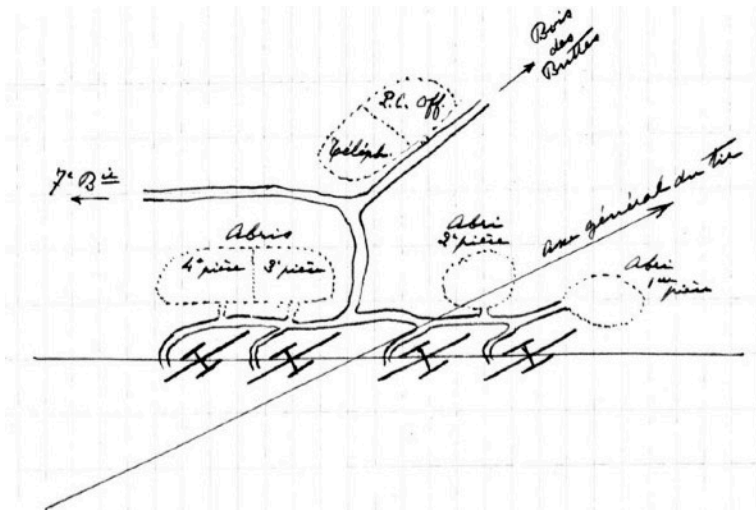
– Non, non, personne n’a rien. Ici, d’ailleurs, les sapes sont solides, et les Boches peuvent toujours y aller... Mais pendant que ça tombait sur nous, je n’étais pas fier de savoir toute la batterie en chemin avec les voitures...”

« J’avais bien perçu, en effet, en cours de route, quelque nervosité dans le secteur, mais rien n’était venu inquiéter notre marche. Ici, il reste des traces de la colère des Boches. Auprès de la première pièce gisent les débris carbonisés d’une caisse de fusées qui a pris feu. À la quatrième pièce, la casemate a été défoncée ; le canon se trouve coincé à peu près en direction du barrage, et le boyau qui mène de l’abri du personnel à la casemate est obstrué. À peine ai-je eu le temps de m’en rendre compte que, déjà, ce brave Neiss est au travail avec son équipe :

“Soyez tranquille, monsieur l’aspirant, on ne se couchera pas avant que la pièce ne soit en état de faire barrage convenablement.

– Bien sûr !” renchérit Odeau, et je sais que je peux avoir confiance.

« ... Le plan de cette position de “Franco-Boche” est bien le plus étonnant qui soit : nous sommes ici, comme nous étions à “Jeanne d’Arc” en plein dans les anciennes premières lignes françaises, qui suivaient, avant le 16 avril, la lisière nord du bois.



La position dans le bois “Franco-Boche”

On a voulu utiliser les ouvrages d’infanterie, et, en particulier, de magnifiques sapes qui ont reçu sans sourciller des obus de 305. Comme il aurait été trop difficile d’amener les pièces en avant de ces sapes, à cause de

tous les obstacles qu'il aurait fallu franchir, on a établi les casemates en arrière. Nous habitons donc tous devant nos canons. La circulation des abris aux casemates se fait par des boyaux qui passent devant la bouche des pièces : il ne faudrait pas essayer de faire le trajet à l'air libre quand la batterie tire. Même dans les boyaux, le passage à trois ou quatre mètres des gueules en flammes est, sinon dangereux, au moins impressionnant, d'autant plus que les quatre pièces, très resserrées tirent presque l'une par-dessus l'autre. Inutile de dire que cette disposition est très gênante pour le commandement de la batterie pendant l'action...

« ... Mon existence ici tend, de plus en plus, à devenir celle d'un officier. Nervo qui s'ennuie tout seul m'a invité à venir partager sa table. Je couche dans la sape de la première pièce, jusqu'au 21 octobre, jour où ma nomination comme sous-lieutenant "à t.t." (titre temporaire) à la date du 15 ayant paru à la décision, Nervo vient m'arracher mes galons d'aspirant et m'installe au P.C. »

Du 12 au 19 octobre, Robert fut envoyé à l'observatoire du bois des Buttes auprès du commandant Devoucoux qui y avait installé son P.C. dans un tunnel à l'épreuve des plus gros calibres, construit par les Boches, pour y faire fonction d'officier observateur du groupe. À partir du 17, il put constater sur les routes et les chemins de fer boches une agitation inaccoutumée : sans doute était-ce la manifestation de quelque inquiétude devant les bombardements de 105 et de 155 qui préparaient notre victoire de La Malmaison, laquelle fut, le 23 octobre, un succès aussi complet qu'on pouvait le souhaiter ; les jours suivants, on put même croire au bois Franco-Boche que l'ennemi allait se résigner à un recul de grande envergure ; mais, ayant abandonné tout le Chemin des Dames pour établir ses lignes au nord de l'Ailette, il put maintenir ses anciennes positions à l'est de la route 44, et le 8 mars il parut bien qu'il était décidé à ne pas reculer davantage de son plein gré. Pour l'y contraindre, la nouvelle méthode de Pétain avait trop bien réussi à La Malmaison pour qu'il ne fût pas tenté de l'employer une seconde fois ; et ce fut, le 21 novembre, l'attaque du saillant de l'ancien moulin de Juvincourt, qui laissa à Robert le souvenir d'une de ses plus fortes impressions de jeune officier : voici comment il raconte cette affaire :

« Jour J !... Le baromètre continue à baisser ; petite pluie fine intermittente.

« Dès 7 heures 30, nous commençons à tirer sérieusement sur les boyaux du Cocher et du Cabriolet, en obus à balles, une section à la fois. Presque

pas de réaction boche. À 11 heures arrive un papier secret sous enveloppe cachetée : “Heure H : 14 heures 40”.

« Pendant les dernières minutes avant H, les tirs diminuent d’intensité. À 14 heures 37 (H – 3 minutes), tout le secteur est redevenu à peu près silencieux. Un officier dans chaque batterie surveille les derniers préparatifs du feu d’enfer qui va s’allumer incessamment.

« H – 2 minutes !... Du milieu du front de batterie, j’interroge lentement :

“Première pièce ?

– Prête ! répond le chef de pièce.

– Deuxième ?

– Prête !

– Troisième ?

– Prête !

– Quatrième ?

– Prête !”

« Une minute se passe : silence complet !... Plus que 30 secondes !... plus que 20 secondes !... dix secondes !... H – 3 secondes : je hurle : “Attention-on-on !” Un silence ; chaque tireur a saisi la poignée de son tire-feu...

“Feu !!!”

« Et à mon commandement, qui coïncide exactement avec un commandement semblable dans une centaine de batteries au moins, un vacarme inouï éclate d’un seul coup. La brume est partout mouchetée d’éclairs. On ne distingue même pas, dans l’ensemble, la voix de basse des lourds. On a beau n’être qu’un simple sous-lieutenant d’artillerie, on se sent quelqu’un quand, d’un seul mot, on déchaîne une aussi furieuse tempête ! Et on a bien l’impression de la déchaîner à soi tout seul, puisqu’au moment précis où on donne son signal, toutes les batteries du secteur y répondent et entrent en danse. Les poilus sont ravis d’entendre glapir leurs canons. Les visages rayonnent. Quand, au bout d’une heure, une cadence plus lente permet de s’entendre, les interjections joyeuses se croisent :

“Ah ! bien, mon lieutenant ! qu’est-ce qu’il prend le Fritz !

– Je crois qu’on leur passe quelque chose !...”

« Casimir Rétif est beau à voir : sa pièce, la quatrième, s’est encrassée. À chaque instant, il bondit hors de la casemate, le calot en arrière, son grand

écouvillon à la main, et il va l'enfoncer vigoureusement tout entier dans la gueule fumante du canon pour éjecter la douille. Avec les deux cornes de son calot, on dirait un Méphisto vomi de l'enfer, et qui replonge, avec sa pique, les damnés dans la fournaise. Sur toute la position, on respire l'odeur de la poudre et du canon chaud. "Fritz" ne vient toujours pas, par une réponse déplacée, gâter notre bonne humeur. Aucun incident. On a l'impression que tout marche bien.

« À 15 heures 30, fusée rouge sur la gauche, répétée au mont Doyon : "Allongez le tir". Mais ce n'est pas à nous que la recommandation s'adresse.

« À 16 heures 20, repos. Le tir ne reprend qu'à 17 heures. Tout à coup, on nous demande : "Barrage !" Émotion. Serait-ce la contre-attaque ? Mais non, c'est une simple erreur, et aussitôt le contre-ordre nous rassure.

« Le soir, nous recevons les nouvelles. D'abord un communiqué, que nous n'attendions pas, sur le splendide succès des tanks anglais à Cambrai. Puis ce sont les premiers résultats certains de notre journée : 350 prisonniers dont 5 officiers ; tous les objectifs atteints (ce qui se réduit, d'ailleurs, au saillant de l'ancien moulin) ; chez nous, pertes minimales.

« La nuit, nous tirons encore, et le lendemain avant l'aube, (on dort peu en temps d'attaque), c'est d'abord une concentration sur le boyau des Cannibales, puis deux tirs de représailles.

« Cependant, l'artillerie boche s'est un peu réveillée et le matin du 22, les Boches contre-attaquent sur l'ancien moulin. Mais ils échouent complètement : nous avons encore trop de canons derrière notre conquête pour ne pas opposer à toute tentative ennemie le plus opaque des barrages.

« Dans les journées du 22 et du 23, nous tirons encore pas mal ; le 24, le secteur est rendu à ses habitudes. »

Depuis le fâcheux marmitage qui avait salué son arrivée le 28 septembre, le groupe n'avait pour ainsi dire pas reçu un seul obus dans ce bois Franco-Boche dont la réputation pourtant n'était pas fameuse. Le 25 novembre, il reçut l'ordre de changer de position avec un groupe du 13^e qui était dans le bois de Beaumarais ; on obéit, en grognant un peu : ce changement, disaient les officiers paraissait vraiment bien inutile. Huit jours après, le groupe du 13^e avait déjà sept canons sur douze hors de combat !

Le bois de Beaumarais (26 novembre – 19 décembre 1917)

Robert n'accompagna pas d'abord sa batterie au bois de Beaumarais. Il fut envoyé en liaison pour huit jours auprès du colonel Tissier, commandant le 4^e d'infanterie, qui avait son P.C. au "Centre I", au pied du bois des Buttes. Il fit là, en compagnie d'un charmant camarade, Berthier, l'officier de renseignements du régiment, l'apprentissage des fonctions qui allaient devenir sa spécialité pendant l'été 1918. Le 1^{er} décembre, ils allèrent ensemble visiter le saillant, nouvellement conquis, de l'ancien moulin de Juvincourt :

« Les premières tranchées conquises, correctement pilonnées, ont été transformées par le déluge d'artillerie en chemins creux aux bords largement évasés. Dans tout le saillant, jonché de casques, de sacs et autres débris boches, nous ne rencontrons pas un seul cadavre. Toute la garnison ennemie a été surprise dans ses trous par l'arrivée de nos poilus, ce qui explique le nombre élevé de prisonniers. Une tranchée de deuxième ligne, la tranchée de "Jason" présente un aspect original. Elle longe une rangée d'énormes blockhaus en béton analogues à ceux du bois Franco-Boche. Plusieurs abritaient de gros minenwerfer qui ont déjà été récupérés, mais dont nous pouvons voir encore les projectiles respectables. Maintenant nos soldats s'y sont installés d'autant plus volontiers que l'endroit n'est pas encore tranquille, tant s'en faut. La porte de ces abris fait malheureusement face à l'ennemi, mais il est facile de la protéger par un solide écran de sacs à terre. Quant à ce qui constituait l'ancien moulin lui-même, notre vieux point d'accrochage, le temps nous manque pour aller l'examiner de près. »

Le 3 décembre, Robert regagna la position, qu'il trouva fort agréable et rappelant beaucoup celle de Gernicourt ; au sortir du pseudo "bois" Franco-Boche, là, au moins on était heureux de trouver de vrais arbres encore debout, et, avantage précieux à l'entrée de l'hiver, le sol était sablonneux. Seuls, les observatoires laissaient à désirer : celui de la Butte de l'Edmond, l'observatoire officiel du groupe étant des plus médiocres, on préférait généralement aller jusqu'au bois des Buttes, d'où la visibilité était beaucoup meilleure.

Les Boches, depuis l'affaire de l'ancien moulin, avaient sensiblement renforcé leur artillerie et s'en servaient beaucoup ; toute la plaine entre Pontavert et Gernicourt était copieusement bombardée et la plupart des batteries qui défendaient le front de Juvincourt furent assez éprouvées ; le 10 décembre, la 8^e elle-même reçut un déluge de 150 admirablement ajustés,

et il fallut sa prodigieuse chance habituelle pour s'en tirer sans un blessé et avec des dégâts matériels peu importants : Robert, cet après-midi-là, arpentait les bois pour achever un travail topographique dont l'avait chargé le commandant. Son ami Nervo avait cherché à le dissuader de sortir ce jour-là, trouvant que les coups se multipliaient et se rapprochaient singulièrement, mais il n'avait pas pris très au sérieux ses recommandations de prudence, et avait fait tout son travail sans se douter de rien ; il fut stupéfait en rentrant de trouver la position bouleversée, les boyaux écroulés, tout sens dessus dessous, et, à peine rassuré sur les résultats effectifs de ce bombardement, ce lui fut une joie de blaguer son camarade :

“Ah ! tu sentais venir ça, et tu voulais que j'en aie ma part ?... Eh bien, tu sais, il faisait meilleur dans le bois !...”

Le 13 décembre, Robert reçut la visite de Jacques de Larnage, du 8^e chasseurs à cheval, qui était au château de Roucy, à l'état-major du général Valdant, commandant la 10^e division.

Le 14, il alla, à la ferme Comin, déjeuner avec Étienne à la S.R.O.T. 76 (Section de Renseignements par Observation Terrestre), où celui-ci venait d'arriver. En revenant, il descendit au cimetière de Bourg pour faire une petite prière sur la tombe de Paul (Henri), le glorieux aviateur tombé le 16 avril non loin de là, et y rencontra, par le plus grand hasard, le frère de Paul, Michel, qui était attaché comme calculateur à une S.R.S. (Section de Repérage par le Son) voisine de Soissons.

Au lendemain de cette tournée de famille, Robert fut ramené aux préoccupations guerrières par l'annonce, pour la soirée, d'un coup de main du 329^e aux environs de l'ouvrage de la Carrière ; le tir d'accompagnement, d'une vingtaine de minutes, sur les deuxièmes lignes boches, fut suivi d'un barrage demandé par fusées, et indiquant que nos patrouilleurs étaient rentrés. Ils avaient ramené 8 prisonniers et 2 mitrailleuses, et se louaient beaucoup des tirs de l'artillerie.

Repos à Hourges (19 décembre 1917 – 1^{er} février 1918)

Le groupe fut relevé le 19 décembre par un groupe du 245^e, et s'en alla, en cantonnement de repos, à Hourges, au sud de La Vesle.

Ce repos commença, pour Robert, par une permission de dix jours à La Hardonière, où il put ainsi passer en famille la fête de Noël, avec Jacques et Bernard tout récemment nommé aspirant au 16^e Dragons. Étienne vint aussi passer 48 heures pour le 1^{er} janvier. Le 4, Robert était de retour à sa batterie.

Cette période de repos à Hourges fut, comme presque toutes les périodes de repos, assez maussade et sans agrément ; on était assez mal logé, et il faisait très froid. La seule chose intéressante que fit Robert, ce fut d'aller à bicyclette visiter Reims, le 30 janvier, avec son camarade Guth, de la 9^e batterie. Il en rapporta d'impressionnantes photos de la cathédrale cruellement mutilée.

Attente, dans l'Oise, de la ruée allemande

Le 1^{er} février (1918), le régiment quitta la région de l'Aisne pour se diriger par étapes vers l'Oise :

Première étape, très courte, le 1^{er} février, de Hourges à Villers-Agron, dans la zone de rassemblement de la division.

Deuxième étape, le 5, de Villers-Agron à Coincy, où Robert rencontra Édouard, qui avait déjà passé par là le 2 septembre 1914, et cherchait, sans pouvoir préciser suffisamment ses souvenirs, la maison où on lui avait préparé un poulet rôti et des pommes de terre frites que les Boches ne lui avaient pas laissé le temps de manger.

Troisième étape, le 6, de Coincy à La Ferté-Milon.

Repos le 7 à la Ferté-Milon.

Quatrième étape, le 8, à travers la forêt de Villers-Cotterêts pour gagner le petit hameau de Trumilly.

Cinquième et dernière étape, le 9, pour atteindre Sacy-le-Grand : le pont de Pont-Sainte-Maxence, qui était sur la route directe, venant de s'écrouler sous un camion trop lourd, la colonne dut faire un long crochet pour passer l'Oise à Verberie.

Robert eut ensuite, à Sacy-le-Grand, une nouvelle période de repos, mais charmante, celle-là, pendant laquelle il jouit beaucoup du printemps revenu, de la proximité du cantonnement de Jacques, à Champlieu, avec lequel il faisait, en forêt de Compiègne, de délicieuses promenades, et plus encore des permissions de 24 heures pour Paris, qu'on obtenait fréquemment, – sans parler des autres occasions, qu'on s'ingéniait à faire naître, de traverser la capitale : l'usage voulait que tout itinéraire militaire entre deux points un peu éloignés de la zone des armées passât obligatoirement par Paris. C'est ainsi que le 17 février, revenant de Soissons où il était allé entendre une conférence sur le nouveau masque A.R.S. contre les gaz (et, en même temps, visiter à fond la ville), il sortait vers minuit du théâtre Antoine où il venait d'entendre "les Butors et la Finette" quand un raid de Gothas lui

permit de constater le calme avec lequel la population parisienne accueillait ces alertes ; pourtant, il trouva, lui, fort effrayante l'apparition, en trombe, dans les rues obscures, de l'auto flamboyante et mugissante des pompiers chargés d'annoncer, en sonnant la "Berloque" que tout danger était passé. Ces raids se multipliaient alors, destinés sans doute à terrifier les Parisiens et à mettre d'avance leurs nerfs hors d'état de supporter l'annonce des victoires foudroyantes qu'espéraient les Boches. Dans la nuit du 8 au 9 mars, ils envoyèrent ainsi sur Paris jusqu'à douze escadrilles que Robert entendit passer au-dessus de Compiègne où il couchait cette nuit-là, après une bonne journée passée avec Jacques ; le 11, nouveau raid, qui passa au-dessus de Sacy, et fit à Paris 137 victimes.

La journée du 13 mars fut tout entière remplie par les divers concours organisés dans la division par le général Gamelin, plus jeune que jamais : tir au mousqueton, à la mitrailleuse, lancement de grenades, football, concours hippique, où le 30^e R.A.C. fut brillamment représenté par le lieutenant Young qui se classa second, sur sa jument "Une" derrière le merveilleux cavalier qu'était le lieutenant de Boissésou, du 8^e chasseurs à cheval.

Le 15, ce fut dans le 3^e groupe qu'on organisa de même des jeux et concours divers dotés de nombreux prix de 1 à 10 francs : cross-paper, courses aux patates en brouettes sans côtés, courses en sacs, passages de bassins sur une perche, etc. Cette journée, organisée par le capitaine Marie eut le plus grand succès.

Ainsi se préparait-on, par le repos et des distractions destinées à détendre les esprits, à recevoir la formidable offensive des Boches, que tout le monde sentait imminente, sans trop savoir au juste où elle se produirait.

Le 17 mars, Robert prit, pour 3 jours, le service à la gare de Clermont, service de surveillance des permissionnaires, sans agrément mais assez peu astreignant : les charmes de la petite ville étant vite épuisés, Robert en fut réduit à tuer le temps en faisant d'innombrables parties de jacquet avec le bossu qui gérât la buvette de la gare, et qui ne connaissait que ce jeu-là. Dès l'arrivée de son successeur, il prit, en guise de compensation, une permission de 24 heures pour Paris où il trouva son père et Bernard, ce dernier au repos dans les environs de Pontoise. Rien, dans cette journée du 21 mars ne pouvait faire soupçonner que les Boches l'avaient choisie pour donner leur premier coup de bélier contre le front anglais de la Fère à Croisille. Ce fut la lecture des journaux qui l'apprit à Robert, le lendemain matin, comme il regagnait son groupe. À Rieux-Angicourt, le trompette

Chemin qui l'attendait avec sa jument lui dit que le régiment avait été alerté dans la nuit, à 3 heures et demie, et qu'on avait ordre de se tenir prêt à partir à midi. Mais le départ fut retardé jusqu'à 18 heures : on prit la direction de Lassigny.

Bataille de Noyon (21 mars – 3 avril 1918)

Vendredi 22 mars

« ... Le temps reste superbe. Ce n'est pas sans émotion que nous partons. On ne se communique pas ses réflexions, mais chacun se demande ce que vont être ces combats où nous courons. Nous sommes les premières troupes de réserve envoyées au-devant de l'ennemi. À quelles forces colossales allons-nous nous heurter ?...

« ... La colonne traverse Gournay-sur-Aronde, et s'arrête à Orvillers-Sorel. Nous y passerons la nuit. Pas de cantonnement préparé, bien entendu. Le parc, dans la grande rue, avec celui d'un autre groupe ; on ne cherche pas à y réaliser un alignement minutieux. Nous sommes encore loin du feu, mais encore plus loin des douillettes habitudes du repos.

Samedi 23 mars

« Nous recevons des ordres dans la matinée, avec des renseignements sur l'état des opérations. Les renseignements sont carrément mauvais. L'ennemi aurait avancé de 10 kilomètres ! Les ordres nous prescrivent un départ à midi par Lassigny. Nous recevrons de nouvelles instructions à Lagny-Bussy. Il est probable que nous prendrons position ce soir.

« En route donc à midi ! Beaucoup de convois encombrent les chemins, mais nous avons priorité sur eux tous.

« L'auto de l'A.D. nous dépasse : "Faites vite ! on a besoin de vous là-bas !" nous crie Chabot, l'un des adjoints... Nous franchissons les anciennes lignes, tenues en 1915 et 1916, – puis les ruines blanches du gros bourg de Lassigny. On commence à croiser de lamentables théories de civils, qui émigrent avec femmes, enfants, bestiaux, traînant toutes leurs richesses entassées sur des voitures et des brouettes...

« ... Nervo et moi, à tour de rôle, nous trottons en avant pour débayer la route, et préparer le passage du groupe...

« ... Cinq cent mètres avant Bussy, le capitaine arrête la colonne sur le côté droit de la route, au nord du canal à sec, et nous attendons les ordres

annoncés. Le commandant, parti en avant avec ses adjoints, Pierre et Young, ne doit pas tarder à nous envoyer chercher.

« On profite de la halte pour “faire l’abreuvoir” et donner l’avoine. Quand les voitures sont réattelées, tout le monde se met à manger un morceau.

« Quelques compagnies d’Anglais, de Canadiens, d’Écossais, longent la batterie, venant de l’avant, et continuent leur chemin vers l’arrière. Nous recueillons des nouvelles par bribes ; elles sont de plus en plus désastreuses : à gauche, un corps de cavalerie allemand aurait percé le front et, venant de Péronne, serait parvenu à Nesle ; à droite, les Anglais auraient mieux résisté ; ils se sont, nous dit-on, fait massacrer sur place.

« Mais voici, sous nos yeux, un spectacle plus réconfortant. Au-dessus du village de Bussy, à 300 mètres en l’air, un avion boche fuit devant un britannique. Tout à coup, l’Anglais fond sur son adversaire, lui lâche une salve rapide, et, tandis que le Boche va tout droit s’écraser sur le sol, le vainqueur se redresse aussitôt, exécute un prestigieux “looping”, puis va contempler sa victime, en décrivant au-dessus d’elle de larges cercles de voutour. Il est impossible de triompher en plus grand style !

« Quelques instants plus tard, nous voyons, sur la route de Bussy, deux officiers qui viennent vers nous, à pied, en uniforme impeccable, képi et baudrier, sans armes. Nous avons bientôt reconnu, dans ces deux promeneurs, Estérez et Guth, qui rentrent directement de permission de 24 heures, et ont réussi à retrouver notre trace. On s’amuse un peu de leur tenue, qui détonne au milieu du groupe en campagne.

“Plaisantez tant que vous voudrez, nous en avons déjà fait plus que vous !

– Et comment ça ?

– Nous avons fait deux prisonniers.

– Hein ?

– Oui, les deux aviateurs boches. Nous arrivions à Bussy au moment où l’avion a été descendu, et nous nous sommes précipités juste pour cueillir le pilote et l’observateur. Ils n’étaient pas blessés. Le pilote avait ses habits pleins d’essence et suppliait qu’on n’allumât pas de cigarettes dans son voisinage. Les Anglais sont venus ensuite nous en débarrasser.”

« Mais nos deux camarades nous quittent pour se mettre à la recherche de leurs bagages et d’un équipement plus guerrier.

« ... Un escadron de cavalerie française passe, du 1^{er} cuirassiers à cheval...

« ... Enfin, voici un planton du groupe ! Le commandant nous fait dire :

“Formez-vous en trois colonnes :

1° les douze canons ;

2° tous les caissons ;

3° les voitures lourdes, avec le train régimentaire.

Dans cette formation, attendez de nouveaux ordres.

N.B. Une fois la mise en batterie faite, les canons seuls resteront sur la position.”

« Nous exécutons, et nous reprenons philosophiquement l’attente de nouveaux ordres, attente pénible, énervante, quand on sent qu’il se passe tant de choses tout près de nous, et que notre concours serait sûrement si utile.

« Nous continuons notre chasse aux nouvelles. Un capitaine du génie anglais est là. Nous l’interrogeons.

“Oh ! nous dit-il, là-bas, il ne reste plus, des troupes anglaises, que des monceaux de cadavres... Les Allemands les ont surpris dans le brouillard... Tous les Anglais se sont fait tuer !... Oh ! l’armée anglaise, elle est complètement désorganisée... Il n’y a plus de commandement... Les Allemands ont percé le front partout...”

« On peut deviner les réflexions, exprimées ou non que ces déclarations nous suggèrent...

« ... Mais les heures s’écoulent... La nuit vient... Comment ne recevons-nous plus aucun signe de vie du groupe ?

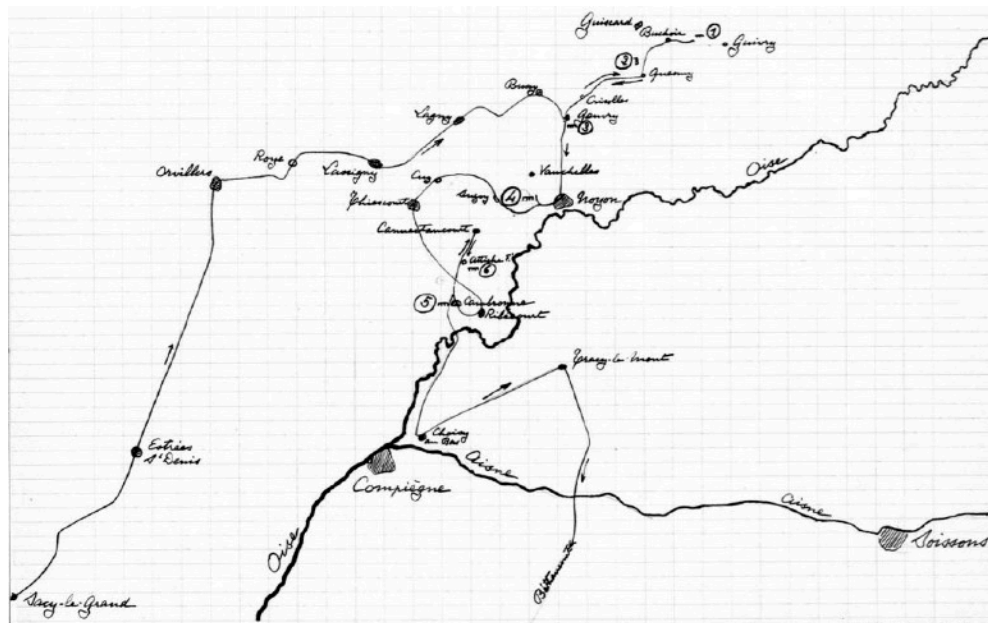
« Voici Bédier, l’un des plus ardents et des plus sympathiques officiers de l’état-major du colonel. Il s’étonne de nous voir encore là.

“Mais nous en sommes aussi étonnés que vous, lui répond le capitaine. Puisque vous retournez à l’état-major, tâchez donc de savoir ce qu’est devenu le commandant Devoucoux. Ce n’est pas naturel qu’il ne nous ait rien fait dire après son premier ordre. Il a dû se passer quelque chose... Prévenez le colonel que nous attendons toujours ici...”

« Une heure se passe encore. Le capitaine décide de nous rapprocher de Bussy. Il fait avancer la tête du groupe jusqu’à l’entrée du village. Comme cela, tout agent de liaison qu’on nous enverra aura toute facilité pour nous

trouver dans la nuit. Nous gagnons toujours à cette mesure quelques bols de lait bien appréciables que nous offre, jusqu'à l'épuisement de sa provision, une brave femme, déjà émigrée d'un autre village et qui a emmené sa vache. Elle s'apprête à repartir plus en arrière encore... Pourtant, on se croirait fort loin de la bataille ici ; on n'entend rien... Depuis longtemps, il ne passe plus personne sur la route ; les arbres, les champs, les bas-côtés des routes sont à peu près intacts. Comme tout cela est différent de l'agitation qui règne habituellement dans les arrière lignes, lors d'une attaque. Cela s'explique d'ailleurs : les faibles troupes du secteur sont toutes engagées ; nos fantassins le sont déjà aussi. Nous, nous sommes isolés entre le mince cordon qui s'efforce de contenir la poussée ennemie, et la masse des renforts qui vont venir, mais qui sont encore bien loin.

« ... Dix heures ! Rien !... Onze heures ! Rien !... Minuit !... Ah ! voilà tout de même un cycliste ! Il n'est pas du groupe : c'est le commandant Arnould, actuellement auprès du colonel, qui nous l'envoie avec un papier portant les instructions suivantes : "Si vous n'avez pas de nouvelles du commandant Devoucoux, allez prendre position aux environs de la cote 104, au nord de la route Buchoire - Guivry."



Itinéraire et positions successives des batteries du 24 mars au 2 avril 1918

Dimanche 24 mars

« En avant donc ! À 3 heures, nous sommes à la cote 104. Le commandant Devoucoux nous y attend depuis le soir ; un inexplicable malentendu lui a fait croire que nous avions reçu l'ordre de nous y rendre. La reconnaissance des positions n'est pas faite ; il est impossible de la faire dans l'obscurité, et, par conséquent, de mettre en batterie tout de suite. Nous rangeons donc canons et avant-trains dans un petit bois, et nous attendons le lever du jour. Les heures de nuit coulent lentement. Impossible de dormir : il fait trop froid, et le capitaine ne veut pas entendre parler de dérouler les couvertures. Le jour paraît enfin, mais un brouillard opaque s'est formé, et nous ne sommes pas plus avancés. Nous pouvons du moins maintenant allumer de grands feux sans inconvénient : la flamme en est invisible à 50 mètres.

« À 10 heures, en quelques instants, la brume se dissipe. Nous n'avons même pas le temps de choisir et d'occuper notre position, que déjà nos évolutions dans la plaine sont devenues dangereusement visibles. On se dépêche. Nos canons, et ceux de la 7^e batterie s'alignent dans un champ ras et inculte, entre deux petits monticules, à cent mètres au nord de la route Buchoire - Guivry, et parallèlement à elle.

« Le défilement aux vues directes de l'ennemi est suffisant ; mais aucune protection, naturellement, n'existe, ni contre l'inquisition des avions, ni contre les marmites possibles. Dès que les canons sont en mesure de tirer, et qu'un premier approvisionnement d'obus a été apporté à proximité, les hommes camouflent tout, tant bien que mal, et sans grande illusion, avec le foin d'une vieille meule, et on creuse des éléments de tranchées où l'on pourra s'abriter, et un peu dissimuler sa présence.

« Autour de nous, c'est toujours le calme ; on n'entend presque pas de coups de canon ; dans la plaine et sur la route, on ne voit pour ainsi dire aucun mouvement de troupes ou de convois. Rien de plus éloquent que ce terrible silence, qui prouve la rapidité de la marche ennemie. Nul d'entre nous ne sait exactement où sont déjà arrivés les Boches. Nous devinons que le commandement n'est pas mieux renseigné. Le groupe s'est établi, fort loin de nous, dans une ferme où le commandant a passé la nuit. De l'observatoire où se sont postés les commandants de batteries, on n'aperçoit aucune troupe ennemie : les Boches cheminent toujours à couvert, sous bois, ou derrière les crêtes. Notre mission reste assez imprécise ; nos canons ont

été pointés vers le nord, direction la plus probable des tirs qu'on nous demandera.

« À midi trente, en effet, un coup de téléphone nous commande d'envoyer quarante coups sur la cote 60, au sud-ouest de Golancourt. Nous exécutons : aucune riposte ennemie.

« Un quart d'heure après arrive un nouvel avis du groupe : "Faire atteler les avant-trains, et les tenir prêts à être amenés." Que signifie cela ? Allons-nous déjà reculer ? Mais nous n'avons presque pas tiré ! Nous avons ici un millier d'obus à dépenser : va-t-on donc les abandonner ? Nous prévenons le capitaine, qui, d'ailleurs, n'en peut mais.

« À 13 heures 45, un commandant anglais passe sur la route, en touriste : il est coiffé de la casquette, et sans armes. Nous apercevant, il vient à nous :

"Oh ! vous êtes encore en batterie !... Mais vous ne savez donc pas que les Allemands sont à Guivry ? Je viens de voir de nombreux soldats français qui en reviennent... Je tenais à vous avertir, pour que vous ne soyez pas surpris..."

« Guivry est à 2 ou 3 kilomètres à l'est, à 90° de notre direction de tir ! Est-ce donc par la droite qu'arrivent les Boches ? Le capitaine, de l'observatoire, ne surprend toujours aucun indice qui puisse nous renseigner. Mais derrière nous, sur la route, défilent de temps en temps des troupes, surtout anglaises, en retraite vers Buchoire... Nos poilus ont deviné qu'il y a un danger mystérieux qui nous menace. Il faut tout de même faire quelque chose contre cet ennemi qu'on ne voit ni n'entend venir.

"Écoute, dis-je à Nervo, puisqu'on vient de doter les batteries d'une mitrailleuse, c'est peut-être le moment de s'en servir. Je vais te laisser seul un moment, et aller établir la nôtre sur le monticule que nous avons à droite. Elle pourra toujours battre la route de Guivry.

– Vas-y si tu veux, mais dépêche-toi. S'il arrive un ordre de tir, nous ne serons pas trop de deux ici !"

« La mitrailleuse, une fois placée, constitue pour notre flanc une garantie non négligeable. Ses deux servants vont de plus pouvoir observer la direction signalée comme critique. Par contre, cette mesure de prudence inusitée a le défaut de donner un peu trop corps, aux yeux de tous à un danger encore hypothétique, – danger d'autant plus alarmant que notre impression de solitude est plus complète. Mais tant pis, le moral de nos poilus est capable de supporter cette inquiétude.

« À 15 heures, ordre d'amener les avant-trains. À peine les pièces sont-elles accrochées que le contre-ordre arrive. Est-ce pour nous faire tirer ?... Non ! Nous restons tout prêts à partir, les avant-trains à 4 ou 5 mètres derrière les canons. Le capitaine rentre de l'observatoire. Qu'attend-on ?... Une instruction bizarre du colonel vient nous l'expliquer : nous devons "rester en position jusqu'à ce que nos caissons soient venus chercher les tas d'obus qui sont encore sur la cote 104". Or nos caissons sont en ce moment à 15 kilomètres en arrière, et ils sont pleins. Il y a toutes chances pour que les Boches soient ici avant eux. Ah ! qu'on nous dise donc où tirer, pour que nous puissions tirer avec fruit toutes ces cartouches que, sûrement, nous ne pourrions pas emmener !

« Voici, sur la route, le lieutenant de Boissésou, du 8^e chasseurs. Il vient gentiment nous renseigner.

"Les Boches, nous dit-il, avancent vers Guivry. Ils ne sont pas encore dans le village, mais mes patrouilles ont été accueillies à coups de fusil sur les crêtes et dans les bois qui sont à l'est. Je vais en rendre compte au général."

« Le charitable major anglais avait donc presque raison : nous sommes bien tournés par la droite.

« Notre situation n'est certes pas encore critique, mais notre isolement est pénible. Nous nous rappelons les prescriptions du règlement pour le cas d'une attaque rapprochée. On dispose les canons de façon à pouvoir battre efficacement la crête à 300 mètres devant eux.

"Larminat, me dit le capitaine, puisque nous devons rester ici les bras croisés, allez donc vous mettre en vedette sur la cote 104. Au moins, vous pourrez nous prévenir si vous voyez du nouveau ; je vous ferai rappeler quand nous nous en irons."

« Je m'en vais donc caracoler sur le plateau, la jumelle à la main. J'y trouve Young, qui scrute comme moi l'horizon mystérieux. À gauche et derrière nous, dans un marais où nos canons ont déjà failli s'enliser ce matin, une batterie anglaise a pris imprudemment position. Les servants, pressés de s'en aller, s'épuisent à sortir les pièces à bras. Le résultat atteint, la batterie se retire au trot, non sans semer dans les champs quelques menus objets assujettis trop précipitamment. En avant, vers le nord, rien ne bouge. Vers l'est, à peu près parallèlement à notre plan de tir, et à cheval sur la route, s'établit une ligne de tirailleurs du 82^e d'infanterie, face à Guivry. Je

m'attends à voir déboucher du village le Boche ; mais rien n'est visible même sur les croupes qui sont au-delà, et toujours règne le même silence oppressant.

« À 16 heures 30, le brigadier Noël me rappelle : le groupe a reçu l'ordre d'aller occuper une position plus en arrière.

« Qu'il est triste, ce premier recul !... Nous abandonnons le terrain, nous abandonnons nos munitions, et nous n'avons encore rien fait !

« Nous remettons en batterie derrière la route de Buchoire à Quesmy. Nous avons pour mission d'interdire à l'ennemi le carrefour des Hézettes, à l'est de Guivry. C'est un progrès que d'avoir une mission !... Oui, mais maintenant, ce sont les munitions qui manquent : les nôtres sont à la cote 104 ; nos caissons ne sont pas là ; il nous reste, en tout, les vingt-quatre obus par pièce des avant-trains.

« Le temps est toujours splendide, mais la fatigue commence déjà à se faire sentir.

« Vers 19 heures 30, une canonnade furieuse éclate sur le plateau entre nous et Guiscard : c'est la première que nous entendons depuis ces deux jours, et elle rappelle les plus violents marmitages de secteur. Ce sont les Boches qui tirent ; rien ne tombe sur nous.

« Nos pièces restent silencieuses. Je les ai mises en direction au goniomètre-boussole et à la carte au 1/50 000. Ce sera désormais mon rôle à chaque nouvelle position, pendant que le capitaine ira chercher un observatoire, et que Nervo s'occupera de l'organisation matérielle. Grâce à cette excellente division du travail, la 8^e sera presque toujours la première batterie du groupe en mesure de tirer...

« La nuit tombe. À 20 heures, nous apprenons que le 82^e a été enfoncé à Guivry. Le village a été pris à la baïonnette par les Boches. Il nous faut, une deuxième fois, tête basse, nous replier. On s'arrête sur la cote 89, à 1 kilomètre au nord de Bussy ; les caissons et les voitures lourdes nous ont rejoints ; le groupe reste attelé. Nous voilà déjà revenus tout près de l'endroit où nous avons attendu si longtemps hier soir ! On tâche de dormir quelques heures à la belle étoile ; il fait aussi froid que la nuit dernière. Le capitaine élit domicile dans un fourgon ; Nervo et moi, nous nous serrons l'un contre l'autre dans la couverture de Lisette, que j'ai fait desseller, mais toutes les demi-heures, je suis obligé de me lever pour battre la semelle !

Lundi 25 mars

« C'est avec joie qu'à 3 heures et demie, nous remontons à cheval, et avec joie aussi que je me vois chargé d'éclairer le groupe, mission qui permet de se dégourdir un peu. Nous allons occuper une position d'attente à 1 kilomètre à l'est de Genvry. À l'aube, par une bonne petite gelée blanche qui durcit à souhait les champs sous les roues des voitures, nous mettons en batterie, à 200 mètres plus en arrière. Je prends à grandes enjambées quelques mesures pour faire le point, et bientôt les pièces sont pointées sur le clocher de Maucourt, et la carte préparée sur la planchette. Nous sommes pleins d'ardeur, et nous nous jurons bien, cette fois, de saisir toutes les occasions pour tirer le plus de coups possible, et, s'il se peut, ne pas laisser d'obus derrière nous.

« Il y a d'ailleurs des raisons d'espérer que nous aurons à agir. On nous a fait savoir que des divisions fraîches viennent d'arriver, et la 1^{re} division doit contre-attaquer ce matin. Le groupe soutient le 89^e d'infanterie, régiment de la 10^e D.I. Notre mission est de battre le terrain à l'est de la route Noyon - Ham, à la hauteur et au nord de la ferme Saint-Martin.

« Mais vers 9 heures le bruit court que l'ennemi, sans attendre la contre-attaque, avance encore, et qu'on le voit progresser au nord de la ferme Saint-Martin. Le groupe nous commande timidement d'envoyer dans cette zone une cinquantaine de coups par batterie. Pendant que nous exécutons, le téléphone tinte :

“Allo ?

– Allo... Apprêtez-vous à quitter la position !”

“Ah ! bien, si c'est ça, dit le capitaine, nous n'allons pas faire comme hier !” Et il ordonne : “Continuez le tir ; mêmes éléments ; tirez tout ce que vous pourrez !”

« Les servants ne se le font pas dire deux fois, et le plus furieux feu d'enfer commence. La 7^e et la 9^e font comme nous. La batterie brûle cinq cents obus en vingt minutes.

« Cependant le téléphone sonne à nouveau. Je m'accroche au récepteur pour tenter d'écouter Young qui envoie l'itinéraire de notre repli. Naturellement, je n'entends pas un mot au milieu du vacarme, et je finis par y renoncer.

« Un avion anglais passe alors au-dessus de nos têtes, et il lâche un message au bout d'une longue banderole de couleur. C'est une carte postale

qui porte ces mots : “VOTRE OBUSES ECLATE TROP HAUT”. La moitié de nos pièces tirent en effet à obus à balles fusants. Nous baissons le correcteur.

“Mon vieux, me dit Nervo tout joyeux, ça va bien ! Si les Anglais prennent la peine de nous régler, c’est qu’il y a du Boche sous nos coups. En admettant même que les fusants soient inoffensifs, nos obus explosifs doivent faire de la bonne besogne... Allez-y, les gars !... Continuez !... Tant que ça peut !”

« Mais les avant-trains arrivent pour nous chercher. Il faut cesser le feu ; on enterre les dernières fusées qui n’ont pas été employées, et, à 10 heures 20, nous partons. Le commandant reparaît à la tête du groupe, et nous dirige. Nous traversons Noyon, qui ne semble pas encore trop abîmé ; nous en sortons par la grand’route de Lassigny, sur laquelle nous croisons nombre de camions chargés de renforts, les premiers que nous voyons venir nous rejoindre. Mise en batterie à 100 mètres à l’ouest du chemin de Vauchelles. Notre mission, un barrage derrière Crisolles. On voit à merveille, de la position, les deux tours intactes de la cathédrale de Noyon, précieux repère qui facilite la détermination du point et la formation du faisceau. Pendant ce temps, le capitaine a trouvé, à 500 mètres en avant un observatoire excellent, et, pour une fois, il peut vérifier la préparation du tir par deux salves de quatre obus à balles qui le satisfont pleinement. Gloire au goniomètre-boussole !

« Quant à notre feu d’enfer du matin, nous en recevons des nouvelles vers 14 heures, grâce à Guth, parti en liaison auprès de l’infanterie. Nous avons fait merveille. Les Boches ont été si stupéfaits de ce déluge d’obus inattendu qu’ils ont, pendant quelques instants, arrêté net toute attaque. Voilà de quoi encourager nos initiatives ! Nous sommes le seul groupe qui ait pu tirer à ce moment, et l’A.D. nous envoie ses félicitations. Que n’avons-nous fait de même à la cote 104 !

« Nos caissons arrivent, et forment le parc à 100 mètres derrière nous. La cuisine roulante paraît aussi. L’ordinaire est constamment amélioré ces jours-ci par des lapins, et du cidre aussi excellent qu’abondant. Les habitants partis, c’est un devoir impérieux de ne pas laisser ces bonnes choses aux Boches. Le physique va donc bien. Le moral est superbe, et, d’avoir pu, dans la matinée, faire œuvre si utile, nous sommes tout ragaillardis.

« Et puis, voilà que nous recommençons à tirer :

« À 15 heures 15, barrage : cent coups par batterie au nord de Crisolles.

« À 16 heures 45, nouveau barrage, à 500 mètres au nord-ouest de Crisolles.

« À 17 heures, encore barrage sur le même objectif.

« À 17 heures 45, harcèlement au nord de Crisolles et à l'ouest, sur la cote 76. À peine les premiers obus sont-ils partis qu'on commande une quatrième fois : Barrage ! Le capitaine, de l'observatoire, règle :

“Plus près 200 !...

– Plus près 200 !...

– Plus près 200 !...

– Plus près 400 !...

– Plus près 400 !...

– Plus près 600 !...

– Plus près 400 !...”

« Que se passe-t-il ? Notre portée est tombée de 5 700 à 3 300 ! Les pointeurs sont sur les dents : leurs pièces sont brûlantes, et immobilisées par les roues, encastrées dans le sol. Les crosses se sont enfoncées si profondément qu'il n'est plus possible de raccourcir davantage... Heureusement, le capitaine fait allonger, allonger très vite, jusqu'à ce que nous ayons retrouvé notre angle de tir initial. Nous n'y comprenons rien. A-t-il fait une erreur, ou aurait-il vu, par hasard, quelque attaque rapide de cavalerie ou de tanks ? Par ailleurs, nos munitions s'épuisent, il n'y a plus, par pièce, que 50 obus explosifs, et 50 obus à balles ; les caissons, vidés, sont partis se ravitailler. Une accalmie permet de déterrer et de caler de nouveau les canons tant bien que mal. À 18 heures 50, nous exécutons encore un tir de harcèlement sur la route de Guiscard, au nord des Usages.

« La nuit rendant inutile sa présence à l'observatoire, le capitaine redescend. Nous l'interrogeons aussitôt :

“Mais, mon capitaine, qu'y a-t-il donc eu tout à l'heure, quand vous nous avez fait tant raccourcir ?

– Ah ! bien voilà : notre barrage au début tombait derrière la crête de la cote 76. J'ai vu les Boches la dépasser. Je vous ai donc commandé : “Plus près 200 !” Mais alors je n'ai plus rien vu. Croyant le tir encore trop long, j'ai continué à raccourcir. En réalité, il devait être déjà trop court, et c'est pour cela que je ne voyais rien : tout tombait probablement dans le ravin au sud de la cote 76... Je crains que nous n'ayons un peu trop raccourci.”

« Je le crains aussi ! Espérons que cela n'aura pas été trop dangereux pour les nôtres. Malheureusement, chaque commandement du capitaine nous faisant croire à un danger plus imminent, notre feu redoublait de violence. Peut-être, pourtant, n'a-t-il pas fait de mal : les fantassins, d'habitude, ne se font pas faute de se plaindre du moindre obus trop court... et ils ont mille fois raison ! Or de ce tir nous n'avons plus jamais entendu parler. On ne l'a pas distingué de l'ensemble des tirs exécutés de cette position de Vauchelles, tirs dont le commandement s'est montré content. Malgré tout, ce fâcheux incident gâte un peu notre satisfaction du matin.

« À 19 heures 15 s'élèvent tout à coup vers la droite d'épais torrents de fumée : ce sont des parcs de fourgons qui brûlent, et des maisons de Noyon : la panique, dit-on, s'est mise dans la ville, et nous sommes inquiets du sort d'Estérez, détaché auprès du colonel Terrière comme agent de liaison du groupe. On affirme que les Boches ont paru dans les faubourgs nord : nous voilà donc pour la seconde fois tournés par la droite !

« À 19 heures 30, ordre d'amener les avant-trains, et départ immédiat. Première destination, Thiescourt, par Suzoy et Cuy. Sinistre, cette retraite dans la nuit, avec, au fond du décor, les lueurs rougeâtres de l'incendie ! L'encombrement, sur la grand'route de Lassigny, est indescriptible. Presque partout il y a trois colonnes côte à côte ; les embouteillages sont continuels. Quel carnage pourraient faire là-dedans des bombes d'avions ! Mais, malgré le beau clair de lune, aucun oiseau boche ne vient nous survoler. De Suzoy à Cuy, on circule mieux. À Cuy, il nous faut attendre, pour prendre la route de Thiescourt, qu'une interminable batterie anglaise, venant de Lagny, ait achevé son défilé. Les voitures succèdent aux voitures, et c'est toujours, disent les Anglais, la même batterie. Enfin le service d'ordre nous permet de prendre la suite. Après plusieurs petites haltes forcées, nous voici de nouveau arrêtés longuement à 200 mètres de Thiescourt, à un endroit où la route, sortie des bois, longe un pré assez large avant de se glisser entre les premières maisons du village. Je vais voir en avant ce qui nous arrête ; on a peine à se faufiler dans les rues même à pied. Il y a un terrible embarras d'artillerie lourde anglaise autour du pont, et l'obscurité rend plus difficile encore de le résoudre. Pendant ce temps, où, dans le milieu du village pas une voiture ne peut faire un pas, les colonnes anglaises qui nous suivent, au lieu d'attendre leur tour d'avancer derrière nous, profitent de la présence du pré pour tenter de nous doubler. Bientôt, deux files de voitures s'alignent parallèlement à la nôtre, et, dès qu'en tête un mouvement se dessine, tout le

monde s'ébranle à la fois pour venir se coincer entre les premières maisons. Si les Anglais continuent, il n'y a pas de raison pour que nous sortions jamais de ce mauvais pas. Avec un aplomb superbe, ils ne veulent rien entendre pour garder leur place. Nous laissons passer ceux qui ont déjà réussi à s'infiltrer dans le village ; mais ensuite, je me plante devant un attelage anglais, et en appelant à mon secours tout ce que je sais de cette maudite langue britannique, je lui barre résolument le passage. Le conducteur, furieux, appelle son capitaine. On parle. Fort de notre droit, je ne quitte pas ma position. N'osant tout de même pas m'écraser, le capitaine anglais paraît céder. Mais je reste à la tête des chevaux jusqu'à ce que j'aie vu passer la dernière de nos voitures.

Mardi 26 mars

« Nous atteignons le pont de Thiescourt à minuit. Un ordre nous y attend : nous devons continuer jusqu'à Cambronne. Il n'y a plus, maintenant, qu'une colonne sur la route, mais elle avance par tout petits bonds séparés par de longues haltes. Notre allure moyenne se rapproche de celle de la tortue : 1,7 kilomètre à l'heure ! Le sommeil nous envahit. À partir d'un certain arrêt, je n'ose plus remonter sur Lisette, car instantanément, je m'endors sur ma selle. Vers 5 heures, une petite chute de neige vient encore ajouter au charme de cette promenade. Enfin, nous nous intercalons, à Ribécourt, dans le flot de voitures qui descend la grand'route de Noyon à Compiègne, route que nous empruntons pendant 1 kilomètre, et à 7 heures 30, nous sommes à Cambronne. Nous avons mis 12 heures à parcourir un itinéraire de 21 kilomètres, et à vol d'oiseau, nous ne sommes pas à 10 kilomètres de notre point de départ près de Vauchelles !

« À Cambronne, on attend !... On ne dort pas, mais on se débarbouille, ce qui repose davantage, et on cherche à recueillir des nouvelles. Les Boches sont, dit-on, entrés à Noyon hier soir, vers 20 heures ; ce matin, ils vident les caves, et n'attaquent pas ! Il paraîtrait que la 9^e D.I. est relevée et dirigée vers le sud ; deux régiments d'artillerie vont venir remplacer le 30^e. Vraiment, on pourrait bien nous laisser engagés ; nous n'avons pas encore assez de pertes pour nécessiter une relève : le 1^{er} groupe a eu un officier tué et quelques blessés ; le 2^e groupe quelques blessés, et le 3^e rien.

« À midi, nous recevons des ordres ; nous ne sommes pas relevés ; au contraire ! Sitôt nos caissons remplis, nous devons remonter vers Suzoy pour appuyer, avec un groupe du 13^e, une attaque d'un corps canadien tout frais débarqué.

« À 14 heures 45, une section de munitions automobile vient ravitailler le groupe. Dûment réapprovisionnés, nous partons vers Suzoy par Connectancourt. Nous devons trouver des instructions au nord de la Divette. À peine la première voiture a-t-elle franchi la petite rivière que Boucher, le maréchal des logis-chef de la 9^e vient nous prévenir au galop qu'il ne faut pas dépasser l'église de Connectancourt : les Boches sont à Suzoy ! On fait donc demi-tour : par chance l'endroit s'y prête. Des ordres complémentaires nous enjoignent de refluer vers l'arrière. Nous retraversons Connectancourt et Orval, déjà barricadés et occupés par le 329^e d'infanterie. Le commandant, qui était parti en avant, n'est pas là. Sortis du bois, et arrivant sur le plateau de la cote 141, nous ne savons plus ce que nous devons faire. Pour dégager la route, nous nous répandons dans un champ semé d'énormes entonnoirs : nous sommes ici entre les anciennes lignes de 1915 et 1916. Saucisses et avions boches, déjà au travail, nous observent narquoisement... Heureusement, le commandant ne tarde pas trop. Il emmène rapidement les commandants de batterie en reconnaissance, et le groupe prend position derrière la cote 141, à 400 mètres à l'est de la ferme d'Attiche. Tous ces mouvements se font toujours sous l'œil des saucisses. Nervo a conduit les quatre canons ; j'arrive avec le caisson téléphonique.

“Dépêchez-vous de mettre en direction, me crie le capitaine, nous allons tirer tout de suite !”

« Je fais, de mon mieux, une première approximation, et, au bout de cinq minutes, nous ouvrons un feu nourri entre Suzoy et la cote 104, où les Boches voulaient attaquer. Les caissons arrivent ; on les décharge, et le tir reprend, plus lent, et 300 mètres plus au nord.

« Nous ne recevons toujours aucun projectile boche. C'est prodigieux, après nos évolutions si visibles. L'ennemi ne doit pas pouvoir disposer encore de son artillerie ; il ne mépriserait pas un objectif aussi tentant que nous.

« La nuit tombe à nouveau, glaciale comme toujours ; mais cette fois, sur nos insistances, le capitaine autorise ses hommes, et par suite ses officiers et lui-même, à dérouler leurs couvertures. Il me semble bien ridicule, en effet, de se condamner, par crainte de les perdre dans un départ trop rapide, à geler comme si on les avait déjà perdues. Et c'est exquis de dormir après trois nuits blanches : nous en avons besoin ! Cependant, on occupe les Boches par un léger tir de harcèlement, qui m'oblige à veiller en même temps qu'une faible partie du personnel.

Mercredi 27 mars

« Dès le matin, nous commençons la création d'un chemin d'accès défilé pour permettre aux ravitaillements de gagner la position sans être vus, à travers les fils de fer, et par-dessus les vieux boyaux qui forment, au sud de la batterie, une barrière continue : nous sommes toujours, en effet, dans l'ancien "no man's land" qui séparait les lignes françaises et allemandes avant le "repli stratégique" boche de 1917. J'ai été chargé, avec Henriët, de diriger le travail ; mais, à 10 heures, je lui laisse toute la besogne, car je suis désigné comme agent de liaison des 3^{es} groupes du 30^e et du 24^e d'artillerie auprès du colonel Gousseau, commandant le 205^e d'infanterie. C'est un régiment de la 53^e division dont l'infanterie vient de se substituer, en première ligne, à celle de la 9^e épuisée.

« Je perds la fin de la matinée et le commencement de l'après-midi à chercher, sans le trouver, le colonel Sohier, commandant l'I.D.9, et à aller voir le colonel du 13^e à Dreslincourt. (L'agent de liaison que je relève est un officier du 13^e). Ces deux visites, qui me sont commandées, sont aussi inutiles l'une que l'autre. J'en fais, de ma propre initiative, une troisième, la seule utile à mon avis, au commandant Grandcolas, commandant le 3^e groupe du 24^e, et dont je vais être l'agent de liaison au même titre que je le suis du commandant Devoucoux. Le commandant Grandcolas est un petit homme sec, un peu du Midi, énergique, et plein d'allant. Il doit faire marcher son groupe au doigt et à l'œil. Il me donne tous renseignements utiles sur sa mission et les positions de ses batteries qui sont à 1 kilomètre au nord-est des nôtres.

« Toutes ces allées et venues me permettent d'avoir une vue intéressante de nos arrière lignes. Ce n'est plus le désert de ces jours derniers. Aujourd'hui, on voit des troupes et de l'artillerie partout ; des fantassins travaillent avec acharnement à remettre en état les anciennes tranchées ; auprès de nos échelons qui bivouaquent au fond d'un ravin profond, où passe le chemin d'Autoval, j'aperçois une grosse pièce trapue de 280 ; plus loin, près de Cambronne, trois beaux 155 G.P.F., solidement calés sur les deux branches de leurs flèches, leurs grands tubes dirigés vers le ciel, donnent une impression de puissance tranquille et sûre d'elle-même... Désormais, les Boches vont trouver à qui parler !

« Vers 14 heures 30, je quitte la batterie avec ma petite équipe. Elle comprend le brigadier Gastaud, de la 8^e, trois téléphonistes, un de chaque batterie, et le trompette Chemin, que j'emmène avec son cheval Bourbaki.

Le P.C. qu'il s'agit d'atteindre est à La Bernardie, hameau qui dépend de Ville. J'ai repéré sur la carte un chemin de terre qui y mène tout droit en partant de la route de Dreslincourt, à l'ouest du plateau de la cote 141. Mais j'ai compté sans les anciennes lignes boches et leurs fils de fer qui barrent le passage et n'ont pas laissé trace du chemin. Force m'est d'envoyer Bourbaki et son maître par la ferme d'Attiche et Connectancourt. Le trompette est un brave paysan très fruste qui, de sa vie, n'a vu une carte. Mes explications lui suffiront-elles ? J'ai grand'peur que non...

« Cependant, suivi de ma petite troupe à pied, je pique droit vers le nord ; après avoir franchi les anciens ouvrages, nous descendons par un chemin creux les pentes raides et boisées qui mènent à la vallée de la Divette. Parvenus à quelque 400 mètres de La Bernardie, nous nous arrêtons dans de vieux boyaux envahis par les herbes : le hameau n'a pas l'air très abordable ; l'ennemi est en train de l'inonder de projectiles... Spectacle original : une vache abandonnée dans un enclos et affolée par les éclatements court en tous sens sans pouvoir se sauver.

« Dans notre boyau, je trouve un sous-lieutenant du 205^e. Je l'interroge :

“Pouvez-vous m'indiquer le P.C. du colonel Gousseau ?

– Oui, je suis un de ses adjoints. Mais ce n'est pas le moment de s'y rendre !... Vous voyez la deuxième maison à partir de la gauche du village ? C'est là !”

« Il faut que j'y aille tout de suite. Je confie mon “barda” à mes poilus, gardant seulement sur moi de quoi écrire, et, allégé, je pars au pas gymnastique à travers champs... Bon ! voilà un premier obus : Vsch...ch...ch... Plat ventre !... Bâoum...oum. Tout va bien, il n'est pas pour moi ! Je reprends ma course... Me voici à l'entrée du hameau... Vsch...ch...ch... C'est une deuxième marmite... Brr ! je la sens venir droit sur moi ! Demi-tour instinctif... Mais c'est absurde d'essayer de courir plus vite qu'un obus !... Je m'aplatis... Bâ...ou...oum !... Nuage de poussière blanche, grêle d'éclats, de débris d'arbres, de tuiles, de gravats... Je suis sauvé ! L'explosion a eu lieu à quelques mètres, et je n'ai rien !... D'un bond, j'atteins la maison indiquée.

« Tout le personnel de l'état-major du régiment s'est réfugié dans la cave. Je distingue dans la pénombre une foule silencieuse d'agents de liaison, de téléphonistes, d'ordonnances, de cuisiniers. Assis à une table éclairée par des bougies, le colonel Gousseau, jeune et pimpant, dicte avec calme des

ordres minutieux à trois ou quatre scribes qui l'entourent. Il s'interrompt à mon entrée :

“Qu'est-ce qu'il y a ?

– C'est un officier d'artillerie, mon colonel.

– Bon ! Qu'il vienne !”

« Je m'approche :

“Sous-lieutenant de Larminat, mon colonel, du 3^e groupe du 30^e. Je viens en liaison auprès de vous et je relève l'officier du 13^e qui doit être ici.

– Ah ! bien... Votre camarade est parti : son groupe ayant cessé de nous appuyer, je ne l'ai pas retenu. Mais puisque vous voilà, je vais vous montrer où sont actuellement nos lignes...”

« Et le colonel me donne brièvement les indications les plus précises sur les emplacements et les besoins de ses bataillons ; il me communique le code de signaux enfin paru ; il s'enquiert en détail des unités que je viens représenter ; il me demande des modifications au plan des barrages que je lui apporte... J'ai évidemment affaire à quelqu'un qui a rempli des rôles importants dans des états-majors ; peut-être s'y croit-il encore : il travaille, dans cette cave, avec autant de méthode et de soin que dans le plus tranquille des bureaux. Il paraît un peu méticuleux, un peu théoricien, mais c'est une belle intelligence, nette, claire, ordonnée ; il sait ce qu'il veut faire, et il sait l'obtenir ; c'est un type de chef très satisfaisant.

« Nous n'avons pas encore la liaison téléphonique avec le commandant Devoucoux : Gastaud est parti avec X... reconnaître la ligne que les téléphonistes du groupe devaient dérouler pendant que nous venions ici. Tandis que le colonel reprend sa dictée déjà longue de plusieurs pages, je rédige une note pour le commandant, et je retourne auprès de mes poilus pour la faire porter. Je refais en courant le chemin jusqu'au boyau, mais les Boches ne tirent plus.

“Eh bien ! mon lieutenant, me dit Y..., en entendant l'obus arriver, tout à l'heure, quand vous étiez en route, nous avons bien cru que vous y étiez !... Et on ne vous voyait pas revenir !... Mais vous savez, mon lieutenant, on ne vous aurait pas laissé là !...”

« Ma note au commandant donne le jalonnement du front tenu pour l'instant par le régiment : la première ligne passe par la corne nord-est du bois de Loermont, le ruisseau de Thiescourt, la station d'Évricourt, le calvaire à 700 mètres nord-est de l'église d'Évricourt, la route Évricourt -

Marquecy jusqu'à l'y de Marquecy (carte au 1/80 000). Je prie en même temps Pierre de communiquer ces renseignements au commandant Grandcolas.

« De retour auprès du colonel, avec Mignaux, nous apprenons que le P.C. quitte La Bernardie pour s'installer à Connectancourt, dans les maisons du coude de la route, juste au-dessous du l d'Orval (carte au 1/80 000)... Au bout de quelque temps, on m'appelle à la porte : c'est Chemin qui me rend compte de son arrivée. Il s'est bien débrouillé, et nous a découverts. Il tombe à pic : "Mon brave Chemin, lui dis-je, vous allez remonter sur Bourbaki, et porter ce papier au commandant (j'y indique notre changement de résidence). Tâchez de trouver là-bas Y... de la 9^e, avertissez-le que nous nous déplaçons, et qu'il nous rejoigne, comme vous, à Connectancourt". Chemin pique des deux, et file au galop : quelques obus ont dû le frôler à l'aller, et l'inciter à ne pas s'attarder ici à découvrir.

« Le colonel ne déménage qu'à 17 heures 30 ; nous accompagnons l'état-major à travers la plaine rendue au calme. Un violent tir de barrage se fait entendre à l'est, vers le mont Renaud.

« À 19 heures, à Connectancourt, nous dînons, en vrai sybarites, dans une maison, sur une table, avec des assiettes ! Les fantassins, et surtout le colonel, sont encore cirés, et astiqués, impeccables, presque : ils viennent de débarquer des camions, et moi, tout hirsute au milieu d'eux, mal lavé, mal peigné, mal rasé, j'ai un peu honte de ma tenue lamentable.

« Les Boches continuent à ne pas nous marmiter, nous nous installons pour dormir sur des matelas et des sommiers, dans la maison de la popote : c'est infiniment confortable.

« ... Sur le mont Renaud, le canon se remet à tonner...

Jeudi 28 mars

« À 1 heure du matin, le colonel Gousseau me fait dire que son bataillon de gauche va réoccuper Thiescourt, où il n'y a personne. Je transmets au groupe, qui reprend son ancienne mission de barrage depuis le b du bois de la Réserve jusqu'au carrefour à 500 mètres à l'ouest de la cote 125.

« À 8 heures paraît un officier du groupe Grandcolas, le sous-lieutenant Trébuchet, avec un détachement de liaison comprenant un sous-officier, un brigadier et un téléphoniste. Il vient mettre ce détachement à la disposition du commandant Charles, le chef du bataillon de droite que soutient son

groupe. Des téléphonistes du 24^e vont de plus établir un fil reliant directement le bataillon au commandant Grandcolas.

« Le P.C. du commandant Charles est l'ancien P.C. du colonel Gousseau à La Bernardie. J'accompagne Trébuchet jusque-là. Le commandant nous accueille d'une manière plutôt désagréable ; c'est un grand sec, nerveux, gesticulant, grognant contre tout...

“Qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'un agent de liaison ici ? Vous croyez peut-être que je sais ce qui se passe dans ma première ligne ? Mais je n'en sais rien du tout ! Si vous voulez des renseignements, c'est de l'autre côté de la Divette qu'il faut aller vous les procurer !

– Mais, mon commandant, nous n'avons pas les moyens d'entretenir une liaison avec chaque compagnie ! Nous sommes bien obligés de nous adresser au bataillon et de le supposer instruit des événements !

– Vous feriez bien, en tous cas, d'empêcher vos canons de nous tirer dessus. Dans Évricourt, j'ai encore eu hier un de mes hommes très grièvement blessé.

– Je le sais, mon commandant, j'ai signalé aussitôt ces coups courts à mon groupe, mais aucune des batteries ne tirait à ce moment-là. Cela ne pouvait venir que d'un régiment voisin ; on cherche lequel.

– Oui, oui !... Ah ! et puis, laissez-le moi si vous y tenez, votre sous-officier. N'en parlons plus !...”

« Nous nous gardons de prolonger l'entretien et nous laissons le commandant Charles à son humeur noire. Trébuchet s'entend avec un de ses adjoints plus aimable que lui, et je rentre à Connectancourt.

« La situation du régiment n'a pas changé depuis hier : seul le 123^e d'infanterie, qui est à la droite du 205^e, a été attaqué hier soir au mont Renaud. En somme, nous pouvons considérer que les Boches, ici, sont bien arrêtés. Ils ont pu, le 21 mars, percer le front grâce à une surprise complète des troupes de première ligne anglaise, surprise que le brouillard excuse en partie, mais qui a fait perdre, dit-on, d'un seul coup toutes les batteries de campagne en position ; ils ont pu exploiter largement et profondément leurs premiers succès, grâce au désarroi du commandement britannique, grâce aux lourdes pertes infligées à nos alliés dès le début, grâce un peu aussi à la manière par trop originale et indépendante dont les Anglais ont combattu sur certains points, sans lier assez leurs efforts avec ceux de nos premières troupes de renfort. Nous autres artilleurs, trop peu nombreux, manquant des

indications les plus essentielles, nous n'avons pu apporter qu'une aide d'une efficacité intermittente. Maintenant, ce n'est plus cela : le 5^e corps et la 1^{re} division de cuirassiers à pied, arrivés les premiers, ont été étayés par beaucoup d'autres troupes qui forment maintenant une ligne de résistance continue et uniquement française. Derrière elle, une artillerie puissante et renseignée peut la protéger comme en secteur par un barrage continu. Si l'ennemi persiste à vouloir mordre ici, il y laissera des dents sans rien obtenir à moins de préparer à nouveau toute une offensive.

« À 11 heures, j'envoie, par un de mes téléphonistes, au colonel Terrière un long compte-rendu précisant la situation actuelle des unités du régiment, et l'état des liaisons dont je dispose.

« L'après-midi, le secteur restant toujours calme, je pars à la recherche d'un observatoire : je n'ai que l'embarras du choix sur les pentes qui montent à la cote 141. On découvre de là toutes les lisières du bois de la Réserve, occupé par l'ennemi, et l'on distingue bien les groupes de fantassins bleu horizon dans notre première ligne constituée par une série de trous, qui se raccorde au remblai de la route d'Évricourt à Noyon. On n'aperçoit pas un Boche. Vers Lassigny, la bataille gronde fortement. De l'ouest, d'ailleurs, les nouvelles sont mauvaises ; on dit que Montdidier est pris.

« Redescendant par La Bernardie, j'y trouve un commandant Charles beaucoup plus calme et plus aimable que le matin. Sa mauvaise humeur avait vraiment quelque excuse dans l'inconfort du P.C. qui lui a été assigné. À cause de la Divette, il est plus difficile et plus long d'aller de là à ses unités de première ligne que du P.C. du colonel ! D'autre part, de La Bernardie, on n'a de vues que vers Noyon, dont les deux tours pointues émergent curieusement d'un lac de fumée blanche ; mais Noyon ne nous intéresse plus guère. Enfin le ravitaillement laisse fort à désirer. À la popote du colonel, nous n'en souffrons pas trop, grâce à la farine, aux poules, aux lapins trouvés sur place, sans oublier la vache abandonnée dont les émotions n'ont pas attendri la viande ! Mais au bataillon, on doit être condamné à la boîte de "singe" ², et peut-être l'estomac du commandant ne digère-t-il pas bien cet animal. Pourtant maintenant il semble radouci, et je suis plus tranquille sur les rapports que vont avoir avec ce chef inquiétant mes gradés de liaison. J'ai détaché ici le brigadier Gastaud, en plus du sous-officier du

2 - Bœuf en conserve (N.D.E.)

24^e, afin d'avoir un représentant du 30^e au bataillon Charles qui est maintenant le seul bataillon en ligne du 205^e. Le bataillon de gauche, qui était allé occuper Thiescourt, vient d'être rangé sous le commandement du groupe de chasseurs voisin.

« La vallée de la Divette, que je parcours continuellement, constituait autrefois pour les Boches, – dont les tranchées couronnaient la cote 141, – un arrière front des plus commodes, complètement défilé à nos vues. Ils y avaient établi leurs troupes avec un grand confort. Une de leurs cuisines, à Connectancourt, semblable extérieurement à une forteresse de béton, et toute tapissée à l'intérieur de carreaux de faïence, en témoigne. Ils ont laissé d'autres ouvrages bétonnés, tels que blockhaus, abris, etc. Mais le plus curieux vestige qui subsiste, et qui montre un des côtés caractéristiques de l'âme allemande, est un cimetière accroché à mi-pente au sud-est de Connectancourt. On y entre par un grand porche en pierre blanche, au milieu duquel est sculptée une grande tête de Christ couronnée d'épines. À l'intérieur, on ne voit que tombeaux en belle pierre, dalles de marbre, de granit poli, lettres en or, etc. Il y a plus de luxe, – un luxe très boche, d'ailleurs, – dans cette nécropole construite en pleine guerre, à 300 mètres derrière les premières lignes qu'ils occupaient, que dans bien des cimetières de nos communes, voire même de nos petites villes françaises.

« À mon retour à son P.C., le colonel Gousseau me fait appeler :

“Nous allons avoir cette nuit, à l'intérieur du régiment, des mouvements assez importants de 20 heures à 23 heures. Le bataillon Charles, qui n'avait, au nord de la Divette, que quelques sections avancées, va s'y porter tout entier ; son nouveau P.C. sera à Épinoy. Le bataillon Chenoir s'établira en réserve au sud de la rivière ; enfin, à Connectancourt, Orval, et les chemins creux au sud, nous aurons en soutien un bataillon de chasseurs qu'on me donne en échange de mon bataillon de gauche. Voulez-vous prévenir votre groupe de toutes ces modifications, et demander à l'artillerie une vigilance toute particulière pendant que se feront ces déplacements.

– Bien mon colonel !”

« Un de mes hommes part aussitôt porter au commandant Devoucoux ces renseignements, qui ne peuvent sans imprudence être transmis par le téléphone.

« Vers 21 heures, nous commençons à être marmités à Connectancourt et Orval... On emporte un fantassin blessé au poste de secours... Notre popote

a cessé d'être très sûre ; l'explosion d'un obus qui casse trois carreaux de notre chambre à coucher achève de nous décider à aller dormir dans une cave... Bientôt, toutes les lignes téléphoniques sont coupées. À la première accalmie, j'envoie mes poilus réparer la nôtre. Ils travaillent jusqu'à minuit sans y parvenir.

Vendredi 29 mars

« Le premier travail qui s'impose est d'achever la réparation de notre pauvre fil téléphonique non seulement coupé par les obus, mais déchiqueté par des passages de troupes et de ravitaillements qui en ont éparpillé les morceaux. À 10 heures seulement, la ligne peut fonctionner de nouveau.

« Après leurs tirs de cette nuit, où ils ont envoyé trois cents obus sur Thiescourt et une centaine sur Connectancourt, Orval et Épinoy, les Boches sont redevenus muets. Sur la demande du colonel, nous organisons, l'officier d'infanterie spécialisé dans la question et moi, une liaison optique avec le groupe : le poste émetteur est au bataillon, à Épinoy ; nous plaçons un poste relai sur la crête, au sud de Connectancourt ; et notre poste récepteur sera à la ferme d'Attiche, dont les ruines, qui ressemblent à des ruines de forteresse, couronnent le point culminant du plateau. Outre cette liaison optique, qui déjà double le téléphone, nous pouvons avoir une troisième corde à notre arc par la T.S.F : les E.M. des régiments d'infanterie possèdent, en effet, un poste émetteur, et chaque groupe d'artillerie une antenne réceptrice.

« Pour régler ces diverses questions, je pousse jusqu'au P.C. du commandant Devoucoux. Là, j'apprends que nos batteries vont incessamment être relevées par celles du 1^{er} groupe du 24^e qui, sans quitter ses positions, a déjà pris notre mission. Aucun ordre n'est encore paru, mais déjà le 2^e groupe n'est plus, comme nous, sous les ordres du colonel Terrière.

« Après le déjeuner à Connectancourt, le colonel Gousseau m'avise que de violents tirs d'artillerie sont prévus pour cette nuit devant le front du 205^e. Il s'agit d'inquiéter l'ennemi pour retenir des troupes devant nous, et dégager d'autant la région Lassigny - Montdidier, où la 3^e armée doit attaquer. Le colonel demande qu'on lui fasse savoir à quelle heure se déclencheront ces tirs ; mais ni le III/24 ni le III/30 n'en ont encore entendu parler.

« Sur ce, arrive une note précisant l'organisation du commandement et de l'artillerie dans le secteur. La 9^e division, placée depuis deux jours en réserve est renvoyée à l'arrière, à l'exception du 30^e qui reste avec la 53^e D.I. Le I/24 et le III/24 sont groupes de soutien du 205^e. Le III/30 n'a plus rien à voir avec ce régiment : moi non plus, par conséquent. Je téléphone au commandant Grandcolas, pour qu'il m'envoie le plus tôt possible un officier de chez lui, comme successeur, et je rappelle d'Épinoy mon brigadier : Gastaud a accompagné cette nuit dans son mouvement le bataillon Charles. Cela n'a pas été une promenade de tout repos, car l'ennemi n'a pas cessé de marmiter le carrefour d'Épinoy en face de l'unique pont sur la Divette. Il y a eu deux tués et plusieurs blessés au bataillon. Les Boches continuent à tirer sur ce point qu'ils savent sensible. Ils se mettent d'ailleurs aussi à nous arroser à Connectancourt, Orval et les environs. Le contraire serait étonnant, nos fantassins s'étant mis à creuser partout dans les champs des tranchées et des abris un peu plus sûrs que les maisons du village. Je trouve même que, devant une agitation aussi visible, l'artillerie ennemie fait preuve d'une réelle mansuétude en se contentant d'un arrosage relativement léger.

« Vers 14 heures, arrive l'officier promis par le commandant Grandcolas. Je lui passe la consigne.

“Mais, au fait, lui dis-je avant de le quitter, est-ce que vous n'avez pas au 24^e un sous-lieutenant de Maindreville ?

– Mais si !... C'est même lui l'officier de liaison du groupe : s'il n'était pas en permission, c'est lui qui serait venu vous relever.”

« Je regrette bien que la chance n'ait pas permis une aussi heureuse rencontre,... et nous regagnons la batterie, ma petite troupe et moi, au complet, sauf Chemin, que je n'ai pas gardé à Connectancourt, l'endroit étant trop scabreux pour un cheval. Avant de m'en séparer, j'adresse quelques mots de satisfaction à mes poilus : ils ont vraiment bien mérité des éloges pour leur conduite pendant ces deux jours.

« À la 8^e, le vent est tout à l'espoir : on affirme qu'une armée boche est en train de se faire encercler à Montdidier. Pétain, Humbert (commandant la 3^e armée), Pellé (commandant le 5^e corps) viennent de publier des ordres du jour où ils laissent entrevoir une “manœuvre décisive”. À nous de tenir solidement ici pour la rendre possible.

« Le barrage du groupe couvre maintenant, en cas d'attaque, non plus le front du 205^e, mais un intervalle, – peut-être déjà comblé, – entre le 205^e et

les chasseurs à pied. On me donne des nouvelles de notre pauvre infanterie de la 9^e D.I. J'avais déjà rencontré avant-hier un officier de cette compagnie Tavernier où j'avais été invité à déjeuner lorsque j'étais en liaison au "Centre I", dans l'Aisne ; il m'avait appris que le 4^e avait perdu le si sympathique colonel Tissier, blessé et fait prisonnier, le commandant Cornille, blessé et prisonnier aussi, et l'effectif d'un bataillon. Finalement, la division s'est retirée ne possédant plus que deux bataillons formés par le 82^e et un régiment constitué avec les restes du 4^e, du 329^e et du 89^e !

« Quant à nos trois batteries, elles sont toujours dans le même terrain nu, encore épargné par les obus, un peu plus boueux seulement qu'à notre arrivée : hélas, le beau temps qui nous avait favorisés jusqu'à hier n'a pas duré davantage ! Trois poilus me creusent un trou qu'on couvre de tôles provenant d'anciens abris et me voilà en possession d'un P.C. comparable à celui du capitaine et de Nervo. On n'arrive pas à le rendre tout à fait étanche à la pluie, et il tend fâcheusement à se transformer en baignoire. Pour une fois, je me trouvais chez les fantassins installé comme un roi, en comparaison d'ici.

« Dans la soirée, nous avons la visite indiscrète de quelques avions boches, bientôt suivis d'un petit nombre de 77, mal réglés d'ailleurs : il ne semble pas que nous soyons encore sérieusement repérés.

« À 19 heures, nous faisons avec la 9^e une concentration (vingt-quatre coups), et, pendant un tiers de la nuit du harcèlement (cent coups) sur la route de Cuy à Thiescourt et dans le ravin de la Divette. Il n'est toujours pas question des violents tirs de diversion dont on m'avait parlé à Connectancourt.

Samedi 30 mars

« La journée commence au son du canon boche. Les premières lignes sont très marmitées, surtout à notre gauche. Mais les canons du groupe, à leur tour, ne tardent pas à se faire entendre.

« À 7 heures 30, cent coups par batterie sur le chemin creux de Dives. Pendant le tir, un avion allemand évolue au-dessus de nous, et nous nous apercevons que la position n'est pas défilée aux saucisses. Comme les observateurs boches doivent bien nous repérer !

« À 8 heures, barrage : quatre-vingts coups.

« À 9 heures 30, quarante-huit coups sur la route de Cuy à Thiescourt. Le grondement est toujours intense à gauche.

« À 9 heures 45, cent obus à balles sur le ravin de la Divette, jusqu'à Dives.

« À 10 heures 5, quatre-vingts coups en 15 minutes sur un carrefour au sud de la cote 125. Nous recevons un ravitaillement de 4 caissons.

« À 10 heures 30, cent coups sur des camions signalés par un observatoire sur la route de Cuy à Thiescourt.

« 10 heures 40, barrage.

« 10 heures 50, nous reprenons le tir sur les camions, à raison de deux coups par minute jusqu'à nouvel ordre.

« 11 heures 55, nous cessons le feu, à la 8^e, pour laisser reposer tubes et servants. La 9^e continue à tirer ; à midi, une de ses pièces éclate par le milieu. Personne n'est touché : c'est une chance inouïe ! Il a fallu pour cela un concours de circonstances extraordinairement providentiel. D'abord, et c'est déjà assez rare, un seul homme servait la pièce, pointant et tirant alternativement. Jusqu'alors, il actionnait le cordon tire-feu en restant du côté gauche de la pièce, d'où se fait le pointage. Pour ce dernier coup, il a eu l'intuition d'aller se mettre à droite, à la place normale du tireur, et tout l'éclatement s'est produit sur la gauche, sans qu'un seul morceau s'égare à droite. Enfin, comment n'y a-t-il eu personne de blessé parmi les hommes de la batterie en train de manger tranquillement la soupe autour des pièces ? C'est encore miraculeux ! Tous les éclats ont dû passer au-dessus de leurs têtes ; on a retrouvé la frette de calage presque entière à 200 mètres de là ! Détail important, souvent constaté dans d'autres explosions de pièces, ce même canon, au cours de la matinée avait déjà donné un éclatement prématuré à 100 mètres de la bouche.

« Pendant qu'on se félicite de s'en tirer à si bon compte, la pluie, l'odieuse pluie se remet à tomber. Allons ! prenons les choses du bon côté : l'eau va du moins nous délivrer des visiteurs aériens !

« Mais encore plus consolant est un coup de téléphone de Pierre : "Bravo pour vos tirs de ce matin sur le convoi ! Un des premiers coups a immobilisé le camion de tête, et toute la colonne a été clouée sur place par vos obus. C'est pour cela que nous vous avons fait reprendre le tir après le barrage. Ces camions étaient pleins de troupes. Vous jugez de la débandade ! Les barrages ont été excellents aussi : toute notre première ligne est doublée, 100 mètres en avant, d'une ligne parallèle de cadavres boches. Les

chasseurs à pied sont enthousiasmés du spectacle que vous leur avez donné. Ils déclarent n'avoir jamais eu d'artilleurs pareils !”

« Dans ce succès, il entre évidemment une certaine part de chance, mais rien ne pouvait mieux récompenser les efforts et le travail de tous, qui y sont aussi pour beaucoup. Nos hommes sont dans la joie.

« À 15 heures, tir sur des mitrailleuses qui descendent de la ferme Marquecy, et aussitôt : “Barrage !” suivi d’un deuxième, puis d’un troisième, qu’on nous fait raccourcir de 200 mètres. Nous terminons par cent coups sur le chemin de la ferme de Marquecy à la cote 165.

« Le commandant Devoucoux vient nous voir. Il est visiblement éreinté par les fatigues de cette semaine ; une fluxion énorme, causée par un mal de dents, achève de le rendre malade. Nous nous sommes plaints vivement, entre nous, de son apathie, les jours derniers. Son état physique lui donne droit aux circonstances atténuantes : à 52 ans, on n’est plus tout à fait un jeune homme. Aujourd’hui, le commandant s’efforce quand même d’avoir le sourire ; il confirme les bons renseignements donnés par Pierre sur nos tirs. Quant aux derniers barrages, une fois raccourcis, ils ont mis la vague d’assaut ennemie en fuite désordonnée. L’artillerie de la 9^e D.I. acquiert une grosse réputation auprès des troupes de la 53^e.

« À 19 heures 15, encore soixante coups sur des batteries boches en colonne sur une route allant à Plessis-Cacheleux.

« À 20 heures 15, cent coups sur la sortie sud de Cuy, et, pendant la nuit, même harcèlement qu’hier, mais double consommation.

« Pour la journée, la 8^e a tiré mille quatre cents coups de canon. Mais dans quel état est la position ! Sur le terrain boueux et glissant, les pièces mal calées sautaient à chaque départ, et s’enfonçaient en terre : chaque repointage exigeait un travail considérable, qui nécessitait parfois tous les servants aux roues et à la crosse, et qui s’ajoutait encore à la fatigue du tir. Les poilus y ont mis tout leur cœur, et sont ravis de savoir que leur peine n’a pas été perdue et qu’aujourd’hui, “on a tué du Boche”.

Dimanche 31 mars

« Nous nous réveillons dans le calme, avec même quelques rayons de soleil. On s’occupe à dégager les canons de la boue, et à fabriquer de bric et de broc des plateformes : la première pièce, qui, dès hier, en avait disposé une sous ses roues, s’en est fort bien trouvée.

« Des journaux nous parviennent. Nous n'en avons pas lu depuis notre départ de Sacy. Les déclarations des journalistes sur l'offensive nous paraissent d'un ridicule charmant. Mais il y a tout de même deux nouvelles intéressantes : d'une part, un canon mystérieux s'est mis à bombarder Paris – (aucun artilleur ne peut y croire !) d'autre part, le général Foch est nommé commandant en chef de toutes les armées alliées. Enfin un commandement unique ! Ceci nous paraît l'équivalent d'une grande victoire.

« Après quelques tirs sur des objectifs fugitifs signalés de l'observatoire, nous commençons à 11 heures un changement de position que nous réclamions instamment. Il se fait pièce par pièce, afin que la mission reste assurée de façon continue. Nous nous installons à la lisière d'un bois à 500 mètres au sud de la ferme d'Attiche. À 17 heures, les quatre pièces sont en place, et le capitaine a fait l'accrochage sur un rentrant du bois des Clochettes qui couronne la cote 125, au sud de Cuy. Nous voilà hors de la boue ; nous avons même, à 80 mètres derrière les canons un vieux P.C. pas très solide, mais très confortable ; nous avons des plans directeurs, nous avons un observatoire merveilleux à la ferme d'Attiche, et un point d'accrochage. C'est vraiment l'abondance après la disette, le luxe après la misère ! Les hommes ont quelques abris près du P.C., et ils pourront s'en creuser dans le bois derrière les pièces. Si nous restons ici quelques jours, nous pourrions nous croire à nouveau dans quelque bois de Gernicourt. La sécurité seule laissera toujours à désirer, faute de matériaux de construction, et aussi à cause de cette situation en lisière de bois, qui attire les marmites.

« Pendant notre déménagement nous sont arrivées des félicitations officielles de l'A.D. 53 qui réclame d'urgence des propositions pour des citations. Nous n'avons, parmi les conducteurs comme parmi les servants, que l'embarras du choix.

« Encore un barrage au début de la nuit, puis le harcèlement habituel, de 2 heures 30 à 5 heures 30. Il ne nous empêche pas d'oublier, sur nos moelleux lits en grillage, les désagréments des trous-baignoires de la cote 141.

Lundi 1^{er} avril

« Exécution dès l'aube d'un tir de quatre-vingts coups sur la zone en arrière de notre barrage ; passage, aller et retour, au-dessus de nos têtes, avec un bruit de rafale, d'une nombreuse escadrille ennemie qui va sur Compiègne ; vérification du faisceau, délicate parce qu'il faut s'efforcer de

faire partir nos salves à l'insu des avions qui ne cessent de nous survoler, – tels sont les événements qui, avec l'organisation de la position, occupent les deux tiers de la journée.

« À 16 heures 45, le groupe nous invite à nous préparer à tirer dans la direction de Plémont, c'est-à-dire à 600 millièmes de notre axe de tir ! Les servants ont mis tous leurs soins à établir des plateformes et des circulaires parfaites : à peine ont-ils fini qu'il faut tout modifier pour pouvoir tirer dans la direction demandée ! Il s'agit d'une attaque assez importante, qui doit consolider des gains faits la veille sur la hauteur qui domine Plémont. L'heure H est 18 heures 30. Nous sommes prêts en temps voulu. De 18 heures 26 à 18 heures 30, soixante coups par batterie sur la maison de "La Pitance" à 100 mètres de Plémont ; de 18 heures 30 à 19 heures, environ deux cent soixante-quinze coups sur le "bois du Pivert". On ne nous fait pas attendre les nouvelles du résultat de cette action : dès 20 heures le téléphone nous dit : "Tous les objectifs atteints ; des prisonniers et des mitrailleuses" ; un peu plus tard, il précise : "Cinquante prisonniers, et huit mitrailleuses". Évidemment, ce n'est pas considérable, mais c'est de quoi oublier le travail supplémentaire. Je crois d'ailleurs que le terrain gagné, sans être très étendu, présente une réelle valeur tactique.

« Pendant la nuit, harcèlement coutumier, mais seulement de cinquante coups.

Mardi 2 avril

« Calme dans tout le secteur. À 16 heures je monte à la ferme d'Attiche, pour passer une journée complète à l'observatoire. Le panorama est splendide, et la vue s'étend très loin vers le nord. À l'extrême droite, les tours de Noyon émergent toujours d'un lac de fumée blanche ; mais hélas ! elles ont maintenant perdu leurs toits et ici, il faut le dire, les coupables ne sont pas les artilleurs boches, mais bien, je crois, ceux de notre propre A.L.G.P. Encore plus à droite, vers Pont-l'Évêque, une énorme fumée noire s'élève tout à coup ; c'est certainement un dépôt de munitions qui saute, mais je ne saurais dire s'il est français ou boche.

« Vers 18 heures, je reçois la visite du capitaine Marie, qui commande la 7^e batterie.

“Je viens voir, me dit-il, ce que devient une batterie boche qu'on m'a signalée au "bois des Cubistes" près de la route de Cuy à Lagny. Vous ne l'auriez pas vue, par hasard ?

– Non, mon capitaine, voulez-vous que nous la cherchions ensemble ?...”

« Impossible de la découvrir.

“Mais regardez donc là-bas, derrière cette petite crête ; c’est un groupe qui tire !

– Oui, sûrement !

– Voyons, tâchons de le situer exactement...”

« Nous lisons sur le plan directeur soigneusement consulté qu’il doit être derrière la cote 112, voisine de Sceauxcourt.

“Je vais essayer de l’atteindre avec la 7^e dit le capitaine. Mais il faut bien constater que c’est trop loin.

– Il nous faudrait, mon capitaine, ces fameux obus D qu’on vient de mettre en service ; il paraît qu’ils portent à 11 000 !

– Oui, il paraît... Mais nous n’en avons pas !... Écoutez, on va actionner le 105.”

« On nous donne au téléphone une batterie de 105.

“Allo... C’est un officier ?

– Oui, qu’est-ce que c’est ?

– Ici l’officier observateur du 30^e !... Nous apercevons les lueurs d’un groupe boche en action derrière la cote 112 au sud de Sceauxcourt. Pouvez-vous lui envoyer quelques rafales ? Nous les observerons.

– Volontiers. Nous le connaissons, d’ailleurs, ce groupe, nous lui avons déjà tiré dessus...”

« La batterie envoie plusieurs rafales ; la distance nous empêche de bien distinguer les éclatements. Mais bientôt s’élèvent de l’objectif des flammes jaunes et de la fumée : tout va bien, les coups portent ! Il y a même par moments des explosions. C’est parfait !... Le 105 continue jusqu’à ce que l’obscurité rende toute observation impossible.

« Mon travail est alors terminé pour aujourd’hui. Un téléphoniste vient prendre ma place au créneau pour guetter les fusées de barrage. On distingue dans le noir deux lueurs rougeâtres d’incendies, l’une, assez pâle, au-dessus de Noyon, l’autre, très vive, vers Pont-l’Évêque, au-dessus du dépôt qui a sauté cette après-midi.

« Aucun incident ne vient me troubler cette nuit dans mon gîte assez confortable, au fond de ce qui devait être une des caves de la ferme.

Mercredi 3 avril

« Pendant la matinée, des convois ennemis passent sur les routes, mais bien hors de portée ; hors de portée aussi, des bivouacs, et des pâtures où paissent tranquillement des chevaux : tous ces objectifs tentants sont au-delà de la route de Roye à Noyon. Après quelques essais de tir infructueux, il a fallu m'en convaincre.

« À midi, la mission du groupe change de nouveau. Le barrage est reporté 450 millièmes à droite, le long des lisières sud du bois de la Réserve. Il va encore y avoir du travail aux pièces ! J'aperçois mal cette nouvelle zone, par mon créneau orienté trop à gauche.

« Peu après, je suis averti que nous serons relevés ce soir par le 1^{er} groupe du 29^e d'artillerie (2^e corps). Toute l'après-midi défilent à l'observatoire des officiers du 29^e qui viennent prendre connaissance du secteur. Enfin arrive celui qui doit me remplacer, et je rentre à la position. On vient d'y recevoir un charmant ordre du jour de congratulations du commandant du groupe de chasseurs à pied que nous soutenions ; mais quant à notre sort après la relève, tout le monde l'ignore au groupe ; nous devons nous rendre à l'échelon, et là seulement, nous aurons des instructions. »

Ces instructions portaient que le 30^e devait d'abord se rendre à Tracy-le-Mont, pour y attendre de nouveaux ordres. Parti à 23 heures 30, sous une pluie battante, et égaré par l'officier orienteur du groupe, tant la nuit était obscure dans la forêt de Laigue, le régiment n'arriva à Tracy qu'à 4 heures 30 du matin. De là, à midi, il fut dirigé sur Bethancourt, où il cantonna quelques jours avant d'aller embarquer, le 9 avril, à Vaumoise, à destination des secteurs extra-calmes de Haute-Alsace (Traubach, Eglingen, Balschwiller, Ammerzwiller) où il devait, jusqu'au mois de juillet, prendre un repos bien gagné.

Pendant cette rude bataille de Noyon, les exhortations des chefs avaient été pressantes : les témoignages de leur satisfaction ne manquèrent pas non plus, lorsque l'ennemi eut été arrêté. Voici les principaux de ces documents :

D'abord, trois ordres du jour du 29 mars :

1) Du général en chef :

« L'ennemi s'est rué sur nous en un suprême effort ; il tient à nous séparer de l'armée anglaise pour s'ouvrir la route de Paris. Coûte que coûte, il faut tenir. Cramponnez-vous au terrain. Tenez ferme ! Les

camarades arrivent. Tous réunis, vous vous précipiterez sur l'ennemi. C'est la bataille. Soldats de la Marne, de l'Yser et de Verdun, je fais appel à tous. Il s'agit du sort de la France.

Signé : Pétain. »

2) Du général commandant l'armée :

« Le général commandant la 3^e armée rend hommage aux efforts des troupes françaises et anglaises. Elles ont opposé, dans les deux dernières journées une résistance qui a enrayé les progrès de l'ennemi ; mais la tâche n'est pas terminée : il est de toute urgence de gagner encore du temps pour permettre une manœuvre dont les résultats seront décisifs. Il s'agit de tenir coûte que coûte sur nos positions. L'ennemi lui aussi est fatigué. Nous avons une puissante artillerie. Les troupes du 5^e corps, du 2^e colonial, des 3^e et 18^e corps défendent le cœur de la France. Le sentiment de la grandeur de cette tâche leur montrera leur devoir.

Signé : Humbert. »

3) Du général commandant le corps d'armée :

« L'honneur du 5^e corps est engagé. Le général commandant le 5^e corps compte que chacun fera son devoir.

Signé : Pellé. »

Voici maintenant une note (du 2 mai 1918) de la 9^e D.I. montrant l'importance de la tâche accomplie dès les premiers jours de la bataille par cette division :

« Il résulte d'une étude envoyée par le G.Q.G. sur les opérations de la 18^e armée allemande (von Hutier) que la 9^e D.I. a eu affaire, dans la journée du 24 mars, à 6 divisions ennemies : de l'est à l'ouest, les 45^e D.R., 5^e D. de la Garde, 36^e D., 10^e D., 1^{re} D bavaroises, 34^e D., soutenues immédiatement en arrière par 4 autres, les 9^e D., 35^e D., 37^e D., 103^e D. Si l'on songe que la 9^e D.I., engagée sur un front de 16 kilomètres, a tenu jusqu'au soir, et ne s'est repliée que sous la menace d'être entièrement débordée, particulièrement sur son aile droite, nous pouvons tous être légitimement fiers de l'œuvre accomplie.

Signé : Gamelin. »

Le 19 août 1918, le 30^e R.A.C. fut l'objet de la belle citation à l'ordre de l'armée, dont voici le texte :

« 3^e armée, ordre général n° 492.

Le général commandant la 3^e armée cite à l'ordre de l'armée le 30^e régiment d'artillerie de campagne sous les ordres du lieutenant-colonel Terrière, secondé par ses commandants de groupe : lieutenant Girards (tué à l'ennemi le 25), chefs d'escadron Arnould et Devoucoux, a, du 23 au 27 mars 1918, fait preuve des plus belles qualités de vaillance, d'entrain et d'initiative, et de la plus remarquable attitude manœuvrière, appuyant l'infanterie jusque sous le feu des mitrailleuses ennemies, ne perdant pas une pièce, et ne cessant, dans les circonstances les plus critiques, d'accomplir sa mission.

Signé : Humbert., signé : Pétain. »

Voici maintenant l'ordre du jour du commandant de chasseurs à pied dont Robert parle dans son carnet de route (à la date du 3 avril).

« Le chef de bataillon Sée, commandant prov. le 14^e groupe de chasseurs, à monsieur le lieutenant-colonel Terrière, commandant le groupement d'artillerie de campagne :

« Avant de quitter le commandement du sous-secteur je vous serai reconnaissant de vouloir bien transmettre aux officiers et artilleurs de votre beau régiment, avec le témoignage de notre admiration pour leur endurance, l'expression des profonds remerciements des chasseurs pour l'aide précieuse et constante qu'ils n'ont cessé de nous apporter dans la défense du sous-secteur.

Grâce à leur vigilance, et à l'intime liaison qui a existé entre nous tous, le Boche n'a pu aborder à aucun moment nos lignes, et vous avez mis à même les chasseurs d'assister comme au théâtre à la perfection de vos écoles à feu sur les objectifs vivants.

Permettez-moi, mon colonel, d'y ajouter mes remerciements personnels pour la bienveillance et la cordialité qui n'ont cessé d'être la règle de nos rapports.

Signé : Sée. »

Et voici enfin le texte de la citation de Robert lui-même à l'ordre du corps d'armée :

« 5^e corps d'armée - Ordre n° 46

Le général commandant le 5^e corps cite à l'ordre du corps d'armée :

[...]

ROBERT

19° monsieur de Larminat Robert, Marie, Édouard, sous-lieutenant au 30^e R.A.C, 8^e batterie :

Officier de liaison près d'un régiment d'infanterie, a, sous de violents bombardements et avec beaucoup de courage, assuré une liaison parfaite avec son groupe, et contribué ainsi pour une grande part à enrayer des attaques ennemies dans les journées des 28, 29 et 30 mars 1918.

[...]

Q.G. le 11 avril 1918

Signé : Pellé. »

La croix de guerre lui fut remise dans une prise d'armes à Falkwiller, le 21 avril.

Repos en Haute-Alsace (9 avril – 23 juin 1918)

Déplacements (23 juin – 14 juillet)

Le régiment resta en Alsace, toujours dans les environs d'Altkirch, jusqu'au 23 juin, sans prendre part à aucun engagement sérieux ; puis il cantonna quelques jours à Auxelles-Bas, dans un pays ravissant, au pied des contreforts sud des Vosges ; là, il fut un peu éprouvé par l'épidémie de "grippe espagnole" qui sévissait alors sur toute la France.

Le 4 juillet, il embarqua à Champagny, d'où, par une étrange erreur, on le dirigea sur la Somme, alors que sa véritable destination était la Champagne, où il devait prendre une part active aux opérations qui, sans interruption, allaient se poursuivre jusqu'à l'armistice.

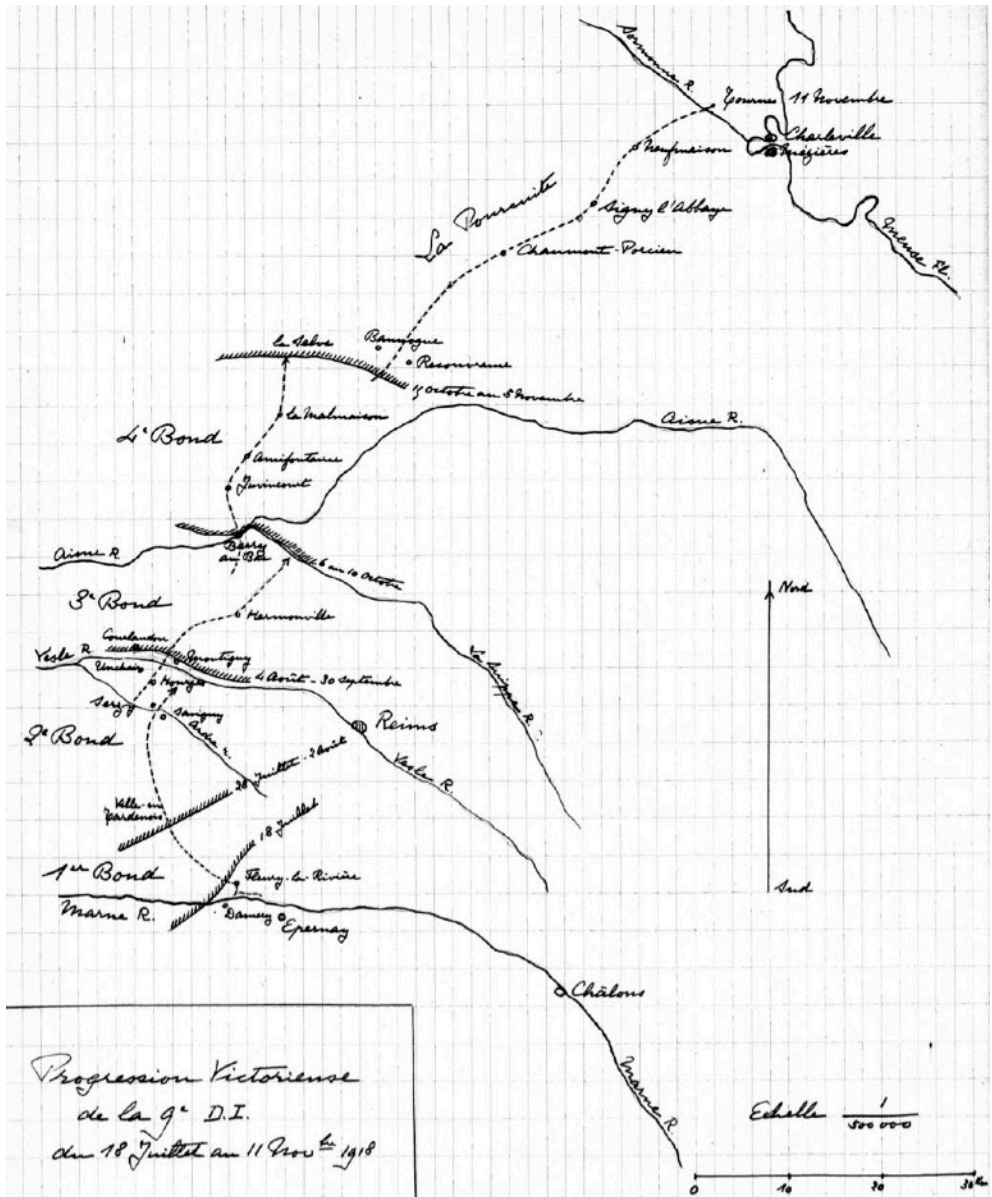
Débarqué le 6 juillet dans la petite gare de Marseille (12 kilomètres au nord de Beauvais), il embarqua donc de nouveau le 12 à Saleux, tout près d'Amiens, d'où il fut transporté à Vitry-la-Ville, près de Châlons. De là, par Sarry, il gagna le camp de la Carrière, au milieu du camp de Châlons, où le surprit en plein sommeil le vacarme de la formidable canonnade de C.P.O. (contre-préparation offensive) de la nuit du 14 au 15 juillet, qui devait préluder à l'offensive de la victoire.

L'offensive de la Victoire (18 juillet – 11 novembre 1918)

1 – Premier bond : Damery – Ville-en-Tardenois (18 – 28 juillet)

Le 16 juillet, à 20 heures 30, le groupe fut alerté, et partit à 22 heures, dans la direction de Condé-sur-Marne ; mais à minuit, l'ordre arriva de

former le parc sur le bord de la route, et d'attendre des camions, qui n'arrivèrent que le lendemain à 15 heures. Ces camions le transportèrent par la route, cruellement poussiéreuse, de Châlons, Condé-sur-Marne, Tours-sur-Marne, jusqu'à Aÿ, où il débarqua vers 18 heures, assez fatigué par tous ses derniers voyages, et ayant grand besoin de sommeil. Mais à peine à terre, les commandants de batterie partirent en reconnaissance, et à 4 heures du matin, le 18 juillet, la 8^e mettait en batterie à 1 kilomètre à l'ouest de Cumières, en pleine vigne, sur les pentes qui dominent la vallée de la Marne.



Progression victorieuse de la 9^e D.I. du 18 juillet au 11 novembre 1918

À 7 heures 30, elle ouvrait le feu sur les bois au nord de Tincourt. À 9 heures, barrage roulant, qui se fixe à 10 heures 17. À 11 heures, le feu cesse, mais dans l'après-midi, on apprend que l'attaque n'a pas été brillante, les fantassins ayant été arrêtés au bout de quelques centaines de mètres par d'anciens réseaux de fil de fer français qu'on semblait avoir oubliés dans le programme des destructions... Par contre, les nouvelles qui arrivent de la

contre-attaque entre Aisne et Marne sont excellentes. Soissons et Oulchy-le-Château sont entre nos mains.

Le 19, à 19 heures arrive un ordre : « Le groupe va se porter entre Damery et Fleury-la-Rivière, à l'est de la cote 181, pour être en mesure de participer à une grosse attaque, demain, sur le bois du Roi. Départ à 20 heures. »

Ce bois du Roi, défendu avec ténacité par les troupes de la garde, devait arrêter jusqu'au 27 la 9^e D.I. Il eût été du plus haut intérêt d'avancer de ce côté, pour gêner la retraite de l'armée boche qui évacuait hâtivement toute la poche au sud de la Marne. Chaque jour, on essayait une nouvelle attaque, mais les gains restaient toujours fort minimes. Faute de moyens suffisants, et surtout de points élevés d'où on pût observer les tirs, Robert avait l'impression que l'artillerie ne donnait probablement pas à ces attaques successives tout l'appui désirable : aussi s'ingénia-t-il à chercher des observatoires, allant pour cela jusqu'aux premiers avant-postes où les fantassins paraissaient fort surpris de le voir arriver à l'improviste, mais il ne put y réussir en temps utile ; le dernier jour, il pensa à faire usage de la méthode de réglage par fusants hauts, et en fit un essai intéressant, qui lui donna le regret de n'y avoir pas songé plus tôt. Le soir même, en effet, (27 juillet) il apprit que l'ennemi était en pleine retraite : cette fois notre infanterie avançait sur toute la ligne.

2 – Deuxième bond : Ville-en-Tardenois – La Vesle

(28 juillet – 25 août)

Le 28, le groupe se mit en route par Fleury-la-Rivière, Grandpré, Orcourt, Cuchery, La Neuville-aux-Larris, ces trois derniers villages complètement détruits. À 14 heures, le groupe mit en batterie, un peu au nord de La Neuville, en lisière du bois de la Cohette, et, dès 15 heures, commença à tirer. Le Boche cherchait à s'accrocher à Ville-en-Tardenois ; il s'agissait de l'en déloger.

Le 29, Robert apprit, par une lettre de Joseph alors en permission à La Hardonière, la mort glorieuse de Bernard, tué à Montvoisin le 19 à 6 kilomètres de la position de batterie qu'occupait alors Robert auprès de Cumières. Le 31, son capitaine étant rentré de permission, Robert put aller jusqu'à Villesaint reconnaître la tombe de Bernard, puis obtint une permission exceptionnelle de trois jours (du 2 au 5 août) pour aller à La Hardonière ; le 5, passant par Paris, il put aller voir Jacques, qui venait

d'être blessé de nouveau dans la dure affaire de Saconin-et-Breuil, et était soigné à l'hôpital franco-brésilien de la rue de la Pompe. Enfin, son itinéraire de retour lui ayant fait rencontrer à Sézanne des officiers de la 5^e D.C. qui lui apprirent que le 16^e Dragons était dans le voisinage, à Villeseneux, il s'y rendit et put recueillir de précieux détails sur la mort de Bernard.

Le 7 août, Robert rejoignit sa batterie au nord de Savigny. Elle avait été un peu marmitée au moment de la mise en batterie, dans la nuit noire, par un temps effroyable, et avait eu un conducteur tué, un autre blessé, et trois chevaux blessés. Depuis, l'ennemi n'avait plus réagi, et semblait se préparer à la retraite. On parlait d'un repos, qui serait le bienvenu, car tout le monde était très fatigué, et les hommes n'offraient plus grande résistance à la maladie. De toute la 9^e division, il n'y avait d'ailleurs plus en ligne que les 2^e et 3^e groupes du 30^e. Le 11 août enfin, ils furent relevés par deux groupes du 37^e (artillerie portée) et allèrent au repos à Oeuilly et à La Chapelle-Monthodon, au milieu d'une campagne « partout semée de trous d'obus, de projectiles intacts, d'armes abandonnées, de tombes, de cadavres de chevaux en décomposition, ballonnés, nauséabonds, et couverts de mouches... »

C'est dans ce décor hideux que, le 22 août, le général Pellé, assisté du général Gamelin, passa en revue toute l'A.D.9, pour remettre à l'étendard du 30^e, venu tout exprès d'Orléans, la croix de guerre ornée d'une palme, gagnée à Noyon, et une étoile d'or décernée par le général Pellé pour la belle conduite du régiment au cours des attaques du 18 juillet au 4 août, avec cette citation : *« Malgré les pertes qui lui sont infligées par le feu de l'ennemi, malgré d'incessants bombardements à obus toxiques, sans tenir compte de l'extrême fatigue occasionnée par de fréquents changements de position et par les difficultés des ravitaillements, s'est fait remarquer pendant la période des durs combats qui se sont déroulés entre le 18 juillet et le 4 août 1918 par ses qualités d'entrain et d'endurance, par sa belle tenue au feu, sa mobilité, et la précision de ses tirs. Il a pris part, durant cette période, à 10 attaques, contribué à l'échec de deux contre-attaques, et permis ensuite, par la rapidité de ses déplacements, de garder sous le feu de notre artillerie les colonnes ennemies en retraite. »*

3 – Avant la grande attaque du 30 septembre

Le groupe reparti le 24 août au soir, par un beau clair de lune, traversa Dormans, Verneuil, Villers-Agron, Aougny, et forma le bivouac dans le bois de Lhéry.

Le 25, la 8^e mit en batterie, bien camouflée dans des broussailles et des petits sapins, sur les pentes d'un amphithéâtre qui s'ouvre sur la vallée de l'Ardre, au nord de Crugny, tout à côté d'une délicieuse source d'eau limpide que la carte appelle "la source aux Corbeaux".

Après quelques jours, marqués seulement de tirs sur buts lointains, sans grand intérêt, le 3 septembre était prévu tout un programme de réglage par avions, mais à peine les observateurs aériens avaient-ils commencé leurs évolutions qu'ils virent fondre sur eux une escadrille boche qui les obligea de regagner au plus vite leurs hangars ; l'un d'eux, ayant perdu une de ses ailes, tomba comme une pierre dans la direction de la Cense ; une nouvelle tentative fit immédiatement surgir de nouveau l'escadrille ennemie, qui, cette fois, poussa jusqu'aux saucisses, les forçant à atterrir précipitamment. Le bruit courut que c'était la fameuse escadrille de von Richthofen, et qu'elle avait pour mission ce jour-là d'interdire absolument toute observation aérienne pendant que les Boches reportaient toute leur artillerie au nord de l'Aisne.

Le 4 septembre, en effet, se dessina un mouvement de repli de l'ennemi, et Robert fut envoyé en liaison auprès du colonel Puech, commandant le 4^e R.I. désigné pour garder le contact pendant ce repli ; il alla s'établir au P.C. du commandant Miquel, chef du 1^{er} bataillon, qui seul était en ligne ; la compagnie de gauche, commandée par le jeune capitaine Bucart, l'"as" des fantassins de la 9^e D.I., avait dépassé Courlandon, et atteint les pentes du plateau de Romain ; la compagnie de droite (lieutenant Roques) avait aussi franchi la Vesle, à l'exception de la section de droite, en liaison avec le 329^e à la hauteur de Breuil, sur la rive gauche. Les liaisons étaient difficiles, car l'ennemi marmitait toute la vallée de la Vesle avec abondance d'ypérite ; il avait, en particulier, rempli les deux ravins d'Unchair et d'Hourges d'un lourd brouillard toxique, blanc, entretenu avec soin, et qui obligeait à de longs détours.

Le 5 septembre, à 9 heures du matin, l'attaque reprit, et parut d'abord progresser de façon assez satisfaisante, mais bientôt, un coureur vint annoncer que la compagnie Bucart était arrêtée par des mitrailleuses au haut

de la cote 180. Robert, voulant se rendre compte de l'emplacement exact de ces mitrailleuses, partit vers 14 heures, traversa la Vesle sous un bombardement fort dense, et grimpa dans le bois de la "Fosse au Diable", occupé par la compagnie Bucart.

« ... La côte est très raide, et le bois offre à ses occupants un bon abri naturel ; les arbres protègent contre l'indiscrète observation aérienne, tandis que la forte pente met nos fantassins en angle mort pour l'artillerie ennemie. La lisière nord coïncide avec un changement de pente très net, comme une arête de talus, et au-dessus s'arrondit le sommet de la cote 180, sur lequel s'éparpillent nos petits postes, butés aux mitrailleuses boches.

« Quand j'arrive, le capitaine Bucart est en patrouille ; il en revient bientôt. C'est un tout jeune capitaine de 23 ans, robuste, cheveux blonds, expression douce et sérieuse, pleine d'autorité. Tout de suite, il inspire sympathie, respect et confiance. On sent qu'il tient sa troupe tout à fait dans sa main. Avant de m'apercevoir, il interpelle un de ses sergents :

"X., nous venons de voir là-haut une mitrailleuse qu'il faut m'avoir. Prenez donc deux hommes avec vous et allez-y !... Elle s'est révélée quand nous en étions à 50 mètres à peine. On pourrait facilement la tourner..."

« Le sergent se prépare à cette expédition ; je me présente :

"Vous êtes bien gentil, monsieur, de nous rendre visite. Vous voyez, pour l'instant, nous sommes arrêtés par des mitrailleuses en haut du plateau. Impossible d'avancer plus loin. Nous sommes vraiment trop peu nombreux maintenant ! Tenez : la section d'où je viens n'a plus que 17 hommes. Que voulez-vous que nous fassions ?

– Pourrions-nous au moins vous aider avec nos canons, mon capitaine ? Je venais justement pour savoir exactement où sont ces mitrailleuses, et aussi où sont vos lignes... J'ai amené avec moi un projecteur, et, si vous voulez me le permettre, je vais commencer par essayer d'établir une liaison optique avec l'observatoire du bataillon. Je reviens dans quelques minutes..."

« Mais les quelques minutes se passent en efforts infructueux : nos signaux demeurent sans réponse. Je retrouve le capitaine achevant un rapide dîner, et tout attristé parce qu'il vient d'apprendre la grave blessure d'un de ses plus anciens sergents.

"Notre liaison ne marche pas, mon capitaine. Je vais retourner là-bas voir si on a aperçu quelque chose ; ... ils n'en ont pas l'air ! Mais auparavant, je

voudrais bien que l'on m'indique ces mitrailleuses, ou au moins quelque'une d'entre elles.

– Je vais vous faire voir une de celles qui nous gênent le plus. Voulez-vous venir ?...”

« Nous montons hors du bois, tous les deux, accompagnés d'un sous-officier du 8^e chasseurs, mis comme éclaireur à la disposition de la compagnie. Nous avançons quelque temps debout, cachés par le relief même du terrain. L'apparition d'un avion boche nous force à nous aplatis quelques instants ; puis nous continuons, de plus en plus courbés ; enfin, après une dizaine de mètres à quatre pattes, nous atteignons une petite voie de 0,60 mètre.

“Vous voyez devant vous un de mes petits postes, me chuchote le capitaine, indiquant quelques uniformes bleus couchés dans un petit fossé... Tenez, monsieur, regardez-moi ces deux hommes qui rampent... Là !... Ils ramènent leur sergent blessé... Ah ! les braves gens ! Quel courage, tout de même !... Pour voir où est la mitrailleuse, suivez de l'œil la voie ferrée ; vous apercevez un premier petit buisson ?... Mais ne vous montrez pas !... vous voyez ?...”

– Oui, mon capitaine.

– Eh bien, la mitrailleuse est à peu près à 20 ou 30 mètres au-delà, à une dizaine de mètres à gauche de la voie.

– Bien mon capitaine !”

« Je me repère de mon mieux, à l'œil, sans bouger, d'après la distance parcourue depuis le bois, d'après la voie de 0,60 mètre, d'après une grange qui se dresse, toute voisine, au sommet de la côte, et nous redescendons.

“Mon capitaine, je ne puis pas faire tirer si vous avez des hommes aussi près de l'objectif. Mais si vous pouviez les replier jusqu'à la lisière du bois, nous pourrions, je crois, très bien atteindre cette mitrailleuse, en réglant de l'observatoire du bataillon, où nous avons le téléphone.

– Faites, alors, car je compte de toute façon ramener mes hommes dans le bois pour la nuit.

– Si vous voulez, mon capitaine, nous tirerons à 19 heures.

– Bon !

– À 19 heures, donc, je puis être sûr qu'il n'y aura plus personne au nord du bois ?

– C'est entendu !

– Alors, mon capitaine, je n'ai que le temps de courir au bataillon. Je vous laisse mon sous-officier et le canonnier avec le projecteur. Ils me referont des essais à la nuit tombée.

– C'est cela ! Au revoir monsieur ; tâchez de réussir !”

« Je dévale la pente en même temps que le lieutenant M., commandant la compagnie de mitrailleuses rattachée au bataillon, la I/4. Il est venu visiter ses sections en position dans les deux compagnies en ligne ; lui aussi réside au P.C. de bataillon.

« Nous passons à l'est des baraques-hôpital de Courlandon, au milieu d'un ancien dépôt de matériel français incendié par les Boches, et fumant encore. Nous traversons la Vesle sur des passerelles jetées en face de la ferme d'Ormont. Mais parvenus à la route de Fismes, nous croisons une équipe d'agents de liaison du bataillon qui se dirigent vers Courlandon : le P.C. a déménagé et le commandant Miquel s'établit au P.C. qu'occupait ce matin le capitaine Bucart, à l'entrée sud d'un chemin creux qui descend du plateau de Romain sur les baraques-hôpital. Voilà mon réglage à l'eau ! Je ne trouverai plus de téléphone à l'ancien observatoire. Allons ! il faut se résigner : demi-tour, et en avant vers le nouveau P.C.

« Là, pas trace du reste de mon personnel laissé auprès du commandant Miquel ; quant au commandant, il est monté voir le capitaine Bucart !

« Sur ce, paraît un capitaine américain ; il amène deux compagnies, – des compagnies toutes neuves, de 150 à 200 hommes ! – avec mission de boucher le trou qui s'est formé entre la compagnie Bucart et la droite de la division. Il demande où il doit se mettre. Comme je veux remonter voir le commandant, et rendre compte au capitaine Bucart que le tir prévu n'a pas été possible, j'emmène derrière moi ces renforts inespérés, jusqu'à proximité de la compagnie. Le capitaine Bucart, averti, leur envoie un officier.

« Le bruit court, bruit répandu par les états-majors, que les Américains ont atteint cette après-midi Maizy, Muscourt et Meurival. Ce n'est guère vraisemblable, et ce serait un peu humiliant pour nous, malgré la différence des effectifs, étant donné que nous sommes encore arrêtés au bord du plateau de Romain. Mais ce bruit a sa source dans un compte-rendu officiel américain, reconnu bientôt tout à fait fantaisiste : nos alliés n'ont pas progressé sur le plateau beaucoup plus que nous.

“Vous arrivez à propos, Larminat, me dit le commandant Miquel en m’apercevant : nous allons avoir besoin de vous. Voici ce dont il s’agit : nous allons attaquer la cote 180 ; je voudrais une petite préparation d’artillerie sur les mitrailleuses qui la défendent, une petite préparation qui durerait 5 minutes, de 21 heures à 21 heures 5. À 21 heures 5 vous allongeriez le tir, et nos fantassins partiraient.

– Mon commandant, il est 19 heures 30 ! Le téléphone n’est pas encore installé à votre nouveau P.C. Je vais faire l’impossible pour avertir le groupe à temps, mais ce sera juste !... À moins que, par hasard, il n’y ait encore un appareil qui fonctionne dans la carrière où nous étions ce matin ?... En tous cas, j’y cours !”

« Et je re-dégringole, quatre à quatre, la pente, piquant droit sur les passerelles de la Vesle. À défaut de dîner, un petit flacon de gnôle, que je me félicite d’avoir emporté plein, me donne des jambes pour cette nouvelle course. Je suis à l’ancien P.C. de bataillon à 20 h 25. Hélas ! il est désert, et pas le moindre téléphone ! Je n’ai plus qu’à bondir jusqu’à la carrière au sud d’Unchair, où j’ai laissé le colonel hier soir. Pourvu qu’il y soit encore, car je sais qu’il a ordre de porter son P.C. à Courlandon. À 20 heures 40, j’entre dans le souterrain...

“Mon colonel, je viens téléphoner au commandant Devoucoux pour l’attaque que veut tenter le 1^{er} bataillon, à 21 heures, sur la cote 180.

– Allez-y, allez-y !

– Allo !... C’est le commandant Devoucoux ?

– Oui.

– Ici Larminat, mon commandant. Le 1^{er} bataillon attaque sur la cote 180 à 21 heures 5. Le commandant Miquel demande 5 minutes de préparation d’artillerie sur les mitrailleuses qui la défendent, de 21 heures à 21 heures 5. Les fantassins sortiront à ce moment-là, et il faudrait allonger le tir.

– Comment, la cote 180 ? Mais elle est à nous ! Nous sommes au Grand-Hameau !

– Jamais de la vie ! il n’y a pas un Français au-delà des bois de Courlandon.

– C’est pourtant dans le communiqué américain. Il est vrai que le communiqué américain... Vous êtes bien sûr de ce que vous me dites là ?

– Oh ! absolument, mon commandant ! J’arrive des lignes.

– Bon ! Eh bien, je vais actionner les batteries. Où sont-elles, ces mitrailleuses ?

– À environ 300 mètres au nord des bois.

– Bien ! maintenant, vous savez, nous n’aurons pas le temps de faire grand-chose de propre ; nous sommes vraiment prévenus trop tard ; faites-le comprendre à vos fantassins.”

« De fait, à peine 20 minutes pour l’élaboration des ordres de tir, leur transmission aux batteries, et le calcul des éléments, avec toutes les corrections voulues, ce n’est guère !... Mais notre tir, plus ou moins précis, tombe toujours chez les Boches, et c’est tout ce qu’il faut, car à peine ai-je fini d’avertir le groupe, que les fantassins reçoivent l’ordre de demeurer cette nuit sur leurs positions.

“Maintenant, vous allez rester avec nous, me dit le colonel Puech. Je veux vous avoir avec moi. Nous nous déplaçons à minuit pour nous installer à Courlandon. Vous connaissez le chemin, vous nous servirez de guide... Et puis, vous allez commencer par dîner !...” De fait, la table est servie, et c’est avec satisfaction que je prends ma part du bœuf bouilli et des gros fayots rouges qui constituent ce soir le menu du colonel.

« 6 septembre. Retardés par l’attente d’un ordre de l’I.D. 9, nous ne nous mettons en route qu’à 2 heures 30 du matin. La nuit est relativement claire, le harcèlement boche pas trop dense, et, jusqu’à la grand’route de Fismes, tout va bien. Mais voilà qu’à 200 mètres environ de l’embranchement vers Courlandon, nous tombons dans un brouillard opaque, humide, et plein de gaz. Il faut mettre vivement le masque, après quoi on ne voit plus à un mètre devant soi. Dans ces conditions, mon rôle de pilote se complique : me croyant arrivé au croisement des routes, je tourne à droite un peu trop tôt. Au bout de quelques mètres, je m’en aperçois ; je cherche à prendre un peu d’avance pour m’y retrouver, mais à peine me suis-je écarté de dix pas que je suis complètement perdu de vue, et qu’il me faut appeler et attendre le colonel et la troupe qui le suit... Nous pataugeons dans des flaques d’eau, dans de la boue... Enfin, voici un fossé, une douve gluante sur laquelle nous nous hissons, et derrière, c’est la bonne route.

« Après le pont, à l’entrée du village, mon guide nous attend, qui nous conduit à la maison choisie comme P.C, la première maison au nord de l’église. C’est, en vérité, un fichu endroit pour établir un P.C. de colonel ! En plein dans le village et à deux pas du pont sur la Vesle, qui, en sa qualité de point de passage obligé ne peut qu’être sévèrement marmité. Enfin, pour le moment, nous pénétrons avec satisfaction dans une grange donnant sur la

cour de la maison en question, grange dont on a réussi à interdire l'accès aux gaz. Nous pouvons nous débarrasser du masque.

« Arrivent les deux chefs des bataillons en ligne ; car il y a, depuis cette nuit, deux bataillons en ligne : le 35^e B.T.S. (tirailleurs sénégalais) est en effet monté à droite du bataillon Miquel pour prendre part à la nouvelle attaque prévue pour aujourd'hui à 13 heures, attaque de grand style, avec appui de l'artillerie réglé en détail par le commandement.

« Je retrouve ici mes téléphonistes que je n'avais pas revus depuis le déménagement du bataillon. Manquant de matériel pour prolonger notre ligne, ils ne savaient trop que faire, et, finalement, laissant là le bout de leur fil, ils ont suivi les agents de liaison de l'état-major du colonel, en emmenant leur appareil. Me voici donc sans autre liaison avec le groupe que nos jambes. Je n'ai qu'un espoir, la ligne téléphonique des fantassins ; elle ne marche pas encore, mais on y travaille.

« Après avoir pris connaissance du plan général de l'attaque, je laisse le colonel conférer avec ses chefs de bataillon, et ayant remis mon masque par prudence, je m'étends dans un coin sur un lit en grillage pour dormir quelques instants.

« ... Au jour, je vois venir Young, le lieutenant téléphoniste du groupe. Quelle bonne surprise !

“Je déroule pour vous, me dit-il, une ligne directe du P.C. de groupe jusqu'ici. Mais il me manque 1 kilomètre de fil : mes téléphonistes sont partis le chercher. La ligne s'arrête actuellement un peu avant ce petit bois de pins qu'on aperçoit sur la pente en face, de l'autre côté de la Vesle. Si vous avez du monde, vous pourriez bien établir là un relai ; votre fil va certainement être plus souvent coupé au passage de la rivière et de la route de Fismes que sur tout le reste du parcours.

– Ma foi ! vous avez raison !... D'autant plus que ce relai pourrait peut-être me servir de poste récepteur d'optique.”

« J'envoie donc dans le bois un sous-officier, Belot, et trois hommes. Quant au maréchal des logis Belouet que j'avais laissé avec Bodon auprès du capitaine Bucart, je les ramène avec leur projecteur au P.C. de bataillon, à l'entrée du petit chemin creux : ce sera mon poste optique émetteur.

« La matinée se passe en essais de liaison par T.S.F. entre nous et le groupe, mais Young, n'ayant pas d'amplificateurs, ne parvient pas à prendre les messages ; – en essais de liaison optique entre le bataillon et le relai,

mais j'ai beau faire la navette d'un poste à l'autre, je n'obtiens pas grand-chose avec mes instruments médiocres et mon personnel hétéroclite, venu de six batteries différentes.

« Cependant, le temps s'écoule et le kilomètre de fil manquant n'arrive toujours pas. Quel dommage, faute de cette liaison, de ne pouvoir, avant l'heure H, ajuster en quelques coups notre barrage au plus près des lisières de bois qui constituent la ligne de départ ! De la petite pinière, on les voit admirablement. Le téléphone de l'infanterie commence à fonctionner à temps pour que je puisse, utilement encore, envoyer le jalonnement de la première ligne. Il n'a d'ailleurs pas changé depuis hier soir.

« À 13 heures, c'est de la petite pinière que j'assiste au départ de l'attaque. La préparation d'artillerie sur la cote 180 est un peu longue ; la prudence des commandants de batterie le laissait prévoir, puisque nous n'avions pu régler ; à droite, dans le bois Vigneux, elle me paraît meilleure. J'assiste à la sortie du 1^{er} bataillon et des Américains : toujours le même contraste entre le fourmillement des uniformes kaki et le petit nombre de nos bleu horizon ; (le 1^{er} bataillon a 70 hommes à peine par compagnie !)

« Je rejoins le colonel ; il s'est posté au premier étage de notre maison de Courlandon. Cet observatoire ne tarde pas à devenir un enfer, car, naturellement, l'artillerie boche entreprend une vigoureuse réaction, et nous sommes parmi ses objectifs les plus favorisés... Nous suivons de l'œil, à travers la poussière et la fumée, la marche de l'attaque : la gauche progresse assez facilement jusqu'à la crête, où des mitrailleuses la fixent, les mêmes qu'hier, sans doute... La section de droite du B.T.S. reste arrêtée un bon moment dans le bois Vigneux... Une petite contre-attaque se dessine à l'ouest... Notre maison se transperce de plus en plus, et je m'attends d'un moment à l'autre à la voir s'écrouler sous nos pieds. Décidément, c'est un P.C. de choix que nous avons là ! Et il sert aussi de poste de secours : c'est un comble !... Un de mes téléphonistes est blessé, très légèrement d'ailleurs, au pied ; je le renvoie à la batterie... Quant aux fantassins et aux noirs blessés, ils défilent sans arrêt. Les infirmiers sont sur les dents ; pas de médecin : il a préféré établir l'ambulance plus loin. C'est l'abbé Pénillon qui a eu l'intuition de prendre ici la direction du service de santé. Je le vois, admirable, se dépenser infatigablement, aider aux pansements, reconforter blancs et noirs...

« De temps en temps, quelque coureur arrive jusqu'à nous, porteur de renseignements, toujours vagues, inutilisables pour l'artillerie. D'ailleurs

comment pourrait-on battre efficacement des obstacles dont l'assaillant est à 10 ou 20 mètres ?... Ces indications pouvant néanmoins intéresser le groupe, je les transmets à mesure, soit par notre ligne enfin complétée, soit par celle des fantassins quand la nôtre est coupée : c'est souvent le cas, surtout, comme nous l'avions prévu, entre Courlandon et le relai. J'essaie de la liaison optique, par projecteurs et à bras, sans succès. Le mieux est encore de se faufiler entre les projectiles jusqu'à la pinière pour y porter les messages. Je suis bientôt obligé de donner comme consigne à mon poste relai de cesser d'entretenir la ligne entre nous et lui ; j'y perdrais du monde pour un résultat trop fugitif. Mais, par contre, j'enjoins à mon équipe d'assurer un fonctionnement impeccable entre la pinière et le groupe.

« Vers 17 heures, les assauts s'arrêtent. Je pars aussitôt pour parcourir les lignes, afin de pouvoir faire établir le barrage pour la nuit sur des données certaines et précises.

« Je trouve les deux commandants de compagnie, Bucart et Roques, en conférence avec le commandant Miquel dans une pinière rectangulaire au sud-est du bois de la Fosse au Diable. Bucart m'indique sa ligne de petits postes, qui n'a guère avancé que de 100 à 200 mètres. Il a relativement beaucoup de tués... L'arrivée d'un homme de la compagnie Roques nous interrompt :

“Mon lieutenant, dit-il à son commandant de compagnie, il y a un obus de 155 qui vient de tomber à l'entrée de votre P.C. : il y avait là l'agent de liaison blessé et les deux brancardiers qui venaient le chercher. Ils ont été tués tous les trois !”

« Un silence consterné suit cette désolante nouvelle. En vérité, la journée n'avait-elle pas coûté assez cher pour que nos propres canons n'y ajoutent encore ?... Roques semble navré... Le commandant Miquel se tourne vers moi, et, un peu brusquement :

“Larminat, il faut absolument faire taire cette pièce ! Avertissez l'artillerie. Débrouillez-vous !”

« J'ai déjà signalé plusieurs fois cet après-midi qu'une pièce lourde tirait court dans le bois Vigneux. Mais elle ne dépendait naturellement pas du sous-groupement, où il n'y a que du 75, et le commandant n'en pouvait mais. Je prends le téléphone du bataillon (le P.C. Miquel est momentanément ici), et je m'adresse directement à l'A.D. C'est Chabot qui

me répond. Je lui expose le cas, et le conjure avec indignation de faire le nécessaire.

« Roques prend congé du commandant. Je l'accompagne, car je tiens à voir le fatal point de chute ; il faut aussi que Roques m'indique sur le terrain où sont ses petits postes... Il chemine en boitant, car il porte toujours vaillamment sa balle dans la cuisse. Nous longeons tout le front qui lui est confié. L'abri qui sert de P.C. est à l'extrême droite de la compagnie, au bord de la route de Romain à Courlandon à sa sortie du Bois Vigneux. Le spectacle que j'y trouve est impressionnant : à 5 mètres en deçà de la porte, un entonnoir tout frais creusé dans la craie sèche ; tout autour, de la terre pulvérisée, des débris déchiquetés, des éclats d'acier horriblement barbelés ; à quelques mètres ont été projetés les trois corps méconnaissables, mutilés, les vêtements et la peau en lambeaux, couverts de poussière et de sang... Ah ! l'obus de 155 fait de terrible besogne !...

« À la vue de mes écussons rouges, les hommes de la compagnie me regardent sans sympathie. L'un d'eux me demande :

“C'est votre batterie qui vient de faire ce beau travail ?

– Ah ! non, par exemple !... Je suis d'une batterie de 75, et vous voyez bien que c'est du 155 qui a tiré si court... D'ailleurs, vous pouvez croire que ceux qui tirent comme ça ne sont pas ici pour voir où ça tombe !”

« Ce n'est pas chic d'ajouter cela, mais je suis indigné, et refuse de solidariser le 30^e avec ces artilleurs lourds que je trouve bien coupables. La remarque, d'ailleurs, fait son effet : je sens que les fantassins se rendent compte qu'après tout, si on m'a envoyé au milieu d'eux, c'est bien pour éviter, dans toute la mesure du possible, les malheurs de ce genre.

« Je prends congé du lieutenant Roques. En gros, les avant-postes du 1^{er} bataillon, que j'ai pu porter assez exactement sur mon plan, s'alignent parallèlement à la crête de la cote 180, à quelque 300 mètres au nord-est du bois de la Fosse au Diable, jusqu'à la route de Courlandon à Romain. Ici commence le bataillon sénégalais.

“Où trouverai-je la compagnie de gauche du B.T.S. ?

– C'est la compagnie Tulasne, me répond Roques. Nous sommes en liaison avec elle, mais je ne sais pas où est le P.C. du capitaine. Vous n'avez qu'à suivre un peu la route, vous rencontrerez bien des Sénégalais qui vous renseigneront.”

« Nous nous quittons cordialement.

« Au sortir du bois Vigneux, la route de Romain, un peu encaissée, monte pendant quelque 200 mètres. Je la prends, marchant dans le fond du fossé nord, avec, comme horizon, juste un bout de route qui s'arrête net pour mon œil au sommet apparent de la côte. Je dépasse deux factionnaires : c'est le dernier petit poste de la compagnie Roques.

“C'est bien par-là, la compagnie Tulasne des Sénégalais ?

– Oui, mais faites attention, il y a des mitrailleuses qui enfilent la route.”

« Je continue donc, debout toujours, mais en me défilant avec précaution ; je commence à distinguer l'autre versant... Tout à coup, claquement sec d'une balle à mon oreille : la mitrailleuse annoncée. Je me suis accroupi, et, ce faisant, j'ai dû disparaître pour elle, car elle ne continue pas à tirer. L'ennui, c'est qu'elle paraît être presque exactement dans la direction vers laquelle je marche, et pas bien loin. En avant de moi, la route reprend le niveau des champs environnants, et ses fossés, évasés et peu profonds, offrent un abri de plus en plus dérisoire. D'ailleurs, je n'aperçois aucun poste français à proximité...

« Allons ! Encore quelques pas, mais maintenant courbé en deux le plus que je peux... Au bout de 20 mètres, tac-tac, deux balles claquent encore, m'invitant à m'aplatir précipitamment... Ça devient ennuyeux ! J'ai toujours l'impression de marcher droit sur cette mitrailleuse... Mais, en levant doucement la tête par-dessus l'ados du fossé, j'aperçois vers le nord un poste de noirs sous une espèce d'appentis de chaume plaqué sur un talus parallèle à la route ; 100 mètres de pas gymnastique, sans anicroche, et j'y suis. Une légère dépression du terrain nous défile fort heureusement.

« J'interpelle un Sénégalais :

“ Moi, officier d'artillerie : chercher capitaine Tulasne. Toi me dire où y a capitaine !

– Capitaine ? Par-là !” répond le noir étendant le bras parallèlement au talus, montrant toujours la direction de cette maudite mitrailleuse. J'essaie de trouver un guide de bonne volonté, sans succès. Je continue donc seul ; j'aperçois d'ailleurs un peu plus loin un autre poste analogue, qui doit être plus près du P.C. cherché.

« Parvenu là, je suis sauvé, car il y a un gradé blanc, un adjudant de la compagnie de tirailleurs. Il me donne un guide. Le tirailleur désigné se place, sans mot dire, à la sortie du poste, et, me voyant prêt à le suivre, il part en avant, au pas gymnastique, courbé, rasant le talus, sautant au fond

des trous qui y ont été creusés, escaladant le rebord pour en sortir, sans perdre de temps à regarder si je suis toujours. Enfin, il se faufile vivement dans une petite sape ; je fais de même. C'est le P.C. Nous avons manœuvré assez adroitement, car la mitrailleuse boche n'a pas tiré.

« Le capitaine Tulasne est mince, sec, très brun. Il paraît un peu énervé par les difficultés de sa fâcheuse situation ; il en parle abondamment :

“Je ne peux pas rester comme ça ! Puisque vous allez voir le chef de bataillon, monsieur, dites-lui que dès la tombée de la nuit, je me replie à la lisière du bois Vigneux !... Avez-vous remarqué l'entrée de mon P.C ? un caporal tué à droite, un agent de liaison à gauche, et tout le chemin qui y amène est en plein sous le feu des mitrailleuses et jalonné de cadavres !

– En effet, mon capitaine, vous n'êtes pas fameusement ici. Je ferai votre commission au commandant... Alors, je puis compter que cette nuit votre première ligne sera la lisière du bois Vigneux, et je fais établir le barrage au plus près de cette lisière ?

– C'est cela ! je ne dépasserai pas la lisière du bois... Pour vous en aller, vous connaissez la manœuvre, puisque vous l'avez faite en arrivant ; l'endroit le plus dangereux est juste à la sortie de mon P.C. C'est là surtout qu'il faut faire vite.”

« Je me conforme à ces prescriptions, et surtout à l'allure de mon guide, et bientôt je me retrouve sans encombre au poste de l'adjudant d'abord, puis sur la route près de l'entrée du bois Vigneux. Voici de nouveau les deux guetteurs de la compagnie Roques.

“Tiens ! c'est vous, mon lieutenant. Je croyais que vous étiez tué quand ils ont tiré sur vous.

– Mais non ! mon vieux, ils ne tuent pas à tout coup !”

« Cette reconnaissance m'a pris pas mal de temps et nous voici déjà entre chien et loup. Il est bien tard pour aller explorer la compagnie de droite du B.T.S. ; dans l'obscurité, en plein bois inconnu, j'ai toutes les chances de ne pas arriver, soit du fait des Boches, soit de celui des Sénégalais qui, la nuit, ont le coup de feu facile. Au moins me faudrait-il un guide. Je descends dans la clairière où est le P.C. du bataillon. J'y trouve le commandant, type de vieux colonial, figure rouge, ridée, cheveux blancs comme neige et barbiche blanche en pointe. Il me trace sur la carte une ligne sensiblement nord-sud qui coupe en deux le bois Vigneux : toute la partie est encore à l'ennemi.

« Vous en êtes absolument sûr, mon commandant ? Je puis me baser là-dessus pour faire établir les barrages pour cette nuit ?... Ou préférez-vous que j'aille faire un tour jusqu'à cette compagnie de droite ?

– Oh ! ce n'est pas la peine. Nous en avons reçu des renseignements : vous pouvez tabler là-dessus ; j'en suis tout à fait sûr. »

« Je connais donc maintenant l'emplacement précis de toute la première ligne. Je rentre à Courlondon en faire part au colonel Puech, qui en profite pour contrôler et coordonner les nouvelles qu'il a reçues. J'envoie ensuite au commandant Devoucoux un long et détaillé message téléphoné où je rends compte de la situation en fin de journée, et où je demande l'établissement des barrages, en insistant sur la certitude de mes données, afin d'obtenir qu'on ne les transforme pas par prudence. Enfin, je signale à nouveau les tirs fâcheux de cette pièce de 155 court, dont on s'est encore beaucoup plaint à moi à mon passage au B.T.S. Le coup de téléphone est laborieux, car les Boches nous inondent encore de gaz : c'est à travers le masque A.R.S. qu'il faut parler... Nous le garderons sur la figure toute une partie de la nuit.

« 7 septembre. Il semble que, devant la résistance obstinée de l'ennemi, nous allons provisoirement ne pas insister. Nous n'avons pas les effectifs suffisants pour monter une véritable attaque. La mission dévolue au 4^e consiste simplement à garder le contact intime, et à presser la retraite du Boche au cas où elle se produirait d'elle-même, mais non à provoquer cette retraite.

« Le colonel Puech a donc reçu ordre de réintégrer cette nuit même son ancien P.C. de la carrière d'Unchair. J'obtiens de lui qu'il me laisse auprès des bataillons en ligne.

« De 4 heures à 5 heures du matin, juste pendant le déménagement du colonel et de l'état-major, les Boches tirent violemment sur Courlondon. À 5 heures, la compagnie Bucart lance une fusée de barrage, fusée à chenille. Le relai la répète. Malheureusement, on a laissé ce relai au P.C. Miquel, comme il était avant le début des attaques ; on n'a pas songé que c'était fort bien lorsque le P.C. était perché sur les pentes au sud de la rivière, mais que maintenant qu'il occupe le fond de la vallée, les batteries ne peuvent voir aucun signal émanant de lui. En effet, aucune batterie ne tire. Impossible pour moi de les alerter : le marmitage boche a coupé toutes les lignes.

« À 6 heures, je quitte la maison de Courlondon, et rejoins le commandant Miquel, et, après avoir organisé un relai de fusées, je monte

voir le capitaine Bucart pour en faire l'essai : la demande de barrage de ce matin a été provoquée par un coup de main que l'ennemi a tenté sur un des petits postes. Fort heureusement les grenades à fusil V.B. ont suffi comme barrage.

« ... Je continue à faire le tour des lignes par la compagnie Roques et le B.T.S. En causant avec des officiers de Sénégalais, j'apprends avec stupéfaction que, depuis hier soir, nous tenons intégralement tout le bois Vigneux. Voilà comment on peut se fier aux renseignements officiels des fantassins !... Je ne fais qu'un saut jusqu'à la baraque du chef de bataillon :

“Mon commandant, on me dit que nous occupons tout le bois Vigneux depuis hier. Est-ce vrai ? La ligne que vous m'avez indiquée n'est donc pas exacte ?”

« Le vieux colonial reconnaît loyalement son erreur et s'en excuse. Mais, ayant encore trop fraîches à la mémoire ses justes doléances d'hier sur le tir de 155, je ne peux m'empêcher de lui faire observer :

“Mon commandant, il est fort heureux qu'il n'y ait pas eu de demande de barrage cette nuit ; on aurait encore eu des coups courts à déplorer. Il ne faut pas toujours trop en vouloir aux artilleurs dans ces cas-là !... La faute vient souvent des renseignements qu'on leur donne...”

« Cette flèche lancée, je repars précipitamment vers le P.C. du colonel Puech, pour lui apprendre, si besoin est, cette rectification du front, et la communiquer au groupe. Cela presse, car il doit y avoir, par ordre de la division, réglage du barrage sur tout le front du régiment, de 16 heures à 18 heures, réglage par fusées suivant la méthode préconisée par le général Gamelin dans une de ses notes de juillet dernier. Dieu merci, j'arrive à temps et les lignes téléphoniques d'Unchair au groupe fonctionnent bien... Le réglage a lieu par batterie, sans incident.

« ... Je couche encore cette nuit au Chemin Creux ; j'y assiste à la relève du 1^{er} bataillon par le 3^e. Une fois de plus, le commandant Miquel veille toute la nuit : ce grade de chef de bataillon est décidément celui où l'on dort le moins, par temps d'attaque.

« 8 septembre... À 8 heures arrive pour me remplacer le sous-lieutenant Montrot, du 1^{er} groupe. Je prends congé, fort cordialement du colonel Puech, du commandant Miquel, du commandant du B.T.S., que je trouve rassemblés au P.C. du B.T.S. On se prépare à retirer ce bataillon, dernière preuve que notre petite offensive va s'en tenir là pour le moment. Cela me

console un peu de m'en aller. Mais, repassant au P.C. de groupe, chargé des ultimes desiderata des fantassins, je laisse entendre au commandant Devoucoux à quel point ce métier d'officier de liaison m'enthousiasme. J'ai bon espoir d'être renvoyé en ligne à la première occasion intéressante.

« Ma mission se termine par un excellent déjeuner au P.C. du groupe, déjeuner d'autant plus apprécié que le ravitaillement au bataillon laissait de plus en plus à désirer. Je rejoins enfin la batterie que je retrouve tout en bon état comme je l'avais quittée. »

À la suite de cette mission, Robert fut cité à l'ordre de la division (9^e D.I. ordre 367) dans les termes suivants :

“Officier de liaison d'artillerie. Le 6 septembre 1918, pendant l'attaque des positions ennemies, a fait preuve d'un sang-froid remarquable et d'un mépris absolu du danger. N'a pas hésité à se porter jusqu'aux lignes sous un bombardement violent et des rafales de mitrailleuses, pour fixer les barrages en avant du front atteint. S'est montré un auxiliaire précieux pour le chef de corps.

Signé : Gamelin.”

Le 13 septembre, on se mit à préparer une nouvelle attaque pour le lendemain, à l'ouest de la route Breuil - Romain. Robert commença par aller s'assurer, avec le maréchal des logis Bonnemain, que les premières lignes n'avaient pas bougé, contrairement aux indications d'un plan fourni par l'infanterie divisionnaire, et qui les plaçait à 300 mètres au nord des lisières du bois Vigneux qu'elles n'avaient, en réalité, pas quittées.

« Notre retour, dit-il, est un véritable jeu de cache-cache avec le marmitage boche. Le tir ennemi consiste aujourd'hui en une série de concentrations d'une vingtaine de coups qui tombent, toutes les deux ou trois minutes, sur des objectifs variant sans cesse, et jamais deux fois de suite au même point de la vallée. Pour les éviter, la tactique qui nous paraît la meilleure est, lorsque des coups tombent à peu près sur notre route, loin de les fuir, de nous précipiter aussitôt sur le point de chute ; de cette façon, nous avons toutes chances que les obus suivants tombent loin de nous.

« En descendant dans le ravin d'Unchair, nous sommes aperçus par une de ces pièces de 130 dont le projectile file si rapidement qu'on a à peine le temps de l'entendre venir sur soi avant qu'il n'éclate. Un de ces obus passe en trombe près de nous, et tombe à quelque 50 ou 60 mètres... La pièce tire assez lentement, coup par coup. Bien avant qu'elle n'ait envoyé son

deuxième, nous avons disparu derrière un pli de terrain. L'artilleur boche ne nous voit plus, mais persuadé que nous allons à Unchair, il allonge méthodiquement son tir pour nous accompagner dans notre marche supposée vers le village. Pendant ce temps, avec le sourire, nous nous éloignons de sa ligne de tir, coupant court vers l'observatoire... »

Le réglage achevé, à la nuit, Robert rentra à la batterie. Le commandant le fit appeler, lui communiqua le plan de l'attaque du lendemain, et lui dit :

« Une fois atteint le deuxième objectif (Romain, la route Romain - Breuil, les premières hauteurs à l'est), ce qui est la mission du 44^e B.T.S. et du 3^e bataillon du 82^e, un nouveau bataillon du 82^e, le 1^{er} (commandant d'Alard), doit s'intercaler entre les deux autres, et on nous met, nous, 3^e groupe, à sa disposition. Nous devons nous entendre directement avec lui pour les tirs dont il aura besoin. Je vous charge de notre liaison avec lui. Organisez-vous comme vous l'entendrez, je vous laisse carte blanche. Je vous ferai donner tout le personnel et tout le matériel que vous demanderez. »

Enchanté de sa mission, Robert monta immédiatement se présenter au commandant d'Alard qu'il eut quelque peine à trouver, déjà installé en position d'attente, dans le bois de Fréval. Puis, sachant son capitaine resté seul à la batterie, il revint, vers 3 heures du matin, l'aider à préparer tous les tirs prévus pour la première partie de l'attaque, qui commencèrent à 5 heures. À 10 heures, enfin, il retourna au bois de Fréval.

À gauche, l'attaque n'avait pas l'air de marcher fort : les fusées à une étoile signalaient toujours les éléments de tête dans le voisinage immédiat de la cote 180. Renseignements pris, les Sénégalais étaient bien partis, avaient même dépassé la crête, mais ensuite avaient éprouvé de lourdes pertes, et, passablement déprimés, étaient revenus à leurs positions de départ ; par contre, le bataillon de droite (III/82) avait atteint la Croix Bertrand, et demandait l'artillerie sur quelques mitrailleuses qui arrêtaient sa progression. Mais, comme Robert s'entendait avec lui sur l'heure à laquelle on ferait ce tir, l'ordre arriva d'arrêter l'action, par suite du peu d'avance de la gauche, et de se fixer sur la ligne atteinte. Robert, comprenant que le bataillon d'Alard ne serait pas engagé cette fois-ci, dut donc se borner à rapporter au commandant Devoucoux le jalonnement du nouveau front pour permettre l'établissement des barrages.

La huitaine qui suivit s'écoula sans événements bien marquants, – quelques alertes avec barrages et C.P.O. les 15, 16 et 18 septembre, –

toujours des concentrations et le harcèlement nocturne coutumier, – enfin de fréquents réglages, un, entre autres, que Robert eut le plaisir de faire, le 16 septembre, avec les nouveaux obus D, d’abord sur un carrefour à 7 500 mètres, puis près de la ferme du Faîté, à 9 900 mètres, distances auxquelles il n’avait guère l’habitude de tirer.

Le 22 septembre, un bulletin de renseignements de la 9^e D.I. vint expliquer l’échec du 14. Les Boches avaient eu vent de nos préparatifs, pourtant bien minces. Ils nous attendaient le 12. Ne voyant pas venir notre assaut, ils s’étaient décidés à attaquer eux-mêmes sur Courlandon le 14, juste le jour choisi par nous. Ayant des intentions offensives, ils avaient naturellement eu sous la main de puissants moyens, qui leur avaient permis de se défendre avec succès. D’ailleurs, de Glennes à Muizon, la densité des troupes ennemies était relativement considérable. Devant le front du C.A., on avait identifié une division de la garde, une division bavaroise et une division d’infanterie. Leur consigne était de tenir, pour le moment, coûte que coûte, un repli ultérieur étant cependant prévu au-delà de l’Aisne.

Le 23 septembre, on commença à parler sérieusement de la formidable attaque que préparait la 5^e armée tout entière (armée Berthelot) et qui devait rompre définitivement ce front de la Vesle, obligeant l’ennemi à faire son troisième bond en arrière. L’artillerie de campagne devait être triplée, et portée ainsi à neuf groupes par division, six d’appui direct et trois formant groupement de manœuvre ; l’artillerie lourde ne serait pas moins bien représentée.

Les journées du 23 et du 24 furent employées à reconnaître des positions de batteries ; la 8^e devait s’installer dans le ravin à 150 mètres au sud des premières maisons d’Hourges. Robert alla y marquer par de petits piquets l’emplacement de chaque pièce ; la nuit suivante, il fut chargé d’aller placer et mettre en direction la pièce directrice.

Le 27 et le 28, on attendit, dans la joie des bonnes nouvelles qui arrivaient d’un peu partout.

Le 29, à 2 heures du matin, un agent de liaison apporta une liasse de papiers... Serait-ce le jour J ?... Pas encore !... On ne demandait qu’un “encagement” pour faciliter un petit coup de main du 82^e, destiné à se procurer quelques prisonniers, et à en tirer des renseignements. L’opération réussit à souhait, et nos patrouilleurs rentrèrent sans une égratignure, ramenant cinq captifs.

Le soir, on lut aux troupes l'ordre du jour du général Pellé :

« Officiers, sous-officiers et soldats du 5^e corps,

À notre droite, la 4^e armée a franchi la vallée de la Py ; nos alliés américains avancent au nord de Vauquois, de Varennes et de Montfaucon ; l'armée britannique approche de Cambrai. Depuis trois jours, plus de 30 000 prisonniers et des centaines de canons sont tombés entre nos mains.

En Macédoine, les armées bulgares, en Palestine, les armées turques sont en déroute. La Bulgarie a sollicité une suspension d'armes, qui lui a été refusée.

À notre tour, nous recevons l'ordre d'attaquer : la 53^e division qui va nous servir de réserve, était déjà avec nous devant Noyon, lorsque, combattant un contre trois, nous avons barré à l'ennemi la route de Paris.

L'effort que nous allons faire demain peut avoir, pour la suite de la campagne, d'importantes conséquences. J'ai confiance que les troupes du 5^e C.A. se montreront dignes de leur passé.

Signé : Pellé. »

4 – Attaque générale du 30 septembre – Troisième bond, de la Vesle à l'Aisne

Le 29 septembre, à 22 heures 30, la 8^e s'ébranla et dès minuit on était déjà en plein travail sur la nouvelle position : les servants installaient leurs canons sur des plateformes en bois, creusaient des trous profonds sous les bêches des crosses, afin de pouvoir talonner le plus loin possible la retraite des Boches, et amoncelaient les munitions à proximité de chaque pièce.

Avant l'aube, à 5 heures 30 ³ toute l'artillerie du secteur ouvrit le feu... Très vite, on put se rendre compte que cela marchait bien : le jour naissant permit de voir nos fantassins gravir les pentes du mont Ferré, et déjà les fusées des zouaves s'élevaient derrière Romain ; dès 6 heures 30, on vit passer les premiers prisonniers. À 9 heures des avant-trains passèrent au galop, montant vers Hourges, sans doute pour porter déjà quelque batterie plus en avant. À 9 heures 12 : « Cessez le feu !... » il ne sera repris que sur la demande de l'infanterie, en cas de contre-attaque.

Robert alla aux renseignements : à 11 heures, Romain était largement dépassé, et nous approchions de Ventelay ; notre progression englobait le

3 - 5 h 30, heure d'été, donc en réalité 4 h 30.

mont Ferré, ainsi que la ferme de l'Orme, et s'étendait jusqu'aux Grands Savarts ; quelques mitrailleuses boches tenaient encore dans Montigny ; la division avait déjà fait deux cents prisonniers.

À 14 heures 20, concentration sur les Grands Savarts ; de 15 heures 58 à 16 heures 25, reprise du barrage roulant dans le prolongement du précédent, sur une profondeur de 500 mètres, vers le nord-est. Pendant qu'il s'exécutait, on vit de l'observatoire des marmites boches tomber sur le Faîté et dans le bois de Rouvray, marquant ainsi notre avance ; à droite, les fantassins s'avançaient sur le plateau, au nord de la ferme de l'Orme, alignés comme à la manœuvre.

À 16 heures 42, on demanda de commencer à 16 heures 45 un nouveau barrage roulant prolongeant encore le précédent pendant 500 mètres. Devant l'impossibilité de le préparer en 3 minutes, la batterie se contenta d'un barrage fixe sur la limite la plus éloignée de ces 500 mètres.

À 17 heures 30, ordre d'amener les avant-trains. Le capitaine partit en reconnaissance.

À 18 heures 30, un coup de téléphone : « La Bulgarie accepte la paix sans conditions ! »

À la nuit tombée le mouvement commença ; il s'agissait d'aller mettre en batterie à 50 mètres au nord du parc du château d'Hourges ; à vrai dire, cela ne valait guère la peine de se déplacer pour si peu, mais il était clair que le colonel voulait pouvoir dire : « Le soir même de l'attaque, j'ai fait avancer toutes mes batteries ! » On exécuta, en pestant un peu ; la malchance s'en mêla : les rues d'Hourges étaient embouteillées ; une pièce s'embourba et resta en panne ; ce ne fut qu'à 1 heure du matin que la batterie fut de nouveau prête à remplir sa mission. Elle n'eut d'ailleurs pas à tirer un coup de canon, et, le jour même, reprit le mouvement en avant pour s'établir le soir à 500 mètres au nord de Montigny. Le lendemain, 2 octobre, la poursuite continua ; la batterie traversa Bouvancourt, et, par une route encore couverte de cadavres de chevaux boches avec ou sans leur cavalier, vint s'installer à 1 kilomètre au nord du village. Mais le Boche reculait toujours, et, le 3, la batterie put avancer encore et mettre en position près des curieuses champignonnières d'Hermonville, qu'on n'osait guère visiter, pas plus que toutes les installations de l'ennemi, de crainte des mines à retardement et autres machines infernales dont il faisait alors grand usage. Là, la 8^e eut, dès ce soir-là, un tir à exécuter, un "encagement" de deux cents coups destiné à permettre à une compagnie du 4^e de s'emparer de la ferme

du Godat, où elle cueillit sept prisonniers. Quelques tirs encore dans la nuit et la journée du lendemain, et, de nouveau, le 5 octobre, l'ordre d'amener les avant-trains ; cependant, la batterie ne partit que le lendemain, à 6 heures du matin ; elle traversa Hermonville, Cauroy-lès-Hermonville, la route 44, le canal à sec, et s'arrêta tout à côté, dans un petit bois déchiqueté et semé d'entonnoirs. Mais à peine les pièces étaient-elles en position que le commandant fit savoir qu'il les trouvait encore trop en arrière, et on avança encore d'un kilomètre pour s'établir enfin juste derrière l'ancienne tranchée française où s'était arrêtée notre avance du 16 avril 1917 (tranchée Verhaegen). De nouveau, c'était le paysage lamentable des régions où a sévi pendant trois ans la guerre de position : bois dont il ne reste que les squelettes hérissés, tranchées crayeuses, entonnoirs blanchâtres, vieux abris, tombes, réseaux de fil de fer, etc.

Après quelques tirs le 6, le 7, et le 8, – le front semblant à peu près fixé maintenant, de Berry-au-Bac à l'Argonne, sur la Suippe et l'Arnes, – la 9^e D.I. fut relevée par la 10^e, et se déplaça latéralement vers la gauche. La 8^e batterie alla relever au Moulin de Cormicy la 28^e batterie du 260^e. La position était au sud-est de la route Cormicy - Sapigneul, avec un observatoire merveilleux sur la fameuse cote 186.

5 – Quatrième bond, de l'Aisne au fond du camp de Sissonne

Dix jours en liaison avec le bataillon de tête

a - Avec le bataillon Couturier, du 329^e

« 10 octobre. Vers 9 heures, je rencontre le commandant sur la route de Cormicy. Il me dit :

“La division attaque ce soir à 16 heures. Le général espère chasser les Boches de l'Aisne et atteindre la Miette. Je vous envoie en liaison auprès du bataillon Couturier, du 329^e. Vous trouverez son P.C. probablement près de la passerelle de Moscou, mais je n'en suis pas sûr.”

« Je vais prendre connaissance, au bureau du groupe, du programme des tirs prévus pour cette attaque : de H – 2 minutes à H, nous devons faire un barrage fixe sur le chemin de terre est-ouest qui part de la boucle de l'Aisne ; à partir de H, un barrage roulant jusqu'à la Miette.

« Aussitôt après déjeuner, je pars, seul, à la recherche du P.C. du commandant Couturier ; je me ferai envoyer des agents de liaison dès que je l'aurai trouvé.

« Dans les ruines de la sucrerie de Berry-au-Bac, il n'y a pas traces du 329 : je n'y rencontre que des marmites, dont je me passerais bien. À Moscou, rien non plus, qu'une compagnie du B.T.S., d'assez mauvaise humeur, qui s'est tapie contre le talus au nord du canal en attendant de pouvoir gagner Berry-au-Bac pour participer à l'attaque.

“C’est le bataillon du 329 que vous cherchez ? Il doit être en avant, de l’autre côté de la rivière. Mais vous ne pourrez pas passer : la passerelle est en pleine vue, et les Boches ne cessent pas de la marmiter. Attendez comme nous que ça se calme !”

« Un homme seul doit pouvoir se faufiler quand même ; et d’ailleurs je n’ai pas le temps d’attendre... Et puis, c’est exagéré de dire que la passerelle est en pleine vue : seuls ses accès sur les rives ne sont pas défilés ; mais elle-même, constituée par une succession de planches placées bout à bout sur des pilotis au ras de l’eau et au pied des échafaudages de l’ancien pont de bois est dissimulée complètement... Ce qui est vrai, par exemple, c’est que les obus tombent tout autour, créant alternativement des volcans noirs dans la tourbe molle, et de splendides geysers blancs dans l’eau de la rivière. Mais les planches de la passerelle sont si étroites et si élastiques que la crainte de faire un plongeon en perdant l’équilibre annihile complètement celle de recevoir un mauvais coup.

« Berry-au-Bac est occupé par le 4^e. Dans les premières caves s’est terrée toute une compagnie qui vient de franchir le passage scabreux, précédant celle du 35^e B.T.S. Le 329^e est à gauche du 4^e. Je file dans cette direction au pas gymnastique jusqu’à ce que je puisse côtoyer la rivière à l’abri de petits buissons. Je me trouve bientôt dans une tranchée où sont des hommes du bataillon que je cherche.

“C’est bien ici le 5^e bataillon ?

– Oui !

– Le commandant est par ici ?

– Ah ! non. Ici c’est la première ligne. Il n’y a que cette tranchée-ci au nord de l’Aisne. Le commandant doit être dans le bois de la Marine.”

« Allons, bon ! il me faut repasser rivière et canal !... Heureusement, les passerelles, de ce côté-ci, sont de tout repos. Escaladant ensuite la falaise qui s’élève à pic au sud du chemin de halage, je gagne le bois de la Marine et le boyau Saint-Martin, où s’ouvre la sape du commandant Couturier.

« Le commandant, très brun, figure énergique, paraît à peine une quarantaine d'années. C'est un officier venu des bataillons sénégalais. Il en porte encore l'uniforme kaki et les écussons. À deux pas de son P.C., et comme on pouvait l'espérer en haut de cette falaise, est un observatoire excellent, d'où je me remets dans l'œil ce panorama bien connu du secteur, avec son labyrinthe de boyaux crayeux, la large tache blanche du Choléra, et, au fond, les grands arbres de la Miette.

« Mes hommes arrivent : un de chaque batterie. De la 8^e, le maréchal des logis Bonnemaison, et Bonnet. Un fil téléphonique a été déroulé, qui me relie au groupe.

« Vers 15 heures 30, Estérez, notre orienteur, vient à son tour, et s'installe à l'observatoire.

« Puisque vous êtes là, lui dis-je, je vais en profiter pour m'établir au P.C. de la compagnie. Il est inutile que nous restions deux officiers d'artillerie auprès du commandant Couturier. S'il y avait quelque chose à faire dire au groupe, vous pourriez le transmettre aussi bien que moi.

– Mais certainement ; comptez sur moi !”

« L'expérience m'a appris, en effet, que pour avoir des renseignements sûrs, il faut aller étudier soi-même la première ligne, et qu'il y a naturellement toujours avantage à se trouver auprès du chef de la plus petite unité qui attaque l'ensemble du front dont on s'occupe.

« Ici, le bataillon n'a qu'une compagnie en ligne. Le commandant Couturier n'y voyant pas d'inconvénients, je me porte donc auprès du capitaine Lemaître, qui commande cette compagnie.

« Son P.C, tout proche, est dans le talus entre l'Aisne et le canal. J'emmène avec moi Bonnemaison, Bonnet, et un téléphoniste qui prolonge notre ligne jusque-là. Le capitaine Lemaître me paraît ordinaire, et le moral des fantassins médiocre : on vient d'arriver, on est fatigué ; on s'attend à une forte résistance, et on trouve l'assaut qui va se livrer un peu improvisé. Mais je suis bien accueilli, moi, et surtout mon téléphone, rare aubaine pour le capitaine qui en pourra profiter.

« Voici l'heure H. Le temps est splendide. Notre barrage se déclenche sans incident ; l'artillerie boche réagit peu... À droite, des éléments du 4^e avancent en colonne le long des ruines blanches de Berry-au-Bac, sans recevoir un coup de canon... Le 329^e se heurte malheureusement à l'obstacle matériel d'un épais réseau de fils de fer qui retarde

considérablement sa marche, et ne lui permet pas de coller derrière le barrage roulant, seul moyen d'en profiter vraiment. Il progresse tout de même un peu.

« À 16 heures 20, on amène huit prisonniers au capitaine ; ce sont de jeunes Brandebourgeois de 18 à 20 ans, quelques-uns ornés des grosses lunettes rondes des Boches de Hansi. Pâles, maigres, épouvantés, ils lèvent les bras en suppliant : “Kamarad ! Kamarad !... Pardon, monsieur !” On les a sûrement persuadés que nous allons les égorger... Ils sortent de leurs poches des cigarettes pour tâcher de nous amadouer !... Nous nous contentons de les débarrasser de leurs couteaux, qu'on jette dans la rivière, et on les envoie au commandant.

« Par une idée véritablement géniale, on a disposé dans le boyau Saint-Martin une série de pots à fumée, dans l'intention de cacher aux Boches pendant l'attaque... je ne sais trop quoi, car ce qui les intéresse vraiment est en avant de ce boyau. En tous cas, à peine les pots sont-ils allumés que le vent rabat la fumée dans la vallée, et notre observatoire du bois de la Marine est tout de suite aveuglé. Bientôt nous autres, au P.C. Lemaître, nous n'y voyons plus rien non plus. Le Boche parachève ce résultat en nous gratifiant d'obus à gaz qui augmentent encore la densité du nuage, et nous forcent de plus à mettre le masque.

« À 16 heures 50, on amène neuf nouveaux prisonniers. Puis, plus rien !... Nous sommes noyés dans le brouillard artificiel, et aussi incapables de suivre la marche des opérations qu'à cent lieues de là... Notre artillerie est redevenue silencieuse. Progresse-t-on encore ?... Est-on arrêté ?... C'est plus probable, mais où ?...

« Je propose mes services :

“Mon capitaine, si vous voulez, je vais aller voir où est la ligne : il faut absolument que je le fasse savoir à mon groupe. Je vous le communiquerai en même temps.”

« Je prends avec moi Bonnemaïson et Bonnet, et en avant ! Grâce à la fumée, nous atteignons sans être vus le premier boyau parallèle à l'Aisne. Une cinquantaine de mètres à droite commence le boyau sud-nord, par où s'est faite la progression. Tout est infesté de gaz, et l'obligation de garder le masque à peu près continuellement rend la marche fatigante... Voici le chemin creux battu par notre barrage fixe de H – 2 minutes à H... En avant, après avoir enjambé trois cadavres de Boches verdâtres, nous trouvons la

section de gauche arrêtée par une mitraillette. Elle n'est pas en liaison avec la section de droite. Reste donc à découvrir celle-ci, qui doit être vers la route 44. La 3^e section est en réserve et ne m'intéresse pas.

« Nous reprenons le chemin creux vers l'est. Il y a des boyaux un peu partout. Personne ne les garde. Lequel faut-il prendre ?... Autant que possible, je voudrais éviter de me trouver nez à nez avec les Boches !... Enfin, nous rencontrons deux agents de liaison envoyés par la section de droite à celle de gauche. Ils sont tout à fait perdus. Nous les renseignons, et, en échange, ils nous donnent quelques vagues indications. Craignant que nos recherches ne soient encore longues, je crayonne une petite note précisant ce que je sais déjà, c'est-à-dire la situation de la gauche.

“Bonnet, pensez-vous être capable de retrouver le P.C. de la compagnie, d'où nous venons ?

– J'espère, mon lieutenant.

– Bon ! alors, prenez ce papier ; vous le communiquerez au capitaine Lemaître, et vous le ferez transmettre au groupe... Faites attention aux gaz, et tâchez de ne pas vous faire marmiter !”

« Je continue mon chemin avec Bonnemaïson. Voilà encore un boyau vers le nord. Toujours personne ! La route 44 n'est plus loin : ce doit être le bon boyau ; prenons-le toujours, on verra bien !... Nous marchons avec précaution, revolver au poing... La nuit vient... Que ce boyau désert paraît long !... Enfin, nous entendons du bruit devant nous. Quelle chance ! ce sont des Français !... Nous approchons : je me nomme aussitôt pour éviter toute méprise fâcheuse :

“Je suis l'officier d'artillerie de liaison. Vous êtes bien la section de droite de la compagnie Lemaître ?

– Oui.

– Votre chef de section est là ?... Voulez-vous me conduire à lui ?

– Venez, mon lieutenant !”

« Le chef de section semble ravi de cette visite qu'il n'attendait pas.

“Vous venez chercher des renseignements pour l'artillerie ? Justement, je suis en train d'achever un topo de nos lignes ; je vais vous le montrer... Je viens à l'instant de retrouver la liaison avec la section de gauche.”

« Le plan du fantassin est, ma foi ! très correct, et il est rare de voir un chef de section se rendre si bien compte, en fin d'attaque, de l'endroit où il se trouve. À vrai dire, le point, ici, est facile à faire : nous sommes au

croisement du boyau Labordère et de la route 44, juste à la hauteur d'un vieil autobus, du type célèbre Madeleine-Bastille, en panne sur la route depuis 1914.

« Et comment ont résisté les Boches ?... Cela a-t-il été dur ?... À gauche, ils ont fait dix-sept prisonniers.

– Nous n'avons pas pu en faire ici, mais nous n'avons pas de pertes. Les Boches ont reculé assez facilement. Maintenant, par exemple, ils nous arrêtent bien. Il y a des mitrailleurs et des grenadiers partout ! Je crains une contre-attaque cette nuit, et je n'ai même plus de fusées. Il faut que j'en demande.

– Si vous voulez faire votre demande maintenant, je la donnerai à votre capitaine en rentrant.

– Ah ! volontiers ! Je vais vous la remettre. Nous sommes si peu nombreux que ça m'ennuyait fort d'envoyer encore un coureur. »

« De fait, les effectifs sont vraiment faibles. Je me fais indiquer le chemin le plus direct par où se fait la liaison avec l'autre section. En le parcourant, je croise à chaque instant un boyau qui mène droit chez l'ennemi, et qu'on n'a pas les moyens de garder. Je me demande comment on pourra, cette nuit, se garantir contre toute surprise.

« Enfin, de retour au P.C. Lemaître, j'envoie au commandant Devoucoux, à 18 heures 35, un deuxième message qui complète le premier. Je regagne ensuite le P.C. Couturier, laissant, sur ses instances, mon téléphone au capitaine. Il s'en sert bientôt pour avertir le commandant qu'une infiltration boche est en train de se produire par les boyaux de gauche. Mais l'ennemi n'insiste pas, et, à 21 heures, l'alerte est passée.

« Les espérances du général Gamelin ne se sont pas réalisées aujourd'hui. Je ne sais si notre infanterie fatiguée a pu faire preuve de tout le mordant voulu. Mais en somme le bilan de la journée n'est pas absolument mauvais : nous avons pris pied solidement au nord de l'Aisne, que nous bordions tout juste auparavant, et nous n'avons aucune perte.

« 11 octobre. Avant l'aube, l'attaque reprend. L'heure H est 5 heures 15. Même programme qu'hier.

« Brume épaisse. Nombreuses fusées de barrage boches, d'assez mauvais augure. On entend leurs mitrailleuses très actives... Chez nous, des "gazés" reviennent, hors de combat... Au P.C. du bataillon, on a peu d'espoir.

« Vers 7 heures, notre barrage roulant s'éteint, et tout commence à se calmer. Je vais aux lignes voir les résultats obtenus.

« À droite, je retrouve mon sous-lieutenant d'hier soir, toujours à la même place.

“Eh bien ! ça n'a donc pas marché ?

– Oh ! non, me répond-il en souriant. Nous n'avons pas bougé : je n'ai même pas fait sortir mes hommes. Nous avons été prévenus à 5 heures 25 que l'heure H était 5 heures 15. Nous nous demandions ce que signifiait votre barrage roulant déjà déclenché... Les Boches étaient alertés avant nous ! Vous avez dû entendre leurs pétarades de mitrailleuses... Et puis, dans la nuit, impossible de me mettre en liaison à droite et à gauche. Pas de soutien non plus ! On m'annonçait des renforts : ils n'étaient pas là !... Il n'y avait rien à faire.”

« Elle peut paraître étonnante, la désinvolture avec laquelle ce chef de section a pris son ordre d'attaque. Mais, entre nous, c'était la sagesse. On se demande quelle mouche a piqué l'état-major de la division pour envoyer ainsi subitement un ordre d'attaque immédiat, ordre arrivé naturellement trop tard dans toutes les unités intéressées, batteries comprises. Le général paraît hanté par la crainte que le Boche ne file à l'anglaise sans que nous nous en apercevions...

« En fin de compte, la section de droite a donc gardé ses positions conquises hier, sans plus. Elle a même dû replier son poste le plus avancé, qui était à l'est de l'ouvrage Albert 1^{er}. En s'y rendant hier soir après mon départ, le chef de section a eu la désagréable surprise de rencontrer sur sa route quelques Boches venus d'un boyau latéral sans trouver le moindre obstacle.

« À gauche, je vois également mes fantassins d'hier butés au même endroit... Par contre, on m'affirme, et cela m'est répété au P.C. Lemaître, qu'il y a eu progrès de l'extrême gauche de la compagnie vers l'ouest, et que nous occupons le point de rencontre du chemin creux avec la boucle de l'Aisne. Mais il ne serait pas possible, me dit-on, d'y aller directement d'ici.

« Vers 8 heures, revenu au boyau Saint-Martin, j'envoie un coureur porter ces divers renseignements au P.C. Devoucoux.

« Le moral des fantassins se tient toujours dans la médiocrité. Ils sont éreintés par cette succession de marches, de relèves et d'assauts. Ils redoutent une contre-attaque probable, et se préparent d'ailleurs à y résister

énergiquement. Mais, pour reprendre l'offensive, le bataillon ne paraît plus avoir, en ce moment, tout le mordant désirable.

« Le bataillon voisin, à gauche, a fait, lui, ce matin, le nettoyage de la boucle de l'Aisne. Son travail a été facile et rémunérateur, car il a ramassé vingt-deux Boches qui avaient déjà préparé à l'avance tous leurs paquets pour se rendre au plus vite.

« J'ai, depuis aujourd'hui, avec moi, auprès du commandant Couturier, et comme représentant du 2^e groupe, le jeune aspirant Bédier, frère du très sympathique lieutenant qui commande la 4^e batterie. Il est arrivé sur le front tout récemment, et, naturellement est plein d'ardeur.

“Mon lieutenant, me dit-il, je voudrais bien aller avec vous, la prochaine fois que vous irez voir les lignes.

– Mais très volontiers, Bédier ! Justement, je vais aller reconnaître l'extrême gauche du front de la compagnie, sur laquelle j'ai des doutes. Je vous emmène.”

« Cela m'étonne en effet que la jonction du chemin de terre avec l'Aisne soit en notre possession si l'on ne peut pas y accéder par ce même chemin de terre en venant de droite où nous l'avons notablement dépassé. Je voudrais voir ce qu'il en est.

« Parvenus tous les deux par le boyau nord-sud au chemin de terre, nous le prenons donc vers la gauche. Ce chemin, naturellement encaissé, est devenu un véritable boyau. Il est assez bien garni de fantassins, – des mitrailleurs, – pendant les premiers cent mètres... Nous trouvons ensuite un dernier petit poste, établi derrière une passerelle de rondins très basse qui enjambe le chemin ; et je constate que les baïonnettes sont résolument tournées vers le prolongement de celui-ci.

“Il n'y a donc plus personne de chez nous plus loin ?

– Non, mon lieutenant.

– On ne peut donc pas continuer jusqu'à la gauche de la compagnie, sur le bord de l'Aisne ?

– Ah ! j'sais pas, mon lieutenant... J'crois pas... Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'y a une patrouille qui est sortie par là tout à l'heure.”

« Le fantassin est et restera le type du soldat mal renseigné !...

« Nous nous glissons à quatre pattes sous le pont, et nous continuons notre route l'un derrière l'autre, sur nos gardes, maintenant que nous patrouillons vers l'inconnu.

« Voilà cent mètres de faits : vu personne !... Et le chemin creux s'arrête, comblé par des éboulis, des broussailles, et surtout des enchevêtrements de fils de fer. Un boyau s'en échappe vers le nord. Mauvaise direction, mais il n'y a pas le choix, et peut-être va-t-il nous ramener vers l'ouest un peu plus loin... Nous n'avons pas fait trente mètres dans ce boyau que "Tac !" la fâcheuse balle de mitrailleuse vient en claquant au-dessus de nos têtes nous avertir que nous sommes vus. Et la pièce n'a pas l'air d'être loin. Nous remuons encore : une nouvelle balle. Décidément, nous allons chez les Boches !

"Inutile d'insister, Bédier ! Nous sommes fixés ; il n'y a plus qu'à rentrer."

« Ce que nous faisons paisiblement. Je sais donc maintenant qu'on ne peut en effet pas suivre ce chemin de terre jusqu'à l'Aisne. Resterait à voir, par l'autre bout, jusqu'où nous l'occupons.

« Sur ce, arrive au P.C. de bataillon l'ordre suivant : "Pour pouvoir poser un pont à la naissance est de la boucle, il faut occuper le boyau Albert 1^{er}, le grand ouvrage Albert 1^{er}, le boyau nord-sud qui descend du petit ouvrage Albert 1^{er} sur l'Aisne. Le commandement conseille de profiter de chaque tir boche pour exécuter un tir de représailles de quarante coups sur le point à attaquer, et, aussitôt la fin de ce tir, de sauter sur ce point."

« J'apprends en même temps que le bataillon Couturier sera relevé ce soir par le bataillon Bonfait (6^e bataillon, je crois, du 329^e).

« Le commandant Bonfait vient de bonne heure prendre les consignes... Je lui suis présenté et il m'expose aussitôt ses intentions au sujet de l'ordre que nous venons de recevoir.

"Vous savez, j'aime autant essayer de m'emparer des objectifs désignés par mes propres moyens, sans appui d'artillerie. Si vous vous mettez à tirer comme le conseille le commandement, les Boches vont riposter, ce sera intenable, nous perdrons du monde pendant la relève, et on n'arrivera à rien. Convenons donc, si vous le voulez bien, que l'artillerie ne tirera pas, sauf, éventuellement, sur le Choléra, si les mitrailleuses qu'on y signale devenaient par trop gênantes.

– À quelle heure pensez-vous commencer votre infiltration, mon commandant ?

– Après 21 heures. Il faudrait qu'à partir de cette heure-là, le barrage soit reporté au-delà des objectifs à atteindre."

« Je transmets ces desiderata.

« Or voilà qu'à 16 heures 30, une concentration de chez nous vient tomber en plein sur le buisson qui marque la jonction du chemin de terre et de l'Aisne, buisson que nous sommes censés occuper. Consternation ! Je saute sur le téléphone :

“Allo !... 3^e groupe ?... C'est vous qui venez de tirer ?

– Non, non ! aucune batterie n'a tiré depuis ce matin.”

« Ce ne peut être alors que le 1^{er} groupe. Justement, il a un officier, sous-lieutenant Charroy, en liaison auprès du colonel du 329^e. Je le demande à l'appareil :

“C'est le 1^{er} groupe qui vient de faire cette concentration ?

– Oui. Sur le petit ouvrage Albert 1^{er}...

– Comment ! C'est tombé au bord de l'Aisne, sur un buisson qu'on m'a signalé comme occupé par nos fantassins !... Je ne sais pas encore s'il y a de la casse, je vais aller voir. Mais faites savoir à votre groupe que, s'il visait le petit ouvrage, c'est au moins 200 mètres court. D'ailleurs le commandant aimerait autant qu'on ne tire pas.”

« Je vais maintenant à la compagnie Lemaître. Le capitaine est inquiet mais ne sait pas s'il y a eu des accidents. Je vais m'en rendre compte et visiter son extrême gauche, en passant, cette fois, le long de la rivière. Il n'y a pas de boyaux, mais des arbres, des broussailles, des fossés, où se sont nichés les petits postes. J'en atteins un ; on me rassure.

“Non, mon lieutenant, il n'y a pas de mal. On s'est repliés avant votre tir parce qu'on était gênés par une mitrailleuse. Elle est justement dans le buisson sur lequel sont tombés vos obus.

– Vous ne l'occupiez donc pas, ce buisson ?

– Non ! nous étions dans celui-là, que vous voyez cent mètres plus par ici.”

« Pas étonnant, alors, qu'en cherchant à gagner par la droite ce fameux point de jonction du chemin de terre avec l'Aisne, je me sois aperçu que j'allais droit chez les Boches ! Voilà maintenant la position de cette extrême gauche nettement déterminée.

« Tranquillisé sur les coups courts du 1^{er} groupe, je rentre au P.C. de bataillon. La soirée s'y achève sans incident, pendant la relève du 5^e bataillon par le 6^e.

b - Avec le bataillon Bonfait, du 329^e

« 12 octobre. Vers 4 heures et demie, je suis tiré de mon sommeil par une agitation anormale dans la sape : il doit y avoir du nouveau...

« Il y en a en effet, et, après avoir interrogé ceux qui savent, j'envoie à 5 heures le message suivant :

“Larminat à commandant Devoucoux : Voici renseignements reçus au cours de la nuit par l'infanterie :

Le 4^e R.I. est arrivé au Choléra à 3 heures du matin. Parmi les objectifs visés par le 329^e, nous occupons le grand ouvrage Albert 1^{er} ; à droite et à gauche, les Boches ont résisté davantage, mais la progression continue. Des indices (explosions au cours de la nuit vers le Choléra, incendies) font croire à un repli. On s'apprête à poursuivre.”

« Les événements se précipitent.

« 5 heures 50 : le 4^e R.I. est à la ferme Mauchamp. Le 329^e a occupé le petit ouvrage Albert 1^{er} et ne rencontre plus de résistance.

« 6 heures 15 : le P.C. déménage, et, sans plus attendre, le commandant Bonfait part de l'avant. Je me dispose à le suivre, mais que faire de mon personnel et de ma ligne téléphonique ?... Finalement, je les laisse, l'un gardant l'autre, à l'observatoire, avec mission pour le sous-officier de continuer à regarder ce qui se passe, et de recueillir éventuellement mes signaux optiques : je lui confie pour cela un exemplaire d'un code chiffré que j'ai composé après mes liaisons de Courlandon. Enfin, avant de m'en aller, je demande par téléphone qu'on mette à ma disposition et qu'on m'envoie Bonnemaïson et deux hommes en échange de ceux que j'avais.

« L'aspirant Bédier est parti avec l'état-major du commandant ; il a gardé avec lui un téléphoniste. La petite troupe se dirige à travers le bled, hors des boyaux, vers l'autobus de la route 44. Je les rattrape à grandes enjambées ; un avion boche, qui nous survole, s'amuse à me mitrailler d'assez haut. Cela n'a pas l'air très dangereux, mais cela produit une drôle d'impression, parce qu'on ne peut pas, comme d'habitude, se mettre, en s'aplatissant, à l'abri de ces balles qui vous tombent du ciel... Le Boche, d'ailleurs, dédaignant bientôt cette proie trop minime, s'en va exercer ses talents plus loin...

« 6 heures 45. Le bataillon a atteint la Miette. Des environs du Choléra, j'envoie, par signalisation à bras, puis par le téléphoniste du 2^e groupe détaché comme coureur, ce renseignement au commandant Devoucoux.

« 7 heures 25. Nous avons franchi la Miette, et voilà maintenant tout le bataillon réuni autour de son commandant au-delà de ce ruisseau, sur la route 44, à 300 mètres au nord de son croisement avec une voie de 0,60 mètre.

« Les Boches ont disparu complètement : on ne peut en voir ni en entendre aucun, sauf cet unique avion qui surveille toujours nos mouvements. C'est extraordinaire ! Quand on pense qu'à 2 heures du matin, on se battait encore à la grenade dans les boyaux !... C'est à croire que les derniers défenseurs ont filé à cheval ou en voiture...

« Quoique aucun obstacle ne nous arrête, nous stoppons un peu pour laisser rejoindre le reste du régiment qui, alerté précipitamment, est forcément en retard sur nous.

« Arrive le colonel Desbarreaux ; lorgnon, grosse moustache blonde, sympathique, très agité :

“Allons ! en avant !... Il faut coller derrière les arrière-gardes boches !”

« Pour cela, il faudrait d'abord les rattraper.

« Nous reprenons donc la marche, piquant droit sur Juvincourt. Très originale, cette progression, et vraiment d'aspect inaccoutumé : le bataillon avance en trois colonnes, à 200 mètres d'intervalle l'une de l'autre, le commandant au centre. En avant de nous, silence complet : pas trace du moindre ennemi, quoique le regard porte bien au-delà de Juvincourt. À droite et à gauche, personne non plus, ce qui s'explique par le déploiement en éventail des troupes françaises. Le recul boche est en effet beaucoup plus prononcé vers l'ouest que vers l'est et l'ensemble de notre mouvement pivote actuellement autour de Guignicourt...

« Et ceci a comme cadre ce secteur que nous avons connu, en 1917, avec ses troupes denses, ses marmitages fréquents, ses crapouillotages. En face de nous, les ruines de Juvincourt, où nous allons. Derrière, dans la brume matinale, le pauvre bois des Boches saccagé, et là-bas, plus estompées, les trois bosses familières du bois des Buttes... Tout cela, aujourd'hui, muet et calme comme la mort.

« À 9 heures, nous sommes dans la région de l'ancien moulin. À 9 heures 25, nous avons traversé Juvincourt !... Aucun incident, bien que nous ayons toujours un peu la crainte de sentir quelque cratère s'ouvrir tout à coup sous nos pieds. Il y avait de magnifiques entonnoirs sur la route 44 autour du Choléra. Mais les Boches avaient fait sauter cette route avant de partir.

Jusqu'à présent, aucune trace de mine retardée... Nous sommes toujours parfaitement isolés... Quelques coups de mitrailleuse au loin, en avant et en arrière. Des avions, peut-être ?

« Le commandant arrête le bataillon en avant du village pour attendre de nouveaux ordres, car, avec l'occupation de Juvincourt, nous avons atteint le premier objectif prévu.

« Je reçois alors de Charroy le petit avis suivant, qui laisse supposer que je ne vais pas continuer à accompagner le 329^e.

“Chaque régiment d'infanterie n'est soutenu maintenant que par un groupe d'artillerie. Le 2^e groupe appuie le 329^e. J'attends un officier du 2^e groupe, qui doit venir me relever auprès du colonel du 329^e. Tout ceci à titre de renseignement.”

« 9 heures 45. Les ordres arrivent, et nous repartons vers Amifontaine. L'aspirant Bédier, désolé, est touché par un papier lui enjoignant de rejoindre sa batterie.

« 10 heures 25. Nous voici au fameux “arbre d'Amifontaine”, l'ancien point d'accrochage de toutes les batteries lourdes du bois de Gernicourt... On distingue en avant, au loin, des flammes d'incendie dans le camp de Sissonne, vers La Malmaison. Mais toujours pas de Boches !... Le commandant envoie des patrouilles reconnaître Amifontaine. Nous les voyons aborder le village sans combat.

« 11 heures 25. Un téléphoniste du groupe arrive, m'apportant un papier d'Estérez qui contient les renseignements et ordres suivants :

“Reçu votre dernier renseignement. Actuellement, on se prépare à la poursuite. Le III/30 doit appuyer spécialement le 4^e, avec une batterie avancée qui sera la 8^e. Cette batterie aura une section destinée à battre les objectifs rapprochés, et une section, pourvue d'obus 1917, spécialement affectée aux objectifs éloignés. Elle devra être en liaison étroite avec le bataillon en ligne. Au reçu de cette note, transportez-vous au bois de la Marine, au P.C. du colonel du 4^e avec un de vos hommes. Je vous envoie Bonnemaison et un homme avec panneaux et projecteur.

Signé : Estérez.”

« En conséquence, je prends congé du commandant Bonfait, et me mets aussitôt, avec le téléphoniste, à la recherche du 4^e.

c - Avec le bataillon Miquel, du 4^e

« Estérez me disait de retrouver le colonel du 4^e au bois de la Marine, mais je considère ce renseignement comme périmé à l'heure actuelle ; je préfère donc me diriger vers l'est, perpendiculairement à la progression que nous venons de faire, sûr ainsi de tomber tôt ou tard sur quelque élément du 4^e.

« Comme nous longeons ce bois Claque-Dents si souvent scruté de nos observatoires de la cote 180 et de Gernicourt en 1917, je ne résiste pas à la curiosité d'y entrer pour voir si l'intérieur en est sensationnel. Je suis déçu, et n'y aperçois que les vestiges d'un quelconque échelon boche. Pas un être humain ne s'y montre. Nous rencontrons seulement, à la lisière sud-ouest, un éclaireur à cheval, du 8^e chasseurs, en quête du 329^e. Poussant plus loin, aux approches de la voie ferrée de Reims à Laon, j'aperçois enfin du monde dans un vague abri. On m'interpelle :

“Vous cherchez la 1/4 ?

– Oui

– C'est ici. ”

« Je reconnais le lieutenant M., qui commandait à Courlandon la 1^{re} compagnie de mitrailleuses du 4^e : c'est ce qu'il appelle la 1/4. Il m'aiguille sur une compagnie du 1^{er} bataillon qui se trouve au passage à niveau voisin de la corne sud-est du bois Claque-Dents. J'y vois bientôt arriver le capitaine adjudant-major du bataillon Miquel, auprès de qui je puise des données sur la marche du régiment.

« Actuellement, le 4^e a deux bataillons en ligne : le 1^{er} bataillon, bataillon Miquel, au milieu duquel je me trouve, et le 2^e bataillon, bataillon Abadie. Jusqu'à présent, le régiment a conservé sur sa droite, vers Guignicourt, le contact avec l'ennemi. Mais ordre vient d'être donné de suspendre tout mouvement en avant en attendant que l'artillerie divisionnaire ait passé l'Aisne. Le bataillon Abadie, qui a été touché par cet ordre beaucoup plus tard que l'autre se trouve actuellement tout à fait en flèche, vers la ferme des Albeaux.

« Je continue ma recherche du colonel pensant le trouver bientôt en remontant de proche en proche vers l'arrière. Mais je comptais sans l'échelonnement en profondeur fantastique qu'il a prescrit à son régiment... J'arpente en vain le bled désert et triste... Les kilomètres s'accumulent dans

mes jambes, et le quart de jus absorbé ce matin à 5 heures s'éloigne de plus en plus de mon estomac...

« Vers 14 heures, j'aperçois deux poilus qui semblent se diriger vers moi. Ô joie inespérée ! C'est Bonnemaïson qui vient me rejoindre avec un téléphoniste et une musette pleine de provisions. C'est une chance, en vérité, que nous nous soyons rencontrés !... Après un déjeuner rapide sous une vieille casemate d'artillerie, je me remets à interroger les poilus de passage, confrontant leurs dires avec ceux que j'ai déjà récoltés et ce que sait Bonnemaïson. Hélas ! je suis obligé de me convaincre que le colonel du 4^e est encore au camp de César, à 7 kilomètres à vol d'oiseau du bataillon Abadie, à 4 kilomètres au moins du bataillon Miquel ! Je m'en trouve encore terriblement loin, et qu'irais-je faire à pareille distance des lignes ?

« Je me décide à retourner au 1^{er} bataillon. Le P.C. Miquel s'installe sous le talus de la voie ferrée, à 500 mètres au sud du passage à niveau. De là, je fais avertir le colonel Lachèvre (qui a succédé au colonel Puech à la tête du 4^e) que je suis arrivé, et je lui demande la permission, qu'il m'accorde, de rester auprès du commandant Miquel.

« Ensuite de quoi, repos pour mon équipe, puisque tout mouvement est arrêté en attendant les canons.

« Vers la fin de l'après-midi, paraît le commandant Devoucoux, qui habite au camp de César avec le colonel Lachèvre.

“Eh bien ! mon commandant, le groupe vient-il ?

– Pas encore ! Le génie n'a pas fini de poser ses passerelles en face de Gernicourt. Les batteries ne seront pas là avant la nuit.”

« L'artillerie boche tire un peu sur la route d'Amifontaine à Prouvais et sur Prouvais, où d'ailleurs il n'y a encore personne... Des éléments du 46^e commencent à se montrer à notre droite.

« À 17 heures, on reçoit au bataillon les ordres pour la nuit : “S'organiser défensivement sur la ligne Claque-Dents - Prouvais, (le 46^e va aller occuper Prouvais). Le 2^e bataillon est autorisé à rester sur ses positions avancées à la ferme des Albeaux.”

« Dimanche 13 octobre. Nuit détestable sur le sol nu de la sape du commandant Miquel. Il fait froid. Sans manteau, sans couverture, j'essaie de m'abriter sous un pan de la capote d'un fantassin en me serrant contre lui ; mais l'instinct de cet heureux dormeur lui fait défendre sa propriété avec une telle persévérance que je n'en profite guère.

« À une heure du matin, des ordres arrivent : “Le régiment reprendra le mouvement en avant dans la matinée. Le bataillon Abadie en avant-garde ; le bataillon Miquel en soutien, en arrière à droite ; le bataillon Tulasne en réserve... Un groupe (groupe Devoucoux) du 30^e R.A.C. est à la disposition du 4^e. Une section de la 8^e batterie, sous les ordres du sous-lieutenant de Nervo, sera directement à la disposition du bataillon d’avant-garde.”

« Aucun avis pour moi. Je ne peux tout de même pas rester auprès de ce bataillon de soutien. Puisque, d’ailleurs, il n’y a pas moyen de dormir, je vais aller demander des instructions au commandant Devoucoux.

« L’état-major du groupe s’est installé au “bois des Déodatiens”, où est aussi maintenant le colonel Lachèvre. Dans la sape du P.C., j’aperçois Young encore debout, veillant sur ses liaisons téléphoniques. Tous les autres sont couchés. Le commandant somnole. Il s’éveille à demi lorsque j’entre, et, du fond de la sape, il demande :

“Qu’est-ce qu’il y a ?

– C’est Larminat, mon commandant, dit Young.

– Ah ! Qu’est-ce que vous voulez, Larminat ?

– Mon commandant, je voudrais ne pas rester auprès du bataillon Miquel qui, d’après les ordres de cette nuit, passe en soutien. Puis-je me mettre à la disposition du bataillon Abadie ?”

« Le commandant, tout embrumé de sommeil, ne répond pas tout de suite. Sur ce, arrive une communication de l’infanterie ; le détail des ordres est changé : c’est le bataillon Tulasne, en réserve jusqu’à présent, qui va devenir, par dépassement du bataillon Abadie, bataillon d’avant-garde.

“Alors c’est au bataillon Tulasne que je pourrais aller, mon commandant ?

– Vous allez prendre le commandement de la section avancée, me répond le commandant. Vous vous mettrez à la disposition du capitaine Tulasne.” Et, sur un ton qui signifie nettement : “Maintenant, laissez-moi dormir !”, il ajoute : “Vous êtes content comme ça ?”

« Content, je le serais parfaitement si je ne me trouvais avoir, bien involontairement, dépossédé Nervo de cette mission de choix. Mais il est clair que le commandant ne veut plus rien entendre. Je vais donc jusqu’à la batterie pour organiser cette section avancée. La batterie vient de former le bivouac au croisement de la route Juvincourt - Guignicourt avec une voie ferrée normale construite par les Boches, et qui se raccorde, vers le bois

Claque-Dents avec la ligne de Reims à Laon. Il fait parfaitement noir et il tombe une petite pluie fine... Je découvre Nervo sous une toile de tente et des couvertures humides.

“Mon vieux, j’ai une fichue nouvelle à t’apprendre : le commandant, à qui j’avais été demander des ordres, m’a dit de prendre le commandement de la section avancée.

– Allons bon ! Alors, moi, je reste là ?...”

« Ce pauvre Nervo est naturellement navré, et moi aussi de lui prendre sa place, malgré tout l’intérêt que va peut-être présenter mon rôle. Il ne m’en veut pas, pourtant, me laisse choisir mon personnel à ma guise, et se charge, en mon absence, d’assurer le départ de mes deux pièces. C’est la 2^e section que j’emmènerai, avec Ginot comme sous-officier chef de section. Ce dernier m’attendra au petit jour, avec le trompette Pilot et ma jument Lisette au bois des Déodatien.

« Cela réglé, je retourne au P.C. Miquel, je réveille Bonnemaïson et Quéré, le téléphoniste, je fais mes adieux au commandant, et, à 4 heures 45, nous allons, mes deux agents de liaison et moi, au bois des Déodatien, nous présenter au capitaine Tulasne.

d - Avec le bataillon Tulasne, du 4^e

« Le capitaine Tulasne est ce capitaine qui commandait à Courlondon une compagnie de Sénégalais, et que j’ai trouvé en si mauvaise posture agrippé au talus au-dessus du chemin de Fismes.

“Mon capitaine, je commande la section avancée qui est mise à votre disposition ; je viens prendre vos ordres.

– Des ordres, je n’en ai pas encore à vous donner : nous en attendons.

– Je vais donc laisser auprès de vous, mon capitaine, le maréchal des logis Bonnemaïson, que voici, et un téléphoniste : ils me communiqueront vos instructions. Quant à moi, je vais me porter au plus tôt avec mes deux pièces vers l’entrée d’Amifontaine. Il est nécessaire que je parte dès maintenant si je veux pouvoir vous suivre, car je ne sais trop quels obstacles nous rencontrerons en cours de route.

– C’est prudent en effet... Alors entendu, je vous ferai prévenir de mes mouvements. D’ailleurs on m’a donné quelques chasseurs à cheval que je pourrai vous envoyer au besoin.”

« Cette entrevue terminée, je vais me mettre à la tête de ma demi-batterie, et, à 6 heures, en avant !... Me voici désormais indépendant de mes chefs

hiérarchiques de l'artillerie, et n'ayant plus à me conformer qu'aux ordres du bataillon. Pour l'exécution de ces ordres, pour la conduite de ma troupe, pour toutes les questions techniques, initiative absolue m'est laissée : c'est un rêve !...

« Le détour par Juvincourt me paraît s'imposer dans ce terrain coupé de tranchées et de fils de fer... Nous passons tout à côté des cadavres héroïques des tanks du commandant Bossut, à demi noyés dans la brume matinale. À la hauteur de l'arbre d'Amifontaine, un entonnoir de mine coupe la route, mais un bout de piste viable s'est déjà créé à côté. Nous croisons là le lieutenant de B. du 8^e chasseurs : "Méfiez-vous, me dit-il, vous allez vous faire voir : les Boches résistent à 2 kilomètres au nord d'Amifontaine."

« Ceci est inexact, mais n'en ayant pas encore la preuve, je laisse prudemment, sous la garde de Ginot, la section cachée dans un petit bois 500 mètres plus loin, et, avec le trompette, je pars vers Amifontaine en reconnaissance.

« À l'entrée de ce village, le pont de la voie ferrée a sauté, et ses débris, en blocs énormes, obstruent radicalement le passage en dessous. Dans le village même, un vaste entonnoir coupe complètement la rue d'une rangée de maisons à l'autre. Impossible de conduire par-là mes canons !... Bah ! Nous trouverons bien moyen de contourner Amifontaine par l'est, en franchissant la voie ferrée à même là où elle reprend le niveau du bled environnant.

« C'est le bataillon Bonfait, du 329^e, qui tient le village. Je vais quérir des nouvelles à son P.C. :

"Ma situation est très simple, me dit le commandant Bonfait : j'attends tranquillement ici mon ravitaillement et la section d'artillerie, du 2^e groupe du 30^e, qu'on m'a annoncée. Jusqu'à ce qu'ils arrivent l'un et l'autre, ordre de ne pas bouger. Le bataillon occupe le village et les postes les plus avancés surveillent simplement les issues vers le nord. Inutile de vous dire que je n'ai pas le contact avec les Boches... À droite, nous sommes dépassés par le 4^e, et à gauche, par le 119^e."

« Sur ces données, je décide de mettre la section en position d'attente derrière le talus de la voie ferrée, à l'est de la route. L'endroit se prête à merveille à une mise en batterie éventuelle... Décemment, nous ne pouvons pas nous établir en avant des fantassins !

« Sitôt la reconnaissance faite, j'envoie Pilot à la batterie, faire savoir à Nervo où nous sommes, et l'inviter à nous y envoyer la soupe.

« En revenant chercher mes pièces, je vois défiler devant notre petit bois tout un groupe du 22^e R.A.C., en marche vers Amifontaine. J'ai déjà rencontré ses reconnaissances. Sur leurs avis, le groupe stoppe bientôt dans un champ à gauche de la route. Mais quelle n'est pas ma surprise de reconnaître à la tête d'une des batteries mon camarade de la rue des Postes des Courtils, dont je n'avais pas eu de nouvelles depuis le début de la guerre. Nous n'avons que le temps de nous serrer la main, et, reprenant mes droits de "section avancée", je dépasse à mon tour son groupe pour mener mes deux pièces à l'emplacement choisi.

« Les voitures restent attelées. Attente et repos.

« 10 heures. Voici Bonnemaïson avec un papier du capitaine Tulasne : *"Suis bois des Boulonnais, point 55.34. Reçois ordre suivant : colonel téléphone qu'aucun mouvement ne se fera avant 9 heures 30 ; l'heure sera fixée ultérieurement ; en attendant, faire reposer les hommes. En cas de besoin, non seulement votre section est à ma disposition, mais encore toute votre batterie. Ce 13, à 9 heures."*

« Je réponds que nous sommes prêts soit à tirer d'ici, soit à nous porter en avant au premier signal. Quant à la question de faire suivre le bataillon par toute la batterie, cela ne me paraît pas urgent tant que personne ne bouge.

« 10 heures 40. Un capitaine du 22^e R.A.C. m'avise que le 119^e est arrêté par des mitrailleuses à la ferme de Fleuricourt. Le groupe du 22^e va tirer.

« 11 heures. Retour du trompette Pilot guidant l'avant-train de la cuisine roulante et m'apportant un billet de Nervo : *"Nous sommes en position à côté du Bois P.C. colonel ; je pense que nous nous déplacerons bientôt. Je t'envoie vivres pour les hommes. Pour les chevaux, fais consommer l'avoine des coffres. Encore aucun tuyau, sinon que le 4^e démarre à 10 heures."*

« 11 heures 50. Un cavalier du 8^e chasseurs m'apporte au galop un second papier du capitaine Tulasne : *"Faisons mouvement à 11 heures 20"*. Je fais mettre immédiatement les pièces en batterie, et je me porte en avant à cheval, dans l'intention, si possible, de joindre le bataillon. Mais il est déjà loin, et toute notre infanterie avance à grande allure. Retour au galop à ma section : *"Amenez les avant-trains ! Nous partons tout de suite !"*

« 12 heures 30. Nous démarrons. Le passage à niveau d'un chemin de terre à droite de notre position d'attente rend aisé le franchissement de la voie ferrée, et nous gagnons sans encombre la route de La Malmaison à sa sortie nord d'Amifontaine.

« Nous nous trouvons progresser en même temps que des éléments du bataillon Bonfait, et nous avons auprès d'eux beaucoup de succès : "Bravo, les artilleurs ! Allez-y !... À la bonne heure ! voilà qu'ils marchent devant les fantassins maintenant !" Mes poilus ont le sourire, mais se demandent un peu où je les mène.

« Mon intention est de suivre, jusqu'à nouvel ordre, cette route de la Malmaison, qui, étant oblique par rapport à l'axe de progression de la division, va me ramener insensiblement dans la zone du 4^e, derrière le bataillon Tulasne. Pour nous conformer à la vitesse de l'infanterie, nous ralentissons beaucoup, et je profite des petits bois susceptibles de nous dissimuler pour arrêter la colonne... Quelques rares obus tombent encore à notre gauche... Nous dépassons des dépôts de munitions boches abandonnés... Au loin, vers le nord, on aperçoit toujours des fumées d'incendies.

« Vers 15 heures 15, après plusieurs stations utilisées pour m'éclairer par des pointes vers le bataillon, à pied ou à cheval, je dispose de nouveau la section en position d'attente dans de jeunes taillis au sud de la ferme de Remicourt. Nous n'avons pas cessé d'être en liaison intime avec le capitaine Tulasne, qui, je le regrette, n'a pas eu besoin de nous. Le contact est fortement repris, maintenant sur la route de La Malmaison à la ferme de Fleuricourt, mais les obstacles rencontrés sont encore trop fugitifs pour que nous puissions intervenir... À 14 heures 30, le 329^e a reçu dans son dos un fâcheux tir court du 22^e R.A.C. Serait-ce ce brave des Courtils qui s'est ainsi permis d'égarer ses coups dans nos parages ?... Pas de mal, heureusement, grâce à l'éparpillement des troupes.

« 18 heures 15. Bonnemaïson vient me rendre compte de la situation qui se stabilise pour la nuit. Il est accompagné du capitaine Videlier. Le bataillon a occupé La Malmaison, où il a délivré quarante-et-un civils ; on les dirige vers l'arrière, et nous en rencontrons quelques-uns, hirsutes, qui se jettent dans nos bras en pleurant de joie. Les avant-postes du bataillon sont établis sur la cote 121, au nord de la route Fleuricourt - La Malmaison.

« À partir de maintenant, ajoute le capitaine, toute la batterie va marcher derrière le bataillon. Nervo viendra vous rejoindre cette nuit, avec la 1^{re} section, et je vais reprendre le commandement de la batterie.

– Parfait ! mon capitaine... Je crois qu'alors, dès votre arrivée, il y aura tout intérêt à ce que j'aille me mettre moi-même en liaison auprès du capitaine Tulasne. Vous serez assez de deux auprès des pièces. Qu'en pensez-vous ?

– Oui, bonne idée.”

« Je retourne donc une fois de plus jusqu'au bataillon avertir le capitaine Tulasne de cette décision. Le P.C. Tulasne est dans la carrière (au nord de la route Fleuricourt - La Malmaison) où s'étaient réfugiés les quarante-et-un civils que notre avance a délivrés.

“Maintenant, mon capitaine, désirez-vous que nous vous préparions un barrage éventuel pour cette nuit ?

– Oh ! ça me paraît inutile : je ne crois pas que les Boches contre-attaquent. D'ailleurs je ne saurais vous donner sur mes lignes des renseignements suffisamment précis.”

« De retour auprès de mes poilus, je fais tout de même mettre en batterie les deux canons... Passent avant la nuit, vers la ferme de Remicourt des dragons du 32^e (1^{re} D.C.) : c'est un escadron de découverte, envoyé pour “rendre aux fantassins le contact au cas où ils viendraient à le perdre” (sic !).

« À 21 heures paraissent enfin Canaque et sa bonne soupe. Ils s'étaient quelque peu perdus autour d'Amifontaine.

« Tout le monde repu, on s'endort, à l'exception du guetteur, tous dans la même cañha, sympathique et fort appréciée, car la fraîcheur des nuits se fait déjà sévère.

« 14 octobre. À 3 heures arrive la section Nervo ; nous la laissons sur roues jusqu'au jour.

« À 6 heures, le capitaine paraît, et donne aussitôt l'ordre de départ. Bonnemaïson est venu nous faire savoir que les fantassins ont déjà repris la marche en avant. Le voyant éreinté par l'ardeur qu'il a mise à remplir sa mission, je le laisse à la batterie, et j'emmène au galop le maréchal des logis Sarrau à la recherche de nos fantassins.

Nous allons évoluer aujourd'hui tout à fait hors de la zone lamentable des tranchées : presque plus de fils de fer ni d'ouvrages en terre ; moins de ruines. Le type d'abri qui domine désormais est la cabane en planches

cachée sous des feuillages. Le camp de Sissonne, dans lequel nous pénétrons, nous fait, pour un camp, figure assez avenante, avec ses pinières, ses taillis de bouleaux ou de chênes, et son sol sablonneux propice aux galops rapides.

« Nous prenons, Sarrau et moi, la route de La Malmaison à La Selve... Dépassé un peloton de dragons tapi dans une ancienne carrière... Une batterie de campagne boche tire, et, à en juger par ses aboiements secs et bruyants, elle doit être immédiatement derrière les premières crêtes qui nous font face. À la ferme de Jeoffrécourt, nous sommes à la hauteur de la 1^{re} ligne. J'y laisse Sarrau et nos deux chevaux, et vais reconnaître des groupes bleu horizon aperçus sur la cote 127.

« C'est la compagnie de gauche du bataillon Tulasne. Elle a maille à partir avec des mitrailleuses boches qui lui font tête.

« Le lieutenant qui commande la compagnie s'étonne, d'un air quelque peu hargneux, que nous n'ayons pas déjà démoli ces mitrailleuses à coups de canon.

“Voyons, lui dis-je, savez-vous d'abord exactement où elles sont ?

– Ah ! non, pas exactement.

– Et depuis combien de temps vous arrêtent-elles ?

– Une demi-heure, à peu près.

– Et vous me laisseriez combien de temps pour tirer ?

– Ah ! dès qu'elles céderont, naturellement, nous avancerons. L'artillerie devrait déjà avoir tiré !...

– Voyons, monsieur, rendez-vous compte. Comment voulez-vous qu'en une demi-heure on puisse venir ici, situer exactement ces mitrailleuses, en aviser le capitaine, trouver une position de batterie, faire le point, mettre les pièces en batterie, calculer les éléments, et tirer ?... Vous demandez l'impossible ! En pleine progression, ce n'est qu'en des cas exceptionnels que nous pouvons nous charger d'abattre des obstacles qui résistent une demi-heure !...”

« Je parviens à me faire indiquer derrière quelle troupe je trouverai le capitaine Tulasne, et j'y galope au plus vite avec Sarrau : nous y sommes à 8 heures 45.

“Je voudrais, me demande le capitaine, que vous tiriez sur cette batterie boche en action ; elle nous gêne !

– Bien, mon capitaine... L'ennui, c'est que sans avion, on ne peut guère déterminer avec précision où elle est.

– Elle doit se trouver sur la route La Selve - Sissonne.

– Je le pense aussi... Jusqu'à quelle heure me donnez-vous pour tirer, mon capitaine ? Ce sera peut-être assez long de retrouver la batterie et de choisir une position, si les pièces sont en route. Il est prudent de compter deux heures.

– Entendu. Jusqu'à 11 heures, vous pouvez tirer sur cette route. Au besoin, si nous avançons trop vite, j'attendrais."

« Et maintenant, au galop à la recherche de la batterie !... Après un assez long circuit, je la découvre dans un taillis de la cote 124, au sud de l'ancien P.C. Tulasne de cette nuit, devenu déjà P.C. Lachèvre et Devoucoux.

"Voilà un ordre de tir, mon capitaine.

– Ah ah !... Sur quoi ?

– Sur la batterie boche en action qui doit être vers la route La Selve - Sissone."

« Nervo a fait le point. Il calcule l'angle de tir. En un instant, les pièces sont en batterie ; j'indique du geste aux pointeurs la direction approximative du but, et, tandis qu'ils coupent les branches gênantes, je calcule et je détermine au goniomètre-boussole la direction exacte.

"Première pièce !... Sur le goniomètre, plateau 2, tambour 164 !... Deuxième pièce !... etc. À obus explosifs, fusées blanches !... Nous allons envoyer 5 salves successives de 3 coups par pièce... Tâchez que ça parte ensemble ! Par 3, fauchez !... Attention !... Feu !!"

« ... Un départ magnifique : les quatre premiers coups n'en font qu'un !

« ... Hélas ! il faut tout avouer ! À peine cette première salve est-elle partie que je m'aperçois avec horreur que nos canons, au lieu d'être pointés vers le nord, tirent vers l'est ! C'est juste une erreur d'un angle droit ! Une de ces erreurs tellement énormes qu'on ne songe même pas à s'en garer... Comment s'est-elle produite ? Voici : tout désorienté par la grande randonnée que je venais de faire en zigzag dans ce camp sans point de repère, lorsque j'ai indiqué rapidement aux pointeurs la direction présumée pour permettre de préparer les emplacements de pièces, je me suis trompé d'environ 45°. On sait que l'appareil de pointage du 75 est gradué de telle façon que, pour deux directions rectangulaires, la dérive est la même. Lors donc que j'ai donné la dérive exacte au premier pointeur, la malchance a

voulu qu'il fût inspiré de faire tourner son canon vers la droite, alors qu'il aurait aussi bien pu l'obtenir en obliquant le tube de la même quantité vers la gauche. Les autres pointeurs ont suivi son exemple. Et moi, tout à mes calculs, et à cent lieues de songer à la possibilité d'une pareille erreur, je ne me suis aperçu de rien, pas plus que le capitaine, ni que Nervo. Espérons que, vu l'échelonnement de nos troupes, ces coups n'auront pas fait de mal. Peut-être même sont-ils encore tombés sur des arrière-gardes boches attardées ?

« Allons, que, du moins, la suite rachète un peu cette faute.

“Augmentez de 1 600 !” et nous reprenons nos salves qui, par quatre fois, font retentir les échos du camp d'un seul et furieux jappement... Les artilleurs boches se taisent aussitôt.

“Maintenant, mon capitaine, il faut absolument que la batterie se porte tout de suite en avant. Le bataillon est déjà loin !

– Ah ! non, impossible ! J'ai reçu ordre du commandant Devoucoux de rester là jusqu'à ce que les deux autres batteries du groupe, qui font mouvement, soient de nouveau en position.

– Comment ? Mais nous n'avons rien à voir avec le groupe ! Nous ne dépendons que du capitaine Tulasne !

– Que voulez-vous ? J'ai un ordre formel du commandant, qui, d'ailleurs est avec le colonel du 4^e, et, par conséquent, doit être d'accord avec lui.

– Mais c'est insensé ! Nous ne pouvons rien faire si nous ne suivons pas de tout près le bataillon !... Permettez-moi d'aller voir le commandant !”

« Je réquisitionne le cheval du maréchal des logis, pour laisser souffler Lisette, et, d'un bond, je suis à la carrière. Le commandant est absent. Tant pis ! Je pénètre directement chez le colonel Lachèvre. Il est à table ; une table nombreuse, à laquelle je reconnais, entre autres, l'aumônier, le vieux commandant du bataillon de Sénégalais, des officiers d'état-major. J'entre aussitôt dans le vif du sujet, et les convives en restent quelque peu la fourchette en l'air :

“Mon colonel, je suis un officier de la batterie avancée du 3^e groupe du 30^e. Mon capitaine m'a dit que vous aviez donné l'ordre à la batterie de rester en position jusqu'à ce que les deux autres batteries du groupe aient achevé leur mouvement.

– C'est exact. Eh bien ?

– Mon colonel, je viens vous supplier de donner contre-ordre. Il est impossible que nous rendions le moindre service au bataillon Tulasne, si la

batterie ne le suit pas immédiatement. Elle s'en trouve déjà fort loin, et, si la distance augmente encore, la liaison deviendra impossible. D'autre part, le fait que les deux autres batteries se sont mises en mouvement ne les rend pas plus incapables de tirer qu'avant, quand elles se trouvaient hors de portée, et sans liaison.

– C'est vrai, vous avez raison. Vous pouvez considérer le contre-ordre comme donné.

– Je vous remercie, mon colonel !”

« Comme je me retire, le colonel m'offre un morceau de son bœuf nature à la julienne... Je dois dire que, malgré cette amabilité, ce colonel Lachèvre ne conquiert pas autant ma sympathie que ses prédécesseurs. C'est un personnage corpulent, représentatif, important, convaincu de sa valeur, qui, d'ailleurs, est, dit-on, réelle... Pendant que je mords et que j'avale, je l'entends confusément, à propos de mon nom, parler de la Compagnie de l'Ouest, de Claveille, d'Édouard, à qui il ne pardonne pas d'avoir été décoré avant lui... Au bout de dix minutes, je prends congé pour rejoindre au plus vite le bataillon.

« En chemin, je rencontre le commandant Devoucoux. Je m'excuse d'être allé, sans passer par lui, trouver le colonel. Le commandant, très gentiment, se charge lui-même de faire transmettre le contre-ordre au capitaine Videlier.

« Le capitaine Tulasne est au nord de la cote 127 ; les Boches marmitent et mitraillent énergiquement. La progression est arrêtée. J'utilise cette pause pour retourner aussitôt chercher la batterie, afin de la conduire dans le bois des Godfrains, environ à 1 500 mètres de la première ligne actuelle, sur un emplacement que, du haut de mon cheval, j'ai reconnu possible.

« La batterie est en route, et a déjà dépassé La Malmaison lorsque je la rejoins. Nervo seul est à sa tête, car le capitaine est parti en reconnaissance vers la ferme Jeoffrécourt : c'est la direction dont nous étions convenus hier soir avant que je ne connaisse le terrain. Je sais trop bien maintenant que cette route de Jeoffrécourt est en pleine vue de l'ennemi et qu'elle ne mène à aucune position praticable pour hésiter à entraîner la colonne vers le bois des Godfrains. Nous dépêchons un émissaire vers le capitaine afin de l'en avertir... Vingt minutes après le départ de cet émissaire, comme nous traversons un bled nu avant d'arriver au bois, arrive au galop le brigadier Ravard. Du milieu de la colonne, il nous crie :

“Mon lieutenant, le capitaine vous fait dire de ne pas avancer plus loin : vous allez droit sur des mitrailleuses.”

« Qu'est-ce que cela signifie ? L'effet de cet avis brutal sur le personnel est fâcheux ! Nervo perplexe me regarde. Je n'ai pas de peine à lui démontrer que je sais où je le mène, puisque j'en viens... Heureusement, il se laisse convaincre, car il ne s'agirait pas de s'attarder ici où nous serions bientôt vus des avions qui rôdent au-dessus des lignes et proprement bombardés... Nous continuons donc jusqu'à un chemin creux à l'intérieur du bois, où je fais stopper pour reconnaître un itinéraire nous permettant de gagner ma position.

« Il tombe sur celle-ci quelques malencontreux 77. Tandis que je suis en train de marquer l'emplacement de chaque pièce, le capitaine, qui a reçu notre avis revient, enchanté que nous ayons un endroit favorable par ici, car de son côté, comme je le pensais, il n'a rien pu découvrir. Il se rattrape d'ailleurs, en trouvant aussitôt, à quelque 200 mètres en arrière de la mienne, une position bien meilleure. Quand je reviens, vers 13 heures, la batterie est déjà en train de s'y installer... Quant au brigadier Ravard, le capitaine, qui n'avait pas encore été touché par notre agent de liaison, nous l'avait envoyé pour nous arrêter précipitamment, parce qu'il nous croyait sur la route de Jeoffrécourt. En la suivant, nous aurions en effet été mitraillés sans aucun doute. Tout s'explique donc à merveille.

« Cependant le bataillon est toujours arrêté. La “bretelle” La Selve - Sissonne, redoute avancée de la “Hunding Stellung” paraît sérieusement occupée et pourvue d'artillerie. Le marmitage sur nos lignes continue. Le capitaine Tulasne attend une accalmie pour reprendre ses assauts, et, d'ici là, il est entendu que la batterie ne se dévoilera pas. Le front passe actuellement par la cote 128 et la lisière nord du bois de la Pierre, où je me suis égaré tout à l'heure à cheval, tout bête de me trouver ainsi avec Lisette sur la 1^{re} ligne, dans un taillis, grâce à Dieu, bien touffu.

« En face de nous, de l'autre côté d'un petit vallonnement nu, les bois reprennent, et, sur une petite butte s'élève un haut échafaudage qui dépasse notablement la tête des arbres. Sans hésiter, n'ayant pas encore de plan directeur, nous prenons d'un commun accord cet échafaudage pour le “Signal de La Selve”. À 16 heures 45, le capitaine Lagier, qui commande la compagnie de droite, me demande de faire, une heure plus tard, battre ce signal, ses environs, et la crête qu'on aperçoit à sa gauche. Il tentera alors de progresser de nouveau. Bien qu'il faille économiser nos munitions,

j'accorde généreusement douze coups sur le signal, douze sur la crête, et vingt-quatre au fond du ravin. La batterie avertie est prête au moment voulu et, à 17 heures 45, de la compagnie Lagier, je contemple notre tir... Il est deux fois trop long ! Je vois la fumée de nos obus s'élever lentement des arbres, bien au-delà de cette première crête où nous cherchions à atteindre des mitrailleuses ⁴... Naturellement, nos coups sont inefficaces. D'ailleurs, d'autres mitrailleuses se révèlent... Et puis, les fantassins viennent d'apprendre qu'ils sont relevés par le 82^e. Ce coup de collier in extremis leur paraît excessif... Il n'y a rien de fait.

« Le capitaine Tulasne passe la consigne au commandant Barrant (2^e bataillon du 82^e) qui le remplace. Avant de faire plus ample connaissance avec ce cinquième chef de bataillon que je vois défiler depuis Berry-au-Bac, je vais dîner à la batterie. Je constate que notre cuistot Poullin est toujours à la hauteur, mais son dîner se trouve assaisonné par une concentration intempestive de 105, en plein sur la position, et juste à cette heure critique de la soupe des hommes. On se compte : miracle ! Personne n'est touché : seule une roue de la troisième pièce a quelques éraflures. Mais si la batterie a été repérée, c'est inquiétant, car il n'y a encore aucun abri... Une seconde concentration nous rassure : elle est décalée d'au moins 200 mètres. Le hasard seul semble donc avoir dirigé sur nous la précédente.

e - Avec le bataillon Barrant, du 82^e

« Le commandant Barrant est un petit commandant à grosses moustaches, qui doit être enfant de Gascogne. Il est alerte, sans façons, bon enfant, et surtout ardent. On le voit souvent dans ses lignes, et, avec une persévérance inlassable, il combine et recombine des attaques, des coups de main, des infiltrations, pour gagner toujours et toujours du terrain. Il me paraît tout à fait sympathique.

« Il avait été décidé avec lui que nous garderions comme barrage pour la nuit notre tir de 17 heures 45 sur le Signal. Mais ce soir les Boches dessinent un nouveau mouvement de recul. À 23 heures, la compagnie de gauche, compagnie sénégalaise ⁵, a progressé au nord des Épinettes.

4 - Voir ici l'explication de cette erreur.

5 - Depuis Berry-au-Bac, les bataillons des régiments d'infanterie de la division ont été réduits chacun à deux compagnies, plus une compagnie sénégalaise, laquelle provient, dans chaque régiment du bataillon de tirailleurs sénégalais qui lui avait été autre fois rattaché, et qui a été dissous.

Quoique la compagnie de droite (capitaine Gros) n'ait pas encore avancé, le commandant me demande la suppression de tout barrage.

« Des prisonniers faits aujourd'hui par la division de gauche (6^e D.I.) prétendent que chaque régiment boche n'a laissé en arrière-garde qu'une compagnie, et que, cette nuit, l'ennemi va exécuter un repli de 15 kilomètres.

« 15 octobre. 5 heures. La compagnie Gros a progressé à son tour, et elle occupe le monticule où se dresse cet échafaudage que nous avons baptisé le Signal de La Selve. La compagnie de gauche n'a pas bougé ce matin. Des éléments d'une troisième compagnie (lieutenant Feger) vont se porter sur le chemin de terre de Mouchery au Puits de Bichancourt, en retrait et à l'est du Signal. Le bataillon va ainsi se trouver nettement en pointe par rapport à ses voisins (III/82 à gauche, et 46^e R.I. à droite), et force est au commandant de suspendre momentanément toute offensive. Le P.C. Barrand reste au sud de la cote 128, dans le bois de la Pierre.

« Je vais jusqu'à la batterie porter ces renseignements... L'artillerie boche se permet encore ce matin d'arroser de concentrations successives les environs de la position... Il ne nous paraît pas qu'un nouveau bond en avant de nos canons soit nécessaire avant que l'infanterie ait atteint la fameuse "Hunding Stellung". Les fantassins vont sans doute s'y heurter à une résistance vigoureuse qui, peut-être, les arrêtera plusieurs jours. Or, notre position actuelle est à 5000 mètres de ces tranchées de la Hunding Stellung, et c'est une excellente distance de tir.

« De retour au bataillon, je trouve le commandant Barrand qui s'apprête à aller voir jusqu'où sa compagnie de tête a pu pousser ses avant-postes :

“Vous m'accompagnez, Larminat ?

– Bien sûr, mon commandant !”

« Nous traversons rapidement le petit vallonnement découvert au nord du bois de la Pierre, et nous atteignons le monticule de l'échafaudage. Le taillis et les pins, sur son sommet, ont été coupés et le pied de l'échafaudage doit être en vue des lignes ennemies. Aussi le capitaine Gros a-t-il disposé ses hommes dans les pinières restées debout sur les pentes nord. Le commandant inspecte et approuve les dispositions prises.

“Mais, lui dit le capitaine, je n'ai pas encore retrouvé ma section de pointe : je partais pour la reconnaître quand vous êtes arrivé.

– Eh bien, allez-y maintenant, lui dit le commandant, je retourne au P.C.”

« Quant à moi, ce qui m'intéresse, c'est justement cette section de pointe dont la situation détermine le minimum de portée permis à nos tirs. Je suis donc le capitaine Gros. Nous descendons vers le nord par une piste sablonneuse entre les pins. Bientôt nous voyons que devant nous cette piste remonte sur un deuxième monticule, à peu près de même altitude que celui que nous quittons, mais entièrement couvert de bois. Il est surmonté d'une cabane noire affectant la forme d'un tronc de pyramide à base carrée. Qu'est-ce que cela peut être ? Le plan directeur consulté ne permet pas le doute : c'est le Signal de La Selve, et l'échafaudage que nous avons pris pour lui est un simple observatoire établi par les Boches sur un tumulus que le plan indique bien à 500 mètres au sud du Signal... Je m'explique maintenant pourquoi notre tir d'hier soir était si long !... Nos rapports mentionnant la prise du Signal de La Selve étaient donc inexacts ; – mais bien peu, car, si nous ne l'occupons pas, les Boches l'ont abandonné : il est donc moralement à nous.

« Nous ne trouvons ici aucune trace de cette section Roverly que nous cherchons. Serait-elle encore plus loin ?... L'axe de marche prescrit par le commandement passe par le village de La Selve. Puisque nous n'avons encore reçu aucun coup de fusil, nous pouvons continuer nos recherches. Nous sommes précisément sur un large chemin qui mène au village. Nous nous mettons en file indienne dans le fossé : un fantassin, baïonnette au canon, en tête ; puis moi, puis le capitaine, tous deux revolver à la main, enfin, derrière nous, un deuxième fantassin... Nous avançons sans rencontrer personne, ni ami, ni ennemi... À la sortie du bois, un rapide coup d'œil nous montre enfin, à droite, au bord d'une pinière allongée, quelques uniformes bleu horizon. C'est sûrement notre avant-poste, et, quittant toute préoccupation, nous nous dirigeons vers lui. Nous traversons la piste debout, en groupe, sans plus penser à l'ennemi. Mais il nous rappelle tout à coup sa présence toute proche par une salve précipitée de coups de mitrailleuse. Nous nous défilons vivement derrière les arbres, et derrière d'anciennes baraques de repos boches... Personne n'est touché, heureusement, et nous rejoignons sans plus d'incidents la section aperçue.

« Roverly a disposé ses hommes dans cette pinière où nous sommes, et sur une autre bande de terrain parallèle et couverte de jeunes bouleaux, à 100 mètres au nord-ouest. Je m'informe :

“Savez-vous où se sont établis les Boches ? Auriez-vous quelque mitrailleuse à m’indiquer qui vous ennuie spécialement, et que je pourrais battre ?

– Les Boches sont à 400 mètres d’ici, dans une ligne de trous qui garnit le bas de la cote 107. Tout ça est plein de mitrailleuses. Mais tenez, il y en a une dont on voit très bien les servants : c’est justement ceux-là qui vous ont tiré dessus.”

« Et Rovey me montre en effet deux silhouettes noires qu’on voit se dresser hors de terre presque depuis le milieu du corps.

“Mais vous ne pouvez donc pas les abattre avec un fusil, ou un fusil-mitrailleur ?

– Ma foi ! non ; nous avons essayé, mais sans succès. C’est déjà loin, vous savez !

– Alors je vais tâcher de vous les faire démolir. Voyons, à quelle distance les estimez-vous de la lisière du bois de bouleaux ?

– À 200 mètres, à peu près...

– C’est aussi mon impression... Auriez-vous une boussole, pour repérer la direction dans laquelle nous les voyons ?

– Oui, j’ai la boussole réglementaire de l’infanterie.”

« C’est une boussole graduée, dont les indications seront bien suffisantes, vu la faible distance qui nous sépare de l’objectif... Le point d’où je fais ma visée est facile à déterminer, car le plan directeur porte très exactement la lisière des pins, et, en comptant mes pas, j’obtiens notre distance de la piste. Muni de tous ces éléments, je peux avec une assez grande approximation déterminer les coordonnées de la mitrailleuse.

“Maintenant, dis-je à Rovey, je peux essayer d’abattre cette mitrailleuse n’importe quand. Naturellement, comme il est impossible de régler, je ne vous garantis pas le résultat. Si vous devez attaquer prochainement, le mieux sera sûrement de faire mon tir au moment même où partira votre attaque. En tous cas, je vous ferai prévenir avant de tirer parce qu’il sera prudent de ramener vos groupes de combat à 100 ou 150 mètres en arrière. Vous n’y voyez pas d’inconvénient ?

– Non, non ; je les ferai reculer quand vous voudrez.”

« Je rentre au bataillon. Le commandant Barrand accepte mon idée, mais il ne sait pas si le bataillon attaquera tout de suite, à cause de sa situation en pointe. Quant à l’ennemi, il a fait lever ses saucisses ; ses batteries contre avions sont très actives ; autant d’indices qui semblent indiquer son

intention de s'ancrer solidement ici. Je vais toujours à la batterie placer d'un coup de crayon mes deux Boches sur le plan directeur de Nervo. Il peut, dès à présent, préparer son tir.

“Et puis, mon vieux, soigne-la bien, ta préparation de tir : la distance n'est pas grande, nous devons avoir cette mitrailleuse.

– Sois tranquille ! je ferai de mon mieux.

– Nous n'avons pas le bulletin, c'est dommage. Mais enfin, le temps est normal, il n'y a pas de vent...

– Tu sais, avec cette portée-là, ça ne peut pas influencer beaucoup... Je ferai au besoin une petite correction à l'œil.

– Maintenant, écoute : surtout ne prends pas de marge de sécurité : nous connaissons bien le régime des pièces ; je me suis entendu avec les fantassins pour qu'ils reculent suffisamment leurs petits postes. Il n'y a aucun danger. Ici, ce serait perdre nos coups que de tirer trop long.

– Oui, oui, mon vieux, ne t'en fais pas, je ne prendrai aucune marge, je te le promets.”

« Nervo et le capitaine commencent à sourire de toutes mes recommandations. Inutile d'insister davantage. J'ajoute seulement en les quittant que j'enverrai l'heure du tir par téléphone après entente avec le commandant Barrant.

« Pendant mon absence, le P.C. de bataillon s'est porté à la corne nord-ouest du bois de la Pierre, où était, hier soir, la première ligne, en attendant de faire un nouveau bond jusqu'au Signal de La Selve. Le commandant Guillard est là avec le commandant Barrant. Son bataillon, le III/82 a rattrapé le bataillon Barrant. Pendant que je mange un morceau, survient le colonel Sohier, commandant l'I.D. 9. Il apporte l'ordre du général d'attaquer la cote 107 à 13 heures 30.

“Eh bien, l'artilleur, me dit le commandant Barrant, qu'allez-vous pouvoir nous donner comme coups de canon ?

– Ah ! malheureusement pas grand-chose, mon commandant ! Ma batterie est toute seule, et il nous faut être économes d'obus. Aussi, je crois qu'il ne faut pas essayer d'arroser toute une zone comme hier soir. Mieux vaut se contenter de battre convenablement un ou deux points sûrement sensibles. Nous connaissons déjà cette mitrailleuse que j'ai repérée ce matin. Auriez-vous autre chose à m'indiquer ?”

« Le commandant me montre sur la carte un croisement de chemins de terre :

“On m’a parlé aussi de nids de résistance à droite, vers ce carrefour.

– Eh bien, mon commandant, nous pourrions faire ceci : je vais faire tirer douze coups par pièce en deux rafales à 1 minute d’intervalle. Nous mettrons deux pièces sur la mitrailleuse, et deux sur le carrefour. Seulement, il faudrait faire prévenir Roverly qu’à 13 heures 30 il n’ait personne dans le bois de bouleaux.

– C’est facile, car sa section n’avancera qu’après avoir été dépassée par celle de droite et celle de gauche. Je m’en charge.”

« Un coup de téléphone à la batterie qui s’apprête à suivre ponctuellement mes instructions comme si elles émanaient du colonel en personne, et je repars pour me poster à la section Roverly... À 12 heures 30, la 6^e D.I. attaque, précédée d’un barrage roulant nourri. À 12 heures 45, j’arrive aux avant-postes. Les deux Boches sont toujours là. Je les couve du regard, comme un vautour sa proie : l’heure approche où ils vont savoir ce qu’il en coûte de mitrailler un artilleur... Je suis un peu ému : l’expérience que nous tentons est intéressante, mais non sans risques : c’est la première fois que nous osons tirer d’emblée sur un objectif précis aussi voisin des lignes, d’une position d’où n’a été fait aucun réglage. Mais voici la première salve... Satisfaisants, les départs : de l’ensemble et de la rapidité !... Voyons les arrivées !... Douze petits nuages de fumée noire qui s’élèvent juste à l’endroit visé. Quel soulagement !

“Bravo ! s’exclame Roverly ; épatant ! c’est en plein dessus !”

« La fumée n’est pas encore dissipée qu’un des deux Boches se lève, sort du trou lourdement avec sa mitrailleuse, la met à l’épaule et se retire au pas. Il est encore tout près que la deuxième salve s’abat au même endroit que la première ; s’il n’est pas blessé, il a de la chance. Mais qu’est devenu son compagnon ?

« Cependant autour de nous l’attaque ne semble pas réussir : de nombreuses mitrailleuses ont accueilli les sections qui tentaient l’assaut... Je quitte aussitôt le terrain, pressé de faire savoir à la batterie à quel point le tir a paru satisfaisant.

« Dans le bois des Godfrains, je rencontre le capitaine ; il n’a pas l’air content :

“Très bien, le tir, mon capitaine. Tout à fait à l’endroit voulu !

– Peut-être, mais en tous cas la réponse ne s’est pas fait attendre. Deux minutes après que nous avons eu fini de tirer, les Boches ont envoyé une

concentration soignée : 400 mètres court par rapport à nous, mais en plein sur le 46^e qui a eu 3 blessés. Je cherche une autre position à occuper si nous sommes réellement repérés.”

« La rapidité même de cette réponse ennemie me semble une preuve que ce n'en est pas une, et que les deux tirs se sont suivis par simple coïncidence... Après avoir échangé des félicitations avec Nervo, je retourne voir où en sont les fantassins... Ils sont tous, avec le commandant, en haut de la cote 107 (plus exactement de la cote 108 du plan directeur). On me reçoit à bras ouverts :

“Dites donc, l'artilleur, vous avez joliment bien réussi !”

« De fait, deux hommes sont en train de ramener le second mitrailleur boche, un énorme Bavarois, roux et malodorant, qui agonise, le crâne percé, la figure couverte de sang, l'écume à la bouche. Dans les trous voisins, ses camarades, en voyant son sort, se sont imaginé qu'ils allaient subir le même, l'un après l'autre ; et, remplis d'une crainte salutaire, ils ont préféré décamper, et laisser la position à nos poilus. C'est un succès complet, dont l'honneur revient en grande partie à nos canons, de l'aveu même du commandant Barrand.

« Je n'ai pas le temps de m'attarder dans la jubilation, car on aperçoit d'où nous sommes des Boches s'agitant autour des baraquements voisins de La Selve. Le commandant voudrait quelques salves sur cette région. Je cours donc au téléphone le plus proche, c'est-à-dire à la corne nord-ouest du bois de la Pierre, jusqu'où j'ai fait dérouler un fil. Le tir est exécuté à 16 heures 30.

« À 17 heures, un auto-canon vient m'offrir ses services. Le commandant Barrand, instantanément, crée, de concert avec lui, un petit plan d'attaque sur La Selve. La batterie y participera en répétant le tir sur les baraquements... Malheureusement, la nuit étant venue nous surprendre au milieu de nos préparatifs, il faut renoncer à ce projet, car l'auto-canon perd dans l'obscurité les trois quarts de son rendement.

« Le commandant Barrand ne désespère pas pour cela d'enlever La Selve cette nuit. Comme les Boches gardent vraisemblablement surtout les entrées du village, nous convenons de la petite action d'artillerie suivante : quatre coups par pièce et par minute sur ces entrées, de 22 heures 30 à 22 heures 34. Pendant ce temps, la compagnie Gros cherchera à gagner la route La Selve - Sissone, tandis que la compagnie Feger, exécutant un grand

mouvement tournant par l'est, s'efforcera de se jeter dans le village par derrière.

« ... 16 octobre. L'opération de cette nuit n'a pas eu de succès : une erreur de direction a conduit la compagnie Feger droit sur le Vieux Moulin de La Selve, qui s'est révélé comme un nid formidable de mitrailleuses. Résultat : 6 tués, 12 blessés, 7 disparus. La compagnie Gros a pu remplir sa mission, mais, ne voyant venir personne de la droite, elle s'est repliée, sans pertes. Ce matin, les diverses sections de première ligne occupent donc, comme hier soir, les lisières des derniers bois du camp de Sissonne vers La Selve. Au petit jour, des patrouilles ont constaté que les Boches se sont resserrés contre le village, laissant entre eux et nous un "no man's land" de 7 à 800 mètres.

« Le temps devient affreux. Nous bénissons les baraques que comporte le nouvel emplacement du P.C. Barrand, à 500 mètres à l'est du Signal de La Selve. La nuit y fut bien confortable, sur une moelleuse couche de paille de bois.

« À 7 heures je vais faire un tour aux lignes. Les Boches ont la gentillesse de me laisser, sans un coup de fusil, explorer sur les pentes de la cote 107 la région où sont tombés nos obus de l'après-midi d'hier. Tous nos projectiles, armés de la fusée noire, ont éclaté après ricochet. Le trou de la mitrailleuse visée est facilement reconnaissable à la mare de sang qui en occupe le fond, et aux deux tas de douilles vides des cartouches tirées par elle. Quinze mètres avant le trou, et exactement dans sa direction, l'obus meurtrier a creusé sa "souille", une petite rigole au point précis où il a ricoché. À 2 mètres du bord, sur une bande perpendiculaire à la ligne de tir, le sable est criblé par les innombrables éclats du "coup de hache". À droite et à gauche du trou, des mouchetures indiquent la place où se sont fichés en terre une partie des éclats de l'ogive : les autres ont atteint le but avec l'efficacité que l'on sait. Tout est merveilleusement dessiné sur le terrain, et il est difficile de rêver démonstration plus saisissante des effets du tir à ricochet sur le personnel à découvert préconisé par le règlement d'artillerie.

« Dans la matinée arrive un nouvel ordre d'attaque : heure H, probablement 16 heures. Y prendront part comme artillerie les trois groupes du 30^e, qui auront alors rejoint leurs batteries avancées, et deux batteries de 155 court du groupe Pascal (V/105). Le programme des tirs est le suivant : de H - 2 minutes à H + 8 minutes, barrage sur la route de Sissonne à La Selve, sur les lisières sud et est du village ; de H + 8 minutes à H + 20

minutes, encagement 250 mètres au nord des objectifs de notre infanterie, qui sont : la route de Sissonne, le village de La Selve, et l'éperon qui le domine au nord-est.

« Participeront également à l'affaire deux automitrailleuses et un auto-canon. Leur personnel est splendide au physique et au moral. Il est commandé par un lieutenant de Fortoul qui a tout à fait l'allure d'un officier de marine.

« Nous conférons avec le commandant Barrand sur les moyens de démolir ce Vieux Moulin, si terriblement armé, et d'où les Boches surveillent toute la plaine environnante. Je vais essayer d'obtenir du 155.

« Première visite au commandant Devoucoux dans ce but. J'ai appris à la batterie, où j'ai déjeuné en passant, que la 7^e et la 9^e étaient arrivées et avaient pris position dans le voisinage. Je suis donc redevenu agent de liaison de tout le 3^e groupe, et désormais, c'est au commandant que j'ai affaire. Son P.C. est à la ferme de Jeoffrécourt, avec celui du colonel Lancagne, commandant le 82^e. Le commandant téléphone au colonel Terrière, mais celui-ci n'a comme plus grosses pièces sous ses ordres que du 105. On me promet finalement au moins une pièce de 105 sur le Vieux Moulin de H – 2 minutes à H + 8 minutes.

« Revenu au bataillon, je suis avisé que notre extrême droite, profitant d'une attaque et d'une progression du 46^e R.I. à 11 heures, s'est avancée jusqu'aux limites du camp. Deuxième visite au commandant Devoucoux pour demander en conséquence la suppression de toute une partie du barrage roulant de la 9^e, qui tombait sur la zone nouvellement conquise... Mais je remarque, sur les papiers reçus au groupe, que les ordres communiqués à l'artillerie pour l'attaque de ce soir sont en grand désaccord avec ceux que j'ai lus à l'infanterie. C'est grave ! Retour au bataillon : j'y vérifie la discordance complète des horaires prévus pour les deux armes. Le commandant Barrand s'émeut.

« Pour la troisième fois, et de mon galop le plus rapide, je bondis à Jeoffrécourt... L'heure H est imminente !... Grâce à Dieu, le commandant vient de recevoir de nouvelles instructions annulant les précédentes, et, cette fois, conformes à celles des fantassins. Il était temps !... Mais qu'est devenue, dans ce micmac, la pièce de 105 promise contre le Vieux Moulin ? Je n'ose plus y compter, et il est trop tard pour rien demander maintenant... J'ai grand'hâte de rassurer le commandant Barrand. J'y parviens à temps :

mon cheval, qui n'en peut plus, me ramène au bataillon à 16 h 20. L'heure H a été fixée à 16 h 45 !...

«Vous savez, me glisse le commandant dans le creux de l'oreille, ça va marcher tout seul. Je viens de recevoir un compte-rendu de Roverly qui m'affirme que les Boches ont marmité La Selve : signe qu'ils ont décampé... Ça va être une simple promenade jusqu'au village !»

« Nous montons au haut de la cote 108, sur la ligne de départ, entre la pinière et le bois de bouleaux.

«Nous y serons très bien pour voir le tableau !» m'a dit le commandant en m'y conduisant. Le mot est malheureux, et provoque d'amères réflexions de la part des poilus qui l'entendent. Certes, son auteur n'y mettait aucune mauvaise intention : il était d'ailleurs persuadé que, l'ennemi étant parti, ce serait en effet un spectacle de tout repos. Mais avec nos troupiers français, il faut surveiller ses paroles de très près.

« Nous comptons les minutes... À droite et à gauche, les combattants, cachés sous les arbres, sont prêts... 16 heures 43,... 44,... 45 !... Tiens ! silence complet ! Le barrage ne se déclenche pas !... Cependant les deux automitrailleuses et l'auto-canon se mettent en batterie sur la crête à côté de nous, en pleine vue naturellement, mais puisque l'heure H est sonnée !... Les poilus commencent à circuler, à se montrer aux lisières des bois. «Y va-t-on ? N'y va-t-on pas ?...» Le Boche, lui, observe, et prend bonne note de ce remue-ménage anormal, et surtout de cette apparition inusitée des autos... Et toujours pas un coup de canon !

« Cinq grandes minutes se passent ainsi, en attente anxieuse. Enfin, à 16 heures 50, toute l'artillerie se déclenche avec un ensemble parfait. Les fantassins, aussitôt, s'élancent en petits groupes, et, d'un pas résolu, marchent à l'ennemi... À 10 mètres de nous, un canon de 37 crache furieusement ses petits projectiles contre le Vieux Moulin ; celui de l'auto-canon fait de même... Toutes les mitrailleuses crépitent...

« Mais à la seconde même où éclatait le premier de nos obus, de toute la ligne boche se sont élevées des fusées rouges de demande de barrage. Celui-ci, en un instant, s'est déclenché, violent, appuyé de nombreuses mitrailleuses. Quant à notre bombardement, je le vois tomber tout entier en arrière de la ligne des fusées rouges. Il sert juste à empêcher de s'enfuir les Boches qui en auraient envie ! Et nos malheureux soldats ont, dans ces conditions 800 mètres de glacis à parcourir !

« Hélas ! nous avons bientôt le triste spectacle du retour au pas gymnastique de toute une demi-section de la compagnie Gros, en panique, précédée de son officier légèrement blessé. L'autre section, celle de gauche, après avoir progressé jusqu'à la route, a dû refluer. À l'est, la compagnie Feger a été encore arrêtée avec pertes par le Vieux Moulin qui, à part les pauvres petits coups de 37, n'a reçu aucun autre obus. C'est un désastre !... Le commandant Barrand en a les larmes aux yeux, et, le cœur lourd, la tête basse, nous quittons notre observatoire, sous le barrage que les Boches allongent maintenant jusqu'à nos lignes. Ah ! Nous sommes loin de la promenade triomphale escomptée par le commandant !

« Mais qui donc a pu inventer ce décalage insensé de l'heure officielle communiquée aux deux armes ? Pourquoi a-t-on fait tirer si long notre artillerie alors qu'elle avait une marge de sécurité énorme ? Pourquoi, enfin, n'a-t-on rien envoyé sur le Vieux Moulin ?

« La réponse à ces deux dernières questions m'est fournie par le commandant Devoucoux, à qui je suis venu rendre compte de notre échec. Il paraît que l'état-major de l'I.D. a affirmé au colonel Terrière que nos fantassins étaient à 150 mètres du Vieux Moulin. Dans ces conditions, il ne pouvait pas faire exécuter sans réglage un tir d'artillerie lourde sur un objectif aussi rapproché. J'insiste de nouveau pour en demander la destruction, et je demande également des tirs de 75 sur les baraquements à l'ouest de La Selve. Le commandant me promet de s'y employer.

« En me rendant à Jeoffrécourt, j'ai dû m'arrêter au P.C. d'attaque du colonel Lancagne, sur les pentes nord du tumulus. Il y a été décidé que les barrages seraient fixés, pour cette nuit, à 200 mètres au sud de La Selve, et qu'on organiserait un relai de fusées au tumulus.

« 17 octobre. Après la mauvaise journée d'hier, la nuit a été relativement calme.

« À 8 heures, je visite les lignes, et, en particulier, la section de gauche de la compagnie Gros, que je ne connaissais pas encore. Elle est tapie dans un jeune taillis de bouleaux que l'automne a paré du plus splendide manteau d'or. Quel vandalisme de se massacrer au sein d'une si exquise nature !...

« Je prends note des mitrailleuses reconnues comme les plus gênantes ; tous les renseignements que je recueille confirment que le Vieux Moulin est la clef de voûte de la ligne de résistance ennemie.

« Pas d'action d'infanterie aujourd'hui, mais, en réponse à notre tentative d'hier, les canons allemands nous gratifient de nombreux obus de représailles.

« Le soir, à 20 heures, coup de téléphone : "Nos armées ont repris Lille et Ostende." Nous apprenons en outre que le communiqué d'hier mentionne prématurément la prise de La Selve. La division, un peu ennuyée, donne l'ordre de reconnaître si le Vieux Moulin et le village ne seraient pas, par hasard, abandonnés. Cela arrangerait tout !... Ce serait dans les choses possibles car la 10^e D.I. a pu avancer ses petits postes sans recevoir un coup de fusil. Le commandant enverra des patrouilles cette nuit.

« Un second coup de téléphone m'est adressé, du groupe. "Le tir que vous avez demandé, dit Estérez, est accordé. Demain après-midi, vous aurez du 155, et, en plus, un tir fusant de 75 (7^e batterie)." L'objectif sous-entendu est évidemment le Vieux Moulin : demain, nous allons rire.

« 18 octobre. 5 heures : je trouve chez le commandant deux jeunes gens en civil ! Ce sont deux braves petits soldats bretons, qui avaient été faits prisonniers en février 1918, et se sont évadés, dans la nuit du 16 au 17, d'un camp près de Montlouet. On les y faisait travailler à la construction d'une voie Decauville. Pour s'échapper, ils ont scié le plancher de leur baraque, et ont profité, pour se glisser dehors, de ce que la sentinelle boche s'était mise à l'abri de la pluie. Ils ont marché droit au sud-ouest. Toute la journée d'hier, ils sont restés dissimulés le long d'un talus, probablement à la hauteur de Sévigny. Cette nuit, ils ont été recueillis, en face du Vieux Moulin, par un petit poste de la section Galloyer (compagnie Feger). Dans ce qu'ils racontent, je note : la détestable manière dont ils étaient nourris ; le nombre croissant de déserteurs boches qui se réfugient en Hollande ; les distributions de tracts révolutionnaires qui seraient faites par des aviateurs boches, du haut de leurs avions. J'essaie de me faire indiquer des batteries boches que les évadés auraient pu apercevoir en cours de route, mais ils connaissent trop mal le pays pour me les situer, et ne savent pas lire la carte.

« Les reconnaissances de cette nuit, vers La Selve et le Moulin, ont été partout reçues à coups de fusil : l'ennemi est encore là.

« Retour d'un blessé, resté, depuis l'attaque d'avant-hier, sur le champ de bataille. D'après lui, les autres disparus auraient tous été tués.

« Visite du général Gamelin, accompagné du colonel Sobien. Le général est très allant, suivant son habitude. Il nous affirme que les alliés ont

capturé, depuis le 15 juillet, plus de 300 000 prisonniers, et ont pris 5 000 canons.

« On cause de l'échec d'avant-hier... "Ne vous désolez pas, Barrand, si vous n'avez pas réussi, dit-il au commandant. Je suis très satisfait de la manière dont votre bataillon a marché tous ces jours derniers. Et ne croyez pas que vos efforts aient été inutiles. Tenez, il y a quelque temps, un de mes meilleurs chefs de bataillon m'exprimait les mêmes regrets que vous après deux assauts avortés. Eh bien, le lendemain, les Boches décampaient ! Ici, nous sommes les seuls à n'avoir pas été contre-attaqués. Tous nos voisins l'ont été, et très violemment. Soyez sûr que votre attaque, quoique manquée, est pour beaucoup dans cette préservation, et c'est déjà un résultat qu'il ne faut pas mépriser !"»

« À midi, je vais assister au tir de démolition sur le Vieux Moulin. J'ai déjà pris langue, ce matin, avec l'officier du groupe Pascal qui en est chargé, et nous avons reconnu ensemble le point qui lui servira d'observatoire. Il y a fait mettre un téléphone. C'est à cet endroit, du reste, que, sur la demande du commandant Barrand, j'ai mené ensuite le général, pour lui montrer le paysage de La Selve. La 7^e batterie a été prévenue par Sarrau de l'heure de ce réglage de lourde, qu'elle doit accompagner de salves fusantes.

« Le temps est splendide. Accroupis dans les petits bouleaux, nous sommes à merveille pour jouir du spectacle. Dès le troisième coup, vingt-cinq Boches se sauvent au pas gymnastique, sac au dos, vers les maisons du village. Malheureusement, une petite crête les dissimule à nos mitrailleuses, et le tir fusant de 75 ne se déclenche qu'après : la 7^e ne pouvait prévoir une fuite si précipitée... Les obus de 155 continuent à pleuvoir un à un, serrant de plus en plus près l'objectif. Le vingt-cinquième tombe en plein dans la tour du moulin, dont une tranche verticale s'abat du haut en bas d'un seul coup. Le vingt-sixième paraît éclater juste au même endroit, et toute la tour s'écroule comme un château de cartes. Ce n'était évidemment pas de très bonne maçonnerie !

« Le tir se poursuit quelque temps encore, visant un grand bâtiment rectangulaire derrière les restes du moulin. Il doit encore sûrement contenir du Boche. De fait, nous en voyons bientôt cinq détalier sans redemander leur reste... Encore quelques coups, et le lieutenant qui a mené ce brillant et efficace réglage fait cesser le feu : la maison doit être vide, à présent, et sa démolition complète coûterait trop de munitions.

« Le commandant Barrand, averti que le Moulin a vécu, combine immédiatement un coup de main pour s'emparer de ses ruines :

“Nous ferons cela à la nuit. Fixons 18 heures 30... Voyons, Larminat, que pourrez-vous nous donner comme appui ?... Quelques rafales de 75 et de 105 feraient bien entre le moulin et le village, d'ici l'heure de l'attaque... Et puis, un petit encagement de l'objectif, pendant une demi-heure, de 18 heures 30 à 19 heures ? Hein ? Qu'en dites-vous ?

– Ce ne serait pas mal, mon commandant. Je vais le demander.”

« À Jeoffrécourt, je me heurte à cette déclaration nette du commandant Devoucoux :

“Je regrette, mais j'ai des ordres très sévères de ménager les munitions. Si le commandant Barrand veut un appui pour son coup de main, qu'il le fasse demander à la division, par le colonel Lancagne.

– Alors, mon commandant, je vais voir le colonel Lancagne.”

« Au P.C. du 82^e, le capitaine adjoint m'oppose à son tour la réponse suivante : “Le colonel Lancagne approuve le projet du commandant Barrand, mais il ne veut rien demander à la division !”... On n'est pas très aimable, à cet état-major du 82^e, et je préfère revenir à la charge auprès du commandant Devoucoux.

“Allons, me dit-il enfin, je vous autorise à faire tirer quarante coups par la 8^e. Mais c'est tout ce que je peux vous donner. Quant au 155, allez implorer, si vous voulez, le commandant Pascal...”

« C'est ce que je fais aussitôt. Je suis à cheval, heureusement, car le P.C. du groupe Pascal est à La Malmaison... Le commandant est absent. J'en suis réduit à mendier les quelques coups de 155 désirés à ses adjoints. Je suis modeste : j'en voudrais tout juste une dizaine d'ici l'heure H pour harceler le Vieux Moulin, et deux à l'heure H dans la partie nord du village.

“Nous ne pouvons pas décider, me disent les adjoints. Nous transmettons votre demande au commandant Pascal. Nous ne pensons pas qu'il refuse.”

« Avec ce maigre espoir et mes quarante coups de 75, il ne saurait être question d'exécuter le programme du commandant Barrand. Il faut lui en soumettre un autre, que j'improvise sur l'heure : trois rafales de deux coups dans la région du Vieux Moulin jusqu'à H, et, de H à H + 30 minutes, dix rafales semblables sur les baraquements à gauche, et onze sur les mitrailleuses qui sont à gauche du village. Le commandant approuve.

J'envoie Sarrau communiquer ce plan à la batterie... Patatras ! à peine est-il parti qu'il faut donner contrordre : le commandant Barrand est mandé chez le colonel. Il renonce aussitôt à son projet, car on laisse entendre qu'il s'agit de préparer pour demain quelque attaque d'envergure. De fait, j'ai aperçu, au cours de ma randonnée de cette après-midi quantité de gros canons : 145, 155 G.P.F., trois groupes du 105^e R.A.L., bref, de quoi monter une grosse affaire.

« Le commandant revient : l'attaque est pour demain matin, 10 heures.

« 19 octobre. Les ordres de détail arrivent au milieu de la nuit. Le bataillon d'Alard (I/82) va s'intercaler entre les bataillons Barrand (II/82) à droite, et Guillard (III/82) à gauche. La 9^e division aura donc en première ligne les trois bataillons du 82^e, et les deux autres régiments d'infanterie en réserve. Comme artillerie, elle disposera, en plus du 30^e, du 226^e. Attaqueront avec elle, au moins les 6^e et 10^e divisions qui l'encadrent, ainsi que le 3^e corps, plus à l'est.

« Allant au P.C. Devoucoux pour y lire quelle est la mission du groupe, je rencontre Estérez :

“Ah ! justement je vous cherchais, me dit-il, pour vous aviser que c'est maintenant auprès du commandant d'Alard qu'il faudra vous mettre en liaison : c'est devant son bataillon que tire le 3^e groupe.”

« Le front du bataillon Barrand appartient en effet à la zone dévolue au 226^e R.A.C. Mais c'est bien vexant d'être obligé de le quitter juste au moment d'une affaire qui s'annonce intéressante.

« De Jeoffrécourt, je dois pousser jusqu'aux batteries : le seul exemplaire des papiers vient d'y être porté. Ça tombe mal, car je suis à pied : devant le marmitage croissant des environs du P.C. Barrand, j'ai jugé prudent en effet de renvoyer aux échelons mon cheval et celui de Sarrau, pourtant si commodes. Enfin j'arrive à rejoindre ce programme des tirs : il est très analogue à celui de l'autre jour ; les objectifs de l'infanterie sont d'ailleurs identiques ; l'action de l'artillerie est seulement très renforcée : l'encagement final ne s'arrêtera qu'à H + 1 heure.

« Je viens prendre congé, à mon grand regret, du commandant Barrand. Il me force à accepter ma part d'un copieux déjeuner, servi à 8 heures et demie, et qui comprend, entre autres plats, un saladier de champignons, d'espèce inconnue mais délectable, récoltés par le médecin du bataillon. C'est une des spécialités des “toubibs” sur le front que la cueillette des

champignons. Ils ont bien le droit de risquer de nous empoisonner, puisqu'ils ont les moyens de nous soigner aussitôt !

f - Avec le bataillon d'Alard, du 82^e

« Abondamment repu, car ce festin du commandant Barrant se superpose à un en-cas déjà sérieux prélevé en passant à la 8^e, je vais me présenter au commandant d'Alard, et à son antipathique capitaine adjudant-major de la sûreté. Ils ont établi leur P.C. à peu près au tiers inférieur de l'étroite bande de boulaux qui se termine à la cote 108.

« 9 heures 30. Une attaque gronde dans la direction de l'est. Le 3^e corps, probablement.

« 9 heures 45. Un avion boche sort de la légère brume qui nous enveloppe, et vient nous survoler de très bas.

« 10 heures. Notre assaut s'élance : splendide ! Nous le suivons passionnément des yeux, Sarrau et moi, et, au bout de trois quarts d'heure, avant même la fin des tirs, je dépêche Sarrau au commandant Devoucoux avec un premier compte-rendu triomphal :

“Cela a marché superbement : départ et progression merveilleuse. À H + 3 minutes, les mitrailleuses boches se sauvaient de la route. Barrage boche vers H + 10 minutes derrière nos poilus que ça n'a pas arrêtés. À H + 20 minutes, les premiers ont dû atteindre la crête. Vu, au début, sur notre droite, une fusée à trois étoiles qui semblerait indiquer des coups courts : je vais m'en enquérir.”

« À 10 heures 40 est apparue la première fusée à une étoile (“objectif atteint”) vers le centre du bataillon... Peu après, une dizaine de prisonniers passent, ramenés par des Sénégalais... On voit nos poilus se terrer sur la crête conquise... Encore deux petits groupes de trois prisonniers vers 11 heures : des Bavarois reconnaissables aux bandes à quadrillage bleu et blanc qu'ils portent au col... Une fâcheuse odeur de gaz, heureusement légère, se fait sentir... Marmitage boche, rageur et vain... Enfin voici les premiers agents de liaison des deux compagnies : ils annoncent que l'une et l'autre ont atteint leurs objectifs, et s'organisent sur leurs nouvelles positions. Il est 11 heures 10.

« Je suis, à son retour, l'agent de liaison de la compagnie de droite. Dans tous les trous, on me fait bon accueil :

“Ah ! très chic, votre barrage, mon lieutenant : ça nous a bien aidés !

– Pas de coups courts ?

– Non, non, parfaitement ajusté.”

« Je sais bien que cet enthousiasme est dû au moins autant à la quantité qu’à la qualité de nos coups : les fantassins ne sont pas fins connaisseurs, et un tir remarquable mais peu nourri n’excitera jamais beaucoup leur admiration. Il n’en reste pas moins vrai qu’une satisfaction comme celle qu’ils m’expriment dénote que le barrage roulant fut tout à fait réussi.

« Je me lance à travers le bled à la recherche de la compagnie de gauche (compagnie sénégalaise). Faute d’indications assez précises, je n’arrive pas à la joindre. Mais je trouve au P.C. d’Alard un agent de liaison qui en arrive avec un papier du commandant de compagnie. Celui-ci a placé son P.C. dans une tranchée immédiatement au sud de la route de Sissonne, sa première ligne étant constituée par le fossé nord de cette même route. Les Sénégalais ont fait dix-sept prisonniers.

« À 12 heures 10, je pars pour Jeoffrécourt afin de parachever mon compte-rendu au commandant. Étant entré, sur ma route, au P.C. du 2^e bataillon, le commandant Barrand m’annonce, avec satisfaction qu’il a pris La Selve et fait vingt-trois prisonniers, mais avec anxiété qu’il y est très énergiquement contre-attaqué. Il n’a pas la moindre liaison avec le 226^e R.A.C. dont les barrages sont exécutés un peu à l’aveuglette. Il faut donc tâcher de faire avertir ce régiment par le commandant Devoucoux. Comme cela presse, je profite de la présence, sur le tumulus, d’un observatoire du 1^{er} groupe, pour envoyer le message téléphoné suivant, qui rend inutile ma visite personnelle à Jeoffrécourt :

“Je confirme les renseignements envoyés par Sarrau : sur tout le front du bataillon d’Alard, nous sommes à la route. Pertes légères ; dix-sept prisonniers bavares, une mitrailleuse.

À titre de renseignement, le bataillon Barrand occupe tout le village. Pertes semblent plus sérieuses. Au moins vingt-trois prisonniers bavares. Il est violemment contre-attaqué.

Prière faire connaître aux batteries d’appui du bataillon Barrand que les contre-attaques boches se préparent visiblement dans les tranchées au nord du village, et dans le bois qui borde, vers 04.60, la route de Montigny-la-Cour. C’est là qu’il y aurait lieu de faire la C.P.O.”

« Je regagne le bois de bouleaux juste pour contempler le tir, lamentablement court, sur le bois Rectangulaire, d’un canon de 155. Ah ! ces artilleurs lourds ! Il faut toujours qu’ils aient ainsi quelque pièce en

arrière de la main... À force de fusées, de coups de téléphone à l'A.D., nous réussissons à la faire taire vers 14 heures.

« Cependant, les contre-attaques de l'ennemi sur La Selve ont fini par reconquérir le village : un obus boche malencontreux est tombé en plein sur la section de mitrailleuses qui en défendait l'entrée nord, nettoyant tout le personnel, et ouvrant ainsi en grand le passage... Nous allons tenter de reprendre La Selve à 17 heures 15. Il se monte, dans ce but, une petite attaque avec appui d'artillerie.

« 17 heures. C'est maintenant à la 6^e division de se voir contre-attaquée. Les fusées de barrage se succèdent à l'ouest, et gagnent, peu à peu, la gauche du secteur du 82^e. Généreuse, notre artillerie déclenche un barrage protecteur d'un bout du front à l'autre. Les Boches de gauche, qui ne bougeaient pas, n'y comprennent rien ; ils croient à un nouvel assaut de notre part, et demandent le barrage à leur tour. C'est bientôt une cacophonie effroyable. Il tombe et il part des obus de tous côtés. Le tintamarre ne fait qu'empirer lorsqu'un quart d'heure plus tard, le bataillon Barrand s'élance de nouveau à l'assaut de La Selve.

« Tout se calme peu à peu dans la soirée ; il ne semble pas que nous ayons réussi sur le village, car les ordres pour demain matin portent un nouveau programme d'attaque contre cet objectif.

« Dimanche 20 octobre. Je suis relevé par Rebattet, revenu de permission, qui va me permettre d'y aller à mon tour... Adieux assez quelconques à l'état-major de ce 6^e bataillon d'infanterie que j'ai eu pour mission de relier à nos canons. Adieux beaucoup plus chauds au commandant Barrand. Il n'aura pas à reprendre l'attaque de La Selve, car le Boche, peu conséquent avec lui-même, s'est décidé hier soir à évacuer la place de bon gré : tout est bien qui finit bien ! et maintenant, en route pour La Hardonière !... »

6 – La poursuite finale – L'armistice

Robert passa deux bonnes semaines à La Hardonière, du 22 octobre au 4 novembre. Puis il se mit en devoir de rejoindre son poste à la batterie. Ce ne fut pas sans peine, car le 5 novembre eut lieu la grande attaque française qui brisa la "Hunding Stellung", et nos troupes pourchassèrent ensuite à vive allure les Boches en déroute. En outre, la 9^e division se déplaça de plusieurs kilomètres vers l'est. Robert rejoignit à Poilcourt le T.R. de son régiment, y coucha, et, le 7 au matin, put trouver place dans le petit cabriolet de

l'officier d'approvisionnement du 1^{er} groupe, qui le conduisit jusqu'à Villers-devant-le-Thour ; là, il arriva juste à temps pour prendre la voiture du vaguemestre qui devait le conduire jusqu'à l'échelon lourd, mais à Seraincourt, l'encombrement devint tel, et les arrêts si fréquents et si prolongés qu'il préféra continuer sa route à pied.

« ... Voici Logny : après avoir traversé cette immense étendue de ruines, de près de 100 kilomètres de profondeur, sans habitants, qui commence au sud de la Marne, c'est ici que j'aperçois les premiers civils rendus à la France dans leurs demeures intactes... Une brave femme nous contemple joyeusement du pas de sa porte.

“Eh bien, madame, quand donc sont-ils partis, les Boches ?

– Hier au soir, monsieur,” me répond-elle.

« J'arrive maintenant au gros bourg de Chaumont-Porcien, indemne, vivant, joyeux. Les rues sont pleines de monde en liesse ; toutes les maisons sont pavoisées : une vision qui réchauffe le cœur !

« Enfin, le soir, j'atteins l'échelon lourd du groupe, commandé par le lieutenant Chagnaud. Se voyant embouteillé, il s'est tranquillement installé au bivouac à droite de la route, en attendant que le pont de Givron, que les Boches ont fait sauter, soit rétabli, et que le flot puisse, par-là, s'écouler doucement.

Je couche à l'échelon lourd. Il m'a fallu un jour entier pour y parvenir, venant du T.R. !

« 8 novembre. En avant pour la dernière étape. Mais je suis en meilleure posture : j'ai retrouvé ma Lisette. Une fois sur son dos, je peux considérer le problème comme résolu.

« Encore, encore des colonnes à remonter. Elles ne vont pas très vite : les moindres ponts sont détruits, et il n'est pas un endroit difficile, pas un point de passage obligé qui ne soit coupé par un vaste entonnoir de mine. Ces Boches ont le génie de la retraite ! Leurs obstacles, cependant, ne sont pas suffisants pour arrêter nos fantassins ni nos 75.

« Je rejoins la batterie, sur roues, et prête à démarrer, au petit hameau de La Crottière. Elle a subi, en mon absence, une modification importante : nous n'avons plus que trois pièces. On en a supprimé une dans toutes les batteries de campagne pour permettre, je crois, la formation de nouvelles unités, ou plutôt la reconstitution d'unités anciennes avec du bon matériel. La 9^e a deux de ses canons détachés, comme pièces avancées aux ordres des

deux bataillons d'avant-garde. Mais, ayant tiré quatre cents coups la nuit dernière, ils se trouvent momentanément paralysés faute de munitions.

« La progression continue, rapide. Nous traversons Signy-l'Abbaye : même air de fête qu'à Chaumont-Porcien. Les hommes du bourg travaillent fiévreusement à rétablir le pont, sauté comme tous les autres, tandis que les enfants nous fleurissent de petits drapeaux et de cocardes tricolores fabriqués, avec quelle ingéniosité ! à la barbe du Boche démenageant. Nous passons la rivière à gué. Le temps est épouvantable. Nous stoppons à La Cense Godel, pour mettre en batterie à 200 mètres de la ferme : tiré cent coups sur le bois de Fanoy à 15 heures 15, puis cent dans le courant de la nuit, avec comme objectif, vers Remilly-les-Pothées, les alentours de... l'Arbre de la Paix !... Ce devait être notre dernier tir de toute la guerre.

« À La Cense Godel, je retrouve le commandant Barrand maintenant en réserve. Il y cantonne comme nous pour la nuit. Ces sympathiques fantassins me reçoivent à bras ouverts, et le capitaine Videlier, témoin de la scène, s'écrie :

“Nom d'un chien ! on ne m'accueille pas comme ça chez moi quand j'arrive en permission !...”

« 9 novembre. Nous quittons La Cense à 4 heures. Il ne pleut plus, mais les chemins sont devenus des pistes de boue liquide qui courent entre les taillis dépouillés de leurs feuilles et à demi noyés dans une brume mélancolique. Nous marchons sans arrêt par la route de Lépron, le château des Vallées, la ferme Faluel, la ferme Malgrétout, le village de Neufmaison. Enfin, mise en batterie à 10 heures 30 près de la Croix-Beuret. C'est bien en vérité la débâcle chez les Boches : l'ennemi file avec une telle prestesse que nos fantassins, loin d'avoir à le pousser, ont du mal à le suivre. Quand la nuit arrive, le contact est repris mollement, mais, harassées des deux côtés, les troupes font la pause et s'endorment d'un tacite accord.

« Devant nous, des villages, qui ne sont pas encore évacués par l'ennemi arborent déjà de grandes bannières blanches, et même des drapeaux tricolores. Cette mesure, dit-on, a été ordonnée par les Boches eux-mêmes afin que nous ne tirions pas sur les agglomérations, dans lesquelles ils peuvent se regrouper en toute sécurité.

« À 16 heures, ordre d'aller cantonner à Giraumont. Voilà qui sent bien la fin de la guerre, cet ordre donné à un groupe d'artillerie, à la fin d'une

journée de poursuite, d'aller tranquillement faire son pot-au-feu dans un bourg en avant de la position de batterie qu'il occupait !...

« Tandis que je cours en avant préparer le logement, un obus malencontreux tombe en plein au milieu de la colonne de la 8^e en marche sur la route de Remilly-les-Pothées : 4 chevaux s'écroulent, un conducteur, entraîné dans leur chute, se casse la jambe, un servant est assez sérieusement blessé. Cet obus, d'ailleurs unique (le dernier cadeau des Boches) émeut fort nos états-majors (D.I., I.D., A.D.) qui ont élu domicile à Remilly.

“Comment ! nous disent-ils, mais c'est insensé de circuler ainsi en pleine vue de l'ennemi !... Vous voulez donc nous faire marmiter ?...”

« Or, une heure avant, à notre position de la Croix-Beuret, nous voyions passer devant nous successivement le général Gamelin, puis, 500 mètres derrière, le colonel Langlois, jaloux de se voir dépassé par le général ; enfin, le colonel Sohier piquant des deux pour les rattraper, et chacun alors de s'écrier, en nous apercevant :

“Comment ! Mais c'est insensé ! Vous êtes en batterie ? Vous n'êtes encore que là ? Mais poussez donc de l'avant, poussez donc !”...

« 10 novembre. Départ de Giraumont avant l'aube, à 6 heures 30 pour aller mettre en batterie au sud du bois de la Haye, près de la route qui mène à Ham. Il gèle. Un brouillard froid et épais couvre toute la vallée de la Sormonne. Il nous permet d'allumer des feux de bivouac pour nous réchauffer un peu. Mais il a dû gêner la progression générale, moins importante aujourd'hui qu'hier.

« Nous passons la journée sur place, sans avoir à tirer. Le 3^e groupe, resté groupe d'avant-garde depuis l'attaque du 5 novembre, devient aujourd'hui groupe de réserve, et est relevé par le 2^e groupe qui nous dépasse dans l'après-midi.

« À la nuit, laissant par prudence nos pièces en position sous une faible garde, nous revenons coucher à Giraumont. Ce n'est déjà plus bien sérieux, la guerre !

« Les bruits les plus intéressants circulent : abdication du Kaiser et du Kronprinz. La république proclamée à Munich... Nous savons déjà que les Boches ont envoyé des parlementaires demander un armistice et que Foch a posé ses conditions. Le commandement affirme aujourd'hui que le délai

accordé pour leur réponse, délai qui expirait demain, a été prolongé de trois jours...

« ... 11 novembre. Nouveau départ de Giraumont, dans le brouillard, à 5 heures 45. Nous traversons la Sormonne, Ham-les-Moines. Nous longeons l'énorme gare créée par les Boches entre Ham et Tournes. Sur les innombrables voies de garage, beaucoup de trains sont consumés, dont il ne reste que les carcasses ; d'autres brûlent encore ; çà et là des explosions. Les wagons étaient remplis des produits d'approvisionnement les plus divers, depuis des piles de casques boches, jusqu'à des monceaux de sacs de farine, en passant par des cargaisons de poêles, et surtout une quantité colossale de seaux de confitures qui venaient d'Amérique pour le ravitaillement de la population civile. Il y en a partout, et la couche, dans les fossés de la route, en est si épaisse que, pendant les haltes, nous y puisons à même pour en agrémenter les tranches de pain du casse-croûte.

« Comme nous arrivons à Tournes, vers 8 heures, une nouvelle formidable se répand d'un bout à l'autre de la colonne :

“L'armistice est signé ! Les hostilités cessent à 11 heures ! La guerre est finie !!!”

« Joie folle, cela va de soi !...

« ... Ordre de cantonner à Tournes. Nous recevons bientôt la proclamation suivante du général Gamelin, confirmation officielle du grand événement :

“À la 9^e D.I. :

Officiers, sous-officiers et soldats, mes camarades de combat,

L'armistice est signé ! Les hostilités seront suspendues ce matin à partir de 11 heures.

La victoire s'achève dans une gloire immortelle pour la France et ses Armées !

Vous tous qui combattez depuis plus de quatre ans, soyez fiers de votre œuvre ; et vous, plus particulièrement, soldats de la 9^e division, qui, depuis le 17 juillet, avez, sans fléchir un instant, attaqué et poursuivi l'ennemi sur 125 kilomètres.

À l'heure du triomphe, songez à tous nos morts, tombés vaillamment pour la patrie.

Maintenez partout une exacte discipline. C'est elle, c'est la confiance dans vos chefs, qui nous ont donné la victoire. C'est elle qui assurera la grandeur de la France dans la Paix, comme dans la Guerre.

*Le Général commandant la 9^e D.I
Signé : Gamelin."*

« L'ordre lu à la batterie, tout le monde applaudit, et on se sépare aux cris de : Vive la France !

« ... Nous connaissons mal encore les conditions de l'armistice, mais ce que nous en savons :

- livraison de 6 000 canons,
- 5 000 locomotives,
- 150 000 wagons,
- retour, sans réciprocité des prisonniers de guerre,
- retrait des troupes allemandes à 40 kilomètres au-delà du Rhin, et occupation par les Alliés de trois têtes de pont sur le fleuve,

tout cela montre bien que c'est l'écroulement complet de l'orgueilleuse armée allemande ! »

L'armistice prévoyait une halte de cinq jours pour faciliter l'évacuation des Boches, après quoi, les armées françaises devaient reprendre la marche en avant et tout ce qui tomberait entre leurs mains serait considéré comme prise de guerre.

Les artilleurs du 30^e se faisaient une fête de cette marche triomphale qui devait leur faire oublier leurs dures étapes précédentes. Mais cette joie leur fut refusée. Ils restèrent un jour à Tournes et quatre dans un village voisin Damouzy, puis, tandis que d'autres, plus heureux, – des troupes fraîches ! – allaient à l'honneur, ils furent ramenés, eux, en arrière, et s'établirent en cantonnement à Thin-le-Moutier, près de Signy-l'Abbaye, où ils restèrent près de trois mois.

Le 20 janvier 1919, la fourragère fut solennellement remise à l'étendard du régiment par le général Maistre, dans une imposante prise d'armes, à Signy-l'Abbaye, où on lut aux troupes l'ordre du jour suivant :

"Dans la période du 30 septembre au 11 novembre 1918, le 30^e régiment d'artillerie, sous les ordres du lieutenant-colonel Terrière, assisté des chefs d'escadrons Picquendar, Arnould et Devoucoux, s'est distingué par la somme énorme de travail fourni pour la préparation de l'attaque du 30

ROBERT

septembre, puis, au cours de la poursuite, par son audace et son à-propos de porter ses batteries sur les positions les plus avancées et les plus exposées, sans autre souci que de venir en aide à l'infanterie, cherchant sans cesse, et réussissant à lui ouvrir la voie. A poussé des pièces avancées jusque dans les éléments d'infanterie de pointe pour faire tomber la résistance des mitrailleuses ennemies.

... Le droit au port de la fourragère aux couleurs du ruban de la Croix de guerre est conféré au 30^e R.A.C.

Signé : Pétain."

Robert lui-même, vit sa croix de guerre s'orner d'une étoile d'or de plus, avec la citation suivante à l'ordre du corps d'armée :

"Pendant dix-huit jours, a assuré une parfaite liaison entre les bataillons successifs d'avant-garde, au cours d'une progression victorieuse de plus de 30 kilomètres. Grâce à son intelligente initiative, a fait réduire par ses batteries d'accompagnement les résistances locales à l'instant même où elles se produisaient. Le 16 octobre, a obligé une batterie de 77 à évacuer sa position au moment où elle ouvrait le feu.

Signé : Pellé."

Ce fut le dernier beau jour du 3^e groupe. Peu après, tous les régiments d'artillerie de campagne d'active durent dissoudre leur 3^e groupe, et le remplacer par celui du régiment de réserve correspondant, dont les deux premiers groupes étaient également dissous : deux régiments étaient ainsi contractés en un seul, et, à la première alerte, devaient aisément pouvoir se dédoubler de nouveau. Le 30^e devait donc être constitué désormais par ses deux premiers groupes, et par le 3^e groupe du 245^e R.A.C. Et le 3^e groupe, après avoir perdu son commandant, démobilisé de bonne heure, le capitaine Videlier détaché à la section technique de l'artillerie, les capitaines Marie et Lachnitt, passés au 1^{er} et au 2^e groupe, tous les plus jeunes de ses canonniers et sous-officiers, versés, avec les meilleurs chevaux dans les deux premiers groupes, il fut enfin dirigé par la grand'route sur le dépôt d'Orléans.

Le tour de permission de Robert (vingt jours) arriva fort à propos pour lui éviter la plus grande partie de ce voyage ingrat, par le gel et la neige et lui permettre de prendre part à La Hardonière à la première réunion complète des cinq guerriers survivants de la famille.

Il rejoignit, le 20 février à Buthiers-Roncevaux (3 kilomètres de Malesherbes) les tristes débris du 3^e groupe, fit avec lui les trois dernières étapes, et entra modestement à Orléans par les faubourgs, le 24 février.

Il eut à peine le temps de goûter aux ennuis de la vie de quartier, car, dès le 15 mars, il fut détaché à Étigny-Véron (6 kilomètres de Sens) au commandement de la 86^e batterie du 68^e R.A.P., unité qu'il fut bientôt chargé de dissoudre à Auxerre. Après quoi il s'en alla prendre part à la grande Réunion des Combattants, du 4 au 10 juin, à La Hardonnière. Le 20 juin, il se fit reverser au 30^e, le rejoignit à Remy, près d'Estrées-Saint-Denis d'où il repartit aussitôt avec une nouvelle permission de 20 jours grâce à laquelle il put assister au mariage de son frère François à Toulouse.

Au début d'août, il fit une seconde rentrée à Orléans, avec, cette fois, tout le régiment, qui réintérait sa garnison. Enfin, le 23 août, il fut démobilisé à Versailles, et partit, très peu après, pour rejoindre Étienne en Argentine.